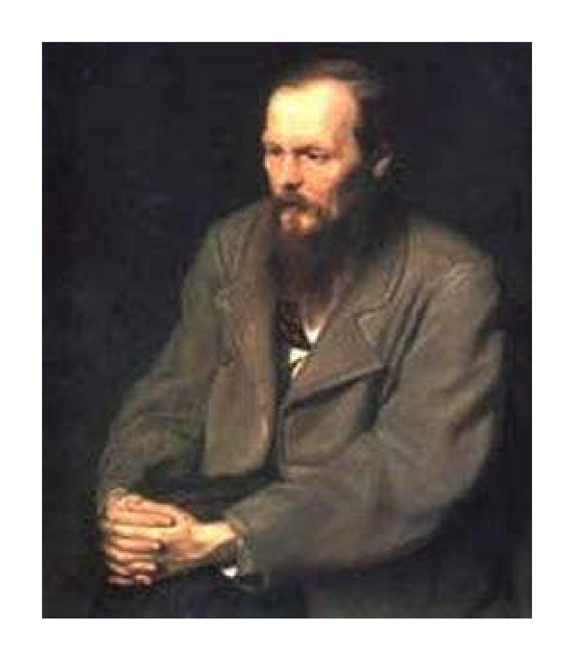
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski

HUMILIÉS ET OFFENSÉS

Traduction par Sylvie Luneau

(1861)

Table des matières

INDEX DES PERSONNAGES

ALEXANDRA SÉMIONOVNA, compagne de Philippe Philippytch Masloboïev.

ALEXEÏ PETROVITCH, *Aliocha,* fils du prince Piotr Alexandrovitch Valkovski ; amant de Nathalia Nikolaïevna.

ANNA ANDRÉIEVNA, née Choumilova, femme de Nikolaï Serguéitch Ikhméniev.

BOUBNOVA (Anna Triphonovna), propriétaire de la maison habitée par Elena et sa mère. Se livre au proxénétisme.

ELENA, *Nelly*, petite-fille de Smith, recueillie par Ivan Petrovitch.

IKHMÉNIEV (Nikolaï Serguéitch), propriétaire foncier, ancien intendant du prince Piotr Alexandrovitch Valkovski.

IVAN PETROVITCH, *Vania,* le narrateur. Ancien pupille des Ikhméniev, il est épris de Nathalia Nikolaïevna.

KATERINA FIODOROVNA, *Katia,* riche héritière. Fiancée choisie par le prince Piotr Alexandrovitch Valkovski pour son fils Alexeï.

MASLOBOÏEV (Philippe Philippytch), ancien camarade de collège d'Ivan Petrovitch. Vit d'expédients.

NATHALIA NIKOLAÏEVNA, *Natacha*, fille unique de Nikolaï Serguéitch Ikhméniev et d'Anna Andréievna. Maîtresse d'Alexeï Petrovitch Valkovski.

NIKOLAÏ SERGUÉITCH, voir IKHMÉNIEV.

PIOTR ALEXANDROVITCH, voir VALKOVSKI.

SMITH, ancien industriel d'origine anglaise, tombé dans la misère.

VALKOVSKI (le prince Piotr Alexandrovitch), grand propriétaire foncier. Amant de la comtesse Zénaïda Fiodorovna.

VANIA, voir Ivan PETROVITCH.

ZÉNAÏDA FIODOROVNA (la comtesse), belle-mère de Katerina Fiodorovna.

PREMIÈRE PARTIE

I

L’an dernier, le 22 mars au soir, il m’arriva une aventure des plus étranges. Tout le jour, j’avais parcouru la ville à la recherche d’un appartement. L’ancien était très humide et à cette époque déjà j’avais une mauvaise toux. Je voulais déménager dès l’automne, mais j’avais traîné jusqu’au printemps. De toute la journée, je n’avais rien pu trouver de convenable. Premièrement, je voulais un appartement indépendant, non sous-loué ; et, deuxièmement, je me serais contenté d’une chambre, mais il fallait absolument qu’elle fût grande, et bien entendu en même temps le meilleur marché possible. J’ai remarqué que dans un appartement exigu les pensées même se trouvent à l’étroit. En méditant mes futures nouvelles, j’ai toujours aimé à aller et venir dans ma chambre. À propos : il m’a toujours été plus agréable de réfléchir à mes œuvres et de rêver à la façon dont je les composerais que de les écrire et vraiment, ce n’est pas par paresse. D’où cela vient-il donc ?

Le matin déjà, je n’étais pas dans mon assiette et vers le coucher du soleil je commençai même à me sentir très mal ; je fus pris d’une sorte de fièvre. De plus, j’étais resté sur mes jambes toute la journée et j’étais fatigué. Sur le soir, juste avant le crépuscule, je passai par l’avenue de l’Ascension. J’aime le soleil de mars à Pétersbourg, surtout le coucher du soleil, quand la journée est froide et claire, bien sûr. Toute la rue est brusquement éclairée, inondée d’une lumière éclatante. Toutes les maisons semblent se mettre à étinceler soudainement. Leurs teintes grises, jaunes, vert sale, perdent en un clin d’œil leur aspect rébarbatif ; c’est comme si l’âme s’illuminait, comme si l’on était saisi d’un frisson, ou si quelqu’un vous poussait du coude. Un regard nouveau, de nouvelles pensées… C’est éton-

nant ce que peut faire un rayon de soleil dans l'âme d'un homme !

Mais le rayon de soleil avait disparu ; le froid se faisait plus vif et commençait à vous picoter le nez ; l'obscurité s'épaississait ; le gaz brillait dans les magasins et les boutiques. Arrivé à la hauteur de la confiserie Müller, je m'arrêtai soudain comme cloué au sol et me mis à regarder l'autre côté de la rue, comme si je pressentais qu'il allait m'arriver tout de suite quelque chose d'extraordinaire ; et, à cet instant précis, du côté opposé, j'aperçus un vieillard et son chien. Je me souviens très bien que mon cœur se serra sous le coup d'une sensation des plus désagréables, et que je ne pus moi-même éclaircir de quelle nature était cette sensation.

Je ne suis pas un mystique ; je ne crois presque pas aux pressentiments et aux divinations ; cependant il m'est arrivé dans ma vie, comme à tout le monde peut-être, plusieurs aventures assez inexplicables. Par exemple, quand ce ne serait que ce vieillard : pourquoi, lorsque je le rencontrai alors, ai-je senti immédiatement que ce même soir il m'adviendrait quelque chose qui ne serait pas tout à fait courant ? D'ailleurs, j'étais malade ; et les impressions maladives sont presque toujours trompeuses.

D'un pas lent et incertain, avançant les jambes comme des baguettes, presque sans les plier, le dos arrondi et frappant légèrement de sa canne les dalles du trottoir, le vieux approchait de la confiserie. De ma vie, je n'avais aperçu silhouette si extravagante et si singulière. Auparavant déjà, avant cette rencontre, lorsque nous nous étions retrouvés chez Müller, il m'avait toujours causé une impression douloureuse. Sa haute taille, son dos voûté, son visage mort d'octogénaire, son vieux paletot, déchiré aux coutures, son chapeau rond tout cabossé qui datait de vingt ans, couvrant un crâne dénudé où avait subsisté, juste sur la nuque, une petite touffe de cheveux non pas blancs, mais jau-

nâtres, ses mouvements, qui semblaient dépourvus de sens et commandés par un ressort, tout cela frappait involontairement celui qui le rencontrait pour la première fois. Réellement, il paraissait étrange de voir ce vieillard, à la limite de son âge, seul, sans surveillance, d'autant plus qu'il ressemblait à un fou échappé à ses gardiens. Ce qui m'avait frappé aussi, c'était sa maigreur extrême ; il n'avait presque plus de corps, c'était comme s'il ne lui restait que la peau sur les os. Ses yeux, grands mais éteints, entourés d'un cerne bleu sombre, regardaient toujours droit devant eux, jamais de côté, et jamais ils ne voyaient rien, j'en suis convaincu. Tout en vous regardant, il marchait droit sur vous, comme s'il avait un espace vide devant lui. Je l'ai remarqué plusieurs fois. Il y avait peu de temps qu'il se montrait chez Müller, on ne savait d'où il venait, et il était toujours accompagné de son chien. Aucun des clients de la confiserie ne s'était jamais décidé à lui parler, et lui-même n'adressait la parole à personne.

« Pourquoi se traîne-t-il chez Müller, et qu'a-t-il de y faire ? » songeai-je, planté de l'autre côté de la rue et le suivant irrésistiblement du regard. Une irritation, conséquence de la maladie et de la fatigue, commençait à bouillonner en moi. À quoi pense-t-il ? continuai-je à part moi, qu'a-t-il dans la tête ? Et pense-t-il encore à quelque chose ? Son visage est si mort qu'il n'exprime déjà absolument plus rien. Et où a-t-il déniché cet abominable chien qui ne le quitte jamais, comme s'il constituait avec lui un tout inséparable, et qui lui ressemble tellement ?

Ce malheureux chien semblait lui aussi avoir près de quatre-vingts ans ; oui, il devait sûrement en être ainsi. Premièrement, il avait l'air plus vieux qu'aucun chien du monde, et deuxièmement, pourquoi, dès la première fois que je l'avais vu, m'était-il tout de suite venu à l'idée que ce chien ne pouvait pas être comme les autres chiens ; que c'était un chien extraordinaire, qu'il devait absolument y avoir en lui quelque chose de

fantastique, de magique ; que c’était peut-être une sorte de Méphistophélès sous l’apparence d’un chien et que son destin avait été uni à celui de son maître par des liens mystérieux et inconnus. En le regardant, vous eussiez tout de suite convenu qu’il y avait à coup sûr une vingtaine d’années qu’il avait mangé pour la dernière fois. Il était maigre comme un squelette, ou, mieux encore, comme son maître. Son poil était presque entièrement tombé, même sur la queue qu’il tenait toujours entre ses jambes et qui était raide comme un bâton. Sa tête aux longues oreilles pendait lamentablement. Jamais je n’avais vu chien si répugnant. Lors qu’ils passaient tous deux dans la rue, le vieux en avant, le chien derrière, son museau touchant les pans du manteau de son maître comme s’il y était attaché, leur démarche et tout leur aspect semblaient dire à chaque pas :

« Pour être vieux, nous sommes vieux, Seigneur, comme nous sommes vieux ! »

Je me souviens qu’un jour il me vint encore à l’esprit que le vieux et son chien s’étaient échappés d’une page d’Hoffmann illustrée par Gavarni, et qu’ils se promenaient par le vaste monde sous forme d’affiches ambulantes pour une édition. Je traversai la rue et entrai derrière le vieillard dans la confiserie.

Dans la boutique, le vieux se comportait de la façon la plus étrange, et Müller, debout derrière son comptoir, s’était même mis, les derniers temps, à faire une grimace de mécontentement à l’entrée de ce visiteur importun. Tout d’abord, ce client singulier ne demandait jamais rien. Chaque fois, il se dirigeait tout droit vers le coin du poêle et s’asseyait sur une chaise. Si sa place près du poêle était occupée, il restait debout un instant, dans une irrésolution stupide, devant le monsieur qui avait pris sa place, puis gagnait comme frappé de stupeur, l’autre coin, près de la fenêtre. Là, il choisissait une chaise, s’y asseyait lentement, ôtait son chapeau, le mettait à côté de lui sur le plancher, posait sa canne auprès du chapeau, puis, se renversant sur

le dossier de sa chaise, il restait immobile pendant trois ou quatre heures. Jamais il ne prenait un journal, jamais il n'émettait ni une parole ni un son ; il se contentait de rester assis, regardant devant lui de tous ses yeux, mais d'un regard si hébété, si privé de vie, qu'on pouvait parier qu'il ne voyait rien de ce qui l'entourait et n'entendait rien. Quant au chien, après avoir tourné deux ou trois fois sur place, il se couchait d'un air morose à ses pieds, fourrait son museau entre les bottes de son maître, poussait un profond soupir et, après s'être allongé de tout son long sur le plancher, restait immobile lui aussi toute la soirée, comme s'il mourait pendant ce temps-là. On pouvait croire que ces deux êtres gisaient morts quelque part tout le jour et que, dès que le soleil était couché, ils ressuscitaient brusquement, uniquement pour se rendre à la confiserie Müller et s'acquitter ainsi de quelque mystérieuse obligation, inconnue de tous. Après être resté assis trois ou quatre heures, le vieux, enfin, se levait, prenait son chapeau et partait chez lui. Le chien se levait lui aussi, et, la queue entre les jambes, tête basse, de son même pas lent, le suivait machinalement. Les clients de la confiserie, les derniers temps, évitaient le vieillard de toute manière et ne s'asseyaient même pas à côté de lui, comme s'il leur inspirait de la répulsion. Lui, il ne remarquait rien de tout cela.

Les habitués de cette confiserie étaient pour la plupart des Allemands. Ils venaient là de toute l'avenue de l'Ascension ; tous étaient patrons de différents établissements : serruriers, boulangers, teinturiers, fabricants de chapeaux, selliers, tous gens patriarcaux dans le sens allemand du mot. Chez Müller, en général, on observait les mœurs patriarcales. Le patron se joignait souvent à ses clients familiers, s'asseyait à leur table et l'on vidait force punchs. Les chiens et les petits enfants du patron venaient aussi trouver les clients, et ceux-ci caressaient et les enfants et les chiens. Tous se connaissaient et s'estimaient mutuellement. Et tandis que les habitués s'absorbaient dans la lecture des journaux allemands, derrière la porte, dans l'appartement du patron, vibraient les notes de « *Mein lieber Augustin* », joué

sur un piano aux sons grêles par la fille aînée de l'hôte, une petite Allemande aux boucles blondes, qui ressemblait beaucoup à une souris blanche. La valse était accueillie avec plaisir. J'allais chez Müller les premiers jours de chaque mois lire les journaux russes.

En entrant dans la confiserie, je vis que le vieillard était déjà assis près de la fenêtre et que son chien était comme les autres fois étendu à ses pieds. Je m'assis sans rien dire dans un coin et me posai intérieurement cette question : « Pourquoi suis-je entré ici ; alors que je n'ai absolument rien à y faire, que je suis malade, et qu'il serait plus indiqué de regagner ma maison, de boire du thé et de me coucher ? Est-il possible vraiment que je sois ici uniquement pour contempler ce vieillard ? » Je fus pris d'un mouvement d'humeur. « Qu'ai-je à m'occuper de lui ? » me dis-je en me rappelant cette sensation bizarre et maladive que j'éprouvais déjà en le regardant dans la rue. « Et qu'ai-je à faire avec tous ces Allemands ennuyeux ? Pourquoi cette humeur fantasque ? Pourquoi cette inquiétude de basse qualité pour des bêtises, inquiétude que je discerne en moi ces derniers temps et qui m'empêche de vivre et de porter sur la vie un regard clair, comme me l'a fait remarquer déjà un profond critique, dans son analyse indignée de ma dernière nouvelle ? » Mais, tout en hésitant et en m'affligeant, je restais à ma place et pendant ce temps mon malaise empirait, si bien qu'il me parut regrettable d'abandonner la douce température de la pièce. Je pris la gazette de Francfort, en lus deux lignes et m'assoupis. Les Allemands ne me gênaient pas. Ils lisaient, fumaient et de temps en temps seulement ; une fois toutes les demi-heures environ, se communiquaient, à bâtons rompus et à mi-voix, quelque nouvelle de Francfort ou encore quelque bon mot ou boutade du célèbre humoriste allemand Saphir ; après quoi, avec une fierté nationale accrue, ils se replongeaient dans leur lecture.

Je somnolai près d'une demi-heure et fus réveillé par un violent frisson. Il fallait décidément que je rentre chez moi. Mais, à ce moment, une scène muette qui se déroulait dans la pièce me retint encore une fois. J'ai déjà dit que le vieux, dès qu'il s'était assis sur sa chaise, dirigeait son regard quelque part et ne le détournait pas de toute la soirée. Il m'advint à moi aussi de tomber sous ce regard, absurdement obstiné, qui ne distinguait rien ; la sensation était des plus déplaisantes, insupportable même, et d'ordinaire je changeais de place le plus vite possible. Pour l'instant, la victime du vieillard était un petit Allemand replet et miraculeusement propre, avec un col droit fortement empesé et un visage extraordinairement rouge. C'était un hôte de passage, un marchand de Riga, Adam Ivanytch Schultz, comme je l'appris par la suite, ami intime de Müller, mais qui ne connaissait pas encore le vieux ni bon nombre des habitués. Il lisait avec délices *Dorf barbier* et buvait son punch à petites gorgées lorsque soudain, levant la tête il aperçut le regard du vieillard fixé sur lui. Cela l'abasourdit. Adam Ivanytch était un homme très susceptible et très chatouilleux, comme le sont en général tous les Allemands « nobles ». Il lui parut étrange et offensant qu'on le dévisageât avec tant d'insistance et de sans-gêne. Étouffant son indignation, il détourna les yeux du client indélicat, marmotta quelque chose dans sa barbe et, sans mot dire, se cacha derrière son journal. Mais il ne put y tenir et, quelques minutes après, jeta de derrière son journal un coup d'œil soupçonneux : même regard entêté, même contemplation dépourvue de sens. Adam Ivanytch se tut cette fois encore. Mais lorsque cette circonstance se reproduisit une troisième fois, il éclata et estima de son devoir de défendre sa noblesse et de ne pas laisser porter atteinte devant un public noble à la belle ville de Riga dont, vraisemblablement, il se considérait comme le représentant. Avec un geste d'impatience, il jeta son journal sur la table, en frappant énergiquement de la baguette dans laquelle il était inséré et, flambant de dignité, tout rouge de punch et de bravoure, il arrêta à son tour ses petits yeux enflammés sur l'irritant vieillard. On eût dit que tous deux, l'Allemand et son

adversaire, voulaient venir à bout l'un de l'autre par la puissance magnétique de leurs regards et attendaient qui le premier perdrait contenance et baisserait les yeux. Le bruit de la baguette et la pose excentrique d'Adam Ivanytch attirèrent l'attention de tous les assistants. Tous, à l'instant, ajournèrent leurs occupations et, avec une curiosité grave et silencieuse observèrent les deux adversaires. La scène devenait très comique. Mais le magnétisme des petits yeux provocants du rubicond Adam Ivanytch demeura sans effet. Le vieux, sans se soucier de rien, continuait à regarder hardiment M. Schultz, fou de rage, et ne remarquait décidément pas qu'il était devenu l'objet de la curiosité générale. Tout comme s'il eût été dans la lune et non sur la terre. Finalement, Adam Ivanytch fut à bout de patience ; il fit explosion.

« Pourquoi me regardez-vous avec tant d'attention ? » cria-t-il en allemand, d'une voix rude et perçante et d'un air menaçant.

Mais son adversaire continuait à se taire, comme s'il n'avait pas compris ni même entendu la question. Adam Ivanytch se décida à parler en russe.

« Che fous temante, pourquoi fous me recardez afec tant d'insistance ! vociféra-t-il avec une fureur redoublée. Che suis connu à la Cour, tantis que fous n'y êtes bas connu ! » ajouta-t-il en se levant brusquement.

Mais le vieux ne cilla même pas. Un murmure d'indignation courut parmi les Allemands. Müller lui-même, attiré par le bruit, entra dans la pièce. Mis au fait de l'incident, il songea que le vieux était sourd et se pencha jusqu'à son oreille.

« Monsieur Schultz fous a temanté te ne pas le recarder ainsi », dit-il aussi fort que possible en regardant droit dans les yeux l'incompréhensible visiteur.

Le vieux jeta machinalement un coup d'œil sur Müller et, brusquement, son visage jusque-là immobile laissa voir les indices d'une angoisse, d'une agitation inquiète. Il se mit à s'affairer, se pencha avec un gémissement vers son chapeau, le saisit précipitamment ainsi que sa canne, se leva, et, avec un sourire pitoyable, le sourire humilié du pauvre que l'on chasse de la place qu'il a occupée par erreur, se prépara à quitter la salle. Cette hâte docile et humble du malheureux vieillard branlant éveillait si bien la pitié et cette émotion qui littéralement fait chavirer le cœur dans la poitrine que toute l'assistance, à commencer par Adam Ivanytch, regarda aussitôt l'affaire avec d'autres yeux. Il était clair que le vieillard non seulement ne pouvait offenser personne, mais sentait lui-même à chaque minute qu'on pouvait le chasser de partout, comme un mendiant.

Müller était un homme bon et compatissant.

« Non, non, reprit-il en donnant des petites tapes réconfortantes sur l'épaule du vieux, asseyez-fous ! *Aber Herr Schultz* fous prie te ne pas le recarder si fixement. Il est connu à la Cour. »

Mais le malheureux ne comprit pas davantage ; il s'agita plus encore, se pencha pour ramasser son cache-nez, un vieux cache-nez bleu foncé plein de trous qui était tombé de son chapeau, et se mit à appeler son chien qui était allongé immobile sur le plancher, et semblait plongé dans un profond sommeil, le museau recouvert par ses deux pattes.

« Azor ! Azor ! zézaya-t-il d'une voix sénile et tremblante. Azor ! »

Azor ne bougea pas.

« Azor ! Azor ! » répéta le vieillard d'un ton angoissé ; il poussa le chien avec sa canne, mais celui-ci demeura dans la même position.

La canne tomba de ses mains. Il se pencha, se mit à genoux et souleva à deux mains la tête d'Azor. Pauvre Azor ! Il était mort. Il avait expiré sans bruit aux pieds de son maître, peut-être de vieillesse et peut-être aussi de faim. Le vieux le regarda un instant, comme stupéfait, ne semblant pas comprendre qu'Azor était déjà mort ; ensuite, il s'inclina doucement vers celui qui avait été son serviteur et son ami et pressa son visage pâle contre sa tête inerte. Il y eut une minute de silence. Nous étions tous attendris… Enfin, le malheureux se releva. Il était exsangue et tremblait comme pris de fièvre.

« On peut l'embailler, dit le compatissant Müller, désirant consoler un peu le vieillard. On peut drès pien l'embailler ; Fiodor Karlovitch Krieger sait drès pien faire cela ; Fiodor Karlovitch Krieger est un crand ardisde, affirma Müller, en ramassant la canne et en la tendant au vieux.

– Oui, je savais merfeilleusement embailler », confirma modestement *Herr* Krieger lui-même, se mettant en avant. C'était un Allemand vertueux, maigre et dégingandé, avec une tignasse rousse et des lunettes sur son nez bosselé.

« Fiodor Karlovitch Krieger a un crand talent pour embailler egsellemment toutes zortes d'animaux, ajouta Müller que son idée commençait à enthousiasmer.

– Oui, ch'ai un crand talent pour embailler toutes zortes d'animaux, soutint à nouveau *Herr* Krieger, et j'embaillerai votre chien cratis, ajouta-t-il dans un élan de renoncement magnanime.

– Non, c'est moi qui fous baierai bour embailler le chien », cria d'un ton féroce Adam Ivanovitch Schultz, deux fois plus rouge, brûlant à son tour de générosité et se jugeant à tort la cause de tous les malheurs.

Le vieux écoutait tout cela visiblement sans comprendre et continuait à trembler de tous ses membres.

« Attendez ! Pufez un petit ferre de pon gognac ! » cria Muller, voyant que le visiteur énigmatique désirait partir.

On servit le cognac. Le vieillard prit machinalement le verre, mais ses mains tremblaient : avant de le porter à ses lèvres, il en répandit la moitié et, sans boire une goutte, il le reposa sur le plateau. Ensuite, avec un sourire bizarre qui n'était pas du tout de circonstance, il sortit de la confiserie d'un pas rapide et saccadé, abandonnant Azor. Tous restaient debout, stupéfaits ; on entendit des exclamations.

« *Schwerenot ! Was für eine Geschichte !* » disaient les Allemands en se regardant avec de grands yeux.

Je me précipitai à la suite du vieux. À quelques pas de la confiserie en tournant à droite, on trouve une rue étroite et sombre bordée d'énormes maisons. J'étais aiguillonné par la conviction que le vieux avait tourné là. La seconde maison à droite était en construction et toute couverte d'échafaudages. La palissade qui entourait la maison avançait presque jusqu'au milieu de la ruelle ; à cette palissade était ajusté un trottoir de bois pour les passants. Dans le coin sombre fait par la clôture et la maison, je trouvai le vieux. Il était assis sur le bord du trottoir et, les coudes sur les genoux, tenait sa tête dans ses mains. Je m'assis à côté de lui.

« Écoutez, dis-je, sachant à peine comment commencer, ne vous chagrinez pas au sujet d'Azor. Venez, je vais vous conduire

chez vous. Calmez-vous. Je vais tout de suite aller chercher un fiacre. Où habitez-vous ? »

Le vieux ne répondit pas. Je ne savais à quoi me résoudre. Il n'y avait pas de passants. Soudain, il me saisit la main.

« J'étouffe ! dit-il d'une voix rauque, à peine perceptible, j'étouffe !

– Allons chez vous ! criai-je en me levant et en le faisant lever à grand-peine. Vous boirez du thé et vous vous coucherez… Je vous amène tout de suite un fiacre… Je ferai appeler le docteur…, je connais un docteur. »

Je ne me souviens pas de ce que je lui dis encore. Il voulut se dresser, se souleva un instant, mais retomba et recommença à marmotter quelque chose, de la même voix enrouée et sifflante. Je me penchai encore plus près de lui et écoutai.

« À Vassili-Ostrov, râlait le vieillard, la sixième rue…, la sixième rue… »

Il se tut.

« Vous habitez à Vassili-Ostrov ? Mais ce n'est pas là que vous alliez ; c'est à gauche, non à droite. Je vais vous y conduire tout de suite… »

Le vieux ne bougeait pas. Je lui pris la main ; cette main retomba comme privée de vie. Je le regardai au visage, le touchai : il était déjà mort. Il me sembla que tout ceci m'arrivait en rêve.

Cette aventure me coûta beaucoup de démarches durant lesquelles ma fièvre passa toute seule. On découvrit l'appartement du vieux. Il ne demeurait d'ailleurs pas à Vassili-Ostrov, mais à deux pas de l'endroit où il était mort, dans la

maison Klugen, sous les combles, au quatrième étage, dans un logis indépendant qui comprenait une petite entrée et une grande chambre très basse de plafond, avec trois fentes en guise de fenêtres. Il vivait misérablement. Comme meubles, il n'y avait en tout et pour tout qu'une table, deux chaises et un vieux, vieux divan, dur comme de la pierre et d'où le crin s'échappait de toutes parts ; et encore, cela appartenait au propriétaire. On voyait qu'on n'avait pas allumé le poêle depuis longtemps ; il n'y avait pas non plus de bougies. Maintenant je suis convaincu que le vieux allait chez Müller uniquement pour s'asseoir à la lumière des bougies et se chauffer. Sur la table, se trouvaient un pichet de terre vide et un croûton de pain. On ne trouva pas un sou. Il n'y avait même pas de linge de rechange pour l'ensevelir ; quelqu'un dut donner une chemise. Il était clair qu'il ne pouvait vivre ainsi, complètement seul ; assurément quelqu'un, ne fût-ce que de temps à autre, venait lui rendre visite. Dans le tiroir de la table, on trouva son passeport. Le défunt était étranger, mais sujet russe ; il s'appelait Jérémie Smith, était mécanicien, et avait soixante-dix-huit ans. Sur la table se trouvaient deux livres : un résumé de géographie et un Nouveau Testament en russe, avec des marques au crayon et des coups d'ongle dans la marge. J'achetai ces livres. On interrogea les locataires, le propriétaire, ils ne savaient presque rien sur lui. Il y avait un grand nombre d'habitants dans cette maison, presque tous des artisans ou des Allemandes pourvues de domestiques qui tenaient pension. Le gérant, un noble, ne put également dire que peu de chose sur son ancien locataire, si ce n'est que l'appartement était à six roubles par mois, que le défunt y avait vécu quatre mois, mais qu'il n'avait pas donné un kopeck pour les deux derniers mois, de sorte qu'il allait falloir l'expulser. On demanda si quelqu'un venait le voir, mais personne ne put donner de réponse satisfaisante. La maison était grande : bien des gens allaient et venaient dans cette arche de Noé. On ne pouvait se souvenir de tous. La concierge, qui était en fonction depuis quatre ou cinq ans et qui, vraisemblablement, aurait pu nous éclairer tant soit peu, était parti en vacances quinze jours aupa-

ravant dans son pays, laissant à sa place son neveu, un jeune garçon qui ne connaissait pas encore personnellement la moitié des locataires. Je ne sais pas au juste comment se termina alors toute cette enquête, mais finalement on enterra le vieillard. Ces jours-là, entre autres démarches, j'allai à Vassili-Ostrov, sixième rue, et ce ne fut qu'une fois arrivé là-bas que je ris de moi-même ; que pouvais-je voir dans la sixième rue, sinon des rangées de maisons ordinaires ? Mais pourquoi donc alors, pensai-je, le vieux, en mourant, avait-il parlé de la sixième rue et de Vassili-Ostrov ? Peut-être délirait-il ?

Je visitai l'appartement vide de Smith et il me plut. Je le retins. Point essentiel, il y avait une grande pièce, bien que très basse : les premiers temps, il me semblait toujours que j'allais donner de la tête contre le plafond. D'ailleurs, je m'y habituai rapidement. Pour six roubles par mois, on ne pouvait pas trouver mieux. Cela me séduisait d'être chez moi ; il ne restait qu'à s'inquiéter des domestiques, car il était impossible d'y vivre sans être servi du tout. Le concierge me promit de venir, les premiers temps au moins, une fois par jour pour me servir, à défaut de mieux. Et qui sait, me disais je, peut-être que quelqu'un viendra s'informer du vieillard ? Cependant, il y avait déjà cinq jours qu'il était mort et personne n'était encore venu.

II

À cette époque, il y a exactement un an, je collaborais encore à des revues, je faisais de petits articles et je croyais fermement que je parviendrais à écrire une grande et belle chose. J'étais attelé à un grand roman ; il n'empêche que le résultat de tout cela, c'est que me voici échoué à l'hôpital où je vais probablement bientôt mourir. Et si je dois bientôt mourir, il semble que cela n'ait pas grand sens de tenir un journal.

Toute cette pénible dernière année de ma vie me revient malgré moi constamment à la mémoire. Maintenant, je veux tout noter et, si je ne m'étais pas inventé cette occupation, je crois bien que je serais mort d'ennui. Toutes ces impressions passées me troublent jusqu'à la souffrance, jusqu'à la torture. Sous ma plume, elles prendront un caractère plus rassurant, plus ordonné ; elles ressembleront moins au délire, au cauchemar, je crois. Le seul mécanisme de l'écriture a sa valeur ; il me calme, me refroidit, réveille mes anciennes habitudes d'écrivain, oriente mes souvenirs et mes rêves douloureux vers le travail, l'action… Oui, c'est une bonne idée que j'ai eue là. De plus, je pourrai léguer cela à l'assistant ; il pourra au moins coller mes papiers autour des fenêtres, quand on posera les châssis d'hiver.

Ceci mis à part, j'ai commencé, je ne sais pourquoi, mon récit par le milieu. Si je veux vraiment tout écrire, il faut commencer par le commencement. Allons, reprenons au commencement. Ma biographie d'ailleurs ne sera pas longue.

Je ne suis pas né ici, mais dans la lointaine province de N… Il faut supposer que mes parents étaient des gens honorables,

mais ils me laissèrent orphelin dès l'enfance, et je grandis dans la maison de Nikolaï Serguéitch Ikhméniev, un petit propriétaire, qui me recueillit par pitié. Comme enfant, il n'avait qu'une fille, Natacha, de trois ans plus jeune que moi. Nous grandîmes elle et moi comme frère et sœur. Oh ! ma chère enfance ! Comme c'est stupide de te regretter à vingt-cinq ans et, à la veille de mourir, de n'avoir que de toi un souvenir exaltant et reconnaissant ! Le soleil était alors si éclatant, si différent de celui de Pétersbourg, et nos jeunes cœurs battaient avec tant d'ardeur et d'allégresse ! Autour de nous, alors, il y avait des champs et des bois et non un amas de pierres mortes comme aujourd'hui. Qu'ils étaient merveilleux, le jardin et le parc de Vassilievskoié où Nikolaï Serguéitch était intendant ! Dans ce jardin, nous nous promenions, Natacha et moi, et, après le jardin, il y avait une grande forêt humide où nous nous sommes égarés un jour, étant enfants… Quelle époque précieuse, magnifique ! La vie se manifestait pour la première fois, mystérieuse et attirante, et il était si doux de se familiariser avec elle ! C'était comme si derrière chaque arbre, chaque buisson, vivait encore un être mystérieux et inconnu ; ce monde féerique se confondait avec le monde réel ; et lorsque dans les vallées profondes s'épaississait la brume du soir, lorsqu'elle s'accrochait aux buissons en touffes blanches et floconneuses, se pressait aux flancs rocailleux de notre grand ravin, Natacha et moi, sur la rive, la main dans la main, nous jetions des regards curieux et craintifs sur le gouffre et attendions que quelqu'un brusquement en émergeât ou nous appelât dans le brouillard, du fond du ravin, et les contes de notre vieille bonne devenaient la vérité vraie, reconnue. Une fois, c'était longtemps après, je rappelai à Natacha que nous avions un jour trouvé la « Lecture Enfantine » et que nous nous étions aussitôt sauvés dans le jardin, vers l'étang, où, sous un vieil érable touffu, se trouvait notre banc préféré, que nous nous étions installés là-bas et avions commencé à lire le conte de fées « Alphonse et Dalinde ». Aujourd'hui encore, je ne peux me rappeler ce conte sans une bizarre révolution intime et lorsque, il y a un an de cela, j'en remémorai à Natacha les

deux premières lignes : « Alphonse, le héros de mon récit, est né au Portugal : Don Ramir, son père… » etc., j'ai failli fondre en larmes. Cela dut sans doute paraître terriblement ridicule, et c'est probablement pour cela que Natacha a souri de façon si étrange devant mon enthousiasme. D'ailleurs, elle s'est reprise tout de suite (je m'en souviens) et pour me consoler s'est mise elle-même à me rappeler le passé. De fil en aiguille, elle aussi s'est attendrie. Cette soirée fut merveilleuse ; nous passâmes tout en revue. Et le jour où l'on m'envoya en pension, au chef-lieu de la province ! (Mon Dieu, comme elle pleurait ce jour-là !) Et notre dernière séparation, lorsque cette fois-ci je dis adieu pour toujours à Vassilievskoié ! J'en avais déjà fini avec ma pension et je partais à Pétersbourg pour entrer à l'Université. J'avais alors dix-sept ans, elle quinze. Natacha dit que j'étais alors disgracieux et si dégingandé qu'on ne pouvait me regarder sans rire. Au moment des adieux, je l'emmenai à l'écart pour lui dire quelque chose d'extrêmement important ; mais ma langue brusquement resta muette et s'embarrassa. Elle se souvint que j'étais dans un grand trouble. Bien entendu, la conversation ne s'engagea pas. Je ne savais que dire, et elle ne m'aurait peut-être pas compris. Je me mis à pleurer amèrement, et partis sans avoir rien dit. Nous ne nous revîmes que longtemps après, à Pétersbourg. Il y a près de deux ans de cela, le vieil Ikhméniev était venu ici faire des démarches pour son procès et je venais à peine de me lancer dans la littérature.

III

Nikolaï Serguéitch Ikhméniev était issu d'une bonne famille, mais ruinée, depuis fort longtemps. Cependant, il hérita, à la mort de ses parents, d'une belle propriété et de cent cinquante âmes. À vingt et un ans, il entra aux hussards. Tout allait bien ; mais après six ans de service, il lui arriva, un malheureux soir, de perdre au jeu tout son bien. Il ne dormit pas de toute la nuit. Le soir suivant, il reparut dans la salle de jeu et mit une carte sur son cheval, la dernière chose qui lui restait. Sa carte gagna, puis une autre, puis une troisième, et une demi-heure après, il avait regagné un de ses villages, le petit hameau d'Ikhménievka, qui comptait cinquante âmes au dernier recensement. Il s'arrêta de jouer, et, dès le lendemain, demanda sa retraite. Cent âmes étaient perdues sans retour. Deux mois plus tard, il était mis à la retraite avec le grade de lieutenant et il partit dans son petit village. Jamais par la suite il ne parla de cette perte au jeu, et, malgré sa bonté bien connue, il se serait certainement brouillé avec celui qui aurait pris l'audace de la lui rappeler. Dans son village, il s'adonna consciencieusement à la gérance de son bien, et, à trente-cinq ans, il épousa une jeune fille noble et pauvre, Anna Andréievna Choumilova, qui n'avait pas la moindre dot, mais qui avait été élevée dans la pension noble du chef-lieu, chez l'émigrée de Mont-Revêche, ce dont Anna Andréievna se targua toute sa vie, bien que personne n'eût jamais pu deviner en quoi précisément consistait cette éducation. Nikolaï Serguéitch se révéla excellent intendant. Les propriétaires voisins apprenaient chez lui à administrer une propriété. Plusieurs années s'étaient écoulées lorsque brusquement, dans la terre voisine, le village de Vassilievskoié, qui comptait neuf cents âmes, arriva de Pétersbourg le propriétaire, le prince Piotr

Alexandrovitch Valkovski. Son arrivée fit une assez forte impression dans tous les alentours. Le prince était un homme encore jeune, bien qu'il ne fût plus de la première fraîcheur. Il avait un grade élevé, des relations haut placées, c'était un bel homme, il avait du bien et, pour finir, il était veuf, ce qui était particulièrement intéressant pour les dames et les jeunes filles de tout le district. On racontait le brillant accueil que lui avait fait au chef-lieu le gouverneur dont il se trouvait quelque peu parent ; on disait « qu'il avait tourné la tête à toutes les dames de la ville par son amabilité », etc. En un mot, c'était un de ces brillants représentants de la haute société pétersbourgeoise, qui se montrent rarement en province, et qui, lorsqu'ils y paraissent, produisent un effet sensationnel. Au demeurant, le prince était loin d'être aimable, surtout avec ceux dont il n'avait pas besoin et qu'il jugeait inférieurs à lui, ne fût-ce que de peu. Il ne condescendit pas à faire connaissance avec les propriétaires voisins, ce qui lui valut aussitôt beaucoup d'ennemis. Aussi tous s'étonnèrent-ils grandement lorsque, soudain, il lui prit la fantaisie de rendre visite à Nikolaï Serguéitch. Il est vrai que Nikolaï Serguéitch était un de ses voisins les plus proches. Dans la maison des Ikhméniev, le prince fit sensation. Il les charma d'emblée tous les deux ; Auna Andréievna surtout était enthousiasmée. Peu de temps après, il était tout à fait de leurs intimes, venait les voir chaque jour, les invitait, faisait de l'esprit, leur racontait des anecdotes, jouait sur leur méchant piano, chantait. Les Ikhméniev n'en revenaient pas ; comment pouvait-on dire d'un homme si charmant et si aimable qu'il était fier, arrogant, sèchement égoïste, comme le clamaient en chœur tous leurs voisins ? Il faut croire que Nikolaï Serguéitch, homme simple, droit, désintéressé et noble, avait réellement plu au prince. D'ailleurs, tout s'éclaira bientôt. Le prince était venu à Vassilievskoié pour chasser son intendant, un Allemand débauché, ambitieux, un agronome, doté de respectables cheveux blancs, de lunettes et d'un nez crochu ; mais malgré tous ces avantages, il volait sans vergogne ni mesure et, qui plus est, avait fait mourir sous les coups plusieurs paysans. Ivan Karlovitch avait enfin

été pris sur le fait : il était monté sur ses grands chevaux, avait beaucoup parlé de l'honnêteté allemande ; mais, en dépit de tout cela, on l'avait chassé et même de façon assez ignominieuse. Le prince avait besoin d'un intendant et son choix tomba sur Nikolaï Serguéitch, administrateur excellent et l'homme le plus honnête qui soit, cela ne faisait pas le moindre doute. Le prince désirait sans doute beaucoup que Nikolaï Serguéitch se proposât lui-même comme intendant ; mais cela n'arriva pas, et le prince un beau matin lui en fit l'offre, sous forme de la requête la plus respectueuse et la plus amicale. Ikhméniev refusa tout d'abord ; mais l'importance du traitement séduisit Anna Andréievna, et les amabilités redoublées du solliciteur dissipèrent les dernières irrésolutions. Le prince atteignit son but. Il faut croire qu'il connaissait bien les hommes. Durant la courte période de ses relations avec les Ikhméniev, il avait vu parfaitement à qui il avait affaire et avait compris qu'il fallait gagner Ikhméniev avec des manières cordiales et amicales, se l'attacher par le cœur, faute de quoi l'argent serait de peu de poids. De plus, il avait besoin d'un intendant à qui il pût se confier aveuglément et une fois pour toutes, afin de ne plus avoir jamais à mettre les pieds à Vassilievskoié, comme c'était bien son intention. La séduction qu'il avait exercée sur Ikhméniev avait été si puissante que celui-ci avait réellement cru à son amitié. Nikolaï Serguéitch était un de ces hommes excellents et naïvement romantiques comme nous en avons en Russie, qui sont si bons, quoi qu'on en dise, et qui, une fois qu'ils aiment quelqu'un (parfois Dieu sait pourquoi), lui sont dévoués de toute leur âme et poussent quelquefois leur attachement jusqu'au ridicule.

Bien des années passèrent. Le domaine du prince prospérait. Les relations du propriétaire de Vassilievskoié et de son intendant se maintenaient sans le moindre désagrément d'aucun côté et s'étaient réduites à une sèche correspondance d'affaires. Le prince, qui ne s'ingérait jamais dans l'administration de Nikolaï Serguéitch, lui donnait parfois des conseils qui l'étonnaient par l'exceptionnel esprit pratique et

réaliste qu'ils révélaient. Il était clair que non seulement il n'aimait pas les dépenses superflues, mais savait aussi gagner de l'argent. Cinq ou six ans après sa visite à Vassilievskoié, il envoya à Nikolaï Serguéitch une procuration pour l'achat d'une autre terre magnifique de quatre cents âmes dans la même province. Nikolaï Serguéitch fut aux anges ; il suivait la réussite du prince, ses succès, son avancement, comme s'il s'agissait de son propre frère. Mais sa joie atteignit son comble lorsqu'un jour le prince lui donna une marque extraordinaire de confiance. Voici comment cela se produisit… D'ailleurs je juge indispensable de mentionner ici quelques particularités de la vie de ce prince Valkovski, qui est un des principaux personnages de mon récit.

IV

J'ai déjà dit qu'il était veuf. Il s'était marié dans la première jeunesse et avait fait un mariage d'argent. De ses parents, qui s'étaient complètement ruinés à Moscou, il ne reçut presque rien. Vassilievskoié était hypothéqué et surhypothéqué ; il avait d'énormes dettes. À vingt-deux ans le prince, obligé alors de servir à Moscou dans un ministère, n'avait plus un kopeck et il entrait dans la vie « comme un gueux, descendant d'une antique lignée ». Un mariage avec la fille plus que mûre d'un fermier des eaux-de-vie le sauva. Son beau-père, bien entendu, l'avait trompé sur la dot, mais il put cependant, grâce à l'argent de sa femme, racheter et remettre sur pied son bien patrimonial. La fille de marchand qui était échue au prince savait à peine écrire, ne pouvait assembler deux mots, était laide et ne possédait qu'une seule qualité importante : elle était bonne et docile. Le prince mit à profit au maximum ce mérite ; après la première année de leur mariage, il laissa sa femme, qui à cette époque lui avait donné un fils, entre les mains de son père à Moscou, et lui-même partit prendre du service dans la province de X… où, à force d'intrigues, il obtint, avec la protection d'un illustre parent de Pétersbourg, une place assez en vue. Son âme avait soif de distinctions, d'avancement, d'une belle carrière, et, ayant calculé qu'avec sa femme il ne pouvait vivre ni à Pétersbourg ni à Moscou, il s'était décidé, en attendant mieux, à faire ses débuts en province. On dit que, dès la première année de leur vie commune, il avait failli faire mourir sa femme par sa grossièreté à son égard. Ce bruit avait toujours révolté Nikolaï Serguéitch et il avait pris avec chaleur la défense du prince, affirmant que celui-ci était incapable d'une vilenie. Sept ou huit ans après, la princesse mourut enfin, et son époux resté veuf alla s'installer sans

tarder à Pétersbourg. Même là-bas, son apparition fut remarquée. Encore jeune, beau garçon, possédant du bien, doué de qualités brillantes, avec un esprit indéniable, du goût, une gaieté intarissable, il se présentait non comme quêtant le bonheur et la protection, mais avec une certaine indépendance. On disait qu'il y avait réellement en lui quelque chose de charmeur, de dominateur, de fort. Il plut extrêmement aux femmes et une liaison avec une des beautés de la société lui valut un succès de scandale. Il déboursait l'argent sans compter, malgré un sens inné de l'économie qui allait jusqu'à l'avarice, perdait d'énormes sommes aux cartes quand il le fallait sans même sourciller. Mais ce n'étaient pas des distractions qu'il était venu chercher à Pétersbourg ; il lui fallait définitivement se mettre en chemin et consolider sa carrière. Il parvint à ses fins. Le comte Naïnski, son illustre parent, qui n'eût même pas fait attention à lui s'il s'était présenté comme un banal quémandeur, frappé de ses succès dans le monde, jugea possible et décent de lui prêter une attention particulière, et daigna même prendre dans sa maison, pour l'élever, son petit garçon âgé de sept ans. C'est vers cette époque que se place le voyage du prince à Vassilievskoïé et son amitié avec les Ikhméniev. Enfin, après avoir reçu par l'intermédiaire du comte un poste important à l'une de nos plus grandes ambassades, il partit à l'étranger. Dans la suite, les bruits qui coururent sur son compte se firent quelque peu obscurs : on parla d'une aventure déplaisante qui lui était arrivée à l'étranger, mais personne ne put expliquer en quoi elle consistait. On savait seulement qu'il avait réussi à acheter encore quatre cents âmes, comme je l'ai dit plus haut. Il ne revint de l'étranger que de nombreuses années après avec un rang élevé et occupa aussitôt un emploi très important à Pétersbourg. À Ikhménievka, on raconta qu'il allait se remarier et s'allier avec une puissante, riche et illustre maison. « C'est un grand seigneur », dit Nikolaï Serguéitch en se frottant les mains de contentement. J'étais alors à l'Université de Pétersbourg, et je me souviens qu'Ikhméniev m'écrivit exprès pour me demander de me renseigner afin de savoir si le bruit de ce mariage était justi-

fié. Il écrivit aussi au prince, en lui demandant pour moi sa protection ; mais le prince laissa sa lettre sans réponse. Je sus seulement que son fils, qui avait d'abord été élevé chez le comte, puis ensuite au lycée, venait alors, à dix-neuf ans, de terminer ses études de sciences. Je l'écrivis à Ikhméniev et je lui dis aussi que le prince aimait beaucoup son fils, le gâtait, se préoccupait dès maintenant de son avenir. J'avais appris tout cela par des étudiants, camarades du jeune prince. Ce fut à ce moment-là qu'un beau matin Nikolaï Serguéitch reçut du prince une lettre qui l'étonna au-delà de toute mesure…

Le prince qui jusqu'ici, comme je l'ai déjà signalé, s'en était tenu, dans ses rapports avec Nikolaï Serguéitch à une sèche correspondance d'affaires, lui décrivait cette fois dans les détails avec un amical abandon sa vie de famille ; il se plaignait de son fils, disait que celui-ci le chagrinait par sa mauvaise conduite ; que, naturellement, il ne fallait pas encore prendre trop au sérieux les étourderies d'un pareil gamin (il s'efforçait visiblement de le disculper), mais qu'il s'était résolu, afin de punir son fils et de lui faire peur, à l'envoyer pour quelque temps à la campagne sous la surveillance d'Ikhméniev. Le prince écrivait qu'il se reposait entièrement sur « son très excellent et très noble Nikolaï Serguéitch, et en particulier sur Anna Andréievna », qu'il leur demandait à tous deux d'accueillir son écervelé sous leur toit, de le ramener au bon sens dans la solitude, de l'aimer si c'était possible, et surtout d'amender son caractère frivole et de lui « insuffler de salutaires et sévères principes, si indispensables dans la vie ». Bien entendu, le vieil Ikhméniev s'attela à la tâche avec joie. Le jeune prince arriva ; ils le reçurent comme leur propre fils. Au bout de peu de temps, Nikolaï Serguéitch l'aima passionnément, autant que sa Natacha ; même plus tard, après la rupture définitive entre le prince et les Ikhméniev, le vieux parlait parfois avec bonne humeur de son Aliocha, ainsi qu'il avait l'habitude d'appeler le prince Alexeï Petrovich. En fait, c'était un charmant garçon ; joli, faible et nerveux comme une femme, mais gai et simple, doué d'une âme généreuse, capable des sen-

timents les plus nobles, d'un cœur aimant, droit et reconnaissant ; il devint l'idole de la maison Ikhméniev. En dépit de ses dix-neuf ans, c'était encore tout à fait un enfant. Il était difficile de se représenter la raison pour laquelle son père, qui, à ce qu'on disait, l'aimait beaucoup, l'avait exilé. On racontait que le jeune homme à Pétersbourg menait une vie oisive et frivole, qu'il ne voulait pas travailler et faisait ainsi de la peine à son père. Nikolaï Serguéitch ne questionna pas Aliocha, car le prince Piotr Alexandrovitch avait visiblement passé sous silence dans sa lettre la véritable cause de l'éloignement de son fils. Par ailleurs, on parlait d'une étourderie impardonnable d'Aliocha, d'une liaison avec une dame, d'une provocation en duel, d'une invraisemblable perte au jeu ; il était même fait allusion à l'argent d'un tiers qu'il aurait dépensé. Le bruit courait aussi que le prince avait résolu d'éloigner son fils non pour une faute mais par suite de certaine égoïste combinaison. Nikolaï Serguéitch repoussait cette rumeur avec d'autant plus d'indignation qu'Aliocha aimait infiniment son père qu'il n'avait pas connu pendant toute la durée de son enfance et de son adolescence ; il parlait de lui avec enthousiasme et animation ; il était visible qu'il subissait entièrement son influence. Aliocha faisait aussi parfois allusion à une comtesse à qui son père et lui avaient fait la cour ensemble ; c'était lui, Aliocha, qui l'avait emporté et son père s'était furieusement fâché contre lui. Il racontait toujours cette histoire avec orgueil, avec une naïveté enfantine et un rire joyeux et sonore ; mais Nikolaï Serguéitch l'arrêtait sur-le-champ. Alexeï confirmait aussi le bruit selon lequel son père désirait se remarier.

Il avait déjà passé presque un an en exil ; il écrivait à date fixe à son père des lettres raisonnables et respectueuses, et, finalement, il s'était si bien fait à Vassilievskoïé que lorsque le prince vint lui-même à la campagne pour l'été (il en avait à l'avance informé les Ikhméniev), l'exilé demanda lui-même à son père de lui permettre de rester le plus longtemps possible à Vassilievskoïé, assurant que vivre à la campagne était sa véri-

table vocation. Toutes les décisions, tous les entraînements d'Aliocha provenaient de son extraordinaire impressionnabilité nerveuse, de son cœur ardent, de sa légèreté qui allait parfois jusqu'à l'absurdité, d'une faculté peu commune de se soumettre à toute influence extérieure et d'une totale absence de volonté. Le prince écouta sa requête d'un air soupçonneux... Dans l'ensemble, Nikolaï Serguéitch avait peine à reconnaître son ancien « ami » : le prince Piotr Alexandrovitch avait extraordinairement changé. Il devint soudain particulièrement chicaneur avec Nikolaï Serguéitch ; dans la vérification des comptes du domaine, il montra une avidité et une avarice repoussantes et une incompréhensible méfiance. Tout ceci affligea profondément l'excellent Ikhméniev ; il s'efforça longtemps de ne pas y croire. Tout se passa cette fois contrairement à ce qui avait eu lieu lors de sa première visite à Vassilievskoié, quatorze ans auparavant ; le prince tint à faire la connaissance de tous ses voisins ; des plus importants, bien entendu ; quant à Nikolaï Serguéitch, il n'allait jamais le voir et le traitait comme un subalterne. Brusquement survint un événement incompréhensible : sans aucune raison apparente, une rupture violente se produisit entre le prince et Nikolaï Serguéitch. On entendit des paroles véhémentes, injurieuses, dites des deux côtés. Ikhméniev, indigné, quitta Vassilievskoié, mais l'affaire ne s'arrêta pas là. Dans tous les environs se répandirent brusquement d'infâmes commérages. On prétendait que Nikolaï Serguéitch, ayant percé le caractère du jeune prince, avait projeté d'employer tous ses défauts à son profit ; que sa fille, Natacha (qui avait alors dix-sept ans) avait su se faire aimer de ce jeune homme de vingt ans ; que le père et la mère protégeaient cet amour, tout en faisant semblant de ne rien remarquer ; que Natacha, rusée et « immorale », avait pour finir complètement ensorcelé le jeune homme, qui pendant toute une année, par ses soins, n'avait vu presque aucune des filles authentiquement nobles qui mûrissaient en si grand nombre dans les maisons honorables des propriétaires voisins. On affirmait enfin que les amoureux étaient déjà convenus de se marier, à quinze lieues de Vassilievskoié, dans le

village de Grigorievo, soi-disant à l'insu des parents de Natacha, qui néanmoins connaissaient tout jusqu'au moindre détail et avaient mené leur fille par leurs conseils infâmes. Bref, un livre entier n'aurait pu contenir tout ce que les commères du district de l'un et l'autre sexe avaient réussi à échafauder à l'occasion de cette histoire. Mais le plus étonnant, c'était que le prince y ajoutait foi et que même il n'était venu que pour cela à Vassilievskoié, à la suite d'une dénonciation anonyme qui lui avait été envoyée à Pétersbourg. Bien entendu, aucun de ceux qui connaissaient tant soit peu Nikolaï Serguéitch n'aurait dû, semble-t-il, croire un seul mot de toutes les accusations portées à son compte ; et cependant tous s'agitèrent, tous bavardèrent, tous critiquèrent, tous hochèrent la tête et... le condamnèrent sans retour. Ikhméniev était trop fier pour innocenter sa fille devant les commères et il interdit sévèrement à son Anna Andréievna d'entrer dans aucune espèce d'explication avec les voisins. Quant à Natacha, qui avait été si calomniée, un an encore après elle ne savait presque rien de tous ces racontars ; on lui cacha soigneusement toute l'histoire et elle était gaie et innocente comme une enfant de douze ans.

Pendant ce temps, la querelle ne cessait de s'envenimer. Les complaisants ne s'assoupirent point. On vit apparaître des dénonciateurs et des témoins qui arrivèrent finalement à faire croire au prince que la longue administration de Nikolaï Serguéitch était loin de se distinguer par une honnêteté exemplaire. Bien plus : que trois ans auparavant, lors de la vente d'un petit bois, Nikolaï Serguéitch avait dissimulé à son profit douze mille roubles-argent, qu'on pouvait en témoigner de la façon la plus claire et la plus légale devant le juge, d'autant plus que pour la vente de ce bois il n'avait aucune procuration du prince, qu'il avait agi de son propre chef, que ce n'était qu'après qu'il avait persuadé le prince de la nécessité de cette vente et lui avait produit pour le bois une somme incomparablement inférieure à celle qu'il avait reçue réellement. Il va de soi que tout ceci n'était que calomnies, ce fut prouvé par la suite, mais le prince crut

tout et, devant témoins, traita Nikolaï Serguéitch de voleur. Ikhméniev ne le supporta pas et répondit par une injure du même acabit ; une scène terrible s'ensuivit. On commença immédiatement le procès. Nikolaï Serguéitch, faute de certains papiers, et surtout parce qu'il n'avait ni protecteurs ni expérience de la conduite à tenir dans ce genre d'affaires, perdit tout de suite son procès. On mit sa propriété sous séquestre. Le vieillard exaspéré abandonna tout et décida pour en finir de s'installer à Pétersbourg pour y suivre en personne son affaire ; il laissa en province un homme de confiance expérimenté. Le prince comprit sans doute rapidement qu'il avait outragé injustement Ikhméniev. Mais l'offense de part et d'autre était si grande qu'il ne restait plus un seul mot pour la paix, et le prince irrité déploya tous ses efforts pour faire tourner le procès à son avantage, c'est-à-dire en fait pour enlever à son ancien intendant son dernier morceau de pain.

V

Donc, les Ikhméniev étaient venus s'installer à Pétersbourg. Je ne décrirai pas ma rencontre avec Natacha après une aussi longue séparation. Pendant ces quatre années, je ne l'avais jamais oubliée. Bien sûr, je ne me souviens pas moi-même parfaitement du sentiment qui m'animait quand je pensais à elle ; mais lorsque nous nous revîmes, je pressentis bientôt qu'elle m'était promise par le destin. Tout d'abord, les premiers jours qui suivirent son arrivée, il me sembla qu'elle s'était peu développée pendant ces années ; on eût dit qu'elle n'avait pas changé et était demeurée la même petite fille qu'avant notre séparation. Mais ensuite, je découvrais chaque jour en elle quelque trait nouveau qui m'était resté jusqu'alors complètement inconnu et semblait m'avoir été dissimulé à dessein, comme si la jeune fille s'était tout exprès cachée de moi, et quelle félicité il y avait dans cette découverte ! Le vieux, après s'être installé à Pétersbourg, était les premiers temps nerveux et acariâtre. Ses affaires allaient mal : il s'indignait, sortait de ses gonds, fourrageait dans ses dossiers, et n'avait pas le temps de s'occuper de nous. Quant à Anna Andréievna, elle était comme éperdue et au début ne savait que penser. Pétersbourg lui faisait peur. Elle soupirait et tremblait, pleurait sur son ancienne existence, sur Ikhménievka, sur ce que Natacha était en âge de se marier et qu'il n'y avait personne pour penser à elle, et s'abandonnait avec moi à d'étranges confidences, faute d'un autre auditeur plus digne de ces épanchements amicaux.

Ce fut juste à ce moment-là, peu de temps après leur arrivée, que je terminai mon premier roman, celui-là même qui marqua le début de ma première carrière. Étant novice, je ne

savais pas tout d'abord où le caser. Je n'en avais jamais parlé aux Ikhméniev ; ils s'étaient presque brouillés avec moi parce que je vivais dans l'oisiveté, sans prendre de service ni m'efforcer de trouver un emploi. Le vieux me faisait des reproches amers et même acerbes ; c'était, bien entendu, par l'intérêt paternel qu'il me portait. Moi, j'avais tout simplement honte de leur dire à quoi je travaillais. Et aussi comment leur annoncer de front que je ne voulais pas postuler une fonction mais écrire des romans ? C'est pourquoi je leur avais menti jusqu'à présent, en leur disant qu'on ne me donnait pas de travail et que je faisais tout mon possible pour en trouver. Il n'avait pas le temps de vérifier mes dires. Je me souviens qu'un jour Natacha, qui avait eu les oreilles rebattues de nos conversations, m'emmena d'un air mystérieux à l'écart ; elle me supplia en pleurant de penser à mon avenir, me posa des questions, chercha à savoir ce que je faisais exactement et comme je ne lui livrai pas non plus mon secret, elle me fit jurer que je ne me perdrais pas dans une vie de paresse et d'oisiveté. Il est vrai que, bien que je ne lui eusse point avoué mes occupations, je me souviens que, pour un mot d'encouragement d'elle au sujet de mon travail, mon premier roman, j'aurais donné les réflexions les plus flatteuses des critiques et des appréciateurs que je m'entendis adresser dans la suite. Et voici qu'enfin mon roman était sorti. Longtemps avant sa parution, cela avait fait du tintamarre dans le monde littéraire. B… était joyeux comme un enfant en lisant mon manuscrit. Oui ! Si j'ai jamais été heureux, ce fut non pas lors des premières minutes enivrantes de mon succès, mais lorsque je n'avais encore ni lu ni montré mon manuscrit à personne : pendant ces longues nuits d'espérances exaltées, de rêveries et de passion pour le travail ; lorsque je vivais avec mon imagination, avec les personnages que j'avais moi-même créés comme avec des parents, des êtres réellement existants ; je les aimais, je me réjouissais et m'affligeais avec eux et parfois même je pleurais les larmes les plus sincères sur mon pâle héros. Je ne peux même pas décrire la joie des deux vieux à mon succès, bien qu'au début ils aient été très surpris : cela leur

parut tellement étrange ! Anna Andréievna, par exemple, ne voulait pas croire que le nouvel écrivain, célébré par tout le monde, était ce même Vania, qui, etc., et elle hochait la tête. Le vieux de longtemps ne se rendit pas et les premiers temps même était effrayé ; il commença à parler de ma carrière de fonctionnaire perdue, de la vie déréglée de tous les écrivains en général. Mais la constance des nouvelles rumeurs, les notes dans les revues et, enfin, quelques mots louangeurs qu'il entendit prononcer à propos de moi par des personnalités en qui il croyait avec dévotion l'amenèrent à changer son point de vue. Lorsque enfin il vit que je me trouvais brusquement en possession d'argent et qu'il apprit quelle somme on pouvait recevoir pour un travail littéraire, ses dernières hésitations s'évanouirent. Passant rapidement du doute à une foi absolue et enthousiaste, se réjouissant comme un enfant de mon bonheur, il s'abandonna immédiatement aux espérances les plus effrénées, aux rêves les plus éblouissants pour mon avenir. Chaque jour, il bâtissait devant moi de nouvelles carrières, de nouveaux plans, et que n'y avait-il pas dans ces plans ! Il se mit même à me témoigner une certaine considération qu'il n'avait pas jusqu'alors à mon égard. Néanmoins, je me souviens que parfois ses doutes revenaient l'assaillir, au milieu des plus fougueuses imaginations, et le décontenançaient à nouveau.

« Écrivain, poète. Ça fait drôle… Quand donc les poètes ont-ils fait leur chemin, ont-ils pris du rang ? Tous ces gens-là sont des vantards, des vauriens. » J'avais remarqué que ces doutes et ces questions épineuses se présentaient à lui le plus souvent au crépuscule (tellement je me souviens de tous les détails de cette époque bénie !). Vers le soir, notre vieil ami devenait toujours plus nerveux, plus impressionnable et plus méfiant. Natacha et moi savions déjà cela et nous en riions à l'avance. Je me souviens que je le remontais avec des anecdotes sur Soumarokov, qui avait été fait général, sur Derjavine, qui avait reçu une tabatière pleine de pièces d'or, sur la visite que

l'impératrice avait faite à Lomonossov ; je lui parlais de Pouchkine, de Gogol.

« Je sais, frère, je sais tout cela, répliqua le vieillard qui peut-être entendait toutes ces histoires pour la première fois. Hum ! Écoute, Vania, tu sais, je suis tout de même content que ta cuisine ne soit pas écrite en vers. Les vers, mon cher, ce sont des sornettes ; et n'ergote pas, crois-en un vieillard ; je te veux du bien ; ce sont de pures sornettes, une occupation inutile ! C'est bon pour les collégiens d'écrire des vers ; vous autres, jeunes gens, cela vous conduira à la maison de fous… Admettons que Pouchkine soit un grand homme, et après ? Ce sont des vers, et rien de plus ; c'est tellement éphémère… D'ailleurs, j'ai lu peu de choses de lui… La prose, c'est une autre affaire ! Là, l'écrivain peut même instruire…, parler de l'amour de la patrie, ou bien des vertus en général…, oui ! Je ne sais pas m'exprimer, mon ami, mais tu me comprends : c'est parce que je t'aime que je te dis cela. C'est bon, c'est bon, lis-nous cela, conclut-il d'un air quelque peu protecteur, lorsque enfin j'apportai mon livre et que nous nous installâmes tous, après le thé, autour de la table ronde : lis-nous ce que tu as griffonné là-dedans ; on crie beaucoup à ton sujet ! Nous allons voir, nous allons voir ! »

J'ouvris le livre et m'apprêtai à lire. Ce soir-là, mon roman venait de sortir des presses et, après m'en être enfin procuré un exemplaire, j'étais accouru chez les Ikhméniev pour y lire mon œuvre.

Comme j'avais été affligé et dépité de n'avoir pu le leur lire avant, sur le manuscrit qui était entre les mains de l'éditeur ! Natacha en avait pleuré de chagrin, elle m'avait querellé, m'avait reproché que d'autres eussent mon roman avant elle… Mais nous voici enfin assis autour de la table. Le vieux s'est composé une physionomie extraordinairement sérieuse et critique. Il voulait juger très sévèrement, « se faire une opinion par lui-même ». La vieille aussi avait un air solennel inusité ; un peu

plus, et elle aurait mis un bonnet neuf pour cette lecture. Elle avait remarqué depuis longtemps déjà que je regardais avec un immense amour son incomparable Natacha ; que mon esprit prenait feu, que ma vue se troublait lorsque je lui adressais la parole, et que Natacha, elle aussi, me jetait des regards plus vifs qu'auparavant. Oui ! Il était venu, enfin, cet instant, il était venu dans un moment de succès, de radieuses espérances, et au sein du bonheur le plus absolu. Tout était venu à la fois, d'un seul coup ! La vieille s'était aperçue aussi que son mari lui-même s'était mis à me faire des compliments exagérés et à nous regarder d'une façon particulière, sa fille et moi…, et brusquement elle avait pris peur : malgré tout, je n'étais ni un comte, ni un prince régnant, ni même un conseiller de collège de la Faculté de Droit, jeune, décoré, et beau garçon ! Anna Andréievna n'aimait pas désirer à moitié.

« On félicite un homme, se disait-elle à mon sujet, et on ne sait même pas pourquoi. Écrivain, poète… Mais qu'est-ce que c'est qu'un écrivain ? »

VI

Je leur lus mon roman en une seule séance. Nous commençâmes tout de suite après le thé et veillâmes jusqu'à deux heures du matin. Le vieux au début fronçait les sourcils. Il attendait quelque chose d'inaccessiblement élevé, quelque chose qu'il n'aurait peut-être pas pu comprendre, mais qui fût à coup sûr élevé ; et au lieu de cela, c'étaient des faits quotidiens, archiconnus, exactement ce qui se passe ordinairement autour de nous. Il eût fallu que le héros fût un grand homme ou un homme intéressant, ou bien un personnage historique, dans le genre de « Roslavlev » ou de « Iouri Miloslavski » ; or, on lui présentait un petit fonctionnaire obtus et même un peu bêta qui n'avait plus de boutons à son uniforme, et tout cela dans un style tellement simple, ni plus ni moins que le langage de tous les jours…, c'était bizarre ! La vieille jetait sur Nikolaï Serguéitch des regards interrogateurs, et faisait même un peu la tête, comme si quelque chose l'avait froissée. « Cela vaut-il la peine vraiment d'imprimer et d'écouter de pareilles bêtises, et on donne encore de l'argent pour cela ! » était-il écrit sur son visage. Natacha était toute attention, elle écoutait avidement, ne me quittait pas des yeux, regardait sur mes lèvres comment je prononçais chaque mot et remuait elle-même après moi ses jolies lèvres. Et le croiriez-vous ? Avant que j'eusse atteint la moitié de ma lecture, des larmes coulaient des yeux de tous mes auditeurs. Anna Andréievna pleurait sincèrement, compatissant de tout cœur au sort de mon héros et désirant très naïvement l'aider, fût-ce le moins du monde dans ses malheurs (je le compris d'après ses exclamations). Le vieux, lui, avait abandonné tous ses rêves de grandeur : « On voit dès le début que cela ne va pas bien loin, c'est seulement un petit récit ; mais ça vous

empoigne, dit-il ; cela vous fait comprendre et vous rappelle ce qui se passe autour de vous ; on sent que le plus obscur, le dernier des hommes est un homme tout de même, un frère ; » Natacha écoutait, pleurait, et sous la table, à la dérobée, me serra fortement la main. La lecture prit fin. Elle se leva. Ses joues étaient en feu et il y avait de petites larmes dans ses yeux ; soudain, elle saisit ma main, la baisa et quitta la pièce en courant ; son père et sa mère échangèrent un regard.

« Hum ! Comme elle est exaltée ! dit le vieux, frappé par l'acte de sa fille ; ce n'est rien, d'ailleurs, c'est bien, c'est bien, c'est un élan généreux ! C'est une bonne petite… », marmotta-t-il en glissant un regard vers sa femme, comme s'il désirait disculper Natacha, et tout en même temps, on ne sait pourquoi, m'innocenter, moi aussi.

Mais Anna Andréievna, bien qu'elle eût été elle-même quelque peu troublée pendant ma lecture, avait maintenant un air qui semblait vouloir dire : « Bien sûr. Alexandre de Macédoine est un héros, mais il n'y a pas de quoi casser les vitres. »

Natacha revint bientôt, gaie et heureuse, et en passant devant moi, elle me pinça sans mot dire. Le vieux allait commencer encore à donner une appréciation « sérieuse » sur ma nouvelle, mais, dans sa joie, il ne put se contenir et se laissa emporter :

« Eh bien, Vania, mon ami, c'est bien, c'est bien ! Tu m'as fait plaisir ! Très plaisir, je ne m'y attendais pas. Ce n'est pas grand, ce n'est pas élevé, ça c'est clair… Là-bas, j'ai la « Libération de Moscou », c'est à Moscou même qu'on l'a écrit ; là, dès la première ligne, mon cher, l'homme plane dans les airs comme un aigle, pour ainsi dire… Mais sais-tu, Vania, chez toi, c'est plus simple, plus compréhensible. C'est justement pour cela que ça me plaît, parce qu'on comprend mieux ! C'est plus proche en quelque sorte ; c'est comme si tout cela m'était arrivé à moi-

même. Et à quoi bon ces sujets nobles auxquels on ne comprend rien soi-même ? Mais j'aurais arrangé le style… Tu sais, je te fais des compliments, mais on dira ce qu'on voudra, ça manque malgré tout d'élévation… Tant pis, maintenant, il est trop tard, c'est imprimé. Dans la deuxième édition, peut-être ? Parce qu'il y aura une deuxième édition, j'espère ? Ça te fera encore de l'argent… Hum !

– Est-il possible que vous ayez reçu tant d'argent, Ivan Petrovitch ? observa Anna Andréievna. À vous regarder, ça me semble incroyable. Ah ! Seigneur ! À quoi est-ce qu'on dépense son argent à cette heure !

– Sais-tu, Vania ? poursuivit le vieux, s'emballant de plus en plus ; ce n'est pas un poste, c'est vrai, mais c'est tout de même une carrière. De grands personnages le liront. Tiens, tu disais que Gogol recevait chaque année une pension et qu'on l'avait envoyé à l'étranger. Et si on en faisait autant pour toi ? Hein ? C'est peut-être encore trop tôt ? Il faut encore écrire quelque chose ? Alors écris, frère, écris sans tarder ! Ne t'endors pas sur tes lauriers. Il ne faut pas bayer aux corneilles. »

Et il dit ceci d'un air si convaincu, avec tant de bonté que je n'eus pas la force de l'arrêter et de refroidir son imagination.

« Ou bien tiens, par exemple, on te donnera une tabatière… Pourquoi pas ? Il n'y a pas de règles pour la faveur. On voudra t'encourager. Et qui sait, peut-être que tu seras reçu à la Cour, ajouta-t-il à mi-voix avec un air important en clignant de l'œil gauche. Ou bien non ? C'est peut-être encore trop tôt ?

– À la Cour ! dit Anna Andréievna, comme sur un ton de dépit.

– Encore un peu, et vous me ferez général », répondis-je en riant de bon cœur. Le vieux lui aussi se mit à rire. Il était extrêmement satisfait.

« Votre Excellence ? Ne désirez-vous pas vous mettre à table ? » cria l'espiègle Natacha, qui pendant ce temps nous avait préparé à souper.

Elle éclata de rire, courut vers son père et le serra étroitement dans ses bras brûlants.

« Mon cher, cher petit papa ! »

Le vieux s'attendrit.

« Allons, c'est bon, c'est bon. Tu sais, je dis cela comme ça, sans réfléchir. Général ou non, allons souper. Ah ! quelle sensitive ! ajouta-t-il en tapotant la joue empourprée de Natacha, comme il aimait à le faire à la première occasion. Vois-tu, Vania, j'ai dit cela parce que je t'aime. Bien que tu ne sois pas général (et il s'en faut !) tu es tout de même un illustre personnage, un auteur !

– Aujourd'hui, papa, on dit un écrivain.

– On ne dit pas auteur ? Je ne savais pas. C'est bon, admettons, écrivain, mais voici ce que je voulais dire ; bien sûr on ne te nommera pas chambellan parce que tu as écrit un roman, il ne faut même pas y penser, mais tu peux faire ton chemin : par exemple, devenir attaché quelque part. On peut t'envoyer à l'étranger, en Italie, pour rétablir ta santé, ou ailleurs pour achever tes études, qui sait ; on te donnera des secours en argent. Bien entendu, il faut que de ton côté tu agisses noblement ; que ce soit pour ton travail, pour un vrai travail que tu acceptes l'argent et les honneurs, et non n'importe comment, par protection…

– Mais ne fais pas trop le fier alors, Ivan Petrovitch, ajouta en riant Anna Andréievna.

– Et surtout qu'on lui donne au plus vite une décoration, mon petit papa, sinon, attaché, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Et elle me pinça à nouveau le bras.

« Elle est toujours en train de se moquer de moi, s'écria le vieux, en regardant avec orgueil Natacha dont les joues étaient enflammées et dont les petits yeux brillaient gaiement, comme des étoiles. Je me suis peut-être aventuré trop loin, mes enfants ; j'ai toujours été ainsi…, seulement, sais-tu, Vania, quand je te regarde : tu es tout simple…

– Ah ! mon Dieu ! Mais comment faudrait-il qu'il soit, papa !

– Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais tout de même, Vania. Ton visage…, ce n'est pas du tout un visage de poète… Tu sais, on raconte que les poètes sont pâles, avec de longs cheveux, et quelque chose dans les yeux…, un Gœthe, ou quelqu'un d'autre dans ce genre…, j'ai lu cela dans Abbaddon… Eh bien quoi ? J'ai encore dit une sottise ? Voyez-moi cette gamine qui s'esclaffe à mes dépens ! Moi, mes amis, je ne suis pas instruit, mais je peux sentir. C'est bon, ne parlons plus du visage, ce n'est pas encore un grand malheur ; pour moi, le tien aussi est bien, et il me plaît beaucoup… Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire…, seulement sois honnête, Vania, sois honnête, c'est le principal ; vis honnêtement, et n'aie pas trop bonne opinion de toi ! La route est large devant toi. Fais loyalement ton travail ; voici ce que je voulais dire, c'est cela précisément que je voulais dire ! »

Quelle époque merveilleuse ! Toutes mes heures libres, toutes mes soirées, je les passais chez eux. J'apportais au vieux les nouvelles du monde littéraire, des littérateurs auxquels brusquement, on ne sait pourquoi, il avait commencé à s'intéresser passionnément ; il s'était même mis à lire les articles de critique de B… dont je lui avais beaucoup parlé et qu'il comprenait à peine mais qu'il louait avec enthousiasme et il se plaignait amèrement de ses ennemis qui écrivaient dans le « Bourdon du Nord ». La vieille nous surveillait avec vigilance, Natacha et moi ; mais elle n'avait pu nous surprendre ! Un mot avait déjà été prononcé entre nous, et j'avais entendu Natacha, baissant la tête et ouvrant à demi ses lèvres, me dire, presque tout bas : oui. Mais les vieux eux aussi l'avaient su ; ils avaient deviné, avaient réfléchi ; Anna Andréievna avait longtemps hoché la tête. Cela lui paraissait étrange, effrayant. Elle n'avait pas foi en moi.

« Maintenant, c'est très bien, Ivan Petrovitch, vous avez du succès, disait-elle, et si brusquement vous n'en avez plus, ou qu'il arrive autre chose ; que se passera-t-il alors ? Si au moins vous preniez du service quelque part !

– Voici ce que je vais te dire, Vania, décida le vieux, après avoir longuement réfléchi : j'ai vu, j'ai remarqué, et même, je l'avoue, je me suis réjoui que toi et Natacha…, et il n'y aurait pas de mal à cela ! Vois-tu, Vania : vous êtes encore très jeunes tous les deux et mon Anna Andréievna a raison. Attendons. Tu as du talent, je l'admets, un talent remarquable même…, ce n'est pas du génie, comme on l'a clamé tout d'abord, mais du talent, tout simplement (hier encore je lisais cette critique sur toi dans le « Bourdon », on t'y traite bien mal, mais aussi qu'est-ce que c'est que ce journal-là !). Oui ! ainsi, tu vois : ça ne veut pas encore dire qu'on a de l'argent au mont-de-piété, le talent ; et vous êtes pauvres tous les deux. Attendons comme ça un an et demi ou au moins un an : si ça va bien, si tu t'affermis sur ton chemin,

Natacha est à toi ; si tu ne réussis pas, juge toi-même !… Tu es un homme honnête ; réfléchis !… »

Ils en restèrent là. Et un an après, voici ce qui arriva :

Oui, c'était presque exactement un an après ! Par une claire journée de septembre, sur le soir, j'entrai chez mes vieux, malade, l'âme défaillante, et je tombai presque évanoui sur une chaise, si bien qu'ils prirent peur en me regardant. Mais si ma tête s'était mise à tourner alors, si mon cœur était navré au point que dix fois je m'étais approché de leur porte et dix fois m'en étais retourné sans entrer, ce n'était pas parce que je n'avais pas réussi dans ma carrière ni parce que je n'avais encore ni gloire, ni argent ; ce n'était pas parce que je n'étais pas encore « attaché » et parce qu'on était bien loin de m'envoyer en Italie pour y rétablir ma santé ; mais parce qu'on pouvait vivre dix années en une, et que durant cette année ma Natacha elle aussi avait vécu dix ans. Un infini se trouvait entre nous… Et voilà, je me souviens : j'étais assis devant le vieux, je me taisais et j'achevais de pétrir d'une main distraite les bords de mon chapeau déjà tout déformés ; j'étais assis et j'attendais, je ne sais pourquoi, que Natacha entrât. Mon costume était minable et m'allait mal ; j'avais maigri de visage et de corps, j'étais devenu jaune et pourtant j'étais loin de ressembler à un poète, et dans mes yeux ne se reflétait nullement cette grandeur dont s'était tant inquiété jadis le bon Nikolaï Serguéitch. La vieille me regardait avec une compassion non feinte et trop hâtive, et pensait à part soi : « Et dire que celui-ci a failli être le fiancé de Natacha. Dieu nous protège et nous ait en sa garde ! »

« Eh bien, Ivan Petrovitch, voulez-vous du thé ? (le samovar bouillait sur la table). Comment allez-vous, mon cher ? Vous avez l'air bien malade », me demanda-t-elle d'une voix plaintive. Je l'entends encore.

Je la vois comme si c'était maintenant ; elle me parle et dans ses yeux transparaît un autre souci, ce même souci qui assombrissait son vieux mari et qui l'occupait pour l'instant, assis devant une tasse de thé en train de refroidir et plongé dans ses pensées. Je savais qu'à ce moment-là leur procès avec le prince Valkovski qui n'avait pas très bien tourné pour eux les préoccupait beaucoup et qu'il leur était arrivé d'autres désagréments qui avaient abattu Nikolaï Serguéitch jusqu'à le rendre malade. Le jeune prince, qui était à l'origine de toute l'histoire de ce procès, avait, cinq ou six mois auparavant, trouvé l'occasion de rendre visite aux Ikhméniev. Le vieux, qui aimait son cher Aliocha comme son fils et parlait de lui presque chaque jour, l'accueillit avec joie. Anna Andréievna se souvint de Vassilievskoié et fondit en larmes. Aliocha se mit à aller les voir de plus en plus souvent, en cachette de son père ; Nikolaï Serguéitch, honnête, ouvert, d'esprit droit, rejeta avec indignation toutes précautions. Par fierté, par noblesse, il ne voulut même pas penser à ce que dirait le prince s'il apprenait que son fils était de nouveau reçu dans la maison des Ikhméniev et intérieurement il méprisait tous ses absurdes soupçons. Mais le vieux ne savait pas s'il aurait assez de force pour supporter de nouvelles offenses. Le jeune prince vint les voir presque chaque jour. Les vieux passaient de bons moments avec lui. Il restait chez eux des soirées entières et bien après minuit. Bien entendu, le père, finalement, apprit tout. Cela donna lieu aux plus infâmes commérages. Il fit à Nikolaï Serguéitch l'injure de lui adresser une lettre effroyable, toujours sur le même thème, et il interdit formellement à son fils de rendre visite aux Ikhméniev. Ceci s'était passé quinze jours avant ma visite. Le vieux était tombé dans une profonde affliction. Comment ! Mêler encore une fois sa Natacha, innocente et noble, à ces abjectes calomnies, à cette bassesse ! Son nom avait déjà été prononcé de façon outrageante par l'homme qui l'avait insulté… Et laisser tout cela sans demander réparation. Les premiers jours, il s'alita de désespoir. Je savais tout cela. L'histoire m'était parvenue en détail, quoique ces derniers temps, depuis près de trois semaines, malade et déprimé,

je ne me fusse pas montré chez eux, gardant le lit dans mon appartement. Mais je savais encore…, non ! Je ne faisais encore que pressentir, je savais, sans y croire, qu'à part cette histoire il y avait quelque chose qui devait les inquiéter plus que tout au monde et je les observais avec une angoisse torturante. Oui, j'étais torturé ; j'avais peur de deviner, peur de croire et de toutes mes forces je désirais éloigner la minute fatale. Et cependant j'étais venu uniquement pour cela. Ce soir-là, j'étais littéralement attiré chez eux !

« Oui, Vania, me demanda brusquement le vieux, comme s'il reprenait ses esprits, n'as-tu pas été malade ? Pourquoi es-tu resté tout ce temps sans venir ? Je suis coupable envers toi : il y a longtemps que je voulais aller te rendre visite, et puis il y avait toujours quelque chose… » Et il se reprit à songer.

« J'étais souffrant, répondis-je.

– Hum ! souffrant, répéta-t-il cinq minutes plus tard. Cela ne m'étonne pas ! Je te l'avais dit, l'autre jour, je t'avais mis en garde, tu ne m'as pas écouté ! Hum ! non, mon cher Vania : décidément, la muse a toujours vécu affamée dans un galetas et y restera. Hé oui ! »

Non, le vieux n'était pas de bonne humeur. S'il n'avait pas eu cette blessure au cœur, il ne m'aurait pas parlé de la muse affamée. Je le regardai au visage : il avait jauni, dans ses yeux se voyait une incertitude, une pensée en forme de question qu'il n'avait pas la force de résoudre. Il était brusque et caustique, contrairement à son habitude. Sa femme le regardait avec inquiétude et hochait du chef. À un moment, comme il s'était retourné, elle me le désigna de la tête à la dérobée.

« Comment va Nathalia Nikolaievna ? Est-elle à la maison ? demandai-je à Anna Andréievna, toute soucieuse.

– Mais oui, mais oui, mon ami, répondit-elle, comme si ma question l'embarrassait. Elle va venir tout de suite. Trois semaines sans se voir ! Ce n'est pas une petite affaire ! Et comme elle est devenue drôle, on n'arrive pas à comprendre si elle est malade ou en bonne santé. Dieu la protège ! »

Et elle regarda timidement son mari.

« Quoi donc ? Elle n'a rien du tout, répliqua Nikolaï Serguéitch à contrecœur et d'un ton bourru, elle va bien ; c'est comme cela, la fille prend de l'âge, ce n'est plus un nouveau-né, et c'est tout. Ces chagrins, ces caprices de fille, est-ce que quelqu'un y comprend quelque chose ?

– Des caprices ! » reprit Anna Andréievna d'un ton piqué.

Le vieux se tut et se mit à tambouriner des doigts sur la table. « Seigneur ! est-il possible qu'il y ait eu déjà quelque chose entre eux ? » songeai-je dans les transes.

« Et comment cela va-t-il là-bas, chez vous ? reprit-il. B… fait-il toujours de la critique ?

– Oui, répondis-je.

– Hé ! Vania, Vania ! conclut-il avec un geste indifférent. La critique, quelle importance cela a-t-il ? »

La porte s'ouvrit et Natacha entra.

VII

Elle tenait son chapeau à la main, et lorsqu'elle fut entrée, elle le posa sur le piano ; ensuite, elle s'approcha de moi et me tendit la main en silence. Ses lèvres remuaient légèrement : on eût dit qu'elle voulait me dire quelque chose, en guise d'accueil, mais elle ne dit rien. Cela faisait trois semaines que nous ne nous étions vus. Je la regardais avec perplexité et effroi. Comme elle avait changé pendant ces trois semaines ! Mon cœur se fendit de chagrin lorsque j'eus vu ces joues pâles et creuses, ces lèvres desséchées comme par la fièvre, ces yeux qui brillaient sous les longs cils sombres d'un feu ardent et d'une sorte de résolution farouche.

Mais, grand Dieu, qu'elle était belle ! Jamais, ni auparavant, ni dans la suite, je ne la vis telle qu'elle était ce jour fatal. Était-ce là, était-ce là Natacha, était-ce là cette petite fille qui, un an encore plus tôt, sans me quitter des yeux et remuant les lèvres après moi, écoutait mon roman, qui riait si gaiement, avec tant d'insouciance, et plaisantait ce soir-là avec son père et avec moi pendant le dîner ? Était-ce Natacha qui alors, dans cette chambre, avait baissé la tête et, toute rougissante, m'avait dit : OUI ?

Le son sourd d'une cloche appelant aux vêpres retentit. Elle tressaillit ; la vieille se signa.

« Tu avais l'intention d'aller aux vêpres, Natacha, voici justement qu'on sonne, dit-elle. Va, ma petite, va prier, heureusement que ce n'est pas loin ! Et cela te fera faire un petit tour !

Pourquoi rester enfermée ? Vois comme tu es pâle ; on dirait qu'on t'a jeté le mauvais œil.

– Je… n'irai… peut-être pas… aujourd'hui, dit Natacha lentement et, presque à voix basse : Je… ne me sens pas bien, ajouta-t-elle, et elle devint blanche comme un linge.

– Tu ferais mieux de sortir, Natacha ; tu voulais sortir tout à l'heure et tu as apporté ton chapeau. Va prier, ma petite Natacha, va prier pour que Dieu t'envoie la santé, l'encourageait Anna Andréievna, regardant sa fille d'un air timide, comme si elle la craignait.

– Mais oui ; va donc ; cela te sortira un peu, ajouta le vieux, en contemplant lui aussi avec inquiétude le visage de sa fille ; ta mère dit vrai. Vania t'accompagnera. »

Je crus voir un sourire amer passer sur les lèvres de Natacha. Elle s'approcha du piano, prit son chapeau et le mit ; ses mains tremblaient. Tous ces gestes étaient comme inconscients, on eût dit qu'elle ne comprenait pas ce qu'elle faisait. Son père et sa mère la suivaient attentivement des yeux.

« Adieu ! dit-elle d'une voix à peine distincte.

– Pourquoi adieu, mon ange ? Tu ne vas pas loin ! Mais, du moins, cela te fera prendre l'air ; vois comme tu es pâlotte. Ah ! mais j'oubliais (j'oublie tout !), j'ai fini ton sachet, j'y ai cousu une prière, mon ange ; c'est une nonne de Kiev qui m'a appris cela l'an dernier, c'est une prière efficace, je l'ai cousue tout à l'heure. Mets-le, Natacha. Espérons que Dieu t'enverra la santé. Nous n'avons que toi. »

Et la vieille sortit de sa table à ouvrage la petite croix de baptême de Natacha ; au même ruban était suspendu un sachet qui venait d'être cousu.

« Porte-le pour ta santé ! ajouta-t-elle, en passant la croix à sa fille et en la signant. Autrefois je te signais ainsi chaque soir avant que tu t'endormes, je disais une prière et tu la récitais après moi. Mais maintenant, tu as changé et Dieu ne te donne pas la tranquillité de l'esprit. Ah ! Natacha, Natacha ! Les prières de ta mère elle-même ne te soulagent pas ! » Et la vieille fondit en larmes.

Natacha lui baisa la main sans mot dire et fit un pas vers la porte ; mais brusquement, elle revint en arrière et s'approcha de son père. Sa poitrine frémissait d'émotion.

« Papa, vous aussi, signez… votre fille », dit-elle d'une voix oppressée, et elle se laissa tomber à genoux devant lui.

Nous restions tous debout, troublés par ce geste inattendu, trop solennel. Pendant quelques instants, son père la regarda, complètement désarçonné.

« Ma Natacha, mon enfant, ma petite fille, ma chérie, que t'arrive-t-il ? s'écria-t-il, et des larmes jaillirent de ses yeux. Pourquoi te tourmentes-tu ? Pourquoi pleures-tu jour et nuit ? Je vois tout, tu sais ; je ne dors pas la nuit, je me lève et je vais écouter à ta porte !… Dis-moi tout, Natacha, confie-moi entièrement à ton vieux père, et nous… »

Il n'acheva pas, la releva et la serra dans ses bras. Elle se pressa convulsivement contre sa poitrine et cacha sa tête sur son épaule.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, c'est comme ça…, je ne me sens pas bien, répétait-elle, suffoquant de larmes intérieure réprimées.

– Que Dieu te bénisse comme je te bénis, ma chère enfant, ma précieuse enfant ! dit son père. Qu'Il t'envoie pour toujours la paix de l'âme et te préserve de tout mal. Prie Dieu, mon amie, pour que ma prière de pécheur monte jusqu'à Lui.

– Et moi aussi, je te donne ma bénédiction ! ajouta la vieille, tout en larmes.

– Adieu ! » murmura Natacha.

Elle s'arrêta près de la porte, jeta un dernier regard sur eux, voulut dire quelque chose, mais ne put, et sortit rapidement de la pièce. Je me précipitai à sa suite, pressentant un malheur.

VIII

Elle marchait en silence, tête baissée, et sans me regarder. Mais lorsqu'elle eut atteint le bout de la rue et se fut engagée sur le qui, elle s'arrêta brusquement et me prit par la main.

« J'étouffe ! dit-elle à voix basse, je suis oppressée… j'étouffe !

– Reviens, Natacha ! criai-je effrayé.

– Est-ce que tu ne vois pas, Vania, que je suis partie pour toujours, que je les ai quittés et ne reviendrai plus jamais ? » dit-elle en me regardant avec une inexprimable tristesse.

Le cœur me manqua. J'avais pressenti tout cela en allant les voir ; tout ceci s'était présenté à moi, comme dans un brouillard, peut-être même longtemps avant ce jour, mais, en cet instant, ses paroles me frappèrent comme la foudre.

Nous suivîmes le quai tristement. Je ne pouvais parler ; j'imaginais, je réfléchissais, et j'étais complètement perdu. La tête me tournait. Cela me semblait tellement monstrueux, tellement impossible !

« Tu me trouves coupable, Vania, dit-elle enfin.

– Non, mais… mais je ne le crois pas ; cela ne peut être !… répondis-je sans me rendre compte de ce que je disais.

– Si, Vania, il en est ainsi ! Je les ai quittés et je ne sais ce qu'ils deviendront… je ne sais pas non plus ce que je deviendrai.

– Tu vas chez LUI, Natacha ? Oui ?

– Oui ! répondit-elle.

– Mais c'est impossible ! criai-je avec exaltation, sais-tu que c'est impossible, ma pauvre Natacha ! C'est de la folie. Tu les tueras et tu te perdras toi-même ! Sais-tu cela, Natacha ?

– Je le sais ; mais que puis-je faire ? Je ne suis plus libre, dit-elle, et dans ses paroles on sentait autant de désespoir que si elle allait au supplice.

– Reviens, reviens avant qu'il soit trop tard », la suppliai-je, et plus ardemment, plus instamment je la priais, plus je prenais conscience de toute l'inutilité de mes exhortations, de leur absurdité à la minute présente. « Comprends-tu, Natacha, ce que tu fais à ton père ? Y as-tu songé ? Tu sais que SON père est l'ennemi du tien ! tu sais que le prince a offensé ton père, qu'il l'a soupçonné d'avoir fait des détournements ; qu'il l'a appelé voleur… Tu sais qu'ils sont en procès… Et toi ! Cela encore, c'est le moindre mal, mais sais-tu, Natacha…, (ô grand Dieu, mais tu sais tout cela !) sais-tu que le prince a soupçonné tes parents de t'avoir eux-mêmes, à dessein, accordée avec Aliocha, lorsque Aliocha vivait chez vous à la campagne ? Réfléchis, représente-toi seulement combien ton père a souffert de cette calomnie. Ses cheveux sont devenus tout blancs pendant ces deux années, regarde-le ! Et surtout…, mais tu sais tout cela, Natacha. Seigneur mon Dieu ! Je ne parle même pas de ce qu'il leur coûte à tous deux de te perdre pour toujours ! Tu es leur trésor, tout ce qui leur reste dans leur vieillesse ! Je ne veux même pas en parler, tu dois le savoir toi-même : souviens-toi que ton père t'estime injustement calomniée, offensée par ces gens orgueilleux, non vengée ! Et maintenant, maintenant tout particulièrement, tout

ceci s'est ravivé, toute cette vieille hostilité s'est rallumée parce que vous avez reçu Aliocha. Le prince a de nouveau insulté ton père, le vieux bout encore de rancœur sous cette dernière offense, et brusquement, tout cela, toutes ces accusations vont se trouver justifiés ! Tous ceux qui connaissent l'affaire donneront maintenant raison au prince et t'accuseront ainsi que ton père. Et qu'est-ce qu'il deviendra ? Cela le tuera ! La honte, le déshonneur, et par qui ? Par toi, sa fille, son unique et précieuse enfant ! Et ta mère ! Elle ne survivra pas à son vieux mari… Natacha, Natacha ! que fais-tu ? Reviens ! Sois raisonnable ! »

Elle se taisait ; enfin, elle me jeta un regard comme chargé de reproche, et il y avait une douleur si aiguë, une si grande souffrance dans ce regard que je compris combien son cœur blessé saignait en ce moment, sans même tenir compte de mes paroles. Je compris combien sa décision lui coûtait et comme je la torturais, la déchirais avec ces mots tardifs et inutiles ; je comprenais tout cela et pourtant, je ne pus me contenir et poursuivis :

« D'ailleurs, tu viens de dire toi-même à Anna Andréievna que, PEUT-ÊTRE, tu ne sortirais pas…, pour aller aux vêpres. C'est donc que tu voulais aussi rester ; c'est donc que tu n'étais pas encore tout à fait décidée ? »

Pour toute réponse, elle n'eut qu'un sourire amer. Et pourquoi lui avais-je demandé cela ? Je pouvais bien comprendre que tout cela était déjà décidé sans retour. Mais j'étais moi aussi hors de moi.

« Est-il possible que tu l'aimes tellement ? » m'écriai-je, la regardant avec un serrement de cœur, comprenant à peine moi-même ce que je lui demandais.

« Que puis-je te répondre, Vania ? Tu vois : il m'a ordonné de venir, et je suis là, je l'attends, dit-elle avec le même sourire amer.

– Mais écoute-moi, écoute-moi au moins, recommençai-je à la supplier, me raccrochant à une paille ; on peut encore arranger tout cela, on peut encore s'en tirer d'une autre manière, d'une manière tout à fait différente ! Tu n'as qu'à ne plus sortir de chez toi. Je te dirai ce qu'il faut faire, ma petite Natacha. Je me charge d'arranger tout, les rendez-vous, et tout… Seulement ne sors plus de chez toi ! Je vous apporterai vos lettres : pourquoi pas ? Cela vaut mieux que ce qui se passe maintenant. Je saurai le faire ; je vous rendrai service à tous les deux ; vous verrez… Et tu ne te perdras pas comme maintenant, ma petite Natacha… Car tu te perds complètement, complètement ! Consens, Natacha : tout se passera bien, heureusement, et vous vous aimerez autant que vous voudrez… Et quand vos pères cesseront de se quereller (car ils cesseront sûrement de se quereller), alors…

– Arrête, Vania, tais-toi, m'interrompit-elle, en me serrant fortement la main et en souriant à travers ses larmes. Bon, excellent Vania ! Tu es un homme bon et honnête ! Et pas un mot de toi ! Pourtant, c'est moi qui t'ai abandonné la première, et tu m'as tout pardonné, tu ne penses plus qu'à mon bonheur ! Tu veux nous faire passer nos lettres… »

Elle fondit en larmes.

« Je sais combien tu m'as aimée, Vania, combien tu m'aimes encore, et tu ne m'as adressé pendant tout ce temps ni un reproche, ni une parole amère ! Et moi, moi !… Mon Dieu, comme je suis coupable envers toi !… Tu te souviens, Vania, tu te souviens du temps que nous avons passé ensemble ? Oh ! il aurait mieux valu que je ne le connaisse pas, que je ne le rencontre jamais !… J'aurais dû vivre avec toi, Vania, avec toi, mon

cher, cher ami !… Non, je ne te vaux pas ! Tu vois comme je suis : dans une minute pareille, je te parle à toi-même de notre bonheur passé, et tu souffres déjà sans cela ! Voici trois semaines que tu n'es pas venu : je peux te jurer, Vania, que pas une fois il ne m'est venu à l'esprit que tu m'avais maudite, que tu me haïssais. Je savais pourquoi tu étais parti : tu ne voulais pas nous gêner, être pour nous un reproche vivant. Qu'il devait t'être pénible de nous voir ! Comme je t'ai attendu, Vania, comme je t'ai attendu ! Écoute, Vania, si j'aime Aliocha comme une folle, comme une insensée, toi, je t'aime peut-être encore plus comme ami. Je sens même, je sais que je ne peux vivre sans toi ; tu m'es nécessaire, j'ai besoin de ton âme, de ton cœur d'or… Hélas ! Vania. Quel temps amer et douloureux vient pour nous ! »

Elle était tout en larmes. Oui, elle était malheureuse !

« Ah ! comme j'avais envie de te voir, poursuivit-elle après avoir refoulé ses larmes. Comme tu as maigri, comme tu as l'air malade, comme tu es pâle ! Tu as vraiment été souffrant, Vania ? Et moi qui ne m'en inquiétais pas ! Je parle tout le temps de moi ; eh bien, et les journalistes ? Et ton nouveau roman, est-ce qu'il avance ?

– Est-ce qu'il est question de romans, de moi, Natacha ! Et qu'importent mes affaires ! Elles ne vont ni bien ni mal, qu'elles aillent au diable ! Dis-moi, Natacha : c'est lui-même qui a exigé que tu viennes à lui ?

– Non, ce n'est pas lui tout seul, mais plutôt moi. C'est vrai qu'il l'a dit, mais moi aussi… Tiens, mon ami, je vais tout te raconter : on recherche pour lui une jeune fille riche et d'un très bon rang, apparentée à des gens illustres. Son père veut absolument qu'il l'épouse, et comme tu le sais il est terriblement intrigant ; il a fait marcher tous les rouages ; en dix ans, on ne trouverait pas une occasion pareille. Les relations, l'argent… Et

elle est très belle, à ce qu'on dit ; elle a de l'instruction, du cœur, elle est bien à tous les points de vue : Aliocha lui aussi est sous son charme. Et de plus son père veut s'en débarrasser le plus vite possible, pour se marier lui-même, c'est pour cela qu'il s'est promis de rompre nos relations coûte que coûte. Il a peur de moi et de mon influence sur Aliocha…

– Mais le prince connaît-il votre amour ? l'interrompis-je avec étonnement. Il le soupçonnait seulement, je suppose, et encore ce n'est pas sûr.

– Il sait, il sait tout.

– Qui le lui a dit ?

– C'est Aliocha qui lui a tout raconté dernièrement. Il m'a dit lui-même qu'il avait tout raconté à son père.

– Seigneur ! Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ! Il a tout raconté lui-même, à un pareil moment !

– Ne l'accuse pas, Vania, interrompit Natacha, ne te moque pas de lui ! Il ne faut pas le juger comme tous les autres. Sois juste. Il n'est pas comme toi et moi. C'est un enfant : on ne l'a pas élevé comme il fallait. Est-ce qu'il comprend ce qu'il fait ? La première impression, la première influence étrangère peuvent l'arracher à tout ce à quoi il s'était donné la minute d'avant sous la foi du serment. Il n'a pas de caractère. Il te prêtera serment et le même jour, tout aussi sincèrement, il se livrera à un autre ; et encore il viendra le premier te le raconter. Il est capable de commettre une mauvaise action ; et il ne faudra pas l'accuser pour cette mauvaise action, mais seulement le plaindre. Il est capable aussi d'abnégation et de quelle abnégation ! Mais seulement jusqu'à la première impression ; et il oubliera tout à nouveau. IL M'OUBLIERA TOUT AUSSI BIEN, SI

JE NE SUIS PAS CONSTAMMENT AUPRÈS DE LUI. Voilà comme il est !

– Ah ! Natacha, mais peut-être que ce ne sont que des mensonges, des bruits qui courent. Et peut-il se marier, c'est un gamin !

– Je te dis que son père a des vues précises.

– Comment alors sais-tu que sa fiancée est si belle et qu'il est attiré par elle ?

– Mais, parce qu'il me l'a dit lui-même.

– Comment ! Il t'a dit lui-même qu'il pouvait en aimer une autre, et il exige de toi maintenant un pareil sacrifice ?

– Non, Vania, non ! Tu ne le connais pas, tu l'as trop peu vu ; il faut le connaître plus intimement avant de le juger. Il n'y a pas au monde de cœur plus droit et plus pur que le sien ! Quoi ? Est-ce que ce serait mieux s'il mentait ? Et pour ce qui est de se laisser entraîner, il suffirait que je reste une semaine sans le voir et il m'oublierait et en aimerait une autre, mais dès qu'il me reverrait, il serait de nouveau à mes pieds. Non ! il est encore heureux que je sache qu'il ne me cache pas cela ; sinon, je serais dévorée de soupçons. Oui, Vania ! J'en ai pris mon parti : SI JE NE SUIS PAS TOUJOURS AUPRÈS DE LUI, CONSTAMMENT, À CHAQUE INSTANT, IL CESSERA DE M'AIMER, M'OUBLIERA ET ME QUITTERA. Il est ainsi fait ; n'importe quelle autre peut l'entraîner. Et que ferai-je alors ? Je mourrai… qu'est ce que mourir ? Je serais contente de mourir maintenant ! Tandis qu'il m'est insupportable de vivre sans lui ! C'est pire que la mort, pire que toutes les tortures ! Oh ! Vania, Vania. Ce n'est pourtant pas rien d'avoir abandonné pour lui mon père et ma mère ! Ne me fais pas la morale ; tout est décidé ! Il doit être près de moi à toute heure, à tout instant : je ne

veux pas revenir en arrière. Je sais que je me perds et que j'en perds d'autres avec moi… Ah ! Vania, s'écria-t-elle soudain et elle se mit à trembler toute : et si réellement il ne m'aime pas ! Et si tu as dit la vérité tout à l'heure (je n'avais jamais dit cela), s'il me trompe et a seulement l'air aussi droit et aussi sincère, s'il est au fond méchant et vaniteux ? En ce moment, je le défends devant toi, et peut-être qu'à cette minute il rit au fond de lui-même avec une autre et moi, moi, abjecte créature qui ai tout quitté et qui vais dans les rues à sa recherche…, oh ! Vania. »

Un gémissement si douloureux s'échappa de sa poitrine que mon âme défaillit d'angoisse. Je compris que Natacha avait déjà perdu tout empire sur elle-même. Seule une jalousie folle, aveugle, poussée à son paroxysme, pouvait l'amener à une résolution aussi extravagante. Mais en moi aussi la jalousie brûlait et débordait de mon cœur. Je ne pus y tenir : un sentiment infâme m'emporta.

« Natacha, dis-je, il n'y a qu'une chose que je ne comprends pas : comment peux-tu l'aimer après ce que tu viens toi-même de me dire de lui ? Tu ne l'estimes pas, tu ne crois même pas en son amour, et tu vas à lui sans retour et tu nous perds tous pour lui ? Qu'est-ce que cela signifie ? Il te fera souffrir toute sa vie, et tu le feras souffrir aussi. Tu l'aimes vraiment trop, Natacha, tu l'aimes trop ! Je ne comprends pas un pareil amour.

– Oui, je l'aime comme une folle, répondit-elle en pâlissant comme sous une douleur physique. Je ne t'ai jamais aimé ainsi, Vania. Et je sais moi-même que j'ai perdu l'esprit et que je ne l'aime pas comme il faut aimer. Je ne l'aime pas bien… Écoute, Vania : tu sais, même avant, même pendant nos moments les plus heureux, je pressentais qu'il ne m'apporterait que des souffrances. Mais que faire, si maintenant même les souffrances qu'il me cause sont un bonheur ? Est-ce que je cherche la joie en allant vers lui ? Est-ce que je ne sais pas d'avance ce qui

m'attend auprès de lui et ce que j'endurerai par lui ? Tiens, il m'a juré de m'aimer, il m'a fait toutes sortes de promesses ; eh bien, je ne crois rien de ses promesses, je n'en tiens pas compte, je n'en ai jamais tenu compte, et pourtant je savais qu'il ne me mentait pas, qu'il ne pouvait pas mentir. Je lui ai dit moi-même que je ne voulais le lier en rien. Avec lui cela vaut mieux : personne n'aime à être lié, moi la première. Et pourtant, je suis heureuse d'être son esclave, son esclave volontaire ; de tout endurer de lui, tout, pourvu seulement qu'il soit avec moi, pourvu seulement que je le regarde ! Il me semble qu'il peut même en aimer une autre, si seulement cela se passe près de moi, si je suis aussi à ses côtés à ce moment-là… Est-ce de la bassesse, Vania ? » me demanda-t-elle soudain en portant sur moi un regard enflammé. Un instant, je crus qu'elle délirait. « C'est de la bassesse, n'est-ce pas, de désirer des choses pareilles ? Quoi ? Je dis moi-même que c'est de la bassesse et s'il m'abandonnait, je courrais après lui jusqu'au bout du monde, même s'il me repoussait, même s'il me chassait. Tiens, tu m'exhortes maintenant à rentrer, mais qu'est-ce qu'il en résulterait ? Je reviendrais, mais dès demain je m'en irais de nouveau ; il me donnerait un ordre et je m'en irais ; il me sifflerait, m'appellerait comme un petit chien, et je courrais après lui… La souffrance ! Je ne crains aucune souffrance qui me viendra de lui. Je saurai que c'est PAR LUI que je souffre… Oh ! mais tu ne raconteras pas cela, Vania ! »

« Et son père, et sa mère ? » songeai-je. Elle semblait les avoir oubliés.

« Ainsi, il ne t'épousera même pas, Natacha ?

– Il me l'a promis, il m'a tout promis. C'est pour cela qu'il m'appelle maintenant, pour nous marier dès demain en cachette, à la campagne ; mais il ne sait pas ce qu'il fait. Il ne sait peut-être même pas comment on se marie. Et quel mari est-ce là ? Vraiment, c'est drôle. Et s'il se marie, il sera malheureux, il

commencera à me faire des reproches… Je ne veux pas qu'il me fasse jamais de reproches. Je lui abandonnerai tout, mais lui, qu'il ne me donne rien. Et s'il est malheureux après le mariage ? Pourquoi donc le rendre malheureux ?

– Voyons, c'est un rêve ! Natacha, lui dis-je. Quoi, tu vas maintenant le trouver directement ?

– Non, il m'a promis de venir me prendre ici ; nous avons convenu… »

Et elle regarda avidement le lointain, mais il n'y avait encore personne.

« Mais il n'est pas encore là ! Et tu es arrivée LA PREMIÈRE », m'écriai-je avec indignation.

Natacha parut chanceler sous le coup. Son visage grimaça de souffrance.

« Peut-être qu'il ne viendra pas du tout, dit-elle avec un petit rire amer. Avant-hier, il m'a écrit que si je ne lui donnais pas ma parole que je viendrais, il serait obligé de remettre sa décision de partir et de se marier avec moi ; et que son père l'emmènerait chez sa fiancée. Il m'a écrit cela aussi naturellement, aussi simplement que si ce n'était rien du tout… Et s'il partait chez ELLE pour de bon, Vania ? »

Je ne répondis pas. Elle me serra fortement la main et ses yeux se mirent à briller.

« Il est chez elle, dit-elle d'une voix presque imperceptible. Il espérait que je ne viendrais pas, pour aller chez elle et dire ensuite que c'était lui qui avait raison, qu'il m'avait prévenue à l'avance et que je n'étais pas venue. Je l'ennuie, et il

m’abandonne… Oh ! mon Dieu ! Je suis folle ! Mais il m’a dit la dernière fois que je l’ennuyais… Qu’est-ce que j’attends donc !

– Le voici ! » m’écriai-je : je venais de l’apercevoir au loin sur le quai.

Natacha tressaillit, poussa un cri, fixa son regard sur Aliocha qui approchait et brusquement, lâchant ma main, se précipita vers lui. Lui aussi pressa le pas et une minute après elle était dans ses bras. Dans la rue, à part nous, il n’y avait presque personne. Ils s’embrassaient, riaient ; Natacha riait et pleurait tout ensemble, comme s’ils s’étaient retrouvés après une interminable séparation. Le sang était monté à ses joues pâles ; elle était comme transportée…

… Aliocha m’aperçut et vint aussitôt vers moi.

IX

Je le regardais intensément, bien que je l'eusse vu souvent avant cet instant ; je fixais ses yeux comme si son regard pouvait résoudre toutes mes incertitudes, me révéler comment cet enfant avait pu l'ensorceler, faire naître en elle un amour aussi insensé, allant jusqu'à l'oubli de son premier devoir, jusqu'au sacrifice insensé de tout ce qui était le plus sacré jusqu'à présent pour Natacha ? Le prince me prit les deux mains, les serra vigoureusement et son regard, doux et clair, pénétra dans mon cœur.

Je sentis que j'avais pu me tromper dans les conclusions que j'avais tirées à son sujet, uniquement parce qu'il était mon ennemi. Non, je ne l'aimais pas, et, seul peut-être parmi tous ceux qui le connaissaient, je n'avais, je l'avoue, jamais pu l'aimer. Beaucoup de choses en lui décidément me déplaisaient, même sa tenue élégante, précisément peut-être parce qu'elle était vraiment trop élégante. Plus tard, je compris que même là je jugeais avec partialité. Il était grand, bien bâti, fin ; son visage ovale était toujours pâle ; il avait des cheveux blond doré, de grands yeux bleus, doux et pensifs, dans lesquels brusquement, par accès, brillait parfois la gaieté la plus enfantine et la plus ingénue. Ses fines lèvres vermeilles, d'un dessin merveilleux avaient presque toujours un pli sérieux ; ce qui rendait d'autant plus inattendu et enchanteur le sourire qui y apparaissait brusquement, à ce point naïf et candide que vous-même, à son exemple, dans quelque disposition que vous fussiez, ressentiez la nécessité immédiate, en réponse, de sourire exactement comme lui. Il s'habillait sans recherche mais toujours avec élégance ; il était visible que cette élégance dans les moindres dé-

tails ne lui coûtait pas le plus petit effort, qu'elle lui était innée. Il est vrai qu'il avait aussi quelques mauvaises manières, quelques regrettables habitudes de bon ton : la frivolité, la suffisance, une insolence courtoise. Mais il était trop candide et trop ingénu, et il était le premier à reconnaître ses erreurs et à s'en confesser en riant. Je crois bien que cet enfant, même pour plaisanter, n'aurait jamais pu mentir, et que s'il mentait c'était vraiment sans y voir rien de mal. Son égoïsme même était attirant, précisément peut-être parce qu'il était franc et non dissimulé. Il n'y avait rien de caché en lui. Il était faible, confiant et timide ; il n'avait aucune volonté. L'offenser, le tromper eût été et coupable et pitoyable, aussi coupable que de tromper ou offenser un enfant. Il était trop naïf pour son âge et ne comprenait presque rien de la vie réelle ; d'ailleurs il semblait que même à quarante ans il n'en aurait rien appris. Pareils êtres sont en quelque sorte condamnés à une éternelle minorité. Personne, je crois, ne pouvait ne pas l'aimer ; il vous aurait cajolé comme un enfant. Natacha avait dit la vérité : il pouvait peut-être commettre une mauvaise action, s'il y était contraint par une forte influence ; mais, après avoir pris conscience des conséquences de cette action, je crois qu'il serait mort de repentir. Natacha sentait d'instinct qu'elle le dominerait, qu'il serait sa victime. Elle goûtait à l'avance le délire d'aimer à la folie et de torturer jusqu'à la souffrance celui qu'on aime, précisément parce qu'on aime, et c'était pour cela peut-être qu'elle se hâtait de se sacrifier à lui la première. Mais lui aussi avait des yeux brillants d'amour, lui aussi la contemplait en extase. Elle me jeta un regard triomphant. En cet instant, elle avait tout oublié : et ses parents, et les adieux, et les soupçons… Elle était heureuse.

« Vania ! s'écria-t-elle, je suis coupable envers lui et je ne le vaux pas ! Je croyais que tu ne viendrais pas, Aliocha. Oublie mes mauvaises pensées, Vania. J'effacerai cela ! » ajouta-t-elle en le regardant avec un amour infini. Il sourit, lui baisa la main et, sans lâcher cette main, dit, en se tournant vers moi !

« Ne m'accusez pas non plus. Il y a bien longtemps que je désirais vos embrasser comme un frère ; elle m'a tellement parlé de vous ! Jusqu'à présent, nous nous connaissions à peine et nous ne nous entendions pas très bien. Nous serons amis et… pardonnez-nous, ajouta-t-il à mi-voix en rougissant légèrement, mais avec un si beau sourire que je ne pus pas ne pas répondre de tout mon cœur à son accueil.

– Oui, oui, Aliocha, appuya Natacha, il est des nôtres, c'est notre frère, il nous a déjà pardonné et sans lui nous ne serions pas heureux. Je te l'ai déjà dit… Oh ! nous sommes des enfants cruels, Aliocha ! Mais nous vivrons à trois… Vania ! poursuivit-elle, et ses lèvres se mirent à trembler, tu vas maintenant rentrer chez EUX, à la maison ; tu as si bon cœur que même s'ils ne me pardonnent pas, ils s'adouciront peut-être tout de même un peu en voyant que tu m'as pardonné. Raconte-leur tout, tout, avec les mots qui te viendront du cœur ; trouve les mots qu'il faut… Défends-moi, sauve-moi ; dis-leur toutes mes raisons, tout ce que tu as compris. Sais-tu, Vania, que je ne me serais peut-être pas décidée à CELA si tu ne t'étais pas trouvé aujourd'hui avec moi ! Tu es mon salut ; j'ai tout de suite espéré que tu saurais de leur annoncer, que du moins tu adoucirais pour eux la première horreur. Oh ! mon Dieu, mon Dieu !… Dis-leur de ma part, Vania, que je sais qu'il est impossible de me pardonner maintenant ; eux, ils me pardonneront, mais Dieu ne me pardonnera pas ; mais que même s'ils me maudissaient, je les bénirais tout de même et prierais pour eux toute ma vie. Tout mon cœur est auprès d'eux ! Ah ! pourquoi ne sommes-nous pas tous heureux ! Pourquoi, pourquoi !… Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait ! » s'écria-t-elle brusquement comme si elle revenait à elle et, toute tremblante d'effroi, elle se couvrit le visage de ses mains. Aliocha la prit dans ses bras et, sans mot dire, la serra étroitement contre lui. Quelques minutes s'écoulèrent dans le silence.

« Et vous avez pu exiger un pareil sacrifice ! dis-je en le regardant d'un air de reproche.

– Ne m'accusez pas ! répéta-t-il, je vous assure que tous ces malheurs, quoiqu'ils soient très pénibles, ne dureront qu'un instant. J'en suis absolument convaincu. Il nous faut seulement la fermeté de supporter cette minute ; elle aussi m'a dit la même chose. Vous savez : la cause de tout est cet orgueil familial, ces querelles absolument oiseuses, et par là-dessus ces procès ! Mais… (j'y ai longuement songé, je vous prie de croire) tout cela doit cesser. Nous serons à nouveau tous réunis et nous serons alors parfaitement heureux, si bien que nos parents se réconcilieront en nous regardant. Qui sait, peut-être que c'est justement notre mariage qui servira de base à leur réconciliation. Je crois qu'il ne peut même en être autrement, qu'en pensez-vous ?

– Vous dites : mariage, quand donc vous marierez-vous ? demandai-je en jetant un coup d'œil à Natacha.

– Demain ou après-demain ; au plus tard, après-demain, c'est sûr. Voyez-vous, je ne sais pas moi-même encore bien et, pour dire vrai, je n'ai encore pris aucune décision. Je pensais que Natacha ne viendrait peut-être pas aujourd'hui. De plus, mon père voulait absolument me conduire aujourd'hui chez ma fiancée (car vous savez qu'on recherche une jeune fille en mariage pour moi ; Natacha vous l'a dit ? Mais je ne veux pas). Alors je n'ai pu encore prendre de dispositions fermes. Mais nous nous marierons tout de même sûrement après-demain. Du moins, c'est ce qu'il me semble parce qu'il ne peut en être autrement. Dès demain, nous partons par la route de Pskov. J'ai un camarade de lycée, un très brave garçon, qui habite là-bas, pas loin d'ici, à la campagne. Je vous ferai peut-être faire sa connaissance. Dans son village, il y a un prêtre, et d'ailleurs je ne sais pas au juste s'il y en a un ou pas. Il aurait fallu se renseigner à l'avance, mais je n'ai pas eu le temps… Du reste, à vrai dire, tout cela, ce sont des bêtises. Du moment qu'on a

l'essentiel en vue. On peut inviter un prêtre d'un village voisin ; qu'en pensez-vous ? Car il y a bien des villages dans les environs ! La seule chose regrettable, c'est que je n'aie pas eu le temps d'écrire un mot ; il aurait fallu prévenir. Mon ami n'est peut-être pas chez lui en ce moment… Mais c'est là le moins important ! Quand on est décidé, tout s'arrange de soi-même, n'est-ce pas ? Et en attendant, jusqu'à demain ou après-demain s'il le faut, elle restera ici, chez moi. J'ai loué un appartement indépendant dans lequel nous vivrons quand nous serons rentrés. Je ne veux plus aller vivre chez mon père, n'est-ce pas ? Vous viendrez nous voir ; je me suis installé très gentiment. Mes camarades de lycée viendront me rendre visite ; je donnerai des soirées… »

Je le regardai avec une perplexité anxieuse. Natacha me suppliait du regard de ne pas le juger sévèrement et d'être plus indulgent. Elle écoutait ses propos avec un sourire triste, et, en même temps, elle semblait l'admirer. Tout comme on admire un enfant gentil et gai, en écoutant son bavardage vide de sens, mais gracieux. Je lui jetai un regard de reproche. Je commençais à me sentir insupportablement mal à mon aise.

« Mais votre père ? demandai-je, êtes-vous fermement persuadé qu'il vous pardonnera ?

– Certainement ; que lui restera-t-il donc à faire ? C'est-à-dire qu'au début, bien entendu, il me maudira ; j'en suis même convaincu. Il est ainsi ; et il est tellement sévère avec moi. Peut-être qu'il se plaindra aussi à quelqu'un ; en un mot, il emploiera son autorité paternelle… Mais tout ceci n'est pas sérieux. Il m'aime à la folie ; il se fâchera, mais me pardonnera. Alors tout le monde se réconciliera et nous serons tous heureux. Son père aussi.

– Et s'il ne vous pardonne pas ? Avez-vous pensé à cela ?

– Il me pardonnera sûrement, seulement peut-être pas si rapidement. Et puis après ? Je lui montrerai que j'ai du caractère. Il me querelle toujours parce que je n'ai pas de caractère, parce que je suis frivole. Il verra maintenant si je suis frivole ou non… Avoir charge de famille, ce n'est pas une plaisanterie ; c'est alors que je ne serai plus un gamin… c'est-à-dire…, j'ai voulu dire que je serai comme les autres…, enfin comme ceux qui ont une famille. Je vivrai de mon travail. Natacha dit que c'est beaucoup mieux que de vivre aux crochets d'autrui, comme nous faisons tous. Si vous saviez toutes les bonnes paroles qu'elle m'a dites ! Je ne l'aurais jamais imaginé moi-même ; je n'ai pas grandi dans ces idées-là, on ne m'a pas élevé de cette façon. Il est vrai que je sais moi-même que je suis léger, que je ne suis presque bon à rien ; mais, savez-vous, j'ai eu avant-hier une idée étonnante. Je vais vous la dire, bien que ce ne soit pas le moment, parce qu'il faut que Natacha la connaisse et que vous nous donniez un conseil. Voici : je veux écrire des nouvelles et les vendre à des revues, comme vous. Vous m'aiderez auprès des journalistes, n'est-ce pas ? Je compte sur vous, et toute la nuit dernière j'ai imaginé un roman, comme ça, pour essayer, et il pourrait en sortir quelque chose de très gentil, vous savez. J'ai pris le sujet dans une comédie de Scribe… Mais je vous raconterai cela plus tard. L'essentiel, c'est qu'on me donne de l'argent pour cela… On vous paie bien ? »

Je ne pus retenir un petit rire.

« Vous riez, dit-il en souriant à son tour. Non, écoutez, ajouta-t-il avec une inconcevable naïveté, ne me jugez pas sur les apparences ; vraiment j'ai beaucoup d'esprit d'observation ; vous verrez vous-même. Pourquoi ne pas essayer ? Peut-être qu'il en sortira quelque chose… Et d'ailleurs, vous avez sans doute raison ; je ne sais rien de la vie réelle ; c'est ce que Natacha me dit aussi ; c'est du reste ce que tout le monde me dit ; quel écrivain serais-je donc ? Riez, riez, corrigez-moi ; c'est pour elle que vous faites cela, car vous l'aimez. Je vais vous dire la

vérité : je ne la vaux pas, je le sens ; cela m'est très pénible et je ne sais pas comment il se fait qu'elle m'aime tant. Et il me semble que je donnerais ma vie pour elle ! Vraiment, jusqu'à cette minute je ne craignais rien, et maintenant j'ai peur : dans quoi nous lançons-nous ! Seigneur ! Se peut-il donc que lorsqu'un homme est tout à son devoir, comme par un fait exprès il manque de capacité et de fermeté pour l'accomplir ? Vous, du moins, notre ami, aidez-nous ! Vous êtes le seul ami qui nous restez. Seul, je ne comprends rien ! Pardonnez-moi de tant compter sur vous ; je vous tiens pour un homme extrêmement noble et bien meilleur que moi. Mais je m'amenderai, soyez-en sûr, et je serai digne de vous deux. »

Là-dessus, il me serra de nouveau la main et dans ses beaux yeux brilla un bon et généreux sentiment. Il me tendait la main avec tant de confiance, il croyait si bien que j'étais son ami !

« Elle m'aidera à me corriger, poursuivit-il. Au surplus, n'ayez pas une trop mauvaise opinion de nous et ne vous affligez pas trop. J'ai malgré tout beaucoup d'espoir et nous serons délivrés de tout souci au point de vue matériel. Par exemple, si mon roman n'a pas de succès (pour dire vrai, j'ai déjà pensé que ce roman était une bêtise et je vous en ai parlé maintenant uniquement pour savoir votre avis), si mon roman n'a pas de succès, je peux, à la rigueur, donner des leçons de musique. Vous ne saviez pas que je m'y connaissais en musique ? Je n'aurai pas honte de vivre de ce travail, j'ai là-dessus des idées tout à fait modernes. À part cela, j'ai beaucoup de bibelots précieux et d'objets de toilette ; ils ne servent à rien. Je les vendrai et nous pourrons vivre longtemps là-dessus ! Enfin, en mettant les choses au pire, je peux prendre du service. Mon père en sera même ravi ; il me presse toujours de prendre un poste et j'allègue toujours mon état de santé pour refuser. (D'ailleurs, je suis inscrit quelque part.) Mais quand il verra que le mariage

m’a fait du bien, m’a rendu plus posé et que je suis réellement entré en fonctions, il sera content et il me pardonnera…

– Mais, Alexeï Petrovitch, avez-vous songé à l’affaire qui se trame en ce moment entre votre père et le sien ? Qu’est-ce que vous pensez qui va se passer ce soir chez eux ? »

Et je lui montrai Natacha, qui pâlit comme une morte à mes paroles. J’étais sans pitié.

« Oui, oui, vous avez raison, c’est terrible ! répondit-il, j’ai déjà pensé à cela et j’ai souffert moralement… Mais que faire ? Vous avez raison : si seulement ses parents nous pardonnaient ? Et comme je les aime tous les deux, si vous saviez ! Ce sont des parents pour moi, et c’est ainsi que je m’acquitte envers eux ! Oh ! ces querelles, ces procès ! Vous ne pouvez croire à quel point cela nous est pénible maintenant ! Et pourquoi se disputent-ils ! Nous nous aimons tous tellement, et nous nous disputons ! Nous devrions nous réconcilier et qu’on n’en parle plus ! C’est vrai, c’est ainsi que j’agirais à leur place… Ce que vous dites me fait peur. Natacha, c’est horrible ce que nous complotons, toi et moi ! Je te l’ai déjà dit…, c’est toi qui insistes… Mais écoutez, Ivan Petrovitch, peut-être que tout ceci s’arrangera au mieux ; qu’en pensez-vous ? Ils feront bien la paix, à la fin ? C’est nous qui les réconcilierons. Cela se fera ainsi, sûrement ; ils ne résisteront pas à notre amour… Qu’ils nous maudissent, nous, nous les aimerons tout de même ; et ils ne résisteront pas. Vous ne pouvez croire combien mon père a parfois bon cœur ! Il a seulement l’air comme ça en dessous, vous savez, mais dans d’autres circonstances il est très raisonnable. Si vous saviez avec quelle douceur il m’a parlé aujourd’hui et donné des conseils ! Et voici que le jour même je vais contre sa volonté ; cela me fait beaucoup de peine. Et tout cela pour ces préjugés stupides ! C’est tout simplement de la folie ! S’il la regardait seulement une bonne fois et passait ne fût-ce qu’une demi-heure avec elle, aus-

sitôt, il nous donnerait son entier consentement. » En disant cela, Aliocha jeta sur Natacha un regard tendre et passionné.

« Je me suis mille fois imaginé avec délices, continuait-il à jaser, qu'il l'aimerait dès qu'il la connaîtrait et qu'elle les étonnerait tous. C'est qu'aucun d'entre eux n'a jamais vu une fille pareille ! Mon père est convaincu que c'est tout simplement une intrigante. C'est mon devoir de la rétablir dans son honneur et je le ferai ! Ah ! Natacha ! Tout le monde t'aime, tout le monde, il n'y a personne qui puisse ne pas t'aimer, ajouta-t-il avec transport. Aime-moi, bien que je ne te vaille pas du tout, Natacha, et moi… Tu me connais ! Et il ne nous en faut pas beaucoup pour être heureux ! Non, je crois, je crois que ce soir doit nous apporter à tous et le bonheur, et la paix, et la concorde ! Que cette soirée soit bénie ! N'est-ce pas, Natacha ? Mais qu'est-ce que tu as ? Mon Dieu, que t'arrive-t-il ? »

Elle était pâle comme une morte. Tout le temps qu'Aliocha pérorait, elle l'avait regardé fixement ; mais son regard était devenu de plus en plus trouble et immobile, son visage de plus en plus pâle. Il me sembla même qu'à la fin elle n'écoutait plus et était dans une sorte d'absence. L'exclamation d'Aliocha parut la réveiller brusquement. Elle se ressaisit, regarda autour d'elle et, soudain, se précipita vers moi. Rapidement, comme si elle se dépêchait et se cachait d'Aliocha, elle sortit une lettre de sa poche et me la tendit. La lettre était adressée à ses parents et datait de la veille. En me la remettant, elle me regarda avec insistance, comme si elle s'accrochait à moi par ce regard. Dans ses yeux, il y avait du désespoir ; je n'oublierai jamais ce terrible regard. La frayeur me saisit, moi aussi ; je vis que c'était maintenant seulement qu'elle sentait pleinement toute l'horreur de son acte. Elle s'efforça de me dire quelque chose ; elle commença même à parler et, soudain, perdit connaissance. J'arrivai à temps pour la soutenir. Aliocha pâlit d'effroi ; il lui frottait les tempes, lui baisait les mains, les lèvres. Deux ou trois minutes après, elle revint à elle. Non loin de là, se trouvait le fiacre dans

lequel était venu Aliocha ; il le héla. Lorsqu'elle fut assise dans la voiture, Natacha, comme folle, me prit la main, et une larme brûlante tomba sur mes doigts. La voiture s'ébranla. Je restai longtemps encore à la même place, la suivant des yeux. Tout mon bonheur était mort en cette minute et ma vie était brisée en deux. Je le sentis douloureusement… Je revins lentement sur mes pas, chez les vieux. Je ne savais pas ce que je leur dirais, ni comment j'entrerais chez eux. Mes pensées étaient engourdies, mes jambes se dérobaient sous moi…

C'est là toute l'histoire de mon bonheur ; c'est ainsi que prit fin et se dénoua mon amour. Je vais maintenant reprendre mon récit interrompu.

X

Quatre ou cinq jours après la mort de Smith, j'allai m'installer dans son appartement. Toute cette journée-là, j'avais éprouvé une intolérable tristesse. Le temps était gris, il faisait froid ; il tombait une neige humide, mélangée de pluie. Sur le soir seulement, en un clin d'œil, le soleil avait fait son apparition et un rayon égaré s'était, par curiosité sans doute, hasardé jusque dans ma chambre. Je commençais à me repentir d'avoir déménagé. La chambre pourtant était grande, mais basse, enfumée, sentant le renfermé, et si désagréablement vide, malgré les quelques meubles ! Dès cet instant, je me dis que je perdrais infailliblement dans cet appartement ce qui me restait de santé. C'est ce qui se réalisa.

Tout le matin, je m'étais débattu avec mes papiers, les classant et les mettant en ordre. Faute de serviette, je les avais transportés dans une taie d'oreiller ; tout s'était mis en tas et mélangé. Après, je m'installai pour écrire. À cette époque, j'écrivais encore mon grand roman ; mais je n'avais pas le cœur à l'ouvrage ; d'autres soucis encombraient mon esprit…

Je jetai ma plume et m'assis près d'une fenêtre. Le soir tombait, je me sentais de plus en plus triste. Diverses sombres pensées m'assaillaient. Il m'a toujours semblé qu'à Pétersbourg je finirais par périr. Le printemps approchait ; il me semblait que j'allais revivre en sortant de cette coquille à l'air libre, en respirant l'odeur fraîche des champs et des bois ; il y avait si longtemps que je ne les avais vus !… Je me souviens qu'il me vint aussi à l'idée qu'il serait bon, par sortilège ou par miracle, d'oublier complètement tout ce qui avait été, tout ce qu'on avait

vécu ces dernières années ; oublier tout, se rafraîchir l'esprit et recommencer avec de nouvelles forces. Je rêvais déjà à cela et j'espérais une résurrection. « Aller dans une maison de fous, au besoin, décidai-je finalement, pour que tout le cerveau se retourne dans la tête et se remette en place, et ensuite se guérir. » J'avais soif de la vie. Je croyais en elle !… Mais je me souviens que sur le moment même je me mis à rire. « Qu'est-ce que j'aurais donc pu faire après la maison de fous ? Pas écrire des romans, toujours ?… »

C'est ainsi que je rêvais et m'affligeais et cependant le temps passait. La nuit tombait. Ce soir-là, j'avais un rendez-vous avec Natacha ; elle m'avait la veille convié instamment par un billet à venir la voir. Je bondis et commençai à me préparer. J'avais de toute façon envie de m'arracher au plus vite à cet appartement, fût-ce pour aller n'importe où, sous la pluie, dans la neige boueuse.

À mesure que l'obscurité gagnait, ma chambre devenait plus vaste, semblait s'élargir de plus en plus. Je m'imaginai que, chaque nuit, dans chaque coin, je verrais Smith : il serait assis et me regardait fixement, comme il regardait Adam Ivanovitch dans la confiserie, et Azor serait à ses pieds. Et juste à ce moment, se produisit un événement qui me fit une forte impression.

D'ailleurs, il faut être franc ; était-ce dû à l'ébranlement de mes nerfs, à ces sensations nouvelles dans un nouvel appartement, à ma récente mélancolie, mais peu à peu et graduellement, dès l'approche du crépuscule, je commençai à tomber dans cet état d'âme qui me vient si souvent la nuit, maintenant que je suis malade, et que je nomme TERREUR MYSTIQUE. C'est la crainte la plus pénible et la plus torturante d'un danger que je ne peux définir moi-même, d'un péril inconcevable et inexistant dans l'ordre des choses, mais qui, immanquablement, à cette minute même peut-être, va prendre forme, comme par

dérision envers tous les arguments de la raison, qui viendra à moi et se tiendra devant moi, comme un fait irréfutable, effrayant, monstrueux et inexorable. Cette crainte habituellement se renforce de plus en plus en dépit de toutes les conclusions de la raison, si bien qu'à la fin, l'esprit, encore qu'en ces instants il acquiert peut-être une plus grande lucidité, perd néanmoins toute possibilité de s'opposer aux sensations. On ne l'écoute pas, il devient inutile, et ce dédoublement accroît encore l'angoisse apeurée de l'attente. Il me semble que telles sont en partie les transes des gens qui craignent les revenants. Mais dans mon angoisse l'indétermination du danger renforce encore les tourments.

Je me souviens que je tournais le dos à la porte et que je prenais mon chapeau sur la table lorsque, brusquement, à cet instant précis, il me vint à l'esprit que lorsque je me retournerais, je verrais sûrement Smith ; tout d'abord il ouvrirait doucement la porte, resterait sur le seuil et ferait du regard le tour de la pièce ; ensuite, il entrerait silencieusement, tête basse, il s'arrêterait devant moi, fixerait sur moi ses yeux troubles et brusquement se mettrait à rire à ma barbe d'un rire silencieux, édenté et prolongé ; tout son corps en serait ébranlé et serait longtemps secoué de ce rire. Toute cette apparition se dessina soudain dans mon imagination de façon extraordinairement claire et précise, et en même temps s'installa aussitôt en moi la conviction la plus inébranlable et la plus absolue que tout ceci s'accomplirait inéluctablement, que c'était déjà arrivé, que seulement je ne le voyais pas, car je tournais le dos à la porte, et que peut-être en cet instant même la porte s'ouvrait déjà. Je me retournai rapidement : la porte s'ouvrait en effet, doucement, silencieusement, exactement comme je me le représentais la minute d'avant. Je poussai un cri. Pendant longtemps, personne ne se montra, comme si la porte s'était ouverte toute seule ; soudain sur le seuil apparut un être étrange : ses yeux, autant que je pus le distinguer dans l'obscurité, me regardaient fixement et avec insistance. Le froid envahit tous mes membres. À

ma terreur extrême, je vis que c'était un enfant, une petite fille, et si cela avait été Smith lui-même, il ne m'aurait peut-être pas autant effrayé, que cette apparition étrange et inattendue d'une enfant inconnue dans ma chambre, à cette heure et dans un pareil moment.

J'ai déjà dit qu'elle avait ouvert la porte très silencieusement et très lentement, comme si elle craignait d'entrer. Après s'être montrée, elle s'arrêta sur le seuil et me regarda longtemps comme frappée de stupeur, enfin elle fit lentement deux pas en avant et s'arrêta devant moi, toujours sans dire mot. Je l'examinai de plus près. C'était une fillette de douze à treize ans, de petite taille, maigre et pâle comme si elle relevait à peine d'une grave maladie. Ses grands yeux noirs en brillaient avec d'autant plus d'éclat. De sa main gauche, elle maintenait un vieux châle troué qui couvrait sa poitrine, toute frissonnante encore du froid du soir. On pouvait vraiment qualifier ses vêtements de guenilles ; ses cheveux noirs et épais, non lissés, pendaient en touffes. Nous restâmes plantés ainsi deux ou trois minutes, nous dévisageant mutuellement.

« Où est grand-père ? » demanda-t-elle, d'une voix rauque à peine perceptible, comme si la poitrine ou la gorge lui faisait mal.

Toute ma terreur mystique s'envola à cette question. On demandait Smith ; ses traces réapparaissaient soudainement.

« Ton grand-père ? Mais il est mort ! » lui dis-je à brûle-pourpoint, ne m'étant pas préparé à répondre à sa question, et je m'en repentis aussitôt. Une minute environ, elle resta debout dans la même position et, brusquement, elle se mit à trembler de la tête aux pieds, aussi violemment que si elle allait avoir une attaque de nerfs. Je la soutins pour l'empêcher de tomber. Au bout de quelques minutes, elle se sentit mieux et je vis claire-

ment qu'elle faisait un effort surhumain pour me cacher son trouble.

« Pardonne-moi, pardonne-moi, petite fille ! Pardonne-moi, mon enfant ! dis-je, je t'ai annoncé cela si brusquement et peut-être que ce n'est même pas cela…, pauvre petite !… Qui cherches-tu ? Le vieillard qui vivait ici ?

– Oui, murmura-t-elle avec effort et en me regardant avec anxiété.

– Son nom était Smith ?

– Ou-oui !

– Alors, c'est lui…, c'est bien lui qui est mort… Mais ne t'afflige pas, mon petit. Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ? D'où viens-tu maintenant ? On l'a enterré hier ; il est mort brusquement, subitement… Ainsi, tu es sa petite fille ? »

La fillette ne répondit pas à mes questions désordonnées et pressées. Elle se détourna sans mot dire et quitta silencieusement la pièce. J'étais si frappé que je ne la retins même pas et ne lui posai plus d'autres questions. Elle s'arrêta encore une fois sur le seuil, et, se tournant à demi vers moi, me demanda :

« Azor est mort aussi ?

– Oui, Azor aussi est mort », répondis-je et sa question me parut bizarre : on eût dit qu'elle était convaincue qu'Azor devait infailliblement mourir en même temps que le vieux. Après avoir entendu ma réponse, la petite fille sortit sans bruit de la pièce et ferma soigneusement la porte derrière elle.

Une minute plus tard, je me lançais à sa poursuite, me maudissant de l'avoir laissée partir. Elle était sortie si discrète-

ment que je ne l'entendis pas ouvrir la seconde porte sur l'escalier. Je songeai qu'elle n'avait pas encore eu le temps de descendre, et m'arrêtai dans l'entrée pour prêter l'oreille. Mais tout était tranquille et l'on n'entendait aucun bruit. Seule, une porte claqua à l'étage inférieur, puis tout rentra dans le silence.

Je descendis en hâte. L'escalier juste au sortir de mon appartement, du cinquième étage au quatrième, était en colimaçon ; dès le quatrième, il repartait droit. Il était toujours sombre, sale et noir, comme ceux qu'on trouve habituellement dans les maisons de la capitale divisées en petits appartements. À ce moment, il était même tout à fait obscur. Après être descendu à tâtons au quatrième étage, je m'arrêtai, et brusquement je fus comme poussé par la conviction qu'ici, dans l'entrée, il y avait quelqu'un qui se cachait de moi. Je commençai à tâtonner avec mes mains ; la petite fille était là, juste dans le coin, et, le visage tourné contre le mur, pleurait silencieusement.

« Écoute, de quoi as-tu donc peur ? commençai-je. Je t'ai tellement effrayée ? C'est ma faute. Ton grand-père, en mourant, a parlé de toi ; ce furent ses dernières paroles… Il me reste aussi des livres ; ils sont à toi, naturellement. Comment t'appelles-tu ? Où habites-tu ? Il m'a dit que c'était dans la sixième rue… »

Mais je n'achevai pas. Elle poussa un cri d'effroi, comme à la pensée que je savais où elle habitait, me repoussa de sa petite main maigre et décharnée et se précipita dans l'escalier. Je la suivis ; j'entendais encore ses pas en bas. Brusquement, ils s'interrompirent… Lorsque je bondis dans la rue, elle n'était déjà plus là. Après avoir couru tout d'une traite jusqu'à l'avenue de l'Ascension, je vis que toute recherche était vaine : elle avait disparu. Je me dis qu'elle s'était vraisemblablement cachée quelque part, tandis qu'elle descendait l'escalier.

XI

Mais dès que j'eu mis le pied sur le trottoir sale et humide de l'avenue, je me heurtai soudain à un passant, absorbé dans une profonde rêverie, qui marchait tête baissée et d'un pas rapide. À mon extrême stupéfaction, je reconnus le vieil Ikhméniev. C'était pour moi le soir des rencontres imprévues. Je savais que le vieux, trois jours avant, avait eu un grave malaise, et, brusquement, je le rencontrais dans la rue, par cette humidité ! De plus, il ne sortait presque jamais le soir et depuis que Natacha était partie, c'est-à-dire depuis près de six mois déjà, il était devenu tout à fait casanier. Il se réjouit plus qu'à l'ordinaire à ma vue, comme un homme qui a trouvé enfin un ami avec qui il peut partager ses pensées ; il me prit la main, la serra fortement et, sans me demander où j'allais, m'entraîna dans sa direction. Quelque chose le troublait, il était pressé, inquiet : « Où est-il allé ? » me dis-je à part moi. Il était superflu de le lui demander ; il était devenu extrêmement méfiant, et parfois voyait une allusion injurieuse, une offense dans la question ou la remarque la plus simple.

Je l'examinai du coin de l'œil : il avait un visage de malade ; ces derniers temps, il avait beaucoup maigri ; il ne s'était pas rasé depuis près d'une semaine. Ses cheveux, devenus complètement blancs, sortaient en désordre de son chapeau cabossé et pendaient en longues mèches sur le col de son vieux paletot usé. J'avais déjà remarqué qu'il avait des moments d'absence : il oubliait, par exemple, qu'il n'était pas seul dans la pièce, se parlait à lui-même, gesticulait. Il était pénible de le regarder.

« Eh bien, Vania, qu'est-ce qu'il y a ? commença-t-il. Où allais-tu ? Moi, j'étais sorti : les affaires. Tu vas bien ?

– Et vous, comment allez-vous ? répondis-je, il y a si peu de temps encore vous étiez malade, et vous sortez ! »

Le vieux ne répondit pas, il semblait ne pas m'avoir entendu.

« Comment va Anna Andréievna ?

– Elle va bien, elle va bien… D'ailleurs, elle aussi, elle est un peu souffrante. Je ne sais ce qu'elle a, elle est devenue triste…, elle a parlé de toi souvent ! Pourquoi ne viens-tu pas ? Mais peut-être que tu venais chez nous, Vania ? Non ? Peut-être que je te dérange, que je te détourne ? » demanda-t-il soudain, en me regardant d'un air quelque peu soupçonneux et méfiant. Le vieillard était devenu à ce point sensible et irritable que, si j'avais répondu à ce moment que je n'allais pas chez eux, il s'en serait certainement offensé et m'aurait quitté froidement. Je me hâtai de répondre affirmativement que j'allais précisément rendre visite à Anna Andréievna (je savais cependant que j'étais en retard et que peut-être je n'aurais pas le temps d'aller chez Natacha).

« Voilà qui est bien, dit le vieux, entièrement rassuré par ma réponse, voilà qui est bien…, et brusquement il se tut et se mit à songer comme s'il n'achevait pas ce qu'il avait à dire.

– Oui, c'est bien ! répéta-t-il machinalement quatre ou cinq minutes plus tard, comme s'il se réveillait d'une profonde songerie. Hum… vois-tu, Vania, pour nous tu as toujours été comme un fils ; Dieu ne nous a pas accordé de fils, à Anna Andréievna et à moi, c'est pourquoi Il t'a envoyé à nous ; c'est ce que j'ai toujours pensé. Ma vieille aussi…, oui ! Et tu t'es toujours montré respectueux et tendre envers nous, comme un fils

reconnaissant. Que Dieu te bénisse pour cela, Vania, comme nous te bénissons tous deux et t'aimons…, oui ! »

Sa voix se mit à trembler, il attendit près d'une minute.

« Oui…, eh bien ? Est-ce que tu as été malade ? Pourquoi es-tu resté si longtemps sans venir nous voir ? »

Je lui racontai toute mon histoire avec Smith et dis pour m'excuser que cette affaire m'avait retenu ; qu'outre cela, j'avais été à deux doigts de tomber malade et, qu'étant donné tous ces fracas, c'était trop loin pour moi d'aller les voir à Vassili-Ostrov. (C'était là qu'ils habitaient alors.) Je faillis laisser échapper que j'avais tout de même trouvé l'occasion d'aller voir Natacha, mais je m'arrêtai à temps.

L'histoire de Smith intéressa beaucoup le vieux. Il devint plus attentif. Ayant appris que mon nouvel appartement était humide et peut-être pire encore que l'ancien et coûtait six roubles par mois, il se mit même en colère. En général, il était devenu extrêmement brusque et impatient. Seule, Anna Andréievna savait encore en venir à bout dans ces moments-là, et encore pas toujours.

« Hum… Tout cela, c'est ta littérature, Vania ! s'écria-t-il presque avec haine : elle t'a conduit au galetas, elle te conduira au cimetière ! Je te l'ai dit dans le temps, je te l'ai prédit !… Et B…, est-ce qu'il fait toujours de la critique ?

– Mais il est mort poitrinaire, vous le savez bien. Il me semble que je vous l'ai déjà dit.

– Il est mort, hum…, il est mort ! C'est dans l'ordre. A-t-il laissé quelque chose à sa femme et à ses enfants ? Car tu m'as bien dit qu'il avait une femme ?… Pourquoi ces gens-là se marient-ils ?

– Non, il n’a rien laissé, répondis-je.

– C’est bien cela ! s’écria-t-il avec autant d’emportement que si l’affaire le touchait de près, et comme si le défunt B… était son propre frère. Rien ! absolument rien ! Et sais-tu, Vania, j’avais pressenti qu’il finirait ainsi, déjà à l’époque où tu ne tarissais pas d’éloges sur son compte, tu te souviens ? Il n’a rien laissé : facile à dire ! Hum…, il a mérité la gloire. Une gloire immortelle même, peut-être, mais la gloire ne nourrit pas. Dès cette époque, j’avais prévu tout cela pour toi aussi, mon cher ; je te félicitais, mais à part moi j’avais pressenti tout cela. Ainsi B… est mort ? Et comment ne pas mourir ? La vie est belle et… cet endroit est beau…, regarde ! »

Et d’un geste rapide et involontaire de la main, il me désigna l’étendue brumeuse de la rue, éclairée par la faible lueur clignotante des réverbères dans le brouillard humide, les maisons sales, les dalles des trottoirs luisantes d’humidité, les passants transpercés jusqu’aux os, moroses et renfrognés, tout ce tableau qu’embrassait la coupole noire et comme imbibée d’encre de Chine du ciel de Pétersbourg. Nous avions débouché sur la place ; devant nous, dans l’obscurité, se dressait la statue de Nicolas 1er, éclairée d’en bas par les becs de gaz, et plus loin s’élevait l’énorme masse sombre de la cathédrale Saint-Isaac qui se détachait confusément sur la teinte obscure du ciel.

« Tu m’as dit, Vania, que c’était un homme bon, magnanime, sympathique, ayant des sentiments, du cœur. Eh bien, ils sont tous comme cela, ces gens ayant du cœur : sympathiques ! Ils ne savent que multiplier le nombre des orphelins ! Hum…, et il a dû être content de mourir, j’imagine ! Hé, hé ! content de s’en aller n’importe où loin d’ici, fût-ce en Sibérie… Qu’est-ce que tu veux, ma petite ? » demanda-t-il soudain, en apercevant sur le trottoir une enfant qui demandait l’aumône.

C'était une petite fille maigre de sept ans, huit ans au plus, couverte de haillons malpropres ; ses pieds nus étaient chaussés de bottines trouées. Elle s'efforçait de couvrir son petit corps tremblant de froid d'un semblant de manteau minuscule et usé qui était depuis longtemps trop court pour elle. Son mince visage maladif, pâle et émacié, était tourné vers nous ; elle nous regardait timidement, sans rien dire, et, avec une sorte de terreur soumise d'un refus, nous tendait sa menotte tremblante. Le vieux, lorsqu'il l'aperçut, se mit à frissonner de la tête aux pieds et se tourna si rapidement vers elle qu'elle prit peur. Elle tressaillit et s'écarta de lui.

« Que désires-tu, ma petite ? s'écria-t-il. Que désires-tu ? la charité ? Oui ? Tiens, voilà pour toi, prends ! »

Et, tout agité et tremblant d'émotion, il se mit à fouiller dans sa poche et en sortit deux ou trois pièces d'argent. Mais cela lui parut peu ; il chercha son porte-monnaie, en tira un billet d'un rouble (tout ce qui s'y trouvait) et posa le tout dans la main de la petite mendiante.

« Le Christ te protège, ma petite fille…, mon enfant ! Que ton ange gardien soit avec toi ! »

Et il signa plusieurs fois d'une main tremblante la petite pauvresse ; mais, soudain, s'apercevant que j'étais là et que je le regardais, il fronça les sourcils et s'éloigna d'un pas rapide.

« Vois-tu, Vania, reprit-il après un assez long silence courroucé, je ne peux pas supporter de voir ces petites créatures innocentes frissonner de froid dans la rue…, à cause de leurs maudits parents. D'ailleurs, quelle mère condamnerait un si petit enfant à une pareille horreur, si elle n'était pas malheureuse elle-même !… Sans doute, là-bas dans son coin, y a-t-il d'autres orphelins, et celle-ci est l'aînée ; la mère est malade elle-même ; et… hum. Ce ne sont pas des enfants de prince ! Il y

en a beaucoup sur cette terre, Vania…, qui ne sont pas fils de prince ! Hum ! »

Il se tut une minute, comme arrêté par une difficulté.

« Vois-tu, Vania, j'ai promis à Anna Andréievna, commença-t-il en s'embrouillant quelque peu, je lui ai promis…, c'est-à-dire que nous avons convenu ensemble d'adopter une orpheline…, comme cela, n'importe laquelle, pauvre, naturellement, et jeune aussi, bien entendu, et de la prendre complètement chez nous ; tu comprends ? Sinon, nous nous ennuyons, deux vieux tout seuls, hum…, seulement, vois-tu : Anna Andréievna s'est montée un peu contre cela. Alors parle-lui, pas de ma part bien sûr, mais comme si cela venait de toi…, raisonne-la…, tu me comprends ? Il y a longtemps que je voulais t'en prier…, afin que tu l'amènes à accepter, tandis que moi, cela me gêne de demander cela moi-même…, mais voilà assez de bêtises ! Qu'ai-je à faire d'une petite fille ? Je n'en ai pas besoin ; c'est juste pour m'amuser…, pour entendre une voix d'enfant…, et du reste, pour dire vrai, c'est pour ma vieille que je fais cela, tu sais ; ce sera plus gai pour elle que de vivre avec moi seul. Mais tout cela, ce sont des balivernes ! Dis donc, Vania, nous n'arriverons jamais si nous continuons comme cela : prenons un fiacre ; il ne faut pas nous éloigner, Anna Andréievna nous attend… »

Il était sept heures et demie quand nous arrivâmes chez Anna Andréievna.

XII

Les vieux époux s'aimaient beaucoup. L'amour et une longue habitude les avaient unis indissolublement. Cependant, Nikolaï Serguéitch, ces temps derniers et même auparavant dans les périodes les plus heureuses, se montrait peu expansif avec son Anna Andréievna et la traitait même parfois rudement, surtout devant des tiers. Dans les natures sensitives, fines et tendres, il y a parfois une sorte d'obstination, une sorte de refus virginal de s'exprimer et de témoigner même à un être aimé sa tendresse, non seulement en public, mais même en tête-à-tête encore plus ; ce n'est que rarement qu'il leur échappe une caresse, et elle est d'autant plus fougueuse et plus ardente qu'elle a été plus longtemps contenue. Ainsi se conduisait le vieil Ikhméniev avec son Anna Andréievna depuis sa jeunesse. Il la respectait et l'aimait infiniment, bien que ce fût seulement une brave femme ne sachant rien faire d'autre que de l'aimer, et il s'irritait de ce qu'elle fût parfois, à son tour, dans sa simplicité, trop expansive avec lui. Mais après le départ de Natacha, ils devinrent plus tendres l'un avec l'autre ; ils sentaient douloureusement qu'ils restaient seuls sur terre. Et quoique Nikolaï Serguéitch fût par moments extrêmement sombre, ils ne pouvaient se séparer sans inquiétude et sans souffrance, même pour deux heures. Ils avaient convenu tacitement de ne pas dire un mot de Natacha, comme si elle n'avait pas existé. Anna Andréievna n'osait même pas faire ouvertement allusion à elle devant son mari, bien que cela lui fût très pénible. Elle avait depuis longtemps déjà pardonné à Natacha dans son cœur. Entre nous il y avait une sorte de convention : à chacune de mes visites, je lui apporterais des nouvelles de son enfant chérie à qui elle pensait toujours.

La vieille était malade lorsqu'elle restait longtemps sans nouvelles, et lorsque je lui en apportais, elle s'intéressait aux plus petits détails, me questionnait avec une curiosité fiévreuse, se réconfortait à mes récits ; elle manqua mourir de frayeur lorsqu'un jour Natacha tomba malade ; il s'en fallut de peu qu'elle n'allât la voir elle-même. Mais c'était un cas extrême. Au début, même devant moi, elle ne se résolvait pas à exprimer le désir de voir sa fille, et presque toujours après nos entretiens, lorsqu'elle avait obtenu de moi tous les renseignements qu'elle voulait, elle jugeait indispensable de se contenir en quelque sorte de ma présence et d'assurer que, bien qu'elle s'intéressait au sort de sa fille, Natacha était une si grande criminelle qu'on ne pouvait lui pardonner. Mais tout cela était affecté. Parfois Anna Andréievna s'inquiétait jusqu'à l'abattement, pleurait, prodiguait devant moi à Natacha les noms les plus tendres, se plaignait amèrement de Nikolaï Serguéitch et devant lui commençait à FAIRE DES ALLUSIONS quoique très prudemment, à la fierté des gens, à leur dureté de cœur, à ce que nous ne savions pas pardonner les offenses et que Dieu Lui-même ne pardonnerait pas à ceux qui ne savaient pas pardonner ; mais devant lui, elle n'allait pas plus loin. À ces moments-là, le vieux se durcissait et s'assombrissait aussitôt, se taisait en fronçant les sourcils, ou bien, d'une voix forte et très maladroitement, se mettait soudain à parler d'autre chose, ou enfin partait chez LUI, nous laissant seuls et laissant ainsi à Anna Andréievna le loisir de déverser entièrement son chagrin dans mon sein par des larmes et des doléances. Il partait de même chez lui à chacune de mes visites, dès qu'il m'avait dit bonjour, pour me donner le temps de communiquer à Anna Andréievna toutes les nouvelles récentes de Natacha. Ainsi fit-il ce jour-là.

« Je suis trempé, lui dit-il dès qu'il fut entré dans la pièce, je vais aller chez moi ; toi, Vania, reste ici. Il lui est arrivé une histoire, avec son appartement ; raconte-lui cela. Je reviens tout de suite… »

Et il se hâta de sortir, s'efforçant même de ne pas nous regarder, comme s'il se faisait scrupule de nous avoir réunis. Dans ce cas-là, et particulièrement lorsqu'il revenait auprès de nous, il se montrait toujours rude et caustique avec moi et avec Anna Andréievna, et même tracassier, comme s'il s'en prenait à lui-même et s'en voulait de sa faiblesse et de sa condescendance.

« Voilà comme il est, me dit la vieille, qui, les derniers temps, avais mis de côté avec moi toute affection et toute arrière-pensée, il est toujours ainsi avec moi ; et pourtant il sait que nous voyons toutes ses ruses. Pourquoi donc prendre des airs devant moi ! Est-ce que je suis une étrangère pour lui ? Il était tout pareil avec sa fille. Tu sais, il pourrait lui pardonner, il désire peut-être même lui pardonner, Dieu sait. Il pleure la nuit, je l'ai entendu ! Mais extérieurement il tient ferme. L'orgueil l'a affolé… Ivan Petrovitch, mon cher, raconte-moi vite : où est-il allé ?

– Nikolaï Serguéitch ? Je ne sais pas : je voulais vous le demander.

– J'ai été épouvantée quand je l'ai vu sortir. Malade, avec ce temps, en pleine nuit, je me suis dit que c'était sans doute pour quelque chose d'important ; et qu'y a-t-il de plus important que l'affaire que vous connaissez ? Je me suis dit cela à part moi, mais je n'ai pas osé le questionner. Maintenant, je n'ose plus rien lui demander. Seigneur Dieu, à cause de lui, d'elle, je ne vis plus. Alors, je me suis dit qu'il était allé la voir ; il a peut-être décidé de lui pardonner ? Car il sait tout, il est au courant de tout ce qui la concerne, même des nouvelles les plus récentes ; je suis persuadé qu'il les connaît, bien que je n'arrive pas à comprendre d'où il tient ses informations. Il était très inquiet hier soir, et aujourd'hui aussi. Mais pourquoi ne dites-vous rien ! Parlez, mon ami, qu'est-il arrivé encore ? Je vous attendais comme le Messie, j'étais aux aguets. Alors, le vaurien abandonne Natacha ? »

Je racontai aussitôt à Anna Andréievna tout ce que je savais. Avec elle j'étais toujours entièrement franc. Je lui annonçai que Natacha et Aliocha s'acheminaient effectivement vers une sorte de rupture et que c'était plus sérieux que leurs dissentiments passés ; que Natacha m'avait envoyé un mot hier où elle me suppliait de venir la voir ce soir à neuf heures, et que c'était pourquoi je ne pensais même pas passer chez eux aujourd'hui : c'était Nikolaï Serguéitch qui m'avait amené. Je lui racontai et lui expliquai en détail que la situation maintenant était critique ; que le père d'Aliocha, revenu environ quinze jours auparavant, ne voulait rien entendre et s'en était pris sévèrement à Aliocha ; mais le plus grave était qu'Aliocha ne semblait rien avoir contre sa fiancée, et même, à ce qu'on disait, était amoureux d'elle. J'ajoutai encore que le mot de Natacha, autant qu'on pouvait le deviner, avait été écrit dans un grand trouble ; elle disait que ce soir tout devait se décider, mais on ne savait quoi ; il était étrange aussi qu'elle m'eût écrit hier et me priât de venir aujourd'hui à une heure précise : neuf heures. C'est pourquoi je devais absolument y aller le plus vite possible.

« Vas-y, vas-y, mon cher, vas-y sans faute, se mit à s'agiter la vieille, dès qu'il reviendra, tu prendras un peu de thé. Ah ! on n'apporte pas le samovar ! Matriona ! Et le samovar ? Coquine !… C'est cela, tu vas prendre du thé, puis trouve un prétexte honorable pour te sauver. Et viens demain absolument me raconter tout ; arrive un peu plus tôt. Seigneur ! Et si c'était un nouveau malheur ? Pire qu'avant ! Tu sais, Nikolaï Serguéitch est au courant de tout, mon cœur me le dit. Moi, j'apprends beaucoup de choses par Matriona, celle-ci par Agacha, et Agacha est la filleule de Maria Vassilievna, qui habite dans la maison du prince…, mais tu sais cela. Aujourd'hui, mon Nikolaï était terriblement en colère. J'étais comme ci comme ça et il a failli crier après moi, puis ensuite il en a eu regret, et m'a dit qu'il n'avait plus beaucoup d'argent. Comme si c'était à cause de l'argent qu'il criait ! Mais tu connais nos conditions d'existence.

Après le dîner, il est allé dormir. J'ai jeté un coup d'œil par la fente (il y a une petite fente dans sa porte, il ne le sait pas) : il était à genoux, le cher ami, il priait devant l'armoire aux images. Quand j'ai vu cela, mes jambes se sont dérobées. Il n'a pas bu son thé, il n'a pas fait la sieste, il a pris son chapeau et il est sorti. À cinq heures. Je n'ai même pas osé lui poser de questions : il se serait mis à crier après moi. Il a pris l'habitude de crier, le plus souvent après Matriona, et même après moi ; dès qu'il commence, mes jambes aussitôt se paralysent et il me semble qu'on m'arrache quelque chose du cœur. Ce sont seulement des caprices, je le sais, mais tout de même c'est terrible. J'ai prié Dieu une heure entière, quand il est sorti, pour qu'Il l'inspire bien. Mais où est le mot de Natacha, montre-le-moi ! »

Je le lui montrai. Je savais que l'espoir secret et favori d'Anna Andréievna était qu'Aliocha, qu'elle traitait tantôt de vaurien, tantôt de gamin stupide et insensible, épousât enfin Natacha, et que son père, le prince Piotr Alexandrovitch, lui donnât son consentement. Elle s'était même trahie devant moi, quoique les autres fois elle s'en fût repentie et fût revenue sur ses paroles. Mais pour rien au monde elle n'aurait osé formuler ses espérances devant Nikolaï Serguéitch, bien qu'elle sût que le vieux les soupçonnait et que même plus d'une fois il le lui eût reproché indirectement. Je crois qu'il aurait définitivement maudit Natacha et qu'il avait cru à la possibilité de ce mariage.

C'est ce que nous pensions tous alors. Il attendait sa fille avec tout le désir de son cœur, mais il l'attendait seule, repentante, ayant extirpé de son être jusqu'au souvenir de son Aliocha. C'était la seule condition du pardon, inexprimée il est vrai, mais à son point de vue compréhensible et indispensable.

« Il n'a pas de caractère, il n'a pas de caractère, ce gamin, il n'a ni caractère ni cœur, je l'ai toujours dit, reprit Anna Andréievna. On n'a même pas su l'élever, c'est un écervelé, il abandonne pour cet amour, Seigneur mon Dieu ! Que va-t-elle

devenir, la malheureuse ? Et qu'est-ce qu'il a trouvé dans l'autre, je n'en reviens pas !

– J'ai entendu dire, repris-je, que cette fille est charmante, d'ailleurs Nathalia Nikolaievna dit la même chose…

– Ne le crois pas ! interrompit la vieille. Charmante ! Pour vous autres fanfarons, le premier jupon qui frétille est charmant. Et si Natacha fait son éloge, c'est par générosité. Elle ne sait pas le retenir ; elle lui pardonne tout, mais elle souffre. Combien de fois ne l'a-t-il pas trompée ! Le brigand, le sans-cœur ! Pour moi, Ivan Petrovitch, j'en suis terrifiée. L'orgueil les a tous affolés. Si seulement mon vieux s'apaisait, pardonnait à ma petite chérie et la ramenait ici. Que je puisse l'embrasser, la regarder ! A-t-elle maigri ?

– Oui, Anna Andréievna.

– Ah ! mon ami ! Et il m'arrive un malheur, Ivan Petrovich ! J'ai pleuré toute la nuit et toute la journée…, mais je te raconterai cela plus tard ! Combien de fois j'ai été sur le point de lui demander de lui pardonner ! Je n'ose pas directement, alors je lui en ai parlé de loin, d'une manière adroite. Mais le cœur me manque ; je me dis qu'il va se mettre en colère et la maudire pour toujours ! Il ne l'a pas encore maudite…, et justement j'ai peur qu'il ne le fasse… Que se passerait-il alors ? Quand le père maudit, Dieu châtie aussi. C'est ainsi que je vis chaque jour, je tremble de frayeur. Quant à toi, Ivan Petrovitch, tu devrais avoir honte ; pourtant, tu as grandi dans notre maison et nous t'avons tous cajolé comme notre enfant, et tu t'es mis aussi dans l'idée qu'elle était charmante ! Mais qu'est-ce qui te prend ? Charmante ! Et voilà Maria Vassilievna qui va encore plus loin. (J'ai péché, je l'ai invitée une fois à prendre le café pendant que le mien était sorti tout un matin pour affaires.) Elle m'a dit tous les dessous de l'histoire. Le prince, le père d'Aliocha, a une liaison défendue avec une comtesse. On dit que la comtesse lui en

veut depuis longtemps de ne pas l'épouser, mais lui traîne toujours. Et cette comtesse, lorsque son mari était encore en vie, s'était fait remarquer par sa mauvaise conduite. Quand son mari est mort, elle est partie à l'étranger et hardi les Italiens et les Français ! Elle a trouvé quelques barons ; c'est là-bas qu'elle a accroché aussi le prince Piotr Alexandrovitch. Pendant ce temps-là, sa belle-fille, la fille de son premier mari, un fermier des eaux-de-vie, grandissait. La comtesse, la belle-mère, jetait son argent par les fenêtres et Katerina Fiodorovna, pendant ce temps, grandissait, et les deux millions que son père lui avait laissés au mont-de-piété s'accroissaient. Maintenant on dit qu'elle en a trois ; le prince s'est dit tout de suite : « Voilà l'occasion de marier Aliocha. » (Il a l'œil ! Il ne laisse pas échapper ce qu'il tient !) Leur parent, un comte, un homme haut placé, qui est reçu à la Cour, tu te souviens, est aussi d'accord ; trois millions, ce n'est pas une plaisanterie. « C'est bon, a-t-il dit, mettez-vous d'accord avec la comtesse. » Le prince fait part de son désir à la comtesse. Celle-ci fait des pieds et des mains : c'est une femme sans principes, à ce qu'on dit, et insolente ; il paraît même qu'ici tout le monde ne la reçoit pas ; ce n'est pas comme à l'étranger. Elle a dit : « Non, prince, toi-même tu vas m'épouser, mais ma belle fille ne sera pas la femme d'Aliocha. » Et la jeune fille, à ce qu'on raconte, adore sa belle-mère ; elle a un culte pour elle, elle lui obéit en tout. Elle est douce, paraît-il, c'est un ange ! Le prince voit de quoi il retourne et dit : « Ne t'inquiète pas, comtesse. Tu as dépensé ton bien et tu n'as que des dettes. Mais si ta belle-fille épouse Aliocha, ils feront la paire : c'est une innocente et mon Aliocha est un bêta ; nous les prendrons en main, nous les tiendrons de concert sous notre tutelle : ainsi, tu auras de l'argent, toi aussi. Mais qu'as-tu besoin de m'épouser ? » C'est un homme rusé ! Un franc-maçon ! Cela se passait il y a six mois, la comtesse n'était pas décidée, et maintenant on dit qu'ils sont partis à Varsovie et qu'ils se sont mis d'accord là-bas. Voilà ce qu'on m'a dit, c'est Maria Vassilievna qui m'a raconté tout cela, du commencement à la fin ; elle le tient elle-même de quelqu'un de sûr. Ainsi voilà le fond de

l’affaire : du bon argent, des millions, mais dire qu’elle est charmante ! »

Le récit d’Anna Andréievna me frappa. Il coïncidait exactement avec tout ce qu’Aliocha m’avait dit il y a peu de temps. En me parlant, il m’avait juré que jamais il ne se marierait pour de l’argent. Mais Katerina Fiodorovna lui avait fait forte impression. Aliocha m’avait dit aussi que son père se remarierait peut-être, bien qu’il démentît ces bruits afin de ne pas irriter la comtesse à l’avance. J’ai déjà dit qu’Aliocha aimait beaucoup son père : il l’admirait, en était fier, et croyait en lui comme dans un oracle.

« Et elle n’est même pas de famille noble, ton enchanteresse ! poursuivit Anna Andréievna, exaspérée par mon éloge de la future fiancée du jeune prince. Natacha serait un meilleur parti pour lui. Celle-ci est la fille d’un fermier des eaux-de-vie, tandis que Natacha est de vieille lignée, de haute noblesse. Mon vieux, hier (j’ai oublié de vous le raconter), a ouvert sa cassette en fer forgé, vous savez ? et toute la nuit il est resté assis en face de moi à déchiffrer nos vieux parchemins. Il avait l’ait tellement sérieux. Je tricotais des bas, et j’avais peur de le regarder. Alors, il a vu que je me taisais, il s’est fâché, puis il m’a appelée et toute la soirée m’a expliqué notre généalogie. Il en sort que nous, les Ikhméniev, nous étions déjà nobles du temps d’Ivan le Terrible, et que mes parents, les Choumilov, étaient déjà connus sous Alexeï Mikhaïlovitch ; nous avons les documents et on en fait mention dans l’histoire de Karamzine. Ainsi, mon cher, nous en valons bien d’autres à ce point de vue. Quand le vieux a commencé à m’expliquer, j’ai compris tout de suite ce qu’il avait dans la tête. Lui aussi, cela le blesse qu’on méprise Natacha. Ils n’ont pas d’autre avantage sur nous que leur richesse. Que l’autre, Piotr Alexandrovitch, ce brigand, se démène pour une fortune : tout le monde sait qu’il a une âme cruelle et avide. On dit qu’il est entré secrètement chez les jésuites à Varsovie ? Est-ce vrai ?

– Ce sont des stupidités, répondis-je, intéressé malgré moi par la persistance de ce bruit. Mais il était curieux d'apprendre que Nikolaï Serguéitch avait déchiffré ses papiers de famille. Auparavant, jamais il ne se targuait de son ascendance.

– Ce sont tous des vauriens, des sans-cœur ! poursuivit Anna Andréievna : mais qu'est-ce qu'elle fait, elle, ma colombe, elle est triste, elle pleure ? Ah ! il est temps que tu ailles chez elle ! Matriona ! Matriona ! Scélérate ! Est-ce qu'on ne l'a pas offensée ? Parle donc, Vania. »

Que pouvais-je répondre ? La vieille fondit en larmes. Je lui demandai quel était encore ce malheur qu'elle se préparait, à me raconter tout à l'heure.

« Ah ! mon cher, il ne suffit pas d'être dans la détresse ! il faut croire que nous n'avons pas encore bu la coupe jusqu'à la lie ! Tu te souviens, mon ami, ou tu ne te souviens pas, que j'avais un médaillon en or, fait pour placer un souvenir, et qui contenait un portrait d'enfant de ma chère Natacha ; elle avait alors huit ans, mon petit ange. Nous avions commandé ce portrait à un peintre de passage, Nikolaï Serguéitch et moi, mais je vois que tu as oublié ! C'était un bon peintre, il l'avait représentée en amour ; elle avait alors des cheveux mousseux tout dorés. Il l'avait représentée dans une chemisette de mousseline, on voyait son petit corps à travers : elle était si jolie qu'on ne pouvait se lasser de la contempler. J'avais demandé au peintre de lui ajouter des petites ailes, mais il n'a pas voulu. Donc, mon ami, après toutes ces abominations, j'avais sorti ce médaillon de ma cassette et je l'avais pendu à mon cou à un cordon ; je le portais avec ma croix et j'avais peur que mon mari ne s'en aperçoive. Car il avait ordonné de jeter ou de brûler toutes ses affaires pour que rien ne nous la rappelle. Mais moi, il fallait au moins que je puisse regarder son portrait ; de temps à autre, je pleurais en le regardant, cela me faisait du bien et parfois,

quand j'étais seule, je le mangeais de baisers, comme si c'était elle-même que j'embrassais ; je lui donnais des noms tendres, et je la signais toujours pour la nuit. Je parlais avec elle tout haut, quand j'étais seule, je lui demandais quelque chose et je me figurais qu'elle me répondait, et je lui demandais encore autre chose. Oh ! mon cher Vania, cela me fait mal rien que de le raconter ! Voilà, j'étais contente qu'au moins il ne sache rien du médaillon et n'ait rien remarqué ; seulement, hier matin, plus de médaillon ! il ne restait que le cordon qui pendait, il s'était cassé, je l'avais sans doute laissé tomber. J'en étais malade. J'ai cherché, cherché, rien ! Il avait disparu ! Où pouvait-il s'être fourré ? Je me suis dit qu'il avait dû sûrement glisser dans mon lit ; j'ai fouillé, rien ! S'il s'était détaché et était tombé quelque part, peut-être que quelqu'un l'avait trouvé, et qui pouvait le trouver sinon LUI ou Matriona ? Pour Matriona, il ne faut même pas y penser, elle m'est entièrement dévouée… Matriona, est-ce que tu apportes bientôt le samovar ? Alors, je me dis, s'il le trouve qu'est-ce qui va se passer ? Je reste sans rien faire à me lamenter et je pleure, sans pouvoir retenir mes larmes. Et Nikolaï Serguéitch est de plus en plus tendre avec moi ; il devient triste en me regardant, comme s'il savait pourquoi je pleure et il me plaint. Alors je me dis à part moi : comment peut-il le savoir ? Il a peut-être réellement trouvé le médaillon et il l'a jeté par la fenêtre. Car il en est capable ; il l'a jeté et maintenant il est triste, il regrette de l'avoir jeté. Là-dessus je suis allée dans la cour, chercher sous la fenêtre avec Matriona, je n'ai rien trouvé. Il a complètement disparu. J'ai passé toute la nuit à pleurer. C'était la première fois que je ne l'avais pas signé pour la nuit. Oh ! cela fera du vilain, cela fera du vilain, Ivan Petrovitch, cela n'annonce rien de bon ; ça fait un jour entier que je pleure sans discontinuer. Je vous attendais comme un envoyé de Dieu, pour me soulager au moins. »

Et la vieille se mit à pleurer amèrement.

« Ah ! oui, j'oubliais de vous dire ! reprit-elle soudain, tout heureuse : est-ce qu'il vous a parlé de l'orpheline ?

– Oui, Anna Andréievna, il m'a dit que vous y aviez convenu d'adopter une fillette pauvre, privée de ses parents. Est-ce vrai ?

– Je n'y ai même pas songé, mon ami, je n'y ai même pas songé ! Et je ne veux d'aucune orpheline ! Elle me rappellerait notre triste destin, notre malheur. Je ne veux personne d'autre que Natacha. Je n'avais qu'une fille, je n'en aurai qu'une. Mais qu'est-ce que cela veut dire qu'il ait imaginé cette petite fille ? Qu'est-ce que tu en penses, Ivan Petrovitch ? Est-ce pour me consoler, en voyant mes larmes, ou pour chasser complètement sa propre fille de son souvenir, et s'attacher à une autre enfant ? Qu'est-ce qu'il vous a dit de moi ? Comment vous a-t-il semblé, sombre, fâché ? Chut ! Il vient ! Plus tard, mon cher, vous me direz le reste plus tard !… N'oublie pas de venir demain… »

XIII

Le vieux entra. Il nous enveloppa d'un regard curieux et comme s'il avait honte de quelque chose, fronça les sourcils et s'approcha de la table.

« Et le samovar ? demanda-t-il, on ne l'a pas encore apporté ?

– On l'apporte, mon ami, on l'apporte, le voilà », s'affaira Anna Andréievna.

Matriona, dès qu'elle aperçut Nikolaï Serguéitch, apparut avec le samovar, comme si elle attendait que son maître entrât pour le mettre sur la table. C'était une vieille servante éprouvée et dévouée, mais la plus capricieuse et ronchonneuse de toutes les servantes de la terre, avec un caractère entêté. Elle craignait Nikolaï Serguéitch et en sa présence tenait toujours sa langue. Par contre, elle se dédommageait pleinement avec Anna Andréievna, elle la rudoyait à chaque pas et montrait la prétention manifeste de gouverner sa maîtresse, tout en lui portant ainsi qu'à Natacha un amour profond et sincère. J'avais déjà fait la connaissance de cette Matriona à Ikhménievka.

« Hum…, c'est déjà désagréable d'avoir des vêtements trempés ; et par là-dessus on REFUSE de vous préparer le thé », grognait le vieux à mi-voix.

Anna Andréievna me fit aussitôt un clin d'œil. Il ne pouvait supporter ces clins d'yeux à la dérobée et bien qu'en cette minute il s'efforçât de ne pas nous regarder, on pouvait deviner à

son visage qu'Anna Andréievna juste en cet instant m'avait fait un clin d'œil en le désignant et qu'il le savait parfaitement.

« Je suis sorti pour affaires, Vania, commença-t-il brusquement. Il se machine une de ces saletés. Est-ce que je t'ai dit ? On me condamne entièrement. Je n'ai pas de preuves ; les papiers nécessaires me manquent, l'enquête a été faite de façon injuste… Hum… »

Il parlait de son procès avec le prince ; ce procès traînait toujours, mais prenait l'allure la plus défavorable pour Nikolaï Serguéitch. Je me taisais, ne sachant que lui répondre. Il me jeta un regard soupçonneux.

« Et puis quoi ! reprit-il tout à coup, comme irrité par notre silence ; le plus tôt sera le mieux. Ils ne feront pas de moi un coquin, même s'ils me condamnent aux dépens. J'ai ma conscience pour moi, qu'ils me condamnent. Au moins ce sera fini ; ils me ruineront, mais ils me laisseront en paix après… J'abandonnerai tout et je partirai en Sibérie.

– Seigneur ! Mais pourquoi si loin ? ne put s'empêcher de dire Anna Andréievna.

– Ici, de quoi sommes-nous près ? demanda-t-il grossièrement, comme égayé par sa repartie.

– Mais, tout de même…, des gens…, dit Anna Andréievna, et elle me jeta un regard anxieux.

– De quelles gens ? s'écria-t-il en posant alternativement sur nous son regard courroucé, de quelles gens ? Des voleurs, des calomniateurs, des traîtres ? On en trouve partout : ne t'inquiète pas, en Sibérie aussi nous en trouverons. Et si tu ne veux pas venir avec moi, tu peux rester ; je ne te forcerai pas.

– Nikolaï Serguéitch, mon ami ! Mais pour qui resterai-je sans toi ! s'écria la pauvre Anna Andréievna. Tu sais bien qu'à part toi dans le monde entier, je n'ai pers… »

Elle s'embarrassa, se tut et tourna vers moi un regard effrayé, comme implorant une intervention, un secours. Le vieillard était irrité, il tiquait sur tout ; il était impossible de le contredire.

« Laissez, Anna Andréievna, dis-je, en Sibérie on n'est pas si mal qu'on le croit. S'il arrive un malheur, s'il vous faut vendre Ikhménievka, le projet de Nikolaï Serguéitch est excellent. Il pourra trouver une bonne place en Sibérie, et alors…

– Ah ! toi, au moins, Ivan, tu parles sérieusement. J'y ai bien réfléchi. Je lâche tout et je pars.

– Eh bien, je ne m'attendais pas à cela ! s'écria Anna Andréievna en se frappant les mains l'une contre l'autre ; et tu dis comme lui, Vania ! Je n'attendais pas cela non plus de toi, Ivan Petrovitch… Vous n'avez jamais reçu de nous que des preuves d'affection, et maintenant…

– Ha ! ha ! ha ! Et qu'est-ce que tu croyais ? De quoi vivrons-nous, songe un peu ! Notre argent est dilapidé, nous touchons à notre dernier kopek ! Tu vas peut-être me dire d'aller trouver le prince Piotr Alexandrovitch et de lui demander pardon ?

Au nom du prince, la brave vieille se mit à trembler d'effroi. La cuiller qu'elle tenait tinta bruyamment en heurtant sa soucoupe.

« Non, vraiment, appuya Ikhméniev en s'échauffant lui-même avec une joie méchante et obstinée : qu'en penses-tu, Vania, il faut s'en aller, n'est-ce pas ? Pourquoi partir en Sibérie ?

Il vaut mieux encore que demain je m'habille, je me peigne, je me fasse beau : Anna Andréievna me préparera une chemise neuve (impossible autrement quand on va chez un si grand personnage !), j'achèterai des gants pour être tout à fait de bon ton et je me rendrai chez son Altesse : « Mon bon monsieur, Altesse, mon bienfaiteur, mon père ! Pardonne-moi, aie pitié de moi, donne-moi un morceau de pain, j'ai une femme, des petits enfants !... » N'est-ce pas Anna Andréievna ? C'est cela que tu veux ?

– Mais je ne veux rien, mon ami ! J'ai dit cela comme ça, par sottise ; pardonne-moi si je t'ai chagriné, mais ne crie pas », dit-elle en tremblant de plus en plus.

Je suis convaincu qu'il avait l'âme toute dolente et toute remuée en cet instant, à la vue des larmes et de l'effroi de sa malheureuse épouse ; je suis convaincu qu'il souffrait encore plus qu'elle ; mais il ne pouvait pas se contenir. Cela arrive parfois à des êtres excellents mais nerveux, qui en dépit de toute leur bonté, se laissent entraîner jusqu'à la jouissance par leur chagrin et leur colère, en cherchant à s'exprimer coûte que coûte, fût-ce même en offensant un être innocent, de préférence celui qui leur tient de plus près. Une femme, par exemple, éprouve parfois le besoin de se sentir malheureuse, offensée, même s'il n'y a eu ni offense, ni malheur. Il y a beaucoup d'hommes qui ressemblent en ceci aux femmes, même des hommes qui ne sont pas faibles, et qui n'ont rien de tellement féminin. Le vieux éprouvait le besoin de se disputer, bien qu'il en souffrît le premier.

Je me souviens qu'une idée me traversa alors l'esprit : n'avait-il pas fait juste avant une démarche du genre de celle que soupçonnait Anna Andréievna ? Qui sait, Dieu lui avait peut-être inspiré ce dessein et il allait peut-être chez Natacha et s'était ravisé en chemin, ou bien quelque chose avait accroché, sa résolution s'était ébranlée (comme cela devait arriver) et il

était rentré chez lui, courroucé, humilié, honteux de son projet et de ses sentiments de tout à l'heure, cherchant sur qui décharger la colère que lui inspirait sa propre FAIBLESSE et choisissant précisément ceux qu'il soupçonnait le plus d'éprouver les mêmes désirs et les mêmes sentiments. Peut-être que, désirant pardonner à sa fille, il s'était justement représenté le transport et la joie de sa pauvre Anna Andréievna ; étant donné son échec, elle avait BIEN ENTENDU été la première à en supporter les conséquences.

En la voyant accablée, tremblante de peur devant lui, il fut touché. Il sembla avoir honte de son emportement et se contint un instant. Nous nous taisions tous ; je m'efforçais de ne pas le regarder. Ce bon moment ne dura pas. Il lui fallait s'extérioriser coûte que coûte, fût-ce par un éclat, fût-ce par de malédictions.

« Vois-tu, Vania, me dit-il soudain ; cela me fait mal, je n'aurais pas voulu parler, mais le moment est venu, et je dois m'expliquer ouvertement, sans détour, comme il convient à tout homme droit..., tu me comprends, Vania ? Je suis content que tu sois là et c'est pourquoi je veux dire tout haut en ta présence, afin que D'AUTRES le sachent aussi, que toutes ces sornettes, toutes ces larmes, ces soupirs, et ces malheurs m'ennuient à la fin. Ce que j'ai arraché de mon cœur, en le faisant souffrir et saigner, peut-être, n'y reviendra jamais. Oui ! Je ferai ce que j'ai dit. Je parle de ce qui s'est passé il y a six mois, tu me comprends, Vania ! et si j'en parle si franchement, si directement, c'est justement pour que tu ne puisses jamais te méprendre sur mes paroles, ajouta-t-il en me fixant de ses yeux enflammés et en évitant visiblement les regards effrayés de sa femme. Je le répète : je ne veux plus de ces absurdités ! Ce qui me met particulièrement en fureur, c'est que TOUS me jugent capable de sentiments aussi bas et aussi mesquins, comme si j'étais un imbécile et le plus vil des gredins... Ils croient que je suis fou de douleur... Bêtises que tout cela ! J'ai arraché, oublié mes anciens sentiments ! Je n'ai plus de souvenirs... Non, non et non !... »

Il se leva brusquement et frappa du poing sur la table : les tasses se mirent à tinter.

« Nikolaï Serguéitch ! Vous n'avez donc pas pitié d'Anna Andréievna ! voyez dans quel état vous la mettez », dis-je, n'ayant pas la force d'en supporter davantage et le regardant presque avec indignation. Mais je n'avais fait que verser de l'huile sur le feu.

« Je n'ai pas pitié ! s'écria-t-il, en se mettant à frissonner et en pâlissant ; je n'ai pas pitié, parce qu'on n'a pas pitié de moi non plus ! Je n'ai pas pitié, parce que dans ma propre maison on trame des complots contre moi qui suis déshonoré, en faveur d'une fille débauchée, digne de tous les châtiments et de toutes les malédictions !...

– Nikolaï Serguéitch, mon ami, ne la maudis pas !... Tout ce que tu voudras, mais ne maudis pas ta fille ! s'écria Anna Andréievna.

– Je la maudirai ! cria le vieillard deux fois plus fort qu'avant ; parce que c'est de moi, qui suis offensé, outragé, qu'on exige que j'aille chez cette maudite et que je lui demande pardon ! Oui, oui, c'est ainsi. On me torture avec cela quotidiennement, jour et nuit, dans ma propre maison, avec des larmes, des soupirs, des allusions stupides ! On veut m'apitoyer... Tiens, Vania, ajouta-t-il, en tirant précipitamment d'une main tremblante des papiers de sa poche, voici des extraits de notre dossier. Il en ressort aujourd'hui que je suis un voleur, un fourbe, que j'ai dépouillé mon bienfaiteur !... Je suis diffamé, déshonoré à cause d'elle ! Tiens, regarde, regarde !... »

Et il commença à tirer de la poche de son habit différents papiers qu'il jeta l'un après l'autre sur la table, en cherchant fébrilement parmi eux celui qu'il voulait me montrer ; mais,

comme par hasard, il ne trouvait pas la pièce dont il avait besoin. Dans son impatience, il arracha de sa poche tout ce que sa main y trouva, et brusquement quelque chose de lourd résonna en tombant sur la table… Anna Andréievna poussa un cri. C'était le médaillon qu'elle avait perdu.

Je pouvais à peine en croire mes yeux. Le sang monta à la tête du vieillard et empourpra ses joues ; il frissonna. Anna Andréievna, debout, les bras croisés, le regardait d'un air implorant. Son visage était illuminé d'une espérance radieuse. Cette rougeur, ce trouble du vieillard devant nous… Non, elle ne s'était pas trompée, elle comprenait maintenant comment son médaillon avait disparu !

Elle comprit que c'était lui qui l'avait trouvé, qu'il s'était réjoui de sa découverte et que, peut-être, tremblant de joie, il avait dérobé jalousement à tous les regards, que seul, en cachette, il avait contemplé avec un amour infini le petit visage de son enfant bien-aimée, sans pouvoir s'en rassasier ; que, peut-être, tout comme la pauvre mère, il s'était enfermé pour s'entretenir avec sa précieuse Natacha, imaginer ses réponses, y répondre lui-même ; et que la nuit, torturé par l'angoisse, étouffant ses sanglots dans sa poitrine, il avait caressé et embrassé l'image aimée, et qu'au lieu de malédiction, il avait appelé le pardon et la bénédiction sur celle que devant tous il refusait de voir et maudissait.

« Mon cher ami, ainsi tu l'aimes encore ! » s'écria Anna Andréievna, ne se contenant plus devant ce père rigoureux qui, une minute auparavant, maudissait sa Natacha.

Mais il eut à peine entendu son cri qu'une colère folle brilla dans ses yeux. Il saisit le médaillon, le jeta avec force sur le plancher, et se mit à le piétiner avec rage.

« Quelle soit maudite pour toujours, pour toujours ! râlait-il en suffoquant. Pour toujours, pour toujours !

– Seigneur ! s'écria la bonne vieille, elle, elle ! Ma Natacha ! Son petit visage…, il le piétine ! Il le piétine ! Tyran ! Orgueilleux insensible et cruel ! »

Après avoir entendu le gémissement de sa femme, le vieux fou s'arrêta, terrifié de ce qu'il avait fait. Il ramassa brusquement le médaillon et se précipita hors de la pièce ; mais après avoir fait quelques pas, il tomba sur les genoux, s'appuya des mains sur un divan qui se trouvait devant lui, et épuisé, y laissa tomber sa tête.

Il sanglotait comme un enfant, comme une femme. Les sanglots l'oppressaient comme s'ils voulaient lui faire éclater la poitrine. Le terrible vieillard en l'espace d'un instant était devenu plus faible qu'un enfant. Oh ! maintenant, il était incapable de maudire, il n'avait plus honte devant aucun d'entre nous, et dans un accès convulsif d'amour il couvrit devant nous d'innombrables baisers le portrait qu'une minute avant il piétinait. Il semblait que toute sa tendresse, tout son amour pour sa fille, si longtemps contenu, tendait maintenant à s'échapper avec une force irrésistible, et que la violence de ce transport brisait tout son être.

« Pardonne-lui, pardonne-lui ! s'écria en pleurant Anna Andréievna, en se penchant vers lui et en l'embrassant. Ramène-la dans la maison de ses parents, mon ami, et Dieu Lui-même au jour du jugement te tiendra compte de ton humilité et de ta clémence !

– Non, non ! Pour rien au monde, jamais ! cria-t-il d'une voix rauque et étouffée. Jamais, jamais ! »

XIV

J'arrivai tard chez Natacha, à dix heures. Elle habitait alors à la Fontanka, près du pont Semenovski, dans la maison sordide du marchand Kolotouchkine, au troisième étage. Les premiers temps qui suivirent son départ, elle avait habité avec Aliocha un joli appartement, petit, mais coquet et confortable, au deuxième étage, sur la Liteinaia. Mais bientôt les ressources du jeune prince s'étaient épuisées. Il ne s'était pas fait professeur de musique, mais avait commencé à emprunter et avait contracté des dettes énormes pour lui. Il avait employé l'argent à embellir son appartement, à faire des cadeaux à Natacha, qui protestait contre ce gaspillage, le grondait, pleurait. Aliocha, sensible et intuitif, passait parfois une semaine entière à rêver au cadeau qu'il lui ferait, à la façon dont elle l'accepterait ; il s'en faisait une véritable fête, et me communiquait à l'avance avec enthousiasme ses attentes et ses rêves ; devant les reproches et les larmes de Natacha ; il tombait dans une mélancolie qui inspirait la pitié ; dans la suite, ils se firent, au sujet de ses cadeaux, des reproches, des chagrins et des querelles. En outre, Aliocha dépensait beaucoup d'argent à l'insu de Natacha ; il se laissait entraîner par des camarades, la trompait ; il allait chez différentes Joséphine et Mina ; mais cependant il l'aimait toujours beaucoup. Il l'aimait de façon torturante en quelque sorte ; souvent, il arrivait chez moi, déprimé et triste, disant qu'il ne valait pas le petit doigt de Natacha, qu'il était grossier et méchant, qu'il était incapable de la comprendre et indigne de son amour. Il avait en partie raison ; il y avait entre eux une complète inégalité ; il se sentait un enfant devant elle et elle le considérait toujours comme un enfant. Tout en larmes, il m'avouait ses relations avec Joséphine, me suppliant en même temps de ne pas en par-

ler à Natacha : et lorsque, timide et tremblant, il se rendait avec moi chez elle après toutes ces confessions (il fallait que je fusse là car il m'assurait qu'il avait peur de jeter les yeux sur elle après son crime et que j'étais le seul à pouvoir le soutenir), Natacha au premier coup d'œil savait de quoi il retournait. Elle était très jalouse, mais, je ne comprends pas comment, lui pardonnait toujours ses étourdies. Habituellement, cela se passait ainsi : Aliocha entrait avec moi, lui adressait la parole timidement, la regardait d'un air tendre et craintif. Elle devinait tout de suite qu'il était coupable, mais n'en laissait rien voir, n'en parlait jamais la première, ne lui posait pas de questions : au contraire, elle redoublait de caresses, se faisait plus tendre, plus gaie, et ce n'était pas là un jeu ni une ruse. Non, pour cette créature admirable, il y avait une jouissance infinie à pardonner ; c'était comme si, dans le pardon lui-même, elle trouvait un charme aigu et particulier. Il est vrai qu'il ne s'agissait encore que de Joséphine. La voyant douce et clémente, Aliocha ne pouvait plus y tenir et avouait tout de lui-même sans y être prié, pour se soulager, « être comme avant », disait-il. Après avoir reçu son pardon, il était transporté, pleurait même parfois de joie et d'attendrissement, la prenait dans ses bras et l'embrassait. Ensuite, il s'égayait aussitôt, commençait avec une ingénuité puérile à raconter tous les détails de ses aventures avec Joséphine, riait aux éclats, couvrait Natacha de louanges et de bénédictions et la soirée se terminait gaiement. Lorsqu'il n'eut plus d'argent, il commença à vendre des objets. Sur les instances de Natacha, il trouva un petit logement à bas prix sur la Fontanka. Ils continuèrent à se défaire de leurs bibelots ; Natacha vendit même ses robes et chercha du travail ; lorsque Aliocha l'apprit, il fut au comble du désespoir ; il se maudissait, criait qu'il se méprisait, mais ne fit rien pour porter remède à la situation. Actuellement, ces dernières ressources elles-mêmes leur faisaient défaut ; il ne restait que le travail, mais il était rémunéré de façon insignifiante.

Tout au début, lorsqu'ils habitaient encore ensemble, Aliocha avait eu une violente dispute avec son père. L'intention du prince de marier son fils à Katerina Fiodorovna Philimonovna, belle-fille de la comtesse, n'était encore qu'à l'état de projet, mais il s'en tenait énergiquement à ce projet ; il menait Aliocha chez sa future fiancée, l'exhortait à essayer de lui plaire, cherchait à le convaincre et par la sévérité et par le raisonnement ; mais l'affaire avait échoué par la faute de la comtesse. Le prince avait alors fermé les yeux sur la liaison de son fils avec Natacha, s'en était remis au temps, et avait espéré, connaissant l'étourderie et la légèreté d'Aliocha, que son amour passerait bientôt. Ces tout derniers temps, le prince avait même presque cessé de s'inquiéter d'un mariage possible entre son fils et Natacha. En ce qui concerne les amants, ils avaient ajourné ce dessein en attendant une réconciliation formelle avec le père de Natacha, et en somme un changement complet dans les événements. D'ailleurs Natacha visiblement ne désirait pas mettre l'entretien là-dessus. Aliocha laissa échapper devant moi que son père était assez content de toute cette histoire ; ce qui lui plaisait dans tout cela, c'était l'humiliation d'Ikhméniev. Pour la forme, cependant, il continuait à témoigner son mécontentement à son fils ; il réduisit les subsides déjà minces qu'il lui octroyait (il était très avare avec lui) et le menaça de tout lui retirer ; mais, peu après, il partit pour la Pologne avec la comtesse qui avait des affaires là-bas : il poursuivit sans relâche ses projets matrimoniaux. Il est vrai qu'Aliocha était encore trop jeune pour se marier ; mais la fiancée était tellement riche qu'il était impossible de laisser échapper pareille occasion. Le prince atteignit enfin son but. Le bruit nous était parvenu qu'au sujet de la demande on s'était enfin arrangé. Au moment que je décris, le prince venait de rentrer à Pétersbourg. Il avait accueilli son fils affectueusement, mais la persistance de sa liaison avec Natacha l'étonna désagréablement. Il se mit à douter, à trembler. Il exigea d'un ton sévère et impératif une rupture ; mais il s'avisa bientôt d'un moyen bien meilleur et conduisit Aliocha chez la comtesse. La belle-fille de celle-ci était quasiment une beauté,

quoi que presque encore enfant, et elle avait un cœur rare, une âme limpide et innocente, gaie, spirituelle et tendre. Le prince comptait que ces six mois avaient fait leur œuvre, que Natacha n'avait plus pour son fils le charme de nouveauté et que maintenant il ne regarderait plus sa future fiancée avec les mêmes yeux que six mois auparavant. Il n'avait que partiellement deviné juste… Aliocha fut réellement séduit. J'ajouterai encore que le père se montra soudain particulièrement aimable avec son fils (tout en ne lui donnant pas d'argent). Aliocha sentait que sous cette aménité se cachait une résolution inflexible, inébranlable, et il s'en alarmait, beaucoup moins d'ailleurs qu'il ne se fût alarmé s'il n'avait vu quotidiennement Katerina Fiodorovna.

Je savais qu'il y avait quatre jours qu'il ne s'était montré chez Natacha. En me rendant chez elle après avoir quitté les Ikhméniev, je me demandais avec anxiété ce qu'elle pouvait avoir à me dire. De loin, j'aperçus de la lumière à sa fenêtre. Il était depuis longtemps convenu entre nous qu'elle mettrait une bougie sur l'appui de sa fenêtre si elle avait un besoin urgent de me voir, de sorte que, s'il m'arrivait de passer à proximité (et cela m'arrivait presque chaque soir) je pourrais deviner, à cette lueur inhabituelle, qu'on m'attendait et qu'on avait besoin de moi. Ces derniers temps, elle mettait souvent la bougie…

XV

Je trouvai Natacha seule. Elle arpentait sa chambre à pas lents, les bras croisés, plongée dans une profonde rêverie. Un samovar éteint qui m'attendait depuis longtemps se trouvait sur la table. Elle me tendit la main sans mot dire, en souriant. Son visage était pâle et avait une expression douloureuse. Dans son sourire, il y avait quelque chose de souffrant, de tendre, de résigné. Ses yeux bleu clair semblaient plus sombres, ses cheveux plus épais, tout ceci venait de sa maigreur et de sa maladie.

« Je pensais que tu ne viendrais plus, me dit-elle, en me tendant la main : je voulais même envoyer Mavra aux nouvelles chez toi ; je me demandais si tu n'étais pas retombé malade.

– Non, on m'a retenu, je vais te raconter cela. Mais qu'as-tu, Natacha ? Qu'est-il arrivé ?

– Rien, répondit-elle d'un air étonné. Pourquoi ?

– Mais tu m'as écrit…, tu m'as écrit hier de venir, et tu m'as même fixé une heure pour que je ne vienne ni plus tôt ni plus tard. C'est assez singulier.

– Ah oui ! C'est parce qu'hier je l'attendais.

– Et il n'est pas encore rentré ?

– Non. Et j'ai pensé que s'il ne venait pas, il faudrait que j'aie un entretien avec toi, ajouta-t-elle, après s'être tue un instant.

– Et ce soir, tu l'attendais ?

– Non : ce soir il est LÀ-BAS.

– Crois-tu qu'il ne reviendra plus jamais ?

– Il n'en est pas question, il reviendra », répondit-elle en me regardant d'un air particulièrement sérieux.

La rapidité de mes questions lui déplaisait. Nous nous tûmes, tout en continuant à nous promener de long en large.

« Il y a si longtemps que je t'attendais, Vania, reprit-elle avec un sourire ; et sais-tu ce que je faisais ? j'allais et venais en récitant des vers ; tu te souviens, la clochette, le chemin sous la neige : « Mon samovar bout sur la table de chêne… » Nous l'avons encore lu ensemble :

La bourrasque est calmée ; la lune resplendit ;
La nuit regarde de ses millions d'yeux ternes…

et ensuite :

Soudain je crois entendre une voix passionnée
Qui s'unit au tintement de la clochette :
« Un jour viendra où mon ami
Posera sa tête sur mon sein !
Chez moi la vie est douce ! À peine l'aurore
Joue-t-elle avec le givre de ma croisée,
Mon samovar bout sur la table de chêne,
Et le poêle pétille, éclairant dans un coin
Le lit sous son rideau à fleurs… »

– Comme c'est beau ! Quelle poésie poignante, Vania ! et quel tableau vaste et fantaisiste ! Il n'y a que le canevas, le des-

sin est à peine indiqué, on peut y broder ce qu'on veut. Il y a deux impressions : la première et la dernière. Ce samovar, ce rideau de cretonne, tout cela est tellement familier… C'est comme dans les maisons bourgeoises de notre petite ville de district : il me semble même que je vois cette maison : neuve, en poutres, elle n'a pas encore son revêtement de planches… Et ensuite, c'est un autre tableau :

Puis la même voix se fait entendre,
Triste au son de la clochette :
« Où est mon vieil ami ? Je crains qu'il n'entre
Et me comble de baisers et de caresses !
Quelle vie est la mienne ! Je n'ai pour tout logis
Qu'une chambre obscure et morose ; le vent souffle…
Un seul cerisier croît devant ma fenêtre
Mais le gel le dérobe à la vue.
Peut-être a-t-il péri depuis longtemps.
Quelle vie est-ce là ? Mon rideau est fané ;
J'erre, malade, et ne connais plus mes parents ;
Personne pour me gronder : je n'ai point d'amis.
Seule une vieille marmonne… »

– « J'erre, malade… »… comme ce « malade » est bien amené ici ! PERSONNE POUR ME GRONDER : que de tendresse, de langueur dans ce vers, que de souffrance causée par le souvenir, une souffrance qu'il provoque lui-même, dans laquelle il se délecte… Seigneur, comme c'est beau ! Comme c'est vrai ! »

Elle se tut, et sembla étouffer un spasme qui l'avait prise à la gorge.

« Mon cher Vania ! » me dit-elle au bout d'une minute, puis elle se tut à nouveau, comme si elle avait oublié ce qu'elle voulait dire ou comme si elle avait parlé ainsi sans réflexion, sous le coup d'une impression spontanée.

Cependant, nous arpentions toujours la pièce. Devant l'icône, une lampe brûlait. Les derniers temps, Natacha était devenue de plus en plus pieuse et n'aimait pas qu'on lui en parlât.

« Est-ce fête demain ? lui demandai-je, ta lampe est allumée.

– Non…, mais assieds-toi donc, Vania, tu dois être fatigué. Veux-tu du thé ? Tu n'en as pas encore pris ?

– Asseyons-nous, Natacha. J'ai déjà pris mon thé.

– D'où viens-tu maintenant ?

– De chez EUX. (C'est ainsi que nous nommions ses parents.)

– De chez eux ? Comment as-tu eu le temps ? Tu y es passé de toi-même ou ils t'avaient invité ? »

Elle me pressa de questions. Son visage avait pâli sous l'émotion. Je lui racontai en détail ma rencontre avec le vieux, ma conversation avec sa mère, la scène du médaillon. Je lui fis un récit minutieux, nuancé. Je ne lui cachais jamais rien. Elle m'écoutait avidement, buvant chacune de mes paroles. Des larmes brillaient dans ses yeux. La scène du médaillon la bouleversa.

« Attends, attends, Vania, disait-elle, en interrompant fréquemment mon récit : donne-moi plus de détails, donne-m'en le plus possible ; tu racontes trop dans les grandes lignes !… »

Je répétai une seconde et une troisième fois, répondant à chaque instant à ses questions incessantes.

« Crois-tu vraiment qu'il venait me voir ?

– Je ne sais pas, Natacha, je ne peux même pas m'en faire une idée. Qu'il souffre de ton absence et qu'il t'aime, c'est clair ; mais allait-il chez toi, ça…, ça…

– Et il a baisé le médaillon ? m'interrompit-elle. Que disait-il en l'embrassant ?

– Des mots sans suite, des exclamations ; il te donnait les noms les plus tendres, il t'appelait…

– Il m'a appelée ?

– Oui. »

Elle se mit à pleurer silencieusement.

« Les pauvres ! dit-elle. Mais s'il sait tout, ajouta-t-elle après un silence, ce n'est pas étonnant. Il est très bien informé aussi sur le père d'Aliocha.

– Natacha, lui dis-je timidement : allons les voir…

– Quand ? » demanda-t-elle en pâlissant et en se soulevant imperceptiblement de son fauteuil. Elle pensait que je lui disais de venir tout de suite.

« Non, Vania, reprit-elle en me posant les deux mains sur les épaules et en souriant tristement : non, mon ami, tu reviens toujours à cela…, ne m'en parle plus, cela vaudra mieux.

– Cette querelle odieuse ne finira-t-elle donc jamais, jamais ? m'écriai-je tristement. Es-tu orgueilleuse au point de ne pas vouloir faire le premier pas ? C'est toi qui dois donner

l'exemple. Peut-être que ton père n'attend que cela pour te pardonner… C'est ton père et c'est toi qui l'as offensé ! Respecte sa fierté : elle est légitime, naturelle ! Tu dois le faire. Essaie ! il te pardonnera sans condition.

– Sans condition ! C'est impossible ; ne me fais pas de reproches, Vania, c'est inutile. J'y ai pensé, j'y pense jour et nuit. Depuis que je les ai abandonnés, il n'y a peut-être pas de jour où je n'y aie pensé. Et combien de fois en avons-nous parlé ensemble ! Tu sais toi-même que c'est impossible !

– Essaie !

– Non, mon ami, je ne peux pas. Si je tentais cela, je l'indisposerais encore plus contre moi. On ne peut pas faire revenir ce qui est parti sans retour, et tu sais ce qu'il est impossible de faire revenir ! On ne fera pas revivre ces jours heureux de mon enfance que j'ai passés avec eux ! Même si mon père me pardonnait, il ne me retrouverait plus maintenant. Il aimait encore la petite fille, l'enfant. Il admirait mon ingénuité ; quand il me cajolait, il me caressait encore la tête, comme lorsque j'avais sept ans et qu'assise sur ses genoux je lui chantais mes petites chansons. Depuis mon enfance jusqu'au dernier jour, il est venu près de mon lit me signer pour la nuit. Un mois avant notre malheur, il m'a acheté des boucles d'oreilles, sans m'en prévenir (et je savais tout) ; il se réjouissait comme un enfant, en imaginant ma joie à ce cadeau, et il s'est fâché terriblement contre tout le monde et contre moi la première, quand il a appris, par moi d'ailleurs, que je savais depuis longtemps qu'il avait acheté ces boucles d'oreilles. Trois jours avant mon départ, il avait remarqué que j'étais triste, il s'est tout de suite inquiété à en tomber malade, et, croirais-tu, il a eu l'idée, pour me distraire, de me prendre un billet pour le théâtre !… Vraiment, il voulait me guérir ainsi ! Je te le répète, c'était la petite fille qu'il connaissait et aimait, et il ne voulait même pas penser qu'un jour je deviendrais aussi une femme… Cela ne lui venait pas à l'idée. Mainte-

nant, si je rentrais, il ne me reconnaîtrait même pas. S'il pardonnait, qui accueillerait-il aujourd'hui ? Je ne suis plus la même, je ne suis plus une enfant, j'ai beaucoup vécu. Si je lui plaisais ainsi, ils soupirerait tout de même après le bonheur passé, il s'affligerait de ce que je ne sois plus tout à fait la même qu'autrefois, lorsqu'il m'aimait enfant ; et ce qui a été paraît toujours meilleur ! C'est un tourment de s'en souvenir ! Oh ! que le passé est beau, Vania ! s'écria-t-elle, se laissant entraîner, et s'interrompant par cette exclamation douloureuse qui s'échappait de son cœur.

– Tout ce que tu dis est vrai, Natacha, repris-je. Ainsi, il lui faut maintenant apprendre à te connaître et à t'aimer, sûrement. Tu ne penses tout de même pas qu'il soit incapable de te connaître et de te comprendre, lui, lui, un cœur pareil !

– Oh ! Vania, ne sois pas injuste ! Qu'y a-t-il tant que cela à comprendre en moi ? Ce n'est pas ce que je voulais dire. Vois-tu, il y a encore autre chose : l'amour paternel, lui aussi, est jaloux. Ce qui le blesse, c'est que tout ait commencé et se soit dénoué avec Aliocha sans lui, et qu'il n'ait rien vu, rien deviné. Il se rend compte qu'il ne l'a même pas pressenti, et les suites malheureuses de notre amour, ma fuite, il les met au compte de ma « vile »hypocrisie. Je ne suis pas venue vers lui dès le début de mon amour, je ne lui ai pas avoué ensuite chacun des mouvements de mon cœur ; au contraire, je cachais tout en moi, je me cachais de lui, et, je t'assure, Vania qu'en secret il trouve cela plus outrageant que les conséquences de mon amour, que le fait que je me sois enfuie de chez eux et abandonnée tout entière à mon amant. Supposons qu'il m'accueille maintenant comme un père, avec chaleur et tendresse, le germe de l'inimitié resterait. Le lendemain ou le surlendemain commenceraient les susceptibilités, les doutes, les reproches. De plus, il ne me pardonnerait pas sans condition. Mettons que je lui dise la vérité du fond du cœur, que je lui dise que je comprends combien je l'ai offensé, à quel point je suis coupable envers lui. Et bien que cela me fasse

mal, s'il ne voulait pas comprendre ce que m'a coûté tout ce bonheur avec Aliocha, quelles souffrances j'ai endurées, je ferais taire ma douleur, je supporterais tout : mais ce serait encore trop peu pour lui. Il exigerait de moi un dédommagement impossible : il demanderait que je maudisse mon passé, que je maudisse Aliocha et que je me repente de mon amour pour lui. Il voudrait l'impossible : ressusciter le passé et effacer de notre vie ces derniers six mois. Mais je ne maudirai personne, je ne peux pas me repentir…, ce qui est arrivé devait arriver… Non, Vania, maintenant c'est impossible. Le moment n'est pas encore venu.

– Et quand viendra-t-il ?

– Je ne sais pas… Il faut souffrir jusqu'au bout pour notre bonheur futur, l'acheter au prix de nouveaux tourments. La souffrance purifie tout… Oh ! Vania, comme on souffre dans l'existence ! »

Je me tus et la regardai d'un air pensif.

« Pourquoi me regardes-tu ainsi, Aliocha, non, Vania, je veux dire, me dit-elle, en se trompant et en souriant de son erreur.

– Maintenant, je regarde ton sourire, Natacha. Où l'as-tu pris ? Tu ne souriais pas comme cela avant.

– Qu'est-ce qu'il a, mon sourire ?

– C'est vrai qu'il a encore la même naïveté enfantine… Mais quand tu souris, on dirait qu'en même temps quelque chose te serre le cœur. Comme tu as maigri, Natacha, et tes cheveux semblent plus épais… Qu'est-ce que c'est que cette robe ? C'est encore chez eux qu'elle a été faite ?

– Comme tu m'aimes, Vania ! répondit-elle, en me jetant un regard affectueux. Mais et toi, qu'est-ce que tu fais maintenant ? Comment va ton travail ?

– Cela n'a pas changé ; j'écris toujours mon roman, mais c'est difficile, ça n'avance pas. Je suis à bout d'inspiration. Si je m'en moquais, je pourrais peut-être sortir quelque chose d'intéressant ; mais c'est dommage de gâter une bonne idée. C'est une des idées auxquelles je tiens le plus. Et pour une revue, il faut absolument terminer dans les délais. Je pense même abandonner mon roman et imaginer rapidement une nouvelle, quelque chose de léger, de gracieux, sans aucune sombre tendance, ça absolument…, quelque chose qui amuse et qui réjouisse tout le monde !…

– Pauvre tâcheron ! Et Smith ?

– Smith est mort.

– Il n'est pas venu te voir ? Je te parle sérieusement, Vania : tu es malade, tu as les nerfs ébranlés, tu as des rêves bizarre… Quand tu m'as dit que tu avais loué cet appartement, j'ai remarqué tout cela. Et ton appartement est humide, malsain ?

– Oui ! Il m'est encore arrivé une histoire, tout à l'heure… D'ailleurs je te raconterai cela plus tard. »

Elle ne m'écoutait déjà plus ; elle était absorbée dans une profonde rêverie.

« Je ne comprends pas comment j'ai pu partir de chez EUX : j'avais la fièvre », dit-elle enfin en me regardant d'un air qui n'attendait pas de réponse.

Si je lui avais adressé la parole en cet instant, elle ne m'aurait pas entendu.

« Vania, dit-elle d'une voix à peine distincte, je t'ai prié de venir car j'avais quelque chose d'important à te dire.

– Quoi donc ?

– Je le quitte.

– Tu le quittes ou tu l'as quitté ?

– Il faut en finir avec cette vie. Je t'ai fait signe pour te dire tout, tout ce qui s'est accumulé, tout ce que je t'ai caché jusqu'à présent. »

Elle commençait toujours ainsi lorsqu'elle me faisait part de ses intentions secrètes, et presque toujours il se trouvait que je connaissais ses secrets depuis longtemps parce qu'elle me les avait déjà dits.

« Ah ! Natacha ! Je t'ai entendue cent fois dire cela ! Bien sûr, vous ne pouvez pas vivre ensemble : votre liaison a quelque chose d'étrange ; il n'y a rien de commun entre vous. Mais…, en auras-tu la force ?

– Avant, j'en avais seulement l'intention, Vania ; mais maintenant, je suis tout à fait décidée. Je l'aime infiniment, et pourtant je me trouve être sa principale ennemie ; je compromets son avenir. Il faut que je lui rende sa liberté. Il ne peut pas m'épouser ; il n'a pas la force de résister à son père. Je ne désire pas non plus le lier. Et je suis même contente qu'il se soit épris de sa fiancée. Cela lui sera plus facile de me quitter. Je dois le faire ! C'est mon devoir… Si je l'aime, il faut que je sacrifie tout pour lui, que je lui prouve mon amour, c'est mon devoir ! N'est-ce pas ?

– Mais tu ne pourras pas le convaincre.

– Je ne chercherai pas à le convaincre. Je serai avec lui comme avant, il peut entrer tout de suite. Mais il faut que je trouve un moyen pour qu'il lui soit facile de me quitter sans remords. C'est ce qui me tourmente, Vania ; aide-moi. Que me conseilles-tu ?

– Il n'y a qu'un seul moyen, lui dis-je ; cesser de l'aimer complètement et en aimer un autre. Mais je doute que ce soit un moyen. Tu connais son caractère ! Voici cinq jours qu'il n'est pas rentré. Suppose qu'il t'ait abandonnée tout à fait ; il suffit que tu lui écrives que tu le quittes toi-même, il accourrait aussitôt.

– Pourquoi ne l'aimes-tu pas, Vania ?

– Moi !

– Oui, toi, toi ! Tu es son ennemi, en secret et ouvertement ! Tu ne peux parler de lui qu'avec un sentiment de rancune. J'ai remarqué cent fois que ton plus grand plaisir est de l'humilier et de le noircir ! Oui, de le noircir, je dis la vérité !

– Tu me l'as déjà dit cent fois. Assez, Natacha, laissons cette conversation.

– Je voudrais déménager, reprit-elle après un silence. Mais ne te fâche pas, Vania…

– Et après ? Il viendrait dans l'autre appartement… Je te jure que je ne suis pas fâché.

– L'amour est puissant : un nouvel amour peut le retenir. Même s'il revenait vers moi, ce serait juste pour un instant, qu'en penses-tu ?

– Je ne sais pas, Natacha, en lui tout est au plus haut point inconséquent. Il veut et épouser l'autre et continuer à t'aimer. Il peut d'une certaine façon faire tout cela en même temps.

– Si j'étais sûre qu'il l'aimait, je prendrais une décision… Vania ! Ne me cache rien ! Sais-tu quelque chose que tu ne veux pas me dire, ou non ? »

Elle fixa sur moi un regard anxieux et inquisiteur.

« Je ne sais rien, mon amie, je t'en donne ma parole d'honneur ; j'ai toujours été franc avec toi. D'ailleurs, je pense encore ceci : peut-être qu'il n'est pas du tout aussi épris de la belle-fille de la comtesse que nous le croyons. C'est un emballement, sans plus…

– Tu crois cela, Vania ! Mon Dieu, si j'en étais sûre ! Oh ! comme je désirerais le voir en ce moment, rien que jeter un regard sur lui ! Je lirais tout sur son visage ! Et il ne vient pas ! il ne vient pas !

– Mais est-ce que tu l'attends, Natacha ?

– Non, il est CHEZ ELLE ; je le sais ; j'ai envoyé aux nouvelles. Comme je voudrais la voir, elle aussi !… Écoute, Vania, je vais te dire une bêtise, mais il est impossible que je ne la voie jamais, que je ne la rencontre jamais ! Qu'est-ce que tu en penses ? »

Elle attendait avec inquiétude ce que j'allais dire.

« La voir, c'est faisable. Mais voir seulement, c'est peu, tu sais.

– Il me suffirait de la voir, ensuite je devinerais. Écoute : je suis devenue très bête, tu sais : je ne fais qu'aller et venir ici,

toujours seule, je passe mon temps à réfléchir ; ça fait comme un tourbillon dans ma tête, et ça me fatigue ! Et il m'est venu une idée, Vania : ne pourrais-tu pas faire sa connaissance ? Puisque la comtesse a fait l'éloge de ton roman ? (c'est toi-même qui me l'as dit) ; tu vas quelquefois aux soirées du prince R..., elle y va. Arrange-toi pour te faire présenter à elle. Ou bien Aliocha pourrait peut-être lui-même te faire faire sa connaissance ? Et tu me raconterais tout.

– Natacha, mon amie, nous en reparlerons. Mais dis-moi : crois-tu sérieusement que tu aurais la force de le quitter ? Regarde-toi ! Tu ne dis pas cela calmement ?

– J'en aurai la force ! répondit-elle d'une voix à peine distincte. Je ferai tout pour lui. Je donnerai ma vie entière pour lui. Mais tu sais, Vania, je ne peux pas supporter qu'il soit en ce moment chez elle : il m'a oubliée, il est assis à côté d'elle, il lui parle, il rit, tu te souviens, comme quand il était ici... Il la regarde dans les yeux ; il regarde toujours ainsi ; et il ne lui vient même pas à l'idée que je suis ici... avec toi. »

Elle n'acheva pas et me jeta un regard désespéré.

« Comment, Natacha, mais à l'instant, à l'instant même, tu m'as dit...

– Tous ensemble, nous nous séparerons tous ensemble ! m'interrompit-elle avec un regard étincelant. Je le bénirai... Mais ce sera dur, Vania, quand il commencera à m'oublier le premier ! Ah ! Vania, quelle torture ! Je ne comprends pas moi-même : mentalement, c'est une chose, mais en fait, c'est autre chose ! Que vais-je devenir !

– Arrête, Natacha, calme-toi !

– Et voici déjà cinq jours, chaque heure, chaque minute… Que je rêve, que je dorme, c'est lui, toujours lui ! Sais-tu, Vania : allons-y, conduis-moi là-bas !

– Calme-toi, Natacha…

– Si, allons-y ! C'est pour cela que je t'attendais. Vania ! Voici trois jours que j'y pense. C'est au sujet de cela que je t'ai écrit… Il faut que tu m'y conduises, tu ne dois pas me refuser cela… Je t'ai attendu… trois jours… Ce soir il est là-bas…, il est là-bas…, allons-y ! »

Elle semblait délirer. Il y eut du bruit dans l'entrée : on eût dit que Mavra se disputait avec quelqu'un.

« Arrête, Natacha, qui est-ce ? lui demandai-je ; écoute ! »

Elle prêta l'oreille avec un sourire incrédule et soudain pâlit affreusement.

« Mon Dieu ! Qui est là ? » dit-elle d'une voix presque imperceptible.

Elle voulut me retenir, mais j'allai retrouver Mavra dans l'entrée. C'était bien cela ! C'était Aliocha. Il posait des questions à Mavra, et celle-ci l'avait tout d'abord empêché d'entrer.

« D'où sors-tu comme cela ? disait-elle, comme si c'était elle qui menait la maison. Hein ? Où as-tu traîné ? Allons, va, va ! Mais tu ne m'en feras pas rabattre ! Mais va donc ; que vas-tu répondre ?

– Je ne crains personne ! Je vais entrer ! dit Aliocha, légèrement confus.

– Eh bien, vas-y ! Tu es joliment leste !

– C’est ce que je vais faire ! Ah ! Vous êtes là, vous aussi ? dit-il en m’apercevant : comme c’est bien que vous soyez là aussi ! Eh bien, me voilà ; vous voyez ; comment vais-je…

– Mais entrez, tout simplement, lui dis-je. Que craignez-vous ?

– Je ne crains rien, je vous assure ; car je ne suis pas coupable, j’en prends Dieu à témoin. Vous croyez que c’est ma faute ? Vous allez voir, je vais me justifier tout de suite. Natacha, peut-on entrer ? » cria-t-il avec une assurance apprêtée et en s’arrêtant devant la porte.

Personne ne répondit.

« Qu’est-ce qu’il y a ? demanda-t-il d’un air angoissé.

– Rien, elle était là il y a un instant, répondis-je : à moins que… »

Aliocha ouvrit prudemment la porte, et jeta autour de la chambre un regard timide. Il n’y avait personne.

Soudain, il l’aperçut dans un coin, entre l’armoire et la fenêtre. Elle était là, debout, et semblait se cacher, plus morte que vive. Aujourd’hui encore, quand j’y songe, je ne peux m’empêcher de sourire. Aliocha s’approcha d’elle lentement, avec précaution.

« Natacha, qu’est-ce que tu as ? Bonjour, dit-il timidement, en la regardant avec une sorte d’effroi.

– Qu’est-ce qu’il y a ? non…, rien ! répondit-elle, terriblement émue, comme si c’était elle qui était coupable. Tu… veux du thé ?

– Natacha, écoute…, dit Aliocha complètement éperdu. Tu crois peut-être que je suis coupable… Mais je ne suis pas coupable, pas le moins du monde ! Tu vas voir, je vais te raconter.

– À quoi bon ? murmura Natacha, non, non, ce n'est pas la peine…, donne-moi plutôt le main, et… que ce soit fini…, comme toujours… » Elle sortit de son coin ; ses joues se colorèrent.

Elle tenait les yeux baissés, comme si elle craignait de regarder Aliocha.

« Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il avec enthousiasme. Mais si j'étais coupable, il me semble que je n'oserais même pas jeter les yeux sur elle après cela ! Regardez, regardez ! cria-t-il, en se tournant vers moi : voyez, elle me croit coupable ; tout est contre moi, toutes les apparences sont contre moi ! Voilà cinq jours que je ne suis pas rentré ! Elle entend dire que je suis chez ma fiancée, eh bien ? Elle me pardonne ! Elle me dit : « Donne-moi la main et que ce soit fini ! » Natacha, ma chérie, mon ange ! Je ne suis pas coupable, sache-le ! Je n'ai absolument rien fait de mal ! Au contraire ! Au contraire !

– Mais… Tu devais aller LÀ-BAS… On t'a invité… Comment se fait-il que tu sois ici ?… Quelle heure est-il ?

– Dix heures et demie ! J'ai été là-bas… Mais j'ai dit que j'étais souffrant et je suis parti ; c'est la première fois depuis cinq jours que je suis libre, que j'ai pu leur échapper et venir près de toi, Natacha. C'est-à-dire que j'aurais pu venir plus tôt, mais j'ai fait exprès de ne pas venir ! Pourquoi ? Tu vas le savoir tout de suite, je te l'expliquerai : je suis venu pour te l'expliquer ; seulement, je te jure que cette fois-ci je ne suis nullement, nullement coupable envers toi ! »

Natacha leva la tête et fixa les yeux sur lui… Mais le regard d'Aliocha brillait d'une telle sincérité, son visage était si radieux, si honnête, si joyeux, qu'il était impossible de ne pas le croire. Je pensais qu'ils allaient s'écrier et se jeter dans les bras l'un de l'autre, comme cela s'était passé déjà plus d'une fois lors de semblables réconciliations. Mais Natacha, comme suffoquée de bonheur, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et soudain… fondit silencieusement en larmes… Pour le coup, Aliocha n'y tint plus. Il se jeta à ses pieds. Il baisait ses mains, ses pieds, il était comme transporté. J'avançai une chaise à Natacha. Elle s'y assit. Ses jambes se dérobaient.

DEUXIÈME PARTIE

I

Une minute après, nous riions tous comme des fous.

« Mais laissez-moi donc, laissez-moi donc vous raconter, disait Aliocha, nous couvrant tous de sa voix sonore. Ils croient que tout est comme avant…, que je n'ai que des bêtises à dire… Je vous dis que c'est quelque chose de très intéressant. Mais vous tairez-vous à la fin ? »

Il brûlait d'envie de faire son récit. À son air, on pouvait voir qu'il apportait des nouvelles d'importance. Mais la gravité apprêtée que lui donnait la naïve fierté d'être détenteur de ces nouvelles mit aussitôt Natacha en joie. Je me mis à rire aussi malgré moi. Et plus il se fâchait contre nous, plus nous riions. Le dépit, puis le désespoir enfantin d'Aliocha nous amenèrent enfin à cet état où il suffit de montrer le bout du petit doigt pour se pâmer de rire aussitôt. Mavra, sortie de sa cuisine, se tenait sur le pas de la porte et nous contemplait avec une sombre indignation, regrettant qu'Aliocha ne se fût fait proprement laver la tête par Natacha, comme elle l'attendait avec délices depuis cinq jours, et qu'au lieu de tout cela nous fussions tous joyeux.

Enfin, Natacha, voyant que notre hilarité offensait Aliocha, s'arrêta de rire.

« Qu'est-ce que tu veux donc nous raconter ? demanda-t-elle.

– Alors, est-ce qu'il faut apporter le samovar ? demanda Mavra, en interrompant Aliocha sans la moindre déférence.

– Va, Mavra, va, lui répondit-il en la congédiant hâtivement de la main. Je vais vous raconter tout ce qui est arrivé, tout ce qui est et tout ce qui arrivera, car je sais tout cela. Je vois, mes amis, que vous désirez savoir où j'ai été pendant ces cinq jours, et c'est ce que je veux vous raconter ; mais vous ne me laissez pas. Bon : tout d'abord, je t'ai trompée tout ce temps, Natacha, tout ce temps, cela fait un bon moment que cela dure, et c'est là le plus important.

– Tu m'as trompée ?

– Oui, depuis un mois ; j'ai commencé avant l'arrivée de mon père : maintenant le moment est venu où je dois être entièrement sincère. Il y a un mois, avant que mon père n'arrive, j'ai reçu de lui une interminable lettre et je vous l'ai cachée à tous deux. Il m'y annonçait tout bonnement (sur un ton si sérieux que j'en ai été effrayé) que mon mariage était arrangé, que ma fiancée était une perfection ; que, bien entendu, je ne la méritais pas, mais que je devais néanmoins absolument l'épouser. Qu'afin de m'y préparer, je devais me sortir toutes ces sottises de la tête, etc. etc. On sait quelles sont ces sottises. Et cette lettre, je vous l'ai cachée.

– Tu ne nous l'as pas du tout cachée ! l'interrompit Natacha : il y a bien là de quoi se vanter ! En réalité, tu nous as tout raconté tout de suite. Je me souviens que tu es devenu brusquement très docile et très tendre, que tu ne me quittais plus, comme si tu t'étais rendu coupable de quelque chose, et tu nous as raconté toute la lettre par fragments.

– C'est impossible, je ne vous ai sûrement pas dit l'essentiel. Vous avez peut-être tous les deux deviné quelque chose, ça, c'est votre affaire, mais moi je ne vous ai rien raconté. Je vous l'ai caché et j'en ai terriblement souffert.

– Je me souviens, Aliocha, que vous me demandiez alors conseil à chaque instant et vous m’avez tout raconté, par bribes, bien sûr, sous forme de suppositions, ajoutai-je en regardant Natacha.

– Tu nous as tout raconté ! Ne fais pas le fier, je t’en prie, appuya-t-elle. Est-ce que tu peux cacher quelque chose ? Est-ce que tu peux ruser ? Mavra elle-même sait tout. N’est-ce pas, Mavra ?

– Bien sûr ! répliqua Mavra, en passant la tête par la porte ; tu as tout raconté les trois premiers jours. Cela ne te va pas de faire le cachottier !

– Ah ! comme c’est désagréable de parler avec vous ! Tu fais tout cela pour te venger, Natacha ! Et toi, Mavra, tu te trompes, toi aussi. Je me souviens que j’étais alors, comme fou ; te rappelles-tu, Mavra ?

– Comment ne pas se le rappeler ! Aujourd’hui encore, tu es comme fou !

– Non, non, ce n’est pas ce que je veux dire. Tu te souviens ! Nous n’avions toujours pas de ressources, et tu es allée mettre en gage mon porte-cigarettes en argent ; et, surtout, permets-moi de te le faire remarquer, Mavra, tu t’oublies terriblement devant moi. C’est Natacha qui t’a appris tout cela. Soit ; admettons que je vous aie raconté dès cette époque-là, par bribes (je m’en souviens maintenant). Mais le ton, le ton de la lettre, vous ne le connaissez pas, et vous savez bien que dans une lettre l’essentiel, c’est le ton. C’est cela que je veux dire.

– Eh bien, quel était ce ton ? demanda Natacha.

– Écoute, Natacha, tu me demandes cela comme si tu plaisantais. NE PLAISANTE PAS. Je t’assure que c’est très impor-

tant. Le ton de cette lettre était tel que les bras m'en sont tombés. Jamais mon père ne m'avait parlé ainsi : le monde périsse, si mon désir ne se réalise pas ! Voici quel en était le ton !

– C'est bon, raconte-nous cela ; et pourquoi devais-tu te cacher de moi ?

– Ah ! mon Dieu ! Mais pour ne pas t'effrayer. J'espérais arranger tout moi-même. Donc, après cette lettre, dès que mon père est arrivé, mes tourments ont commencé. Je m'étais préparé à lui répondre fermement, sérieusement, en termes clairs, mais je n'en ai jamais eu l'occasion. Et il ne me posait même pas de questions : il est rusé ! Au contraire, il faisait comme si tout était déjà décidé, comme s'il ne pouvait pas y avoir entre nous aucune discussion, aucun malentendu. Tu m'entends : comme s'il NE POUVAIT même pas y en avoir ; quelle présomption ! J'en étais étonné. Comme il est intelligent, Ivan Petrovitch, si vous saviez ! Il a tout lu, il sait tout ; vous le regardez une seule fois, et il connaît déjà toutes vos pensées comme les siennes. C'est sûrement pour cela qu'on a dit qu'il était jésuite. Natacha n'aime pas que je fasse son éloge. Ne te fâche pas, Natacha. Ainsi donc…, mais à propos ! Il ne me donnait pas d'argent au début, et maintenant il m'en a donné, hier, Natacha ! Mon ange ! Notre misère a pris fin ! Tiens, regarde ! Tout ce qu'il m'avait retranché en punition depuis six mois, il me l'a rendu hier. Voyez combien cela fait, je n'ai pas encore compté. Mavra, regarde combien il y a d'argent ! Maintenant, nous n'aurons plus besoin de mettre nos cuillers et nos boutons de manchettes au mont-de-piété. »

Il sortit de sa poche une assez grosse liasse de billets, environ quinze cents roubles-argent, et la posa sur la table. Mavra regarda les billets avec étonnement et félicité Alexeï. Natacha le pressait instamment.

« Ainsi, je me suis demandé ce que j'allais faire, poursuivit Aliocha. Comment aller contre lui ? Je vous jure à tous deux que, s'il avait été méchant, s'il n'avait pas été aussi bon avec moi, je n'aurais pensé à rien de tout cela. Je lui aurais dit carrément que je ne voulais pas, que je n'étais plus un enfant, mais un homme et que maintenant, c'était fini ! Et j'aurais tenu bon, croyez-le. Tandis que là, qu'est-ce que je pouvais lui dire ? Mais ne m'accusez pas. Je vois que tu as l'air mécontente, Natacha. Qu'avez vous à échanger des clins d'yeux ? Vous pensez sans doute : ça y est, ils l'ont embobiné tout de suite et il n'a pas pour une once de fermeté. De la fermeté, j'en ai, et plus que vous ne pensez ! La preuve, c'est que, malgré ma situation, je me suis dit aussitôt : « C'est mon devoir, je dois tout, tout raconter à mon père. » J'ai commencé, et je lui ai tout raconté, et il m'a écouté jusqu'au bout.

– Mais qu'est-ce que tu lui as dit en fait ? lui demanda Natacha d'un air inquiet.

– Je lui ai dit que je ne voulais pas d'autre fiancée, parce que j'en avais une : toi. À vrai dire, je ne lui ai pas encore dit cela ouvertement, mais je l'y ai préparé, et je le lui dirai demain ; j'y suis décidé. Tout d'abord, j'ai commencé par dire que c'était honteux et vil de se marier pour de l'argent et que c'était pure stupidité de notre part que de nous considérer comme des aristocrates (car je parlais avec lui tout à fait librement, comme avec un frère). Ensuite je lui ai dit que j'étais du *tiers-état* et que *le tiers-état c'est l'essentiel* ; que j'en étais fier, que j'étais semblable à tout le monde, et que je ne voulais me distinguer de personne…, en un mot, je lui ai exposé toutes ces saines idées… Je parlais avec chaleur, avec élan. Je m'étonnais moi-même. Je lui ai démontré, pour finir, à son propre point de vue…, je lui ai dit tout net : « Quels princes sommes-nous ? Nous n'en avons que la naissance, mais au fond, qu'avons-nous de princier ? » Premièrement, nous ne sommes pas particulièrement riches, et la richesse est ce qu'il y a de plus important. Le plus grand

prince de nos jours, c'est Rothschild. Deuxièmement, dans le grand monde aujourd'hui, il y a longtemps qu'on n'a plus entendu parler de nous. Le dernier avait été mon oncle, Sémione Valkovski, et encore il n'était connu qu'à Moscou, et uniquement parce qu'il avait perdu ses dernières trois cents âmes ; si mon père n'avait lui-même gagné de l'argent, ses petits-enfants auraient peut-être labouré la terre, comme font certains princes. Donc, il n'y a pas là de quoi s'enorgueillir. En un mot, je lui ai sorti tout ce qui bouillonnait de moi, tout, avec fougue, sans détour, et j'en ai même ajouté un peu. Il ne m'a même pas répondu, mais s'est mis seulement à me reprocher d'avoir abandonné la maison du comte Naïnski, puis il m'a dit ensuite qu'il fallait la cour à la princesse K..., ma marraine, et que si la princesse K... me recevait bien, cela voulait dire qu'on me recevrait partout et que ma carrière était faite, et il a continué à m'en conter ! Il faisait tout le temps allusion au fait que je les avais tous abandonnés depuis que je vivais avec toi, Natacha ; que c'était donc ton influence. Mais jusqu'à présent il ne m'a jamais parlé de toi, directement, on voit même qu'il évite ce sujet. Nous rusons tous les deux, nous nous épions, nous nous attrapons mutuellement, et sois certaine que notre jour viendra.

– C'est bon ; mais comment cela s'est-il terminé ? Qu'a-t-il décidé ? C'est là le plus important. Quel bavard tu fais, Aliocha...

– Dieu sait ! Impossible de démêler ce qu'il a décidé ; et je ne suis pas du tout bavard, je parle sérieusement ; il n'a rien décidé du tout ; à tous mes raisonnements, il se contentait de sourire, comme s'il avait pitié de moi. Tu sais, je sens que c'est humiliant, mais je n'en éprouve pas de honte. Il m'a dit : « Je suis tout à fait d'accord avec toi, allons chez le comte Naïnski, mais prends garde, ne dis rien de tout cela là-bas. Moi, je te comprends mais eux, ils ne te comprendraient pas. On dirait que lui-même n'est pas très bien reçu partout ; on lui en veut pour quelque chose. » En général, on fait grise mine à mon père en ce moment. Dès le début, le comte m'a reçu pompeusement,

avec hauteur, comme s'il avait complètement oublié que j'avais grandi dans sa maison, il s'est même mis à rassembler ses souvenirs ! Il m'en voulait simplement de mon ingratitude et, vraiment, il n'y a là aucune ingratitude de ma part ; on s'ennuie horriblement chez lui, c'est pour cela que je n'y suis plus allé. Il n'a pas eu non plus beaucoup d'égards pour mon père ; il en a eu si peu que je ne comprends même pas comment mon père va là-bas. Tout cela m'a révolté. Mon pauvre père doit presque plier l'échine devant lui ; je comprends qu'il fait tout cela pour moi, mais je n'en ai nul besoin. J'étais sur le point après de faire part de tous mes sentiments à mon père, mais je me suis retenu. À quoi bon ! Je ne transformerai pas ses convictions, je ne ferai que le chagriner davantage, et c'est déjà bien assez pénible sans cela pour lui. Alors je me suis dit que j'allais me mettre à ruser, que je les dépasserais tous en astuce, que je forcerais le comte à me prendre en considération ; et, croyez-vous, j'ai tout de suite atteint mon but ; en un jour, tout a changé ! Le comte Naïnski n'en a plus que pour moi. Et tout cela je l'ai fait seul, par ma propre ruse, mon père n'en revenait pas !…

– Écoute, Aliocha, tu ferais mieux de nous raconter l'histoire, s'écria l'impatiente Natacha ; je croyais que tu allais nous parler de ce qui nous intéresse et tu veux seulement raconter comment tu t'es distingué chez le comte Naïnski. Je me moque de ton comte !

– Elle s'en moque ! Vous entendez, Ivan Petrovitch, elle s'en moque ! Mais c'est là le point capital. Tu vas voir, tu seras étonnée toi-même ; tout s'éclaircira vers la fin. Laissez-moi seulement vous raconter… Pour finir (pourquoi ne pas parler avec franchise), vois-tu, Natacha, et vous aussi, Ivan Petrovitch, je suis peut-être vraiment parfois très peu, très peu raisonnable ; mettons même (c'est arrivé) bêta, sans plus. Mais là, je vous affirme que j'ai montré beaucoup de ruse, oui…, et même d'intelligence ; et j'ai pensé que vous seriez contents de savoir que je ne suis pas toujours… stupide.

– Ah ! que dis-tu, Aliocha, veux-tu te taire ? »

Natacha ne pouvait supporter qu'on jugeât Aliocha inintelligent. Combien de fois ne m'avait-elle pas boudé, sans rien exprimer de vive voix, lorsque, sans trop de cérémonie, je démontrais à Aliocha qu'il avait fait quelque sottise ; c'était son point sensible. Elle pouvait d'autant moins souffrir qu'Aliocha fût humilié qu'à part elle sans doute elle avait conscience de ses limites. Mais jamais elle ne lui avait fait part de ce qu'elle pensait, craignant de le blesser dans son amour-propre. Quant à lui, il était particulièrement perspicace à ces moments-là, et il devinait toujours ses sentiments secrets. Natacha voyait cela et s'en faisait beaucoup de chagrin ; sur-le-champ, elle le flattait et le cajolait. C'est pourquoi en cet instant les paroles d'Aliocha avaient retenti douloureusement dans son cœur…

« Laisse, Aliocha, tu es seulement étourdi, c'est tout, ajouta-t-elle, pourquoi t'humilies-tu toi-même ?

– C'est bon ; mais laissez-moi finir. Après la réception du comte, mon père était furieux contre moi. Attends un peu, me suis-je dit ! Nous sommes allés chez la princesse, j'avais entendu dire depuis longtemps que, de vieillesse, elle avait quasiment perdu l'esprit. Qu'en plus elle était sourde et aimait à la folie les petits chiens. Qu'elle en avait toute une meute et les adorait. En dépit de tout cela, elle avait une immense influence dans le monde, et le comte Naïnski lui-même, *le superbe*, faisait *antichambre* chez elle. Aussi, en chemin, je jetai les bases d'un plan d'activité ultérieur, et sur quoi croyez-vous qu'il reposait ? Sur ce que tous les chiens m'aiment, oui, c'est comme je vous le dis ! J'ai remarqué cela. Est-ce qu'il y a une force magnétique en moi, ou est-ce parce que j'aime beaucoup moi-même tous les animaux ? Je ne sais, mais les chiens m'aiment, un point c'est tout ! À propos de magnétisme, je ne t'ai pas encore raconté, Natacha, que l'autre jour nous avons évoqué des esprits, j'ai été chez un

expert en la matière ; c'est extrêmement curieux, Ivan Petrovitch ; cela m'a impressionné. J'ai évoqué Jules César.

– Ah ! mon Dieu ! Mais qu'avais-tu besoin de Jules César ! s'écria Natacha, en éclatant de rire. Il ne manquait plus que cela !

– Mais pourquoi donc ?… Est-ce que je suis… Pourquoi n'ai-je pas le droit d'évoquer Jules César ? Qu'est-ce que cela peut lui faire ? La voilà qui rit !

– Bien sûr que cela ne lui fera rien… Ah ! mon cher ami ! Eh bien, qu'est-ce qu'il t'a dit, Jules César ?

– Il ne m'a rien dit. Je tenais seulement un crayon, et le crayon marchait tout seul sur un papier et écrivait. C'est Jules César qui écrivait, à ce qu'on m'a dit. Je ne le crois pas.

– Et qu'est-ce qu'il t'a écrit ?

– Quelque chose dans le genre de « trempé », comme dans Gogol…, mais cesse de rire !

– Parle-nous alors de la princesse !

– Mais vous m'interrompez tout le temps. Nous sommes arrivés chez la princesse et j'ai commencé par faire la cour à Mimi. Cette Mimi, c'est une vieille chienne affreuse, tout à fait répugnante, de plus elle est entêtée et elle mord. La princesse en raffole ; on dirait qu'elles sont du même âge. J'ai commencé par bourrer Mimi de bonbons, et en dix minutes au plus, je lui avais appris à donner la patte, ce que de toute sa vie on n'avait pu lui faire faire. La princesse était aux nues ; elle manquait pleurer de joie : « Mimi ! Mimi ! Mimi ! donne la patte ! » Quelqu'un arrive : « Mimi donne la patte ! Mon filleul vient de lui apprendre ! » Le comte Naïnski entre : « Mimi donne la patte ! »

Elle me regarde en pleurant presque d'attendrissement. L'excellente vieille ! elle me faisait pitié. Je n'ai pas laissé passer l'occasion, je lui ai fait sur-le-champ un autre compliment ; elle a sur sa tabatière son propre portrait, qui date du temps où elle était encore jeune fille, il y a une soixantaine d'années de cela. La voilà qui laisse tomber sa tabatière. Je la ramasse, et je dis comme si je ne savais rien : *Quelle charmante peinture !* C'est la beauté idéale ! Pour le coup, elle fond complètement : elle me parle de ceci, de cela : où ai-je étudié, chez qui est-ce que j'habite, elle en débite. Je l'ai égayée aussi en lui racontant une histoire grivoise. Elle aime cela ; elle m'a seulement menacé du doigt mais elle a beaucoup ri. En me congédiant, elle m'embrasse et me signe et exige que je vienne la distraire chaque jour. Le comte me serre la main ; ses yeux s'étaient faits tout doucereux ; quant à son père, bien que, ce soit l'homme le meilleur, le plus honnête et le plus noble de la terre, vous me croirez si vous voulez, il en pleurait presque de joie, lorsque nous revînmes tous les deux à la maison ; il m'a embrassé et s'est laissé aller à me faire des révélations si mystérieuses à propos de carrière, de relations, d'argent, de mariage, qu'il y a beaucoup de choses que je n'ai pas comprises. Et c'est à ce moment-là qu'il m'a donné de l'argent. Cela se passait hier. Demain, je retourne chez la princesse, mais son père est malgré cela l'homme le plus noble qui soit, ne prenez pas cela en mauvaise part ; il m'éloigne de toi, c'est vrai, Natacha, mais c'est parce qu'il est aveuglé, parce qu'il désire les millions de Katia, et que tu ne les as pas ; mais il ne les désire que pour moi, et c'est uniquement par ignorance qu'il est injuste envers toi. Aussi quel père ne désire pas le bonheur de son fils ! Ce n'est pas sa faute s'il est habitué à estimer le bonheur en millions. Ils sont tous ainsi. Il faut le regarder de ce point de vue, pas autrement, et tout de suite on trouve qu'il a raison. Je me suis exprès hâté de venir te voir, Natacha, pour t'en persuader, car je sais que tu es prévenue contre lui et, bien entendu, ce n'est pas ta faute. Je ne t'en fais pas grief…

– Ainsi, tout ce qui t'est arrivé, c'est de faire ta carrière chez la princesse ? C'est là toute ta ruse ? lui demanda Natacha.

– Comment ? Qu'est-ce que tu dis ? Ce n'est qu'un commencement… je t'ai parlé de la princesse, parce que par elle je tiendrai mon père en main, tu comprends, mais mon histoire principale n'est pas encore commencée.

– Alors, raconte-la-nous vite !

– Aujourd'hui, il m'est arrivé une autre aventure extrêmement étrange, j'en suis encore frappé, poursuivit Aliocha. Il faut que vous notiez que, bien que mon père et la comtesse aient décidé notre mariage, officiellement il n'y a pas encore rien eu de définitif : nous pourrions nous séparer sur-le-champ sans le moindre scandale ; il n'y a que le comte Naïnski qui soit au courant, mais on le considère comme un parent et un protecteur. Bien plus, quoique pendant ces deux dernières semaines j'aie souvent rencontré Katia, jusqu'à hier soir, nous n'avons pas parlé d'avenir, c'est-à-dire de mariage, ni… eh bien, oui, ni d'amour. De plus, on a décidé au début de demander le consentement de la princesse K… dont on attend une protection toute-puissante et une pluie d'or. Ce qu'elle dira, c'est ce que dira le monde ; avec les relations qu'elle a… Et on veut absolument me sortir dans le monde et me faire faire mon chemin. Mais c'est la comtesse, la belle-mère de Katia, qui insiste le plus sur ces dispositions. En effet, la princesse, peut-être à cause de toutes ses fredaines à l'étranger, ne la reçoit pas encore, et si la princesse ne la reçoit pas, les autres ne la recevront peut-être pas non plus ; or mes fiançailles avec Katia sont une occasion favorable. Aussi la comtesse, qui était tout d'abord contre ce mariage, s'est beaucoup réjouie aujourd'hui de mon succès chez la princesse, mais ceci, c'est un à-côté, voici le plus important : j'ai fait la connaissance de Katerina Fiodorovna dès l'an passé, mais j'étais encore un gamin et je ne pouvais rien comprendre, aussi je n'avais rien vu en elle à ce moment-là…

– Simplement, tu m’aimais alors davantage, l’interrompit Natacha, c’est pourquoi tu n’avais rien vu en elle, tandis que maintenant…

– Pas un mot, Natacha, s’écria Aliocha avec feu, tu te trompes complètement et tu me fais injure !… Je ne te répondrai même pas ; écoute-moi encore et tu comprendras tout… Oh ! si tu connaissais Katia ! Si tu savais quelle âme tendre et limpide c’est ! Mais tu le sauras ; écoute-moi, seulement jusqu’au bout ! Il y a quinze jours, lorsque, après leur arrivée, mon père me conduisit chez Katia, je me mis à l’observer attentivement. Je remarquai qu’elle aussi m’observait. Ceci piqua ma curiosité ; je ne parle même pas de mon intention de la connaître plus intimement, intention qui m’était venue depuis cette lettre de mon père qui m’avait tellement frappé. Je me tairai, je ne chanterai pas ses louanges, je dirai seulement ceci : elle est une éclatante exception dans tout ce cercle. C’est une nature si originale, une âme si droite et si forte, forte précisément par sa pureté et sa droiture, que devant elle je ne suis plus qu’un petit garçon, un frère plus jeune, bien qu’elle n’ait que dix-sept ans. J’ai encore remarqué une chose ; elle est profondément triste, comme si elle portait un secret ; elle n’est pas bavarde ; chez elle, elle se tait presque tout le temps, on dirait qu’elle a peur…, qu’elle réfléchit à quelque chose. Elle semble craindre mon père. Elle n’aime pas sa belle-mère, je l’avais deviné ; c’est la comtesse qui fait croire, dans quelque dessein, que sa belle-fille l’adore ; tout ceci est faux. Katia lui obéit surtout aveuglément comme si elles en étaient convenues toutes les deux. Il y a quatre jours, après toutes mes observations, je résolus de mettre mon projet à exécution et c’est que j’ai fait ce soir. C’est-à-dire : raconter tout à Katia, lui avouer tout, la faire pencher de notre côté et ensuite terminer l’affaire d’un seul coup…

– Comment ! raconter quoi ? Avouer quoi ? demanda Natacha d’un ton inquiet.

– Tout, absolument tout, répondit Aliocha, je remercie Dieu qui m'a inspiré cette pensée, mais écoutez, écoutez ! Il y a quatre jours, je décidai de m'éloigner de vous et de tout terminer moi-même. Si j'étais resté avec vous, j'aurais tout le temps hésité, je vous aurais écoutée et je n'aurais pris aucune détermination. Tandis que seul, m'étant mis justement dans une position où il me fallait à chaque instant me convaincre que JE DEVAIS en finir, j'ai réuni mon courage et j'ai été jusqu'au bout ! Je m'étais promis de revenir à vous avec une décision, et je reviens avec une décision !

– Comment donc ? Que s'est-il passé ? Raconte-nous vite !

– C'est très simple ! Je suis allé la trouver directement, honnêtement et hardiment. Mais, tout d'abord, il faut que je vous raconte un événement qui a précédé celui-là et qui m'a terriblement impressionné. Avant que nous sortions, mon père a reçu une lettre. Je suis entré à ce moment dans son cabinet et me suis arrêté sur le pas de la porte. Il ne me voyait pas. Il était tellement frappé par cette lettre qu'il parlait tout seul, poussait des exclamations, allait et venait par la chambre, hors de lui ; pour finir, il s'est mis à rire brusquement ; il tenait la lettre à la main. J'avais peur d'entrer, j'ai attendu encore, puis je me suis risqué. Mon père était très content ; il m'a adressé la parole d'un air assez étrange ; puis, soudain, il s'est interrompu et m'a ordonné de me préparer aussitôt à sortir, bien qu'il fût encore très tôt. Aujourd'hui, il n'y avait personne chez eux, nous étions seuls, et tu as eu tort de croire qu'il y avait là-bas une soirée, Natacha. On t'a mal renseignée.

– Ah ! ne sors pas du sujet, Aliocha, je t'en prie ; dis-moi comment tu as tout raconté à Katia.

– Heureusement, nous sommes restés seuls elle et moi deux bonnes heures. Je lui ai annoncé simplement que, malgré

le désir qu'on avait de nous fiancer, notre mariage était impossible ; que toute ma sympathie allait vers elle et qu'elle seule pouvait me sauver. C'est alors que je lui ai tout révélé. Figure-toi qu'elle ne savait rien de notre histoire à tous les deux, Natacha ! Si tu avais vu comme elle était touchée ; au début même elle a été effrayée. Elle est devenue toute pâle. Je lui ai raconté toute notre histoire : que tu avais abandonné ta maison pour moi, que nous vivions seuls, que nous souffrions le martyre, avions peur de tout ; que maintenant nous accourions à elle (j'ai parlé aussi en ton nom, Natacha) afin qu'elle se rangeât elle-même de notre côté et dît tout net à sa belle-mère qu'elle ne voulait pas m'épouser ; que c'était là notre unique planche de salut, et que nous n'avions plus rien à attendre d'aucun côté. Elle m'a écouté avec tellement de curiosité, tellement de sympathie ! Quels yeux elle avait à ce moment-là ! On eût dit que toute son âme avait passé dans son regard ! Elle a des yeux bleus tout à fait couleur du ciel. Elle m'a remercié de ne pas avoir douté d'elle et m'a promis de nous aider de toutes ses forces. Ensuite, elle m'a posé des questions, sur toi, elle m'a dit qu'elle désirait beaucoup faire ta connaissance et m'a demandé de te dire qu'elle t'aimait déjà comme une sœur et que tu devais l'aimer toi aussi comme une sœur ; quand elle a appris qu'il y avait déjà cinq jours que je ne t'avais vue, elle m'a aussitôt expédié auprès de toi. »

Natacha était émue.

« Et tu as pu nous raconter d'abord tes exploits chez une princesse sourde ! Ah ! Aliocha, Aliocha ! s'écria-t-elle, en lui lançant un regard chargé de reproches. Et Katia ? Était-elle gaie, joyeuse, en te congédiant ?

– Oui, elle était contente d'avoir eu l'occasion de faire un geste noble, et elle pleurait. Car elle m'aime aussi, tu sais, Natacha ! Elle m'a avoué qu'elle avait commencé à m'aimer, qu'elle voyait peu de gens et qu'il y avait longtemps que je lui plaisais. Elle m'avait distingué, surtout, parce qu'autour d'elle il n'y a que

ruse et mensonge et que je lui avais paru sincère et honnête. Elle s'est levée et elle m'a dit : « Allons, Dieu vous protège, Alexeï Petrovitch, et moi qui croyais… » Elle n'a pas achevé, elle a fondu en larmes et elle est sortie. Nous avons décidé que, dès demain, elle dirait à sa belle-mère qu'elle ne voulait pas m'épouser et que, dès demain, je devrais aussi tout dire à mon père fermement et hardiment. Elle m'a reproché de ne pas lui avoir parlé plus tôt : « Un honnête homme ne doit rien craindre ! » Elle est tellement noble ! Elle n'aime pas non plus mon père ; elle dit qu'il est fourbe et qu'il court après l'argent. Je l'ai défendu : elle ne m'a pas cru. Si je ne réussis pas demain auprès de mon père (elle est certaine que je ne réussirai pas), alors elle est aussi d'avis que je me réfugie sous la protection de la princesse K… Car aucun d'entre eux n'oserait aller contre elle. Nous nous sommes mutuellement promis d'être comme frère et sœur. Oh ! si tu savais aussi son histoire, combien elle est malheureuse, quel dégoût elle éprouve pour sa vie chez sa belle-mère, pour toute cette mise en scène !… Elle ne me l'a pas dit franchement, comme si elle me craignait moi aussi, mais je l'ai deviné à certaines de ses paroles, Natacha, mon amie ! Comme elle t'admirerait, si elle te voyait ! Et quel bon cœur elle a ! Avec elle, c'est tellement facile ! Vous êtes faites toutes deux pour être sœurs et vous devez vous aimer. Je l'ai toujours pensé. Et c'est vrai : je vous réunirais, et je resterais à côté de vous, à vous contempler. Ne va pas te faire des idées, Natacha, et laisse-moi te parler d'elle. J'ai précisément besoin de te parler d'elle, et de lui parler de toi. Mais tu sais bien que je t'aime plus que tous, plus qu'elle… Tu es mon tout ! »

Natacha le regardait en silence, avec une affection mêlée de tristesse. On eût dit que les mots d'Aliocha la caressaient et la torturaient en même temps.

« Il y a longtemps, quinze jours déjà, que je me suis fait une opinion sur Katia, poursuivait-il. Je suis allé chez eux cha-

que soir. Quand je revenais à la maison, je ne faisais que penser à vous deux, et vous comparer à l'autre.

– Laquelle d'entre nous l'emportait ? lui demanda Natacha en souriant.

– Tantôt toi, tantôt elle. Mais c'est toujours toi qui avais l'avantage. Lorsque je parle avec elle, je sens toujours que je deviens moi-même meilleur, plus intelligent, plus noble en quelque sorte. Mais demain, demain tout se décidera !

– Et tu n'as plus pitié d'elle ? Elle t'aime, tu le sais ; tu dis que tu t'en es aperçu toi-même.

– Si, j'en ai pitié ! Mais nous nous aimerons tous trois, et alors…

– Et alors adieu ! » dit doucement Natacha, comme en aparté. Aliocha la regarda d'un air perplexe.

Mais notre entretien fut brusquement interrompu de la façon la plus imprévue. Dans la cuisine qui était en même temps l'antichambre, on entendit un léger bruit, comme si quelqu'un était entré. Une minute après, Mavra ouvrit la porte et fit à la dérobée un petit signe pour appeler Aliocha. Nous nous tournâmes tous vers elle.

« On te demande, si tu veux bien venir, dit-elle d'un ton quasi mystérieux.

– On peut me demander à cette heure ? dit Aliocha, en nous jetant un regard étonné. J'y vais ! »

Dans la cuisine se tenait le valet du prince son père. On apprit que le prince, en rentrant chez lui, avait arrêté sa voiture devant l'appartement de Natacha et avait envoyé demander si

Aliocha était chez elle. Après avoir fait la commission, le valet se retira sur-le-champ.

« C'est bizarre ! Ce n'était encore jamais arrivé, dit Aliocha troublé en nous enveloppant du regard ; qu'est-ce que cela veut dire ? »

Natacha le regarda d'un air anxieux. Soudain, Mavra rouvrit la porte.

« Le prince vient lui-même », dit-elle précipitamment à voix basse et aussitôt elle disparut.

Natacha devint pâle et se leva. Ses yeux se mirent soudainement à briller. Elle s'appuyait légèrement à la table et, toute troublée, regardait la porte par où devait entrer le visiteur importun.

« Natacha, ne crains rien, je suis là ! Je ne lui permettrai pas de t'offenser », lui murmura Aliocha ému, mais maître de lui.

La porte s'ouvrit et sur le seuil apparut le prince Valkovski en personne.

II

Il nous embrassa d'un regard rapide et attentif. On ne pouvait encore déceler d'après ce regard s'il se présentait en ami ou en ennemi. Mais je veux décrire son aspect par le menu. Ce soir-là, il me frappa particulièrement.

Je l'avais déjà vu auparavant. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, pas plus, avec un visage régulier et extrêmement beau, dont l'expression changeait selon les circonstances ; mais elle changeait brusquement, totalement, avec une rapidité extraordinaire, passant de l'aménité même au mécontentement le plus renfrogné, comme par le déclenchement subit de quelque ressort. L'ovale pur de son visage légèrement basané, ses dents magnifiques, ses lèvres petites et assez fines, joliment dessinées, son nez droit un peu allongé, son haut front, où l'on ne voyait pas encore la plus petite ride, ses yeux gris assez grands, tout cela en faisait presque un bel homme, et cependant son visage ne produisait pas une impression agréable. Ce visage repoussait surtout parce que son expression semblait ne pas lui appartenir en propre, mais était toujours affectée, étudiée, empruntée, et la sourde conviction naissait en vous que jamais vous n'y liriez une expression authentique. En le considérant avec plus d'insistance, vous commenciez à soupçonner sous ce masque perpétuel quelque chose de mauvais, de cauteleux, et d'au plus haut degré égoïste. Ses beaux yeux gris grands ouverts retenaient particulièrement votre attention. Ils semblaient être les seuls à ne pouvoir se soumettre entièrement à sa volonté. Même s'il désirait vous regarder d'un air doux et affectueux, les rayons de son regard se dédoublaient en quelque sorte et, parmi les rayons doux et affectueux, d'autres brillaient, hargneux, in-

quisiteurs, durs, méfiants… Il était assez grand, bien bâti, un peu maigre, et paraissait considérablement plus jeune que son âge. Ses cheveux souples blond cendré avaient à peine commencé à grisonner. Ses oreilles, ses mains, les extrémités de ses pieds, étaient étonnamment belles, d'une beauté aristocratique. Il était vêtu avec une élégance et une fraîcheur raffinées, et il avait encore quelques allures de jeune homme, qui d'ailleurs lui seyaient. Il semblait le frère aîné d'Aliocha. Du moins, on ne l'eût jamais pris pour le père d'un aussi grand garçon.

Il marcha droit sur Natacha et lui dit, en posant sur elle un regard assuré :

« Mon arrivée chez vous à cette heure sans me faire annoncer est étrange et en dehors de toutes règles admises, mais j'espère que vous croirez que du moins je suis conscient de toute l'excentricité de ma démarche. Je sais également à qui j'ai affaire ; je sais que vous êtes compréhensive et généreuse. Accordez-moi seulement dix minutes, et j'espère que vous-même me comprendrez et m'approuverez. »

Il dit tout cela poliment, mais avec force et fermeté.

« Asseyez-vous », dit Natacha, qui n'était pas remise encore de sa première émotion et d'une sorte de frayeur.

Il s'inclina légèrement et s'assit.

« Avant tout, permettez-moi de lui dire deux mots, commença-t-il, en désignant son fils. Aliocha, dès que tu es parti, sans m'attendre et même sans nous dire adieu, on est venu prévenir la comtesse que Katerina Fiodorovna se trouvait mal. La comtesse allait se précipiter chez elle lorsque Katerina Fiodorovna est entrée brusquement, toute défaite et en proie à un grand trouble. Elle nous a dit sans détour qu'elle ne pouvait être ta femme. Elle a ajouté qu'elle allait entrer au couvent, que tu

lui avais demandé son assistance et que tu lui avais confié que tu aimais Nathalia Nikolaievna. Cet incroyable aveu de Katerina Fiodorovna en un pareil instant avait été provoqué, bien entendu, par l'extrême étrangeté de l'explication que tu avais eue avec elle. Elle était presque hors d'elle. Tu comprends que cela m'a impressionné et effrayé. En passant à l'instant dans la rue, j'ai aperçu de la lumière à vos fenêtres, poursuivit-il en se tournant vers Natacha. Et une pensée qui me poursuit depuis longtemps s'est à ce point emparée de moi que je n'ai pu résister à son premier attrait et que je suis entré chez vous. Pourquoi ? Je vais vous le dire tout de suite, mais je vous prierai tout d'abord de ne pas vous étonner de la brutalité de mon explication. Tout ceci est venu si subitement…

– J'espère que je comprendrai et que je saurai apprécier comme il faut ce que vous direz » dit Natacha en hésitant.

Le prince la regarda avec insistance, comme s'il se hâtait de la DÉCHIFFRER entièrement en l'espace d'une minute.

« Je compte aussi sur votre pénétration, reprit-il ; et si je me suis permis de venir vous voir ce soir, c'est précisément parce que je sais à qui j'ai affaire. Je vous connais depuis longtemps, bien que jadis j'aie été si injuste et si coupable envers vous. Écoutez : vous savez qu'il y a de vieilles dissensions entre votre père et moi. Je ne me justifie pas : peut-être que je suis plus coupable envers lui que je ne le pensais jusqu'à présent. Mais, s'il en est ainsi, c'est que moi-même j'ai été trompé. Je suis méfiant, je le reconnais. Je suis enclin à soupçonner le mal avant le bien, c'est un trait malheureux, propre aux cœurs secs. Mais je n'ai pas l'habitude de dissimuler mes défauts. J'ai ajouté foi à toutes ces calomnies et, lorsque vous avez quitté vos parents, j'ai pris peur pour Aliocha. Mais je ne vous connaissais pas encore. Les renseignements que j'ai fait prendre m'ont peu à peu rassuré entièrement. J'ai observé, étudié, et pour finir, j'ai acquis la conviction que mes soupçons étaient sans fondement.

J'ai appris que vous aviez rompu avec votre famille, je sais aussi que votre père est de toutes ses forces opposé à votre mariage avec mon fils. Et d'ailleurs le seul fait qu'avec une telle influence, un tel pouvoir, puis-je dire, sur Aliocha, vous n'ayez pas jusqu'ici utilisé ce pouvoir et que vous ne l'ayez pas contraint de vous épouser, ce seul fait vous place sous un jour favorable. Malgré cela, je vous l'avoue, j'ai décidé alors de faire obstacle autant qu'il est en mon pouvoir à toute éventualité de mariage entre vous et mon fils. Je sais que je m'exprime trop franchement mais en ce moment il faut avant tout que je sois franc ; vous en conviendrez vous-même lorsque vous m'aurez écouté jusqu'au bout. Peu de temps après que vous ayez quitté votre maison, je suis parti de Pétersbourg ; mais je n'avais déjà plus de craintes au sujet d'Aliocha. J'espérais en votre noble fierté. J'avais compris que vous-même ne désiriez pas vous marier avant que nos désagréments familiaux n'aient pris fin ; que vous ne vouliez pas mettre la discorde entre Aliocha et moi, car je ne lui aurais jamais pardonné son mariage avec vous ; que vous ne souhaitiez pas non plus qu'on dise de vous que vous cherchiez un fiancé de lignée princière et une alliance avec notre maison. Au contraire, vous avez même témoigné du dédain à notre égard, et vous attendiez peut-être le moment où je viendrais moi-même vous prier de nous faire l'honneur d'accorder votre main à mon fils. Cependant, je suis obstinément resté votre ennemi. Je ne veux pas me disculper, mais je ne vous cacherai pas mes raisons. Les voici : vous n'avez ni nom ni fortune. J'ai du bien, il est vrai, mais il nous en faut davantage. Notre famille est déchue. Nous avons besoin de relations et d'argent. La belle-fille de la comtesse Zénaïda Fiodorovna, quoique sans relations, est très riche. Si nous tardions le moins du monde, des amateurs se présentaient et nous soufflaient la fiancée : il ne fallait pas laisser échapper pareille occasion, aussi, bien qu'Aliocha fût encore trop jeune, je décidai de le marier. Vous voyez que je ne vous cache rien. Vous pouvez regarder avec mépris un père qui reconnaît lui-même que, conduit par l'intérêt et par les préjugés, il a incité son fils à commettre une mauvaise action ; car aban-

donner une jeune fille au grand cœur qui lui a tout sacrifié et envers laquelle il est tellement coupable, c'est une mauvaise action. Mais je ne me justifie pas. La seconde raison de ce mariage projeté entre mon fils et la belle-fille de la comtesse Zénaïda Fiodorovna est que cette jeune fille est au plus haut point digne d'amour et de respect. Elle est belle, bien élevée, elle a un caractère remarquable et elle est fort intelligente, bien qu'à beaucoup d'égards elle soit encore une enfant. Aliocha n'a pas de caractère, il est étourdi, extraordinairement peu raisonnable, à vingt-deux ans c'est encore tout à fait un enfant ; il ne possède que de la dignité et un bon cœur, qualités dangereuses d'ailleurs étant donné ses autres défauts. Il y a longtemps que j'ai remarqué que mon influence sur lui commence à diminuer : l'ardeur et les entraînements de la jeunesse prennent le dessus et l'emportent même sur certaines obligations. Peut-être que je l'aime trop, mais je suis convaincu que je ne suffis plus à le tenir en main. Et cependant, il lui faut absolument être sous quelque influence bienfaisante et permanente. Il a une nature soumise, faible, aimante, il préfère aimer et obéir que de commander. Il restera toute sa vie ainsi. Vous pouvez vous représenter combien je me suis réjoui lorsque je rencontrai Katerina Fiodorovna, l'idéal de la jeune fille que j'aurais souhaitée pour femme à mon fils. Mais c'était trop tard ; sur lui déjà régnait sans conteste une autre influence : la vôtre. Je l'ai observé avec vigilance lorsque je suis revenu il y a un mois à Pétersbourg et j'ai remarqué avec étonnement en lui un changement sensible vers un mieux. Sa frivolité, son caractère enfantin restaient presque les mêmes, mais certaines aspirations nobles s'étaient affermies en lui ; il commençait à s'intéresser non plus uniquement à des jouets, mais à ce qui est élevé, noble, honnête. Il a des idées bizarres, instables, parfois absurdes ; mais ses désirs, ses emportements, son cœur sont meilleurs, et c'est là le fondement de tout ; et toutes ces améliorations viennent indiscutablement de vous. Vous l'avez rééduqué. Je vous avoue qu'à ce moment-là l'idée m'est venue que vous pourriez plus que n'importe qui faire son bonheur. Mais j'ai chassé cette pensée, je l'ai rejetée. J'avais besoin de

vous l'enlever coûte que coûte ; j'ai commencé à agir et j'ai cru que j'avais atteint mon but. Il y a une heure encore, je pensais que la victoire était de mon côté. Mais l'incident survenu dans la maison de la comtesse a d'un coup renversé toutes mes suppositions. Un fait inattendu m'a surtout frappé : ce sérieux insolite chez Aliocha, la fermeté de son attachement pour vous, la persistance, la vivacité de ce lien. Je vous le répète, vous l'avez rééduqué définitivement. J'ai vu tout d'un coup que le changement qui s'était opéré en lui allait encore plus loin que je ne le pensais. Aujourd'hui il a donné devant moi des signes d'une intelligence que j'étais loin de soupçonner en lui et il a fait preuve en même temps d'une finesse, d'une pénétration rares. Il a choisi le chemin le plus sûr pour sortir d'une situation qu'il jugeait embarrassante. Il a effleuré et éveillé la faculté la plus noble du cœur humain : celle de pardonner et de rendre le bien pour le mal. Il s'est livré au bon plaisir de l'être qu'il avait offensé et a accouru vers lui en lui demandant sympathie et assistance. Il a touché la fierté d'une femme qui l'aimait déjà, en lui avouant qu'elle avait une rivale, et en même temps il lui a inspiré de la sympathie pour cette rivale et a obtenu pour lui-même le pardon et la promesse d'une amitié fraternelle et désintéressée. Affronter une pareille explication sans blesser, sans offenser, les hommes les plus sages et les plus adroits en sont parfois incapables, ceux qui le peuvent précisément sont les cœurs frais et purs, et bien dirigés, comme le sien. Je suis convaincu que vous n'avez pris part à sa démarche d'aujourd'hui ni par vos paroles ni par vos conseils. Peut-être ne l'avez-vous apprise qu'à l'instant même. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ?

– Vous ne vous trompez pas, répéta Natacha dont le visage était en feu et dont les yeux brillaient d'un éclat étrange, comme inspiré. La dialectique du prince commençait à produire son effet. Je n'ai pas vu Aliocha pendant cinq jours, ajouta-t-elle. C'est lui qui a imaginé cela et qui l'a mis à exécution.

– Il en est assurément ainsi, appuya le prince ; mais malgré cela, cette pénétration inattendue, cet esprit de décision, cette conscience de son devoir et pour finir toute cette noble fermeté, tout cela n'est qu'un effet de votre influence sur lui. Je me suis fait une opinion définitive là-dessus, j'y ai réfléchi en rentrant chez moi, et, après réflexion, je me suis senti la force de prendre une résolution. Nos projets de mariage sont compromis et ne peuvent être repris : et même si c'était possible, ils n'auraient plus de raison d'être. En effet, je suis persuadé que vous seule pouvez faire son bonheur, que vous êtes son véritable guide, que vous avez déjà posé les bases de son futur bonheur ! Je ne vous ai rien caché, je ne vous cache rien maintenant non plus ; j'aime beaucoup l'avancement, l'argent, la célébrité, le rang même ; je reconnais qu'il y a là une grande part de préjugés, mais j'aime ces préjugés et je ne veux décidément pas les fouler aux pieds. Mais il y a des circonstances où il faut admettre aussi d'autres considérations, où on ne peut tout mesurer à la même aune… De plus, j'aime passionnément mon fils. En un mot, je suis arrivé à la conclusion qu'Aliocha ne doit pas vous quitter, car sans vous il serait perdu. Et l'avouerai-je ? Il y a peut-être un mois que j'ai arrêté cela, et c'est seulement maintenant que j'ai reconnu que j'avais pris une juste décision. Bien sûr, pour vous faire part de tout cela, j'aurais pu tout aussi bien vous rendre visite demain et ne pas vous déranger à minuit ou presque. Ma hâte actuelle vous montrera peut-être quel intérêt ardent et surtout sincère je porte à cette affaire. Je ne suis plus un gamin ; je ne pourrais, à mon âge, me décider à un geste qui n'ait été mûrement réfléchi. Lorsque je suis entré ici, tout était déjà décidé et pesé. Je sais qu'il me faudra attendre encore longtemps avant de vous convaincre entièrement de ma sincérité… Mais au fait ! Vous expliquerai-je maintenant pourquoi je suis venu ici ? Je suis venu pour m'acquitter de ma dette envers vous, et solennellement, avec tout le respect infini que j'ai pour vous, je vous demande de faire le bonheur de mon fils en lui accordant votre main. Oh ! ne croyez pas que je me présente comme un père terrible qui a décidé, pour finir, de pardonner à ses enfants et de

consentir gracieusement à leur bonheur. Non ! non ! Vous m'humilieriez en me prêtant de telles pensées. Ne croyez pas non plus que je sois à l'avance certain de votre consentement en me reposant sur ce que vous avez sacrifié pour mon fils ; non, encore une fois. Je suis, le premier à dire tout haut qu'il ne vous vaut pas et… (il est sincère et bon) il le reconnaîtra lui-même. Ce n'est pas tout. Il n'y a pas que cela qui m'ait attiré ici, à pareille heure…, je suis venu ici… (et il se leva avec une déférence quelque peu solennelle), je suis venu ici pour devenir votre ami ! Je sais que je n'y ai pas le moindre droit, au contraire ! Permet-tez- moi d'essayer de mériter ce droit ! Permettez-moi d'espérer !… »

Il s'inclina respectueusement devant Natacha, et attendit sa réponse. Pendant tout le temps qu'il parlait, je l'avais observé attentivement. Il l'avait remarqué.

Il avait prononcé son discours froidement, avec quelques prétentions à la dialectique, et, à certains passages ; même avec une sorte de négligence. Le ton de sa harangue ne correspondait pas toujours à l'élan qui l'avait jeté chez nous à une heure aussi indue pour une première visite et particulièrement dans ces circonstances. Certaines de ses expressions étaient visiblement préparées, et à d'autres endroits de ce discours long et étrange par sa longueur, il avait comme artificiellement pris les airs d'un original, s'efforçant de cacher sous les couleurs de l'humour, de l'insouciance et de la plaisanterie un sentiment qui cherche à s'exprimer. Mais je n'analysai tout cela que plus tard ; pour le moment, c'était une autre affaire. Il avait prononcé les derniers mots avec tant d'effusion, tant de sentiment, avec une expression si sincère de respect pour Natacha, qu'il fit notre conquête à tous. Quelque chose même qui ressemblait à une larme brilla un instant à ses cils. Le noble cœur de Natacha était captivé. Elle se leva à son tour, et, sans dire mot, profondément émue, lui tendit la main. Il la saisit et la baisa tendrement ; avec affection. Aliocha était hors de lui d'enthousiasme.

« Qu'est-ce que je t'avais dit, Natacha ! s'écria-t-il. Tu ne me croyais pas ! Tu ne croyais pas que c'était l'homme le plus noble de la terre ! Tu vois, tu vois !… »

Il se jeta vers son père qu'il embrassa avec fougue. Celui-ci le lui rendit mais se hâta de mettre fin à cette scène attendrissante, comme s'il avait honte de manifester ses sentiments.

« C'est assez, dit-il en prenant son chapeau ; je m'en vais. Je vous ai demandé dix minutes, et je suis resté une heure, ajouta-t-il avec un petit rire. Mais je m'en vais avec l'impatience la plus brûlante de vous revoir le plus tôt possible. Me permettez-vous de venir vous voir aussi souvent que j'en aurai le loisir ?

– Oui ! oui ! répondit Natacha : aussi souvent que possible ! Je désire au plus vite…, vous aimer…, ajouta-t-elle toute confuse.

– Comme vous êtes sincère, comme vous êtes honnête ! dit le prince, en souriant à ses paroles. Vous ne cherchez même pas à dissimuler pour dire une simple politesse. Mais votre sincérité est plus précieuse que toutes ces politesses simulées. Oui ! Je sens qu'il me faudra longtemps, longtemps, pour mériter votre amitié !

– Taisez-vous, ne me faites pas de compliments, c'est assez ! » lui murmura Natacha dans son trouble.

Qu'elle était belle, en cet instant !

« Soit ! trancha le prince ; mais deux mots encore. Pouvez-vous vous figurer combien je suis malheureux ! Car je ne pourrai venir vous voir ni demain ni après-demain. Ce soir, j'ai reçu une lettre, très importante, me demandant de prendre part sans délai à une affaire. Je ne peux en aucune façon m'y soustraire.

Demain matin, je quitte Pétersbourg. Je vous en prie, ne pensez pas que je sois venu vous voir si tard précisément parce que je n'en aurais eu le temps ni demain ni après-demain. Vous ne le pensez sûrement pas, mais voici un petit échantillon de mon esprit soupçonneux ! Pourquoi m'a-t-il semblé que vous deviez infailliblement penser cela ? Oui, cette méfiance m'a beaucoup entravé au cours de ma vie, toute ma mésintelligence avec votre famille est peut-être seulement une conséquence de mon fâcheux caractère !… C'est aujourd'hui mardi. Mercredi, jeudi et vendredi je serai absent. J'espère revenir sans faute samedi et je viendrai vous voir le jour même. Dites-moi, puis-je venir passer toute la soirée ?

– Bien sûr, bien sûr s'écria Natacha, je vous attendrai samedi soir avec impatience !

– Ah ! comme j'en suis heureux ! Je vous connaîtrai de mieux en mieux ! Allons…, je m'en vais ! Mais je ne peux m'en aller sans vous serrer la main, poursuivit-il en se tournant brusquement vers moi. Excusez-moi ! Nous parlons tous en ce moment de façon si décousue… J'ai déjà eu plusieurs fois le plaisir de vous rencontrer, et nous avons même été présentés l'un à l'autre. Je ne puis m'éloigner sans vous dire combien il m'a été agréable de renouveler connaissance.

– Nous nous sommes rencontrés, c'est vrai, répondis-je en prenant la main qu'il me tendait, mais, je m'excuse, je ne me souviens pas que nous ayons été présentés.

– Chez le prince R…, l'année dernière.

– Pardonnez-moi, je l'avais oublié. Et je vous assure que cette fois je ne l'oublierai plus. Cette soirée restera pour moi particulièrement mémorable.

– Oui, vous avez raison, pour moi aussi. Je sais depuis longtemps que vous êtes un véritable ami, un ami sincère de Nathalia Nikolaievna et de mon fils. J'espère être le quatrième entre vous trois. N'est-ce pas ? ajouta-t-il en se tournant vers Natacha.

– Oui, c'est un véritable ami et il faut que nous soyons tous réunis ! répondit Natacha, inspirée par un sentiment profond. La pauvrette ! Elle avait rayonné de joie, lorsqu'elle avait vu que le prince n'oubliait pas de s'approcher de moi. Comme elle m'aimait !

– J'ai rencontré beaucoup d'admirateurs de votre talent, poursuivit le prince : je connais deux de vos lectrices les plus ferventes. Cela leur serait si agréable de vous connaître personnellement. Ce sont la comtesse, ma meilleure amie, et sa belle-fille, Katerina Fiodorovna Philimonova. Permettez-moi d'espérer que vous ne me refuserez pas le plaisir de vous présenter à ces dames.

– Ce sera un grand honneur, quoique en ce moment j'aie peu de relations…

– Mais vous me donnerez votre adresse ? Où habitez-vous ? J'aurai le plaisir…

– Je ne reçois pas chez moi, prince, du moins pour l'instant.

– Cependant, quoique je ne mérite pas une exception…, je…

– Faites-moi ce plaisir, puisque vous insistez, cela me sera très agréable. J'habite rue N…, maison Klugen.

– Maison Klugen ! » s’exclama-t-il. Il paraissait frappé. « Comment ! Vous… y habitez depuis longtemps ?

– Non, il n’y a pas longtemps, répondis-je en le regardant involontairement. Je loge au numéro quarante-quatre.

– Quarante-quatre ? Vous vivez…, seul ?

– Absolument seul.

– Ah ! oui ! C’est parce que…, il me semble que je connais cette maison. C’est d’autant mieux… J’irai vous voir sans faute, sans faute. J’ai beaucoup de choses à vous dire, et j’attends beaucoup de vous. Vous pouvez m’obliger à bien des égards. Vous voyez, je commence aussitôt par une requête. Mais au revoir ! Votre main, encore une fois ! »

Il me serra la main ainsi qu’à Aliocha, baisa à nouveau la petite main de Natacha et sortit sans prier Aliocha de le suivre.

Nous restâmes tous trois fort troublés. Tout ceci s’était fait si inopinément, si brusquement. Nous sentions tous qu’en un clin d’œil tout avait changé et que quelque chose de nouveau, d’inconnu, commençait. Aliocha s’assit sans dire mot à côté de Natacha et lui baisa doucement la main. De temps en temps, il lui jetait un regard qui semblait attendre ce qu’elle allait dire.

« Aliocha, mon cher, va dès demain chez Katerina Fiodorovna, dit-elle enfin.

– J’y pensais aussi, répondit-il ; j’irai sûrement.

– Mais peut-être aussi qu’il lui sera pénible de te voir… Comment faire ?

– Je ne sais pas, mon amie. J'y ai pensé. Je verrai…, je prendrai une décision. Eh bien, Natacha, maintenant tout a changé pour nous », ne put s'empêcher de dire Aliocha.

Elle sourit et lui jeta un long regard tendre.

« Et comme il est délicat ! Il a vu ton pauvre logement et il n'a pas dit un mot…

– À quel sujet ?

– Eh bien…, au sujet d'un déménagement… ou d'autre chose, ajouta-t-il en rougissant.

– Veux-tu te taire, Aliocha, qu'est-ce que cela vient faire ?

– Je veux dire qu'il est très délicat. Et comme il t'a fait des compliments ! Je te l'avais bien dit ! Oui, il peut tout comprendre, tout sentir ! Mais il a parlé de moi comme d'un enfant : tous me considèrent comme un enfant ! Et pourquoi pas ? j'en suis un, en effet.

– Tu es un enfant, mais tu as plus de pénétration que nous tous. Tu es bon, Aliocha !

– Il a dit que mon bon cœur me faisait du tort. Comment cela ? je ne comprends pas. Sais-tu, Natacha ? Est-ce que je ne ferais pas bien d'aller le trouver tout de suite ? Je serai demain chez toi dès l'aube.

– Va, va, mon ami. C'est une bonne idée. Et présente-toi chez lui sans faute, n'est-ce pas ? Demain, tu viendras dès que tu pourras. Cette fois-ci tu ne te sauveras plus pendant cinq jours ? ajouta-t-elle d'un ton malicieux, avec un regard caressant. Nous étions tous dans une joie sereine et complète.

– Viens-tu avec moi, Vania ? cria Aliocha en quittant la pièce.

– Non, il va rester ; nous avons encore à parler, Vania. Prends bien garde, demain, dès l'aube !

– C'est cela. Adieu, Mavra ! »

Mavra était fort agitée. Elle avait écouté à la porte tout ce qu'avait dit le prince, mais elle était loin d'avoir tout compris. Elle aurait voulu percer le mystère, poser des questions. Mais pour l'instant, elle avait un air très sérieux, fier même. Elle sentait aussi qu'un grand changement venait de se produire.

Nous demeurâmes seuls. Natacha me prit la main, et resta quelque temps silencieuse, comme cherchant ce qu'elle allait dire.

« Je suis fatiguée ! dit-elle enfin d'une voix faible. Écoute : tu iras demain chez nous, n'est-ce pas ?

– Certainement.

– Parle à maman, mais ne lui dis rien À LUI.

– Tu sais bien que je ne lui parle jamais de toi.

– C'est vrai : il le saura sans cela. Mais tu noteras ce qu'il dira ? Comment il accueillera cela. Grand Dieu, Vania ! Est-il possible qu'il me maudisse pour ce mariage ? Non, ce n'est pas possible !

– Au prince d'arranger tout cela, répliquai-je précipitamment. Il faut absolument qu'il se réconcilie avec ton père ; ensuite, tout s'aplanira.

– Oh ! mon Dieu ! Si c'était possible !... s'écria-t-elle d'une voix suppliante.

– Ne t'inquiète pas, Natacha, tout s'arrangera. Cela en prend le chemin. »

Elle me regarda avec insistance.

« Vania ! Que penses-tu du prince ?

– S'il a parlé sincèrement, c'est, selon moi, un homme parfaitement noble.

– S'il a parlé sincèrement ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Mais il ne pouvait pas ne pas être sincère !

– C'est ce que je crois aussi, répondis-je. C'est donc qu'elle a quelque idée en tête, songeai-je à part moi. C'est bizarre !

– Tu le regardais tout le temps..., si fixement...

– Oui, il m'a semblé un peu étrange.

– À moi aussi. Il parle d'une telle façon... Je suis fatiguée, mon ami. Sais-tu ? Rentre chez toi, à ton tour ! Et viens me voir demain dès que tu pourras, quand tu auras passé chez eux. Écoute encore : ce n'était pas offensant, quand je lui ai dit que je voulais l'aimer le plus vite possible ?

– Non..., pourquoi offensant ?

– Et..., ce n'était pas bête ? Car cela voulait dire que je ne l'aimais pas encore.

– Au contraire, c'était parfait, naïf, spontané. Tu étais si belle à ce moment-là ! C'est lui qui serait stupide s'il ne comprenait pas cela avec son usage du grand monde !

– Tu as l'air fâché contre lui, Vania ? Mais comme je suis mauvaise, méfiante et vaniteuse, tout de même ! Ne ris pas : tu sais que je ne te cache rien. Ah ! Vania, mon cher ami ! Si je suis de nouveau malheureuse, si le malheur revient, tu seras sûrement ici, à mes côtés, je le sais ; tu seras peut-être le seul ! Comment te rendrai-je tout cela ! Ne me maudis jamais, Vania !

De retour chez moi, je me déshabillai aussitôt et me couchai. Ma chambre était sombre et humide comme une cave. Un grand nombre de pensées et de sensations étranges m'agitaient et, de longtemps, je ne pus m'endormir.

Mais il y avait un homme qui devait bien rire en ce moment, en s'endormant dans son lit confortable, si du moins il daignait encore rire de nous ! Il jugeait cela sans doute au-dessous de sa dignité !

III

Le lendemain matin, vers dix heures, en sortant de mon appartement pour me rendre en hâte chez les Ikhméniev à Vassili-Ostrov, puis ensuite chez Natacha, je me heurtai sur le seuil de la porte à ma visiteuse de la veille, la petite-fille de Smith. Elle entrait chez moi. Je ne sais pourquoi, mais je me souviens que je fus très content de la voir. Hier, je n'avais pas eu le temps de bien la regarder et, de jour, elle m'étonna encore plus. Il était difficile de rencontrer créature plus étrange et plus originale, du moins en apparence. Petite, avec des yeux noirs étincelants, des yeux qui n'avaient rien de russe, avec des cheveux noirs en broussaille très épais, un regard obstiné, muet et énigmatique, elle pouvait retenir l'attention de n'importe quel passant dans la rue. C'était son regard surtout qui frappait. Il brillait d'intelligence, et en même temps il était soupçonneux et défiant. Sa méchante robe, sale et usée, ressemblait encore plus qu'hier à une guenille, à la lumière du jour. Il me sembla qu'elle était atteinte de quelque maladie chronique, lente et opiniâtre, qui graduellement, mais inexorablement, ruinait son organisme. Son visage maigre et pâle avait une teinte bilieuse, jaune brun, qui malgré toutes les difformités de la misère et de la maladie, elle n'était pas laide. Elle avait de jolis sourcils finement arqués, et surtout un beau front large et un peu bas et des lèvres bien dessinées au pli audacieux et fier, mais pâles, presque incolores.

« Ah ! te voilà ! m'écriai-je : je pensais bien que tu reviendrais. Entre donc ! »

Elle franchit le seuil lentement, comme hier, en jetant autour d'elle un regard méfiant. Elle examina attentivement la

chambre où avait vécu son grand-père, comme si elle cherchait à y surprendre les changements qu'y avait introduits un nouveau locataire. Mais, tel grand-père, telle petite-fille, me dis-je à part moi. Ne serait-elle pas folle ? Elle se taisait toujours. J'attendais.

« Je viens chercher les livres, murmura-t-elle enfin, en baissant les yeux.

– Ah ! oui ! tes livres ! les voilà, prends-les. Je les ai gardés exprès pour toi. »

Elle me regarda avec curiosité et eut une grimace bizarre qui semblait vouloir être un sourire incrédule. Mais l'ébauche de sourire disparut et fit place brusquement à l'ancienne expression, sévère et énigmatique.

« Est-ce que grand-père vous a parlé de moi ? me demanda-t-elle en me regardant de la tête aux pieds d'un air ironique.

– Non, il ne m'a pas parlé de toi, mais il…

– Pourquoi donc saviez-vous que je viendrais ? Qui vous l'a dit ? demanda-t-elle en m'interrompant.

– Parce qu'il me semblait que ton grand-père ne pouvait vivre seul, abandonné de tous. Il était si vieux, si faible ; aussi j'ai pensé que quelqu'un venait le voir. Tiens, voici tes livres. Tu étudies dedans ?

– Non.

– À quoi te servent-ils alors ?

– Mon grand-père me donnait des leçons quand je venais le voir.

– Et tu n'es plus venue près ?

– Non…, je suis tombée malade, ajouta-t-elle, comme pour se justifier.

– Est-ce que tu as une famille, un père, une mère ? »

Elle fronça brusquement les sourcils et me lança un regard effrayé. Puis elle baissa les yeux, se détourna sans mot dire et sortit lentement de la pièce, sans daigner me répondre, exactement comme hier. Je la suivais des yeux avec stupéfaction. Mais elle s'arrêta sur le seuil.

« De quoi est-il mort ? » demanda-t-elle brusquement en se tournant imperceptiblement vers moi, exactement avec le même geste et le même mouvement qu'hier, lorsque, sortant et regardant la porte, elle m'avait demandé des nouvelles d'Azor.

Je m'approchai d'elle et commençai à lui faire un récit hâtif. Elle écoutait en silence, avec attention, tête baissée, me tournant le dos. Je lui racontai aussi que le vieux, en mourant, avait parlé de la sixième rue. « J'ai supposé, ajoutai-je, que là-bas vivait sans doute quelqu'un qui lui était cher, c'est pourquoi j'attendais qu'on vienne prendre de ses nouvelles. Il t'aimait certainement, puisqu'il a parlé de toi à ses derniers instants.

– Non, murmura-t-elle, comme à regret. Il ne m'aimait pas. »

Elle était très émue. En lui parlant, je me penchai vers elle et regardai son visage. Je remarquai qu'elle faisait des efforts terribles pour étouffer son émotion, par fierté devant moi. Elle devenait de plus en plus pâle et se mordit violemment la lèvre inférieure. Mais ce qui me frappa surtout, ce furent les battements étranges de son cœur. Il battait de plus en plus fort, si

bien qu'à la fin, on pouvait l'entendre à deux ou trois pas, comme lors d'un anévrisme. Je croyais qu'elle allait soudain éclater en pleurs, comme hier ; mais elle se domina.

« Où est la palissade ?

– Quelle palissade ?

– Celle près de laquelle il est mort ?

– Je te la montrerai…, quand nous sortirons. Mais écoute : comment t'appelles-tu ?

– Ça ne vaut pas la peine…

– Qu'est-ce qui ne vaut pas la peine ?

– Rien…, je n'ai pas de nom, dit-elle brusquement ; elle semblait de mauvaise humeur, et fit le geste de s'en aller. Je la retins.

– Attends, étrange petite fille ! Je te veux du bien, tu sais ; j'ai pitié de toi, depuis que tu as pleuré hier dans un coin de l'escalier. Je ne peux pas y penser… De plus, ton grand-père est mort entre mes bras et c'est sûrement à toi qu'il songeait lorsqu'il a parlé de la sixième rue, c'est donc un peu comme s'il t'avait confiée à moi. Il m'apparaît en rêve… Je t'ai gardé tes livres et tu es farouche, comme si tu avais peur de moi. Tu es sans doute très pauvre, orpheline peut-être, à la charge des autres ; ce n'est pas vrai ? »

Je cherchais à la rassurer avec chaleur et je ne sais moi-même ce qui m'attirait en elle. À mon sentiment était mêlé autre chose que de la pitié. Était-ce le caractère mystérieux de cette rencontre, l'impression produite par Smith, ou le caractère fantasque de ma propre humeur ? Je ne sais, mais j'étais irrésisti-

blement entraîné vers elle. Il me sembla que mes paroles l'avaient touchée ; elle me regarda d'un air bizarre, non plus sévèrement cette fois, mais avec douceur et longuement ; ensuite, elle baissa de nouveau les yeux, comme irrésolue.

« Elena, murmura-t-elle soudain, à l'improviste et presque à voix basse.

– Tu t'appelles Elena ?

– Oui…

– Dis-moi, est-ce que tu viendras me voir ?

– Je ne peux pas…, je ne sais pas…, si, je viendrai », murmura-t-elle, comme si elle luttait et débattait avec elle-même. À ce moment, une horloge sonna. Elle tressaillit et, me regardant avec une ineffable et douloureuse angoisse, elle me demanda :

« Quelle heure est-il ?

– Sans doute dix heures et demie. »

Elle poussa en cri d'effroi.

« Seigneur ! » dit-elle et elle s'enfuit sur-le-champ. Mais je l'arrêtai encore une fois dans l'antichambre.

« Je ne te laisserai pas partir ainsi, lui dis-je. Que crains-tu ? Tu es en retard ?

– Oui, oui, je suis sortie en cachette ! Laissez-moi ! Elle va me battre ! s'écria-t-elle, en essayant de s'arracher de mes mains.

– Écoute un peu et ne te débats pas : tu vas à Vassili-Ostrov, moi aussi, je vais dans la treizième rue. Je suis en retard et j'ai l'intention de prendre un fiacre. Veux-tu venir avec moi ? Je te reconduirai. Tu arriveras plus vite qu'à pied…

– Il ne faut pas, il ne faut pas que vous veniez chez moi », s'écria-t-elle, en proie à une frayeur extrême. Ses traits se déformèrent de terreur à la seule pensée que je pouvais aller où elle habitait.

« Mais je te dis que je vais dans la treizième rue, où j'ai affaire, et non chez toi ! Je ne te suivrai pas. Avec un fiacre, nous serons vite arrivés. Partons ! »

Nous descendîmes en hâte. Je pris le premier véhicule venu, un méchant drojki. Elena était visiblement très pressée, puisqu'elle avait accepté de s'y asseoir avec moi. Le plus étonnant était que je n'osais même pas la questionner. Elle agita les bras et faillit sauter à terre, lorsque je lui demandai qui elle craignait tant chez elle… « Quel est ce mystère ? » me dis-je.

Sur le drojki, elle était très mal assise. À chaque secousse, elle s'agrippait à mon paletot de sa main gauche, une main petite, sale et gercée. De l'autre main, elle serrait ses livres ; tout laissait voir que ces livres lui étaient très chers. En arrangeant sa robe, elle découvrit brusquement sa jambe, et je vis, à mon grand étonnement, qu'elle était pieds nus dans ses souliers percés. Bien que j'eusse résolu de ne plus lui poser de questions, je ne pus y tenir cette fois encore.

« Quoi, tu n'as pas de bas ? lui demandai-je. Comment peux-tu sortir pieds nus avec cette humidité et ce froid ?

– Non, je n'en ai pas, répondit-elle, d'un ton saccadé.

– Ah ! mon Dieu, mais pourtant tu habites bien chez quelqu'un ? Tu aurais dû demander des bas, puisque tu avais besoin de sortir.

– Ça me plaît comme ça.

– Mais tu prendras mal, tu mourras !

– Ça m'est bien égal. »

Elle répugnait visiblement à répondre et mes questions l'irritaient.

« Tiens, c'est là qu'il est mort », lui dis-je, en lui montrant la maison près de laquelle était mort le vieillard.

Elle regarda avec attention, et, brusquement, se tournant vers moi d'un air suppliant, elle me dit :

« Pour l'amour de Dieu, ne me suivez pas ! Je viendrai, je viendrai ! Dès que je pourrai, je viendrai.

– C'est bon, je t'ai déjà dit que je n'irais pas chez toi. Mais qui crains-tu ? Tu es sans doute malheureuse. Cela me fait peine de te regarder…

– Je ne crains personne, répondit-elle avec une sorte d'exaspération dans la voix.

– Mais tu as dit tout à l'heure : « Elle va me battre ! »

– Qu'elle me batte ! répondit-elle et ses yeux se mirent à étinceler. Qu'elle me batte ! » répéta-t-elle d'un ton amer, et sa lèvre supérieure se souleva de façon méprisante et se mit à trembler.

Enfin, nous arrivâmes à Vassili-Ostrov. Elle arrêta le cocher à l'entrée de la sixième rue et sauta du drojki en regardant autour d'elle d'un air inquiet.

« Allez-vous-en, je viendrai vous voir ! répétait-elle dans une terrible anxiété, me suppliant de ne pas la suivre. Sauvez-vous vite, vite ! »

Je poursuivis mon chemin. Mais après avoir longé le quai un instant, je congédiai le cocher et, revenant sur mes pas jusqu'à la sixième rue, je passai rapidement sur l'autre trottoir. Je l'aperçus ; elle n'avait pas encore eu le temps de s'éloigner beaucoup, quoiqu'elle marchât très vite ; elle regardait à chaque instant autour d'elle ; elle s'arrêta même un instant, pour mieux épier si je la suivais ou non. Mais je me dissimulai sous une porte cochère et elle ne m'aperçut pas. Elle alla plus loin, et je lui emboîtai le pas, toujours de l'autre côté de la rue.

Ma curiosité était excitée au dernier degré. Je m'étais promis de ne pas la suivre mais je voulais, à tout hasard, savoir dans quelle maison elle allait entrer. J'étais sous l'influence d'une impression lourde et étrange, semblable à celle qu'avait produite en moi son grand-père quand Azor était mort dans la confiserie.

IV

Nous marchâmes longtemps, jusqu'à la Petite Avenue. Elle courait presque ; enfin, elle entra dans une boutique. Je m'arrêtai pour l'attendre. Elle ne vit tout de même pas dans une boutique, me dis-je.

En effet, une minute après, elle sortit, mais cette fois elle n'avait plus ses livres. Au lieu de livres, elle portait une sorte de terrine. Après avoir parcouru un court chemin, elle pénétra sous la porte cochère d'une maison de piètre apparence. Cette maison était petite, vieille, en brique, à deux étages, et peinte d'une couleur jaune sale. À l'une des trois fenêtres de l'étage inférieur, on voyait un petit cercueil rouge, enseigne d'un fabricant de cercueils. Les fenêtres de l'étage supérieur étaient extraordinairement petites et parfaitement carrées, avec des vitres ternes, vertes et fendues, à travers lesquelles on apercevait des rideaux de calicot rose. Je traversai la rue, m'approchai de la maison, et lus sur une plaque de fer, au-dessus de la porte : maison de la bourgeoise Boubnova.

Mais à peine avais-je eu le temps de déchiffrer l'inscription qu'on entendit retentir, dans la cour de la dame Boubnova, un cri perçant, suivi d'invectives. Je jetai un coup d'œil par le guichet : sur la marche d'un petit perron de bois se tenait une grosse femme, vêtue comme à la ville, avec un bonnet et un châle vert. Son visage était d'une teinte écarlate repoussante ; ses petits yeux bouffis et injectés de sang luisaient de méchanceté. Il était évident qu'elle était en état d'ébriété, bien qu'on fût loin encore du dîner. Elle vociférait après la pauvre Elena, qui se tenait devant elle comme frappée de stupeur, la terrine dans les

mains. Au bas de l'escalier, derrière le dos de la femme au visage rubicond, une créature mal peignée, toute barbouillée de blanc et de rouge observait la scène. Au bout d'un instant, la porte de l'escalier de l'entresol s'ouvrit et sur les marches se montra une femme d'âge moyen, sans doute attirée par les cris, vêtue pauvrement, de mine avenante et modeste. Par la porte entrouverte, d'autres locataires du premier étage passèrent la tête : un vieillard branlant et une jeune fille. Un robuste moujik de haute taille, sans doute le concierge, se tenait au milieu de la cour, un balai à la main, et regardait paresseusement toute la scène.

« Ah ! maudite, ah ! sangsue, ah ! punaise ! » glapissait la femme, déchargeant toutes les injures de son répertoire, sans points ni virgules, mais avec une sorte de hoquet. « C'est ainsi que tu me récompenses du mal que je me donne, saleté ! On l'envoie juste chercher des concombres, et elle disparaît ! Mon cœur sentait qu'elle allait filer ! Mon cœur me faisait mal ! Hier soir, je lui ai déjà arraché tous ses tifs et aujourd'hui elle se sauve de nouveau ! Mais où vas-tu donc, dévergondée, où vas-tu ? Chez qui vas-tu, mécréante, vermine, poison, chez qui ! Parle, pourriture, ou je t'étrangle ! »

Et la femme en furie se jeta sur la pauvre fillette ; mais, apercevant la locataire du premier étage qui la regardait sur le perron, elle s'arrêta brusquement et, se tournant vers elle, se mit à pousser des clameurs encore plus perçantes en agitant les bras, comme si elle la prenait à témoin du crime monstrueux de sa malheureuse victime.

« Sa mère a crevé ! Vous le savez vous-mêmes, bonnes gens ; elle est restée seule, sans un sou. Je vois que vous l'avez sur les bras, malheureux qui n'avez déjà rien à manger ; allons, que je me suis dit, en l'honneur de saint Nicolas, je me donnerai cette peine, je recueillerai l'orpheline. Et je l'ai prise chez moi. Et qu'est ce que vous croyez ? Voilà déjà deux mois que je

l'entretiens, en ces deux mois elle m'a bu tout mon sang, elle m'a dévorée. La sangsue ! le serpent à sonnettes ! le démon ! Elle ne dit rien, qu'on la batte, qu'on la laisse tranquille, elle ne dit jamais rien ; comme si elle avait la bouche pleine ! Elle me déchire le cœur, et elle ne dit rien ! Mais pour qui te prends-tu, pécore guenon ! Sans moi, tu serais morte de faim dans la rue. Tu devrais me baiser les pieds, avorton ! Sans moi, tu aurais déjà crevé !

– Mais qu'avez-vous à vous surmener ainsi, Anna Triphonovna ? Qu'a-t-elle fait pour vous contrarier encore ? demanda respectueusement la femme à qui s'adressait la mégère déchaînée.

– Ce qu'elle a fait, ma bonne dame, ce qu'elle a fait ? Je ne veux pas qu'on aille contre ma volonté ! N'agis pas bien comme tu l'entends, mais fais mal à mon idée : voilà comme je suis ! Mais elle a failli me faire périr aujourd'hui ! Je l'envoie acheter des concombres, et elle ne revient qu'au bout de trois heures ! Mon cœur le pressentait, quand je l'ai envoyée ; il me faisait mal, il m'élançait ! Où est-elle allée ? Quels protecteurs s'est-elle trouvés ? Est-ce que je ne l'ai pas comblée de mes bienfaits ? Et dire que j'ai remis une dette de quatorze roubles-argent à sa coquine de mère, que je l'ai enterrée à mes frais, et que je me suis chargée de l'éducation de son diablotin ! Vous savez vous-même ce que c'est, ma brave dame ! Est-ce que je n'ai pas raison de la secouer, après ça ? Elle aurait dû avoir du sentiment et au lieu de ça, elle va contre moi ! Je voulais son bonheur. Je voulais lui faire porter des robes de mousseline, à cette traînée, je lui ai acheté des bottines au bazar, je l'ai habillée comme une princesse, une vraie fête ! Et qu'est-ce que vous croyez, brave gens ! En deux jours, elle a mis sa robe en pièces, en lambeaux et elle va comme ça ! Et elle l'a fait exprès, je ne mens pas, je l'ai vue de mes yeux : « Je veux une robe de coutil, qu'elle a dit, je ne veux pas de mousseline ! » Alors, je me suis soulagée, je l'ai si bien rossée qu'après j'ai dû appeler le médecin, lui donner de

l'argent. Il y avait de quoi t'étrangler, punaise, et au lieu de ça, je t'ai juste privée de lait pour une semaine ! Pour la punir, je lui ai fait aussi laver les planchers ; et croyez-vous, la voilà qui lave, la charogne, elle lave ! Elle m'échauffe le cœur et elle lave ! Je me suis dit : elle va se sauver ! Et à peine j'avais eu cette idée qu'en un clin d'œil, hier, elle a disparu ! Vous avez vous-mêmes entendu, bonnes gens, comme je l'ai battue hier, je m'en suis rompu les mains, je lui ai enlevé ses bas et ses chaussures, je me suis dit qu'elle ne s'en irait pas nu-pieds, et aujourd'hui, elle remet ça ! Où as-tu été ? Parle ! Qui es-tu allée voir, mauvaise graine, à qui m'as-tu dénoncée ? Parle donc, bohémienne, parle ! »

Et dans un accès de rage, elle se jeta sur l'enfant folle de terreur, l'attrapa par les cheveux et le jeta à terre. La terrine de concombres s'échappa et se brisa ; cela augmenta encore la fureur de la mégère ivre. Elle frappa sa victime au visage, à la tête ; mais Elena se taisait obstinément et ne laissa échapper ni un son, ni un cri, ni une plainte, même sous les coups. Je me précipitai dans la cour, hors de moi d'indignation, et allai droit sur la femme ivre.

« Que faites-vous ? Comment osez-vous traiter ainsi une pauvre orpheline ? m'écriai-je en prenant la furie par le bras.

– Quoi ? Mais qui es-tu ? se mit-elle à hurler, lâchant Elena et mettant ses poings sur ses hanches. Que venez-vous faire dans ma propre maison ?

– Il y a que vous êtes sans pitié ! criai-je. Comment osez-vous persécuter ainsi cette malheureuse enfant ? Ce n'est pas votre fille : je vous ai entendue moi-même dire qu'elle était seulement votre enfant adoptive, une pauvre orpheline…

– Seigneur Jésus ! se mit à crier la furie, d'où sors-tu ? Tu es venu avec elle, peut-être ? C'est bon, je vais de ce pas chez le commissaire ! Andréï Timoféitch lui-même me considère

comme noble ! Alors c'est chez toi qu'elle va ! Qui es-tu ? Tu viens mettre le trouble dans la maison des autres. Au secours ! »

Elle se jeta sur moi, les poings fermés. Mais à cet instant retentit soudain un cri perçant et inhumain. Je regardai : Elena, qui était debout, comme privée de sentiments, s'abattit brusquement sur le sol avec un cri effrayant, anormal, et se débattit dans de terribles convulsions. Son visage grimaçait. C'était une crise d'épilepsie. La fille dépeignée et la femme d'en bas accoururent, la soulevèrent et l'emportèrent.

« Si elle pouvait crever, la maudite ! glapit la femme. C'est la troisième crise du mois… Dehors, mouchard ! et elle se rejeta vers moi.

– Qu'est-ce que tu as à rester planté là, toi, le concierge ? Pourquoi est-ce qu'on te paye ?

– Dehors ! Ouste ! Veux-tu qu'on te caresse le dos ? me dit le concierge d'une voix basse et indolente comme pour la forme. Ne te mêle pas des affaires des autres. File ! »

Il n'y avait rien à faire, je franchis la porte, convaincu que mon intervention avait été parfaitement inutile. Mais je bouillais d'indignation Je restai sur le trottoir, près de la porte et regardai par le guichet. Dès que je fus parti, la femme monta précipitamment, et le concierge, après avoir fait son travail, disparut lui aussi. Un instant après, la femme qui avait aidé à emporter Elena descendit le perron, se hâtant vers son logis. Lorsqu'elle m'aperçut, elle s'arrêta et me regarda avec curiosité. Son visage paisible et bon me réconforta. Je rentrai dans la cour et allai droit vers elle.

« Permettez-moi de vous demander, commençai-je, qui est cette fille et ce que fait d'elle cette horrible femme ? Ne croyez pas, je vous prie, que je vous pose cette question par simple cu-

riosité. J'ai rencontré cette enfant et, par suite d'une certaine circonstance, je m'intéresse beaucoup à elle.

– Si vous vous y intéressez, vous feriez mieux de la prendre chez vous ou de lui trouver une place que de la laisser se perdre ici, dit la femme comme à regret, en faisant un mouvement pour s'éloigner de moi.

– Mais que puis-je faire, si vous ne me renseignez pas ? Je vous le dis, je ne sais rien. C'est sans doute Mme Boubnova elle-même, la propriétaire ?

– Oui, c'est elle.

– Mais comment donc la petite fille est-elle tombée entre ses mains ? Sa mère est morte ici ?

– En tout cas, elle est là… Ce n'est pas notre affaire. Et elle voulut derechef s'en aller.

– Montrez-vous obligeante : je vous le dis, cela m'intéresse beaucoup. Je peux peut-être faire quelque chose. Qui est cette enfant ? Qui était ça mère, le savez-vous ?

– Il paraît qu'elle venait d'ailleurs, que c'était une étrangère ; elle vivait en bas ; elle était bien malade ; elle s'en est allée de la poitrine.

– Elle était très pauvre alors, si elle habitait un coin du sous-sol ?

– Hélas ! la malheureuse ! Ça fendait le cœur de la voir. Nous avons déjà bien du mal à vivre, eh bien, elle nous devait six roubles après les cinq mois qu'elle est restée chez nous. C'est nous qui l'avons enterrée. C'est mon mari qui a fait la bière.

– Alors pourquoi la Boubnova dit-elle que c'est elle qui l'a fait enterrer ?

– Ça, c'est un peu fort, ce n'est pas elle !

– Comment s'appelait-elle ?

– Je ne saurai pas te le prononcer, mon bon ; c'est difficile ; elle devait être Allemande.

– Smith ?

– Non, ce n'était pas tout à fait ça. Et Anna Triphonovna a pris la petite chez elle pour l'élever, qu'elle dit. Mais c'est pas bien beau…

– C'est sans doute dans un but quelconque qu'elle l'a prise…

– Elle fait de vilaines affaires, répondit la femme, comme si elle était irrésolue et hésitait à parler. Nous, ça ne nous regarde pas ; nous n'avons rien à y voir…

– Et tu ferais mieux de tenir ta langue ! » Une voix d'homme retentit derrière nous. C'était un homme d'un certain âge, en robe de chambre avec un caftan par-dessus, et qui avait l'air d'un citadin, d'un artisan : le mari de mon interlocutrice.

« Hé, monsieur, nous n'avons rien à vous dire ; ce n'est pas notre affaire…, dit-il en me jetant un regard de travers. Et toi, va-t-en ! Adieu, monsieur ; nous sommes fabricants de cercueils. Si vous avez besoin de quelque chose qui ait rapport à notre métier, ce sera avec le plus grand plaisir… Mais en dehors de cela, nous n'avons rien à faire avec vous… »

Je sortis de cette maison perplexe et fort troublé. Je ne pouvais rien faire, mais je sentais qu'il m'était pénible d'abandonner tout ainsi. Certaines des paroles de la femme du fabricant de cercueils m'avaient remué. Là se cachait quelque affaire malpropre : je le pressentais.

Je marchais, tête basse, tout à mes réflexions, lorsque soudain une voix rauque m'appela par mon nom de famille. Je regardai : devant moi se tenait un homme ivre, presque chancelant, vêtu assez proprement, mais enveloppé d'un mauvais manteau et coiffé d'une casquette graisseuse. Son visage m'était connu. Je m'arrêtai pour le regarder. Il me fit un clin d'œil et m'adressa un sourire ironique.

« Tu ne me reconnais pas ? »

V

« Ah ! Mais c'est toi, Masloboiev ! m'écriai-je, reconnaissant soudain en lui un ancien camarade du lycée de ma province. En voilà une rencontre !

– Oui ! Six ou sept ans que nous ne nous sommes vus. C'est-à-dire que si, nous nous sommes rencontrés, mais Votre Excellence n'a pas daigné m'accorder un regard. Car vous êtes général, dans la littérature !… » En disant cela, il sourit d'un air moqueur.

« Allons, frère, tu dis des sornettes, l'interrompis-je. Tout d'abord les généraux, même dans la littérature, ne sont pas faits comme moi, et, deuxièmement, permets-moi de te dire que je me souviens très nettement que je t'ai rencontré deux ou trois fois dans la rue, et que c'est toi qui visiblement m'as fui ; je ne vais pas m'approcher quand je vois qu'un homme m'évite. Et sais-tu ce que je pense ? Si tu n'étais pas ivre en ce moment, tu ne m'aurais pas appelé. Ce n'est pas vrai ? Allons, bonjour ! Je suis très content, très content de t'avoir rencontré.

– Vrai ! Et je ne te compromettrai pas par mon aspect… incorrect ? Mais ce n'est pas la peine de demander cela ; ça n'a pas d'importance ; je me souviens toujours du gentil petit garçon que tu étais, frère Vania. Te souviens-tu qu'on t'a fouetté à ma place ? Tu n'as rien dit, tu ne m'as pas trahi, et moi, en guise de reconnaissance, je me suis moqué de toi pendant toute une semaine. Âme innocente que tu es ! Salut, mon âme, salut ! (Nous nous embrassâmes.) Ça fait combien d'années que je me débats

tout seul, jour et nuit ; les jours passent, mais je n'oublie pas le passé. Je n'oublie pas. Et toi, et toi ?

– Eh bien, moi aussi, je me débats tout seul… »

Il me regarda longuement, avec la tendresse d'un homme affaibli par le vin. C'était au demeurant un excellent garçon.

« Non, Vania, toi, c'est autre chose ! dit-il enfin, d'un ton tragique. J'ai lu, tu sais ; j'ai lu, Vania, j'ai lu !… Mais écoute : parlons à cœur ouvert ! Tu es pressé ?

– Oui, et je te l'avoue, je suis très ébranlé par certain événement. Dis-moi où tu habites. Cela vaudra mieux.

– Je vais te le dire. Mais ça ne vaut pas mieux ; dois-je te dire ce qui vaut le mieux ?

– Eh bien, qu'est-ce que c'est ?

– Voilà ! Tu vois ? » Et il me montra une enseigne, à dix pas de l'endroit où nous nous trouvions. « Tu vois : confiserie et restaurant. À vrai dire, c'est tout simplement un restaurant, mais c'est un bon endroit. Je te le dis, c'est un endroit correct ; quant à la vodka, inutile d'en parler ! j'en ai bu, très souvent, je la connais ; et ici on n'oserait pas me donner quelque chose de mauvais. On connaît Philippe Philippytch. Car je m'appelle Philippe Philippytch. Quoi ? Tu fais la grimace ? Non, laisse-moi achever. Il est onze heures et quart, je viens de regarder ; à midi moins vingt-cinq exactement, je te laisse partir. Et d'ici là nous taillerons une bavette. Vingt minutes pour un vieil ami, ça va ?

– Si ce n'est que vingt minutes, ça va ; car j'ai à faire, mon cher, je te le jure…

– Si ça va, ça va. Seulement voilà deux mots d'abord ; tu n'as pas l'air bien, on dirait qu'on vient de te contrarier, ce n'est pas vrai ?

– C'est vrai.

– J'ai deviné. Maintenant, frère, je m'adonne à l'étude de la physionomie, c'est une occupation comme une autre ! Mais allons, nous causerons. En vingt minutes, j'ai tout d'abord le temps de faire un sort à tout un samovar, d'avaler un petit verre de liqueur de bouleau, puis de livèche, puis d'orange, puis de *parfait-amour* et j'inventerai encore quelque chose d'autre. Je bois, frère ! Je ne vaux quelque chose que les jours de fête avant la messe. Mais toi, tu ne boiras pas, si tu ne veux pas. J'ai simplement besoin de toi. Si tu bois, tu témoigneras d'une particulière noblesse d'âme. Allons ! Nous bavarderons un peu, puis, pendant une dizaine d'années, chacun ira de nouveau de son côté. Je ne te vaux pas, frère Vania !

– Allons, ne jacasse pas, marchons plus vite. Je t'accorde vingt minutes et ensuite tu me laisseras tranquille. »

Dans le restaurant, il fallait gagner le second étage en grimpant un escalier de bois en colimaçon avec un perron. Mais dans l'escalier, nous nous heurtâmes soudain à deux hommes complètement ivres. Lorsqu'ils nous virent, ils se rangèrent en chancelant.

L'un d'entre eux était un garçon très jeune et encore imberbe, avec de petites moustaches à peine naissantes ; il avait une expression de bêtise renforcée. Il était vêtu avec élégance, mais de façon un peu ridicule ; on aurait dit qu'il avait endossé l'habit d'un autre ; il avait des bagues aux doigts, une coûteuse épingle de cravate et il était coiffé sottement, avec une sorte de toupet. Il ne faisait que sourire et ricaner. Son compagnon avait déjà une cinquantaine d'années : gros, ventru, vêtu assez négli-

gemment ; il portait lui aussi une grosse épingle de cravate ; il était chauve, avec un visage grêle, flasque et aviné et des lunettes sur un nez en forme de bouton. L'expression de ce visage était mauvaise et sensuelle. Ses vilains yeux, méchants et soupçonneux, noyés dans la graisse, semblaient regarder comme à travers une fente. Ils connaissaient apparemment tous deux Masloboiev, mais l'homme au gros ventre, en nous croisant, fit une grimace de mécontentement qui disparut aussitôt, et le jeune se répandit en un sourire doucereux et servile. Il ôta même sa casquette. Il avait une casquette.

« Pardonnez-moi, Philippe Philippytch, marmotta-t-il, en regardant celui-ci d'un air attendri.

– Pourquoi ?

– Parce que… (il se donna une chiquenaude sur le cou) Mitrochka est là. C'est un gredin, Philippe Philippytch, c'est clair.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Mais oui… Lui (il fit un signe de tête vers son camarade), la semaine dernière, grâce à ce même Mitrochka, ils lui ont, dans un mauvais lieu, barbouillé la frimousse avec de la crème… Hi, hi ! »

Son compagnon le poussa du coude d'un air furieux.

« Vous devriez venir avec nous, Philippe Philippytch, nous viderions une ou deux bouteilles, pouvons-nous espérer ?

– Non, mon cher, je n'ai pas le temps maintenant, répondit Masloboiev. J'ai à faire.

– Hi, hi ! Moi aussi, j'ai à faire, et à vous… » Son compagnon le poussa encore une fois du coude.

« Plus tard, plus tard ! »

Masloboiev semblait s'efforcer de ne pas les regarder. Mais dès que nous fûmes entrés dans la première pièce, que traversait dans toute sa longueur un comptoir assez propre, surchargé de hors-d'œuvre, de pâtés et de flacons de liqueurs de diverses couleurs, Masloboiev me conduisit rapidement dans un coin et me dit :

« Le jeune, c'est le fils de Sizobrioukhov, le grainetier bien connu. Il a reçu un demi-million à la mort de son père et maintenant il fait la noce. Il est allé à Paris, il y a jeté un tas d'argent par les fenêtres, il a peut-être même tout dépensé ; puis il a hérité de son oncle, et il est revenu de Paris ; maintenant, il liquide le reste. D'ici un an, il sera probablement réduit à la besace. Il est bête comme une oie, il court les meilleurs restaurants, les caveaux, les cabarets et les actrices et il a fait une demande pour entrer dans les hussards. L'autre, le plus vieux, c'est Archipov, c'est aussi une espèce de marchand ou d'intendant, il s'est occupé de fermes d'eaux-de-vie, le coquin, le fripon, et maintenant c'est l'inséparable de Sizobrioukhov ; c'est Judas et Falstaff tout à la fois, il a fait banqueroute deux fois, c'est un être d'une sensualité répugnante, il a certains caprices. Je lui connais à ce propos une affaire criminelle ; mais il s'en est tiré. Dans un sens, je suis très content de l'avoir rencontré ici ; je l'attendais… Archipov, bien entendu, gruge Sizobrioukhov ; il connaît toutes sortes d'endroits, aussi il est précieux pour des gamins de cette espèce. Il y a longtemps que je lui garde une dent. Mitrochka, le gaillard là-bas en manteau paysan avec une tête de tzigane, qui est assis près de la fenêtre, lui en veut, lui aussi. Ce Mitrochka est maquignon et il connaît tous les hussards de la ville. Je vais te dire une chose : c'est un tel filou qu'il te fabriquera un faux billet sous le nez et que tu le lui échangeras tout de même, bien que tu l'aies vu faire. Avec son manteau de velours, il a l'air d'un slavophile (mais, d'après moi, cela lui va bien ; d'ailleurs mets-

lui un froc tout ce qu'il y a de chic et tout le branle-bas, conduis-le au Club Anglais et dis là-bas que c'est un quelconque prince régnant Barabanov, il trompera son monde deux heures durant, jouera au whist et parlera comme un prince, ils n'y verront goutte ; il les mettra dedans). Il finira mal. Donc, ce Mitrochka garde une dent au gros parce qu'il est à sec pour l'instant et que le gros lui a soufflé Sizobrioukhov qui était son ami avant, sans lui laisser le temps de l'étriller. S'ils se sont rencontrés tout à l'heure au restaurant, il a dû y avoir quelque histoire. Je sais même ce que c'est et je devine que c'est Mitrochka et nul autre qui m'a fait savoir qu'Archipov et Sizobrioukhov seraient ici et qu'ils rôdent dans les alentours en quête de quelque vilaine affaire. Je veux utiliser la haine de Mitrochka pour Archipov, j'ai mes raisons, et c'est un peu pour cela que je me suis montré ici. Mais je ne veux pas donner des idées à Mitrochka ; ne le regarde pas. Quand nous sortirons, il viendra sûrement de lui-même me dire ce que j'ai besoin de savoir... Et maintenant, entrons dans cette chambre-ci, Vania. Hé ! Stéphane, poursuivit-il en s'adressant au garçon : tu sais ce que je désire ?

– Oui, monsieur.

– Et tu vas nous l'apporter ?

– Bien, monsieur.

– C'est cela. Assieds-toi, Vania. Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Car je vois que tu me regardes. Ça t'étonne ? Il n'y a pas de quoi. Tout peut arriver à un homme, même des choses qu'il n'a jamais vues en rêve, et cela particulièrement lorsque..., eh bien, lorsque nous ânonnions Cornélius Népos tous les deux. Vois-tu, Vania, il y a une chose que tu dois croire : Masloboiev a beau s'être fourvoyé, son cœur est resté le même, ce sont les circonstances seules qui ont changé. Et bien que je me sois sali les mains, je ne suis pas plus vil qu'un autre. Je voulais être médecin, puis j'ai préparé le professorat de lettres russes, j'ai

même écrit un article sur Gogol, ensuite j'ai voulu me faire chercheur d'or ; j'ai failli me marier, car un homme bien vivant aime le pain blanc ; ELLE avait consenti, bien que la maison regorgeât tellement qu'il n'y avait pas de quoi allécher un chat. J'allais me rendre à la cérémonie nuptiale et je voulais emprunter des bottes solides, car les miennes étaient trouées depuis un an et demi et… je ne me suis pas marié. Elle a épousé un professeur et j'ai pris du travail dans un bureau, tout simplement. Puis après, ç'a été une autre chanson. Les années ont passé, et quoique je n'aie pas d'emploi pour l'instant, je gagne de l'argent sans me fatiguer ; j'accepte des pots-de-vin et je défends la vérité ; je fais le brave devant les brebis, et devant les braves, je suis moi-même brebis. J'ai des principes : je sais, par exemple, que c'est le nombre qui fait la force et… je vaque à mes occupations. Je travaille surtout dans les affaires officieuses… Tu saisis ?

– Tu n'es pourtant pas un mouchard ?

– Non, ce n'est pas cela, mais je m'occupe d'affaires, en partie officiellement et en partie pour mon propre compte. Vois-tu, Vania : je bois. Et comme je n'ai jamais noyé ma raison dans le vin, je sais quel sera mon avenir. Mon temps est passé : à laver un More, on perd sa lessive. Mais je te dirai une chose si l'homme ne parlait plus en moi, je ne me serais pas approché de toi aujourd'hui, Vania. Tu as dit vrai, je t'ai rencontré déjà, j'ai voulu bien des fois t'aborder, mais je n'osais pas, je remettais toujours. Je ne te vaux pas. Et tu as raison de dire que, si je t'ai accosté, c'est uniquement parce que j'étais soûl. Et bien que tout ceci soit un incroyable galimatias, nous cesserons de parler de moi. Parlons plutôt de toi. Eh bien, mon ami, je t'ai lu ! Je t'ai lu, et d'un bout à l'autre même ! Je parle de ton premier-né. Après l'avoir lu, j'ai failli devenir un homme rangé ! Il s'en est fallu de peu : mais j'ai réfléchi et j'ai préféré garder ma vie déréglée. Ainsi…

Il me parla encore longtemps. Au fur et à mesure qu'il s'enivrait, il s'attendrissait de plus en plus, presque jusqu'aux larmes. Masloboiev avait toujours été un brave garçon mais il avait toujours été original et d'un développement au-dessus de son âge : rusé, intrigant, fourbe et chicaneur dès les bancs de l'école, bien qu'au fond il ne fût pas dépourvu de cœur, c'était un homme perdu. Il y a beaucoup de gens de cette sorte parmi les Russes. Souvent, ils sont très doués : mais tout se brouille en eux, et surtout, par faiblesse sur certains points, ils sont capables d'aller sciemment contre leur conscience, et non seulement ils se perdent toujours, mais ils savent eux-mêmes d'avance qu'ils vont à leur perte. Masloboiev, entre autres, se noyait dans le vin.

« Maintenant, mon ami, encore un mot, poursuivit-il. J'ai d'abord entendu retentir ta gloire, ensuite j'ai lu différentes critiques sur toi (c'est vrai, je les ai lues ; tu crois peut-être que je ne lis rien) ; je t'ai rencontré plus tard avec de méchantes bottes, dans la boue, sans caoutchoucs, avec un chapeau cabossé et je me suis posé des questions à ton sujet. Maintenant, tu fais du journalisme ?

– Oui.

– C'est-à-dire que tu es devenu cheval de fiacre ?

– Oui, ça y ressemble.

– Pour ça, alors, frère, je te dirai qu'il vaut mieux boire. Ainsi moi, je m'enivre, je me couche sur mon divan (j'ai un excellent divan, avec des ressorts) et je pense, par exemple, que je suis Homère, ou Dante, ou Frédéric Barberousse, car on peut s'imaginer tout ce qu'on veut. Mais toi, tu ne peux pas te figurer que tu es Dante ou Frédéric Barberousse, premièrement, parce que tu désires être toi-même, et deuxièmement, parce que tout désir t'est interdit, puisque tu es un cheval de fiacre. Moi, j'ai

l'imagination, toi, tu as la réalité. Écoute un peu, franchement, sans détour, en frère (autrement tu m'offenserais pour dix ans), n'as-tu pas besoin d'argent ? J'en ai. Ne fais pas la grimace. Prends cet argent, tu seras quitte envers les employeurs, jette ton collier, et vis tranquillement sans soucis pendant toute une année ; tu pourras alors t'atteler à une idée qui t'est chère, produire une grande œuvre ! Hein ? Qu'en dis-tu ?

– Écoute, Masboloiev ! J'apprécie ton offre fraternelle, mais je ne peux rien te répondre pour l'instant : pourquoi ? ce serait long à raconter. Cela tient aux circonstances. D'ailleurs, je te promets de tout te dire plus tard, en frère. Je te remercie de ta proposition ; je te promets de venir te voir, et souvent. Mais voici ce dont il s'agit : puisque tu es franc avec moi, je me décide à te demander conseil, d'autant plus que tu me parais passé maître en ces sortes d'affaires. »

Et je lui racontai toute l'histoire de Smith et de sa petite-fille, en commençant par la confiserie. Chose étrange tandis que je faisais mon récit, je crus remarquer à ses yeux qu'il était au courant de cette histoire. Je l'interrogeai là-dessus.

« Non, ce n'est pas cela, répondit-il. Du reste, j'ai un peu entendu parler de Smith, je sais qu'un vieillard est mort dans cette confiserie. Quant à la dame Boubnova, je sais effectivement quelque chose sur elle. Je l'ai fait cracher au bassinet, il y a deux mois de cela. Je prends mon bien où je le trouve et c'est à cet égard seulement que je ressemble à Molière. Mais bien que je lui aie extorqué cent roubles, je me suis promis de lui soutirer la prochaine fois non plus cent roubles mais cinq cents. L'horrible femme ! Elle fait un trafic louche. Et ce ne serait rien, mais parfois elle va vraiment trop loin dans l'immonde. Ne crois pas que je sois un don Quichotte, je t'en prie. Le fait est que je peux trouver de jolis profits et j'ai été très content de rencontrer Sizobrioukhov il y a une demi-heure. On a évidemment amené Sizobrioukhov ici, c'est le gros qui l'a amené, et comme je sais à

quelle activité il s'adonne particulièrement, j'en conclus que… Mais je l'attraperai ! Je suis ravi que tu m'aies parlé de cette petite fille ; maintenant, je suis sur une autre piste. Tu sais, mon cher, je me charge de toutes sortes de commissions privées, et si tu voyais les gens que je fréquente ! J'ai fait une enquête dernièrement pour un prince, une petite affaire comme on n'en aurait pas attendu de ce monsieur. Ou bien, veux-tu que je te raconte l'histoire d'une femme mariée ? Viens me voir, frère, je t'ai préparé une masse de sujets de conversation, à ne pas y croire !…

– Et comment s'appelle ce prince ? » l'interrompis-je.

J'avais un pressentiment.

« Qu'est-ce que cela peut faire ? Mais si tu y tiens, il s'appelle Valkovski.

– Piotr Valkovski ?

– Oui. Tu le connais ?

– Un peu. Je te demanderai plus d'une fois des nouvelles de ce monsieur, dis-je en me levant : tu m'as énormément intéressé.

– Vois tu, vieil ami, tu peux me demander tout ce que tu voudras. Je sais raconter des histoires mais je reste dans certaines limites, tu me comprends ? Sinon, je perdrais crédit et honneur, en affaires bien entendu, et ainsi de suite.

– Alors, dans la mesure où l'honneur te le permettra… »

J'étais agité. Il s'en aperçut.

« Eh bien, que dis-tu de l'histoire que je viens de te raconter ? As-tu abouti à une conclusion, oui ou non ?

– Ton histoire ? Attends-moi un instant : je vais payer. »

Il s'approcha du comptoir et se trouva soudain, comme par hasard, à côté du garçon en manteau paysan, qu'il avait si familièrement appelé Mitrochka. Il me sembla que Masloboiev le connaissait un peu plus qu'il ne me l'avait avoué. Du moins, il était clair que ce n'était pas la première fois qu'ils se rencontraient. Mitrochka avait une allure assez originale : avec son manteau russe, sa chemise de soie rouge, les traits accentués, mais harmonieux de son visage basané et encore jeune, son regard étincelant et hardi, il produisait une impression curieuse et il ne laissait pas d'être attirant. L'assurance de ses gestes semblait affectée, mais en même temps en cet instant, il se contenait visiblement et désirait se donner l'air affairé, important et sérieux.

« Vania, me dit Masloboiev en me rejoignant, viens me voir à sept heures, j'aurai peut-être quelque chose à te dire. Seul, vois-tu, je n'ai pas de sens ; avant, j'en avais un, mais maintenant, je ne suis plus qu'un ivrogne et je me suis retiré des affaires. Mais j'ai encore des relations ; je peux attraper un renseignement par-ci par-là, flairer le vent auprès de gens subtils ; c'est ma façon de faire ; c'est vrai qu'à mes moments perdus, quand je suis sobre je veux dire, je fais aussi quelques petits travaux, toujours avec l'aide de mes relations…, surtout des enquêtes… Mais quoi ! En voilà assez… Voici mon adresse : dans la rue des Six Boutiques. Et maintenant, frère, je commence à tourner à l'aigre. Je vais encore vider un verre, et je m'en retourne chez moi. Je vais faire un petit somme. Tu viendras, je te ferai faire connaissance avec Alexandra Semionovna et, si nous avons le temps, nous parlerons de poésie.

– Et nous parlerons de l'autre affaire ?

– Peut-être.

– C'est bon, je viendrai, sans faute… »

VI

Anna Andréievna m'attendait depuis longtemps. Ce que je lui avais dit hier au sujet du billet de Natacha avait fortement piqué sa curiosité et elle m'attendait pour beaucoup plus tôt, vers les dix heures du matin. Lorsque j'arrivai chez elle à deux heures, les affres de l'attente avaient atteint la limite des forces de la pauvre vieille. Outre cela, elle était impatiente de me faire part des nouvelles espérances qui s'étaient levées en elle depuis hier et de me parler de Nikolaï Serguéitch, qui, bien qu'il fût souffrant et d'humeur sombre depuis la veille, était cependant particulièrement tendre avec elle. Lorsque j'apparus, elle me reçut avec un visage froid et mécontent, desserra à peine les lèvres et ne manifesta pas la moindre curiosité. Elle semblait me dire : « Pourquoi es-tu venu ? Tu as du temps à perdre à flâner ainsi chaque jour, mon cher. » Elle m'en voulait de ma venue tardive. Mais j'étais pressé, et, sans plus tarder, je lui racontai toute la scène d'hier chez Natacha. Dès que la vieille apprit la visite du prince et sa proposition solennelle, toute sa feinte mauvaise humeur se dissipa en un clin d'œil. Les mots me manquent pour décrire sa joie : elle était comme éperdue, elle se signait, pleurait, s'inclinait jusqu'à terre devant l'icône, m'embrassait et voulait tout de suite courir chez Nikolaï Serguéitch pour lui faire part de sa joie.

« Je t'en prie, mon ami, ce sont toutes ces humiliations et ces offenses qui l'ont rendu neurasthénique, mais dès qu'il saura qu'entière réparation est faite à Natacha, il oubliera tout à l'instant. »

Je la dissuadai à grand-peine. La bonne vieille, bien qu'elle eût vécu vingt-cinq ans avec son mari, le connaissait encore mal. Elle brûlait également d'envie d'aller sur-le-champ avec moi chez Natacha. Je lui objectai que Nikolaï Serguéitch non seulement n'approuverait peut-être pas sa démarche, mais que nous pourrions par-dessus le marché gâter ainsi toute l'affaire. Elle y renonça à grand-peine, mais me retint une demi-heure inutilement, et tout le temps ne faisait que dire : « Comment vais-je rester maintenant, avec une pareille joie, enfermée entre quatre murs ? » Je la persuadai enfin de me laisser partir, en lui disant que Natacha m'attendait avec impatience. La vieille me signa plusieurs fois, me chargera d'une bénédiction particulière pour Natacha, et faillit fondre en larmes lorsque je refusai catégoriquement de revenir la voir sur le soir, si rien de particulier n'arrivait à Natacha. Cette fois-là, je ne vis pas Nikolaï Serguéitch : il n'avait pas dormi de toute la nuit, s'était plaint de maux de tête, de frissons, et dormait pour l'instant dans son cabinet.

Natacha, elle aussi, m'avait attendu toute la matinée. Lorsque j'entrai, elle arpentait la chambre, selon son habitude, les bras croisés, réfléchissant. Maintenant encore, quand j'évoque son souvenir, je ne me la représente pas autrement que toujours seule, dans une misérable petite chambre, pensive, abandonnée, attendant, les bras croisés et les yeux baissés, allant et venant sans but.

Tout en continuant à faire lentement les cent pas, elle me demanda pourquoi j'étais si en retard. Je lui racontai brièvement toutes mes aventures, mais elle m'écoutait à peine. Elle était visiblement préoccupée.

« Qu'y a-t-il de nouveau ? lui demandai-je.

– Rien », me répondit-elle, mais d'un air qui me fit deviner aussitôt qu'il y avait effectivement du nouveau et qu'elle m'avait

attendu pour me le raconter, mais que, selon son habitude, elle ne me le raconterait pas tout de suite, mais au moment où je m'en irais. Cela se passait toujours ainsi entre nous. Je me prêtai même à son jeu et attendis.

Nous commençâmes, bien entendu, par parler de ce qui s'était passé la veille. Ce qui me frappa surtout, ce fut que nous tombâmes entièrement d'accord sur l'impression que nous avait produite le prince ; il lui déplaisait franchement, encore plus que la veille. Et, tandis que nous passions en revue tous les détails de sa visite, Natacha me dit brusquement :

« Écoute, Vania, cela se passe toujours ainsi : si au début, un homme vous déplaît, c'est un signe presque certain qu'il vous plaira dans la suite. Avec moi, du moins, il en en a toujours été ainsi.

– Dieu le veuille, Natacha. De plus, tout bien pesé, voici mon opinion arrêtée : le prince joue peut-être au jésuite, mais il consent vraiment et sérieusement à votre mariage. »

Natacha s'arrêta au milieu de la pièce et me jeta un regard sévère. Toute son expression était transformée ; ses lèvres tremblaient même légèrement.

« Mais comment aurait-il pu ruser et… mentir dans une PAREILLE circonstance ? demanda-t-elle d'un ton incertain et plein de hauteur.

– Justement ! Justement ! appuyai-je hâtivement.

– Il est certain qu'il n'a pas menti. Il me semble qu'il ne faut même pas y penser. Nous ne devons même pas voir là une manœuvre. Et, enfin, que serais-je à ses yeux, pour qu'il se rie ainsi de moi ? Un homme ne peut pas faire un pareil affront !

– Bien sûr, bien sûr ! » approuvai-je, mais je pensais à part moi : « Tu ne fais probablement que penser à cela, en allant et venant dans ta chambre, ma pauvre petite, et peut-être que tu doutes plus encore que moi. »

« Ah ! comme je voudrais qu'il revienne vite ! dit-elle. Il voulait passer toute une soirée avec moi et… Il doit avoir des affaires importantes, s'il a tout laissé et s'il est parti. Sais-tu ce que c'est, Vania ? As-tu entendu dire quelque chose ?

– Grand Dieu non ! Il cherche à se procurer de l'argent. On m'a dit qu'il prendrait part à une entreprise, ici-même, à Pétersbourg. Nous autres, Natacha, nous n'entendons rien aux affaires.

– C'est bien vrai. Aliocha m'a parlé d'une lettre hier.

– Des nouvelles, sans doute. Il est venu ?

– Oui.

– De bonne heure ?

– À midi ; il dort tard, tu sais. Il n'est resté qu'un instant. Je l'ai expédié chez Katerina Fiodorovna ; c'était impossible autrement.

– Est-ce qu'il n'avait pas lui-même l'intention d'y aller ?

– Si, si. »

Elle voulut encore ajouter quelque chose, mais se tut. Je la regardai et attendis. Son visage était triste. J'aurais voulu la questionner, mais il y avait des moments où elle détestait les questions.

« Qu'il est étrange, ce garçon, dit-elle enfin, avec une légère crispation des lèvres et comme s'efforçant de ne pas me regarder.

– Pourquoi ? Il est arrivé quelque chose ?

– Non, rien, comme ça… D'ailleurs, il a été très gentil… Seulement…

– Maintenant, tous ses chagrins et tous ses soucis ont pris fin », dis-je.

Natacha me jeta un regard insistant et scrutateur. Elle avait peut-être envie de me dire elle-même qu'Aliocha n'avait jamais eu de bien grands soucis, même par le passé, mais elle crut voir cette pensée dans mes yeux. Et elle se mit à bouder.

Aussitôt après, d'ailleurs, elle redevint prévenante et aimable. Cette fois-là, elle fut particulièrement douce. Je restai plus d'une heure chez elle. Elle était très inquiète. Le prince lui avait fait peur. Je remarquai, à certaines de ses questions, qu'elle aurait beaucoup voulu savoir quelle impression au juste elle avait produite hier sur lui. S'était-elle bien tenue ? N'avait-elle pas trop exprimé sa joie en sa présence ? Ne s'était elle pas montrée trop susceptible ou, au contraire, trop condescendante ? N'allait-il pas se faire des idées ? Se moquer d'elle ? La mépriser ?… À cette pensée, ses joues s'enflammaient.

« Comment peux-tu te tracasser ainsi au sujet de ce que ce mauvais homme pense ? Et même s'il pensait cela ? lui dis-je.

– Pourquoi serait-il mauvais ? » me demanda-t-elle.

Natacha était défiante, mais elle avait un cœur pur et une âme droite. Sa défiance découlait d'une source limpide. Elle avait de la fierté, une noble fierté, et elle ne pouvait supporter

que ce qu'elle considérait comme au-dessus de tout fût exposé à la moquerie sous ses propres yeux. Au mépris d'un homme vil, elle n'eût, bien entendu, répondu que par le mépris, mais, cependant, elle aurait souffert dans son cœur, si on s'était moqué de ce qu'elle considérait comme sacré, d'où que vint la raillerie. Cela ne venait pas d'un manque de fermeté. Cela provenait en partie de sa trop imparfaite connaissance du monde, de son peu de commerce avec les hommes et de sa vie retirée. Elle avait toujours vécu dans son coin sans presque jamais en sortir. Et enfin, elle avait au plus haut degré cette faculté des âmes bienveillantes qui lui venait peut-être de son père : louer un homme, le croire obstinément meilleur qu'il n'est, exagérer par parti pris tout ce qu'il a de bon. Il est pénible à ces êtres-là de perdre ensuite leurs illusions : d'autant plus pénible qu'on sent qu'on est soi-même coupable. Pourquoi avoir attendu plus qu'on ne pouvait vous donner ? Et ce désenchantement les attend d'un instant à l'autre. Le mieux est qu'ils restent tranquilles dans leur coin et n'en sortent pas ; j'ai même remarqué qu'ils aiment réellement leur coin, jusqu'à s'y retrancher complètement. D'ailleurs, Natacha avait supporté beaucoup de malheurs, beaucoup d'offenses. C'était un être malade et il ne faut pas l'accuser, si seulement il y a une accusation dans mes paroles…

Mais j'étais pressé et me levai pour m'en aller. Elle parut stupéfaite et faillit fondre en larmes, quoique tout le temps que je fusse resté chez elle, elle ne m'eût témoigné aucune tendresse particulière : au contraire, elle avait même été plus froide que d'habitude avec moi. Elle m'embrassa affectueusement et me regarda longuement dans les yeux.

« Écoute, me dit-elle, Aliocha était très bizarre aujourd'hui, il m'a surprise. Il a été très gentil, il avait l'air heureux, mais il voltigeait comme un papillon, comme un fat, il ne faisait que virevolter devant la glace. Il est vraiment devenu par trop sans gêne…, d'ailleurs il n'est pas resté longtemps. Figure-toi qu'il m'a apporté des bonbons.

– Des bonbons ? C’est très gentil, très naïf. Ah ! quels numéros vous faites, tous les deux ! Voilà maintenant que vous vous observez, que vous vous espionnez, que vous cherchez à déchiffrer vos pensées secrètes sur vos visages (et vous n’y connaissez rien !). Lui encore, ce n’est rien. Il est gai, c’est un écolier, comme avant. Mais toi, toi ! »

Toutes les fois que Natacha changeait de ton et s’approchait de moi, soit pour se plaindre d’Aliocha, soit pour me soumettre une question épineuse, ou pour me confier un secret avec le désir que je le comprisse à demi-mot, je me souviens qu’elle me regardait en découvrant ses petites dents et avec l’air de me supplier de prendre infailliblement la décision qui la soulagerait. Mais je me souviens aussi qu’à ces moments-là je prenais un ton sévère et tranchant, comme si je semonçais quelqu’un, et que je faisais cela sans aucune intention, mais que cela PRENAIT toujours. Ma sévérité et ma gravité venaient à propos, avaient plus d’autorité, car l’homme éprouve parfois un besoin irrésistible d’être sermonné. Du moins, Natacha me quittait parfois tout à fait réconfortée.

« Non, vois-tu, Vania, reprit-elle, une main sur mon épaule et me pressant la main de l’autre tout en cherchant mes yeux d’un regard enjôleur ; il m’a paru trop peu pénétré…, il s’est donné des airs de mari, tu sais, comme un homme marié depuis dix ans, mais qui est encore aimable avec sa femme. Est-ce que ce n’est pas un peu tôt ?… Il riait, pirouettait, mais comme si tout cela ne me concernait qu’en partie, et plus comme auparavant… Il était pressé d’aller chez Katerina Fiodorovna… Je lui parlais et il ne m’écoutait pas, ou se mettait à parler ; tu sais, cette vilaine habitude du grand monde que nous avons essayé tous les deux de lui faire perdre. En un mot, il a été si… indifférent en quelque sorte… Mais qu’est-ce que je dis ! Me voilà lancée ! Ah ! nous sommes tous bien exigeants, Vania, nous sommes des despotes capricieux ! Je m’en aperçois seulement

maintenant ! Nous ne pardonnons pas un simple changement de visage, et Dieu sait cependant pourquoi ce visage a changé ! Tu avais bien raison de me faire des reproches tout à l'heure ! Tout cela, c'est ma faute. Nous nous créons des chagrins, et nous nous plaignons encore... Merci, Vania, tu m'as vraiment fait du bien. Ah ! s'il venait aujourd'hui ! Mais quoi ! Il se fâcherait peut-être à cause de tantôt.

– Comment, vous vous êtes déjà disputés ? m'écriai-je stupéfait.

– Pas du tout ! Seulement, j'étais un peu triste, et lui de gai qu'il était est devenu brusquement rêveur ; et il m'a semblé qu'il me disait adieu sèchement. Mais je vais l'envoyer chercher... Viens aussi, Vania.

– Sûrement, si je ne suis pas retenu.

– Par quoi ?

– Je me suis laissé empêtré ! Mais j'espère que je pourrai venir. »

VII

À sept heures précises, j'étais chez Masloboiev. Il habitait, dans la rue des Six Boutiques, dans l'aile d'une petite maison, un appartement de trois pièces assez malpropre, mais bien meublé. On y voyait même une certaine aisance et en même temps un extraordinaire laisser-aller. Une très jolie jeune fille d'une vingtaine d'années, vêtue simplement mais très gentiment, toute proprette, avec de bons yeux gais, m'ouvrit la porte. Je devinai tout de suite que c'était là cette même Alexandra Semionovna, dont il m'avait glissé le nom tantôt, en m'engageant à venir faire sa connaissance. Elle me demanda qui j'étais et lorsqu'elle eut entendu mon nom, elle me dit que Masloboiev m'attendait, mais que pour l'instant il dormait dans sa chambre, où elle me conduisit. Masloboiev était assoupi sur un beau divan moelleux ; il était recouvert de son manteau sale, un coussin de cuir usé sous la tête. Il dormait d'un sommeil très léger, car dès que nous fûmes entrés, il m'appela par mon nom.

« Ah ! C'est toi ! Je viens de rêver que tu étais arrivé et que tu me réveillais. C'est donc qu'il est temps. Allons.

– Où ?

– Chez cette dame.

– Chez quelle dame ? Pourquoi ?

– Chez Mme Boubnova, pour la faire casquer. Ah ! quelle beauté ! poursuivit-il en se tournant vers Alexandra Semionov-

na, et il se baisa le bout des doigts, au souvenir de Mme Boubnova.

– Le voilà parti, qu'est-ce qu'il va imaginer encore ! dit Alexandra Semionovna, estimant de son devoir de se fâcher un peu.

– Vous ne vous connaissez pas ? Alexandra Semionovna, je te présente un général en littérature ; on ne les voit gratis qu'une fois par an, le reste du temps il faut payer.

– Vous me croyez donc si bête ! Ne l'écoutez pas, je vous prie, il se moque toujours de moi. De quels généraux parle-t-il ?

– Justement, je vous dis que ce sont des généraux d'une espèce particulière. Quant à vous, Votre Excellence, ne croyez pas que nous soyons sotte ; nous sommes beaucoup plus intelligente que nous n'en avons l'air au premier abord.

– Ne l'écoutez pas, je vous dis ! Il me fait toujours honte devant les gens comme il faut, cet effronté ! Si au moins il me menait de temps en temps au théâtre !

– Alexandra Semionovna, aimez vos… Avez-vous oublié ce que vous devez aimer ? Avez-vous oublié le petit mot que je vous ai appris ?

– Bien sûr que non, je n'ai pas oublié… C'est une stupidité.

– Eh bien, qu'est-ce que c'est ?

– Et je me couvrirais de honte devant un invité ! Ça veut peut-être dire quelque chose de sale. Que ma langue se dessèche, si je le dis !

– Donc, vous l'avez oublié !

– Mais non, je ne l'ai pas oublié : c'est pénates ! Aimez vos pénates…, qu'est-ce qu'il ne va pas inventer ! Peut-être que ça n'a jamais existé, les pénates ; et pourquoi faudrait-il les aimer ? Il ne fait que dire des bêtises !

– Par contre, chez Mme Boubnova…

– Fi donc ! avec ta Boubnova…, et Alexandra Semionovna sortit en courant, en proie à la plus vive indignation.

– Il est temps ! Allons ! Adieu, Alexandra Semionovna ! »

Nous sortîmes.

« Premièrement, Vania, nous allons prendre ce fiacre. C'est ça. Deuxièmement, après t'avoir quitté tout à l'heure, j'ai encore appris une ou deux petites choses, et pas des suppositions, des faits précis. Je suis resté encore une heure à Vassili-Ostrov. Cet enflé est une horrible canaille, un homme répugnant, qui a des caprices et des goûts abjects. Et la Boubnova est connue depuis longtemps pour des manœuvres du même genre. L'autre jour, elle a failli être attrapée au sujet d'une fille de bonne maison. Les robes de mousseline qu'elle avait fait mettre à l'orpheline (comme tu me l'as raconté tout à l'heure) ne me disaient rien qui vaille ; car j'avais déjà entendu quelque chose de ce genre auparavant. Et je viens de me procurer quelques renseignements, tout à fait par hasard, il est vrai, mais qui me semblent sûrs. Quel âge a la petite fille ?

– Treize ans, d'après son visage.

– Et moins d'après la taille ? C'est ainsi qu'elle fait. Suivant les besoins, elle dira qu'elle a onze ans ou quinze. Et comme la pauvre petite est sans défense, sans famille, alors…

– Est-ce possible ?

– Qu’est-ce que tu croyais ? que Mme Boubnova avait pris la petite chez elle par pure compassion, peut-être ? Si l’enflé a déjà pris le chemin de la maison, c’est que c’est une affaire réglée. Il l’a vue ce matin. Et on a promis à ce butor de Sizobrioukhov une femme mariée, la femme d’un fonctionnaire qui a le grade de colonel d’état-major. Les fils de marchands qui font la noce sont sensibles à cela : ils demandent toujours le grade. C’est comme dans la grammaire latine : tu te souviens ? la signification l’emporte sur la terminaison. D’ailleurs, je crois bien que je suis encore ivre de tantôt. C’est bon, la Boubnova, ne t’avise pas de te mêler d’histoires pareilles ! Elle veut berner la police, voyez un peu ça ! Mais moi je lui fais peur, car elle sait que j’ai bonne mémoire… Tu me comprends ? »

J’étais terriblement impressionné. Toutes ces nouvelles m’avaient troublé. Je craignais que nous n’arrivions en retard et je pressais le cocher.

« Ne t’inquiète pas : nous avons pris nos mesures, me dit Masloboiev. Mitrochka est là-bas. Sizobrioukhov le paiera en argent, et l’enflé, ce vaurien, en nature. On a décidé ça tout à l’heure. Quant à la Boubnova, ça c’est mon affaire… Aussi, qu’elle ne s’avise pas… »

Nous arrivâmes et nous nous arrêtâmes au restaurant ; mais l’homme qui répondait au nom de Mitrochka n’y était pas. Après avoir donné l’ordre au cocher de nous attendre près du perron, nous partîmes chez la Boubnova. Mitrochka nous attendait près de la porte cochère. Une vive lumière éclairait les fenêtres et on entendait les éclats de rire avinés de Sizobrioukhov.

« Ils sont tous là depuis un quart d’heure, nous dit Mitrochka. Maintenant, c’est juste le moment.

– Mais comment allons-nous entrer ? demandai-je.

– Comme des invités, répliqua Masloboiev, elle me connaît ; et elle connaît aussi Mitrochka. Il est vrai que tout est fermé, mais ce n'est pas pour nous. »

Il frappa légèrement, la porte s'ouvrit aussitôt. Le concierge échangea un clin d'œil avec Mitrochka. Nous entrâmes sans bruit ; on ne nous entendit pas. Le concierge nous conduisit à un petit escalier et frappa à la porte. On l'appela : il répondit qu'il était seul. On lui ouvrit et nous entrâmes tous ensemble. Le concierge s'éclipsa.

« Hé, qui va là ? s'écria la Boubnova, qui se tenait dans la minuscule antichambre, soûle et débraillée, une bougie à la main.

– Qui ? repartit Masloboiev, comment cela, vous ne reconnaissez pas vos chers hôtes, Anna Triphonovna ? Qui cela peut-il être, sinon nous ?... Philippe Philippytch.

– Ah ! Philippe Philippytch ! c'est vous..., chers hôtes... Mais comment avez-vous..., je..., rien..., venez par ici, je vous prie. »

Elle était complètement affolée.

« Où cela ? Il y a une cloison ici... Non, vous allez nous recevoir mieux que cela. Nous allons boire du champagne, et il y a bien quelques jolies filles ?

À l'instant, elle reprit de la vaillance.

« Pour des hôtes aussi chers, j'irais en chercher sous terre ; j'en ferais venir de la Chine.

– Deux mots, chère Anna Triphonovna, Sizobrioukhov est ici ?

– Ou… i.

– J’ai besoin de le voir. Comment est-ce qu’il a l’audace de faire la noce sans moi, le coquin ?

– Il ne vous a sûrement pas oublié. Il attendait quelqu’un, c’était vous, sans doute ? »

Masloboiev poussa une porte, et nous nous trouvâmes dans une petite pièce à deux fenêtres ornées de géraniums, avec des chaises cannées et un méchant piano ; tout ce qu’il fallait. Mais avant que nous entrions, pendant que nous parlementions dans l’antichambre, Mitrochka avait disparu. Je sus plus tard qu’il n’était pas entré, mais qu’il avait attendu derrière la porte. Il devait ouvrir à quelqu’un. La femme ébouriffée et fardée, qui avait regardé ce matin par-dessus l’épaule de la Boubnova, se trouvait être la commère de Mitrochka.

Sizobrioukhov était assis sur un étroit divan en acajou, devant une table ronde recouverte d’une nappe. Sur la table, il y avait deux bouteilles de champagne, une bouteille de mauvais rhum et des assiettes contenant des bonbons, du pain d’épice et trois sortes de noix. En face de Sizobrioukhov était attablée une créature repoussante, au visage grêlé, âgée d’une quarantaine d’années, vêtue d’une robe de taffetas noir, avec des bracelets et des broches de cuivre. C’était la femme du colonel d’état-major, évidemment une contrefaçon. Sizobrioukhov était ivre et très satisfait. Son gras compagnon n’était pas là.

« Est-ce qu’on se conduit de la sorte ? vociféra Masloboiev ; et il vous invite chez Dussaux encore ?

– Philippe Philippytch, quel bonheur, marmotta Sizobrioukhov, en se levant pour venir à notre rencontre avec un air béat.

– Tu bois ?

– Oui, excusez-moi.

– Ne t'excuse pas, invite-nous plutôt. Nous sommes venus nous amuser avec toi. Regarde, j'ai amené un autre invité un ami ! (Masloboiev me désigna.)

– Très heureux, je veux dire, enchanté… Hi !

– Et ça s'appelle du champagne ! On dirait de la soupe aux choux aigre !

– Vous nous offensez !

– Ainsi, tu n'oses même plus te montrer chez Dussaux ; et tu invites encore les gens !

– Il vient de me raconter qu'il a été à Paris, appuya la femme du colonel, ça doit être une blague !

– Fedossia Titichna, ne soyez pas blessante. Nous y sommes allés. Nous avons fait le voyage.

– Un rustre pareil, aller à Paris ?

– Nous y avons été. Nous en avons eu la possibilité. Nous nous y sommes distingués avec Karp Vassilitch. Vous connaissez Karp Vassilitch ?

– Pourquoi veux-tu que je connaisse ton Karp Vassilitch ?

– Comme ça…, ça a rapport à la politique. Nous sommes allés avec lui chez Mme Joubert. Nous y avons cassé un trumeau.

– Un quoi ?

– Un trumeau. Il tenait tout le mur. Il montait jusqu'au plafond ; et Karp Vassilitch était tellement soûl qu'il s'est mis à parler russe avec Mme Joubert. Il se tenait près du trumeau, et il s'y est accoudé. Et la Joubert lui crie, dans sa langue : « Le trumeau vaut sept cents francs, tu vas le casser ! » Il se met à rire et me regarde : j'étais assis en face de lui sur un canapé et j'avais une beauté avec moi, et pas une trogne de travers comme celle-ci. Il se met à crier : « Stépane Terentitch, hé Stépane Terentitch ! Part à deux, ça va ? » – « Ça va » que je réponds. Et il a tapé dans le trumeau avec ses gros poings. Dzinn ! Il n'en restait que des éclats. La Joubert s'est mise à piailler et lui a sauté à la gorge : « Brigand, qu'est-ce qui te prend, qu'est-ce que tu es venu faire ? » (Toujours dans leur langue à eux.) Mais lui, il lui répond : « Emporte l'argent, la Joubert, et laisse-moi agir à ma fantaisie, et il lui a compté séance tenante six cent cinquante francs. Nous avons obtenu un rabais de cinquante francs. »

À ce moment, un cri perçant, terrifiant, retentit derrière plusieurs portes, dans une chambre qui devait être séparée de la nôtre par deux ou trois autres pièces. Je tressaillis et poussai aussi un cri. J'avais reconnu la voix d'Elena. Aussitôt après cette lugubre plainte, d'autres cris se firent entendre, ainsi que des injures, tout un remue-ménage et enfin un bruit clair, sonore et distinct de soufflets. C'était probablement Mitrochka qui se faisait justice. Soudain, la porte s'ouvrit violemment, et Elena, pâle, les yeux troubles, dans une robe de mousseline blanche froissée et tout en lambeaux, les cheveux peignés mais défaits comme à la suite d'une lutte, se précipita dans la pièce. Je me tenais en face de la porte, elle se jeta vers moi et m'entoura de ses bras. Tous se levèrent brusquement, alarmés. Des glapissements et des cris se firent entendre lors de son apparition. À la

suite, Mitrochka parut à la porte, traînant par les cheveux son ennemi ventru, complètement dépenaillé. Il le tira jusqu'au seuil et le jeta dans la pièce.

« Le voilà ! Prenez-le ! dit Mitrochka, d'un air très content.

– Écoute, me dit Masloboiev, en s'approchant tranquillement de moi et en me frappant l'épaule ; prends le fiacre, emmène la petite et retourne chez toi, tu n'as plus rien à faire ici. Demain, nous réglerons le reste. »

Je ne me le fis pas dire deux fois. Je pris la main d'Elena et la conduisis hors de cet antre. Je ne sais ce qui s'y passa après. On ne nous retint pas, la logeuse était frappée de terreur. Tout s'était passé si rapidement qu'elle n'avait même pas pu s'y opposer. Notre cocher nous attendait, et vingt minutes plus tard, j'étais chez moi.

Elena était plus morte que vive. Je lui dégrafai sa robe, l'aspergeai d'eau et l'étendis sur mon divan. La fièvre et le délire la prirent. Je regardai son petit visage pâle, ses lèvres exsangues, ses cheveux noirs rabattus de côté mais peignés avec soin et pommadés, toute sa toilette, les petits nœuds de ruban rose qui étaient restés çà et là sur sa robe, et je compris toute cette horrible histoire. La pauvre petite ! Elle allait de plus en plus mal. Je ne la quittai pas, et résolus de ne pas aller chez Natacha ce soir-là. De temps en temps, Elena soulevait ses longs cils recourbés et me regardait longuement, avec attention, comme si elle me reconnaissait. Elle s'endormit tard, vers une heure. Je m'assoupis à côté d'elle sur le plancher.

VIII

Je me levai très tôt. Je m'étais réveillé presque toutes les demi-heures, et je m'approchais de ma pauvre malade et l'examinais attentivement. Elle avait de la fièvre et délirait un peu. Mais vers le matin, elle s'était profondément endormie. C'est bon signe, m'étais-je dit, mais, lorsque je me fus réveillé, je décidai aussitôt de courir chercher un médecin pendant que la pauvre petite dormait encore. J'en connaissais un, vieux garçon et très brave homme, qui vivait près de la rue de Vladimir, depuis des temps immémoriaux, avec une vieille gouvernante allemande. C'est lui que j'allai trouver. Il me promit de venir à dix heures. J'étais arrivé chez lui à huit heures. J'avais une terrible envie de monter en passant chez Masloboiev, mais je me ravisai : il dormait sans doute encore après la soirée d'hier, et Elena pouvait se réveiller et prendre peur peut-être en se voyant seule dans mon appartement. Dans l'état maladif où elle se trouvait, elle pouvait oublier quand et comment elle avait échoué chez moi.

Elle se réveilla à l'instant précis où j'entrais dans la chambre. Je m'approchai d'elle et lui demandai avec ménagement comment elle se sentait. Elle ne répondit pas, mais me regarda longuement et fixement avec ses yeux noirs et expressifs. Je crus voir dans ce regard qu'elle comprenait tout et qu'elle avait toute sa connaissance. Si elle ne m'avait pas répondu, c'était peut-être parce que c'était là son habitude. Hier et avant-hier non plus, quand elle était venue me voir, elle n'avait pas répondu un mot à certaines de mes questions et avait seulement fixé sur moi son regard fixe et obstiné où se lisaient à la fois la perplexité, la curiosité et une étrange fierté. Maintenant,

je voyais encore dans son regard de la dureté et une sorte de méfiance. Je posai ma main sur son front pour voir si elle avait de la fièvre, mais elle me repoussa doucement, sans mot dire, de sa petite main et se tourna vers le mur. Je m'éloignai pour ne pas la déranger.

Je possédais une grande théière de cuivre. Je l'employais depuis longtemps comme samovar et j'y faisais bouillir de l'eau. J'avais du bois, le concierge m'en avait monté pour cinq ou six jours. J'allumai mon poêle, allai chercher de l'eau et mis la théière sur le feu. Je disposai mon service à thé sur la table. Elena s'était retournée vers moi et regardait tout cela avec curiosité.

Je lui demandai si elle désirait quelque chose ? Mais elle se détourna encore une fois et ne me répondit rien.

« Pourquoi donc est-elle fâchée contre moi ? songeai-je. Quelle étrange petite fille ! »

Mon vieux docteur vint comme il l'avait dit, à dix heures. Il examina la malade avec toute sa minutie allemande, et me rassura en me disant que, malgré la fièvre, il n'y avait aucun danger à craindre. Il ajouta qu'elle devait être atteinte d'une autre maladie chronique, quelque chose comme des palpitations, « mais que ce point exigerait des observations particulières, que pour l'instant elle était hors de danger. » Il lui prescrivit une potion et des poudres, plutôt par habitude que par nécessité, et, aussitôt, après, me demanda comment elle se trouvait chez moi. En même temps, il regardait avec étonnement mon appartement. Ce petit vieux était terriblement bavard.

Elena l'étonna ; elle lui retira sa main, pendant qu'il lui prenait le pouls et refusa de lui montrer sa langue. À ses questions, elle ne répondit pas un mot, mais se contenta de regarder

tout le temps avec insistance l'énorme croix de Saint-Stanislas qui lui pendait au cou.

« Elle doit avoir très mal à la tête, dit le vieux, mais comme elle me regarde, comme elle me regarde ! »

Je jugeai inutile de rien lui raconter sur Elena et je m'en tirai en disant que c'était une longue histoire.

« Prévenez-moi, si c'est nécessaire, dit-il en sortant. Pour l'instant, il n'y a pas de danger. »

Je décidai de rester toute la journée avec Elena, de la laisser seule le plus rarement possible jusqu'à son rétablissement. Mais, sachant que Natacha et Anna Andréievna pouvaient se tourmenter en m'attendant inutilement, je résolus du moins de prévenir Natacha par lettre que je n'irais pas chez elle ce jour-là. Ce n'était pas la peine d'écrire à Anna Andréievna. Elle m'avait prié une fois pour toutes de ne plus lui envoyer de lettre, depuis le jour où je lui avais envoyé des nouvelles de la maladie de Natacha. « Mon vieux va faire la tête, quand il verra ta lettre, me dit-elle, il aura une envie terrible de savoir ce qu'il y a dedans, le pauvre, mais il ne pourra pas me le demander, il n'osera pas. Et il sera démonté pour toute une journée. Sans compter, mon cher, que tu ne fais que m'agacer avec une lettre. Dix lignes, est-ce que ça suffit ? J'ai envie de te poser des questions plus détaillées, et tu n'es pas là ! » Aussi je n'écrivis qu'à Natacha et je mis la lettre à la boîte en portant l'ordonnance à la pharmacie.

Pendant ce temps, Elena s'était rendormie. Dans son sommeil, elle gémissait doucement et frissonnait. Le docteur avait deviné juste : elle souffrait terriblement de la tête. Parfois, elle poussait de petits cris et se réveillait. Elle me regardait avec hostilité, comme si mes attentions lui étaient particulièrement pénibles. J'avoue que cela me faisait beaucoup de peine.

À onze heures, Masloboiev arriva. Il était soucieux et semblait distrait ; il n'entra que pour une minute, pressé de partir.

« Eh bien, frère, je m'attendais à ce que ton logement ne paie pas de mine, me dit-il en regardant autour de lui ; mais, vrai, je ne pensais pas te trouver dans un pareil coffre. Car c'est un coffre, non un appartement. Admettons que cela n'ait pas d'importance, mais le plus grave, c'est que tous ces soucis accessoires ne font que te détourner de ton travail. J'y ai pensé hier, pendant que nous allions chez la Boubnova. Vois-tu, frère, par ma nature et ma position sociale, je fais partie de ces gens qui ne font d'eux-mêmes rien de bon, mais qui sermonnent les autres. Maintenant, écoute-moi : je passerai peut-être chez toi demain ou après-demain ; toi, viens sans faute me voir dimanche matin. D'ici là, l'affaire de la petite sera, je l'espère, complètement réglée ; et nous parlerons sérieusement, car il faut s'occuper sérieusement de toi. On ne peut pas vivre comme ça. Hier, je ne t'ai fait que des allusions, mais maintenant je te tiendrai des raisonnements logiques. Et dis-moi, à la fin : est-ce que tu considères comme un déshonneur de m'emprunter de l'argent pendant quelque temps ?

– Ne me querelle pas ! lui dis-je en l'interrompant. Dis-moi plutôt comment cela s'est terminé hier ?

– Mais tout à fait bien, et nous avons atteint notre but, tu me comprends ? Maintenant, je n'ai pas le temps. Je suis venu juste un instant pour te dire que je n'avais pas le temps de m'occuper de toi et pour savoir si tu allais la caser quelque part ou la garder chez toi ? Car il faut y réfléchir et prendre une décision.

– Je ne sais pas encore au juste et, je l'avoue, je t'attendais pour te demander ton avis. Sous quel prétexte pourrais-je la garder chez moi ?

– C’est facile, comme servante, par exemple…

– Je t’en prie, parle moins fort. Bien qu’elle soit malade, elle a toute sa connaissance et quand elle t’a vu, j’ai remarqué qu’elle avait tressailli. Elle se souvient donc de ce qui s’est passé hier. »

Là-dessus, je lui parlai du caractère d’Elena et je lui dis tout ce que j’avais remarqué en elle.

Mes paroles intéressèrent Masloboiev. J’ajoutai que je la placerais peut-être dans une maison que je connaissais, et lui dis quelques mots de mes deux vieux. À mon étonnement il connaissait déjà en partie l’histoire de Natacha et à ma question : « Comment sais-tu cela ? » il me répondit :

« Comme ça ; il y a longtemps que j’en ai entendu parler, en passant, au sujet d’une affaire. Je t’ai déjà dit que je connais le prince Valkovski. C’est une bonne idée de vouloir l’envoyer chez ces vieux. Sinon, elle te gênerait. Encore une chose ; il lui faut des papiers. Ne t’en inquiète pas, je m’en charge. Adieu, viens me voir souvent. Elle dort en ce moment ?

– Je crois », répondis-je.

Mais dès qu’il fut sorti, Elena m’appela.

« Qui est-ce ? » demanda-t-elle. Sa voix tremblait, mais elle me fixait toujours du même regard insistant et hautain. Je ne peux employer d’autres termes.

Je lui dis le nom de Masloboiev et ajoutai que c’était grâce à lui que je l’avais arrachée à la Boubnova, car celle-ci le craignait beaucoup. Ses joues s’embrasèrent subitement, sans doute au souvenir du passé.

« Et maintenant elle ne viendra plus jamais ici ? » demanda Elena, en me regardant d'un air scrutateur.

Je me hâtai de la rassurer. Elle se tut, prit ma main dans ses petits doigts brûlants, mais la lâcha aussitôt comme si elle se ravisait. « Il est impossible qu'elle éprouve une telle répulsion à mon égard, pensai-je. C'est sa façon d'être, ou bien…, ou bien tout simplement la pauvre enfant a eu tellement de malheurs qu'elle n'a plus confiance en personne. »

À l'heure indiquée, j'allai chercher le remède, et en même temps, j'entrai dans un restaurant où je dînais parfois et où l'on me faisait crédit. Cette fois-là, en sortant de chez moi, je pris une casserole et je commandai au restaurant un bouillon de poulet pour Elena. Mais elle ne voulut rien manger, et la soupe, en attendant, resta sur le poêle.

Après lui avoir donné sa potion, je me mis au travail. Je pensais qu'elle dormait, mais, l'ayant regardée à l'improviste, je vis qu'elle avait soulevé la tête et suivait attentivement mes gestes. Je fis semblant de ne pas l'avoir remarquée. Enfin, elle s'endormit pour de bon, tranquillement, sans délirer ni gémir, à mon grand étonnement. Je ressentis un grand embarras : Natacha, ignorant de quoi il s'agissait, pouvait non seulement se fâcher contre moi parce que je n'étais pas venu la voir aujourd'hui, mais même, pensais-je, elle serait sûrement offensée de mon manque d'égards au moment précis où elle avait peut-être le plus besoin de moi. Des ennuis pouvaient se présenter, elle pouvait avoir quelque tâche à me confier, et, comme par un fait exprès, je lui faisais défaut !

En ce qui concernait Anna Andréievna, je ne savais absolument pas comment je m'excuserais le lendemain auprès d'elle. Je réfléchis longuement et soudain décidai de courir et chez l'une et chez l'autre. Je pouvais ne rester absent que deux heures en tout. Elena dormait et ne m'entendrait pas sortir. Je

me levai brusquement, enfilai mon paletot, pris ma casquette, mais comme je sortais, Elena m'appela soudain. J'en fus surpris : avait-elle fait semblant de dormir ?

Je dirai à ce propos que, quoique Elena fît mine de ne pas vouloir me parler, ces appels assez fréquents, ce besoin de me faire part de toutes ses irrésolutions, prouvaient le contraire et m'étaient, je l'avoue, très agréables.

« Où voulez-vous me mettre ? » me demanda-t-elle tandis que je m'approchais d'elle. La plupart du temps, elle posait ses questions brusquement, de façon tout à fait imprévue. Cette fois-ci, je ne la compris même pas tout de suite.

« Tout à l'heure, vous avez dit à votre ami que vous vouliez me mettre dans une maison. Je ne veux aller nulle part. »

Je me penchai vers elle : elle était de nouveau toute brûlante, la fièvre la reprenait. Je me mis à la rassurer ; je lui promis que, si elle voulait rester avec moi, je ne l'enverrais nulle part. En disant cela, j'ôtai mon paletot et ma casquette. Je ne pouvais me décider à la laisser seule dans un pareil état.

« Non, partez, me dit-elle, devinant que je voulais rester. J'ai envie de dormir. Je vais m'endormir tout de suite.

– Mais tu ne peux pas rester seule ! lui dis-je, hésitant. D'ailleurs, je serai sûrement de retour dans deux heures…

– Alors, partez. Si j'étais malade un an, vous ne sortiriez pas de chez vous pendant tout ce temps-là ? » Elle essaya de sourire et me jeta un regard étrange, comme si elle luttait contre un bon sentiment qui parlait dans son cœur. La pauvre petite ! Son bon et tendre cœur se révélait malgré toute sa haine des hommes et son apparent endurcissement.

Je courus tout d'abord chez Anna Andréievna. Elle m'attendait avec une impatience fiévreuse et m'accueillit avec des reproches ; elle était dans une horrible inquiétude : Nikolaï Serguéitch était sorti tout de suite après le dîner et on ne savait où il était allé. Je pressentais que la vieille n'avait pu y tenir et lui avait tout raconté, PAR ALLUSIONS, selon son habitude. D'ailleurs, elle me l'avoua presque elle même, me disant qu'elle n'avait pu supporter de ne pas partager avec lui une si grande joie, mais que Nikolaï Serguéitch était devenu, selon sa propre expression, plus sombre qu'une nuée d'orage, qu'il n'avait rien dit (« il n'a pas ouvert les lèvres, n'a même pas répondu à mes questions ») et que brusquement, après le dîner, il avait pris la porte. En me racontant cela. Anna Andréievna tremblait presque de frayeur et elle me supplia d'attendre Nikolaï Serguéitch avec elle. Je m'excusai et lui dis sans ménagement que je ne viendrais peut-être pas non plus le lendemain, et que j'étais passé précisément pour l'en prévenir. Nous faillîmes nous disputer. Elle fondit en larmes ; elle me fit des reproches vifs et amers, et ce ne fut que lorsque j'eus franchi la porte qu'elle se jeta à mon cou, me serra dans ses bras et me dit de ne pas me fâcher contre elle qui était « orpheline », et de ne pas me froisser de ses paroles.

Je trouvai Natacha seule, contrairement à ce que j'attendais, et, chose bizarre, il me sembla qu'elle n'était pas aussi contente de me voir que la veille et que les autres jours en général. On eût dit que je l'importunais, que je la dérangeais. Je lui demandai si Aliocha était venu aujourd'hui, elle me répondit qu'il était venu, mais qu'il était resté peu de temps. Il avait promis de passer ce soir, ajouta-t-elle, comme indécise.

« Et hier soir ? »

– N-non. Il a été retenu, dit-elle précipitamment. Eh bien, Vania, et tes affaires ? »

Je vis qu'elle désirait arrêter là notre conversation et passer à un autre sujet. Je la regardai plus attentivement : elle était visiblement désemparée. Remarquant que je l'observais avec insistance, elle me jeta un regard si rapide et si brusque que je ressentis comme une brûlure. « Elle a un nouveau chagrin, pensai-je, mais elle ne veut pas m'en parler. »

En réponse à sa question, je lui racontai en détail toute l'histoire d'Elena. Cela l'intéressa énormément et mon récit la frappa.

« Mon Dieu ! Et tu as pu la laisser seule, malade ! » s'écria-t-elle.

Je lui expliquai que je ne voulais pas venir du tout chez elle aujourd'hui, mais que j'avais pensé qu'elle en serait fâchée et qu'elle pouvait avoir besoin de moi.

« Besoin de toi, dit-elle en aparté, en réfléchissant ; j'ai peut-être en effet besoin de toi, Vania, mais il vaut mieux remettre cela à une autre fois. As-tu été chez eux ? »

Je lui racontai.

« Oui ; Dieu sait comment mon père accueillera toutes ces nouvelles. Et d'ailleurs, quelle importance…

– Comment, quelle importance ! Un pareil changement !

– Oui… Mais où est-il allé encore ? L'autre fois, vous pensiez qu'il était venu chez moi. Écoute, Vania, passe me voir demain si tu peux. Peut-être que j'aurai quelque chose à te dire… Mais cela m'ennuie de troubler ton repos ; maintenant tu devrais retourner auprès de te malade. Cela fait bien deux heures que tu es parti de chez toi ?

– Oui. Adieu, Natacha. Comment Aliocha a-t-il été avec toi aujourd'hui ?

– Aliocha, mais il n'avait rien de particulier… Je m'étonne même de ta curiosité.

– Au revoir, mon amie.

– Adieu. » Elle me tendit la main négligemment et tourna la tête à mon dernier regard d'adieu. Je la quittai quelque peu surpris. Mais je me dis qu'elle avait bien autre chose à penser. L'affaire était d'importance. Demain, elle me raconterait tout cela spontanément.

Je revins tristement chez moi et fus péniblement impressionné dès que je franchis le seuil. Elena était assise sur le divan, la tête penchée sur la poitrine, comme dans une profonde rêverie. Elle ne me regarda même pas et semblait absente. Je m'approchai d'elle ; elle murmurait quelque chose. « N'aurait-elle pas le délire ? » me dis-je.

« Elena, ma petite, qu'as-tu ? lui demandai-je en m'asseyant à côté d'elle et en lui passant le bras autour de la taille.

– Je veux m'en aller… J'aime mieux aller chez elle, dit-elle, sans lever la tête vers moi.

– Où ? Chez qui ? demandai-je étonné.

– Chez elle, chez la Boubnova. Elle dit toujours que je lui dois beaucoup d'argent, qu'elle a enterré maman à ses frais… Je ne veux pas qu'elle insulte maman… Je vais travailler chez elle et je la paierai par mon travail… Alors, je m'en irai. Mais maintenant, je veux retourner là-bas.

– Calme-toi, Elena, tu ne peux pas aller chez elle, lui dis-je. Elle te tourmenterait ; elle te perdrait…

– Qu'elle me perde, qu'elle me torture ! reprit Elena avec feu, je ne suis pas la première : il y en a d'autres et de meilleures que moi qui souffrent. C'est une mendiante qui m'a dit cela dans la rue. Je suis pauvre et je veux être pauvre. Je serai pauvre toute ma vie ; c'est ce que ma mère m'a ordonné en mourant. Je travaillerai… Je ne veux pas porter cette robe…

– Dès demain, je t'en achèterai une autre. Et je t'apporterai tes livres. Tu vivras chez moi. Je ne te placerai chez personne, si tu ne veux pas ; tranquillise-toi…

– Je m'embaucherai comme ouvrière.

– C'est bon, c'est bon, mais calme-toi, couche-toi, dors ! »

Mais la pauvre enfant se mit à pleurer. Peu à peu, ses larmes devinrent des sanglots. Je ne savais que faire ; j'allai chercher de l'eau, je lui humectai les tempes et le front. Enfin, elle se laissa tomber sur le divan, à bout de forces, et fut surprise de frissons fiévreux. Je l'enveloppai avec ce qui se trouva à ma portée et elle s'endormit, mais d'un sommeil troublé, frémissant, et elle se réveillait à chaque instant. Bien que j'eusse peu marché ce jour-là, j'étais très fatigué et décidai de me coucher le plus tôt possible. Des pensées inquiètes et lancinantes tourbillonnaient dans ma tête. Je pressentais que cette petite fille me causerait beaucoup de tracas. Mais c'était Natacha surtout qui me donnait du souci. En somme, je m'en rends compte maintenant, je me suis rarement trouvé dans un état d'esprit aussi sombre qu'avant de m'endormir pour cette malheureuse nuit.

IX

Je me réveillai tard, à dix heures environ ; je me sentais souffrant. La tête me tournait et me faisait mal. Je regardai le lit d'Elena : il était vide. En même temps, de la chambrette de droite, des bruits me parvinrent, comme si on frottait le plancher. Je sortis : Elena balayait, relevant d'une main sa robe élégante qu'elle n'avait pas encore ôtée depuis l'autre soir. Le bois, préparé pour le poêle, était entassé dans un coin ; la table était essuyée, la théière astiquée ; en un mot, Elena faisait le ménage.

« Écoute, Elena, m'écriai-je, qui t'a dit de balayer le plancher ? Je ne veux pas de cela, tu es malade ; est-ce que tu es venue chez moi comme servante ?

– Qui balaiera le plancher alors ? répondit-elle, en se redressant, et en me regardant. Je ne suis pas malade en ce moment.

– Mais je ne t'ai pas prise pour travailler. On dirait que tu as peur que je te reproche comme la Boubnova de vivre chez moi gratis ? Où as-tu pris cet horrible balai ? Je n'avais pas de balai, ajoutai-je en la regardant avec étonnement.

– Il est à moi : c'est moi qui l'ai apporté ici. Je balayais le plancher pour grand-père. Et le balai est resté depuis ce temps, là-bas sous le poêle. »

Je revins dans ma chambre, pensif : peut-être que je me trompais, mais il me semblait que mon hospitalité lui pesait et qu'elle voulait de toute manière me prouver qu'elle n'habitait

pas chez moi gratuitement. « En ce cas, quel caractère susceptible ! » me dis-je. Deux ou trois minutes après, elle entra et s'assit en silence à la même place qu'hier, sur le divan, en me regardant d'un air inquisiteur. Pendant ce temps, j'avais fait chauffer de l'eau, j'avais fait infuser le thé, je lui en versai une tasse que je lui tendis avec un morceau de pain blanc. Elle les prit en silence, sans protester. Cela faisait une journée qu'elle n'avait presque rien mangé.

« Tu as sali ta jolie robe », lui dis-je en remarquant une raie noire dans le bas de sa jupe.

Elle chercha l'endroit et, brusquement, à mon grand étonnement, elle laissa là sa tasse, saisit des deux mains, lentement et avec froideur, le bord de sa jupe de mousseline et, d'un seul geste, la déchira de haut en bas. Ensuite, elle leva sur moi sans mot dire son regard têtu et brillant. Elle était pâle.

« Que fais-tu, Elena ? m'écriai-je, persuadé de me trouver en présence d'une folle.

– C'est une vilaine robe, dit-elle, presque suffocante d'émotion. Pourquoi avez-vous dit que c'était une jolie robe ? Je ne veux pas la porter, cria-t-elle brusquement, en se levant. Je vais la déchirer. Je ne lui ai pas demandé de me parer. Elle m'a parée de force. J'ai déjà déchiré une robe, je déchirerai celle-ci aussi, je la déchirerai ! Je la déchirerai !... »

Et elle se jeta avec rage sur la malheureuse robe. En un clin d'œil, elle l'avait mise en pièces. Lorsqu'elle eut terminé, elle était pâle qu'elle se tenait à peine sur ses jambes. Je contemplais avec stupéfaction cet acharnement. Quant à elle, elle me regardait d'un air provocant, comme si j'avais aussi été coupable envers elle. Mais je savais cette fois ce qui me restait à faire.

Je décidai, sans plus attendre, de lui acheter une robe neuve ce matin même. Sur cet être sauvage et aigri, il fallait agir par la douceur. On eût dit qu'elle n'avait jamais vu de braves gens. Si elle avait déjà, en dépit d'un cruel châtiment, mis en lambeaux sa première robe, avec quelle exaspération elle devait regarder celle-ci, qui lui rappelait un moment si récent et si horrible !

Chez le fripier, on pouvait trouver une robe simple et jolie pour un prix très modique. Le malheur était qu'à ce moment-là, je n'avais presque pas d'argent. Mais, la veille déjà, en me couchant, j'avais décidé de me rendre aujourd'hui dans un endroit où j'avais l'espoir de m'en procurer, et justement, il me fallait aller dans cette direction. Je pris mon chapeau. Elena m'observait attentivement, comme si elle attendait quelque chose.

« Vous allez encore m'enfermer ? me demanda-t-elle, lorsque je pris la clef pour fermer l'appartement derrière moi, comme hier et avant-hier.

– Mon enfant, lui dis-je en revenant vers elle, ne te fâche pas. Je ferme parce que quelqu'un pourrait entrer ; tu es malade, cela te ferait peur, peut-être. Et Dieu sait qui peut venir, la Boubnova pourrait s'aviser de… »

Je lui disais cela à dessein. Je l'enfermais parce que je me méfiais d'elle. Il me semblait que l'idée de me quitter pouvait lui venir subitement. En attendant, je résolus d'être prudent. Elena gardait le silence et je l'enfermai encore cette fois-ci.

Je connais un éditeur qui avait entrepris depuis plus de deux ans la publication d'un ouvrage comprenant un grand nombre de volumes. J'avais souvent trouvé du travail chez lui, lorsqu'il m'avait fallu gagner rapidement quelque argent. Il payait ponctuellement. J'allai chez lui, il m'avança vingt-cinq

roubles et je m'engageai à lui fournir dans la semaine un article de compilation. Mais j'espérais soustraire du temps pour mon roman. Je faisais cela souvent lorsque j'étais dans le besoin.

Dès que j'eus mon argent, je courus au décrochez-moi-ça. Là, je trouvai rapidement une vieille marchande de ma connaissance qui vendait toutes sortes de nippes. Je lui donnai approximativement la taille d'Elena, et, en un instant, elle m'eut déniché une petite robe d'indienne aux couleurs claires, très solide et qui n'avait été lavée qu'une fois : le prix en était plus que modéré. J'achetai aussi un fichu. En payant, je songeai qu'Elena avait besoin d'une petite pelisse, d'un mantelet, ou de quelque chose de ce genre. Il faisait froid et elle n'avait presque rien à se mettre. Mais je remis cet achat à une autre fois. Elena était tellement susceptible, tellement fière. Dieu sait comment elle allait déjà accepter cette robe, bien que je l'eusse exprès choisie la plus simple et la plus discrète possible ; c'était la robe la plus courante qui fût. Je lui achetai en outre deux paires de bas de fil et une paire de bas de laine. Je pourrais les lui donner sous prétexte qu'elle était malade et qu'il faisait froid dans la chambre. Elle avait aussi besoin de linge. Mais je laissai tout cela pour l'époque où nous aurions fait plus ample connaissance. Par contre, je pris de vieux rideaux pour le lit, achat indispensable et qui pouvait faire grand plaisir à Elena.

Je revins à la maison, chargé de mes acquisitions, à une heure de l'après-midi. Ma serrure s'ouvrait presque sans bruit, de sorte qu'Elena ne m'entendit pas tout de suite rentrer. Je vis qu'elle était debout près de la table et feuilletait mes livres et mes papiers. Lorsqu'elle m'entendit, elle ferma vivement le livre qu'elle lisait et s'éloigna de la table en rougissant. Je jetai un coup d'œil sur le livre : c'était mon premier roman, édité en tirage à part, et mon nom s'étalait sous le titre.

« Quelqu'un a frappé pendant votre absence, me dit-elle d'un ton taquin ; il a demandé pourquoi vous aviez fermé.

– C'était le docteur peut-être ; tu ne lui as pas parlé, Elena ?

– Non. »

Je ne répondis pas ; je pris mon paquet, le défis et en tirai la robe que j'avais achetée.

« Écoute, ma petite Elena, dis-je en m'approchant d'elle ; tu ne peux pas continuer à porter des haillons. Aussi, je t'ai acheté une robe, une robe de tous les jours, très bon marché, ainsi tu n'as pas à t'inquiéter ; elle coûte en tout un rouble vingt kopecks. Porte-la, je t'en prie. »

Je posai la robe à côté d'elle. Elle devint toute rouge et me regarda un instant de tous ses yeux.

Elle était très étonnée et, en même temps, il me sembla qu'elle avait honte. Mais quelque chose de doux, de tendre s'allumait dans son regard. Voyant qu'elle se taisait, je retournai près de la table. Mon acte l'avait visiblement frappée. Mais elle se maîtrisa avec effort et resta assise ; les yeux baissés.

La tête me tournait et me faisait de plus en plus mal. Le grand air ne m'avait pas procuré le moindre soulagement. Cependant il fallait aller chez Natacha. Mon inquiétude à son sujet n'avait pas diminué depuis la veille, au contraire, elle ne faisait que, croître. Soudain, il me sembla qu'Elena m'appelait. Je me tournai vers elle.

« Quand vous sortez, ne m'enfermez pas, dit-elle en regardant de côté et en tortillant la frange du divan, comme si elle était plongée dans cette occupation. Je ne m'en irai pas.

– C’est bien, Elena, j’accepte. Mais si quelqu’un vient ? Dieu sait qui peut venir !

– Alors, laissez-moi la clef, je fermerai de l’intérieur ; et si on frappe, je dirai : il n’est pas à la maison. » Et elle me lança un regard malicieux, comme pour dire « Voilà comment on fait, tout simplement ! »

« Qui vous lave votre linge ? me demanda-t’elle soudain, avant que j’aie eu le temps de répondre.

– Une femme, ici, dans la maison.

– Je sais laver le linge. Et où avez-vous mangé hier ?

– Au restaurant.

– Je sais aussi faire la cuisine. Je vous ferai vos repas.

– Voyons, Elena, que peux-tu savoir faire ? Tu ne parles pas sérieusement.

Elle se tut et baissa les yeux. Ma remarque l’avait visiblement mortifiée. Dix minutes, au moins, s’écoulèrent ; nous nous taisions tous les deux.

« De la soupe, dit-elle tout à coup, sans relever la tête.

– Comment, de la soupe ? Quelle soupe ? demandai-je, étonné.

– Je sais faire de la soupe. J’en faisais pour maman, quand elle était malade. Et j’allais aussi au marché.

– Tu vois, Elena, tu vois comme tu es orgueilleuse, dis-je en m’approchant d’elle et en m’asseyant à côté d’elle sur le divan.

J’agis avec toi comme mon cœur me l’ordonne. Tu es seule, sans parents, malheureuse. Je veux t’aider. Tu m’aiderais aussi, si j’étais dans le malheur. Mais tu ne veux pas raisonner ainsi et cela t’est pénible d’accepter de moi le moindre cadeau. Tu veux tout de suite me rembourser me payer par ton travail, comme si j’étais la Boubnova et comme si je te faisais des reproches. S’il en est ainsi, c’est honteux, Elena. »

Elle ne répondit pas, ses lèvres tremblaient. Elle semblait vouloir me dire quelque chose, mais elle se contint et se tut. Je me levai pour aller chez Natacha. Cette fois-là, je laissai la clef à Elena, en la priant, si quelqu’un venait et frappait, de répondre et de demander qui c’était.

J’étais persuadé qu’il était arrivé un grave ennui à Natacha et qu’elle me le cachait, comme cela s’était déjà produit plus d’une fois. En tout cas, j’étais décidé à n’entrer chez elle qu’une minute pour ne pas l’irriter par une visite importune.

C’est ce qui arriva. Elle m’accueillit d’un regard dur et mécontent. J’aurais dû m’en aller aussitôt, mais mes jambes se dérobaient.

« Je suis venu pour un instant, Natacha, commençai-je, j’ai un conseil à te demander que vais-je faire de ma pensionnaire ? » Et je commençai à lui raconter rapidement tout ce qui concernait Elena. Natacha m’écouta jusqu’au bout sans mot dire.

« Je ne sais que te conseiller, Vania, me répondit-elle. Tout montre que c’est une créature des plus étranges. Peut-être qu’elle a subi beaucoup d’outrages, qu’on lui a fait peur. Laisse-la au moins se rétablir. Tu veux l’envoyer chez nous ?

– Elle dit qu’elle ne veut pas partir de chez moi. Et Dieu sait comment on la recevrait là-bas, aussi je ne sais que faire.

Mais et toi, mon amie ? Tu avais l'air souffrante hier ? lui demandai-je timidement.

– Oui…, et aujourd'hui aussi j'ai un peu mal à la tête, me répondit-elle distraitement. As-tu vu quelqu'un des nôtres ?

– Non, j'irai demain. Car c'est demain samedi…

– Et alors ?

– Le prince viendra demain soir…

– Eh bien, oui ! Je ne l'ai pas oublié.

– Non, je disais cela comme ça… »

Elle s'arrêta juste devant moi et me regarda longuement dans les yeux avec insistance. Dans son regard se lisait une résolution opiniâtre ; il avait quelque chose de brûlant, de fiévreux.

« Sais-tu une chose, Vania, me dit-elle : aie la bonté de me laisser, tu me déranges beaucoup… »

Je me levai de mon fauteuil et la regardai avec un étonnement indicible.

« Natacha, ma chère, qu'as-tu ? qu'est-il arrivé ? m'écriai-je, effrayé.

– Il n'est rien arrivé ! Tu sauras tout demain, tout, mais pour l'instant, je veux être seule. Écoute, Vania : va-t'en tout de suite. Cela m'est si pénible de te voir, si pénible !

– Mais dis-moi au moins…

– Demain, tu sauras tout ! Oh ! mon Dieu ! Mais partiras-tu ? »

Je sortis. J'étais tellement abasourdi que j'étais à peine conscient. Mavra sauta sur moi dans l'entrée.

« Alors, elle est fâchée ? me demanda-t-elle. Je n'ose même pas l'approcher.

– Mais qu'est-ce qu'elle a donc ?

– Elle a que LE NÔTRE n'a pas mis le nez ici depuis deux jours.

– Comment cela ? demandai-je, stupéfait. Mais elle m'a dit elle-même hier qu'il était venu dans la matinée, et qu'il voulait venir le soir…

– Ce n'est pas vrai ! Et il n'est pas du tout venu hier matin ! Je te le dis, depuis avant-hier, il a disparu. Elle t'a dit hier qu'il était venu le matin ?

– Oui.

– Eh bien, il faut croire que ça la travaille, si elle ne veut même pas t'avouer qu'il n'est pas venu. Un beau luron !

– Mais qu'est-ce que cela veut dire ? m'écriai-je.

– Ça veut dire que je ne sais que faire d'elle, reprit Mavra en écartant les bras. Hier encore, elle m'a envoyée chez lui, mais elle m'a fait revenir deux fois. Et aujourd'hui, elle ne veut même plus me parler. Tu devrais aller chez lui. Moi, je n'ose pas la quitter. »

Je me précipitai dans l'escalier.

« Viendras-tu ce soir ? me cria Mavra.

– Nous verrons cela là-bas, lui répondis-je sans m'arrêter. Je passerai peut-être juste te demander ce que cela devient. Si je suis encore en vie. »

J'avais effectivement ressenti comme un coup au cœur.

X

Je me rendis directement chez Aliocha. Il habitait chez son père à la petite Morskaia. Le prince avait un assez grand appartement, bien qu'il vécût seul. Aliocha y occupait deux belles pièces. J'étais allé très rarement chez lui, une seule fois avant ce jour, je crois. Lui, il passait plus souvent chez moi, surtout au début, dans les premiers temps de sa liaison avec Natacha.

Il n'était pas chez lui. Je me rendis directement dans sa chambre et lui écrivis ce billet : « Aliocha, vous semblez avoir perdu la raison. Mardi soir, quand votre père a demandé lui-même à Natacha de vous faire l'honneur de vous accorder sa main, vous avez été très heureux de cette requête, j'en ai été témoin ; vous avouerez donc que votre conduite actuelle est quelque peu étrange. Vous rendez-vous compte de ce que vous faites à Natacha ? En tout cas, mon billet vous rappellera que votre façon d'agir envers votre future femme est indigne et légère au plus haut point. Je sais fort bien que je n'ai aucun droit de vous faire des remontrances, mais je ne m'en soucie pas le moins du monde… »

« P. -S. Elle ne sait rien de cette lettre et ne m'a même pas parlé de vous. »

Je cachetai le billet et le laissai sur sa table. À mes questions, le domestique me répondit qu'Alexeï Petrovitch n'était presque jamais à la maison et qu'il ne rentrerait que vers le matin.

Je pus à peine me traîner jusque chez moi. La tête me tournait, mes jambes flageolaient. Ma porte était ouverte. Nikolaï Serguéitch était chez moi : il m'attendait. Il était assis près de la table et, sans dire mot, contemplait avec étonnement Elena qui le regardait avec une surprise non moins grande, tout en se taisant obstinément.

« Elle doit lui sembler étrange », me dis-je.

« Voici une heure que je suis là, mon ami, et je t'avoue que je ne m'attendais pas… à te trouver ainsi », poursuivit-il, en embrassant la chambre du regard et en me faisant un clin d'œil imperceptible dans la direction d'Elena. Ses yeux exprimaient la stupéfaction. Mais, l'ayant observé plus attentivement, je remarquai qu'il était triste et inquiet. Son visage était plus pâle qu'à l'ordinaire.

« Assieds-toi, assieds-toi donc, reprit-il d'un air affairé et contrarié ; je m'étais dépêché de venir te voir, il arrive quelque chose de grave ; mais qu'est-ce que tu as ? tu n'as pas figure humaine ?

– Je ne me sens pas bien. La tête me tourne depuis ce matin.

– Fais attention, il ne faut pas négliger cela. Tu as pris froid, sans doute ?

– Non, c'est simplement une crise nerveuse. Cela m'arrive de temps en temps. Et vous, comment allez-vous ?

– Ça va, ça va ! Un échauffement, c'était tout. Il se passe quelque chose. Assieds-toi. »

J'approchai une chaise et m'assis près de la table, lui faisant face. Le vieux se pencha vers moi et commença à mi-voix :

« Fais attention, ne la regarde pas et faisons semblant de parler d'autre chose. Qui est cette jeune fille ?

– Je vous expliquerai plus tard, Nikolaï Sergueïtch. C'est une pauvre enfant, orpheline de père et de mère, la petite-fille de ce Smith qui habitait ici et qui est mort dans la confiserie.

– Ah ! il avait une petite-fille ? Eh bien, mon cher, elle est bizarre, comme elle vous regarde Je te le dis franchement, si tu avais tardé encore cinq minutes, je ne me serais pas attardé ici. Elle a fait des histoires pour me laisser entrer et elle n'a pas ouvert la bouche ; elle fait peur, elle n'a pas l'air d'une créature humaine. Et comment se trouve-t-elle chez toi ? Ah je comprends, elle est sans doute venue voir son grand-père, sans savoir qu'il était mort ?

– Oui. Elle était très malheureuse. Le vieux a parlé d'elle en mourant.

– Hum ! Tel grand-père, telle petite-fille. Tu me raconteras tout cela après. Peut-être qu'on pourra l'aider, si elle est tellement malheureuse… Bon, et maintenant, est-ce qu'on ne pourrait pas lui dire de s'en aller, car j'ai à te parler sérieusement ?

– Mais elle n'a nulle part où aller. Elle habite ici. »

J'expliquai ce que je pus au vieux en deux mots, et j'ajoutai qu'on pouvait parler devant elle, car c'était une enfant.

« Oui, bien sûr, une enfant. Mais je n'en reviens pas, mon ami. Elle vit avec toi, Seigneur mon Dieu ! »

Et le vieux la regarda encore une fois d'un air stupéfait. Elena, sentant qu'on parlait d'elle, restait assise sans dire mot, la tête baissée et effilochant la frange du divan. Elle avait mis sa

robe neuve, qui lui allait parfaitement. Ses cheveux étaient lissés avec plus de soin qu'auparavant, peut-être pour faire honneur à sa nouvelle robe. Dans l'ensemble, sans l'étrangeté sauvage de son regard, c'eût été une charmante petite fille.

« Je vais être bref et précis, mon cher, voici ce dont il s'agit, reprit le vieillard : c'est une longue histoire, et c'est sérieux… »

Il avait les yeux baissés, un air grave et préoccupé, et malgré sa précipitation, sa « brièveté » et sa « précision » il ne savait par où commencer. « Que vais je entendre ? » me dis-je.

« Vois-tu, Vania, je suis venu t'adresser une grande requête. Mais avant…, je pense qu'il faudrait t'expliquer certaines circonstances…, extrêmement délicates. »

Il toussa et me jeta un regard à la dérobée ; puis il rougit ; puis il se fâcha contre lui-même de son manque de présence d'esprit.

« Mais qu'y a-t-il à expliquer ! Tu comprendras toi-même ! Tout simplement, je vais provoquer le prince en duel, et je te demande d'arranger cette affaire et de me servir de témoin. »

Je me renversai sur le dossier de ma chaise et le regardai, au comble de la stupéfaction.

« Eh bien, qu'as-tu à me regarder ? Je ne suis pas fou.

– Mais permettez, Nikolaï Serguéitch ! Sous quel prétexte, dans quel but ? Et enfin, est-ce possible…

– Un prétexte ! Un but ! s'écria le vieillard, voilà qui est admirable !

– C’est bon, c’est bon, je sais ce que vous allez dire, mais à quoi cette incartade servira-t-elle ? Que sortira-t-il de ce duel ? Je l’avoue, je ne comprends pas.

– Je pensais bien que tu ne comprendrais rien. Écoute : notre procès est terminé (c’est-à-dire qu’il va se terminer ces jours-ci : il ne reste plus que des formalités sans importance), je l’ai perdu. Je dois payer dix mille roubles : c’est ce qu’ils ont arrêté. Ikhménievka sert de garantie. Par conséquent, à l’heure qu’il est, ce gredin est sûr de rentrer dans son argent et moi, en lui remettant Ikhménievka, j’acquitte ma dette et je deviens pour lui un étranger. C’est alors que je relève la tête. Ainsi, très vénérable prince, vous m’avez offensé deux ans durant ; vous avez sali mon nom, l’honneur de ma famille, et j’ai dû supporter tout cela ! Je ne pouvais pas alors vous provoquer en duel. Vous m’auriez dit sans vous gêner « Ah ! rusé bonhomme, tu veux me tuer pour ne pas me payer l’argent que, tu le sais, on te condamnera à me verser tôt ou tard ! Non, voyons d’abord comment va se terminer le procès ; ensuite, tu pourras me provoquer en duel. » Maintenant, très honorable prince, le procès est jugé, vous l’avez gagné, donc il n’y a pas la moindre difficulté, aussi vous allez me faire le plaisir de venir avec moi sur le pré. Voilà l’affaire. Eh bien, à ton avis, n’ai-je pas le droit de me venger enfin de tout, de tout ? »

Ses yeux étincelaient. Je le regardai longtemps en silence. J’aurais voulu pénétrer au plus secret de sa pensée.

« Écoutez, Nikolaï Serguéitch, lui répondis-je enfin, me décidant à prononcer le mot essentiel, sans lequel nous ne nous serions pas compris. Pouvez-vous être entièrement sincère avec moi ?

– Oui, répondit-il avec fermeté.

– Dites-moi franchement : est-ce uniquement un sentiment de vengeance qui vous incite à le provoquer, ou avez-vous en vue d'autres buts ?

– Vania, me répondit-il, tu sais que je ne permets à personne d'effleurer certains sujets dans la conversation ; mais, pour cette fois, je ferai une exception, parce qu'avec ton esprit lucide tu as tout de suite deviné qu'il était impossible d'éviter ce sujet. Oui, j'ai aussi un autre but. Celui de sauver ma fille qui se perd et de la détourner de la voie fatale où l'ont placée les derniers événements.

– Mais comment ce duel la sauvera-t-il, c'est là la question ?

– En compromettant tout ce qui se trame là-bas. Écoute : ne va pas penser que c'est la tendresse paternelle ou autres faiblesses de ce genre qui parlent en moi. Tout ça, ce sont des bêtises ! Je ne montre à personne le fond de mon cœur. Toi-même, tu ne le connais pas. Ma fille m'a abandonné, elle a quitté ma maison avec son amant, et je l'ai arrachée de mon cœur, une fois pour toutes, dès ce soir-là, tu te souviens ? Si tu m'as vu sangloter au-dessus de son portrait, cela ne veut pas dire que je désire lui pardonner. Même à ce moment-là, je ne pardonnais pas. Je pleurais sur mon bonheur perdu, sur la vanité de mes rêves, et non sur ELLE, telle qu'elle est maintenant. Je pleure peut-être souvent ; je n'ai pas honte de l'avouer, de même que je n'ai pas honte d'avouer que j'aimais mon enfant plus que tout au monde. Tout ceci apparemment va à l'encontre de la sortie que je viens de faire. Tu peux me dire : s'il en est ainsi, si vous êtes indifférent au sort de celle que vous avez cessé de considérer comme votre fille, alors pourquoi donc vous immiscer dans ce qui se projette là-bas ? Je te répondrai que c'est premièrement parce que je ne veux pas laisser triompher un homme vil et rusé et, deuxièmement, par un sentiment d'humanité des plus ordinaires. Bien qu'elle ne soit plus ma fille, c'est tout de

même un être dupé, faible et sans défense que l'on trompe encore davantage afin de la perdre définitivement. Je ne peux me mêler directement à cette affaire, mais je le peux indirectement, par un duel. Si l'on me tue ou si l'on verse mon sang, elle ne va pas passer sur mon corps pour épouser le fils de mon assassin, comme la fille de ce tsar (tu te rappelles ce livre qui était chez nous et où tu apprenais à lire ?) qui fit passer son char sur le cadavre de son père ? Et enfin, s'il se bat, notre prince lui-même ne voudra plus de ce mariage. En un mot, je ne veux pas de cette union et je ferai tous mes efforts pour qu'elle ne se fasse pas. Me comprends-tu maintenant ?

– Non. Si vous désirez le bonheur de Natacha, comment pouvez-vous vous résoudre à empêcher ce mariage, c'est-à-dire la seule chose qui puisse la réhabiliter ? Elle a encore longtemps à vivre. Elle a besoin de sa réputation.

– Foin des opinions du monde, voilà ce qu'elle doit penser ! Elle doit sentir que la plus grande infamie pour elle se résume dans ce mariage, précisément dans une union avec ces gens abjects, avec ce monde pitoyable. Une noble fierté, voilà sa réponse au monde. Alors, peut-être que je consentirai moi aussi à lui tendre la main, et nous verrons qui osera déshonorer mon enfant ! »

Cet idéalisme désespéré me stupéfia. Mais je devinai tout de suite qu'il était hors de lui et parlait dans l'emportement de la colère.

« C'est trop idéaliste, lui répondis-je : et, de ce fait, cruel. Vous exigez d'elle une force que, peut-être, vous ne lui avez pas donnée en même temps que la vie. Est-ce qu'elle consent à ce mariage parce qu'elle désire être princesse ? Elle aime, vous le savez : c'est la passion, la fatalité. Et enfin, vous lui demandez de mépriser l'opinion du monde, et vous vous y soumettez vous-même. Le prince vous a offensé, il vous a publiquement soup-

çonné de chercher, pour de vils motifs et par ruse, à vous allier à sa maison, et voici que vous pensez maintenant que, si elle refuse d'elle-même, après une proposition formelle de leur part, ce sera la réfutation la plus claire et la plus complète de l'ancienne calomnie. Voici ce que vous obtenez ; vous vous inclinez devant l'opinion du prince, vous l'amenez à avouer lui-même sa faute. Vous brûlez de le tourner en dérision, de vous venger de lui et, pour cela, vous sacrifiez le bonheur de votre fille. Est-ce que ce n'est pas de l'égoïsme ? »

Le vieux était assis, l'air sombre, les sourcils froncés, et il resta longtemps sans répondre.

« Tu es injuste envers moi, Vania, dit-il enfin, et une larme brilla à ses cils ; je te jure que tu es injuste, mais laissons cela ! Je ne peux pas retourner mon cœur devant toi, poursuivit-il en se levant et en prenant son chapeau, je te dirai seulement ceci : tu viens de parler du bonheur de ma fille. Décidément, je ne crois pas à ce bonheur, sans compter qu'il ne se fera jamais, même sans mon intervention.

– Comment ? Pourquoi pensez-vous cela ? Savez-vous quelque chose ? m'écriai-je étonné.

– Non, je ne sais rien de particulier. Mais ce maudit renard n'a pu se résoudre à pareille démarche. Tout cela, ce sont des bêtises, c'est un piège. J'en suis convaincu et, souviens-toi de mes paroles, il en sera comme je te le dis. Deuxièmement : si ce mariage avait lieu, ce serait seulement dans le cas où ce gredin poursuivrait un calcul mystérieux, inconnu de tous, et que ce mariage servirait, calcul que je ne comprends décidément pas ; ainsi juge toi-même, interroge ton cœur : sera-t-elle heureuse dans un pareil mariage ? Des reproches, des humiliations, la vie avec un gamin à qui déjà son amour est à charge, qui, s'il l'épouse, cessera aussitôt de la respecter, l'offensera, l'humiliera ; la passion se renforcera de son côté à mesure

qu'elle se refroidira de l'autre ; la jalousie, les tourments, l'enfer, la séparation, le crime peut-être…, non, Vania ! Si c'est là ce que vous préparez, et que tu y pousses encore, je te le prédis, tu en répondras devant Dieu, mais il sera trop tard ! Adieu. »

Je le retins.

« Écoutez, Nikolaï Serguéitch, décidons d'attendre. Soyez certain que je ne suis pas le seul à suivre cette affaire, peut-être qu'elle se résoudra au mieux, d'elle-même, sans solutions violentes et artificielles, comme ce duel, par exemple. Le temps dénouera cela mieux que quiconque ! Et enfin, permettez-moi de vous le dire, votre projet est parfaitement irréalisable. Avez-vous pu songer une minute que le prince accepterait votre défi ?

– Et pourquoi pas ? Qu'est-ce qui te prend ? As-tu perdu l'esprit ?

– Je vous jure qu'il ne l'accepterait pas ; et soyez sûr qu'il trouvera une échappatoire parfaitement correcte ; il mènera tout cela avec une gravité pédante, et pendant ce temps vous serez couvert de ridicule…

– Je t'en prie, mon cher, je t'en prie ! Ceci me coupe bras et jambes. Mais comment est-ce qu'il ne l'accepterait pas ? Non, Vania, tu es un poète, voilà tout : et un vrai poète ! Alors, d'après toi, il serait indécent de se battre avec moi ? Je le vaux bien. Je suis un vieillard, un père offensé ; toi, un écrivain russe, donc un personnage honorable aussi, tu peux être mon témoin et… et… Je ne comprends pas…, qu'est-ce qu'il te faut de plus…

– Vous verrez. Il présentera de telles raisons que, vous le premier, vous trouverez qu'il est impossible de vous battre avec lui.

– Hum !… C'est bien, mon ami, qu'il en soit comme tu voudras ! J'attendrai, un certain temps bien entendu. Voyons ce que fera le temps. Mais voici, mon ami : donne-moi ta parole d'honneur que ni là-bas ni à Anna Andréievna tu ne parleras de notre conversation.

– C'est entendu.

– Ensuite, Vania, fais-moi la grâce de ne plus jamais me parler de ceci.

– C'est bon, je vous donne ma parole.

– Et, pour finir, encore une prière : je sais, mon cher, que tu t'ennuies chez nous, mais viens nous voir plus souvent, si tu le peux. Ma pauvre Anna Andréievna t'aime tellement et… et… languit tellement sans toi… tu me comprends, Vania ? »

Et il me serra follement la main. Je le lui promis de tout mon cœur.

« Maintenant, Vania, une dernière question épineuse : astu de l'argent ?

– De l'argent ? répétai-je étonné.

– Oui (le vieux rougit et baissa les yeux) ; je vois ton appartement… ; les conditions dans lesquelles tu vis…, et je me dis que tu peux avoir des dépenses extraordinaires (surtout maintenant), alors…, voici cent cinquante roubles, mon ami… pour parer à toute éventualité…

– Cent cinquante roubles pour PARER À TOUTE ÉVENTUALITÉ, quand vous avez vous-même perdu votre procès.

– Vania, à ce que je vois, tu ne me comprends pas du tout ! Tu peux avoir des besoins EXTRAORDINAIRES, prends cet argent. Il y a des cas où l'argent procure l'indépendance, la liberté de décision. Peut-être que tu n'en as pas besoin maintenant, mais ne faut-il pas penser aussi à l'avenir ? En tout cas, je te laisse cela, c'est tout ce que j'ai pu rassembler. Si tu ne le dépenses pas, tu me le rendras. Et maintenant, adieu ! Mon Dieu, comme tu es pâle ! Mais tu es malade. »

Je ne répliquai point et pris l'argent. La raison pour laquelle il me laissait cette somme était trop claire.

« Je tiens à peine sur mes jambes, lui répondais-je.

– Ne néglige pas cela, Vania, ne néglige pas cela ! Ne sors plus aujourd'hui ! Je dirai à Anna Andréievna dans quel état tu es. Ne faudrait-il pas appeler un médecin ? Je viendrai te voir demain ; du moins, je m'y efforcerai, si je peux seulement me traîner sur mes jambes. Maintenant, tu ferais bien de te coucher… Allons, adieu. Adieu, petite fille ; elle se détourne ! Tiens, mon ami, voici encore cinq roubles, pour la petite. Ne lui dis pas que c'est moi qui te les ai donnés, mais dépenses-les simplement pour elle, achète-lui des souliers, du linge…, il doit lui manquer beaucoup de choses ! Adieu, mon ami. »

Je l'accompagnai jusqu'à la porte cochère. Il fallait que j'envoie le concierge me chercher à manger. Elena n'avait pas encore dîné…

XI

Mais dès que je fus rentré chez moi, je fus pris d'un vertige et tombai au milieu de ma chambre. Je me rappelle seulement le cri d'Elena : elle se frappa les mains l'une contre l'autre et se précipita vers moi pour me soutenir. Ce fut le dernier instant qui subsista dans ma mémoire…

Quand je revins à moi, j'étais sur mon lit. Elena me raconta dans la suite qu'elle m'avait transporté sur le divan avec l'aide du concierge qui nous avait apporté à manger en cet instant. Je me réveillai plusieurs fois, et chaque fois aperçus le petit visage soucieux et compatissant d'Elena penché au-dessus de moi. Mais je me souviens de tout ceci comme à travers un songe, comme dans un brouillard, et la gracieuse image de la pauvre fillette passait devant moi dans mon assoupissement ainsi qu'une vision, un tableau ; elle m'apportait à boire, me redressait, ou bien restait assise près de moi, triste, effrayée, et me caressait les cheveux. Je me souviens qu'une fois elle effleura mon visage d'un baiser. Une autre fois, m'étant brusquement réveillé pendant la nuit, je vis, à la lumière d'une bougie presque consumée qui se trouvait sur une petite table poussée près du divan, je vis qu'Elena avait posé sa tête sur mon oreiller et dormait d'un sommeil craintif, ses lèvres pâles à demi entrouvertes, sa main appliquée sur sa joue tiède. Quand je me réveillai pour de bon, c'était déjà le matin ; la bougie avait achevé de brûler ; la lueur vive et empourprée de l'aube qui se levait jouait déjà sur le mur. Elena était assise sur une chaise devant la table et, sa tête lasse appuyée sur son bras gauche, étendu sur la table, dormait d'un profond sommeil ; je me souviens que je contemplai son visage enfantin, revêtu même dans le sommeil d'une

expression de tristesse adulte et d'une beauté étrange et maladive ; ce visage pâle, aux longs cils retroussés et aux joues creuses, était encadré de cheveux noirs comme l'ébène dont la masse touffue négligemment nouée retombait de côté. Son autre main reposait sur mon oreiller. Je baisai tout doucement cette petite main maigre, mais la pauvre enfant ne se réveilla pas ; seul un sourire glissa sur ses lèvres pâles. Je la regardai un long moment et m'endormis d'un sommeil paisible et réparateur. Cette fois-ci, je dormis presque jusqu'à midi. Une fois réveillé, je me sentis presque guéri. Seules une faiblesse, une lourdeur dans tous mes membres témoignaient de mon récent malaise. J'avais déjà eu auparavant de courtes crises de nerfs ; je les connaissais bien. Habituellement, la maladie ne durait guère plus d'un jour, ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs d'être rude et violente.

Il était déjà presque midi. Ce que je vis en premier, ce furent, tendus dans un coin sur un cordon, les rideaux que j'avais achetés la veille. Elena s'était arrangé dans la chambre un petit coin à elle. Elle était assise devant le poêle et préparait le thé. En voyant que je m'étais réveillé, elle eut un sourire joyeux et vint aussitôt vers moi.

« Mon amie, lui dis-je en lui prenant la main : tu m'as veillé toute la nuit. Je ne savais pas que tu étais si bonne.

– Mais comment savez-vous que je vous ai veillé ? peut-être que j'ai dormi tout le temps », dit-elle en me regardant avec une gentillesse malicieuse et timide, et elle rougit en prononçant ces paroles.

« Je me suis réveillé et j'ai tout vu. Tu ne t'es endormie qu'avant le jour.

– Voulez-vous du thé ? m'interrompit-elle, comme gênée de poursuivre cette conversation, ainsi qu'il arrive avec tous les

êtres pudiques et rigoureusement honnêtes, lorsqu'on leur adresse des paroles de louange.

– Oui, répondis-je. Mais as-tu dîné hier ?

– Je n'ai pas dîné, mais j'ai soupé. Le concierge m'a apporté ce qu'il fallait. D'ailleurs, ne parlez pas, restez couché tranquillement : vous n'êtes pas encore tout à fait bien, ajouta-t-elle en m'apportant du thé et en s'asseyant sur mon lit.

– Rester couché ! Je resterai dans mon lit jusqu'à ce soir, mais ensuite je sortirai. Il le faut absolument, ma petite Elena.

– Est-ce qu'il le faut vraiment ? Chez qui allez-vous ? Pas chez le visiteur d'hier ?

– Non, pas chez lui.

– Heureusement. C'est lui qui vous a troublé. Chez sa fille alors ?

– Comment sais-tu qu'il a une fille ?

– J'ai tout entendu », répondit-elle en baissant les yeux.

Son visage se rembrunit. Elle fronça les sourcils.

« C'est un méchant homme, ajouta-t-elle.

– Tu ne le connais pas. Au contraire, c'est un très brave homme.

– Non, non, il est méchant ; j'ai entendu, répondit-elle avec élan.

– Qu'as-tu donc entendu ?

– Il ne veut pas pardonner à sa fille…

– Mais il l'aime. Elle est coupable envers lui, et il se tourmente à cause d'elle.

– Et pourquoi est-ce qu'il ne lui pardonne pas ? Maintenant, même s'il lui pardonne, sa fille ne devrait pas aller chez lui.

– Comment cela ? Pourquoi ?

– Parce qu'il ne mérite pas que sa fille l'aime, répondit-elle avec chaleur. Qu'elle le quitte pour toujours et s'en aille mendier, pour qu'il voie que sa fille demande l'aumône et qu'elle souffre. »

Ses yeux étincelaient, ses joues étaient empourprées. Elle a sûrement une raison de parler ainsi, songeai-je à part moi.

– C'est dans sa maison que vous vouliez me placer ? ajouta-t-elle après un silence.

– Oui, Elena.

– J'aime mieux m'engager comme servante.

– Ah ! ce n'est pas bien ce que tu dis là, ma petite Elena. Et quelle sottise : chez qui peux-tu te placer ?

– Chez le premier moujik venu », répondit-elle avec impatience, en tenant toujours les yeux baissés.

Elle était visiblement en fureur.

« Mais un moujik n'a que faire d'une servante comme toi, dis-je avec un petit rire.

– Alors, chez des seigneurs.

– Avec ton caractère, habiter chez des seigneurs ?

– Oui. Plus elle s'irritait, plus elle répondait avec brusquerie.

– Mais tu n'y tiendrais pas.

– Si. On me grondera, mais je me tairai, exprès. On me battra, et je continuerai à me taire toujours ; qu'ils me battent, pour rien au monde je ne pleurerai. Ils seront encore plus furieux, si je ne pleure pas.

– Qu'est-ce qui te prend, Elena ! Comme tu es aigrie et orgueilleuse ! C'est sans doute que tu as eu beaucoup de malheurs… »

Je me levai et m'approchai de la grande table, Elena resta sur le divan, regardant à terre d'un air pensif et tiraillant la frange du bout des doigts. Elle se taisait. Mes paroles l'ont-elles fâchée ? pensais-je.

J'ouvris machinalement les livres que j'avais pris hier pour mon article et peu à peu je me laissai absorber par ma lecture. Cela m'arrive souvent : je viens, j'ouvre un livre pour une minute, pour chercher un renseignement, et je me laisse si bien entraîner que j'oublie tout.

« Qu'est-ce que vous écrivez ? demanda avec un sourire timide Elena qui s'était approchée de la table.

– Toutes sortes de choses, mon petit. On me paie pour cela.

– Des requêtes ?

– Non, pas des requêtes. Et je lui expliquai comme je pus que j'écrivais différentes histoires sur différentes gens ; cela faisait des livres qui s'appelaient nouvelles et romans. Elle m'écouta avec beaucoup de curiosité.

– Et vous dites toujours la vérité ?

– Non, j'invente.

– Pourquoi écrivez-vous des mensonges ?

– Tiens, lis ce livre, tu verras, tu l'as déjà regardé une fois. Tu sais lire ?

– Oui.

– Eh bien, tu verras. C'est moi qui ai écrit ce petit livre.

– C'est vous ? Alors, je vais le lire…

Elle avait grande envie de me dire quelque chose, mais cela la gênait visiblement et elle était fort agitée. Quelque chose se cachait sous ses questions.

« Et on vous paie beaucoup pour cela ? demanda-t-elle enfin.

– Cela dépend. Parfois beaucoup et parfois rien du tout, quand le travail ne vient pas bien. C'est très difficile, Elena.

– Alors, vous n'êtes pas riche ?

– Non.

– Si c’est ça, je vais travailler et je vous aiderai… »

Elle me jeta un regard rapide, devint toute rouge, baissa les yeux, et, faisant deux pas vers moi, brusquement elle m’enveloppa de ses bras et pressa fortement son visage contre ma poitrine. Je la regardais avec stupéfaction.

« Je vous aime…, je ne suis pas orgueilleuse, dit-elle. Vous avez dit hier que j’étais orgueilleuse. Non, non, ce n’est pas vrai…, je vous aime… Il n’y a que vous qui m’aimiez… »

Mais déjà les larmes l’étouffaient. Une minute après, elles s’échappèrent de sa poitrine avec violence, comme hier au moment de son attaque. Elle tomba à genoux devant moi, me baisa les mains, les pieds…

« Vous m’aimez ! répétait-elle. Vous êtes le seul, le seul !… »

Elle serrait convulsivement mes genoux dans ses bras. Tous ses sentiments, si longtemps contenus, faisaient soudain irruption en un élan irrésistible, et je compris l’étrange obstination de ce cœur qui s’était pudiquement caché jusqu’ici avec d’autant plus d’entêtement et de rigueur que le besoin de s’épancher, de s’exprimer était plus fort, et tout ceci jusqu’à l’explosion inévitable qui se produit lorsque tout l’être s’abandonne, jusqu’à s’oublier, à ce besoin d’amour, de reconnaissance, aux caresses, aux larmes…

Elle pleura tant qu’elle finit par avoir une crise d’hystérie. Je détachai à grand-peine ses bras qui m’entouraient. Je la soulevai et la portai sur le divan. Elle pleura longtemps encore, le visage enfoui dans les oreillers, comme si elle avait honte devant moi, mais elle serrait énergiquement ma main dans la sienne et la gardait contre son cœur.

Peu à peu, elle se calma ; mais elle ne relevait pas encore la tête. Une ou deux fois, elle me jeta un regard furtif qui contenait une grande douceur et comme un sentiment craintif et à nouveau caché. Enfin, elle rougit et sourit.

« Te sens-tu mieux ? lui demandai-je, ma sensible petite Elena, mon enfant malade.

– Il ne faut pas m'appeler ainsi, murmura-t-elle, en me dérobant à nouveau son visage.

– Comment alors ?

– Nelly.

– Nelly ? Pourquoi précisément Nelly ? Je veux bien, c'est un très joli nom. Je t'appellerai ainsi, si tu le désires.

– C'est ainsi que maman m'appelait… Et personne ne m'a jamais appelée ainsi, sauf elle… Je ne voulais pas que quelqu'un d'autre m'appelle ainsi… Mais vous, je veux que vous m'appeliez comme cela… Je vous aimerai toujours, toujours. »

« Petit cœur fier et aimant ! pensai-je : combien de temps m'a-t-il fallu pour mériter que tu sois pour moi… Nelly. » Mais je savais maintenant que son cœur m'était dévoué pour toujours.

« Nelly, écoute, lui demandai-je, dès qu'elle se fut calmée. Tu dis qu'il n'y avait que ta maman qui t'aimait, personne d'autre. Est-ce que ton grand-père ne t'aimait pas ?

– Non…

– Mais tu as pleuré ici dans l'escalier, quand tu as appris qu'il était mort, tu te souviens ? »

Elle resta songeuse une minute.

« Non, il ne m'aimait pas… Il était méchant. Et un sentiment douloureux se peignit sur ses traits.

– Mais il ne fallait pas non plus le lui demander. Il semblait tout à fait retombé en enfance. Il est mort comme un fou. Je t'ai raconté comment il est mort ?

– Oui ; mais c'est le dernier mois seulement qu'il a commencé à s'oublier complètement. Il restait assis ici toute la journée, et si je n'étais pas venue, il serait resté deux ou trois jours comme cela, sans boire ni manger. Mais avant, il était beaucoup mieux.

– Comment, avant ?

– Quand maman n'était pas encore morte.

– Ainsi, c'est toi qui lui apportais à manger, Nelly ?

– Oui.

– Où prenais-tu cela ? Chez la Boubnova ?

– Non, je ne prenais jamais rien chez la Boubnova, dit-elle d'un ton ferme, mais d'une voix tremblante.

– Où donc alors ? Tu n'avais rien. »

Nelly se tut et devînt affreusement pâle : ensuite elle fixa sur moi un long regard.

« Je mendiais dans la rue… Quand j'avais cinq kopecks, je lui achetais du pain et du tabac à priser…

– Et il acceptait cela ! Nelly ! Nelly !

– Au début, je ne le lui disais pas. Mais quand il l'a appris, il m'a envoyée lui-même mendier. Je me tenais sur le pont, je demandais la charité aux passants, et lui, il restait auprès à attendre ; et quand il voyait qu'on m'avait donné quelque chose, il se jetait sur moi et me prenait l'argent, comme si je voulais le lui cacher, comme si ce n'était pas pour lui que je mendiais. »

En disant cela, elle eut un sourire amer et sarcastique.

« Tout ça, c'était après la mort de maman, ajouta-t-elle. Il était alors comme fou.

– Il aimait donc beaucoup ta maman ? Pourquoi ne vivait-il pas avec elle ?

– Non, il ne l'aimait pas… Il était méchant et il ne voulait pas lui pardonner…, comme le méchant vieux monsieur d'hier », dit-elle doucement, presque à voix basse, et en pâlissant de plus en plus.

Je tressaillis. L'intrigue de tout un roman étincela dans mon imagination. Cette pauvre femme, mourant dans un sous-sol chez un fabricant de cercueils, sa fille orpheline, allant rendre visite de loin en loin à son grand-père qui avait maudit sa mère ; le vieillard étrange ayant perdu l'esprit et mourant dans une confiserie, après la mort de son chien !…

« Azor appartenait d'abord à maman, dit brusquement Nelly, souriant à un souvenir. Grand-père autrefois aimait beaucoup maman, et quand maman l'a quitté, Azor est resté. C'est pourquoi il aimait tellement Azor… Il n'a pas pardonné à

maman, mais quand Azor est mort, il est mort aussi » ajouta-t-elle d'une voix rude, et le sourire disparut de son visage.

« Nelly, qui était donc ton grand-père avant ? lui demandai-je après avoir attendu un petit instant.

– Il était riche… Je ne sais qui il était, répondit-elle. Il avait une usine… C'est ce que maman m'a dit. Elle pensait au début que j'étais trop petite et ne me disait rien du tout. Elle m'embrassait et me disait : « Tu sauras tout, le moment viendra où tu sauras, pauvre enfant, malheureuse enfant ! » Elle m'appelait tout le temps pauvre et malheureuse enfant. Et la nuit, quand elle pensait que je dormais (et je ne dormais pas, mais je faisais semblant), elle pleurait, m'embrassait, et disait : « Pauvre enfant, malheureuse enfant ! »

– De quoi ta maman est-elle morte ?

– De la poitrine ; il y a six semaines.

– Et tu te souviens du temps où ton grand-père était riche ?

– Mais je n'étais pas encore née. Maman a quitté grand-père avant que je naisse.

– Avec qui est-elle partie ?

– Je ne sais pas, répondit Nelly, à voix basse et comme songeuse. Elle est allée à l'étranger, c'est là-bas que je suis née.

– À l'étranger ? Où donc ?

– En Suisse. J'ai été partout, j'ai été aussi en Italie et à Paris.

– Et tu t'en souviens, Nelly ? dis-je étonné.

– Je me rappelle beaucoup de choses.

– Comment sais-tu si bien le russe ?

– Maman me l'avait déjà appris là-bas. Elle était russe, sa mère était russe, tandis que grand-père était anglais, mais il était tout de même comme un Russe. Et quand nous sommes revenues ici avec maman, il y a un an et demi, j'ai appris à parler tout à fait bien. Maman était déjà malade. Et nous sommes devenues de plus en plus pauvres. Maman ne faisait que pleurer. Au début, elle a cherché longtemps grand-père, ici, à Pétersbourg, et elle disait toujours qu'elle était coupable envers lui, et elle pleurait… Comme elle pleurait ! Et quand elle a su que grand-père était pauvre, elle a pleuré encore plus. Elle lui écrivait souvent, mais il ne répondait jamais.

– Pourquoi ta maman est-elle revenue ici ? Uniquement pour retrouver son père ?

– Je ne sais pas. Nous étions si bien là-bas ! et les yeux de Nelly se mirent à briller. Maman vivait seule, avec moi. Elle avait un ami qui était bon comme vous… Il la connaissait déjà ici. Mais il est mort, et c'est pour cela que maman est revenue…

– Alors, c'est avec lui que ta maman est partie quand elle a quitté ton grand-père ?

– Non, ce n'est pas avec lui. Maman est partie avec un autre, mais celui-là l'a abandonnée…

– Avec qui donc, Nelly ? »

Nelly me regarda et ne répondit rien. Elle savait évidemment avec qui sa maman était partie et qui, vraisemblablement,

était son père. Mais il lui était pénible de me dire son nom, même à moi.

Je ne voulus pas la tourmenter avec mes questions. C'était un caractère étrange, nerveux et ardent, mais qui refrénait ses élans ; sympathique, mais enfermé dans une fierté inaccessible. Tout le temps que je restai lié avec elle, bien qu'elle m'aimât de tout son cœur, de l'amour le plus lumineux et le plus limpide, presque autant que sa mère défunte dont elle ne pouvait même pas parler sans douleur, elle fut peu expansive avec moi et, en dehors de ce jour, elle sentit rarement le besoin de me parler de son passé ; au contraire, elle me le cachait avec une sorte de sévérité. Mais, ce jour-là, en quelques heures, au milieu de souffrances et de sanglots convulsifs qui interrompaient son récit, elle me fit part de tout ce qui, dans ses souvenirs, l'agitait et la torturait le plus, et jamais je n'oublierai ce terrible récit. Mais l'histoire principale viendra plus tard…

C'était une horrible histoire celle d'une femme abandonnée, survivant à son bonheur ; malade, épuisée de souffrance, et délaissée par tous ; rejetée par le dernier être en qui elle pût espérer, par son père, qu'elle avait offensé jadis et qui, à son tour, avait perdu la raison sous des tortures et des humiliations intolérables. C'était l'histoire d'une femme acculée au désespoir ; errant dans les rues froides et sales de Pétersbourg avec sa fille qu'elle considérait encore comme un petit enfant, et demandant l'aumône ; d'une femme qui dépérit ensuite pendant des mois entiers dans un sous-sol humide, et à qui son père refusa son pardon jusqu'à la dernière minute de sa vie ; au dernier instant, il s'était ressaisi et était accouru pour lui pardonner, mais il n'avait plus trouvé qu'un cadavre froid à la place de celle qu'il avait aimée plus que tout au monde. C'était l'étrange récit des relations mystérieuses, presque incompréhensibles, d'un vieillard retombé en enfance avec sa petite-fille qui déjà le comprenait, qui déjà montrait, malgré son jeune âge, une pénétration que certains n'atteignent pas dans tout le cours de leur vie unie

et insouciante. C'était une histoire sombre, une de ces histoires ténébreuses et poignantes qui, si souvent, inaperçues et presque mystérieuses, se déroulent sous le lourd ciel de Pétersbourg, dans les recoins obscurs et secrets de l'immense ville, au milieu du bouillonnement inconsidéré de la vie, de l'égoïsme épais, des intérêts en conflit, au milieu de la sinistre débauche, des crimes cachés dans tout cet enfer d'une vie insensée et anormale…

Mais cette histoire viendra plus tard…

TROISIÈME PARTIE

I

Le crépuscule, puis le soir étaient venus depuis longtemps et ce ne fut que lorsque je m'éveillai de ce sombre cauchemar que je me souvins du présent.

« Nelly, dis-je ; te voilà malade et déprimée, et je dois te laisser seule, agitée, en larmes ! Mon enfant ! Pardonne-moi et sache qu'il y a ici un autre être que l'on aime, à qui l'on n'a point pardonné, et qui est malheureux, offensé et abandonné. Elle m'attend. Et je suis tellement bouleversé après le récit que tu viens de me faire qu'il me semble que je ne supporterai pas de ne pas la voir tout de suite, à l'instant même… »

Je ne sais si Nelly comprit tout ce que je lui dis. J'étais troublé et par son récit et par ma récente maladie ; mais je me précipitai chez Natacha. Il était déjà tard, près de neuf heures, quand j'entrai chez elle.

Dans la rue, près de la porte cochère de la maison où demeurait Natacha, j'aperçus une calèche qui me parut être celle du prince. La porte d'entrée de Natacha donnait à l'extérieur. Aussitôt que je fus dans l'escalier, j'entendis au-dessus de moi, une volée de marches plus haut, un homme qui montait à tâtons, avec précaution, visiblement peu familier avec les lieux. J'imaginai que cela devait être le prince ; mais bientôt je reconnus mon erreur. L'inconnu, tout en grimpant, laissait échapper des grognements et des imprécations de plus en plus énergiques au fur et à mesure qu'il s'élevait. Il est vrai que l'escalier était étroit, sale, raide, et jamais éclairé ; mais je n'eus jamais pu attribuer au prince les jurons qui commencèrent au troisième étage ; le monsieur sacrait comme un cocher. À partir du troisième étage, il y avait de la lumière : une petite lanterne brûlait

devant la porte de Natacha. C'est à la porte même que je rattrapai mon inconnu, et quelle fut ma stupéfaction lorsque je reconnus le prince ! Il parut lui être souverainement désagréable de se heurter ainsi inopinément à moi. Au premier instant, il ne me reconnut pas, mais, soudain, son visage se transforma. Son premier regard, haineux et mauvais, se fit tout à coup affable et gai et il me tendit les deux mains avec un air particulièrement joyeux.

« Ah ! c'est vous ! J'allais me mettre à genoux et prier Dieu de me sauver. M'avez vous entendu jurer ? »

Et il éclata du rire le plus débonnaire. Mais brusquement son visage prit une expression sérieuse et contrariée.

« Et Aliocha a pu installer Nathalia Nikolaievna dans un pareil logement ! dit-il en hochant la tête. Ce sont ces BAGATELLES, comme on dit, qui caractérisent un homme. J'ai peur pour lui. Il est bon, il a un cœur noble, mais prenez cet exemple : il est follement amoureux, et il loge celle qu'il aime dans un pareil taudis ! J'ai même entendu dire qu'ils avaient parfois manqué de pain, ajouta-t-il à voix basse, en cherchant la poignée de la sonnette. La tête me tourne quand je pense à son avenir et surtout à celui d'ANNA Nikolaievna lorsqu'elle sera sa femme… »

Il se trompa de prénom et ne s'en aperçut pas, cherchant toujours la sonnette avec une mauvaise humeur manifeste. Mais il n'y avait pas de sonnette. Je tiraillai la poignée de la porte ; Mavra nous ouvrit sur-le-champ et nous reçut avec affairement. Par la porte ouverte de la cuisine, qui était séparée de la minuscule entrée par une cloison de bois, on apercevait quelques préparatifs : tout semblait frotté et astiqué plus qu'à l'ordinaire ; le poêle était allumé ; sur la table, on voyait de la vaisselle neuve. Il était visible qu'on nous attendait. Mavra se hâta de nous débarrasser de nos paletots.

« Aliocha est-il ici ? lui demandai-je.

– Il n’est pas revenu », me murmura-t-elle d’un air mystérieux.

Nous entrâmes chez Natacha. Dans sa chambre, on ne décelait aucuns préparatifs particuliers ; tout était comme d’habitude. D’ailleurs, c’était toujours si propre et si gentil chez elle qu’il n’y avait rien à mettre en ordre. Natacha nous accueillit debout près de la porte. Je fus frappé de la maigreur maladive et de l’extraordinaire pâleur de son visage, bien que le rouge montât par instants à ses joues exsangues. Ses yeux étaient fiévreux. Elle tendit rapidement la main au prince, sans dire mot ; elle était visiblement agitée, éperdue. Elle ne jeta pas même un regard sur moi. Je restai debout et j’attendis en silence.

« Me voici enfin ! commença le prince d’un ton joyeux et amical : il n’y a que quelque heures que je suis de retour. Tout ce temps, vous ne m’êtes pas sortie de l’esprit ! (il lui baisa tendrement la main) et comme j’ai pensé, repensé à vous ! J’ai tant de choses à vous dire… Mais nous allons causer à loisir ! Tout d’abord, mon écervelé, qui, à ce que je vois, n’est pas encore là…

– Permettez, prince, l’interrompit Natacha, en rougissant et se troublant : j’ai deux mots à dire à Ivan Petrovitch. Viens, Vania… »

Elle me prit par la main et me conduisit derrière le paravent.

« Vania, me dit-elle tout bas lorsqu’elle m’eut amené dans le coin le plus sombre, me pardonnes-tu ?

– Natacha, veux-tu te taire, qu’est-ce qui te prend ?

– Non, non, Vania, tu m'as déjà pardonné trop de choses, trop souvent, et il y a une limite à la patience. Jamais tu ne cesseras de m'aimer, je le sais, mais tu diras que je suis une ingrate, car hier et avant-hier j'ai été cruelle, égoïste et ingrate envers toi… »

Brusquement, elle fondit en larmes et pressa son visage contre mon épaule.

« Cesse, Natacha, me hâtai-je de lui dire. Tu sais, j'ai été très malade toute la nuit ; maintenant encore, je tiens à peine sur mes jambes ; c'est pourquoi je n'ai passé chez toi ni hier soir ni aujourd'hui, et tu crois que c'est parce que je suis fâché ! Mon amie, est-ce que je ne sais pas ce qui se passe en ce moment dans ton âme ?

– Bon…, alors, tu m'as pardonné, comme toujours, dit-elle en souriant à travers ses larmes et en me serrant la main à me faire mal. Le reste plus tard. J'ai beaucoup de choses à te dire, Vania. Maintenant, retournons auprès de lui…

– Dépêchons-nous, Natacha ; nous l'avons quitté si brusquement…

– Tu vas voir. Tu vas voir ce qui va arriver, me murmura-t-elle précipitamment. Maintenant, je sais tout ; j'ai tout deviné. Tout est sa faute à LUI. Cette soirée va décider de beaucoup de choses. Allons ! »

Je ne compris pas, mais ce n'était pas le moment de poser des questions. Natacha s'avança vers le prince avec un visage serein. Elle s'excusa gaiement, le débarrassa de son chapeau, lui avança elle-même une chaise, et nous nous assîmes tous trois autour de sa petite table.

« J'avais commencé à parler de mon étourdi, reprit le prince : je ne l'ai aperçu qu'une minute, et encore dans la rue, tandis qu'il partait chez la comtesse Zénaïda Fiodorovna. Il était très pressé et imaginez-vous qu'il n'a même pas voulu monter avec moi, après quatre jours de séparation ! C'est ma faute s'il n'est pas maintenant chez vous et si nous sommes arrivés avant lui ; j'ai profité de l'occasion, et comme je ne peux pas me rendre moi-même aujourd'hui chez la comtesse, je lui ai donné une commission. Mais il va être là dans un instant.

– Il vous a sans doute promis de venir ce soir ? demanda Natacha, en regardant le prince de l'air le plus candide.

– Eh ! mon Dieu, il ne manquerait plus qu'il ne vienne pas ! comment pouvez-vous le demander, s'écria-t-il, en l'examinant avec étonnement. D'ailleurs, je comprends : vous êtes fâchée contre lui. C'est effectivement mal de sa part d'arriver le dernier. Mais, je le répète, c'est ma faute. Ne lui en veuillez pas. Il est léger, étourdi ; je ne le défends pas, mais certaines circonstances particulières exigent que non seulement il ne délaisse pas en ce moment la maison de la comtesse ni quelques autres connaissances, mais qu'au contraire il s'y montre le plus souvent possible. Et comme, probablement, il ne sort plus de chez vous et a tout oublié au monde, je vous prie de ne pas m'en vouloir si je vous le prends de temps en temps, quelques heures au plus, pour mes affaires. Je suis sûr qu'il n'est pas allé une seule fois chez la princesse A. depuis l'autre soir, et je suis contrarié de ne pas le lui avoir demandé tout à l'heure !… »

Je jetai un regard sur Natacha. Elle écoutait le prince avec un léger sourire à demi railleur. Mais il parlait si franchement, avec tant de naturel, qu'il semblait impossible de douter de ce qu'il disait.

« Et vous ignoriez vraiment qu'il n'est pas venu me voir une seule fois tous ces jours-ci ? demanda Natacha d'une voix

douce et tranquille, comme si elle parlait d'un événement des plus ordinaires.

– Quoi ? Pas une seule fois ? Permettez, que dites-vous là ! dit le prince qui semblait au comble de la stupéfaction.

– Vous êtes venu chez moi mardi, tard dans la soirée ; le lendemain matin, il est passé me voir une demi-heure, et je ne l'ai pas revu depuis.

– Mais c'est incroyable ! (Il était de plus en plus surpris). Et moi qui pensais qu'il ne vous quittait plus ! Pardonnez-moi, c'est si étrange…, c'est proprement incroyable !

– C'est vrai, cependant, et quel dommage !… Je vous attendais justement pour savoir par vous où il se trouvait !

– Ah ! mon Dieu ! Mais il va arriver tout de suite. Ce que vous venez de me dire m'a porté un coup…, je l'avoue, j'attendais tout de lui, excepté cela !

– Vous êtes si étonné ? Je pensais que non seulement cela ne vous surprendrait pas, mais que vous saviez d'avance qu'il en serait ainsi.

– Je le savais ! Moi ? Mais je vous assure, Nathalia Nikolaievna, que je ne l'ai vu qu'un instant aujourd'hui et que je n'ai questionné personne à son sujet ; et il me semble étonnant que vous ayez l'air de douter de moi, ajouta-t-il, en nous enveloppant tous deux du regard.

– Dieu m'en préserve ! répliqua Natacha : je suis absolument convaincue que vous avez dit la vérité. »

Et elle éclata de rire au nez du prince : il fronça légèrement les sourcils.

« Expliquez-vous, dit-il, embarrassé.

– Il n’y a rien à expliquer. Je parle tout simplement. Vous savez combien il est écervelé, oublieux. Maintenant qu’il a toute sa liberté, il se sera laissé entraîner.

– Mais il est impossible de se laisser entraîner ainsi, il y a quelque chose là-dessous ; dès qu’il arrivera, je le sommerai de s’expliquer. Et ce qui m’étonne plus que tout, c’est que vous sembliez m’en rendre responsable, alors que j’étais absent. D’ailleurs, Nathalia Nikolaievna, je vois que vous êtes très fâchée contre lui, et cela se comprend ! Vous en avez tous les droits, et..., et, bien entendu, je suis le premier coupable, mais seulement parce que je suis arrivé le premier, n’est-ce pas ? » poursuivit-il, en se tournant vers moi avec un sourire irritant.

Natacha devint toute rouge.

« Permettez, Nathalia Nikolaievna, reprit-il avec dignité. J’admets que je sois coupable, mais uniquement en ceci que je suis parti le lendemain du jour où j’ai fait votre connaissance, de sorte qu’avec une certaine méfiance, que je remarque dans votre caractère, vous avez déjà changé d’avis à mon sujet, d’autant plus que les circonstances s’y sont prêtées. Si je n’étais pas parti, vous me connaîtriez mieux, et Aliocha sous ma surveillance n’aurait pas fait le volage. Vous entendrez vous-même ce que je vais lui dire.

– C’est à dire que vous ferez en sorte qu’il commencera à sentir que je lui pèse ? Il n’est pas possible qu’intelligent comme vous l’êtes vous pensiez vraiment m’aider de cette façon.

– Voulez-vous insinuer par là que je veux lui faire sentir que vous lui êtes à charge ? Vous m’offensez, Nathalia Nikolaievna.

– Je m'efforce d'éviter les allusions, quel que soit mon interlocuteur, répondit Natacha ; au contraire, j'essaye toujours de parler le plus directement possible, et vous vous en convaincrez vous-même, dès aujourd'hui peut-être. Je n'ai pas l'intention de vous offenser, je n'ai aucune raison de le désirer ; et d'ailleurs vous ne vous offenserez pas de mes paroles, quelles qu'elles soient. J'en suis absolument persuadée, car je comprends parfaitement nos rapports mutuels : vous ne pouvez pas les prendre au sérieux, n'est-ce pas ? Mais si je vous ai réellement blessé, je suis prête à vous demander pardon, afin de remplir envers vous tous les devoirs de… l'hospitalité. »

Malgré le ton léger, plaisant même, avec lequel Natacha prononça cette phrase, le rire aux lèvres, je ne l'avais encore jamais vue irritée à ce point. C'est seulement alors que je compris la souffrance qui s'était accumulée dans son cœur pendant ces trois jours. Les paroles énigmatiques qu'elle m'avait dites : qu'elle savait tout et qu'elle avait tout deviné, m'effrayèrent ; elles se rapportaient directement au prince. Elle avait changé d'opinion à son sujet et le considérait comme son ennemi, c'était évident. Elle attribuait visiblement à son influence tous ses échecs avec Aliocha, et peut-être avait-elle certaines données qui l'y portaient. Je craignis qu'une scène n'éclatât subitement entre eux. Le ton enjoué qu'elle observait était trop manifeste, trop peu dissimulé. Ses dernières paroles au prince sur ce qu'il ne pouvait prendre leurs relations au sérieux, sa phrase sur les excuses en tant que devoir de l'hospitalité, sa promesse, en forme de menace, de lui prouver ce soir même qu'elle savait parler sans détours, tout ceci était si mordant, si peu masqué, qu'il était impossible que le prince ne comprît pas. Je le vis changer de visage, mais il savait se maîtriser. Il fit aussitôt semblant de ne pas avoir remarqué ces paroles, de n'en avoir pas compris le vrai sens, et s'en tira par une plaisanterie.

« Dieu me garde de demander des excuses ! répliqua-t-il en riant. Je ne le désire pas le moins du monde, et ce n'est pas dans mes principes de demander des excuses à une femme. Dès notre première entrevue, je vous ai mise en garde contre mon caractère, aussi je pense que vous ne vous fâcherez pas si je fais une remarque, d'autant plus qu'elle s'adresse à toutes les femmes en général ; vous conviendrez sans doute de la justesse de cette remarque, poursuivit-il en s'adressant aimablement à moi. J'ai observé un trait du caractère féminin : lorsqu'une femme a tort, elle préférera effacer sa faute plus tard par mille cajoleries que de l'avouer sur le moment même, à l'instant où elle est convaincue de son méfait, et de demander pardon. Ainsi, à supposer que j'aie été offensé par vous, je refuse délibérément des excuses en ce moment ; j'y trouverai mon profit plus tard, lorsque vous reconnaîtrez votre erreur et voudrez l'effacer à mes yeux…, par mille cajoleries. Et vous êtes si bonne, si pure, si fraîche, si spontanée que la minute où vous vous repentirez sera, je le devine, ravissante ! Au lieu d'excuses, dites-moi plutôt comment je peux vous prouver aujourd'hui que je suis beaucoup plus sincère et que j'agis beaucoup plus franchement avec vous que vous ne le pensez ! »

Natacha rougit. Il me parut aussi qu'il y avait dans la réponse du prince un ton trop léger, négligent même, une sorte de badinage insolent.

« Vous voulez me prouver que vous êtes droit et sincère avec moi ? lui demanda Natacha en le regardant d'un air de défi.

– Oui.

– S'il en est ainsi, accordez-moi ce que je vais vous demander.

– Je vous en donne ma parole d'avance.

– Voici : n'inquiétez Aliocha ni aujourd'hui ni demain ni par un mot ni par une allusion à mon sujet. Ne lui faites aucun reproche pour m'avoir oubliée, aucune remontrance. Je veux le recevoir comme si rien ne s'était passé entre nous, afin qu'il ne puisse rien remarquer. J'ai besoin qu'il en soit ainsi. Me donnez-vous votre parole ?

– Avec le plus grand plaisir, répondit le prince : et permettez-moi d'ajouter du fond du cœur que j'ai rarement rencontré des vues si raisonnables et si claires sur des affaires de ce genre… Mais voici Aliocha, il me semble. »

En effet, on entendit du bruit dans l'antichambre. Natacha tressaillit et sembla se préparer à quelque chose. Le prince avait un air sérieux et attendait ce qui allait se passer : il ne quittait pas Natacha des yeux. La porte s'ouvrit, et Aliocha entra en coup de vent.

II

Il entra avec un visage rayonnant, gai et joyeux. On voyait qu'il était de bonne humeur et qu'il avait passé agréablement ces quatre jours. Il semblait écrit sur sa figure qu'il avait une nouvelle à nous annoncer.

« Me voici ! cria-t-il d'une voix forte. Moi qui aurais dû être là le premier ! Mais vous allez tout savoir, tout ! Tout à l'heure, papa, nous n'avons pas eu le temps d'échanger deux mots, et j'avais beaucoup de choses à te dire. C'est lui qui dans ses bons moments me permet de lui dire : *tu*, s'interrompit-il en se tournant vers moi ; je vous garantis qu'il y a d'autres moments où il me le défend ! Et voici sa tactique : il commence lui-même par me dire VOUS. Mais, à partir d'aujourd'hui, je veux qu'il n'ait plus que de bons moments et je ferai en sorte qu'il en soit ainsi ! En général, j'ai complètement changé pendant ces quatre jours, je suis tout à fait transformé et je vous raconterai tout cela. Mais plus tard. L'essentiel, maintenant, c'est qu'elle est là ! La voilà ! À nouveau ! Natacha, mon trésor, bonjour, mon ange ! dit-il, en s'asseyant à côté d'elle et en lui baisant avidement la main. Comme je me suis ennuyé de toi tous ces jours-ci Mais que veux tu ? Je n'ai pas pu ! Je n'ai pas pu faire autrement. Ma chérie ! On dirait que tu as maigri, tu es toute pâle… »

Dans son transport, il couvrait ses mains de baisers, la dévorait de ses beaux yeux, comme s'il ne pouvait se rassasier de sa vue. Je jetai un regard sur Natacha et devinai à son visage que nous avions la même pensée : il était entièrement innocent. Et quand, et de quoi cet INNOCENT aurait-il pu se rendre coupable ! Une vive rougeur afflua soudain aux joues pâles de Nata-

cha, comme si tout son sang, après s'être rassemblé dans son cœur, se fût porté tout d'un coup à sa tête. Ses yeux se mirent à étinceler et elle regarda fièrement le prince.

« Mais où donc… as-tu été…, tous ces jours-ci ? dit-elle d'une voix contenue et saccadée. Sa respiration était lourde et inégale. Mon Dieu, comme elle l'aimait !

« C'est vrai que j'ai l'air coupable envers toi, mais c'est seulement une apparence ! Bien sûr, je suis coupable, je le sais et je le savais en venant. Katia m'a dit hier et aujourd'hui qu'une femme ne pouvait pas pardonner une telle négligence (car elle sait tout ce qui s'est passé ici mardi ; je le lui ai raconté dès le lendemain). J'ai discuté avec elle, et je lui ai expliqué que cette femme s'appelait NATACHA et que, dans le monde entier peut-être, il n'y en avait qu'une qui lui fût comparable : Katia. Et je suis arrivé ici, sachant que j'avais gagné dans la dispute. Un ange tel que toi peut-il ne pas pardonner ? « S'il n'est pas venu, c'est qu'il en a été empêché, et non qu'il a cessé de m'aimer. » Voici ce que doit penser ma Natacha ! Et comment pourrais-je cesser de t'aimer ? Est-ce possible ? Tout mon cœur languissait après toi. Mais je suis tout de même coupable ! Quand tu sauras tout, tu seras la première à m'absoudre ! Je vais tout vous raconter, tout de suite, j'ai besoin d'épancher mon cœur devant vous ; c'est pour cela que je suis venu ! J'ai voulu aujourd'hui (j'ai eu une demi-minute de liberté) voler vers toi pour t'embrasser, mais je n'ai pas pu : Katia m'a prié instamment de venir pour une affaire très importante. C'était avant que tu me voies sur le drojki, papa ; c'était la seconde fois, convié par un second billet, que je me rendais chez Katia. Car nous avons maintenant des courriers qui vont porter des billets de l'un à l'autre toute la journée. Ivan Petrovitch, ce n'est qu'hier soir que j'ai pu lire votre mot et vous avez parfaitement raison. Mais que faire : c'était une impossibilité physique ! Aussi j'ai pensé demain soir, je me disculperai sur toute la ligne ; car ce soir, il m'était impossible de ne pas venir chez toi, Natacha.

– De quel billet s'agit-il ? demanda Natacha.

– Il est venu chez moi, ne m'a pas trouvé, bien entendu, et m'a grondé d'importance, dans une lettre qu'il m'a laissée, parce que je ne venais pas te voir. Et il a tout à fait raison. C'était hier. »

Natacha me jeta un regard.

« Mais si tu avais le temps d'être du matin au soir chez Katerina Fiodorovna…, commença le prince.

– Je sais, je sais ce que tu vas dire, l'interrompit Aliocha. Si tu as pu aller chez Katia, tu avais deux fois plus de raisons de te trouver ici. » Je suis entièrement d'accord avec toi, et j'ajouterai même que j'avais non pas deux fois plus, mais un million de fois plus de raisons. Mais, tout d'abord, il y a dans la vie des événements inattendus et étranges qui embrouillent tout et mettent tout sens dessus dessous. Et je me suis, trouvé dans de pareilles circonstances. Je vous le dis, j'ai complètement changé ces jours-ci, jusqu'au bout des ongles : c'est donc que de graves événements se sont produits.

– Ah ! mon Dieu Mais que t'est-il donc arrivé ! Ne nous fais pas languir, je t'en prie ! » s'écria Natacha, en souriant à l'ardeur d'Aliocha.

De fait, il était un peu ridicule : il se hâtait, les mots lui échappaient, rapides, pressés, sans ordre, comme s'il jacassait. Il brûlait d'envie de parler, de raconter. Mais, tout en parlant il gardait les mains de Natacha et les portait à tout instant à ses lèvres, comme s'il ne pouvait se lasser de les baiser.

« Voici ce qui m'est arrivé, reprit Aliocha. Ah mes amis ! Ce que j'ai vu ! Ce que j'ai fait ! Les gens que j'ai rencontrés ! Tout

d'abord, Natacha, c'est une perfection ! Je ne la connaissais pas du tout, pas du tout, jusqu'à présent ! Et mardi, quand je t'ai parlé d'elle, tu te souviens que je l'ai fait avec enthousiasme, et cependant, même alors, je la connaissais à peine. Elle s'est cachée de moi jusqu'à ces derniers temps. Mais maintenant, nous nous connaissons entièrement l'un l'autre. Nous nous tutoyons Mais je vais commencer par le commencement : Natacha, si tu avais pu entendre ce qu'elle m'a dit de toi, lorsque le lendemain, mercredi, je lui ai raconté ce qui s'était passé entre nous !… À propos je me souviens combien j'ai eu l'air sot devant toi, lorsque je suis arrivé mercredi matin ! Tu m'accueilles avec transport, tu es toute pénétrée de notre nouvelle situation ; tu veux parler avec moi de tout cela ; tu es toute triste et en même temps tu plaisantes avec moi ; et moi, je joue à l'homme posé ! Oh ! imbécile, imbécile que j'étais ! Car je te jure que je voulais me donner les airs d'un homme qui va bientôt être un mari, de quelqu'un de sérieux ; et devant qui ai-je imaginé de faire ces manières : devant toi ! Ah ! comme tu as dû te moquer de moi et comme je l'ai bien mérité ! »

Le prince restait silencieux et regardait Aliocha avec un sourire triomphant et ironique. Comme s'il eût été content que son fils se montrât sous des dehors frivoles, et même si ridicules. Tout ce soir-là, je l'observai attentivement, et j'acquis la conviction qu'il n'aimait pas son fils, bien qu'il protestât de son ardent amour paternel.

« En te quittant, je suis allé chez Katia, poursuivit Aliocha. Je t'ai déjà dit que c'est seulement ce matin-là que nous avons appris à nous connaître parfaitement l'un l'autre, et c'est arrivé d'une façon étrange… Je ne m'en souviens même plus… Quelques paroles chaleureuses, l'expression sincère de quelques idées, de quelques impressions et nous étions unis pour la vie. Il faut, il faut que tu la connaisses, Natacha ! Comme elle t'a racontée, t'a expliquée ! Elle m'a fait comprendre quel trésor tu étais pour moi ! Peu à peu, elle m'a exposé toutes ses idées et sa

façon d'envisager l'existence ; c'est une fille si sérieuse, si enthousiaste ! Elle m'a parlé de notre devoir, de notre mission, de ce que nous devions tous servir l'humanité, et comme nous nous sommes trouvés absolument d'accord, au bout de cinq ou six heures de conversation, nous nous sommes juré l'un à l'autre que nous serions amis éternellement et que nous collaborerions à la même œuvre toute notre vie !

– À quelle œuvre ? demanda le prince, étonné.

– J'ai tellement changé, père, que tout ceci sûrement doit te surprendre ; je prévois même d'avance tes objections, répondit Aliocha d'un ton solennel. Vous êtes tous des gens pratiques, vous avez des principes rigoureux, sévères, éprouvés, vous regardez avec incrédulité, hostilité, ironie tout ce qui est jeune et frais. Mais je ne suis plus celui que tu connaissais il y a quelques jours. Je suis tout autre ! Je regarde hardiment tout et tous en ce monde. Si je sais que ma conviction est juste, je la poursuivrai jusque dans ses dernières conséquences ; et si je ne m'égare pas en chemin, je serai un honnête homme. Mais assez parlé de moi. Vous direz tout ce que vous voudrez après cela, je suis sûr de moi.

– Oh ! oh ! » fit le prince d'un ton moqueur.

Natacha nous regardait d'un air inquiet. Elle craignait pour Aliocha. Il lui arrivait souvent de se laisser entraîner dans la conversation, à son désavantage, et elle le savait. Elle redoutait qu'il ne se montrât sous un jour ridicule devant nous, et surtout devant son père.

« Que dis-tu, Aliocha ! C'est de la philosophie ! dit-elle : on t'a endoctriné…, tu ferais mieux de nous raconter ce qui t'est arrivé.

– Mais c'est ce que je fais ! s'écria Aliocha. Vois-tu, Katia a deux parents lointains, des cousins, Lev et Boris, l'un est étudiant, et l'autre est tout simplement un jeune homme. Elle est en rapport avec eux, et ce sont des garçons extraordinaires ! Ils ne vont presque jamais chez la comtesse, par principe. Quand nous nous sommes entretenus, Katia et moi, de la mission de l'homme, de sa vocation, et de toutes ces choses-là, elle m'a parlé d'eux et m'a tout de suite donné un mot pour eux ; j'ai couru aussitôt faire leur connaissance. Dès le soir même, nous nous sommes parfaitement entendus. Il y avait là-bas une douzaine de personnes de différentes sortes : des étudiants, des officiers, des artistes ; il y avait aussi un écrivain…, ils vous connaissent tous, Ivan Petrovitch, c'est-à-dire qu'ils ont lu vos livres et qu'ils attendent beaucoup de vous pour l'avenir. Ils me l'ont dit eux-mêmes. Je leur ai dit que je vous connaissais et je leur ai promis de leur faire faire votre connaissance. Ils m'ont tous accueilli comme un frère, à bras ouverts. Je leur ai dit tout de suite que j'allais me marier ; et ils m'ont traité comme un homme marié. Ils vivent au quatrième étage, sous les combles, ils se réunissent le plus souvent possible, de préférence le mercredi, chez Lev et Boris. Ce sont tous des jeunes gens pleins de fraîcheur ; ils nourrissent un amour ardent pour toute l'humanité ; nous avons parlé de notre présent, de l'avenir, des sciences, de la littérature, et si agréablement, avec tant de franchise et de simplicité… Il y a aussi un lycéen qui vient là-bas. Quels rapports ils ont entre eux ! Comme ils sont nobles ! Je n'avais encore jamais vu de gens pareils ! Qui fréquentais-je jusqu'à présent ? Qu'ai-je vu ? De quoi ai-je été nourri ? Toi seule, Natacha, m'as tenu des propos semblables. Ah Natacha, il faut absolument que tu les voies ; Katia les connaît déjà. Ils parlent d'elle presque avec vénération, et Katia a déjà dit à Lev et à Boris que, lorsqu'elle aurait le droit de disposer de sa fortune, elle consacrerait immédiatement un million pour le bien commun.

– Et ce seront sans doute Lev, Boris et toute leur compagnie qui disposeront de ce million ? demanda le prince.

– Mais non, mais non, c'est honteux, père, de parler ainsi ! s'écria Aliocha avec chaleur, je devine ta pensée ! Nous avons effectivement parlé de ce million et discuté longuement de la façon de l'employer. Nous avons décidé, finalement, de le consacrer avant tout à l'instruction publique…

– C'est vrai, je ne connaissais pas du tout Katerina Fiodorovna jusqu'à présent, observa le prince comme en aparté, toujours avec le même sourire railleur. Je m'attendais de sa part à bien des choses, mais ceci…

– Quoi ! l'interrompit Aliocha, qu'est-ce qui te semble si étrange ? Que cela s'écarte un peu de vos principes ? Que personne jusqu'à présent n'ait sacrifié un million et qu'elle le fasse ? C'est cela, n'est-ce pas ? Et si elle ne veut pas vivre aux dépens des autres ? Car vivre de ces millions-là, c'est vivre aux dépens des autres (je viens de l'apprendre). Elle désire être utile à sa patrie et à tous, et donner son obole pour le bien commun. On nous parlait de l'obole déjà dans nos modèles d'écriture, si cette obole est un million, est-ce plus mal pour cela ? Et sur quoi repose cette raison tant vantée, à laquelle je croyais si fermement ? Pourquoi me regardes-tu ainsi, père ? On dirait que tu as devant toi un bouffon, un idiot ! Et pourquoi pas un idiot ? Si tu avais entendu ce que Katia a dit là-dessus, Natacha ! « Ce n'est pas l'intelligence qui importe, mais ce qui la dirige : la nature, le cœur, la noblesse, le développement. » Mais ce qui vaut mieux que tout, c'est l'expression géniale de Bezmyguine. C'est un ami de Lev et de Boris et, entre nous, c'est un cerveau, et génial encore ! Pas plus tard qu'hier, il a dit au cours de l'entretien : « L'imbécile qui a conscience d'être un imbécile, n'en est déjà plus un ! » Comme c'est vrai ! À chaque instant, il sort des sentences de ce genre. Il sème les vérités.

– C'est vraiment du génie ! remarqua le prince.

– Tu te moques toujours. Mais, tu sais, je ne t'ai jamais entendu dire rien de pareil ; ni à personne de notre société. Chez vous, au contraire, on cache toujours tout, il faut que tout soit rabaissé, que tout se développe en hauteur et en largeur selon certaines mesures, certains principes : comme si c'était possible ! Comme si ce n'était pas mille fois plus impossible que ce que nous disons et pensons ! Et vous nous traitez d'utopistes encore ! Si tu avais entendu ce qu'ils m'ont dit hier…

– Mais de quoi parlez-vous, et à quoi pensez-vous ? Raconte-nous cela, Aliocha… Jusqu'à présent, je ne comprends pas bien, dit Natacha.

– En général, de tout ce qui conduit au progrès, à la charité, à l'amour ; nous discutons de tout cela à propos des questions d'actualité. Nous parlons de la publicité, des réformes en train, de l'amour de l'humanité, des hommes d'action de notre époque ; nous les analysons, nous les lisons. Mais surtout, nous nous sommes juré d'être entièrement sincères les uns avec les autres et de parler directement, sans nous gêner, de tout ce qui a rapport à nous-mêmes. Seules la sincérité et la droiture peuvent nous faire atteindre notre but. Bezmyguine s'y efforce tout particulièrement. J'en ai parlé à Katia et elle a une entière sympathie pour Bezmyguine. Aussi, tous, sous la conduite de Bezmyguine, nous nous sommes promis d'agir droitement et honnêtement toute notre vie, et, quoi qu'on dise de nous, de quelque façon qu'on nous juge, de ne nous laisser troubler par rien, ne pas avoir honte de nos aspirations, de nos enthousiasmes ni de nos erreurs, mais de suivre le droit chemin. Si tu veux qu'on te respecte, respecte-toi toi-même d'abord, c'est l'essentiel ; il n'y a que par le respect de soi-même qu'on force le respect des autres. C'est ce que dit Bezmyguine, et Katia est tout fait de son avis. D'une façon générale, nous sommes bien ancrés dans nos convictions maintenant, et nous avons décidé de nous occuper de notre instruction chacun de notre côté, et de nous entretenir ensemble les uns des autres.

– Quel galimatias ! s'écria le prince avec inquiétude : et qui est ce Bezmyguine ? Non, il est impossible de laisser cela ainsi…

– Qu'est-ce qu'il est impossible de laisser ainsi ? répliqua Aliocha. Écoute, père, sais-tu pourquoi j'ai parlé de tout cela devant toi ! Parce que je désire et j'espère t'introduire toi aussi dans notre cercle. J'en ai déjà pris l'engagement pour toi là-bas. Tu ris, c'est bien, je savais que tu rirais Mais écoute-moi jusqu'au bout. Tu es bon et noble : tu comprendras. Tu ne connais pas ces gens, tu ne les as jamais vus, tu ne les as pas entendus. Admettons que tu aies entendu parler de tout cela, étudié tout cela, car tu es terriblement instruit ; mais tu ne les as pas vus eux-mêmes, tu n'as pas été chez eux, comment pourrais-tu les juger d'une façon équitable ? Tu t'imagines seulement que tu les connais. Non, viens chez eux, écoute-les et alors, alors, j'en donne ma parole pour toi, tu seras des nôtres ! Mais surtout, je veux employer tous les moyens pour t'empêcher de te perdre dans cette société à laquelle tu es tellement attaché, pour t'enlever tes convictions. »

Le prince écouta cette sortie jusqu'au bout sans mot dire avec un sourire venimeux ; la méchanceté se lisait sur son visage. Natacha l'observait avec une répulsion non dissimulée. Il le voyait, mais feignait de ne pas s'en apercevoir. Dès qu'Aliocha eut terminé, il éclata brusquement de rire. Il se renversa même sur le dossier de sa chaise, comme s'il n'avait plus la force de se tenir. Mais ce rire était décidément forcé. Il était trop visible qu'il riait uniquement pour offenser et humilier son fils le plus possible. Aliocha en fut effectivement blessé : tout son visage exprima une tristesse extrême. Mais il attendit patiemment que l'hilarité de son père prît fin.

« Père, reprit-il tristement, pourquoi te moques-tu de moi ? Je suis venu à toi franchement, sans détours. Si, d'après toi, je dis des sottises, montre-le moi, au lieu de rire de moi. Et

de quoi te moques-tu ? De ce qui est maintenant pour moi noble et sacré ? Il se peut que je sois dans l'erreur, il se peut que tout cela soit faux, que je ne sois qu'un imbécile, comme tu me l'as dit plusieurs fois ; mais si je me trompe, c'est sincèrement, honnêtement ; je n'ai pas perdu ma noblesse. Je m'enthousiasme pour des idées élevées. Même si elles sont fausses, leur fondement est sacré. Je t'ai dit que toi et tous les vôtres ne m'aviez encore jamais rien dit qui me donne une direction, qui m'entraîne. Réfute leurs arguments, donne-m'en de meilleurs, et je te suivrai, mais ne te moque pas de moi, car cela me fait beaucoup de peine. »

Aliocha prononça ces mots noblement et avec une dignité austère. Natacha le regardait affectueusement. Le prince écouta son fils avec étonnement et changea aussitôt de ton.

« Je n'ai pas du tout voulu te blesser, mon ami, répondit-il, au contraire, je te plains. Tu te prépares à franchir un tel pas qu'il serait temps de cesser d'être un gamin étourdi. Voici ce que je pense. Si j'ai ri, c'est malgré moi, mais je n'avais nulle intention de t'offenser.

– Pourquoi alors l'ai-je pensé ? reprit Aliocha d'un ton amer. Pourquoi ai-je depuis longtemps l'impression que tu m'observes avec hostilité, avec une ironie froide, et non comme un père regarde son fils ? Pourquoi me semble-t-il que, si j'étais à ta place, je n'aurais pas ri de façon si injurieuse de mon fils, comme tu ris maintenant de moi ? Écoute : expliquons-nous ouvertement, tout de suite et une fois pour toutes, afin qu'il ne reste plus aucun malentendu. Et…, je vais dire toute la vérité : lorsque je suis entré, il m'a semblé qu'ici aussi il y avait une certaine gêne ; ce n'est pas ainsi que je m'attendais à vous trouver ici ensemble. Est-ce vrai, oui ou non ? Si c'est vrai, ne vaut-il pas mieux que chacun exprime ses sentiments ? Que de mal on peut éloigner par la franchise !

– Parle, Aliocha, parle ! dit le prince. Ce que tu nous proposes est très intelligent. Peut-être que nous aurions dû commencer par là, ajouta-t-il en jetant un regard à Natacha.

– Ne te fâche pas alors si je suis entièrement franc, commença Aliocha : tu le désires et tu m'y convies toi-même. Écoute. Tu as consenti à mon mariage avec Natacha. Tu nous as donné ce bonheur et tu as dû pour cela te faire violence. Tu as été magnanime et nous avons tous apprécié la noblesse de ton acte. Mais pourquoi alors maintenant me fais-tu sentir à chaque instant, avec une sorte de joie, que je ne suis encore qu'un gamin ridicule et incapable de faire un mari ? Bien plus, on dirait que tu veux me tourner en dérision, m'humilier, me noircir même aux yeux de Natacha. Tu es toujours très content lorsque tu peux me montrer sous un jour ridicule ; ce n'est pas aujourd'hui que je m'en aperçois. Il semble que tu t'efforces précisément de nous prouver que notre mariage est grotesque, absurde, et que nous ne sommes pas assortis. Vraiment, on dirait que tu ne crois pas toi-même à ce à quoi tu nous destines ; tu as l'air de considérer tout cela comme une farce, une invention amusante, un vaudeville divertissant… Je ne déduis pas cela seulement des mots que tu viens de prononcer. Mardi soir déjà, lorsque je suis revenu avec toi, je t'ai entendu te servir d'expressions singulières qui m'ont surpris et même blessé. Et mercredi, en partant, tu as également fait quelques allusions à notre situation actuelle, tu as parlé de Natacha, non pas de façon injurieuse, au contraire, mais pas comme j'aurais voulu t'en entendre parler, trop légèrement, sans affection, sans aucune déférence… C'est difficile à dire, mais le ton était clair : le cœur sent ces choses-là. Dis-moi que je fais erreur. Détrompe-moi, rassure-moi et…, rassure-la, elle aussi, car tu l'as blessé. Je l'ai deviné dès le premier coup d'œil quand je suis entré ici… »

Aliocha avait parlé avec chaleur et fermeté. Natacha l'écoutait presque solennellement ; elle était tout émue, son visage était en feu, et deux ou trois fois pendant le discours

d'Aliocha, elle avait murmuré à part elle : « Oui, oui, c'est vrai. » Le prince était troublé.

« Mon ami, répondit-il, je ne peux évidemment pas me rappeler tout ce que je t'ai dit ; mais il est étrange que tu aies pris mes paroles dans sens. Je suis prêt à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour te détromper. Si j'ai ri tout à l'heure, c'est compréhensible. Je te dirai que, par ce rire, je voulais cacher mon amertume. Quand je pense que tu vas bientôt te marier, cela me paraît maintenant absolument impossible, absurde, et, pardonne-moi, grotesque même. Tu me reproches ce rire, et je te dis que tout ceci, c'est à cause de toi. Je reconnais que je suis coupable, moi aussi : peut-être que je ne t'ai pas assez suivi ces derniers temps ; aussi c'est ce soir seulement que j'ai vu de quoi tu étais capable. Maintenant, je tremble en pensant à ton avenir avec Nathalia Nikolaievna ; je me suis trop hâté ; je vois que vous ne vous convenez pas du tout. L'amour passe et l'incompatibilité demeure. Je ne parle même pas de ton sort, mais songe, si tes intentions sont honnêtes, qu'en même temps que la tienne tu causes la perte de Nathalia Nikolaievna, et ceci de façon irrévocable ! Tu viens de parler une heure durant de l'amour de l'humanité, de la noblesse des convictions, des êtres sublimes avec qui tu as fait connaissance ; demande un peu à Ivan Petrovitch ce que je lui ai dit tout à l'heure, lorsque nous avons atteint le quatrième étage, par cet escalier sordide, et que nous nous sommes arrêtés devant la porte, remerciant Dieu de ne nous être rompu ni le cou ni les jambes. Sais-tu la pensée qui m'est venue malgré moi immédiatement à l'esprit ? Je me suis étonné que tu aies pu, étant si amoureux de Nathalia Nikolaievna, supporter qu'elle vive dans cet appartement ! Comment n'as-tu pas senti que, si tu n'as pas les moyens, si tu n'as pas la capacité de remplir tes obligations, tu n'as pas le droit d'être un mari, tu n'as pas le droit d'assumer aucune obligation ? L'amour ne suffit pas : il doit se prouver par des actes ; et quand tu penses : « Vis avec moi, même si tu dois en souffrir », c'est inhumain, c'est ignoble ! Parler de l'amour universel, s'enflammer

pour les problèmes humanitaires et en même temps commettre des crimes contre l'amour et ne pas le remarquer est incompréhensible ! Ne m'interrompez pas, Nathalia Nikolaievna, laissez-moi finir ; cela m'est trop pénible et il faut que je sorte tout ce que j'ai sur le cœur. Tu nous as dit, Aliocha, que ces jours-ci tu t'étais laissé entraîner par tout ce qui était noble, beau et honnête et tu as déploré que dans notre société on ne connaisse pas de pareils engouements, mais seulement la froide raison. Regarde un peu : se laisser entraîner par ce qui est grand et pendant quatre jours celle qui, semble-t-il, devrait t'être chère plus que tout au monde ! Tu nous as avoué toi-même que tu t'étais disputé avec Katerina Fiodorovna, parce que tu lui avais dit que Nathalia Nikolaievna t'aimait tellement, était si généreuse, qu'elle te pardonnerait ta faute. Mais quel droit as-tu de compter sur son pardon et d'en faire l'objet d'un pari ? As-tu pensé une seule fois à toutes les souffrances, à toutes les amertumes, à tous les doutes et les soupçons auxquels tu as exposé Nathalia Nikolaievna ces jours derniers ? Est-ce que vraiment, parce que tu t'es laissé emporter par quelques idées nouvelles, tu avais le droit de négliger le premier de tes devoirs ? Pardonnez-moi, Nathalia Nikolaievna, si j'ai manqué à ma parole. Mais l'affaire présente est plus sérieuse que ma promesse : vous le comprendrez vous-même... Sais-tu, Aliocha, que j'ai trouvé Nathalia Nikolaievna en proie à de telles souffrances que j'ai compris en quel enfer tu avais transformé pour elle ces quatre jours, qui, au contraire, auraient dû être les plus heureux de son existence ? De pareils actes d'un côté et, de l'autre, des mots, des mots, des mots... Est-ce que je n'ai pas raison ? Et tu oses, après cela, m'accuser quand tu es entièrement coupable ? »

Le prince s'arrêta. Il s'était laissé emporter par sa propre éloquence et ne put nous cacher son triomphe. Lorsque Aliocha l'avait entendu parler des souffrances de Natacha, il avait jeté à son amie un regard plein de douloureuse tristesse, mais Natacha avait déjà pris son parti :

« Ne te désole pas, Aliocha, lui dit-elle ; d'autres sont plus coupables que toi. Assieds-toi et écoute ce que j'ai à dire à ton père. Il est temps d'en finir !

– Expliquez-vous, Nathalia Nikolaievna, riposta le prince : je vous en prie instamment ! Voici deux heures que vous me parlez par énigmes. Cela devient insupportable et, je l'avoue, je ne m'attendais pas à trouver ici un pareil accueil.

– Peut-être ; parce que vous pensiez que le charme de vos paroles nous empêcherait de deviner vos intentions secrètes. Qu'y a-t-il à expliquer ? Vous savez tout et vous comprenez tout. Aliocha a raison. Votre plus cher désir est de nous séparer. Vous saviez d'avance, par cœur pour ainsi dire, ce qui se passerait ici après la soirée de mardi, et vous avez tout calculé comme sur vos doigts. Je vous ai déjà dit que vous ne preniez au sérieux ni moi, ni la demande en mariage que vous avez machinée. Vous vous amusez, vous jouez avec nous, et vous avez un but connu de vous seul. Vous jouez à coup sûr. Aliocha avait raison de vous reprocher de considérer tout cela comme un vaudeville. Vous auriez dû au contraire vous réjouir et non faire des reproches à Aliocha, car, sans rien savoir, il a fait tout ce que vous attendiez de lui, et même un peu plus, peut-être. »

J'étais pétrifié de surprise. Je m'attendais bien à une catastrophe ce soir-là ; mais la franchise trop brutale de Natacha et le ton de mépris non dissimulé de ses paroles me stupéfièrent au dernier degré ! Donc, pensai-je, elle savait réellement quelque chose et elle avait sans plus tarder décidé de rompre. Peut-être même qu'elle attendait le prince avec impatience, afin de lui dire tout en une seule fois, en pleine figure. Le prince pâlit légèrement. Le visage d'Aliocha exprimait une naïve terreur et une souffrance anxieuse.

« Souvenez-vous de ce dont vous venez de m'accuser, s'écria le prince ; et pesez un peu vos paroles… Je ne comprends pas…

– Ah ! vous ne voulez pas comprendre en deux mots, dit Natacha, même lui, même Aliocha vous a compris aussi bien que moi, et pourtant nous ne nous sommes pas concertés, nous ne nous sommes même pas vus ! Il lui semble, à lui aussi, que vous jouez avec nous un jeu indigne et offensant, et pourtant il vous aime et croit en vous comme en un dieu. Vous n'avez pas jugé utile d'être sur vos gardes, de ruser avec nous ; vous avez compté qu'il ne devinerait pas. Mais il a un cœur impressionnable, délicat et tendre et vos paroles, votre TON, comme il dit, lui sont restés sur le cœur…

– Je n'y comprends rien, absolument rien ! répéta le prince, se tournant vers moi avec un air complètement stupéfait, comme s'il me prenait à témoin. Il était exaspéré, furieux. Vous êtes méfiante et inquiète, poursuivit-il en s'adressant à Natacha. Vous êtes tout simplement jalouse de Katerina Fiodorovna, et vous êtes prête à accuser le monde entier et moi en premier…, et, permettez-moi de vous le dire, cela peut me donner une étrange idée de votre caractère… Je ne suis pas habitué à des scènes de ce genre ; je ne resterais pas une minute de plus ici, s'il n'y allait de l'intérêt de mon fils… J'attends toujours : daignerez-vous vous expliquer ?

– Ainsi, vous vous entêtez à ne pas vouloir comprendre en deux mots, bien que vous sachiez parfaitement tout cela ? Vous voulez absolument que je vous parle sans détours ?

– Je ne désire que cela.

– C'est bon. Écoutez-moi alors, s'écria Natacha, les yeux étincelants de courroux, je vais tout vous dire ! »

III

Elle se leva et commença à parler debout, ne le remarquant même pas dans son trouble. Le prince écoutait, écoutait ; il s'était levé, lui aussi. La scène devenait par trop solennelle.

« Souvenez-vous de ce que vous avez dit mardi, commença Natacha. Vous avez dit : « Il me faut de l'argent, des chemins battus, de l'importance dans le monde ; » vous vous en souvenez ?

– Oui.

– Eh bien, c'est pour obtenir cet argent, pour regagner tous ces succès qui vous glissaient des mains que vous êtes venu ici mardi, que vous avez inventé cette demande en mariage, comptant que cette plaisanterie vous aiderait à rattraper ce qui vous échappait.

– Natacha, m'écriai-je, songe à ce que tu dis !

– Une plaisanterie ! Un calcul ! » répéta le prince, d'un air de dignité blessée.

Aliocha, terrassé par le chagrin, regardait sans presque comprendre.

« Oui, oui, ne m'arrêtez pas, j'ai juré de tout dire, poursuivit Natacha exaspérée. Vous vous souvenez : Aliocha ne vous obéissait plus. Pendant six mois, vous vous êtes efforcé de le détacher de moi. Mais il ne cédait pas. Et brusquement vous

vous êtes trouvé pressé par le temps. Si vous laissiez passer l'occasion, la fiancée et l'argent, surtout l'argent, trois millions de dot vous glissaient entre les doigts. Il ne restait qu'une ressource : qu'Aliocha s'éprit de celle que vous lui destiniez comme fiancée ; vous avez pensé que, s'il l'aimait, il me quitterait peut-être…

– Natacha, Natacha ! s'écria Aliocha avec chagrin. Qu'est-ce que tu dis !

– Ainsi avez-vous fait, poursuivit-elle sans s'arrêter au cri d'Aliocha : mais, toujours la même vieille histoire ! Tout aurait pu s'arranger et je suis venue à nouveau gâcher votre plan ! Une seule chose pouvait vous donner de l'espoir : vous aviez peut-être remarqué, en homme rusé et expérimenté, qu'Aliocha parfois semblait trouver lourde son ancienne liaison. Vous n'avez pas pu ne pas voir qu'il commençait à me négliger, à s'ennuyer, qu'il restait jusqu'à cinq jours sans venir me voir. Vous espériez qu'il se lasserait de moi complètement et m'abandonnerait, lorsque brusquement, mardi dernier, la conduite résolue d'Aliocha est venue renverser tous vos projets… Qu'alliez-vous faire ?

– Permettez, s'écria le prince, au contraire, ce fait…

– Je parle, l'interrompit Natacha avec fermeté ; vous vous êtes demandé ce soir-là ce que vous alliez faire et vous avez décidé de donner votre consentement à notre mariage, non en réalité, mais seulement comme ça, EN PAROLES, pour le tranquilliser. La date du mariage pouvait, pensiez-vous, être reculée à volonté ; pendant ce temps un nouvel amour avait commencé ; vous vous en étiez aperçu. Et vous avez tout bâti sur cet amour naissant.

– Du roman, du roman ! prononça le prince à mi-voix, comme pour lui-même. La solitude, la propension à la rêverie, et la lecture des romans !

– Oui, vous avez tout fondé sur ce nouvel amour, répéta Natacha, sans entendre et sans prêter attention aux paroles du prince ; elle était en proie à une ardeur fiévreuse et se laissait emporter de plus en plus : et quelles chances avait cet amour ! Il était né alors qu'Aliocha n'avait pas encore découvert toutes les perfections de cette jeune fille ! À l'instant même où, ce soir-là, il déclare à cette jeune fille qu'il ne peut pas l'aimer parce que le devoir et un autre amour le lui interdisent, elle fait montre de tant de noblesse, de tant de sympathie pour lui et pour sa rivale, de tant de grandeur d'âme, que lui, qui pourtant avait reconnu sa beauté, ne s'était même pas douté jusqu'à présent qu'elle fût aussi belle ! Il est venu me voir alors : il ne faisait que parler d'elle, tant elle l'avait impressionné. Oui, dès le lendemain, il devait nécessairement ressentir le besoin impérieux de revoir cette admirable créature, ne fût-ce que par reconnaissance. Et pourquoi ne pas aller chez elle ? L'autre, la première, ne souffre plus, son sort est décidé, il va lui donner toute sa vie, et il ne s'agit ici que d'une minute… Elle serait bien ingrate, cette Natacha, si elle était jalouse de cette minute ! Et, imperceptiblement, on enlève à cette Natacha, au lieu d'une minute, un jour, puis un second, puis un troisième… Et, pendant ce temps, la jeune fille se révèle à lui sous un jour nouveau, tout à fait inattendu ; elle est si noble, si enthousiaste et en même temps si naïve, une véritable enfant : en ceci elle lui ressemble fort. Ils se jurent d'être amis, d'être frère et sœur, ils ne veulent plus se quitter. AU BOUT DE CINQ OU SIX HEURES DE CONVERSATION, son âme s'ouvre à de nouvelles impressions, et son cœur s'y abandonne tout entier… Le moment approche enfin, songez-vous alors : il va comparer l'ancien amour avec le nouveau, avec ses nouvelles sensations : là-bas, tout est connu, habituel, trop sérieux : des exigences, de la jalousie, des querelles, des larmes… Et si on plaisante, si on joue avec lui, ce n'est pas comme avec

un égal, mais comme avec un enfant…, et surtout, c'est trop connu, ça remonte à trop loin… »

Les larmes, un spasme de désespoir l'étouffaient, mais elle se domina encore pour l'instant.

« Et après ? après, c'est l'affaire du temps : le mariage avec Natacha n'est pas fixé pour tout de suite : le temps transforme toutes choses… Vous pouvez aussi agir par vos paroles, vos allusions, vos raisonnements, votre éloquence… On peut calomnier un peu cette contrariante Natacha ; on peut la montrer sous un jour défavorable et… on ne sait comment tout cela finira, mais la victoire sera à vous ! Aliocha ! Ne m'en veuille pas, mon ami ! Ne dis pas que je ne comprends pas ton amour et que je ne l'apprécie pas pleinement. Je sais que tu m'aimes encore et qu'en cet instant, peut-être, tu ne comprends pas mes plaintes. Je sais que j'ai mal agi en disant tout cela maintenant. Mais que dois-je faire, si je vois tout cela, et si je t'aime de plus en plus… passionnément…, à la folie ! »

Elle se couvrit le visage de ses mains, tomba sur son fauteuil et se mit à sangloter comme un enfant. Aliocha poussa un cri et se précipita vers elle. Il n'avait jamais pu voir ses larmes sans pleurer.

Ces sanglots rendirent un grand service au prince ; tous les emportements de Natacha, au cours de cette longue explication, la brusquerie de ses sorties contre lui dont il eût dû se montrer offensé, ne fût-ce que par simple convenance, tout ceci pouvait maintenant clairement se conclure par une folle crise de jalousie, par l'amour offensé, par une maladie même. Il était même décent de témoigner de la sympathie…

« Calmez-vous, remettez-vous, Nathalia Nikolaievna, dit le prince pour la réconforter, tout ceci, c'est de l'exaltation, des rêves, l'effet de la solitude… Vous avez été si irritée par sa légè-

reté et sa conduite… Mais ce n'est que de l'étourderie de sa part. Le fait le plus important que vous avez particulièrement mis en valeur, ce qui s'est passé mardi, devrait plutôt vous convaincre de l'immensité de son attachement pour vous, et au lieu de cela, vous avez imaginé…

– Oh ! ne me parlez pas, ne me torturez plus, au moins en ce moment ! l'interrompit Natacha, en pleurant amèrement : mon cœur m'avait déjà dit tout cela depuis longtemps ! Croyez-vous que je ne comprenne pas que son ancien amour est déjà passé ?… Ici, dans cette chambre, toute seule…, quand il m'abandonnait, m'oubliait…, j'ai revécu tout cela…, repensé à tout cela… Que pouvais-je faire ? Je ne t'accuse pas, Aliocha… Pourquoi essayez-vous de me tromper ? Croyez-vous que je n'aie pas essayé de me tromper moi-même ?… Oh ! combien de fois, combien de fois ! J'épiais la moindre de ses intonations, j'avais appris à lire sur son visage, dans ses yeux… Tout est perdu, tout est mort… Malheureuse que je suis ! »

Aliocha pleurait, à genoux devant elle.

« Oui, oui, c'est ma faute !… Tout est ma faute !… répétait-il au milieu de ses sanglots.

– Non, ne t'accuse pas, Aliocha…, il y en a d'autres…, nos ennemis…, ce sont eux…, eux…

– Mais enfin, permettez, s'écria le prince avec une certaine impatience : sur quoi vous fondez-vous pour m'attribuer tous ces… crimes ? Ce ne sont que des suppositions de votre part, sans preuves…

– Des preuves ! s'écria Natacha, se levant rapidement de son fauteuil, il vous faut des preuves, homme rusé ! Vous ne pouviez agir autrement, lorsque vous êtes venu ici avec votre proposition ! Il vous fallait tranquilliser votre fils, endormir ses

remords, afin qu'il pût s'abandonner plus librement à Katia ; sans cela, il se serait toujours souvenu de moi, ne se serait pas soumis, et vous étiez las d'attendre. Est-ce que ce n'est pas vrai ?

– J'avoue, répondit le prince avec un sourire sarcastique, que si j'avais voulu vous tromper, j'aurais effectivement fait ce calcul ; vous avez beaucoup de… pénétration ; mais, avant de faire de pareils reproches aux gens, il faut prouver…

– Prouver ! Et toute votre conduite antérieure, lorsque vous cherchiez à me l'enlever ! Celui qui enseigne à son fils à mépriser de pareilles obligations et à en jouer pour des intérêts mondains, pour de l'argent, le corrompt ! Que disiez-vous tout à l'heure de l'escalier, de ce vilain appartement ? N'est-ce pas vous qui lui avez retiré l'argent que vous lui donniez avant pour nous forcer, par la misère et la faim, à nous séparer ? C'est à vous que nous devons et cet appartement et cet escalier, et vous les lui reprochez maintenant, fourbe ! Et d'où vous sont venues, brusquement, l'autre soir, cette ardeur, ces convictions insolites chez vous ? Et pourquoi aviez-vous tellement besoin de moi ? Je n'ai fait qu'aller et venir dans cette chambre pendant ces quatre jours ; j'ai réfléchi à tout, j'ai tout pesé, chacune de vos paroles, l'expression de votre visage, et je suis arrivée à la conviction que tout ceci était affecté, que ce n'était qu'une plaisanterie, une comédie outrageante, vile et indigne… Car je vous connais, et depuis longtemps ! Chaque fois qu'Aliocha venait de chez vous, je devinais à son visage tout ce que vous lui aviez dit, suggéré ; j'ai appris toutes les manières que vous avez de l'influencer ! Non, ce n'est pas vous qui me tromperez ! Peut-être que vous faites encore d'autres calculs, peut-être que je n'ai pas mis le doigt sur l'essentiel ; mais c'est égal. Vous m'avez trompée, c'est là l'important ! Voilà ce qu'il fallait que je vous dise sans détours et en face !…

– C'est tout ? Ce sont là toutes vos preuves ? Mais réfléchissez, exaltée que vous êtes : par cette boutade (comme vous

baptisez ma proposition de mardi), je m'engageais trop. C'eût été par trop léger de ma part…

– En quoi vous engagiez-vous ? Qu'est-ce à vos yeux que de me tromper ? Et quelle importance cela a-t-il d'offenser une fille quelconque ! Car ce n'est qu'une malheureuse fugitive, repoussée par son père, sans défense, IMMORALE QUI S'EST SOUILLÉE volontairement ? Vaut-il la peine d'avoir des égards pour elle, quand cette PLAISANTERIE peut vous rapporter un profit, si minime soit-il ?

– Dans quelle position vous mettez-vous, Nathalia Nikolaievna, songez-y ! Vous insistez sur le fait que je vous ai offensée. Mais cette offense est si grave, si dégradante, que je ne comprends pas comment on peut supposer cela, encore moins s'y appesantir. Il faut vraiment être rompue à toutes sortes de choses pour l'admettre si aisément, pardonnez-moi. J'ai le droit de vous faire des reproches, car vous armez mon fils contre moi : s'il ne se dresse pas en ce moment contre moi pour vous défendre, son cœur m'est hostile…

– Non, père, non, s'écria Aliocha, si je ne me dresse pas contre toi, c'est que je crois que tu n'as pas pu l'offenser, et que je ne peux pas croire qu'on cherche à offenser quelqu'un de la sorte !

– Vous entendez ! s'écria le prince.

– Natacha, tout est de ma faute, ne l'accuse pas. C'est un péché, et c'est terrible !

– Tu vois, Vania ! Il est déjà contre moi ! s'écria Natacha.

– C'est assez ! dit le prince il faut mettre fin à cette pénible scène. Cet aveugle et furieux transport de jalousie, qui passe les bornes, dessine votre caractère sous un aspect tout nouveau

pour moi. Je suis prévenu. Nous nous sommes trop hâtés, vraiment trop hâtés. Vous ne remarquez même pas combien vous m'avez blessé ; pour vous, cela n'a pas d'importance. Nous nous sommes trop hâtés…, trop hâtés…, bien sûr, ma parole est sacrée, mais…, je suis un père et je désire le bonheur de mon fils…

– Vous reprenez votre parole ! s'écria Natacha hors d'elle, vous êtes heureux de profiter de l'occasion ! Eh bien, sachez que, il y a deux jours, seule ici, j'ai résolu de lui rendre sa parole, et je le confirme maintenant devant vous tous. Je refuse !

– C'est-à-dire que vous désirez peut-être raviver en lui toutes ses anciennes inquiétudes, le sentiment du devoir, toute cette « anxiété au sujet de ses obligations » (comme vous avez dit vous-même tout à l'heure) afin de vous l'attacher à nouveau comme par le passé. Cela découle de votre théorie, c'est pourquoi je parle ainsi ; mais cela suffit ; le temps décidera. J'attendrai un moment de calme pour m'expliquer avec vous. J'espère que nos relations ne sont pas définitivement rompues. J'espère également que vous apprendrez à m'estimer davantage. Je voulais vous faire part aujourd'hui de mes projets à l'égard de vos parents, et vous auriez vu que…, mais restons-en là ! Ivan Petrovitch ! ajouta-t-il en s'approchant de moi, maintenant plus que jamais il me serait agréable que nous fassions plus intimement connaissance, je ne parle même pas du désir que j'en ai depuis longtemps. J'espère que vous me comprendrez. Me permettez-vous de passer un de ces jours chez vous ?

Je m'inclinai. Il me semblait que maintenant je ne pouvais plus l'éviter. Il me serra la main, salua Natacha en silence, et sortit avec un air de dignité blessée.

IV

Nous restâmes quelques minutes sans prononcer une parole. Natacha était pensive, triste et abattue. Toute son énergie l'avait abandonnée subitement. Elle regardait droit devant elle, sans rien voir, comme absente, et elle tenait la main d'Aliocha. Celui-ci continuait à pleurer sans bruit, en jetant de temps à autre sur elle un regard craintif et curieux.

Il se mit enfin à la consoler timidement, à la supplier de ne pas se fâcher, et il s'accusait ; il était visible qu'il désirait beaucoup disculper son père et que cela lui pesait particulièrement ; il essaya plusieurs fois d'en parler, mais il n'osa s'exprimer clairement, craignant de réveiller le courroux de Natacha. Il lui jurait un amour éternel, immuable, et justifiait avec chaleur ses relations avec Katia ; il répétait sans arrêt qu'il aimait Katia uniquement comme une sœur charmante et bonne, qu'il ne pouvait quitter complètement : c'eût été d'ailleurs grossier et cruel de sa part ; il assurait que si Natacha connaissait Katia, elles deviendraient tout de suite amies, qu'elles ne se sépareraient plus jamais et qu'alors il n'y aurait plus aucun malentendu. Cette pensée lui plaisait entre toutes. Le malheureux était entièrement sincère. Il ne comprenait pas les appréhensions de Natacha et, d'une façon générale, il n'avait pas bien saisi ce qu'elle venait de dire à son père. Il avait seulement vu qu'ils s'étaient disputés et c'était cela surtout qui lui pesait sur le cœur.

« Tu me reproches ma conduite envers ton père ? lui demanda Natacha.

– Comment pourrais-je te la reprocher, répondit-il avec amertume, quand je suis la cause de tout, quand c'est moi le coupable ? C'est moi qui t'ai mise en colère, et, une fois en colère, tu l'as accusé parce que tu voulais m'innocenter ; tu me disculpes toujours et je ne le mérite pas. Il fallait trouver un coupable et tu as pensé que c'était lui. Mais ce n'est pas lui ! s'exclama Aliocha, en s'animant. Et était-ce pour cela qu'il était venu ici ? Était-ce cela qu'il attendait ! »

Mais voyant que Natacha le regardait d'un air triste et lourd de reproche, il perdit aussitôt son assurance.

« Non, je ne dirai plus rien, pardonne-moi, lui dit-il. C'est moi qui suis la cause de tout !

– Oui, Aliocha, reprit-elle avec effort. Maintenant, il a passé entre nous et a détruit notre paix, pour toujours. Tu as toujours cru en moi plus qu'en personne d'autre : maintenant, il a versé dans ton cœur le soupçon, la méfiance : tu me donnes tort ; il m'a pris la moitié de ton cœur. Il y a une ombre entre nous.

– Ne parle pas ainsi, Natacha. Pourquoi dis-tu qu'il y a une ombre entre nous ? L'expression l'avait affecté.

– Il t'a attiré par une feinte bonté, une fausse générosité, poursuivit Natacha, et maintenant il te montera de plus en plus contre moi.

– Je te jure que non ! s'écria Aliocha avec feu. Quand il a dit : « Nous nous sommes trop hâtés », c'est qu'il était agacé. Tu verras, dès demain, ou un de ces jours, il reviendra là-dessus et s'il était fâché au point de ne plus vouloir notre mariage, je te jure que je ne lui obéirais pas. J'en aurai peut-être la force… Et sais-tu qui nous aidera, s'écria-t-il soudain, enthousiasmé par son idée. Katia ! Et tu verras, tu verras quelle créature magni-

fique c'est ! Tu verras si elle veut être ta rivale et nous séparer comme tu as été injuste, tout à l'heure, quand tu as dit que j'étais de ceux qui peuvent cesser d'aimer le lendemain de leur mariage Comme cela m'a fait de la peine de t'entendre parler ainsi ! Non, je ne suis pas comme cela, et si je vais souvent voir Katia…

– Je t'en prie, Aliocha, vas-y quand tu voudras. Ce n'est pas cela que je voulais dire. Tu n'as pas bien compris. Sois heureux avec qui tu voudras. Je ne peux tout de même pas exiger de ton cœur plus qu'il ne peut me donner… »

Mavra entra.

« Et alors, est-ce qu'il faut vous servir le thé ? Voilà deux heures que le samovar bout, c'est agréable ! Il est onze heures. »

Elle parlait grossièrement, d'un ton courroucé ; on voyait qu'elle était de mauvaise humeur et qu'elle était fâchée contre Natacha. En fait, tous ces jours-ci, depuis mardi, elle était dans une telle béatitude de voir sa jeune maîtresse (qu'elle aimait beaucoup) se marier bientôt qu'elle avait claironné la nouvelle dans toute la maison, dans le voisinage, chez les boutiquiers, chez le concierge. Elle s'en était vantée et avait raconté solennellement que le prince, un homme important, un général, extrêmement riche, était venu lui-même demander le consentement de sa maîtresse, et qu'elle, Mavra, l'avait entendu de ses propres oreilles ; et voilà que, brusquement, tout cela s'en allait en fumée ! Le prince était parti furieux, on n'avait même pas servi le thé et, bien entendu, c'était la demoiselle qui était la cause de tout. Mavra avait entendu comme elle avait parlé impoliment au prince.

« Oui, apportez-nous le thé, répondit Natacha.

– Et les hors-d'œuvre aussi ?

– Eh bien, oui. » Natacha se mit à rire.

« Après tout ce qu'on a préparé ! reprit Mavra. Je ne sens plus mes jambes depuis hier. J'ai couru chercher du vin sur le Nevski, et maintenant… » Et elle sortit en faisant claquer rageusement la porte.

Natacha rougit et me jeta un regard bizarre.

On servit le thé et les hors-d'œuvre : il y avait du gibier, du poisson, deux bouteilles d'excellent vin de chez Elisséiev. « Pourquoi donc avait-on préparé tout cela ? » me demandai-je.

« Tu vois comme je suis, Vania, dit Natacha en s'approchant de la table, toute confuse, même devant moi. Je pressentais qu'aujourd'hui tout finirait ainsi, et cependant j'espérais que cela se terminerait autrement. Aliocha viendrait, il ferait la paix, nous nous réconcilierions ; tous mes soupçons se trouveraient injustes, on me détromperait et…, à tout hasard j'avais préparé des hors-d'œuvre. Je pensais que nous nous attarderions à parler… »

Pauvre Natacha ! Elle devint toute rouge en distant cela. Aliocha fut transporté.

« Tu vois, Natacha, s'écria-t-il. Tu n'y croyais pas toi-même ; il y a deux heures, tu ne croyais pas encore à tes soupçons ! Non, il faut arranger tout cela ; c'est moi le coupable ; tout est arrivé par ma faute, c'est à moi de réparer. Natacha, permets-moi de me rendre tout de suite chez mon père. Il faut que je le voie ; il est blessé, offensé, il faut le consoler, je lui expliquerai tout, je lui parlerai uniquement en mon nom, tu n'y seras pas mêlée. Et j'aplanirai tout… Ne m'en veux pas si je veux aller le voir et si je te laisse. Ce n'est pas cela du tout : il me fait pitié ; il se justifiera devant toi, tu verras… Demain, dès l'aube,

je serai ici et je resterai toute la journée chez toi, je n'irai pas chez Katia… »

Natacha ne le retint pas, elle lui conseilla même de partir. Elle avait terriblement peur qu'Aliocha maintenant ne restât PAR FORCE auprès d'elle des jours entiers et ne s'ennuyât. Elle lui demanda seulement de ne pas parler en son nom et s'efforça de sourire gaiement en lui disant adieu. Il était prêt à partir, lorsque, soudain, il revint vers elle, lui prit les deux mains et s'assit à côté d'elle. Il la regardait avec une indicible tendresse.

« Natacha, mon amie, mon ange, ne sois pas fâchée contre moi, et ne nous querellons plus jamais. Donne-moi ta parole que tu me croiras toujours en tout, et moi aussi je te croirai. Écoute, je vais te raconter quelque chose. Un jour, nous nous étions disputés, je ne me rappelle plus pourquoi ; c'était ma faute. Nous ne nous parlions plus. Je n'avais pas envie de demander pardon le premier et j'étais horriblement triste. J'ai erré dans les rues, j'ai flâné, je suis allé chez des amis et je me sentais le cœur tellement lourd… Une idée m'est venue alors à l'esprit : si tu tombais malade et si tu mourais, qu'est-ce que je deviendrais ? Et quand je me suis représenté cela, j'ai été saisi du même désespoir que si je t'avais réellement perdue pour toujours. Ces pensées devenaient de plus en plus pénibles, de plus en plus affreuses. Et, peu à peu, je me suis imaginé que j'étais sur ta tombe, que j'étais tombé dessus sans connaissance, que je l'entourais de mes bras et que j'étais terrassé par la souffrance. Je me voyais embrassant ta tombe, t'appelant, te demandant d'en sortir ne fût-ce que pour une minute, et je priais Dieu de faire un miracle, de te ressusciter devant moi pour un instant ; je me représentais me jetant vers toi pour te prendre dans mes bras, t'étreignant, t'embrassant, et il me semblait que je serais mort de félicité si j'avais pu te prendre encore une fois dans mes bras, une seule seconde, comme auparavant. Et en m'imaginant cela, je me dis tout à coup : je te redemanderais à Dieu pour un instant, et cependant voilà six mois que nous vivons ensemble

et, au cours de ces six mois, que de fois nous sommes-nous querellés, combien de jours avons-nous passés sans nous parler ! Pendant des journées entières, nous nous disputions et nous négligions notre bonheur, et voilà que pour une minute je t'appelle hors de ta tombe, et que je suis prêt à payer cette minute de toute ma vie !… Après m'être imaginé tout cela, je n'ai pas pu y tenir, j'ai couru chez toi au plus vite et je suis arrivé ici ; tu m'attendais, et quand nous nous sommes embrassés pour nous réconcilier, je me souviens que je t'ai serrée très fort contre moi, comme si réellement j'allais te perdre. Natacha ! Ne nous disputons plus jamais ! Cela m'est tellement pénible ! Seigneur ! est-il possible de penser que je puisse te quitter ! »

Natacha pleurait. Ils s'embrassèrent étroitement et Aliocha lui jura encore une fois que jamais il ne se séparerait d'elle. Ensuite, il courut chez son père. Il était fermement persuadé qu'il allait tout arranger.

« Tout est fini ! Tout est perdu ! me dit Natacha en me serrant convulsivement la main. Il m'aime, il ne cessera jamais de m'aimer ; mais il aime aussi Katia et dans quelque temps il l'aimera plus que moi. Cette vipère de prince ne se laissera pas endormir, et alors…

– Natacha, je crois aussi que le prince agit malproprement, mais…

– Tu ne crois pas tout ce que je lui ai dit ! Je l'ai vu à ton visage. Mais attends, tu verras toi-même si j'ai eu raison ou non. Car je suis restée dans les généralités, Dieu sait ce qu'il a encore derrière la tête ! C'est un homme terrible. Pendant ces quatre jours où j'ai arpenté ma chambre, j'ai tout deviné ! Il lui fallait libérer, alléger le cœur d'Aliocha de la tristesse qui l'empêche de vivre, des obligations qui lui viennent de son amour pour moi. Il a inventé cette demande en mariage pour s'introduire entre nous et pour charmer Aliocha par sa noblesse et sa générosité.

C'est vrai, c'est vrai, Vania ! Aliocha est justement ainsi. Il se serait tranquillisé sur mon compte, il ne se serait plus inquiété pour moi. Il aurait pensé : « Elle est ma femme maintenant, elle est avec moi pour toujours », et, involontairement, il aurait fait plus attention à Katia. Le prince a visiblement fait la leçon à cette Katia ; il a deviné qu'elle convenait à Aliocha, qu'elle pouvait l'attirer plus que moi. Hélas ! Vania ! Tout mon espoir repose sur toi maintenant ; il veut se lier avec toi. Ne refuse pas et fais ton possible, au nom du Ciel, pour pénétrer chez la comtesse ! Tu feras la connaissance de Katia, tu l'observeras et tu me diras qui elle est. J'ai besoin que tu ailles là-bas. Personne ne me comprend aussi bien que toi et tu sauras ce qui m'est utile. Vois aussi à quel point ils sont amis, ce qu'il y a entre eux, de quoi ils parlent ; mais surtout, regarde bien Katia… Prouve-moi cette fois encore ton amitié, mon gentil, mon cher Vania ! Je n'ai plus d'espoir qu'en toi ! »

Il était déjà plus de minuit lorsque je revins chez moi. Nelly vint m'ouvrir avec un visage ensommeillé. Elle sourit et me regarda d'un air joyeux. La pauvre petite s'en voulait beaucoup de s'être endormie. Elle désirait m'attendre. Elle me dit que quelqu'un était venu me demander, qu'il était resté un moment, et m'avait laissé un billet sur la table. Le mot était de Masloboiev. Il me disait de passer chez lui le lendemain, à une heure. J'avais envie d'interroger Nelly, mais je remis cela au lendemain, et insistai pour qu'elle allât absolument se coucher ; la pauvre enfant s'était déjà assez fatiguée à m'attendre et elle ne s'était endormie qu'une demi-heure avant mon arrivée.

V

Le lendemain matin, Nelly me donna des détails assez étranges sur la visite de la veille. Du reste, il était déjà surprenant que Masloboiev se fût avisé de venir ce soir-là ; il savait que je ne serais pas chez moi, je l'en avais prévenu lors de notre dernière rencontre et il s'en souvenait fort bien. Nelly me dit qu'au début elle ne voulait pas ouvrir, parce qu'elle avait peur : il était déjà huit heures du soir. Mais il l'en avait priée à travers la porte, assurant que s'il ne me laissait pas un mot, je m'en trouverais fort mal le lendemain. Une fois qu'elle l'eut laissé entrer, il avait écrit tout de suite son billet, était venu près d'elle et s'était assis à côté d'elle sur le divan. « Je me suis levée et je n'ai pas voulu lui parler, me dit Nelly, j'avais très peur de lui ; il a commencé à me parler de la Boubnova, il m'a dit qu'elle était très fâchée, mais qu'elle n'oserait pas venir me chercher, puis il s'est mis à faire votre éloge ; il a dit que vous étiez de grands amis et qu'il vous avait connu petit garçon. Alors je lui ai parlé. Il a sorti des bonbons et m'a dit d'en prendre ; mais je n'ai pas voulu ; il m'a assuré alors qu'il était un brave homme, qu'il savait chanter des chansons et danser ; il s'est levé tout d'un coup et il a commencé à danser. J'ai trouvé ça amusant. Ensuite, il a dit qu'il allait rester encore un petit instant à vous attendre, que peut-être vous reviendriez, et il m'a demandé de ne pas avoir peur et de m'asseoir à côté de lui. Je me suis assise, mais je ne voulais rien lui dire. Alors, il m'a dit qu'il connaissait maman et grand-père et… je me suis mise à parler. Il est resté longtemps.

– De quoi avez-vous parlé ?

– De maman…, de la Boubnova…, de grand-père. Il est resté près de deux heures. »

Nelly semblait ne pas vouloir me raconter ce qu'ils s'étaient dit. Je ne lui posais pas de questions, espérant savoir tout cela par Masloboiev. Je crus voir seulement que Masloboiev avait fait exprès de passer en mon absence pour trouver Nelly seule. Pourquoi donc ?

Elle me montra trois bonbons qu'il lui avait donnés. C'étaient de mauvais sucres d'orge enveloppés de papier vert et rouge, qu'il avait sans doute achetés chez un épicier. Nelly se mit à rire en me les montrant.

« Pourquoi ne les as-tu pas mangés ? lui demandai-je.

– Je n'en veux pas, me répondit-elle d'un air sérieux, en fronçant les sourcils. Je ne les ai pas pris d'ailleurs ; c'est lui qui les a laissés sur le divan. »

Ce jour-là, j'avais beaucoup de courses à faire. Je dis adieu à Nelly.

« T'ennuies-tu toute seule ? lui demandai-je au moment de sortir.

– Oui et non. Je m'ennuie quand vous restez longtemps sans revenir. »

Et elle me jeta un regard plein d'amour en me disant cela. Tout ce matin-là, elle m'avait regardé d'un air tellement tendre et elle paraissait si joyeuse, si affectueuse ; en même temps, elle gardait une attitude réservée, timide même ; elle semblait craindre de me contrarier, de perdre mon amitié et…, et de se livrer trop, comme s'il y avait là quoi que ce fût de honteux.

« Et qu'est-ce qui ne t'ennuie pas ? Tu as dit « oui et non », lui demandai-je en lui souriant malgré moi, tant elle m'était devenue chère.

– Oh ! je sais bien quoi », me répondit-elle avec un petit rire, mais, de nouveau, elle eut l'air confuse.

Nous parlions sur le seuil, la porte était ouverte. Nelly était devant moi, les yeux baissés, se tenant d'une main à mon épaule et tiraillant de l'autre la manche de ma veste.

« Quoi, c'est un secret ? lui demandai-je.

– Non…, rien…, je…, j'ai commencé pendant que vous étiez parti à lire votre livre, dit-elle à mi-voix et, levant sur moi un regard tendre et pénétrant, elle rougit toute.

– Ah ! vraiment ! Est-ce qu'il te plaît ? » demandai-je avec l'embarras d'un auteur qu'on loue en sa présence ; Dieu sait ce que j'aurais donné pour l'embrasser à ce moment-là ! Mais cela me semblait impossible. Nelly se taisait.

« Pourquoi, pourquoi meurt-il ? » me demanda-t-elle d'un air de profonde tristesse ; elle me jeta un regard rapide et de nouveau baissa les yeux.

« Qui ?

– Le jeune homme poitrinaire dont on parle dans le livre.

– Que faire ? il le fallait, Nelly…

– Pas du tout », répondit-elle presque à voix basse, mais soudain, sans transition, elle fit la moue d'un air presque courroucé, les yeux fixés avec obstination sur le plancher.

Une minute se passa.

« Et elle…, et les autres, la jeune fille et le petit vieux, murmura-t-elle, en tirant toujours plus fort la manche de ma veste : est-ce qu'ils vont vivre ensemble ? Et ils ne seront plus pauvres ?

– Non, Nelly, elle va s'en aller au loin ; elle se mariera avec un propriétaire, et il restera seul, lui répondis-je avec regret, vraiment désolé de ne pouvoir lui dire quelque chose de plus réconfortant.

– Ah ! oui. C'est comme ça que vous êtes ? Alors je ne veux plus le lire maintenant ! »

Et elle repoussa ma main d'un air irrité, se détourna rapidement et s'éloigna ; elle se tourna vers un coin, les yeux baissés. Elle était toute rouge et respirait inégalement, comme oppressée par un violent chagrin.

« Allons, Nelly, pourquoi es-tu fâchée ? dis-je en m'approchant d'elle : tout cela n'est pas vrai, c'est inventé ! Il n'y a pas là de quoi se mettre en colère ! Quelle sensible petite fille tu fais !

– Je ne suis pas fâchée », dit-elle timidement, en levant sur moi un regard lumineux et aimant ; puis elle saisit brusquement ma main, appuya son visage contre ma poitrine et se mit à pleurer.

Mais à l'instant même, elle éclata de rire ; elle pleurait et riait tout ensemble. Moi aussi je me sentais à la fois amusé et… attendri. Mais pour rien au monde elle n'aurait relevé la tête vers moi, et lorsque j'essayai d'éloigner son visage de mon épaule, elle s'y pressa de plus en plus fort tout en riant.

Enfin, cette scène de sensibilité prit fin. Nous nous dîmes adieu ; j'étais pressé. Nelly, toute rouge, encore toute confuse et les yeux brillants, courut après moi jusqu'à l'escalier et me demanda de revenir bientôt. Je lui promis de rentrer sans faute pour le dîner, le plus tôt possible.

J'allai tout d'abord chez les vieux. Ils étaient malades tous les deux. Anna Andréievna était tout à fait souffrante ; Nikolaï Serguéitch se tenait dans son cabinet. Il m'avait entendu, mais je savais que, selon son habitude, il ne viendrait pas avant un quart d'heure, pour nous laisser le temps de parler. Je ne voulais pas trop troubler Anna Andréievna, aussi j'adoucis autant que possible le récit de la soirée d'hier, mais je lui dis la vérité ; à mon étonnement, la vieille, bien qu'elle en fût peinée, accueillit sans trop de surprise l'annonce de la possibilité d'une rupture.

« Hé, mon cher, c'est bien ce que je pensais, me dit-elle. Quand vous êtes parti l'autre fois, j'y ai songé longuement et je me suis dit que cela ne se ferait pas. Nous ne l'avons pas mérité aux yeux de Dieu, et cet homme est un coquin ; on ne peut rien attendre de bon de lui. Ce n'est pas une bagatelle, les dix mille roubles qu'il nous prend, et il sait pourtant bien qu'il n'y a aucun droit ! Il nous enlève notre dernier morceau de pain ; il faudra vendre Ikhménievka. Et ma petite Natacha s'est montrée droite et sensée en ne le croyant pas. Et savez-vous encore une chose, mon ami, poursuivit-elle en baissant la voix : le mien, le mien ! Il est tout à fait contre ce mariage. Il s'est trahi, il a dit qu'il ne voulait pas ! Au début, je croyais que c'était un caprice, mais non, c'était pour de bon. Qu'est-ce qu'elle va devenir alors, la petite colombe ! Car il la maudira pour toujours. Et l'autre, Aliocha, qu'est-ce qu'il fait ? »

Elle me questionna encore longuement, et, comme à l'ordinaire, se répandit en gémissements et en lamentations à chacune de mes réponses. J'avais remarqué d'une façon géné-

rale qu'elle n'y était plus très bien ces derniers temps. Toute nouvelle la secouait. Le chagrin que lui causait Natacha ruinait son cœur et sa santé.

Le vieux entra, en robe de chambre et en pantoufles ; il se plaignit d'avoir la fièvre, mais regarda sa femme avec tendresse, et, pendant tout le temps que je passai chez eux, fut aux petits soins avec elle, comme une bonne d'enfants ; il la regardait dans les yeux, se montrait même timide avec elle. Il y avait une telle tendresse dans ses regards ! Il était effrayé de la voir malade ; il sentait qu'il perdrait tout, s'il la perdait.

Je restai près d'une heure avec eux. En me disant adieu, il m'accompagna dans l'antichambre et me parla de Nelly. Il pensait sérieusement à la prendre chez lui comme sa fille. Il me demanda comment faire pour amener Anna Andréievna à y consentir. Il me questionna sur Nelly avec une curiosité particulière, et me demanda si je ne savais pas quelque chose de nouveau sur elle. Je lui racontai rapidement ce que je savais. Mon récit l'impressionna.

« Nous en reparlerons, me dit-il d'un ton résolu, en attendant…, et, d'ailleurs, j'irai moi-même te voir, dès que je serai un peu rétabli, alors nous prendrons une décision. »

À midi juste, j'étais chez Masloboiev. À mon extrême surprise, la première personne que j'aperçus en entrant chez lui fut le prince. Il mettait son manteau dans l'antichambre, Masloboiev l'aidait avec empressement et lui tendait sa canne. Il m'avait déjà dit qu'il connaissait le prince, mais cette rencontre me surprit beaucoup.

Le prince parut embarrassé en me voyant.

« Ah ! c'est vous ! s'écria-t-il avec une cordialité un peu trop marquée, voyez comme on se rencontre ! D'ailleurs, je

viens d'apprendre que vous connaissiez M. Masloboiev. Je suis content, très content, je voulais justement vous voir et j'espère passer chez vous le plus tôt possible ; vous m'y autorisez ? J'ai une demande à vous adresser : aidez-moi à éclaircir la situation ; vous avez compris que je veux parler d'hier... Vous êtes un ami là-bas, vous avez suivi tout le développement de cette affaire ; vous avez de l'influence... Je regrette terriblement de ne pouvoir vous voir tout de suite... Les affaires ! Mais un de ces jours, très prochainement je l'espère, j'aurai le plaisir d'aller chez vous. Pour l'instant... »

Il me serra un peu trop vigoureusement la main, échangea un regard avec Masloboiev, et sortit.

« Dis-moi, pour l'amour de Dieu..., commençai-je en entrant dans la chambre.

– Je ne te dirai rien, m'interrompit Masloboiev, qui prit en toute hâte sa casquette et se dirigea vers l'antichambre : j'ai à faire ! Je file, je suis en retard !...

– Mais tu m'as écrit toi-même de me trouver ici à midi.

– Et puis après ? Je t'ai écrit hier, et aujourd'hui c'est à moi qu'on a écrit : j'en ai la tête qui éclate, quelle histoire ! On m'attend. Pardonne-moi, Vania. Tout ce que je peux t'offrir en compensation, c'est de me rouer de coups pour t'avoir dérangé inutilement. Si tu veux te dédommager, vas-y, mais presse-toi, au nom du Ciel ! Ne me retiens pas, on m'attend...

– Pourquoi te battrais-je ? Si tu as à faire, dépêche-toi, on ne peut pas toujours prévoir. Seulement...

– Non, pour ce qui est de ce SEULEMENT, c'est moi qui ai à te parler, m'interrompit-il, en bondissant dans l'antichambre et en endossant son manteau (je m'habillais aussi). J'ai à

t'entretenir d'une affaire ; d'une affaire très importante ; c'est pour cela que je t'ai prié de venir ; cela te concerne directement et touche à tes intérêts. Et comme on ne peut pas raconter cela en une minute, promets-moi, pour l'amour de Dieu, de venir ce soir à sept heures précises, ni plus tôt ni plus tard. Je serai là.

– Ce soir ? dis-je, indécis ; je voulais justement ce soir passer…

– Va tout de suite où tu voulais passer ce soir, et viens ensuite chez moi, Vania, tu ne peux imaginer ce que j'ai à t'apprendre.

– Mais je t'en prie, je t'en prie ; qu'est-ce que cela peut être ? Tu piques ma curiosité, je l'avoue. »

Pendant ce temps, nous avions franchi la porte cochère et nous nous trouvions sur le trottoir.

« Alors, tu viendras ? dit-il avec insistance.

– Je t'ai dit que je viendrai.

– Non, donne m'en ta parole.

– Fi ! voyez-moi ça ! C'est bon, je te la donne.

– Très bien. Où vas-tu de ce pas ?

– Par là, répondis-je, en montrant la droite.

– Moi par là, dit-il, en montrant la gauche. Adieu, Vania ! N'oublie pas, à sept heures ! »

« C'est bizarre », pensai-je, en le regardant s'éloigner.

Ce soir-là, je voulais aller chez Natacha. Mais comme j'avais donné ma parole à Masloboiev, je décidai d'aller tout de suite chez elle. J'étais persuadé de trouver Aliocha chez elle. Effectivement, il y était et fut très content de me voir.

Il était très gentil, particulièrement tendre avec Natacha et devint même tout joyeux à mon arrivée. Natacha s'efforçait de paraître gaie, mais il était visible que c'était au-dessus de ses forces. Elle était pâle et avait l'air souffrante ; elle avait mal dormi. Elle témoignait encore plus d'affection à Aliocha.

Celui-ci parlait beaucoup, désirant égayer Natacha et arracher un sourire à ses lèvres involontairement contractées, mais il évitait manifestement de prononcer le nom de Katia ou de son père. Sa tentative de réconciliation de la veille avait sans doute échoué.

« Sais-tu ? Il a terriblement envie de s'en aller, me murmura Natacha hâtivement pendant qu'il était sorti un instant pour dire quelque chose à Mavra : mais il n'ose pas. Et j'ai peur aussi de lui dire de s'en aller, car alors il fera peut-être exprès de rester ; surtout, je crains qu'il ne s'ennuie et ne se refroidisse tout à fait à mon égard ! Comment faire ?

– Dieu ! Dans quelle position vous mettez-vous vous-mêmes ! Et comme vous êtes soupçonneux, comme vous vous épiez mutuellement ! Il n'y a qu'à s'expliquer tout simplement, et c'est fini. C'est de cette situation, peut-être, qu'il se lassera.

– Que faire alors ? s'écria-t-elle effrayée.

– Attends, je vais tout arranger…, et je me rendis dans la cuisine, sous prétexte de demander à Mavra d'essuyer un de mes caoutchoucs qui était plein de boue.

– Sois prudent, Vania », me cria Natacha.

Dès que je fus entré, Aliocha se précipité vers moi comme s'il m'attendait.

« Ivan Petrovitch, mon cher, que dois-je faire ? Donnez-moi un conseil : j'ai promis hier d'aller aujourd'hui, juste à cette heure-ci, chez Katia. Je ne peux y manquer ! J'aime Natacha plus que je ne puis le dire, je suis prêt à me jeter dans le feu pour elle, mais convenez vous-même que je ne puis pas abandonner tout là-bas, cela ne se fait pas…

– Eh bien, allez-y.

– Mais, et Natacha ? Je vais lui faire de la peine, Ivan Petrovitch, aidez-moi à en sortir…

– À mon avis, vous feriez mieux d'y aller. Vous savez combien elle vous aime : elle aurait tout le temps l'impression que vous vous ennuyez avec elle et que vous restez par force. Il vaut mieux agir avec naturel. D'ailleurs, allons-y, je vous aiderai.

– Mon cher Ivan Petrovitch ! comme vous êtes bon ! »

Nous entrâmes ; au bout d'une minute, je lui dis :

« Je viens de voir votre père.

– Où ? s'écria-t-il, effrayé.

– Dans la rue, par hasard. Il n'est resté avec moi qu'une minute, et m'a de nouveau prié de faire plus ample connaissance. Il m'a demandé si je ne savais pas où vous étiez. Il avait un besoin urgent de vous voir, il avait quelque chose à vous dire.

– Ah ! Aliocha, va vite le rejoindre, appuya Natacha qui avait compris où je voulais en venir.

– Mais…, où puis-je donc le retrouver ? Est-il chez lui ?

– Non, je me souviens qu'il m'a dit qu'il serait chez la comtesse.

– Ah ! comment faire ?… dit naïvement Aliocha, en regardant Natacha avec tristesse.

– Mais voyons, Aliocha ! dit-elle. Tu ne vas tout de même pas abandonner ces amis pour me tranquilliser. C'est enfantin. Premièrement, c'est impossible, et deuxièmement, tu serais impoli envers Katia. Vous êtes amis ; on ne peut pas rompre des relations aussi grossièrement. Enfin, tu m'offenserais si tu pensais que je suis jalouse à ce point. Vas-y immédiatement, je t'en prie ! Ainsi, ton père sera rassuré.

– Natacha, tu es un ange, et je ne vaux pas ton petit doigt ! s'écria Aliocha avec enthousiasme et repentir. Tu es si bonne, et moi… moi… ah ! j'aime mieux que tu le saches ! Je viens de demander, dans la cuisine, à Ivan Petrovitch, qu'il m'aide à m'en aller. Et il a inventé cela. Mais ne me condamne pas, Natacha, mon ange ! Je ne suis pas entièrement coupable, car je t'aime mille fois plus que tout au monde, et c'est pourquoi il m'est venu une nouvelle idée : avouer tout à Katia, lui dire quelle est notre situation et lui raconter tout ce qui s'est passé hier. Elle imaginera quelque chose pour nous sauver, elle nous est entièrement dévouée…

– Eh bien, vas-y, lui répondit Natacha en souriant ; dis-moi, mon ami, j'aimerais beaucoup faire la connaissance de Katia. Comment arranger cela ? »

La joie d'Aliocha ne connut plus de bornes. Il se lança tout de suite dans toutes sortes de projets. D'après lui, c'était très facile : Katia trouverait. Il développait son idée avec feu, avec

ardeur. Il promit d'apporter la réponse aujourd'hui même, dans deux heures, et de passer la soirée chez Natacha.

« Tu viendras vraiment ? lui demanda Natacha, en le congédiant.

– Tu en doutes ? Adieu, Natacha, adieu, mon aimée, tu es ma bien-aimée pour toujours ! Adieu, Vania ! Ah ! mon Dieu, je vous ai appelé Vania, sans faire attention ! Écoutez, Ivan Petrovitch, j'ai de l'amitié pour vous, pourquoi ne nous tutoyons-nous pas ? Disons-nous TU.

– Entendu.

– J'en remercie Dieu ! Cela m'était venu cent fois à l'esprit ; mais je n'osais pas vous en parler. Voilà que je vous dis vous. C'est que c'est très difficile de dire TU ! C'est exprimé de très jolie façon dans Tolstoï : deux personnes se promettent de se tutoyer, mais elles n'y arrivent pas et évitent les phrases où il y a des pronoms. Ah ! Natacha ! Nous relirons « Enfance et Adolescence » ; comme c'est beau !

– Allons, va, va, dit Natacha pour le chasser, en riant. De joie, il s'oublie à bavarder.

– Adieu ! Je serai de retour dans deux heures ! »

Il lui baisa la main et sortit rapidement.

« Tu vois, tu vois, Vania ! » me dit-elle, et elle fondit en larmes.

Je restai avec elle près de deux heures, m'efforçant de la consoler, et je parvins à la convaincre. Ses craintes étaient certainement justifiées. Mon cœur se serrait quand je pensais à sa situation ; je craignais pour elle. Mais que faire ?

Aliocha lui aussi me paraissait étrange : il l'aimait autant qu'avant, plus peut-être, et d'une façon plus torturante, par repentir et par reconnaissance. Mais en même temps un nouvel amour s'était solidement établi dans son cœur. Comment tout cela finirait, il était impossible de le prévoir. Moi-même, j'étais fort curieux de voir Katia. Je promis de nouveau à Natacha de lui faire sa connaissance.

Vers la fin, elle était presque gaie. Je lui parlai entre autres de Nelly, de Masloboiev, de la Boubnova, de ma rencontre avec le prince chez Masloboiev et du rendez-vous fixé pour sept heures. Tout cela l'intéressa au plus haut point. Je lui parlai peu de ses parents, et je tus la visite d'Ikhméniev, jusqu'à nouvel ordre ; le duel projeté avec le prince pouvait l'effrayer. Il lui parut également très étrange que le prince fût en relations avec Masloboiev et qu'il eût tellement envie de faire ma connaissance, bien que tout ceci s'expliquât assez facilement par la situation présente…

Je revins chez moi vers trois heures. Nelly m'accueillit avec son clair petit visage…

VI

À sept heures précises, j'étais chez Masloboiev. Il me reçut à bras ouvert avec de grands cris. Bien entendu, il était à moitié ivre. Mais ce qui m'étonna surtout, ce furent les préparatifs extraordinaires qui avaient été faits pour moi. Visiblement, on m'attendait. Un beau samovar en cuivre jaune bouillait sur une petite table ronde, recouverte d'une nappe précieuse. Le service à thé : cristal, argent et porcelaine, étincelait. Sur une autre table, revêtue d'une nappe différente mais non moins belle, il y avait de jolis bonbons, des confitures et des sirops de Kiev, de la marmelade, des fruits confits, de la gelée, des confitures françaises, des oranges, des pommes, des noix, des noisettes et des pistaches ; en un mot, tout un étalage de fruits. Sur une troisième table, qui disparaissait sous une nappe d'une blancheur éblouissante, se voyait la plus grande variété de hors-d'œuvre : caviar, fromage, pâté, saucissons, jambon fumé, poisson, et toute une armée de carafons en fin cristal remplis d'eaux-de-vie variées aux belles couleurs : vertes, ambrées, vermeilles ou dorées. Enfin, sur un petit guéridon dans un coin, recouvert également d'une nappe blanche, deux vases où l'on avait mis à rafraîchir des bouteilles de champagne. Sur la table devant le divan, se pavanaient trois bouteilles : du sauternes, du château-lafite et du cognac : bouteilles fort coûteuses et qui venaient de la cave d'Elisséiev. Alexandra Semionovna était assise à la table à thé ; sa toilette évidemment recherchée, quoique fort simple, était très réussie. Elle savait qu'elle lui seyait et en était visiblement fière ; elle se leva pour m'accueillir avec une certaine solennité. La satisfaction et la joie brillaient sur son visage frais. Masloboiev, assis, était enveloppé dans une magnifique robe de chambre, avec du linge frais et élégant, et il avait aux pieds de

belles pantoufles chinoises. Sa chemise était ornée, partout où c'était possible, de boutons à la mode. Ses cheveux étaient peignés, pommadés et séparés par une raie sur le côté, comme cela se faisait alors. J'étais si ébahi que je restai au milieu de la pièce à regarder, bouche bée, tantôt Masloboiev, tantôt Alexandra Semionovna, dont le contentement allait jusqu'à la béatitude.

« Qu'est-ce que cela veut dire, Masloboiev ? As-tu une soirée ? m'écriai-je à la fin avec inquiétude.

– Non, nous n'attendons que toi, me répondit-il d'un ton solennel.

– Mais, et cela ? (je désignai les hors-d'œuvre) il y a là de quoi nourrir tout un régiment !

– Et surtout de quoi l'abreuver, tu as oublié le principal ! ajouta Masloboiev.

– Tout cela est pour moi tout seul ?

– Et aussi pour Alexandra Semionovna. C'est elle qui a voulu arranger cela comme ça.

– Ça y est ! Je m'y attendais ! s'exclama Alexandra Semionovna en rougissant, mais sans perdre son air satisfait. On ne peut recevoir convenablement un invité ; tout de suite, il a quelque chose à me reprocher !

– Depuis ce matin, imagine-toi, depuis ce matin, dès qu'elle a su que tu viendrais ce soir, elle a commencé à s'agiter : elle était dans les transes…

– Il ment ! Ce n'est pas depuis ce matin, mais depuis hier soir ! C'est en rentrant hier soir que tu m'as dit qu'il viendrait passer la soirée ici…

– C’est vous qui aurez mal entendu.

– Pas du tout, c’est la vérité. Je ne mens jamais. Et pourquoi ne pas faire bon accueil à un invité ? Nous vivons là, personne ne vient nous voir et pourtant nous avons tout ce qu’il faut. Qu’au moins les gens convenables voient que nous savons nous aussi vivre comme tout le monde.

– Et surtout, qu’ils sachent quelle maîtresse de maison et quelle organisatrice remarquable vous êtes, ajouta Masloboiev. Figure-toi, mon cher, que moi, moi, j’y ai été pris aussi ! Elle m’a fait endosser une chemise de toile de Hollande, m’a collé des boutons de manchette, des pantoufles, une robe de chambre chinoise, et m’a peigné et pommadé elle-même ! Ça sent la bergamote, elle voulait même m’asperger de parfum *à la crème brûlée*, mais là je n’y ai plus tenu, je me suis révolté, j’ai fait montre d’une autorité d’époux…

– Ce n’est pas du tout de la bergamote, mais de la très bonne pommade française, qu’on vend dans des petits pots en porcelaine peinte ! répliqua Alexandra Semionovna, toute rouge. Jugez vous-même, Ivan Petrovitch, jamais il ne me laisse aller au théâtre ni au bal, il me donne seulement des robes, qu’est-ce que vous voulez que j’en fasse ? Je m’habille et je me promène toute seule dans ma chambre. L’autre jour, je l’ai tellement supplié, nous étions sur le point de partir au théâtre, et le temps que je me retourne pour mettre ma broche, il va à l’armoire : il boit un verre, puis deux et le voilà soûl. Il a bien fallu rester. Personne, personne ne vient nous voir ; le matin seulement, des gens passent ici pour affaires, et alors je me sauve. Et pourtant, nous avons un samovar et un service et de jolies tasses, nous avons tout, rien que des cadeaux. On nous apporte aussi des provisions, à peine si nous achetons une bouteille de vin, ou de la pommade, ou encore des hors-d’œuvre : le pâté, le jambon et les bonbons, on les a achetés pour vous. Que

quelqu'un au moins voie comme nous vivons ! Toute l'année, je me suis dit : le jour où viendra un invité, un vrai, nous lui montrerons tout cela et nous le régalerons ; et les gens nous féliciteront et ça nous sera agréable aussi ; pourquoi est-ce que je l'ai pommadé, l'imbécile, il n'en vaut pas la peine ! Il porterait bien toujours des vêtements sales. Regardez cette robe de chambre, on lui a donnée ; est-ce que ce n'est pas trop beau pour lui ? Pourvu qu'il se grise, c'est tout ce qu'il demande. Vous allez voir qu'il va vous proposer de la vodka avant le thé.

– Tiens ! C'est vrai ! Buvons un verre de liqueur d'or, puis de liqueur d'argent et ensuite, l'âme ragaillardie, nous attaquerons d'autres breuvages…

– Voilà ! Je l'avais dit !

– Ne vous inquiétez pas, ma chère enfant, nous boirons aussi du thé avec du cognac, à votre santé.

– C'est cela ! s'écria-t-elle, en se frappant les mains l'une contre l'autre. Du thé de roi, à six roubles-argent la livre, qu'un marchant lui a donné avant-hier, et il veut le boire avec du cognac ! Ne l'écoutez pas, Ivan Petrovitch, je vais vous servir… vous verrez quel thé c'est ! »

Et elle s'affaira autour du samovar.

Il était clair qu'ils comptaient me retenir toute la soirée. Alexandra Semionovna attendait des visites depuis un an et s'apprêtai à s'en donner à cœur joie. Mais cela ne rentrait pas dans mes plans.

« Écoute, Masloboiev, lui dis-je en m'asseyant ; je ne suis pas venu en visite ; j'ai à faire ; tu m'as dit toi-même que tu avais quelque chose à me communiquer…

– Oui, mais les affaires sont une chose, et une conversation amicale une autre.

– Non, mon cher, n'y compte pas. À huit heures et demie, je te dis adieu. Je suis occupé : j'ai promis.

– Je n'en crois rien. De grâce, comment te conduis-tu avec moi ? Et avec Alexandra Semionovna ? Regarde-la, elle est frappée de stupeur. Pourquoi m'aurait-elle enduit de pommade ? Je sens la bergamote, songes-y un peu !

– Tu ne fais que plaisanter, Masloboiev. Je fais serment à Alexandra Semionovna de venir dîner chez vous la semaine prochaine, ou vendredi même, si vous voulez ; mais aujourd'hui, frère, j'ai promis, ou plus exactement il faut tout simplement que j'aille quelque part. Dis-moi plutôt ce que tu voulais m'apprendre ?

– Alors, vous restez seulement jusqu'à huit heures et demie ! s'écria Alexandra Semionovna d'une voix triste et timide, en pleurant presque et en me tendant une tasse de son merveilleux thé.

– Soyez tranquille, mon petit ; ce sont des bêtises, répliqua Masloboiev. Il va rester. Dis-moi, Vania, où vas-tu donc ainsi tout le temps ? Qu'as-tu donc à faire ? Peut-on savoir ? Tu es tous les jours en train de courir, tu ne travailles pas…

– Est-ce que cela te regarde ? D'ailleurs, je te le dirai peut-être plus tard. Mais explique-moi pourquoi tu es venu chez moi hier, alors que je t'avais dit moi-même, tu te souviens, que je ne serais pas à la maison ?

– Je m'en suis souvenu après, mais hier je l'avais oublié. Je voulais réellement parler affaire avec toi, mais je tenais surtout à faire plaisir à Alexandre Semionovna. Elle m'avait dit :

« Maintenant que tu as trouvé un ami, pourquoi ne l'invites-tu pas ? » Et cela fait quatre jours qu'on me houspille à cause de toi. On me pardonnera sûrement mes péchés dans l'autre monde, à cause de cette bergamote ! Mais je me suis dit qu'on pouvait passer une petite soirée amicalement. Et j'ai usé d'un stratagème ; je t'ai écrit qu'il se passait quelque chose de si sérieux que, si tu ne venais pas, tous nos vaisseaux allaient couler. »

Je le priai de ne plus agir ainsi dorénavant, mais de me prévenir plutôt directement. D'ailleurs, cette explication ne m'avait pas entièrement satisfait.

« Et pourquoi t'es-tu sauvé tout à l'heure ? lui demandai-je.

– Tout à l'heure, j'avais réellement à faire, je ne mens pas le moins du monde.

– Avec le prince ?

– Est-ce que notre thé est à votre goût ? » me demanda Alexandra Semionovna d'une voix doucereuse.

Cela faisait cinq minutes qu'elle attendait que je lui fisse l'éloge de son thé, et je ne m'en étais pas avisé.

« Il est excellent, Alexandra Semionovna, merveilleux ! Je n'en ai jamais bu d'aussi bon. »

Alexandra Semionovna rougit de plaisir et se hâta de m'en verser une seconde tasse.

« Le prince ! s'écria Masloboiev : ce prince, mon cher, est une ordure, un coquin… Écoute, je vais te dire une chose : je suis moi-même un coquin, mais, rien que par pudeur, je ne

voudrais pas être dans sa peau ! Mais assez, motus ! C'est tout ce que je peux dire de lui.

– Et, comme par un fait exprès, je suis venu te voir pour te questionner sur lui, entre autres. Mais ce sera pour plus tard. Pourquoi es-tu venu hier en mon absence donner des bonbons à mon Elena et danser devant elle ? Et de quoi as-tu pu lui parler pendant une heure et demie ?

– Elena est une petite fille de onze à douze ans qui habite pour l'instant chez Ivan Petrovitch, expliqua Masloboiev, en se tournant brusquement vers Alexandra Semionovna. Fais attention, Vania, fais attention, ajouta-t-il en me la montrant du doigt ; elle est devenue toute rouge quand elle t'a entendu dire que j'avais porté des bonbons à une petite fille inconnue : elle a les joues en feu et elle tremble comme si nous avions tout à coup tiré des coups de pistolets… Regarde-moi ces petits yeux, ils brillent comme des charbons ardents. Inutile de le cacher, Alexandra Semionovna ; vous êtes jalouse ! Si je ne lui avais pas expliqué que c'était une petite fille de onze ans, elle m'aurait tout de suite pris aux cheveux et la bergamote ne m'aurait pas sauvé.

– Et elle ne te sauvera pas ! »

En disant ces mots, Alexandra Semionovna ne fit qu'un bond jusqu'à nous, et avant que Masloboiev eût eu le temps de se préserver, elle l'avait saisi aux cheveux qu'elle tirait vigoureusement.

« Tiens ! Tiens ! et ne t'avise pas de dire devant un invité que je suis jalouse, ne t'en avise pas ! »

Elle était pourpre et, quoiqu'elle plaisantât, Masloboiev fut proprement secoué.

« Il raconte toutes sortes de saletés, ajouta-t-elle sérieusement, en se tournant vers moi.

– Tu vois, Vania, c'est là ma vie ! Maintenant, il nous faut absolument un peu de vodka », dit-il d'un ton péremptoire, en remettant de l'ordre dans sa chevelure et en se dirigeant précipitamment vers le carafon. Mais Alexandra Semionovna le prévint ; elle sauta jusqu'à la table, lui versa elle-même un petit verre qu'elle lui tendit et lui tapota affectueusement la joue. Masloboiev m'adressa un clin d'œil plein de fierté, fit un claquement de langue et vida solennellement son petit verre.

« Pour ce qui est des bonbons, c'est difficile à expliquer, commença-t-il, en s'asseyant à côté de moi sur le divan. Avant-hier, j'étais soûl et je les ai achetés dans une épicerie ; je ne sais pas pourquoi. Peut-être pour soutenir l'industrie et le commerce nationaux, je ne sais pas au juste ; je me souviens seulement que je marchais dans la rue, que je suis tombé dans la boue, que je m'arrachais les cheveux et que je pleurais parce que je n'étais bon à rien. Bien entendu, j'avais oublié les bonbons, et ils sont restés dans ma poche jusqu'au moment où je me suis assis dessus en prenant place sur ton divan. Pour ce qui est de la danse, c'est toujours dû à cet état d'ébriété : hier, j'étais passablement ivre, et quand je suis ivre, il m'arrive de danser, si je suis content de mon sort. C'est tout, si ce n'est que cette orpheline a éveillé la pitié dans mon cœur, et qu'elle n'a pas voulu parler avec moi, comme si elle était fâchée. Aussi je me suis mis à danser pour l'égayer et je l'ai régalée de mes bonbons.

– Est-ce que ce n'était pas pour l'acheter, pour savoir quelque chose d'elle ? Avoue-le franchement : tu as fait exprès de venir chez moi, sachant que je n'étais pas à la maison, pour parler en tête-à-tête avec elle et pour apprendre quelque chose ; ce n'est pas vrai ? Je sais que tu es resté une heure et demie avec elle, que tu lui as dit que tu connaissais sa mère et que tu l'as questionnée. »

Masloboiev cligna des yeux et eut un petit rire canaille.

« L'idée n'aurait pas été mauvaise, dit-il. Non, Vania, ce n'est pas cela. À vrai dire, pourquoi ne pas se renseigner, à l'occasion ? Mais ce n'est pas cela. Écoute, vieil ami, quoique je sois pas mal soûl, à mon habitude, sache que Philippe Philippytch ne te trompera jamais AVEC UNE MAUVAISE INTENTION, JE DIS BIEN, AVEC UNE MAUVAISE INTENTION.

– Et sans mauvaise intention ?

– Eh bien…, sans mauvaise intention non plus. Mais au diable tout cela ! Buvons, et revenons à nos affaires ! Ce n'est pas sérieux, poursuivit-il après avoir bu. Cette Boubnova n'avait aucunement le droit de garder cette enfant ; je me suis informé. Il n'y a eu ni adoption ni rien de semblable. La mère lui devait de l'argent, alors elle a pris la petite. La Boubnova a beau être une coquine et une scélérate, elle est bête, comme toutes les femmes. La défunte avait un passeport en règle ; ainsi, tout est net. Elena peut habiter chez toi, mais ce serait très heureux si des gens bienveillants, vivant en famille, la prenaient sous leur toit pour de bon, pour l'élever. Qu'elle reste chez toi en attendant. Ce n'est rien ! Je t'arrangerai tout cela ; la Boubnova n'osera même pas bouger le petit doigt. Je n'ai presque rien pu savoir de précis sur la mère. Elle était veuve, elle s'appelait Saltzmann.

– Oui, c'est ce que Nelly m'a dit.

– Bon, c'est tout. Maintenant, Vania, reprit-il avec une certaine solennité, j'ai une prière à t'adresser. Je te prie d'y acquiescer. Raconte-moi avec le plus de détails possible ce que tu fais, où tu vas, où tu passes des journées entières. Bien que je le sache en partie, j'ai besoin d'avoir plus de précisions. »

Ce ton solennel me surprit et même m'inquiéta.

« Pourquoi ? Qu'est-ce que cela peut te faire ? Tu prends un ton si pompeux…

– Voici ce dont il s'agit, en deux mots : je veux te rendre un service. Vois-tu, mon cher ami, si je voulais ruser avec toi, j'aurais su te le faire dire, sans prendre de gants. Et tu me soupçonnes de faire le malin ! Les bonbons, tout à l'heure, j'ai compris, tu sais… Mais si je prends un ton solennel, c'est parce que je songe non à mes intérêts, mais aux tiens. Ainsi, ne doute plus de moi et réponds-moi, dis-moi la vérité…

– Quel service veux-tu me rendre ? Écoute, Masloboiev ; pourquoi ne veux-tu pas me parler du prince ? J'ai besoin de savoir certains détails. C'est cela qui me rendrait service.

– Du prince ? Hum…, soit ! Je te parlerai sans détours : c'est justement à propos du prince que je t'interroge.

– Comment ?

– Eh bien, j'ai remarqué qu'il se mêlait quelque peu de tes affaires ; entre autres, il m'a questionné à ton sujet. Comment il a su que nous nous connaissons, cela ne te concerne pas. L'important, c'est que tu te méfies de lui. C'est Judas le traître, et pis encore. Aussi, lorsque j'ai vu qu'il voulait te mettre le grappin dessus, j'ai commencé à trembler. D'ailleurs, je ne sais rien ; c'est pourquoi je te demande de me renseigner, afin que je puisse me faire une opinion… Et c'est même pour cela que je t'ai invité aujourd'hui. C'est là l'affaire importante : je m'explique franchement.

– Dis-moi au moins quelque chose, au moins la raison pour laquelle je dois craindre le prince ?

– Soit : mon ami, je m'occupe parfois de certaines affaires. Mais sois-en juge : si on me fait confiance, c'est que je ne suis pas bavard. Ainsi que pourrais-je te raconter ? Ne m'en veuille pas, si je parle d'une manière générale, trop générale, uniquement pour te montrer quel coquin c'est. Mais parle d'abord. »

Je jugeai que je n'avais absolument rien à cacher à Masloboiev. L'histoire de Natacha n'était pas un secret, de plus je pouvais espérer que Masloboiev lui rendrait quelque service. Bien entendu, je passai sous silence quelques faits, dans la mesure du possible. Masloboiev écoutait avec une attention particulière tout ce qui avait trait au prince ; à beaucoup d'endroits, il m'arrêta, me reposa certaines questions, et je lui fis ainsi un récit assez détaillé. Je parlai environ une demi-heure.

« Hum ! C'est une fille de tête ! conclut Masloboiev. Si elle n'a pas deviné tout à fait juste en ce qui concerne le prince, en tout cas, c'est une bonne chose qu'elle ait vu dès le début à qui elle avait affaire, et qu'elle ait rompu toute relation. C'est une vaillante, cette Nathalia Nikolaievna ! Je bois à sa santé ! (Il vida son verre.) Là il fallait non seulement de l'intelligence, mais du cœur pour ne pas se laisser tromper. Et son cœur ne l'a pas trahie. Naturellement, sa cause est perdue : le prince tiendra bon, et Aliocha l'abandonnera. Le seul qui me fasse pitié, c'est Ikhméniev : payer dix mille roubles à cette fripouille ! Qui donc s'est occupé de ses affaires, qui a fait les démarches ? lui-même, je parie ? Hé ! Ils sont tous les mêmes, ces êtres nobles et ardents ! Ils ne sont bon à rien ! Avec le prince, ce n'est pas ainsi qu'il fallait s'y prendre. Moi, je lui aurais procuré un de ces petits avocats... ha !... » Et, de dépit, il frappa sur la table.

« Eh bien, et le prince, maintenant !

– Tu ne parles que du prince ! Que peut-on dire de lui ? Je suis fâché d'avoir mis ça sur le tapis. Je voulais seulement te

prévenir contre ce filou, te soustraire à son influence, si on peut dire. Quiconque a des rapports avec lui est en danger. Ainsi, tiens-toi sur tes gardes ; c'est tout. Et tu croyais déjà que j'allais te révéler Dieu sait quels mystères de Paris ! On voit que tu es un romancier ! Que dire d'un coquin ? Que c'est un coquin, ni plus ni moins… Tiens, par exemple, je vais te raconter une de ses petites histoires : bien entendu, sans noms de pays ni de villes, sans personnages, sans aucune précision d'almanach. Tu sais que dans sa jeunesse, alors qu'il était contraint de vivre de son traitement de fonctionnaire, il a épousé la fille d'un riche marchand. Il ne traitait pas cette femme avec beaucoup d'égards, et quoiqu'il ne soit pas question d'elle en ce moment, je te ferai remarquer, mon ami, que, toute sa vie, c'est d'affaires de ce genre qu'il a préféré s'occuper. Encore un exemple ! Il est allé à l'étranger. Là-bas…

– Attends, Masloboiev, de quel voyage parles-tu ? En quelle année ?

– Il y a exactement quatre-vingt-dix-neuf ans et trois mois de cela. Donc là-bas, il séduisit une jeune fille qu'il enleva à son père, et l'emmena à Paris. Et comment s'y est-il pris ! Le père possédait une fabrique ou participait à je ne sais quelle entreprise de ce genre. Je ne sais pas au juste. Ce que je te raconte, ce sont mes propres déductions et raisonnements tirés d'autres données. Le prince l'a trompé et s'est glissé dans ses affaires. Il l'a complètement dupé et lui a emprunté de l'argent. Le vieux avait des papiers qui en témoignaient, bien entendu. Mais le prince voulait emprunter sans rendre, voler tout simplement, comme on dit chez nous. Le vieux avait une fille, une beauté ; cette fille avait pour amoureux un jeune homme idéaliste, un frère de Schiller, un poète, marchand en même temps, un jeune rêveur, en un mot un Allemand, un certain Pfefferkuchen.

– Il s'appelait Pfefferkuchen ?

– Peut-être que non, mais le diable l'emporte, ce n'est pas de lui qu'il s'agit ! Donc, le prince s'insinua si bien dans les bonnes grâces de la fille qu'elle devint amoureuse folle de lui. Il désirait alors deux choses : premièrement, la fille, et deuxièmement, les reçus du vieux. Les clefs de tous les tiroirs du vieux étaient chez la fille : il l'adorait à tel point qu'il ne voulait pas la marier. Sérieusement. Il était jaloux de tous les prétendants, ne comprenait pas qu'il pût se séparer d'elle, et il avait chassé Pfefferkuchen, un original, un Anglais…

– Un Anglais ? Mais où cela se passait-il donc ?

– J'ai juste dit Anglais pour faire le pendant et tu t'accroches tout de suite. Cela se passait à Santa-Fé-de-Bogota, à moins que ce ne soit à Cracovie, mais plus vraisemblablement dans la principauté de Nassau, tu sais, on voit ça sur les bouteilles d'eau de Seltz, c'était précisément à Nassau ; ça te suffit-il ? Bon ; donc, le prince séduit la jeune fille et l'enlève à son père, mais, sur les instances du prince, la fille s'était munie de certains papiers. Car l'amour peut aller jusque-là, Vania ! Grand Dieu ! et dire que c'était une fille honnête, noble et élevée ! Il est vrai qu'elle ne s'y connaissait peut-être pas beaucoup en paperasses. Elle ne redoutait qu'une chose : la malédiction de son père. Le prince là aussi sut se tirer d'embarras : il lui signa un engagement formel, légal, de l'épouser. De cette façon, il lui fit croire qu'ils partaient seulement quelque temps pour se promener, et que lorsque le courroux du vieux se serait apaisé, ils reviendraient mariés et vivraient désormais tous les trois, amassant du bien et ainsi de suite pour l'éternité. Elle se sauva, le vieux la maudit et en plus fit faillite. Et Frauenmilch abandonna son commerce et tout et courut après la jeune fille à Paris ; il était éperdument amoureux d'elle.

– Attends ! Quel Frauenmilch ?

– Mais l'autre, comment s'appelle-t-il déjà ? Feuerbach..., allons, diable : Pfefferkuchen. Le prince, bien entendu, n'avait nulle envie de se marier : qu'aurait dit la comtesse Khlestova ?... Et le baron Pomoïkine ? Il fallait donc la duper. C'est ce qu'il fit, et avec une impudence sans pareille. C'est à peine s'il ne la battait pas ; puis il invita exprès Pfefferkuchen ; l'autre venait les voir, devint l'ami de la femme, et ils pleurnichaient tous les deux des soirées entières et déploraient leurs malheurs : de vrais enfants du Bon Dieu. Le prince avait manigancé tout ça exprès : un soir, tard, il les surprend ensemble, prétend qu'ils ont une liaison et leur cherche noise : il dit qu'il les a vus de ses propres yeux. Enfin, il les flanque à la porte tous les deux et s'en va lui-même faire un tour à Londres. Or, la femme approchait déjà de son terme ; après qu'on l'eut chassée, elle mit au monde une fille..., c'est-à-dire pas une fille, mais un garçon justement, un petit garçon, qu'on a appelé Volodia. Pfefferkuchen a été le parrain. Et elle est partie avec Pfefferkuchen. Il n'avait que de maigres ressources. Elle a parcouru la Suisse, l'Italie..., tous les pays poétiques, quoi, comme il convient. Elle ne faisait que pleurer et Pfefferkuchen aussi ; et bien des années passèrent ainsi ; et le petit garçon grandit. Pour le prince, tout serait bien allé s'il n'y avait eu un point noir : il n'avait pu rentrer en possession de la promesse de mariage. « Lâche, lui avait-elle dit en le quittant, tu m'as volée, déshonorée, et maintenant tu m'abandonnes. Adieu ! Mais je ne te rendrai pas ta promesse. Non parce que je désire jamais t'épouser, mais parce que tu as peur de ce papier. Ainsi, il restera toujours entre mes mains. » En un mot, elle s'est emportée : le prince, lui, est resté calme. En général, c'est parfait pour les chenapans de cette sorte d'avoir affaire aux « êtres élevés ». Ils sont si nobles qu'il est toujours facile de les tromper et ensuite ils se réfugient dans un mépris altier, au lieu d'avoir recours pratiquement à la loi, si toutefois c'est possible. Cette femme, par exemple, s'est cantonnée dans un fier dédain, et quoiqu'elle eût conservé le papier, le prince savait qu'elle se pendrait plutôt que d'en tirer parti ; ainsi, il a été tranquille pendant un certain temps. Et elle, bien

qu'elle lui ait craché à la figure, elle avait son petit Volodia sur ses bras ; qu'allait-il devenir, si elle mourait ? Mais elle n'y songeait point. Bruderschaft l'encourageait et n'y songeait pas non plus ; ils lisaient Schiller. Pour finir, Bruderschaft tourna à l'aigre et mourut…

– Tu veux dire Pfefferkuchen ?

– Mais oui, le diable l'emporte ! Et elle…

– Attends ! Combien de temps ont-ils voyagé ?…

– Exactement deux cents ans. Bon ; alors elle est revenue à Cracovie. Son père a refusé de la recevoir, l'a maudite, elle est morte, et le prince s'est signé de joie. J'y étais, j'y ai bu de l'hydromel ; ça me coulait sur les moustaches et pas une goutte ne m'entrait dans la bouche ; on m'a donné un bonnet et je leur ai filé sous le nez… Buvons, frère !

– Je soupçonne que c'est toi qui t'occupes de cette affaire pour son compte, Masloboiev.

– Y tiens-tu absolument ?

– Seulement, je ne vois pas bien ce que tu peux faire !

– Vois-tu, quand elle est revenue à Madrid, après dix ans d'absence, et sous un autre nom, il a fallu prendre des renseignements, et sur Bruderschaft, et sur le vieux, savoir si elle était bien rentrée, où était l'enfant, si elle était morte, si elle n'avait pas de papiers, etc., jusqu'à l'infini. Et puis, encore autre chose. L'homme abject ! Méfie-toi de lui, Vania, quant à Masloboiev, voici ce qu'il faut en penser : ne crois jamais que c'est une canaille ! Même s'il en est une (à mon avis, tous les hommes le sont), il n'est pas contre toi. Je suis bien soûl, mais écoute : si jamais, de près ou de loin, maintenant ou l'année prochaine,

l'idée te vient que Masloboiev a rusé avec toi (et, je t'en prie, n'oublie pas ce mot, RUSÉ), sache que c'est sans mauvaise intention. Masloboiev veille sur toi. Aussi ne cède pas aux soupçons, mais viens plutôt et explique-toi franchement, en frère, avec lui. Maintenant, veux-tu boire ?

– Non.

– Manger un morceau ?

– Non, frère, excuse-moi…

– Alors, file, il est neuf heures moins le quart, et tu fais le fier. Il est temps que tu t'en ailles.

– Comment ? Quoi ? Il se soûle il chasse ses invités ! Il est toujours comme ça ! Insolent, va ! lui cria Alexandra Semionovna en pleurant presque.

– Il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes ! Alexandra Semionovna, nous allons rester ensemble et nous nous ferons des mamours. Mais lui, c'est un général ! Non, Vania, j'ai menti, tu n'es pas un général, mais moi, je suis un coquin. Regarde à quoi je ressemble maintenant ! Que suis-je à côté de toi ? Pardonne-moi, Vania, ne me condamne pas et laisse-moi déverser… »

Il me prit dans ses bras et fondit en larmes. Je me levai pour partir.

« Ah ! mon Dieu ! et moi qui vous avais préparé à souper, dit Alexandra Semionovna désespérée. Mais vous viendrez vendredi ?

– Je viendrai, Alexandra Semionovna, je vous le promets.

– Peut-être que cela vous dégoûte de le voir soûl comme ça… Ne le méprisez pas, Ivan Petrovitch, il est bon, vous savez, très bon…, et comme il vous aime ! Il ne me parle plus que de vous nuit et jour maintenant. Il m'a acheté vos livres ; je ne les ai pas encore lus ; je commencerai demain. Et comme cela me fera plaisir que vous veniez ! Je ne vois personne, personne ne vient passer un moment chez nous. Nous avons de tout, et nous restons seuls. Aujourd'hui, j'ai écouté tout ce que vous avez dit, comme c'était bien !… Alors, à vendredi ! »

VII

Je me hâtai de retourner chez moi ; les paroles de Masloboiev m'avaient extrêmement impressionné. Dieu sait ce qui m'était venu à l'esprit… Comme par un fait exprès, à la maison, m'attendait un événement qui m'ébranla comme une secousse électrique.

Contre la porte cochère de la maison où j'habitais se trouvait une lanterne. Dès que j'eus pénétré sous le porche, de dessous la lanterne se jeta brusquement vers moi une figure étrange, qui m'arracha un cri : une créature affolée d'épouvante, tremblante, à demi-folle, qui se cramponna à moi en criant. Je fus saisi de frayeur. C'était Nelly !

« Nelly ! Que t'arrive-t-il ? m'écriai-je. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Là-bas…, en haut…, il est là…, chez nous.

– Qui donc ? Allons-y ; viens avec moi.

– Non, je ne veux pas ! J'attendrai dans l'antichambre…, jusqu'à ce qu'il sorte… Je ne veux pas y aller. »

Je montai chez moi avec un pressentiment bizarre ; j'ouvris la porte et aperçus le prince. Il était assis près de la table et lisait. Tout au moins il avait ouvert un livre.

« Ivan Petrovitch ! s'écria-t-il d'un ton joyeux. Je suis si content que vous soyez enfin rentré. J'allais justement m'en aller. Voilà plus d'une heure que je vous attends. Je me suis enga-

gé aujourd'hui, sur les instances pressantes de la comtesse, à vous amener ce soir chez elle. Elle m'en a tellement prié, elle désire tant faire votre connaissance ! Et comme vous m'aviez fait une promesse, j'ai pensé venir vous prendre avant que vous n'ayez eu le temps de vous en aller, et vous inviter. Imaginez ma déception : j'arrive, et votre servante me dit que vous n'êtes pas chez vous ! Que faire ? J'avais donné ma parole d'honneur de venir avec vous, aussi je me suis assis pour vous attendre un quart d'heure. Mais en fait de quart d'heure, j'ai ouvert votre roman et je me suis laissé absorber par ma lecture. Ivan Petrovitch ! Mais c'est parfait ! On ne vous comprend pas après cela ! Savez-vous que vous m'avez arraché des larmes ? J'ai pleuré, et je ne pleure pas souvent…

– Ainsi, vous désirez que j'aille là-bas ? Je vous avoue qu'en ce moment…, bien que je ne demande pas mieux…

– Venez, pour l'amour de Dieu ! Dans quelle situation me mettriez-vous ! Je vous dis qu'il y a une heure et demie que je vous attends !… De plus, j'ai tellement, tellement besoin de parler avec vous, vous comprenez à quel sujet ? Vous connaissez toute cette affaire mieux que moi… Nous déciderons peut-être quelque chose, nous trouverons peut-être une solution, songez-y ! Je vous en prie, ne refusez pas ! »

Je réfléchis qu'il me faudrait y aller tôt ou tard. Même si Natacha était seule en ce moment et avait besoin de moi, n'était-ce pas elle qui m'avait prié de faire le plus tôt possible la connaissance de Katia ? De plus, Aliocha serait peut-être aussi là-bas… Je savais que Natacha ne serait pas tranquille tant que je ne lui apporterais pas des nouvelles de Katia, et je résolus de m'y rendre. Mais c'était Nelly qui me préoccupait.

« Attendez, dis-je au prince, et je sortis dans l'escalier. Nelly était là, dans un coin sombre.

– Pourquoi ne veux-tu pas entrer, Nelly ? Que t'a-t-il fait ? Que t'a-t-il dit ?

– Rien…, je ne veux pas…, je ne veux pas…, répétait-elle. J'ai peur… »

J'eus beau essayer de la convaincre, rien n'y fit. Nous convînmes que, dès que je serais sorti avec le prince, elle rentrerait dans la chambre et s'y enfermerait.

« Et ne laisse entrer personne, Nelly, quoi qu'on te dise.

– Vous partez avec lui ?

– Oui. »

Elle frissonna et me prit la main, comme pour me demander de ne pas partir, mais elle ne dit pas un mot. Je me promis de l'interroger en détail le lendemain.

Après m'être excusé auprès du prince, je commençai à m'habiller. Il m'assura qu'il était inutile de faire toilette.

« Mettez cependant quelque chose de plus frais ! ajouta-t-il après m'avoir enveloppé de la tête aux pieds d'un regard inquisiteur ; vous savez, ces préjugés mondains…, on ne peut jamais s'en libérer parfaitement… Cette perfection-là, vous ne la trouverez pas de sitôt dans notre monde », conclut-il, en remarquant avec satisfaction que j'avais un habit.

Nous sortîmes. Mais je le quittai dans l'escalier, rentrai dans la chambre où Nelly s'était déjà glissée, et lui dis adieu encore une fois. Elle était terriblement agitée. Son visage était livide. J'étais inquiet pour elle ; il m'était pénible de la laisser.

« Vous avez une drôle de servante ! me dit le prince, en descendant l'escalier. Car cette petite fille est votre servante ?

– Non…, elle… habite chez moi pour l'instant.

– Elle est bizarre. Je crois qu'elle est folle. Figurez-vous qu'au début elle m'a répondu convenablement, mais qu'après m'avoir regardé, elle s'est jetée sur moi, a poussé un cri, s'est mise à trembler, s'est agrippée à moi…, elle voulait dire quelque chose, mais n'y parvenait pas. J'ai pris peur, je l'avoue, et j'allais me sauver lorsque, grâce à Dieu, c'est elle qui a pris la fuite. J'étais stupéfait. Comment pouvez-vous vous en accommoder ?

– Elle est épileptique, répondis-je.

– Ah ! c'est cela ! Alors c'est moins étonnant…, si elle a des crises… »

Il me vint à l'instant l'idée que la visite de Masloboiev, hier, alors qu'il savait que je n'étais pas chez moi, ma visite d'aujourd'hui chez Masloboiev, le récit qu'il m'avait fait en état d'ébriété et à contrecœur, son invitation à venir chez lui à sept heures, ses assurances qu'il ne rusait pas avec moi, et enfin le prince m'attendant une heure et demie, alors qu'il savait peut-être que j'étais chez Masloboiev, tandis que Nelly se sauvait dans la rue pour le fuir, il me vint à l'idée que tout cela avait un lien. Il y avait là matière à réflexion.

La calèche du prince l'attendait à la porte. Nous y prîmes place et nous partîmes.

VIII

Nous n'avions pas à aller loin, c'était au pont du Commerce. Au début, nous gardâmes le silence. Je me demandais comment il allait engager la conversation. Il me semblait qu'il allait me mettre à l'épreuve, me tâter, essayer de me faire parler. Mais il commença sans détour et entra dans le vif du sujet :

« Il y a une chose qui m'inquiète beaucoup en ce moment, Ivan Petrovitch, commença-t-il, et je veux avant tout vous en parler et vous demander conseil ; il y a longtemps que j'ai décidé de renoncer au gain de mon procès et de rendre à Ikhméniev ses dix mille roubles. Comment faire ? »

« Il est impossible que tu ne saches pas comment faire, pensai-je le temps d'un éclair. Voudrais-tu te moquer de moi ? »

« Je ne sais pas, prince, lui répondis-je de mon air le plus naïf ; en ce qui concerne Nathalia Nikolaievna, je suis prêt à vous procurer tous les renseignements nécessaires, mais ici, vous savez certainement mieux que moi comment vous y prendre.

– Non, non, au contraire… Vous les connaissez, et Nathalia Nikolaievna vous a peut-être dit elle-même plus d'une fois ce qu'elle pensait à ce sujet ; c'est ce qui peut le mieux me guider. Vous pouvez m'être d'un grand secours ; l'affaire est excessivement délicate. Je suis prêt à renoncer à mes droits et suis même fermement décidé à le faire, quelle que soit l'issue des autres événements, vous me comprenez ? Mais comment, sous quelle forme effectuer ce dessaisissement, voilà la question ? Le vieux

est orgueilleux et entêté ; il est capable de me faire un affront pour me remercier de ma bonté et de me jeter cet argent à la figure…

– Mais permettez, considérez-vous cet argent comme vôtre ou comme sien ?

– C'est moi qui ai gagné le procès, donc il est à moi.

– Mais d'après votre conscience ?

– Bien entendu, je le considère comme mien, répondit-il, légèrement piqué de mon sans-façon ; d'ailleurs il me semble que vous ne connaissez pas le fond de l'affaire. Je n'accuse pas le vieillard de m'avoir trompé avec préméditation et, je vous l'avoue, je ne l'en ai jamais accusé. C'est lui-même qui a voulu se croire outragé. Il est coupable de négligence dans les affaires qui lui ont été confiées, et dont, selon l'accord passé entre nous, il était responsable. Mais là encore n'est pas l'important ; le plus grave, ce sont nos querelles et les affronts réciproques que nous nous sommes faits ; en un mot, notre amour-propre est blessé. Je n'aurais peut-être même pas fait attention alors à ces quelques misérables milliers de roubles ; mais vous savez certainement comment tout cela a commencé. Je conviens que je me suis montré soupçonneux, peut-être à tort (je veux dire pour l'époque), mais je ne m'en suis pas rendu compte et, dans ma colère, offensé par ses grossièretés, je n'ai pas voulu laisser échapper l'occasion et j'ai entamé le procès. Cela vous paraîtra peut-être peu noble de ma part. Je ne me justifie pas ; je vous ferai seulement remarquer que la colère et, surtout, l'amour-propre irrité n'indiquent pas encore un manque de noblesse, ce sont choses naturelles et humaines ; et, je vous le répète, je ne connaissais presque pas Ikhméniev et j'ai cru aveuglément à tous ces bruits concernant sa fille et Aliocha ; j'ai pu donc croire aussi qu'il m'avait volé sciemment… Mais ceci est un détail. L'essentiel est que je ne sais que faire. Renoncer à l'argent et en

même temps dire que je considère ma plainte comme juste, cela revient à lui en faire cadeau. Ajoutez à cela la position délicate où nous nous trouvons à cause de Nathalia Nikolaievna… Il va sûrement me jeter cet argent à la figure…

– Voyez : si vous dites cela, c'est que vous le tenez pour un honnête homme ; par conséquent, vous pouvez être persuadé qu'il ne vous a pas volé. S'il en est ainsi, pourquoi ne pas aller le trouver et lui dire franchement que vous considérez vos poursuites comme injustifiées ? Ce serait noble de votre part, et Ikhméniev ne serait pas gêné pour reprendre son argent.

– Hum…, SON argent : voilà la difficulté. Que voulez-vous que je fasse ? Que j'aille lui dire que je considère mes poursuites comme injustes ? Et pourquoi les as-tu intentées, si tu le savais ? Voilà ce que tout le monde me dira. Je n'ai pas mérité cela, car j'étais dans mon droit ; je n'ai ni dit ni écrit nulle part qu'il m'avait volé, mais je suis persuadé maintenant encore qu'il s'est montré trop négligent et qu'il ne sait pas conduire une affaire. Cet argent est véritablement à moi, aussi il me serait pénible de m'imputer à moi-même une fausse accusation ; enfin, je vous le répète, le vieux a voulu s'estimer offensé, et vous voulez que je lui demande pardon de cette offense, c'est un peu fort !

– Il me semble que lorsque deux hommes veulent se réconcilier…

– Vous pensez que c'est facile ?

– Oui.

– Non, c'est parfois très difficile, d'autant plus…

– D'autant plus que d'autres circonstances y sont mêlées. En cela je suis de votre avis, prince. En ce qui concerne Nathalia

Nikolaievna et votre fils, l'affaire doit être résolue, sur tous les points qui dépendent de vous, de façon à donner entière satisfaction aux Ikhméniev. C'est alors seulement que vous pourrez vous expliquer tout à fait sincèrement avec Nikolaï Serguéitch. Maintenant que rien n'est encore décidé, vous n'avez qu'une voie à suivre : reconnaître l'iniquité de votre plainte et le reconnaître ouvertement, publiquement même, s'il le faut ; voici mon opinion ; je vous parle franchement, car vous m'avez vous-même demandé mon avis, et vous ne désirez sans doute pas me voir finasser avec vous. Cela me donne l'audace de vous poser une question : pourquoi vous inquiétez-vous de la restitution de cet argent aux Ikhméniev ? Si vous estimez que votre plainte est juste, pourquoi le rendre ? Pardonnez ma curiosité, mais ceci est tellement lié à d'autres circonstances…

– Mais qu'en pensez-vous ? me demanda-t-il brusquement, comme s'il n'avait pas entendu ma question : êtes-vous persuadé qu'Ikhméniev refusera ces dix mille roubles, s'ils lui sont remis sans aucune excuse et… et… sans aucun adoucissement ?

– J'en suis certain ! »

Je devins pourpre et frémis même d'indignation. Cette question d'un scepticisme impudent me fit le même effet que s'il m'avait craché à la figure. À cet outrage s'en joignait un autre : cette manière grossière du grand monde avec laquelle, sans répondre à ma question et comme s'il ne l'avait pas relevée, il m'avait interrompu par une autre question, voulant sans doute par là me faire sentir que je m'étais laissé entraîner trop loin dans la familiarité en osant le questionner ainsi. J'avais une aversion qui allait jusqu'à la haine pour ces façons du grand monde et je m'étais efforcé d'en déshabituer Aliocha.

« Hum…, vous êtes trop emporté, et il y a certaines choses dans ce monde qui se font autrement que vous ne l'imaginez, répondit-il froidement à mon exclamation. Je pense, du reste,

que Nathalia Nikolaievna pourrait résoudre en partie cette question ; vous la lui soumettrez. Elle pourrait nous donner un conseil.

– En aucune façon, répondis-je d'un ton rude. Vous n'avez pas daigné écouter jusqu'au bout ce que j'avais commencé à vous dire tout à l'heure et vous m'avez interrompu. Nathalia Nikolaievna comprendra que, si vous rendez l'argent sans sincérité et sans aucun ADOUCISSEMENT, comme vous dites, vous les dédommagez, lui pour sa fille, et elle-même pour Aliocha, qu'en somme vous leur versez une indemnité…

– Hum…, c'est ainsi que vous me comprenez, mon très cher Ivan Petrovitch ? » Le prince se mit à rire. Pourquoi s'était-il mis à rire ? « À part cela, poursuivit-il, nous avons encore beaucoup, beaucoup de choses à nous dire. Mais ce n'est pas le moment. Je vous demande seulement de bien vouloir comprendre UNE CHOSE : cette affaire touche directement Nathalia Nikolaievna et tout son avenir et tout dépend pour une bonne part de ce que nous allons décider vous et moi. Vous nous êtes indispensable, vous le verrez vous-même. Aussi, si vous avez toujours de l'attachement pour Nathalia Nikolaievna, vous ne pouvez refuser de vous expliquer avec moi, quelque faible sympathie que vous ressentiez à mon endroit. Mais nous voici arrivés…, *à bientôt*. »

IX

La comtesse avait un bel appartement. Les chambres en étaient meublées confortablement et avec goût, quoique sans aucun luxe. Tout cependant y avait le caractère d'une installation provisoire ; c'était seulement un appartement convenable pour un temps, non la demeure permanente et consacrée d'une riche famille, avec tout le déploiement du faste seigneurial, considéré comme une nécessité jusque dans ses moindres fantaisies. Le bruit courait que la comtesse passerait l'été dans sa propriété (ruinée et grevée de nombreuses hypothèques) de la province de Simbirsk, et que le prince l'accompagnerait. J'en avais déjà entendu parler et je m'étais demandé avec angoisse ce que ferait Aliocha, lorsque Katia partirait. Je n'en avais pas encore parlé à Natacha, je n'osais pas ; cependant, à certains indices, j'avais cru voir qu'elle ne l'ignorait pas. Mais elle se taisait et souffrait en silence.

La comtesse me fit un accueil des plus aimables ; elle me tendit la main gracieusement et m'assura qu'elle désirait depuis longtemps me voir chez elle. Elle me versa elle-même du thé d'un beau samovar en argent, auprès duquel nous prîmes place, moi, le prince et un monsieur du meilleur monde, d'un âge avancé, décoré et quelque peu guindé, aux manières de diplomate. On paraissait lui témoigner une estime toute particulière. La comtesse, à son retour de l'étranger, n'avait pas encore eu le temps de se faire cet hiver de grandes relations à Pétersbourg, ni, comme elle l'espérait, d'asseoir sa situation. Il n'y avait pas d'autres invités, et personne ne se montra de toute la soirée. Je cherchai des yeux Katerina Fiodorovna : elle se trouvait dans l'autre pièce avec Aliocha, mais elle vint aussitôt qu'elle apprit

notre arrivée. Le prince lui baisa la main aimablement et la comtesse me présenta. Le prince aussitôt nous fit faire connaissance : c'était une tendre blondinette, vêtue de blanc, de petite taille, avec une expression douce et placide, des yeux bleus très clairs, comme nous l'avait dit Aliocha, et qui n'avait que la beauté de la jeunesse. Je m'attendais à trouver une beauté parfaite, elle n'offrait rien de tel. Un visage ovale aux tendres contours, des traits assez réguliers, des cheveux épais et vraiment beaux, coiffés simplement, un regard doux et attentif ; si je l'avais rencontrée n'importe où, j'aurais passé devant elle sans lui accorder aucune attention particulière ; mais c'était là seulement le premier coup d'œil, et j'eus le loisir de l'observer un peu mieux ce soir-là. Elle me tendit la main en me regardant dans les yeux avec une insistance naïve et appuyée, sans dire mot ; ce simple fait me frappa par son étrangeté et, malgré moi, je lui souris. J'avais donc tout de suite senti que j'avais devant moi un être au cœur pur. La comtesse la surveillait avec vigilance. Après m'avoir serré la main, Katia me quitta hâtivement et s'assit avec Aliocha à l'autre bout de la pièce. En me disant bonjour, Aliocha me dit à voix basse : « Je ne suis ici que pour une minute, je vais tout de suite LÀ-BAS. »

Le diplomate (je ne sais pas son nom et je l'appelle le diplomate pour le désigner d'une façon ou de l'autre) parlait avec calme et dignité, développant quelque idée. La comtesse l'écoutait attentivement. Le prince souriait d'un air d'approbation flatteuse : l'orateur s'adressait souvent à lui, sans doute parce qu'il le considérait comme un auditeur digne de lui. On me donna du thé et on me laissa en paix, ce dont je fus très content. Pendant ce temps, j'observais la comtesse. Au premier abord, elle me plut, malgré moi en quelque sorte. Elle n'était peut-être plus jeune, mais je lui donnai tout au plus vingt-huit ans. Son visage avait encore de la fraîcheur et elle avait sans doute été jadis très belle. Ses cheveux blond cendré étaient encore assez épais ; elle avait un bon regard, avec quelque chose d'étourdi et de malicieux. Mais pour l'instant, elle se dominait

visiblement. Ce regard laissait voir aussi beaucoup d'esprit, mais surtout de la bonté et de la gaieté. Il me parut que les traits dominants de son caractère étaient la frivolité, la soif des plaisirs et une sorte d'égoïsme bon enfant, plus marqué même peut-être. Elle était soumise au prince qui avait sur elle une extraordinaire influence. Je savais qu'ils avaient eu une liaison, et j'avais entendu dire qu'il avait été un amant point trop jaloux pendant leur séjour à l'étranger ; mais il me semble (et il me semble encore maintenant) qu'il devait y avoir entre eux un autre lien mystérieux, une obligation réciproque reposant sur un calcul… Je savais aussi que le prince était fatigué d'elle en ce moment, et cependant ils n'avaient point rompu. Peut-être étaient-ce leurs vues sur Katia, dont l'initiative devait, bien entendu, revenir au prince, qui les liaient alors. C'est là-dessus que le prince avait fondé son refus d'épouser la comtesse, qui avait positivement exigé le mariage, tout en la persuadant d'aider à l'union d'Aliocha avec sa belle-fille. C'est du moins ce que je conclus des récits ingénus d'Aliocha, qui avait pu tout de même remarquer quelque chose. Je crus voir aussi, en partie d'après ces mêmes récits, que le prince, bien que la comtesse fût dans son entière dépendance, avait quelque raison de la craindre. Aliocha lui-même avait senti cela. J'appris par la suite que le prince désirait beaucoup marier la comtesse et que c'était un peu dans ce but qu'il l'envoyait dans sa propriété de la région de Simbirsk, espérant lui trouver un bon parti en province.

J'étais assis et j'écoutais, me demandant comment je pourrais sans tarder avoir un entretien en tête à tête avec Katerina Fiodorovna. Le diplomate répondait à une question de la comtesse sur la situation actuelle, sur les réformes qu'on avait amorcées ; fallait-il les redouter ou non ? Il parla beaucoup, longuement, avec calme, comme un homme qui détient le pouvoir. Il développait son idée avec finesse et esprit, mais cette idée était révoltante. Il insistait particulièrement sur ce que l'esprit de réforme produirait trop vite certains fruits qu'en voyant ces résultats, on deviendrait raisonnable et que, non seu-

lement dans la société (dans une certaine partie de la société, cela va sans dire), cet esprit nouveau disparaîtrait, mais qu'on s'apercevrait à l'usage de la faute commise et qu'on reviendrait avec une énergie accrue à l'ancien régime. Que l'expérience, quoique mélancolique, en serait très profitable, elle montrerait qu'il faut maintenir l'ancien état de choses et apporterait de nouvelles données ; que, par conséquent, il fallait même désirer qu'on allât dès maintenant jusqu'aux dernières limites de l'imprudence. « Sans NOUS, on ne peut rien faire, conclut-il, sans nous, aucune société n'a jamais duré. Nous ne perdrons rien, au contraire, nous y gagnerons : nous surnagerons, nous surnagerons, et notre devise du moment doit être : « *Pire ça va, mieux c'est !* » Le prince lui adressa un sourire de sympathie qui me dégoûta. L'orateur était très content de lui. J'aurais eu la sottise de répliquer, car mon cœur bouillonnait en moi, mais un regard venimeux du prince m'arrêta : ce regard glissa rapidement de mon côté, et il me sembla que le prince attendait précisément quelque sortie bizarre et juvénile de ma part, qu'il la désirait même peut-être, se réjouissait de me voir me compromettre. En même temps, j'étais fermement convaincu que le diplomate ne remarquerait même pas ma riposte ni peut-être même ma personne. Je me sentais horriblement mal à mon aise, mais Aliocha me tira d'embarras.

Il s'approcha sans bruit de moi, me toucha l'épaule et me pria de venir lui dire deux mots. Je devinai qu'il était envoyé par Katia. Il en était bien ainsi. Une minute après, j'étais assis à côté d'elle. Tout d'abord, elle m'enveloppa d'un regard scrutateur, comme si elle se disait à part elle : « Ainsi, voici comme tu es » et au premier instant, nous ne sûmes ni l'un ni l'autre comment engager l'entretien. J'étais persuadé que, dès qu'elle aurait commencé, nous ne nous arrêterions plus et parlerions jusqu'au matin. Les « cinq ou six heures de conversation » dont nous avait parlé Aliocha me revinrent à l'esprit. Aliocha était assis auprès de nous et attendait avec impatience que nous commencions.

« Pourquoi ne dites-vous rien ? dit-il en nous regardant en souriant. On vous réunit, et vous vous taisez.

– Ah ! Aliocha, comme tu es…, nous allons parler tout de suite, répondit Katia. Mais nous avons tellement de choses à nous dire, Ivan Petrovitch et moi, que je ne sais par où commencer. Nous faisons connaissance bien tard, nous aurions dû nous rencontrer plus tôt, bien que je vous connaisse depuis très longtemps. Et j'avais tellement envie de vous voir ! J'ai même pensé à vous écrire…

– À quel sujet ? lui demandai-je, en souriant malgré moi.

– Ce ne sont pas les sujets qui manquent, me répondit-elle sérieusement. Quand ce ne serait que pour savoir s'il est vrai que Nathalia Nikolaievna n'est pas offensée lorsqu'il la laisse seule dans un pareil moment ? Est-il permis d'agir ainsi ? Pourquoi es-tu ici, veux-tu me le dire ?

– Ah ! mon Dieu ! je vais m'en aller tout de suite. J'ai dit que je ne resterais qu'une minute, je vais regarder comment vous allez engager la conversation et je m'en irai.

– Eh bien, nous sommes ensemble, nous voilà, tu nous as vus ? Il est toujours ainsi, ajouta-t-elle en rougissant légèrement et en me le montrant du doigt. Il dit : « Une petite minute, rien qu'une petite minute », et, sans qu'on s'en aperçoive, il reste jusqu'à minuit, et alors il est trop tard. « Elle ne se fâchera pas, elle est si bonne ! » voilà comment il raisonne ! Est-ce que c'est bien cela, est-ce que c'est noble ?

– Je vais m'en aller, si tu y tiens, répondit Aliocha d'un ton mélancolique, mais j'aurais tellement voulu rester avec vous…

– Nous n'avons pas besoin de toi ! Au contraire, nous avons beaucoup de choses à nous dire en particulier. Allons, ne sois pas fâché ; c'est indispensable… Comprends-le bien.

– Si c'est indispensable, je vais tout de suite…, il n'y a pas de quoi se fâcher. Je vais seulement passer une minute chez Lev et j'irai tout de suite après chez elle. À propos, Ivan Petrovitch, poursuivit-il en prenant son chapeau, vous savez que mon père veut renoncer à la somme qu'il a gagnée dans son procès avec Ikhméniev ?

– Je le sais ; il me l'a dit.

– Comme c'est noble de sa part ! Katia ne croit pas qu'il agisse noblement. Parlez-lui en. Adieu, Katia, et, je t'en prie, ne doute pas de mon amour pour Natacha. Pourquoi m'imposez-vous ces conditions, pourquoi me faites-vous des reproches, pourquoi m'observez-vous…, comme si j'étais sous votre surveillance ! Elle sait combien je l'aime, elle est sûre de moi, et j'en suis persuadé. Je l'aime indépendamment de toutes les circonstances. Je ne sais pas comment je l'aime. Je l'aime, tout simplement. C'est pourquoi il ne faut pas m'interroger comme un coupable. Tiens, demande à Ivan Petrovitch, puisqu'il est là il te dira que Natacha est jalouse et que, bien qu'elle m'aime, il y a beaucoup d'égoïsme dans son amour, car elle ne veut rien me sacrifier.

– Que dis-tu ? demandai-je, étonné, n'en croyant pas mes oreilles.

– Qu'est-ce qui te prend, Aliocha ? cria presque Katia, en se frappant les mains l'une contre l'autre.

– Mais oui ; qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Ivan Petrovitch le sait. Elle exige toujours que je sois avec elle, c'est-à-dire qu'elle ne l'exige pas, mais on voit que c'est cela qu'elle veut.

– Tu n'as pas honte, tu n'as pas honte ! lui dit Katia, toute flambante de courroux.

– Pourquoi avoir honte ? Comme tu es drôle, vraiment, Katia ! Je l'aime plus qu'elle ne croit, et si elle m'aimait vraiment autant que je l'aime, elle me sacrifierait son plaisir. C'est vrai que c'est elle-même qui me congédie, mais je vois à son visage que cela lui est pénible ; ainsi pour moi, c'est tout comme si elle ne me laissait pas partir.

– Non ; ceci n'est pas venu tout seul ! s'écria Katia, se tournant de nouveau vers moi avec des yeux étincelants de colère. Avoue, Aliocha, avoue tout de suite que c'est ton père qui t'a dit tout cela aujourd'hui même ? Et, je t'en prie, ne ruse pas avec moi, je m'en apercevrais immédiatement ! Ce n'est pas vrai ?

– Si, il m'a parlé, répondit Aliocha confus ; et après ? Il m'a parlé si amicalement, si aimablement, et il m'a tout le temps fait son éloge : j'en ai même été étonné ; elle l'avait tellement offensé, et il faisait son éloge !

– Et vous l'avez cru ! lui dis-je : vous à qui elle a donné tout ce qu'elle pouvait donner ! Aujourd'hui encore, elle n'avait qu'une inquiétude : éviter que vous ne vous ennuyiez, ne pas vous priver d'une occasion de voir Katerina Fiodorovna ! Elle me l'a dit elle-même. Et vous avez tout de suite ajouté foi à ces calomnies ! N'avez-vous pas honte ?

– L'ingrat ! Il n'a jamais honte de rien ! dit Katia, en le désignant d'un grand geste, comme un homme complètement perdu.

– Mais que voulez-vous enfin ? reprit Aliocha d'une voix plaintive. Tu es toujours ainsi, Katia ! Tu ne me supposes jamais que de mauvaises intentions… Je ne parle même pas d'Ivan Pe-

trovitch ! Vous croyez que je n'aime pas Natacha. En disant qu'elle était égoïste, j'ai voulu expliquer qu'elle m'aimait trop, que cela dépassait la mesure et que c'était pénible pour tous les deux. Mais mon père ne me dupera jamais, même s'il le désire. Je ne me laisserai pas faire. Il n'a pas du tout dit qu'elle était égoïste dans le mauvais sens du terme : je l'ai bien compris. Il a dit exactement ce que je viens de vous dire : qu'elle m'aime trop, au point que cela devient de l'égoïsme, que cela me pèse, et que dans la suite cela lui sera encore plus pénible qu'à moi. C'est la vérité, il a dit cela par affection pour moi, et cela ne veut pas du tout dire qu'il ait voulu offenser Natacha ; au contraire, il voit qu'elle est capable d'un amour violent, sans limites, allant jusqu'à l'impossible… »

Mais Katia l'interrompit et ne le laissa pas terminer. Elle se mit à lui faire de vifs reproches, à lui démontrer que son père n'avait loué Natacha que pour le tromper par une apparente bonté, et tout cela avec l'intention de rompre leur liaison, pour armer imperceptiblement Aliocha contre elle. Elle lui démontra avec chaleur et intelligence combien Natacha l'aimait, qu'aucun amour ne pouvait pardonner une conduite comme la sienne, et que le véritable égoïste, c'était lui, Aliocha. Peu à peu Katia l'amena à une grande tristesse et à un complet repentir ; il était assis à côté de nous, regardant à terre, ne répondant plus rien, complètement anéanti, avec une expression douloureuse. Mais Katia était implacable. Je l'observais avec une grande curiosité. J'avais envie de connaître au plus vite cette étrange fille. C'était une vraie enfant, mais une enfant bizarre, CONVAINCUE, avec des principes solides et un amour inné et ardent du bien et de la justice. Si l'on pouvait vraiment dire d'elle que c'était une enfant, elle appartenait à la catégorie des enfants RÊVEURS, assez nombreux dans nos familles. On voyait qu'elle avait déjà beaucoup réfléchi. Il eût été curieux de jeter un coup d'œil dans cette tête raisonneuse et de voir comment des idées et des représentations absolument enfantines s'y mêlaient avec des observations et des impressions vécues (car Katia avait déjà vécu), et en

même temps avec des idées, encore inconnues d'elle et non vécues, livresques, abstraites, et que, vraisemblablement, elle croyait avoir acquises par expérience. Ce soir-là et dans la suite, j'appris à la connaître assez bien. Elle avait un cœur impétueux et sensible. Elle semblait, dans certaines occasions, mépriser l'art de se dominer, mettant la vérité avant tout ; elle considérait toute contrainte comme un préjugé et paraissait tirer de l'orgueil de cette conviction, comme il arrive avec beaucoup de gens passionnés, même quand ils ne sont plus très jeunes. Mais cela lui donnait un charme particulier. Elle aimait penser, chercher la vérité, mais elle était si peu pédante, faisait des sorties si enfantines que, dès le premier coup d'œil, on se mettait à aimer toutes ces originalités et qu'on s'y faisait. Je me souvins de Lev et de Boris, et il me sembla que tout ceci était absolument dans l'ordre des choses. Phénomène étrange : son visage, auquel au premier abord je n'avais rien trouvé de particulièrement beau, me parut ce soir-là de minute en minute plus beau et plus attirant. Ce dédoublement naïf de l'enfant et de la femme raisonnable, cette soif puérile et sincère de vérité et de justice, cette foi inébranlable dans ses aspirations, tout cela éclairait son visage d'une belle lumière de sincérité, lui conférait une beauté supérieure, spirituelle, et vous commenciez à comprendre qu'on ne pouvait pas si vite épuiser tout le sens de cette beauté qui ne se livrait pas d'emblée tout entière à un regard indifférent. Je compris qu'Aliocha devait lui être passionnément attaché. Comme il ne pouvait lui-même ni penser ni réfléchir, il aimait précisément ceux qui pensaient et même désiraient pour lui, et Katia l'avait déjà pris en tutelle. Le noble cœur du jeune homme se soumettait à tout ce qui était honnête et beau, et Katia s'était souvent exprimée devant lui avec toute la sincérité de l'enfance et avec sympathie. Il n'avait pas l'ombre de volonté ; elle avait une volonté ferme, ardente et persévérante, et Aliocha ne pouvait s'attacher qu'à ceux qui pouvaient le dominer et même lui commander. C'était en partie pour cette raison qu'il s'était attaché à Natacha, au début de leur liaison, mais Katia avait un grand avantage sur Natacha : elle était encore une enfant et

semblait devoir le rester longtemps. Ce caractère puéril, un esprit vif et en même temps un certain manque de jugement, tout ceci l'apparentait davantage à Aliocha. Il le sentait, et c'est pourquoi Katia l'attirait de plus en plus. Je suis persuadé que, lorsqu'ils s'entretenaient seul à seule, à côté des sérieuses discussions « de propagande » de Katia, ils devaient parler aussi de jouets. Et quoique Katia, vraisemblablement, le grondât souvent et le tînt déjà en main, il se sentait visiblement plus à l'aise avec elle qu'avec Natacha. Ils étaient mieux ASSORTIS, et c'était là l'essentiel.

« Assez, Katia, assez ; tu finis toujours par avoir raison, et moi tort. C'est parce que tu as une âme plus pure que moi, lui dit Aliocha, en se levant et en lui tendant la main pour lui dire adieu. Je vais tout de suite chez elle, sans passer chez Lev…

– Tu n'as rien à faire chez Lev ; et tu es bien gentil de m'écouter et de t'en aller.

– Toi, tu es mille fois plus gentille que tout le monde, lui répondit Aliocha d'un ton triste. Ivan Petrovitch, j'ai deux mots à vous dire.

Nous nous éloignâmes de quelques pas.

« Je me suis conduit aujourd'hui d'une manière éhontée, me dit-il à voix basse, j'ai agi bassement, je suis coupable envers tout le monde, et envers elles deux en particulier. Après le dîner, mon père m'a fait faire la connaissance d'Alexandrine (une Française), une charmante femme… Je… me suis laissé entraîner et…, mais que dire ! Je ne suis pas digne de leur compagnie… Adieu, Ivan Petrovitch !

– Il est bon et noble, commença précipitamment Katia, lorsque je me fus rassis à côté d'elle : mais nous parlerons en-

core souvent de lui ; pour l'instant, il nous faut avant tout éclaircir un point : que pensez-vous du prince ?

– C'est un personnage odieux.

– C'est ce que je pense aussi. Nous sommes d'accord là-dessus, il nous sera donc plus facile de juger. Maintenant, parlons de Nathalia Nikolaievna… Vous savez, Ivan Petrovitch, je suis dans les ténèbres, et je vous attendais comme la lumière. Vous allez m'expliquer tout cela, car sur le point essentiel je ne peux que faire des conjectures, en partant de ce qu'Aliocha m'a raconté. Et je ne pouvais me renseigner auprès de personne. Dites-moi : tout d'abord (et c'est là l'essentiel), croyez-vous qu'Aliocha et Natacha seront heureux ensemble ? C'est ce que j'ai besoin de savoir avant tout, pour tirer une conclusion et pour savoir comment je dois agir moi-même.

– Comment peut-on rien dire de sûr là-dessus ?

– Rien de sûr, bien entendu, m'interrompit-elle, mais quelle est votre impression ? Car vous êtes un homme très intelligent.

– Je crois qu'ils ne peuvent être heureux.

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'ils ne se conviennent pas.

– C'est bien ce que je pensais ! Et elle croisa les mains d'un air de profonde mélancolie. Racontez-moi tout en détail. Vous savez que j'ai terriblement envie de connaître Natacha, car j'ai beaucoup de choses à lui dire, et il me semble que nous trouverons une solution à tout. Je me la représente constamment : elle doit être extraordinairement intelligente, sérieuse, droite et jolie. Est-ce vrai ?

– Oui.

– J’en étais sûre. Mais si elle est ainsi, comment a-t-elle pu aimer Aliocha, un pareil gamin ? Expliquez-moi cela ; j’y pense souvent.

– C’est impossible à expliquer, Katerina Fiodorovna ; il est difficile de s’imaginer pourquoi et comment on peut devenir amoureux. Oui, c’est un enfant. Mais savez-vous combien on peut aimer un enfant ? (Je m’attendris en voyant ses yeux fixés sur moi avec une attention profonde, sérieuse et impatiente.) Et plus Natacha était différente d’un enfant, poursuivis-je, plus elle était sérieuse, plus rapidement elle a pu s’éprendre de lui. Il est droit, sincère, terriblement naïf, parfois avec grâce. Elle l’a peut-être aimé…, comment dire cela ?… par une sorte de pitié… Un cœur généreux peut aimer par pitié… D’ailleurs, je sens que je ne peux pas vous éclairer là-dessus, mais je vais vous demander quelque chose : vous l’aimez, n’est-ce pas ? »

J’avais posé hardiment cette question, et je sentais que la hâte que j’y avais mise ne pouvait troubler la pureté enfantine de cette âme limpide.

« Dieu m’est témoin que je ne le sais pas encore, me répondit-elle tout bas en posant sur moi un regard serein ; il me semble que je l’aime beaucoup.

– Vous voyez ! Et pouvez-vous expliquer pourquoi ?

– Il n’y a pas de mensonge en lui, me répondit-elle après avoir réfléchi un instant ; et quand il me regarde droit dans les yeux en me disant quelque chose, cela m’est très agréable !… Mais je vous parle de cela, Ivan Petrovitch, je suis une jeune fille et vous êtes un homme ; je n’agis peut-être pas bien ?

– Quel mal y aurait-il à cela ?

– C'est vrai ! Tenez, eux (elle désigna des yeux le groupe assis auprès du samovar), ils diraient sûrement que ce n'est pas bien. Ont-ils raison ou non ?

– Non ! Vous ne sentez pas dans votre cœur que vous agissez mal, par conséquent…

– C'est ainsi que je fais toujours, m'interrompit-elle, se hâtant visiblement de m'en dire le plus possible ; dès que j'ai un doute, j'interroge mon cœur, et s'il est tranquille, je suis tranquille moi aussi. Il faut toujours agir ainsi. Si je vous parle avec une si entière sincérité, comme avec moi-même, c'est, tout d'abord, parce que vous êtes un excellent homme et que je connais toute votre histoire avec Natacha, avant Aliocha ; j'en ai pleuré quand on me l'a racontée.

– Et qui vous l'a racontée ?

– Aliocha, naturellement ; lui-même pleurait en me faisant ce récit : c'était très bien de sa part et cela m'a beaucoup plu. Il me semble qu'il vous aime plus que vous ne l'aimez, Ivan Petrovitch. C'est par ce genre de choses qu'il me plaît. Deuxièmement, si je vous parle si franchement, c'est parce que vous êtes un homme très intelligent, et que vous pouvez me donner beaucoup de conseils et m'éclairer.

– Pourquoi donc croyez-vous que je sois assez intelligent pour vous instruire ?

– Voyons, quelle question ! Elle se prit à songer. Mais j'ai dit cela en passant ; venons-en à l'essentiel. Dites-moi, Ivan Petrovitch : je sens maintenant que je suis la rivale de Natacha, je le sais, que dois-je faire ? C'est pour cela que je vous ai demandé s'ils seraient heureux. J'y pense jour et nuit. La position de Na-

tacha est affreuse, affreuse ! Il a tout à fait cessé de l'aimer, et il m'aime de plus en plus. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

– Il me semble que oui.

– Cependant il ne la trompe pas. Il ignore lui-même qu'il ne l'aime plus, mais elle, elle le sait sûrement. Comme elle doit souffrir !

– Que pensez-vous faire, Katerina Fiodorovna ?

– J'ai de nombreux projets, me répondit-elle sérieusement, et en attendant je m'y embrouille. Je vous attendais avec impatience, pour que vous résolviez tout cela pour moi. Vous connaissez toute l'affaire beaucoup mieux que moi. Vous êtes maintenant comme un dieu pour moi. Au début, j'ai pensé : s'ils s'aiment, il faut qu'ils soient heureux, et je dois me sacrifier et leur venir en aide. C'était juste !

– Je sais que vous vous êtes effectivement sacrifiée.

– Oui ; mais ensuite, quand il a commencé à venir me voir et à m'aimer de plus en plus, j'ai réfléchi, et je me demande encore si je dois me sacrifier ou non. C'est très mal, n'est-ce pas ?

– C'est naturel, répondis-je : il doit en être ainsi…, et vous n'êtes pas coupable.

– Ce n'est pas mon avis : vous dites cela parce que vous êtes très bon. Mais moi, je pense que je n'ai pas un cœur tout à fait pur. Si j'avais un cœur pur, je saurais que décider. Mais laissons cela ! Ensuite, j'ai été mieux informée sur leurs relations par le prince, par maman, par Aliocha lui-même, et j'ai deviné qu'ils n'étaient pas assortis ; vous venez de me le confirmer. Alors, j'ai réfléchi encore plus à ce que j'allais faire. Car s'ils doivent être malheureux, il vaut mieux qu'ils se séparent ; et j'ai

décidé de vous interroger en détail sur tout cela, d'aller moi-même voir Natacha et de prendre une décision avec elle.

– Mais quelle décision, c'est là la question ?

– Je lui dirai : « Vous l'aimez plus que tout au monde, vous devez donc préférer son bonheur au vôtre ; par conséquent il faut vous séparer de lui. »

– Mais comment prendra-t-elle cela ? Et si elle est d'accord avec vous, aura-t-elle la force de le faire ?

– C'est justement à quoi je pense jour et nuit, et… et… »

Et elle fondit soudain en larmes.

« Vous ne pouvez croire combien j'ai pitié de Natacha », me murmura-t-elle, les lèvres tremblantes.

Il n'y avait rien à ajouter. Je gardais le silence, et j'avais moi-même envie de pleurer en la regardant, par affection. Quelle charmante enfant ! Je ne lui demandai pas pourquoi elle se croyait capable de faire le bonheur d'Aliocha.

« Vous aimez la musique, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle après s'être un peu calmée, encore toute pensive après ses larmes.

– Oui, répondis-je avec un certain étonnement.

– Si nous avions eu le temps, je vous aurais joué le troisième concerto de Beethoven. Je le joue en ce moment. Tous ces sentiments sont exprimés là-dedans…, c'est exactement ce que j'éprouve. C'est l'impression que j'ai. Mais ce sera pour une autre fois ; maintenant, nous avons à parler. »

Et nous discutâmes du moyen de lui faire rencontrer Natacha et d'arranger tout cela. Elle me dit qu'on la surveillait, quoique sa belle-mère fût bonne et eût de l'affection pour elle, et que pour rien au monde on ne lui permettrait de faire connaissance avec Nathalia Nikolaievna ; aussi avait-elle résolu d'employer une ruse. Le matin, elle allait parfois se promener, mais presque toujours avec la comtesse. De temps en temps, sa belle-mère s'abstenait et la laissait sortir seule avec une gouvernante française qui, pour l'instant, était malade. Cela, lorsque la comtesse avait la migraine : il fallait donc attendre cette éventualité. D'ici là, elle persuaderait sa Française (une vieille femme qui jouait un peu le rôle de dame de compagnie), car celle-ci était très bonne. Il en résulta qu'il nous fut impossible de fixer un jour à l'avance pour la visite à Natacha.

« Vous ne regretterez pas d'avoir fait connaissance avec Natacha, lui dis-je. Elle désire elle-même beaucoup vous rencontrer, et c'est nécessaire, ne fût-ce que pour qu'elle sache à qui elle confie Aliocha. Ne vous faites pas trop de chagrin à ce sujet. Le temps apportera une solution. Vous allez partir à la campagne, je crois ?

– Oui, bientôt, dans un mois peut-être, me répondit-elle ; je sais que le prince y tient.

– Croyez-vous qu'Aliocha vous accompagnera ?

– C'est justement à quoi je pensais ! dit-elle en me regardant avec insistance. Car il nous accompagnera.

– Oui.

– Mon Dieu, je ne sais ce qui va sortir de tout cela ! Écoutez, Ivan Petrovitch. Je vous écrirai, souvent, et je vous raconterai tout. Puisque j'ai déjà commencé à vous tourmenter… Viendrez-vous souvent nous voir ?

– Je ne sais pas, Katerina Fiodorovna : cela dépendra des circonstances. Peut-être que je ne viendrai pas du tout.

– Pourquoi ?

– Pour différentes raisons… Cela dépendra surtout de mes rapports avec le prince.

– C'est un malhonnête homme, dit Katia d'un ton catégorique. Dites, Ivan Petrovitch, et si j'allais vous voir ? Serait-ce bien ou mal ?

– Qu'en pensez-vous ?

– Je pense que ce serait bien. Je pourrais aller vous rendre visite…, ajouta-t-elle en souriant. Je dis cela parce que non seulement je vous estime, mais je vous aime beaucoup… Et je peux apprendre beaucoup auprès de vous. J'ai de l'affection pour vous… N'est-ce pas honteux de vous dire tout cela ?

– Pas le moins du monde ! Vous-même m'êtes aussi chère que si nous étions parents.

– Alors, vous désirez être mon ami ?

– Oh ! oui, répondis-je.

– Ils diraient sûrement que c'est honteux, et qu'une jeune fille ne doit pas se conduire ainsi, fit-elle en me désignant à nouveau le petit groupe qui entourait la table à thé. Je noterai ici que le prince nous avait sans doute laissés seuls à dessein, afin que nous puissions parler tout à notre aise.

– Je sais fort bien, ajouta-t-elle, que le prince en veut à mon argent. Ils croient que je suis tout à fait une enfant et ils me

le disent même ouvertement. Mais moi, je ne suis pas de cet avis. Je ne suis plus une enfant. Quelles gens bizarres ! Ce sont eux-mêmes qui sont comme des enfants : pourquoi s'agitent-ils ?

– Katerina Fiodorovna, j'ai oublié de vous demander : qui sont ce Lev et ce Boris chez qui Aliocha va si souvent ?

– Ce sont des parents éloignés. Ils sont très intelligents et très honnêtes, mais ils parlent beaucoup trop… Je les connais… »

Et elle sourit.

« Est-il vrai que vous avez l'intention de leur donner plus tard un million ?

– Eh bien, justement, quand ce ne serait que ce million, ils ont tellement bavardé à ce sujet que c'est devenu insupportable. Bien sûr, je ferais des sacrifices avec joie pour tout ce qui est utile, mais pourquoi une somme aussi énorme ? Ne trouvez-vous pas ? Et encore, je ne sais quand je pourrai la donner ; et là-bas, ils sont en train de partager, de délibérer, de crier, de discuter sur la meilleure façon de l'employer ; ils se disputent même à ce sujet, c'est vraiment étrange ! Ils sont trop pressés. Mais malgré tout, ils sont si sincères et… si intelligents. Ils étudient, c'est toujours mieux que la façon dont vivent les autres. Ce n'est pas votre avis ? »

Nous causâmes encore longtemps. Elle me raconta presque toute sa vie et écouta avec avidité ce que je lui dis. Elle me demandait tout le temps de lui parler de Natacha et d'Aliocha. Il était déjà minuit lorsque le prince vint vers moi et me donna à entendre qu'il était temps de nous retirer. Je pris congé. Katia me serra la main avec chaleur, et me jeta un regard expressif. La comtesse me pria de venir la voir ; je sortis avec le prince.

Je ne peux m'empêcher de faire une remarque singulière et peut-être sans rapport avec mon récit. De mon entretien de trois heures avec Katia, j'emportai, entre autres, la conviction bizarre et en même temps profonde qu'elle était encore enfant au point d'ignorer totalement les rapports secrets de l'homme et de la femme. Cela donnait un caractère comique à certains de ses raisonnements et, en général, au ton sérieux qu'elle prenait pour aborder beaucoup de sujets très importants.

X

« Savez-vous ? me dit le prince, en s'asseyant à côté de moi dans sa voiture, si nous allions souper, hein ? Qu'en pensez-vous ?

– Je ne sais vraiment pas, prince, répondis-je en hésitant ; je ne soupe jamais…

– Bien entendu, NOUS CAUSERONS en soupant », ajouta-t-il, en me regardant en face d'un air rusé.

Comment ne pas comprendre ! « Il veut s'expliquer, pensai-je, et c'est justement ce dont j'ai besoin. » J'acceptai.

« Le tour est joué. À la grande Morskaïa, chez B… !

– Au restaurant ? demandai-je, un peu confus.

– Oui. Pourquoi pas ? Je soupe rarement chez moi. Vous me permettez de vous inviter.

– Mais je vous ai déjà dit que je ne soupais jamais.

– Une fois n'est pas coutume. D'ailleurs, c'est moi qui vous invite… »

Autrement dit : « Je paierai pour toi » ; j'étais persuadé qu'il avait ajouté cela exprès. Je me laissai conduire, mais j'étais bien décidé à payer ma part. Nous arrivâmes. Le prince prit un cabinet particulier et choisit deux ou trois plats en connaisseur.

Les mets étaient coûteux, de même que la bouteille de vin fin qu'il commanda. Rien de tout cela n'était dans mes moyens. Je regardai la carte et commandai une demi-gelinotte et un verre de château-lafite. Le prince s'insurgea.

– Vous ne voulez pas souper avec moi ? C'est ridicule. *Pardon, mon ami*, mais cette… mesquinerie est révoltante… C'est de l'amour-propre de la plus basse qualité. Je parie qu'il s'y mêle des préoccupations de caste. Je vous assure que vous m'offensez. »

Mais je tins bon.

« D'ailleurs, c'est comme vous voudrez, ajouta-t-il. Je ne vous force pas… Dites-moi, Ivan Petrovitch, peut-on vous parler tout à fait amicalement ?

– Je vous en prie.

– Eh bien, à mon avis, cette mesquinerie ne peut que vous nuire. Et tous vos semblables se font du tort en agissant de cette sorte. Vous êtes un écrivain et les écrivains ont besoin de connaître le monde, or, vous vous tenez à l'écart de tout. Je ne parle pas en ce moment de gelinottes, mais vous êtes prêt à couper tous rapports avec notre milieu, c'est mauvais. Outre que vous perdez beaucoup (en un mot, votre carrière), outre cela, vous avez besoin de connaître par vous-même ce que vous décrivez et qu'on trouve dans vos nouvelles : des comtes, des princes et des boudoirs… Au reste, que dis-je ? Maintenant vous ne parlez plus que de la misère, de manteaux perdus, de réviseurs, d'officiers hargneux, de fonctionnaires, du passé, des mœurs des vieux-croyants…, je sais cela…, je sais cela…

– Mais vous faites erreur, prince ; si je ne vais pas dans ce que vous appelez le « grand monde », c'est parce que, premiè-

rement, je m'y ennuie, et que, deuxièmement, je n'ai rien à y faire ! Et, enfin, il m'arrive tout de même d'y aller…

– Je sais, chez le prince R…, une fois par an ; c'est là-bas que je vous ai rencontré. Et le reste de l'année, vous croupissez dans votre fierté démocratique et vous dépérissez dans vos taudis, quoique, il est vrai, vous n'agissiez pas tous ainsi. Il y a de ces aventuriers qui me donnent la nausée…

– Je vous prierai, prince, de changer de conversation et de laisser là nos taudis.

– Ah ! mon Dieu ! Voilà que vous vous jugez offensé ! D'ailleurs, vous m'avez vous-même autorisé à vous parler, amicalement. Mais, je m'excuse, je n'ai encore rien fait pour mériter votre amitié. Ce vin est convenable. Goûtez-en. »

Il me versa un demi-verre de vin.

« Voyez-vous, mon cher Ivan Petrovitch, je comprends très bien qu'il est indécent de jeter son amitié à la tête de quelqu'un. Nous ne sommes pas tous grossiers et insolents envers vous, comme vous l'imaginez, mais je comprends aussi fort bien que si vous êtes assis ici avec moi, ce n'est pas par sympathie à mon égard, mais parce que je vous ai promis de CAUSER avec vous. Ce n'est pas vrai ? » Et il se mit à rire.

« Et comme vous veillez aux intérêts d'une certaine personne, vous avez envie d'entendre ce que je vais dire. C'est bien cela ? ajouta-t-il avec un sourire mauvais.

« Vous ne vous êtes pas trompé », l'interrompis je avec impatience (je voyais qu'il était de ceux qui, lorsqu'ils voient un homme le moins du monde en leur pouvoir, le lui font tout de suite sentir. Et j'étais en son pouvoir ; je ne pouvais m'en aller avant d'avoir écouté tout ce qu'il avait l'intention de me dire, et

il le savait très bien. Il avait brusquement changé de ton, et devenait de plus en plus insolent, familier et moqueur). « Vous ne vous êtes pas trompé, prince : c'est précisément pour cela que je suis venu, autrement, je ne resterais pas ici… si tard. »

J'avais envie de dire : autrement, pour rien au monde, je ne resterais en votre compagnie, mais je me retins et tournai ma phrase autrement, non par crainte mais par délicatesse et à cause de ma maudite faiblesse. Et comment, en vérité, dire une grossièreté en face à un homme, même s'il le mérite, et même si l'on désire précisément lui dire une grossièreté ? Il me sembla que le prince lisait cela dans mes yeux, et qu'il me regardait d'un air railleur pendant que j'achevais ma phrase, comme s'il se délectait de ma pusillanimité et voulait m'exciter par ce regard : « Alors, tu n'as pas osé, tu as tourné bride, mon cher ! » C'était certainement cela, car, lorsque j'eus fini, il éclata de rire et me tapota le genou d'un air protecteur. « Tu m'amuses, frère », lus-je dans son regard.

« Attends un peu ! » songeai-je à part moi.

« Je me sens de très bonne humeur aujourd'hui, s'écria-t-il, et, vraiment, je ne sais pourquoi. Oui, oui, mon ami, oui ! Je voulais justement vous parler de cette personne. Il faut bien s'expliquer une bonne fois, CONVENIR de quelque chose, et j'espère que cette fois vous me comprendrez parfaitement. Tout à l'heure, je vous ai parlé de cet argent, et de ce benêt de père, de ce gamin de soixante ans… Inutile d'y revenir. Je vous avais dit cela COMME ÇA. Ha ! ha ! ha ! Vous êtes un écrivain, vous auriez dû deviner… »

Je le regardai avec stupéfaction. Il n'avait pourtant pas l'air ivre…

« Bon ; en ce qui concerne cette jeune fille, j'ai vraiment de l'estime pour elle, et même de l'affection, je vous assure ; elle est

un peu capricieuse, mais « il n'y a pas de roses sans épines », comme on disait il y a cinquante ans et avec raison : les épines piquent, et c'est cela qui est attirant et, quoique mon Aliocha soit un imbécile, je lui ai déjà pardonné en partie, parce qu'il a eu bon goût. En un mot, ces filles-là me plaisent, et (il serra les lèvres d'une façon des plus significatives) j'ai même des vues… Mais, ce sera pour plus tard…

– Prince, m'écriai-je, je ne comprends pas votre brusque changement, mais… changez de conversation, je vous en prie !

– Voilà que vous vous échauffez de nouveau ! C'est entendu…, je passe à un autre sujet ! Je voulais seulement vous demander une chose, mon bon ami : avez-vous beaucoup d'estime pour elle ?

– Certainement, répondis-je avec une brusque impatience.

– Bien ; et vous l'aimez ? poursuivit-il en découvrant ses dents et en fermant à demi les yeux, d'une façon répugnante.

– Vous vous oubliez ! m'écriai-je.

– C'est bon, je me tais, je me tais. Calmez-vous ! Je suis étonnamment bien disposé aujourd'hui. Il y a longtemps que je ne me suis senti si gai. Si nous prenions du champagne ? Qu'en dites-vous, mon poète ?

– Je ne boirai pas, je ne veux pas boire.

– Taisez-vous donc ! Il faut absolument que vous me teniez compagnie. Je me sens admirablement bien et enclin à la sentimentalité, aussi je ne pourrais être heureux tout seul. Qui sait si, en buvant, nous n'en viendrons pas à nous tutoyer ! Ha ! ha ! ha ! Non, mon jeune ami, vous ne me connaissez pas encore ! Je suis sûr que vous m'aimerez. Je veux que vous partagiez au-

jourd'hui avec moi et le chagrin et la joie, et le rire et les larmes, quoique j'espère bien que, moi au moins, je ne pleurerai pas. Alors, qu'en pensez-vous, Ivan Petrovitch ? Considérez seulement que si cela ne se passe pas comme je le désire, toute mon inspiration se perdra, disparaîtra, se volatilisera, et vous ne saurez rien ; et vous êtes ici uniquement pour apprendre quelque chose, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en me faisant à nouveau un clin d'œil insolent. Ainsi, choisissez. »

La menace était grave. J'acceptai. « ...Il veut peut-être m'enivrer ? » pensai-je. À propos, c'est le moment de rapporter un bruit qui courait sur le prince et qui m'était déjà parvenu depuis longtemps. On racontait que, toujours correct et élégant en société, il aimait parfois, la nuit, se soûler comme un cocher et se livrer en secret à une débauche abjecte... J'avais entendu faire sur lui des récits horribles. On disait qu'Aliocha savait que son père buvait parfois, et s'efforçait de le cacher à tout le monde, et en particulier à Natacha. Un jour, il se trahit devant moi, mais il changea aussitôt de conversation et ne répondit pas aux questions que je lui posai. D'ailleurs, j'en avais entendu parler par d'autres que lui, et j'avoue que, jusqu'à présent, je ne l'avais pas cru ; maintenant, j'attendais ce qui allait se passer.

On apporta le champagne ; le prince remplit deux flûtes.

« Charmante, charmante fille, bien qu'elle m'ait un peu rudoyé ! poursuivit le prince en savourant son champagne : mais ces délicieuses créatures sont particulièrement attirantes dans ces moments-là... Elle a certainement pensé qu'elle m'avait confondu ce soir-là, vous vous rappelez ? qu'elle m'avait réduit en poussière Ha ! ha ! ha ! Comme cette rougeur lui allait bien ! Vous y connaissez-vous en femmes ? Parfois une subite rougeur sied admirablement aux joues pâles, avez-vous remarqué cela ? Ah ! mon Dieu ! Vous avez l'air de nouveau très fâché !

– Oui ! m'écriai-je, ne me contenant plus ; et je ne veux pas que vous me parliez de Nathalia Nikolaievna…, tout au moins sur ce ton. Je… je ne vous le permets pas !

– Oh ! oh ! c'est bon ! Je vais changer de sujet de conversation pour vous faire plaisir. Je suis conciliant et malléable comme de la pâte. Nous parlerons de vous. J'ai de l'affection pour vous, Ivan Petrovitch, si vous saviez quel intérêt amical et sincère je vous porte…

– Prince, ne vaudrait-il pas mieux parler de l'affaire ? l'interrompis-je.

– Vous voulez dire de NOTRE AFFAIRE ? Je vous comprends à demi-mot, mon ami, mais vous ne soupçonnez pas à quel point nous toucherons de près à l'affaire, si nous parlons de vous en ce moment et si, bien entendu, vous ne m'interrompez pas ; ainsi, je poursuis : je voulais vous dire, inestimable Ivan Petrovitch, que vivre comme vous vivez c'est tout bonnement se perdre. Vous me permettrez d'effleurer ce sujet délicat ; je fais cela par amitié. Vous êtes pauvre, vous prenez de l'argent d'avance chez votre éditeur, vous payez vos petites dettes, et avec ce qui vous reste, vous vous nourrissez uniquement de thé pendant six mois et vous grelottez dans votre mansarde, en attendant que l'on imprime votre roman dans la revue de votre éditeur : c'est bien exact ?

– Admettons, mais cependant…

– C'est plus honorable que de voler, de faire des courbettes, de prendre des pots-de-vin, d'intriguer, etc., etc. Je sais ce que vous voulez dire, tout ceci a été mis en noir sur blanc il y a belle lurette.

– Vous n'avez donc aucun besoin de parler de mes affaires. Ce n'est pas à moi, prince, à vous enseigner la délicatesse.

– Certainement non ! Mais, que faire, si nous devons précisément toucher cette corde sensible ? C'est impossible autrement. Du reste, nous laisserons les mansardes en paix. Personnellement, j'en suis peu amateur, sauf dans certaines occasions (et il éclata d'un rire répugnant. Mais une chose m'étonne : quel plaisir trouvez-vous à jouer les seconds rôles ? Il est vrai qu'un de vos écrivains a dit quelque part, je m'en souviens, que le plus grand exploit était peut-être de savoir se borner dans la vie au rôle de comparse… Ou c'était quelque chose de ce genre ! J'ai entendu également une conversation là-dessus, mais Aliocha vous a pris votre fiancée, je le sais, et vous, en vrai Schiller, vous vous mettez en quatre pour eux, vous leur rendez des services, c'est à peine si vous ne leur faites pas leurs commissions… Vous me pardonnerez, mon cher, mais c'est un jeu de générosité assez vilain… Comment cela ne vous ennuie-t-il pas, en vérité ! Il y a de quoi avoir honte ! À votre place, il me semble que j'en mourrais de dépit ; et surtout, c'est une honte, une honte !

– Prince ! Je vois que vous m'avez amené ici exprès pour m'insulter ! m'écriai-je hors de moi de fureur.

– Oh ! non, mon ami, non, je suis tout simplement en ce moment un homme rompu aux affaires et qui veut votre bonheur. En un mot, je veux tout arranger. Mais laissons toute cette histoire pour l'instant et écoutez-moi jusqu'au bout, en vous efforçant de ne pas vous mettre en colère, ne fût-ce que deux minutes. Que diriez-vous de vous marier ? Vous voyez que je parle tout à fait D'AUTRE CHOSE ; pourquoi me regardez-vous d'un air si étonné ?

– J'attends que vous ayez fini, répondis-je, en le regardant effectivement avec stupéfaction.

– Mais il n'y a rien à dire de plus. Je voudrais savoir ce que vous diriez si un de vos amis, désirant vraiment, sincèrement

votre bonheur, non un bonheur éphémère, vous présentait une fille jeune et jolie mais…, ayant déjà une certaine expérience ; je parle par allégories, mais vous me comprenez ; tenez, quelqu'un dans le genre de Nathalia Nikolaievna, naturellement avec un dédommagement convenable… (Remarquez que je parle d'autre chose, et pas de NOTRE affaire) ; eh bien, qu'en diriez-vous ?

– Je dis que… vous êtes fou.

– Ha ! ha ! ha ! Bah ! mais on dirait que vous allez me battre ? »

J'étais en effet prêt à me jeter sur lui. Je ne pouvais en supporter davantage. Il me faisait l'effet d'une bête ignoble, d'une énorme araignée que j'avais une envie irrésistible d'écraser. Il se délectait de ses railleries, et jouait avec moi comme le chat avec la souris, me croyant entièrement en son pouvoir. Il me semblait (et je comprenais cela) qu'il trouvait du plaisir et même peut-être une sorte de volupté dans l'insolence, l'effronterie et le cynisme avec lequel il avait enfin arraché son masque devant moi. Il voulait jouir de ma surprise, de ma frayeur. Il me méprisait sincèrement et se moquait de moi.

Je pressentais depuis le début que tout ceci était prémédité dans un but quelconque ; mais, dans ma position, il me fallait coûte que coûte l'écouter jusqu'au bout. C'était dans l'intérêt de Natacha et je devais me résoudre à tout et tout supporter, car, en cette minute peut-être, l'affaire allait trouver une solution. Mais comment entendre ces plaisanteries abjectes et cyniques sur son compte, comment les supporter avec sang-froid ? Au surplus il voyait parfaitement que j'étais obligé de l'écouter jusqu'au bout, et ceci aggravait encore l'offense. « Du reste, lui aussi a besoin de moi », me dis-je, et je me mis à lui répondre d'un ton tranchant et agressif. Il le comprit.

« Écoutez, mon jeune ami, commença-t-il en me regardant d'un air sérieux : nous ne pouvons pas continuer ainsi, il vaut mieux que nous fassions un accord. J'ai l'intention de m'expliquer sur un certain nombre de points, mais il faut que vous soyez assez aimable pour consentir à m'écouter jusqu'au bout, quoi que je dise. Je désire parler à mon idée et comme il me plaît, et c'est nécessaire dans les circonstances actuelles. Alors, mon jeune ami, serez-vous patient ? »

Je me dominai et me tus, quoiqu'il me dévisageât d'un air caustique et moqueur qui semblait vouloir provoquer une violente protestation. Mais il comprit que j'avais déjà accepté de rester, et reprit :

« Ne vous fâchez pas contre moi, mon ami ! Et de quoi m'en voudriez-vous ? Uniquement, de l'apparence que je me donne, n'est-ce pas ? Mais au fond, vous n'avez jamais rien attendu d'autre de moi, et que je vous parle avec une politesse parfumée ou comme à présent, le sens n'en reste pas moins absolument le même. Vous me méprisez, n'est-ce pas ? Voyez combien d'ingénuité, de franchise, de *bonhomie* il y a en moi ! Je vous avoue jusqu'à mes caprices enfantins. Oui, *mon cher*, oui, un peu plus de *bonhomie* de votre côté, et nous tomberons d'accord et nous nous comprendrons enfin une fois pour toutes. Ne soyez pas étonné : toutes ces innocences, toutes ces pastorales d'Aliocha, toute cette histoire à la Schiller, toutes les élévations de cette maudite liaison avec Natacha (une charmante fille, par ailleurs), m'ennuient à tel point que je suis pour ainsi dire malgré moi ravi d'avoir l'occasion de grimacer un peu au sujet de tout cela. L'occasion se présente. De plus, je voulais épancher mon âme devant vous. Ha ! ha ! ha !

– Vous m'étonnez, prince, et je ne vous reconnais pas. Vous tombez dans un ton de polichinelle : cette franchise inattendue…

– Ha ! ha ! ha ! mais vous n'avez pas tout à fait tort ! Gracieuse comparaison ! Ha ! ha ! ha ! JE FAIS LA NOCE, mon ami, JE FAIS LA NOCE, et je suis heureux et satisfait, et vous, mon poète, vous devez me témoigner toute l'indulgence dont vous êtes capable. Mais buvons plutôt, trancha-t-il, parfaitement content de lui, en remplissant son verre : sachez, mon ami, que cette stupide soirée chez Natacha, vous vous en souvenez ? m'a achevé. Il est vrai qu'elle s'est montrée très gentille, mais j'en suis sorti avec une terrible rancune et je ne veux pas l'oublier. Ni l'oublier, ni le cacher. Bien sûr, notre jour viendra, et bientôt, mais, pour l'instant, laissons cela. Je voulais vous dire entre autres qu'il y a précisément un trait dans mon caractère que vous ne connaissez pas encore ; je hais toutes ces naïvetés plates et à bon marché, toutes ces idylles ; et une des jouissances les plus vives pour moi a toujours été de me jeter moi-même d'abord sur cet accord, de me mettre à l'unisson, de prodiguer mes caresses et mes encouragements à un Schiller quelconque, éternellement jeune, puis, brusquement, tout à coup, le déconcerter : lever brutalement mon masque devant lui et au lieu de lui montrer un visage extasié, lui faire des grimaces, lui tirer la langue au moment où il s'y attend le moins. Quoi ? Vous ne comprenez pas cela ? Cela vous paraît vilain, absurde, ignoble peut-être ?

– Oui.

– Vous êtes franc ! Mais, que faire, lorsqu'on me tourmente ? Je suis moi aussi stupidement franc, mais c'est là mon caractère. D'ailleurs, j'ai envie de vous conter quelques traits de mon existence. Vous me comprendrez mieux, et ce sera très intéressant. Oui, il est possible, en effet, que je ressemble à un polichinelle, mais un polichinelle est franc, n'est-ce pas ?

– Écoutez, prince, il est tard et, vraiment…

– Mon Dieu, quelle impatience ! À quoi bon se presser ? Restons encore à causer cordialement, sincèrement, devant un verre de vin, comme de bons amis. Vous croyez que je suis ivre ? si vous voulez, c'est encore mieux. Ha ! ha ! ha ! c'est vrai, ces réunions entre amis vous restent par la suite si longtemps dans la mémoire, on s'en souvient avec tant de plaisir ! Vous êtes un méchant homme, Ivan Petrovitch ! Vous manquez de sentimentalité, de sensibilité. Qu'est-ce qu'une petite heure ou deux pour un ami tel que moi ? De plus, cela se rapporte aussi à notre affaire… Comment ne pas comprendre cela ? Et vous êtes écrivain encore ! mais vous devriez bénir cette occasion. Vous pouvez me prendre comme type, ha ! ha ! ha ! Dieu, je suis délicieux de franchise aujourd'hui ! »

Il commençait visiblement à être gris. Son visage avait changé et avait pris une expression haineuse. On voyait qu'il voulait blesser, piquer, mordre, railler. « D'un côté, il vaut mieux qu'il soit ivre, pensai-je : un ivrogne parle toujours trop. Mais il avait bien sa tête.

« Mon ami, commença-t-il, évidemment enchanté de lui, je vous ai tout à l'heure avoué, et peut-être était-ce déplacé, qu'il me venait en certaines occasions un désir irrésistible de tirer la langue. Pour cette sincérité ingénue et candide, vous m'avez comparé à un polichinelle, ce qui m'a franchement amusé. Mais si vous me faites des reproches ou si vous vous étonnez parce que je suis grossier avec vous en ce moment, voire indécent comme un moujik, parce qu'en un mot j'ai changé de ton brusquement, vous êtes tout à fait injuste. Premièrement, il me plaît d'être ainsi, deuxièmement, je ne suis pas chez moi, mais AVEC vous…, autrement dit, je veux dire que nous FAISONS LA NOCE, comme de bons amis, et, troisièmement, j'adore les caprices. Savez-vous que, dans le temps, par pur caprice, j'ai été métaphysicien et philanthrope et que j'ai failli donner dans les mêmes idées que vous ? Ceci, d'ailleurs, se passait il y a fort longtemps, dans les jours dorés de ma jeunesse. Je me souviens

que j’étais arrivé dans ma propriété avec des buts humanitaires et que, bien entendu, je m’ennuyais à périr ; et vous ne croirez pas ce qui m’est arrivé alors ? Par ennui, j’ai commencé à fréquenter les jolies filles… Vous faites la grimace ? Oh ! mon jeune ami ! mais nous sommes entre nous ! Quand on fait la noce, on se déboutonne ! Et j’ai une nature russe, bien franche, je suis un patriote, j’aime à me déboutonner ; de plus, il faut savoir profiter de l’occasion et jouir de la vie. Nous mourrons, et après ? Donc, je me mis à courtiser les filles. Je me souviens encore d’une gardeuse de troupeaux dont le mari était un beau jeune moujik. Je l’ai fait punir sévèrement et je voulais l’envoyer au service (d’anciennes espiègleries, mon poète !) mais je ne l’ai pas fait. Il est mort dans mon hôpital… Car j’avais fait construire un magnifique hôpital de douze lits ; propre, avec des parquets. Il y a longtemps d’ailleurs que je l’ai fait détruire, mais à l’époque, j’en étais très fier : j’étais un philanthrope ; et j’ai failli faire périr le petit moujik sous le fouet à cause de sa femme… Voilà que vous froncez de nouveau les sourcils ? Cela vous dégoûte ? Cela révolte vos nobles sentiments ? Allons, calmez-vous ! Tout ceci est passé. J’ai fait cela à l’époque où j’étais romantique, où je voulais devenir un bienfaiteur de l’humanité, fonder une société philanthropique… ; je m’étais fourvoyé dans cette voie. Alors je faisais fouetter les gens. Maintenant, je ne le ferais plus ; maintenant, il faut faire des grimaces, nous faisons tous des grimaces : c’est l’époque qui veut cela… Mais ce qui m’amuse le plus pour l’instant, c’est cet imbécile d’Ikhméniev. Je suis persuadé qu’il a su toute cette histoire avec le moujik…, eh bien, dans la bonté de son âme faite, vraisemblablement, de mélasse, et parce qu’il était entiché de moi à cette époque et se chantait mes louanges à lui-même, il a décidé de ne rien croire et n’en a rien cru ; c’est-à-dire qu’il n’a pas cru au fait et que pendant douze ans il m’a défendu avec acharnement tant qu’il n’a pas été touché personnellement. Ha ! ha ! ha ! Mais tout cela, ce sont des bêtises ! Buvons, mon jeune ami. Dites-moi, aimez-vous les femmes ?

Je ne répondis rien. Je me contentais de l'écouter. Il avait entamé une seconde bouteille.

« Moi, j'aime parler de femmes à souper… J'ai envie de vous présenter, quand nous serons sortis de table, à une certaine *mademoiselle Philiberte*, hein ? Qu'en pensez-vous ? Mais qu'est-ce que vous avez ? Vous ne voulez même pas me regarder ?… Hum ! »

Il devint songeur. Brusquement, il releva la tête, me jeta un regard expressif, et reprit :

« Écoutez, mon poète, je veux vous dévoiler un secret de la nature qui semble vous être complètement inconnu. Je suis sûr que vous me considérez comme un homme perverti, peut-être même comme un coquin, un monstre de dépravation et de vice. Mais je vais vous dire une chose ! S'il pouvait arriver (et ceci, d'ailleurs, étant donné la nature humaine, ne se fera jamais), s'il pouvait arriver que chacun d'entre nous découvrît toutes ses pensées intimes et qu'il le fît sans craindre d'exposer non seulement ce qu'il n'ose dire et ce qu'il ne dirait pour rien au monde à personne, non seulement ce qu'il n'ose dire à ses meilleurs amis, mais même ce que parfois il craint de s'avouer à soi-même, il se dégagerait de la terre une telle puanteur que nous en serions tous suffoqués. Voici, entre parenthèses, pourquoi nos conventions et nos convenances mondaines sont si précieuses. Elles ont un sens profond, non pas moral, je n'irai pas jusque-là, mais simplement préservateur, confortable, ce qui vaut encore mieux, puisque la moralité est au fond la même chose que le confort, je veux dire qu'elle a été inventée uniquement pour le confort. Mais nous reviendrons ensuite aux convenances, je m'égare en ce moment, rappelez-le-moi plus tard. Je conclus : vous m'accusez de vice, de débauche, d'immoralité, et je ne suis peut-être coupable que d'être PLUS SINCÈRE que les autres et c'est tout ; j'avoue ce que les autres se cachent même à eux-mêmes, comme je vous le disais tout à l'heure…

C'est mal à moi, mais cela me plaît ainsi. D'ailleurs, ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il avec un sourire moqueur ; j'ai dit que j'étais « coupable », mais je ne demande pas du tout pardon. Remarquez encore une chose : je ne cherche pas à vous confondre, je ne vous demande pas si vous avez des secrets de ce genre, afin de me justifier à l'aide de vos secrets… J'agis convenablement, noblement. De façon générale, j'agis toujours noblement…

– Vous divaguez, voilà tout, lui dis-je en le regardant avec mépris.

– Je divague, ha ! ha ! ha ! Voulez-vous que je vous dise à quoi vous pensez en ce moment ? Vous vous demandez pourquoi je vous ai amené ici et pourquoi, brusquement, sans raison, je vous ai ouvert mon cœur ? Est-ce vrai, oui ou non ?

– Oui.

– Eh bien, vous saurez cela plus tard.

– Tout simplement, vous avez vidé près de deux bouteilles et…, vous êtes ivre.

– Vous voulez dire soûl. C'est possible. « Ivre ! » c'est plus délicat que soûl. Oh ! homme plein de délicatesse ! Mais…, il me semble que nous recommençons à nous quereller, et nous avions abordé un sujet si intéressant ! Oui, mon poète, s'il y a encore dans ce bas monde quelque chose de beau et d'agréable, ce sont les femmes.

– Dites-moi, prince, je ne comprends toujours pas pourquoi il vous est venu à l'idée de me choisir comme confident de vos secrets et de vos… désirs.

– Hum !... mais je vous ai dit que vous le sauriez plus tard. Soyez sans inquiétude ; d'ailleurs, même si j'avais fait cela comme ça, sans aucune raison, vous êtes poète, vous me comprendrez, et je vous ai déjà entretenu là-dessus. Il y a une volupté particulière à arracher brusquement son masque, à se dévoiler avec cynisme à un autre homme dans un état tel qu'on ne daigne même pas avoir honte devant lui. Je vais vous raconter une anecdote. Il y avait à Paris un fonctionnaire qui était fou ; on l'a mis plus tard dans un asile, quand on a été bien sûr qu'il était fou. Lorsqu'il a commencé à perdre la raison, voici ce qu'il a imaginé pour son agrément : chez lui, il se mettait nu comme Adam, gardant seulement ses chaussures, jetait sur ses épaules un vaste manteau qui lui tombait jusqu'aux talons, s'enveloppait dedans, et, avec un air digne et grave, sortait dans la rue. Eh bien, à voir de loin, c'était un homme comme les autres qui se promenait tout tranquillement dans un grand manteau pour son plaisir. Mais dès qu'il rencontrait un passant dans un endroit solitaire, il marchait sur lui sans rien dire, avec un air tout à fait sérieux et profond, s'arrêtait brusquement devant lui, écartait son manteau et se montrait dans toute sa... candeur. Cela durait une minute, puis il s'enveloppait à nouveau et, sans mot dire, sans qu'un muscle de son visage eût bougé, s'éloignait avec aisance, tel le spectre dans Hamlet, du passant cloué par la surprise. Il agissait de cette manière avec tout le monde : hommes, femmes et enfants, et c'était en cela que consistait tout son plaisir. C'est précisément ce genre de jouissance que l'on peut trouver à déconcerter brusquement un Schiller quelconque et à lui tirer la langue, au moment où il s'y attend le moins. Déconcerter, quel mot est-ce là ? J'ai vu cela quelque part dans votre littérature contemporaine...

– Oui, mais cet homme était fou, tandis que vous...

– Moi, j'ai ma tête à moi ?

– Oui. »

Le prince se mit à rire.

« Vous jugez sainement, mon cher, ajouta-t-il avec l'expression la plus impertinente.

– Prince, dis-je, irrité de son insolence, vous nous haïssez, moi entre autres, et en ce moment vous vous vengez sur moi de tout et de tous. Tout ceci vient de l'amour-propre le plus mesquin. Vous êtes méchant, petitement méchant. Nous vous avons poussé à bout, et peut-être êtes-vous surtout fâché depuis l'autre soir. Et rien ne peut vous dédommager autant que ce mépris que vous me témoignez ; vous vous jugez quitte même de la politesse ordinaire que l'on doit à tout le monde. Vous désirez me montrer clairement que vous ne daignez même pas avoir honte en enlevant si brutalement devant moi votre vilain masque et en étalant un cynisme aussi immoral…

– Pourquoi me dites-vous tout cela ? me demanda-t-il d'un ton brusque, en arrêtant sur moi un regard haineux. Pour montrer votre pénétration ?

– Pour montrer que je vous comprends et vous le faire sentir.

– *Quelle idée, mon cher !* fit-il en reprenant son ton enjoué et bon enfant. Vous m'avez fait perdre le fil, et c'est tout. *Buvons, mon ami*, permettez-moi de remplir votre verre. Je voulais justement vous narrer une aventure charmante et des plus curieuses. Je vous la raconterai dans ses grands traits. J'ai connu jadis une dame qui n'était plus de la première jeunesse : elle devait avoir vingt-sept, vingt-huit ans ; c'était une beauté comme on en voit peu : quel buste, quelle prestance, quelle démarche ! Un regard d'aigle, toujours sévère ; elle était altière, hautaine. On la disait froide comme la glace et elle effrayait tout le monde par sa vertu redoutable et inaccessible. Surtout redou-

table. Il n'y avait pas dans tout son entourage de juge plus inflexible qu'elle. Elle condamnait non seulement les vices, mais les plus petites faiblesses des autres femmes, et ceci sans appel. On la révérait. Les vieilles les plus orgueilleuses et les plus terribles parleur vertu l'estimaient et cherchaient à gagner ses bonnes grâces. Elle regardait tout le monde avec une cruelle impassibilité, comme une abbesse du Moyen Âge. Les jeunes femmes tremblaient devant son opinion et ses arrêts. Une seule remarque, une seule allusion suffisait pour perdre une réputation, tant elle avait pris d'influence sur la société : les hommes même la craignaient. Pour finir, elle s'était jetée dans une sorte de mysticisme contemplatif, toujours calme et dédaigneux… Eh bien ? Il n'y avait pas plus débauchée que cette femme, et j'ai eu le bonheur de mériter entièrement sa confiance. En un mot, j'ai été secrètement son amant. Nos entrevues étaient aménagées si habilement qu'aucun de ses domestiques même ne pouvait avoir le plus léger soupçon ; seule une ravissante camériste française était initiée à tous ses secrets ; mais on pouvait se fier entièrement à elle, car elle était complice ; de quelle façon, je vais vous le révéler. La dame en question était si voluptueuse que le marquis de Sade lui-même aurait pu prendre des leçons chez elle. Mais le plaisir le plus aigu et le plus violent de cette liaison était le mystère et l'impudence de la tromperie. Cette façon de tourner en dérision tout ce qu'elle prônait en public comme sublime, inaccessible et inviolable et, enfin, ce rire diabolique et intérieur, cette manière de fouler aux pieds tout ce qui est intangible, et tout cela sans mesure, poussé jusqu'aux derniers excès, jusqu'à un point que l'imagination la plus enflammée ne peut se représenter, c'était en cela que consistait la plus haute jouissance… Oui, c'était le diable incarné, mais il offrait une séduction irrésistible. Maintenant encore, je ne peux penser à elle sans ivresse. Dans l'ardeur des plaisirs les plus vifs, elle riait soudain comme une possédée, et je comprenais admirablement ce rire, je riais moi aussi. Aujourd'hui encore, je perds le souffle à ce seul souvenir, bien qu'il y ait de nombreuses années de cela. Au bout d'un an, elle me remplaça. Si

j'avais voulu, j'aurais pu lui nuire. Mais qui aurait pu me croire ? Qui ? Qu'en dites-vous, mon jeune ami ?

– Pouah ! Quelle abomination ! répondis-je ; j'avais écouté cette confession avec dégoût.

– Vous ne seriez pas mon jeune ami si vous aviez répondu autrement. Je savais que vous diriez cela. Ha ! ha ! ha ! Attendez, *mon ami*, vivez, et vous comprendrez, maintenant il vous faut encore du pain d'épice. Non, après cela vous n'êtes pas un poète ; cette femme comprenait la vie et savait en profiter.

– Mais pourquoi aboutir à cette bestialité ?

– À quelle bestialité ?

– Celle qu'avait atteinte cette femme et vous avec elle ?

– Ah ! vous appelez cela de la bestialité ? C'est donc que vous êtes encore en lisière. Je reconnais, il est vrai, que l'indépendance peut se manifester de façon tout opposée, mais…, parlons simplement, mon ami…, avouez que tout ceci est absurde…

– Et qu'est-ce qui n'est pas absurde ?

– Ma personnalité, mon moi. Tout est pour moi, c'est pour moi que le monde a été créé. Écoutez, mon ami, je crois encore que l'on peut bien vivre sur terre. Et c'est la meilleure des croyances, car sans elle on ne peut même pas vivre mal : il n'y aurait plus qu'à s'empoisonner. On raconte que c'est ce qu'a fait certain imbécile. Il s'est si bien embourbé dans la philosophie qu'il en est arrivé à nier tout, même la légitimité des devoirs les plus normaux et les plus naturels, de sorte qu'il ne lui restait plus rien ; il restait au total : zéro, alors il s'est mis à proclamer que ce qu'il y avait de meilleur dans la vie, c'était l'acide prus-

sique. Vous me direz : c'est Hamlet ; c'est le sommet du désespoir, en un mot quelque chose de si grand que nous ne pouvons même en rêver. Mais vous êtes un poète, et moi un simple mortel, aussi je vous dirai qu'il faut regarder cette affaire du point de vue le plus pratique et le plus simple. Moi, par exemple, il y a longtemps que je me suis affranchi de tout lien, et même de toute obligation. Je ne me sens obligé que lorsque cela m'apporte quelque profit. Bien entendu, vous ne pouvez envisager les choses de cette façon, vous avez des entraves aux pieds, un goût dépravé. Vous jugez selon l'idéal, la vertu. Je suis prêt à admettre tout ce que vous voudrez, mais que faire si je suis persuadé que l'égoïsme le plus profond est à la base de toutes les vertus humaines ? Et plus un acte est vertueux, plus il contient d'égoïsme. Aime-toi toi-même, voici la seule règle que je reconnaisse. La vie est un marché : ne jetez pas votre argent par les fenêtres, mais payez votre plaisir, si vous voulez, et vous aurez rempli tout votre devoir envers votre prochain ; voilà ma morale, si vous tenez absolument à la connaître, quoique, je vous l'avoue, il me paraisse préférable de ne rien payer du tout et de savoir obliger les autres à faire quelque chose gratuitement. Je n'ai pas d'idéal, et je ne veux pas en avoir ; je n'en ai jamais éprouvé la nostalgie. On peut vivre si joyeusement, si agréablement sans idéal…, et, *en somme*, je suis bien aise de pouvoir me passer d'acide prussique. Si j'étais un peu PLUS VERTUEUX, je ne pourrais peut-être pas m'en passer, comme cet imbécile de philosophe. (Un Allemand, sans aucun doute.) Non ! Il y a encore tant de bonnes choses dans, l'existence ! J'aime la considération, le rang, les hôtels particuliers, les enjeux énormes (j'adore les cartes). Mais surtout, surtout les femmes, et les femmes sous tous leurs aspects ; j'aime jusqu'à la débauche obscure et cachée, étrange, originale, même un peu malpropre, pour changer… Ha ! ha ! ha ! Je lis sur votre visage : avec quel mépris vous me regardez en ce moment !

– C'est vrai, lui répondis-je.

– Bon, admettons que vous ayez raison ; en tout cas, cela vaut mieux que l'acide prussique. N'est-ce pas votre avis ?

– Non, je préfère l'acide prussique.

– Je vous ai exprès demandé votre avis pour me délecter de votre réponse ; je la connaissais à l'avance. Non, mon ami, si vous étiez vraiment un philanthrope, vous souhaiteriez que tous les gens d'esprit aient les mêmes goûts que moi, même un peu malpropres, sinon, ils n'auraient bientôt plus rien à faire en ce bas monde et il ne resterait plus que les imbéciles. C'est alors qu'ils seraient heureux ! Et vous connaissez le proverbe : « Aux innocents les mains pleines » ; savez-vous ? Il n'y a rien de plus agréable que de vivre dans la compagnie des sots et de faire chorus avec eux : on en retire du profit ! Ne me reprochez pas d'attacher du prix aux préjugés, de tenir à certaines conventions, de rechercher la considération ; je vois bien que je vis dans une société frivole : mais jusqu'à présent, j'y suis au chaud et je hurle avec les loups ; je fais mine de la défendre âprement, et pourtant, si besoin était, je serais peut-être le premier à l'abandonner. Je connais toutes vos idées nouvelles, bien que je n'en aie jamais souffert ; il n'y a pas de quoi, d'ailleurs. Je n'ai jamais eu de remords. J'accepte tout, pourvu que je m'en trouve bien ; mes pareils et moi nous sommes légion et nous nous portons effectivement fort bien. Tout peut périr sur cette terre, seuls nous ne périrons jamais. Nous existons depuis que le monde est monde. L'univers entier peut être englouti, nous surnagerons : nous surnageons toujours. À propos ! Regardez un peu combien les gens comme nous ont la vie dure. Nous vivons exemplairement, phénoménalement longtemps : cela ne vous a jamais frappé ? Jusqu'à quatre-vingts, quatre-vingt-dix ans ! Donc, la nature elle-même nous protège, hé ! hé ! Je veux absolument atteindre quatre-vingt-dix ans. Je n'aime pas la mort. Au diable la philosophie ! *Buvons, mon cher*. Nous avions commencé à parler de jolies filles… Mais où allez-vous ?

– Je m’en vais, et il est temps que vous vous en alliez, vous aussi.

– Voyons, voyons ! Je vous ai, pour ainsi dire, ouvert entièrement mon cœur, et vous n’êtes même pas sensible à ce témoignage éclatant d’amitié ? Hé ! hé ! Vous ne savez guère aimer, mon poète. Mais attendez, je vais commander encore une bouteille…

– Une troisième ?

– Oui. Pour ce qui est de la vertu, mon jeune disciple (vous me permettrez de vous donner ce doux nom ; qui sait, peut-être mes enseignements vous profiteront-ils…) Donc, pour ce qui est de la vertu, je vous ai déjà dit que « plus la vertu est vertueuse, plus il y a en elle d’égoïsme ». Je veux vous raconter à ce sujet une délicieuse anecdote : j’ai aimé une fois une jeune fille, et je l’aimais presque sincèrement. Elle avait même fait de grands sacrifices pour moi…

– C’est celle que vous avez dévalisée ? » lui demandai-je grossièrement, ne voulant plus me contenir.

Le prince tressaillit, changea de visage et fixa sur moi ses yeux enflammés ; son regard exprimait la perplexité et la fureur.

« Attendez, reprit-il comme pour lui-même. Attendez, laissez-moi réfléchir. Je suis vraiment ivre et j’ai du mal à rassembler mes idées… »

Il se tut et me regarda d’un air inquisiteur et malveillant, retenant ma main dans la sienne comme s’il craignait de me voir partir. Je suis persuadé qu’à ce moment-là il réfléchissait et cherchait d’où j’avais pu tenir cette histoire ignorée de presque tous, et s’il ne courait pas quelque danger. Il s’écoula ainsi près d’une minute ; mais, brusquement, son visage se transforma : la

raillerie, la gaieté de l'ivresse reparurent dans ses yeux. Il éclata de rire.

« Ha ! ha ! ha ! Un Talleyrand, ni plus ni moins ! Eh quoi, j'étais en fait comme un paria devant elle lorsqu'elle m'a jeté en pleine figure l'accusation de l'avoir volée ! Quels glapissements, quelle bordée d'injures ! Elle était enragée, cette femme et… sans la moindre retenue. Mais, vous allez être juge : premièrement, je ne l'avais pas du tout dévalisée, comme vous venez de dire. Elle m'avait donné cet argent, il était à moi. Bon ; supposons que vous me donniez votre plus bel habit (en disant ceci, il jeta un coup d'œil sur mon unique habit passablement déformé, confectionné trois ans plus tôt par un méchant petit tailleur). Je vous en suis reconnaissant, je le porte, et, brusquement, un an plus tard, vous vous disputez avec moi et vous exigez que je vous rende votre habit, alors que je l'ai déjà usé… Ceci manque de noblesse : pourquoi alors me l'avoir donné ? Deuxièmement, bien que cet argent ait été à moi, je l'aurais certainement rendu, mais convenez-en vous-même : où aurais-je pu trouver aussitôt une somme pareille ? Et surtout, je ne peux supporter les idylles et les scènes à la Schiller, je vous l'ai déjà dit, et c'est cela qui a été la cause de tout. Vous ne sauriez croire comme elle prenait des attitudes devant moi, clamant qu'elle me faisait don de cet argent (qui d'ailleurs m'appartenait). La colère m'a pris et j'ai jugé la chose très sainement, car je ne manque jamais de présence d'esprit : j'ai estimé qu'en lui rendant cet argent je ferais peut-être son malheur. Je lui enlèverais le plaisir d'être entièrement malheureuse PAR MA FAUTE et de me maudire toute sa vie. Croyez-moi, mon ami, dans cette sorte de malheur, il y a une manière d'ivresse à se sentir parfaitement intègre et magnanime et à avoir le droit de traiter de coquin celui qui vous a offensé. Cet enivrement de haine se rencontre dans les natures schillériennes, cela va sans dire : peut-être que cette femme dans la suite n'a rien eu à manger, mais je suis convaincu qu'elle a été heureuse. Je n'ai pas voulu la priver de ce bonheur, et je ne lui ai pas restitué l'argent. Ainsi mon principe, selon lequel plus

la générosité de l'homme est grande et bruyante, plus il s'y trouve d'égoïsme et des plus sordides, mon principe se trouve entièrement justifié... C'est bien clair ? Mais..., vous vouliez m'attraper, ha ! ha ! ha !... Allons, avouez-le, vous vouliez m'attraper ?... Talleyrand, va !

– Adieu ! lui dis-je en me levant.

– Un instant ! Deux mots pour finir, s'écria-t-il, en abandonnant son vilain ton pour parler avec sérieux. Une dernière chose encore : de tout ce que je vous ai dit, il découle clairement (je pense que vous vous en êtes aperçu) que jamais et pour personne je ne laisserai échapper un avantage. J'aime l'argent, il m'en faut, Katerina Fiodorovna en a beaucoup : son père a été fermier des eaux-de-vie pendant dix ans. Elle a trois millions et ces trois millions feront très bien mon affaire. Aliocha et Katia se conviennent parfaitement ; ils sont tous deux aussi stupides qu'il est possible de l'être ; ceci aussi m'est précieux. Aussi je veux absolument que leur mariage se fasse, et le plus rapidement possible. Dans quinze jours, trois semaines, la comtesse et Katia partent à la campagne. Aliocha doit les accompagner. Prévenez Nathalia Nikolaievna, afin que nous n'ayons pas de scènes sublimes ni de drames à la Schiller et qu'on ne vienne pas me contrecarrer. Je suis vindicatif et rancunier ; je sais défendre mon bien. Je n'ai pas peur d'elle : tout se passera, sans aucun doute, selon ma volonté. Aussi, si je la fais prévenir maintenant, c'est presque pour son bien. Veillez donc à ce qu'elle ne fasse pas de sottises, et à ce qu'elle se conduise de façon raisonnable. Sinon, il lui en cuira. Elle doit déjà m'être reconnaissante de ne pas avoir agi avec elle comme il conviendrait selon la loi. Sachez, mon poète, que les lois protègent la tranquillité des familles, elles garantissent au père la soumission de son fils et elles n'encouragent nullement ceux qui détournent les enfants de leurs devoirs sacrés envers leurs parents. Songez enfin que j'ai des relations, qu'elle n'en a aucune et..., il est impossible que vous ne compreniez pas ce que j'aurais pu faire d'elle... Si je ne

l’ai pas fait, c’est parce que jusqu’à présent elle s’est montrée raisonnable. Soyez tranquille : pendant ces six mois, des yeux perçants ont observé chacun de ses mouvements, et j’ai tout su, jusqu’au moindre détail. C’est pourquoi j’attendais calmement qu’Aliocha la quitte de lui-même, et ce moment approche ; d’ici là, c’est pour lui une charmante distraction. Je suis resté à ses yeux un père humain, et j’ai besoin qu’il ait de moi cette opinion. Ha ! ha ! ha ! Quand je pense que je lui ai presque fait compliment, l’autre soir, d’avoir été assez généreuse et désintéressée pour ne pas se faire épouser : je voudrais bien savoir comment elle s’y serait prise ! Quant à la visite que je lui ai faite alors, c’était uniquement pour mettre fin à leur liaison. Mais il fallait que je me fasse une certitude par moi-même… Eh bien, cela vous suffit-il ? Ou peut-être désirez-vous encore savoir pourquoi je vous ai amené ici, pourquoi j’ai fait toutes ces grimaces devant vous, et pourquoi je vous ai parlé avec tant de franchise, quand tout ceci eût pu fort bien se passer de confidences…, oui ?

– Oui. » Je me contenais et écoutais avidement. Je n’avais plus rien d’autre à lui répondre.

« Uniquement parce que j’ai remarqué en vous un peu plus de bon sens et de clairvoyance que dans nos deux petits imbéciles. Vous auriez pu me connaître plus tôt, me deviner, faire des suppositions : j’ai voulu vous éviter cette peine et j’ai résolu de vous montrer clairement À QUI vous aviez affaire. Une impression vraie est une grande chose. Comprenez-moi donc, *mon ami*. Vous savez à qui vous avez affaire, vous aimez cette jeune fille, aussi j’espère maintenant que vous userez de toute votre influence (car vous avez de l’influence sur elle) pour lui épargner CERTAINS ennuis. Autrement, elle en aurait, et je vous assure que ce ne serait pas une plaisanterie. Enfin, la troisième raison de ma franchise envers vous, c’est que… (mais vous l’avez sans doute deviné, mon cher) j’avais vraiment envie de cracher

un peu sur cette histoire, et ceci précisément en votre présence…

– Et vous avez atteint votre but, lui dis-je, en tremblant d'indignation. Je conviens que vous n'auriez pu d'aucune autre façon m'exprimer si bien votre haine et votre mépris envers moi et envers nous tous. Non seulement vous n'aviez pas à craindre que vos confidences vous compromettent, mais vous n'avez même pas éprouvé de honte devant moi… Vous vous êtes montré semblable à ce fou au manteau. Vous ne m'avez pas considéré comme un homme.

– Vous avez deviné, mon jeune ami, dit-il, en se levant : vous avez tout deviné : ce n'est pas pour rien que vous êtes un écrivain. J'espère que nous nous séparons bons amis. Si nous buvions mutuellement à notre santé ?

– Vous êtes ivre, et c'est la seule raison pour laquelle je ne vous réponds pas comme il conviendrait…

– Encore une réticence, vous n'avez pas achevé comme vous auriez dû me répondre, ha ! ha ! ha ! Vous me permettez de payer votre écot ?

– Ne prenez pas cette peine, je réglerai cela moi-même.

– J'en étais sûr ! Nous faisons route ensemble ?

– Non, je ne rentrerai pas avec vous.

– Adieu, mon poète. J'espère que vous m'avez compris. »

Il sortit d'un pas mal assuré, et sans se retourner vers moi. Son valet de pied l'installa dans sa calèche. La pluie tombait, la nuit était sombre…

QUATRIÈME PARTIE

I

Je ne décrirai pas mon exaspération. Quoiqu'on eût pu s'attendre à tout, j'étais impressionné comme s'il s'était brusquement présenté à moi dans toute sa laideur. D'ailleurs, je me souviens que mes impressions étaient confuses : je me sentais écrasé, meurtri, et une sombre angoisse m'étreignait le cœur : je tremblais pour Natacha. Je pressentais qu'elle aurait encore beaucoup à souffrir, et je cherchais avec inquiétude le moyen de le lui éviter, de lui adoucir les derniers instants avant le dénouement. Ce dénouement lui-même ne laissait aucun doute : il approchait et on savait de reste ce qu'il serait !

J'arrivai chez moi sans m'en apercevoir, malgré la pluie qui n'avait pas cessé. Il était près de trois heures. Avant que j'aie eu le temps de frapper à la porte de mon appartement, j'entendis un gémissement, et la porte s'ouvrit précipitamment, comme si Nelly était restée à m'attendre près du seuil. La bougie était allumée. Je regardai Nelly et fus effrayé : son visage était méconnaissable ; ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux et avaient un regard étrange : on eût dit qu'elle ne me reconnaissait pas. Elle avait une forte fièvre.

« Nelly, qu'as-tu, tu es malade ? » lui demandai-je en me penchant vers elle et en l'entourant de mon bras.

Elle se serra en tremblant contre moi, comme si elle avait peur, commença à dire quelque chose avec un débit haché et précipité ; elle semblait m'avoir attendu pour me raconter cela plus vite. Ses paroles étaient incohérentes et étranges ; je ne compris rien : elle avait le délire.

Je la conduisis immédiatement à son lit. Mais elle se rejetait sans cesse vers moi et s'agrippait fortement à moi comme si elle avait peur et me priait de la défendre contre quelqu'un ; lorsqu'elle fut étendue sur son lit, elle continua à se cramponner à ma main et la tint serrée, craignant que je ne m'en aille à nouveau. J'étais si ébranlé nerveusement que je fondis en larmes en la regardant. J'étais moi-même malade. Lorsqu'elle aperçut mes larmes, elle attacha sur moi un regard fixe et prolongé, avec une attention tendue, comme si elle essayait de comprendre quelque chose et de réfléchir. On voyait que cela lui coûtait un grand effort. Enfin, quelque chose qui ressemblait à une pensée éclaira son visage après une violente crise d'épilepsie, elle restait habituellement quelque temps sans pouvoir rassembler ses esprits ni prononcer de paroles distinctes. C'était ce qui se produisait en ce moment : elle fit un effort extraordinaire pour me parler, puis, ayant deviné que je ne la comprenais pas, elle étendit vers moi sa petite main et commença à essuyer mes larmes, me passa son bras autour du cou, m'attira vers elle et m'embrassa.

C'était clair : elle avait eu une crise en mon absence et cela s'était produit au moment où elle se tenait près de la porte. La crise passée, elle était vraisemblablement restée longtemps sans pouvoir revenir à elle. À ces moments-là, le délire se mêle à la réalité, et des représentations effroyables, terrifiantes s'étaient sans doute offertes à elle. En même temps, elle sentait confusément que je devais revenir et que je frapperais à la porte, et c'est pourquoi, couchée sur le plancher, près du seuil, elle avait guetté mon retour et s'était levée au moment où j'allais frapper.

Mais pourquoi donc se trouvait-elle juste derrière la porte ? songeai-je, et soudain, je remarquai avec étonnement qu'elle avait mis sa petite pelisse (je venais de la lui acheter à une vieille revendeuse de ma connaissance qui passait chez moi et qui me cédait parfois sa marchandise à crédit) ; elle se préparait donc à sortir et avait sans doute déjà ouvert la porte lorsque l'épilepsie

l'avait brusquement terrassée. Où donc voulait-elle aller ? Elle avait probablement déjà le délire ?

Cependant, la fièvre persistait ; elle retomba dans le délire et perdit à nouveau connaissance. Elle avait déjà eu deux crises depuis qu'elle habitait chez moi, mais cela s'était toujours bien terminé, tandis que maintenant elle semblait en proie à un accès de fièvre chaude. Je restai assis près d'une demi-heure à la veiller, puis je calai des chaises contre le divan et me couchai tout habillé à côté d'elle, afin de m'éveiller aussitôt qu'elle m'appellerait. Je n'éteignis pas la bougie. Je la regardai bien des fois encore avant de m'endormir. Elle était pâle ; ses lèvres desséchées par la fièvre portaient des traces de sang, dues sans doute à sa chute. Son visage conservait une expression de terreur et reflétait une angoisse torturante qui semblait la poursuivre jusque dans son sommeil. Je résolus d'aller le lendemain à la première heure chercher le médecin, si elle allait plus mal. Je craignais qu'elle ne fût vraiment malade.

« C'est le prince qui l'a effrayée ! » pensai-je en frémissant, et je me souvins de son récit sur la femme qui lui avait jeté son argent à la figure.

II

Quinze jours avaient passé. Nelly se rétablissait. Elle n'avait pas eu la fièvre chaude, mais elle avait été très malade. Elle s'était levée à la fin d'avril, par un jour clair et lumineux. C'était la Semaine Sainte.

Pauvre créature ! Je ne puis poursuivre mon récit dans l'ordre. Il s'est écoulé beaucoup de temps jusqu'à cette minute où je note tout ce passé, mais aujourd'hui encore, c'est avec une tristesse poignante que je pense à son petit visage maigre et pâle, aux regards prolongés et insistants de ses yeux noirs, lorsque nous restions en tête-à-tête et qu'elle me regardait de son lit, longuement, comme pour m'inviter à deviner ce qu'elle avait dans l'esprit ; mais, voyant que je ne devinais pas et que je restais dans la même incertitude, elle souriait doucement, comme pour elle-même, et me tendait soudain d'un geste tendre sa main brûlante aux doigts décharnés. Maintenant, tout cela est loin et je sais tout, mais je ne pénètre pas encore tous les secrets de ce cœur malade, offensé et à bout de souffrance.

Je sens que je m'écarte de mon récit, mais en ce moment je ne veux penser qu'à Nelly. Chose étrange, maintenant que je suis couché sur un lit d'hôpital, seul, abandonné de tous ceux que j'ai tant aimés, il arrive parfois qu'un petit détail de cette époque-là, demeuré inaperçu ou vite oublié, me revienne brusquement à la mémoire, et, envisagé isolément, revête soudain une tout autre signification et m'explique ce que je n'avais pu comprendre encore.

Les quatre premiers jours de sa maladie, le docteur et moi fûmes terriblement inquiets, mais le cinquième jour le docteur me prit à part et me dit qu'il n'y avait plus rien à craindre et qu'elle se rétablirait certainement. C'était ce même médecin que je connaissais depuis longtemps, vieux garçon, brave et original, que j'avais appelé lors de la première maladie de Nelly et qui l'avait tellement frappée avec la croix de Stanislas de dimensions extraordinaires qu'il portait au cou.

« Alors, il n'y a plus rien à craindre ? m'écriai-je, tout joyeux.

– Non ; cette fois, elle va se rétablir, mais elle n'en a pas pour longtemps.

– Comment ? Pourquoi ? m'exclamai-je, stupéfait de cet arrêt.

– Oui, elle va certainement mourir bientôt. Elle a un vice organique du cœur, et, à la moindre circonstance fâcheuse, elle s'alitera à nouveau. Peut-être qu'elle recouvrera la santé, mais elle retombera malade et elle finira par mourir.

– Et il n'y a absolument aucun moyen de la sauver ? Non, c'est impossible !

– C'est pourtant ce qui doit arriver. Cependant, si on écartait tout incident fâcheux, avec une vie douce et tranquille, plus de satisfactions, on pourrait éloigner le terme, et il y a même des cas…, inattendus…, étranges…, anormaux…, en un mot, ma patiente peut même être sauvée, grâce à un concours de circonstances favorables, mais sauvée radicalement, jamais.

– Grand Dieu, mais que faire alors ?

– Suivre mes conseils, mener une vie tranquille et prendre régulièrement les poudres. J'ai remarqué que cette enfant est capricieuse, sujette à des sautes d'humeur, et moqueuse même ; elle déteste prendre régulièrement un remède, elle vient de refuser catégoriquement.

– Oui, docteur. Elle est réellement étrange, mais je mets tout cela au compte d'une irritation maladive. Hier, elle était très obéissante ; tandis qu'aujourd'hui lorsque je lui ai apporté sa potion, elle a heurté la cuiller, comme par hasard, et tout s'est renversé. Et lorsque j'ai voulu délayer une autre cuillerée de poudre, elle m'a arraché la boîte des mains, l'a jetée par terre et a fondu en larmes. Ce n'est sans doute pas uniquement parce qu'on lui fait prendre des poudres, ajoutai-je après avoir réfléchi un instant.

– Hum ! De l'irritation. Ses anciens malheurs (je lui avais raconté en détail une grande partie de l'histoire de Nelly et mon récit l'avait beaucoup impressionné), tout cela se tient et c'est de là que vient sa maladie. En attendant, le seul remède, c'est de prendre des poudres il faut donc qu'elle en prenne. Je vais essayer encore une fois de la convaincre d'écouter les conseils du médecin et…, c'est-à-dire en parlant en général…, de prendre des poudres. »

Nous sortîmes de la cuisine où avait eu lieu notre entretien et le docteur s'approcha de son lit. Mais Nelly semblait nous avoir entendus : du moins, elle avait levé la tête de dessus son oreiller et, tournée de notre côté, avait épié tout le temps ce que nous disions. Je l'avais remarqué par la porte entrouverte ; lorsque nous vînmes vers elle, la petite coquine se fourra de nouveau sous ses couvertures, et nous regarda avec un sourire malicieux. La pauvre enfant avait beaucoup maigri pendant ces quatre jours de maladie : ses yeux s'étaient enfoncés, elle avait encore la fièvre. Son expression espiègle et ses regards brillants et agressifs qui étonnaient tellement le docteur (le meilleur de

tous les Allemands de Pétersbourg) en paraissaient d'autant plus étranges.

Il lui expliqua sérieusement, d'une voix tendre et caressante qu'il s'efforçait d'adoucir le plus possible, que les poudres étaient nécessaires et salutaires, et que tous les malades devraient en prendre. Nelly relevait la tête lorsque soudain, d'un geste de la main absolument imprévu, elle heurta la cuiller et toute la potion se répandit sur le sol. J'étais convaincu qu'elle l'avait fait exprès.

« Voici une maladresse regrettable, dit tranquillement le petit vieux, et je soupçonne que vous l'avez fait exprès, ce qui n'est pas du tout louable. Mais…, on peut réparer cela, et délayer une autre poudre. »

Nelly lui rit au nez.

Le docteur hocha sentencieusement la tête.

« C'est très vilain, dit-il, en délayant une nouvelle poudre : ce n'est pas du tout louable.

– Ne vous fâchez pas, répondit Nelly, en faisant de vains efforts pour ne pas éclater de rire à nouveau : je vais la prendre sûrement… Mais est-ce que vous m'aimez ?

– Si vous vous conduisez bien, je vous aimerai beaucoup.

– Beaucoup ?

– Oui.

– Et maintenant, vous ne m'aimez pas ?

– Si.

– Et vous m'embrasseriez, si j'en avais envie ?

– Oui, si vous le méritez.

Pour le coup, Nelly n'y tint plus et éclata de rire encore une fois.

« Notre malade est gaie, mais ceci, ce n'est que nerfs et caprices, me chuchota le docteur de l'air le plus sérieux.

– C'est bon, je vais prendre ma poudre, cria brusquement Nelly de sa petite voix faible mais quand je serai grande, vous vous marierez avec moi ? »

Cette nouvelle espièglerie l'amusait apparemment beaucoup ; ses yeux étincelaient et le rire faisait trembler ses lèvres, tandis qu'elle attendait la réponse du docteur légèrement interloqué.

« Oui, répondit-il, en souriant malgré lui à ce nouveau caprice ; oui, si vous voulez bien être bonne, bien élevée, obéissante et si vous voulez bien…

– Prendre des poudres ? répliqua Nelly.

– Oh-oh ! eh bien, oui, prendre vos poudres. Quelle bonne petite, me murmura-t-il, elle est bonne et intelligente, mais pourtant…, m'épouser…, quel drôle de caprice ! »

Et il lui présenta sa potion. Mais cette fois, elle ne rusa même pas, elle donna simplement de la main un petit coup à la cuiller, et tout le liquide rejaillit sur la chemise et le visage du pauvre vieux. Nelly éclata de rire bruyamment, mais ce n'était plus un rire franc et joyeux. Une lueur cruelle, mauvaise, passa sur son visage. Pendant tout ce temps, elle évitait mon regard,

ne regardait que le docteur et, d'un air moqueur qui laissait cependant percer une inquiétude, elle attendait ce qu'allait faire le « drôle » de petit vieux.

« Oh ! encore… Quel malheur ! Mais…, on peut délayer une autre poudre », dit le docteur, en essuyant de son mouchoir son visage et sa chemise.

Cela frappa beaucoup Nelly. Elle s'attendait à ce que nous nous mettions en colère, elle pensait qu'on allait la gronder, lui faire des reproches, peut-être le désirait-elle inconsciemment, afin d'avoir un prétexte pour pleurer, sangloter comme dans une crise d'hystérie, renverser encore le médicament comme tout à l'heure et même casser quelque chose, tout cela pour apaiser son petit cœur meurtri et capricieux. Il n'y a pas que Nelly, ni les malades qui aient des caprices de ce genre. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé d'aller et venir dans ma chambre avec le désir inconscient que quelqu'un me fasse sur-le-champ un affront ou me dise une parole qui puisse être prise pour une injure, afin de pouvoir soulager mon cœur. Les femmes, lorsqu'elles « soulagent » ainsi leur cœur, commencent par répandre les larmes les plus sincères, et les plus sensibles vont même jusqu'à la crise d'hystérie. C'est un phénomène simple et extrêmement courant, et il se produit surtout lorsqu'on a au cœur un autre chagrin, souvent inconnu de tous et que l'on voudrait, mais que l'on ne peut, communiquer à personne.

Mais, soudain, frappée par la bonté angélique du vieillard qu'elle avait offensé, et la patience avec laquelle il délayait une troisième poudre, sans lui dire un seul mot de reproche, Nelly se calma. Son sourire moqueur disparut, le rouge lui monta au visage, ses yeux devinrent humides : elle me jeta un regard rapide et se détourna aussitôt. Le docteur lui apporta sa potion. Elle la but docilement, prit la main rouge et enflée du vieux et le regarda dans les yeux.

« Vous… êtes fâché, parce que je suis méchante », commença-t-elle, mais elle n'acheva pas ; elle se cacha la tête sous sa couverture et éclata en sanglots bruyants et hystériques.

« Oh ! mon enfant, ne pleurez pas…, ce n'est rien…, c'est nerveux ; buvez un peu d'eau. »

Mais Nelly ne l'écoutait pas.

« Calmez-vous…, ne vous désolez pas, poursuivit-il, tout prêt à pleurer lui-même, car c'était un homme très sensible ; je vous pardonne, et je vous épouserai si vous vous conduisez en honnête fille, et si…

– Vous prenez vos poudres », dit Nelly sous la couverture, et un rire que je connaissais bien, un rire nerveux et faible, semblable au son d'une clochette, entrecoupé de sanglots, se fit entendre.

« Bonne et reconnaissante enfant, dit d'un ton solennel le docteur qui avait presque les larmes aux yeux. Pauvre petite ! »

À partir de ce moment, s'établit entre lui et Nelly une étrange sympathie. Avec moi, au contraire, Nelly se montrait de plus en plus hostile, nerveuse et irritable. Je ne savais à quoi l'attribuer, et m'en étonnais d'autant plus que ce changement s'était produit brusquement. Les premiers jours de sa maladie, elle avait été très tendre et très affectueuse envers moi ; il semblait qu'elle ne pouvait se lasser de me voir : elle ne me laissait pas m'éloigner, elle tenait ma main dans sa main brûlante et me faisait asseoir à côté d'elle, et si elle remarquait que j'étais sombre ou inquiet, elle s'efforçait de m'égayer, plaisantait, jouait avec moi et me souriait, étouffant visiblement ses propres souffrances. Elle ne voulait pas que je travaille la nuit ou que je reste à la veiller et s'attristait de voir que je ne lui obéissais pas.

Parfois, je lui voyais une mine soucieuse ; elle commençait à me poser des questions pour me faire dire pourquoi j'étais triste, à quoi je pensais ; mais, chose bizarre, quand j'en venais à Natacha, elle se taisait aussitôt ou commençait à parler d'autre chose. Elle semblait éviter de parler de Natacha, et ceci m'étonna. Lorsque j'arrivais, elle était tout heureuse. Mais lorsque je prenais mon chapeau, elle me suivait d'un regard triste, étrange, et comme chargé de reproche.

Le quatrième jour de sa maladie, je passai toute la soirée chez Natacha et j'y restai longtemps après minuit. Nous avions beaucoup de choses à nous dire. En partant, j'avais dit à ma malade que j'allais revenir bientôt, et j'y comptais moi-même. Bien que je fusse resté plus que je ne m'y attendais chez Natacha, j'étais tranquille sur le compte de Nelly : elle n'était pas seule. Alexandra Semionovna, ayant appris par Masloboiev, qui avait passé chez moi, que la petite était malade, que j'avais fort à faire et que j'étais seul, était venue la voir. Mon Dieu, comme la bonne Alexandra Semionovna s'était mise en peine !

« Alors il ne viendra pas dîner, ah ! mon Dieu ! Et il est seul, le pauvre ! Eh bien, il faut lui montrer notre dévouement, il ne faut pas laisser passer l'occasion. »

Et elle était arrivée tout de suite en fiacre avec un énorme paquet. Elle m'avait annoncé d'emblée qu'elle s'installait chez moi et qu'elle était venue pour m'aider et avait défait son paquet. Il contenait des sirops, des confitures pour la malade, des poulets et une poule, pour le cas où Nelly entrerait en convalescence, des pommes à mettre au four, des oranges, des pâtes de fruits de Kiev (si le docteur le permettait) et enfin, du linge, des draps, des serviettes, des chemises, des bandes, des compresses, de quoi monter tout un hôpital.

« Nous avons de tout, me dit-elle, en prononçant chaque mot précipitamment, comme si elle se hâtait : et vous, vous vi-

vez comme un vieux garçon. Vous n'avez pas tout cela. Aussi, permettez-moi…, d'ailleurs c'est Philippe Philippytch qui me l'a ordonné. Eh bien, maintenant…, vite, vite ! Que faut-il faire ? Comment va-t-elle ? A-t-elle sa connaissance ? Ah ! elle n'est pas bien comme cela, il faut lui arranger son oreiller pour qu'elle ait la tête plus basse ; dites, ne vaudrait-il pas mieux un coussin de cuir ? C'est plus frais. Ah comme je suis bête ! Je n'ai pas pensé à en apporter un. Je vais aller le chercher… Faut-il faire du feu ? Je vous enverrai une bonne vieille que je connais. Car vous n'avez pas de servante… Mais que faut-il faire pour l'instant ? Qu'est-ce que c'est que cela ? Une herbe…, c'est le docteur qui l'a prescrite ? Pour faire une infusion, sans doute ? Je vais tout de suite allumer le feu. »

Mais je la calmai, et elle s'étonna et même se chagrina de voir qu'il n'y avait pas tant d'ouvrage. Cela ne la découragea pas, d'ailleurs. Elle se fit tout de suite une amie de Nelly et me rendit de grands services pendant toute sa maladie ; elle venait nous voir presque chaque jour et arrivait toujours avec l'air de vouloir rattraper au plus vite quelque chose qui avait disparu. Elle disait chaque fois qu'elle venait sur l'ordre de Philippe Philippytch. Nelly lui plut beaucoup. Elles s'aimèrent comme deux sœurs et je crois qu'Alexandra Semionovna était à beaucoup d'égards aussi enfant que Nelly. Elle lui racontait des histoires, la faisait rire, et Nelly s'ennuyait lorsque Alexandra Semionovna s'en retournait chez elle. Sa première apparition avait étonné ma malade, mais elle avait deviné tout de suite pourquoi cette visiteuse imprévue était arrivée et, selon son habitude, avait pris une mine renfrognée et s'était cantonnée dans un silence hostile.

« Pourquoi est-elle venue ? m'avait-elle demandé d'un air mécontent lorsque Alexandra Semionovna fut partie.

– Pour t'aider, Nelly, et te soigner.

– Pourquoi ?… Je n'ai jamais rien fait pour elle.

– Les braves gens n'attendent pas qu'on fasse quelque chose pour eux, Nelly. Ils aiment rendre service à ceux qui en ont besoin. Rassure-toi il y a beaucoup de braves gens. Le malheur, c'est que tu ne les as pas rencontrés lorsqu'il aurait fallu. »

Nelly se tut ; je m'éloignai. Mais au bout d'un quart d'heure, elle m'appela de sa voix faible, me demanda à boire et brusquement m'entoura de ses bras, appuya sa tête sur ma poitrine et me tint longtemps serré contre elle. Le lendemain, lorsque Alexandra Semionovna arriva, elle l'accueillit avec un sourire joyeux, mais elle semblait encore avoir honte devant elle.

III

C’est ce jour-là que je restai chez Natacha toute la soirée. Je rentrai tard. Nelly dormait. Alexandra Semionovna avait sommeil, elle aussi, mais elle m’attendait, assise auprès de la malade. Elle commença aussitôt à me raconter précipitamment à voix basse que Nelly avait été très gaie au début, qu’elle avait même beaucoup ri, mais qu’ensuite elle avait pris l’air triste et qu’en voyant que je ne revenais pas elle s’était tue et était devenue songeuse. Puis elle s’était plainte de maux de tête, s’était mise à pleurer et à sangloter, « tellement que je ne savais que faire, ajouta Alexandra Semionovna. Elle a commencé à me parler de Nathalia Nikolaievna, mais je n’ai rien pu lui dire ; alors elle a cessé de me poser des questions, et tout le reste du temps elle a pleuré et à la fin s’est endormie. Allons, adieu, Ivan Petrovitch ; je crois qu’elle va tout de même mieux, et il faut que je me sauve, Philippe Philippytch m’a dit de rentrer tôt. Je vous avouerai qu’il ne m’avait laissée sortir que pour deux heures, et je suis restée ici de moi-même. Mais cela ne fait rien, ne vous inquiétez pas pour moi ; il n’osera pas se fâcher… À moins que… Ah, mon Dieu, mon cher Ivan Petrovitch, que puis-je faire ? maintenant, il rentre toujours soûl ! Il est très occupé, il ne me parle plus, il y a quelque chose qui l’ennuie, qui lui pèse sur l’esprit, je le vois bien ; et, le soir, il est tout de même soûl… Et je me dis tout le temps s’il revient en ce moment, qui le fera coucher ? Mais je m’en vais, je m’en vais, adieu. Adieu, Ivan Petrovitch. J’ai regardé vos livres : vous en avez beaucoup, et ça doit être des livres intelligents : et moi, sotte, qui n’ai jamais rien lu !… Allons, à demain… »

Mais, le lendemain, Nelly se réveilla triste et morose, elle me répondait à contrecœur. D'elle-même elle ne m'adressait pas la parole, comme si elle était fâchée contre moi. Je remarquai seulement certains regards qu'elle me jeta, presque à la dérobée ; on y lisait une souffrance cachée, et en même temps une tendresse qu'elle ne laissait pas voir lorsqu'elle me regardait en face. C'est ce jour-là que se produisit la scène avec le docteur ; je ne savais que penser.

Mais Nelly changea définitivement à mon égard. Ses bizarreries, ses caprices, parfois même sa haine envers moi se prolongèrent jusqu'au jour où elle cessa de vivre avec moi, jusqu'à la catastrophe qui dénoua tout notre roman. Mais nous y viendrons plus tard.

Parfois, d'ailleurs, elle redevenait tendre avec moi pour une heure ou deux. Elle semblait alors vouloir redoubler de caresses ; le plus souvent elle pleurait amèrement. Mais ces heures passaient vite, elle retombait dans sa mélancolie et me regardait à nouveau d'un air hostile. Ou lorsqu'elle s'apercevait qu'une de ses nouvelles espiègleries me déplaisait, elle se mettait à rire et cela finissait presque toujours par des larmes.

Elle se disputa même une fois avec Alexandra Semionovna, lui dit qu'elle ne voulait rien d'elle. Et lorsque je me mis à lui faire des reproches en présence d'Alexandra Semionovna, elle se mit en colère et me répondit avec brusquerie ; elle semblait déborder de rancune ; puis, brusquement, elle se tut et resta près de deux jours sans m'adresser la parole, ne voulant ni prendre sa potion, ni boire, ni manger ; seul, le vieux médecin sut la convaincre et la ramener à de meilleurs sentiments.

J'ai déjà dit qu'entre le docteur et elle, depuis le jour où il lui avait donné son remède, s'était établie une curieuse sympathie. Nelly l'avait pris en grande affection et l'accueillait toujours avec un sourire radieux, comme si elle n'avait pas eu une

ombre de tristesse avant son arrivée. De son côté, le petit vieux s'était mis à venir chaque jour, parfois même deux fois par jour, même lorsque Nelly commença à marcher et à se rétablir complètement, et elle l'avait si bien ensorcelé qu'il ne pouvait rester une journée sans entendre son rire et ses plaisanteries, souvent très amusantes. Il lui apporta des livres d'images, toujours d'un caractère édifiant. Il y en eut un qu'il acheta exprès pour elle. Plus tard, il lui apporta des douceurs, de jolies boîtes de bonbons. Ces fois-là, il entrait habituellement avec un air solennel, comme si cela avait été son jour de fête, et Nelly devinait tout de suite qu'il apportait un cadeau. Mais il ne montrait pas son présent, il riait d'un air malin, s'asseyait à côté de Nelly et insinuait que lorsqu'une jeune fille savait bien se conduire et mériter l'estime en son absence, elle avait droit à une belle récompense. En disant cela, il la regardait d'un air si simplet et si bon que Nelly, tout en riant de lui de bon cœur, laissait voir dans son regard rasséréné un attachement tendre et sincère. Enfin, le vieux se levait d'un air solennel, sortait la boîte de bonbons et ajoutait invariablement en la remettant à Nelly : « Pour mon aimable et future épouse. » À ce moment-là, il était certainement plus heureux encore que Nelly.

Ils se mettaient ensuite à causer ; chaque fois, il l'exhortait sérieusement et avec éloquence à prendre soin de sa santé et il lui donnait des conseils de praticien.

« Il faut avant tout veiller sur sa santé, disait-il d'un ton dogmatique : tout d'abord, et surtout, pour rester en vie, et ensuite pour être toujours en bonne santé et atteindre ainsi le bonheur. Si vous avez des chagrins, ma chère enfant, oubliez-les, ou, mieux encore, essayez de ne pas y penser. Si vous n'en avez pas…, n'y pensez pas non plus, et tâchez de penser à ce qui vous fait plaisir…, à des choses gaies, distrayantes.

– Mais penser à quoi ? » lui demandait Nelly.

Le docteur restait alors pantois.

« Eh bien…, à un jeu innocent, qui convienne à votre âge…, ou à quelque chose de ce genre…

– Je ne veux pas jouer, je n'aime pas cela, disait Nelly. J'aime mieux les robes neuves.

– Les robes neuves ! Hum ! ce n'est déjà plus aussi bien. Il faut savoir se contenter d'une condition modeste. Et, d'ailleurs…, peut-être… qu'on peut aimer aussi des robes neuves.

– Est-ce que vous me ferez faire beaucoup de robes, lorsque je serai mariée avec vous ?

– Quelle idée ! » dit le docteur, et involontairement il fronçait les sourcils. Nelly souriait d'un air fripon et une fois même, s'oubliant, elle me regarda en souriant. « Et, du reste…, je vous ferai faire une robe si vous le méritez par votre conduite, poursuivit le docteur.

– Est-ce qu'il faudra que je prenne des poudres tous les jours, lorsque je serai mariée avec vous ?

– Peut-être que non, pas toujours », et le docteur se mettait à sourire.

Nelly interrompait l'entretien par un éclat de rire. Le vieillard riait lui aussi, en la regardant avec affection.

« Quel esprit enjoué ! me dit-il en se tournant vers moi. Mais il lui reste encore une humeur capricieuse et fantasque et de l'irritabilité. »

Il avait raison. Je ne savais décidément pas ce qui lui était arrivé. Elle semblait ne plus vouloir me parler, comme si je m'étais rendu coupable envers elle. Cela m'était très pénible. Je prenais moi-même un air renfrogné et de tout un jour je ne lui adressai pas la parole, mais le lendemain j'en eus honte. Elle pleurait souvent et je ne savais absolument pas comment la consoler. D'ailleurs, un jour elle rompit son silence.

J'étais rentré juste avant le crépuscule, et je l'avais vue cacher rapidement un livre sous son oreiller. C'était mon roman qu'elle avait pris sur la table et qu'elle lisait en mon absence. Pourquoi donc me le cacher, comme si elle avait honte ? pensai-je, mais je fis mine de n'avoir rien remarqué. Au bout d'un quart d'heure, je me rendis à la cuisine pour une minute : elle sauta rapidement de son lit et remit le roman à sa place ; lorsque je revins, je l'aperçus sur la table. Un instant après, elle m'appela ; sa voix trahissait une certaine émotion. Cela faisait déjà quatre jours qu'elle ne me parlait presque plus.

« Vous… irez aujourd'hui chez Natacha ? me demanda-t-elle d'une voix saccadée.

– Oui, Nelly, j'ai absolument besoin de la voir aujourd'hui.

– Vous… l'aimez… beaucoup ? demanda-t-elle encore d'une voix faible.

– Oui, Nelly, beaucoup.

– Moi aussi, je l'aime », ajouta-t-elle à voix basse.

Puis ce fut de nouveau le silence.

« Je veux aller la voir et vivre avec elle, reprit Nelly en me jetant un regard humide.

– C'est impossible, Nelly, répondis-je assez étonné. Est-ce que tu n'es pas bien chez moi ?

– Pourquoi donc est-ce impossible ? » Et elle devint toute rouge : « Vous me conseillez bien d'aller chez son père ; mais moi je ne veux pas y aller. Est-ce qu'elle a une servante ?

– Oui.

– Eh bien, alors, elle la renverra, et c'est moi qui la servirai. Je ferai tout pour elle et je n'accepterai pas qu'elle me paie ; je l'aimerai et je lui ferai la cuisine. Dites-le lui aujourd'hui.

– Mais pourquoi, quelle idée, Nelly ! et quelle opinion as-tu d'elle ? Crois-tu qu'elle accepterait de te prendre comme cuisinière ? Si elle te prenait, ce serait comme son égale, comme sa petite sœur.

– Non, je ne veux pas qu'elle me prenne comme son égale… Ça, non…

– Pourquoi donc ? »

Nelly se taisait. Un tremblement agitait ses lèvres ; elle avait envie de pleurer.

« Mais celui qu'elle aime maintenant va s'en aller et la laisser seule ? » demanda-t-elle enfin.

Je fus stupéfait.

« Comment sais-tu cela, Nelly ?

– C'est vous-même qui me l'avez dit et, avant-hier matin, quand le mari d'Alexandra Semionovna est venu, je le lui ai demandé et il m'a tout raconté.

– Masloboiev est venu ici un matin ?

– Oui, répondit-elle en baissant les yeux.

– Pourquoi ne me l’as-tu pas dit ?

– Parce que… »

Je réfléchis une minute. Dieu sait pourquoi Masloboiev rôdait ainsi avec ses airs mystérieux. Sur quelle piste était-il ? Il aurait fallu que je le voie.

« Mais qu’est-ce que cela peut te faire qu’il la quitte, Nelly ?

– Vous l’aimez beaucoup, n’est-ce pas ? me répondit Nelly, sans lever les yeux sur moi. Si vous l’aimez, vous l’épouserez, quand l’autre sera parti.

– Non, Nelly, elle ne m’aime pas comme je l’aime et je… Non, cela ne se fera pas, Nelly.

– Je vous servirais tous les deux, et vous seriez heureux », me dit-elle presque à voix basse, sans me regarder.

« Qu’est-ce qu’elle a, qu’est-ce qu’elle a ? » me dis-je tout bouleversé. Nelly s’était tue et ne dit plus un mot. Mais lorsque je sortis, elle fondit en larmes, pleura toute la soirée, ainsi que me le dit Alexandra Semionovna, et s’endormit tout en larmes. Même la nuit, en dormant, elle pleurait et parlait dans son délire.

À partir de ce jour, elle fut encore plus sombre et plus silencieuse et elle ne me parla plus du tout. Il est vrai que je saisis deux ou trois regards qu’elle me jeta à la dérobée, pleins de tendresse Mais cela passait avec le moment qui avait provoqué

cette tendresse et, comme pour résister à cet élan, Nelly, presque d'heure en heure, devenait plus morose, même avec le médecin qui s'étonnait de ce changement. Cependant, elle était presque rétablie et le docteur lui permit enfin d'aller se promener au grand air, mais pour de courts instants. Le temps était clair et chaud. C'était la Semaine Sainte, qui se trouvait très tard cette année-là ; je sortis un matin : il me fallait absolument aller chez Natacha, mais je m'étais promis de rentrer tôt afin de prendre Nelly et d'aller faire une promenade avec elle ; jusque-là, je la laissai seule.

Je ne saurais exprimer le coup qui m'attendait à la maison. Je m'étais hâté. En arrivant, je vois que la clé est à l'extérieur. J'entre : personne. Je me sentis défaillir. Je regarde : sur la table, il y avait un papier, avec une inscription au crayon, d'une grosse écriture inégale :

« Je suis partie de chez vous et je ne reviendrai plus jamais. Mais je vous aime beaucoup.

« Votre fidèle

NELLY. »

Je poussai un cri d'effroi et me précipitai hors de mon appartement.

IV

Je n'étais pas encore sorti dans la rue et je n'avais pas eu le temps de réfléchir à ce que j'allais faire que soudain j'aperçus un drojki qui s'arrêtait devant la porte de la maison : Alexandra Semionovna en sortit, tenant Nelly par la main. Elle la serrait bien fort, comme si elle avait peur qu'elle ne s'enfuît une seconde fois. Je me jetai vers elles.

« Nelly, que t'arrive-t-il ? m'écriai-je : où es-tu allée, pourquoi ?

– Attendez, ne vous pressez pas ; montons chez vous, vous saurez tout, dit Alexandra Semionovna ; ce que j'ai à vous raconter, Ivan Petrovitch, me murmura-t-elle hâtivement en chemin, c'est à ne pas y croire !... Allons, vous allez savoir tout de suite. »

On voyait sur son visage qu'elle apportait des nouvelles extrêmement importantes.

« Va te coucher un instant, Nelly, dit-elle lorsque nous fûmes entrés dans la chambre : tu es fatiguée ; ce n'est pas rien que de faire une telle course ; et après ta maladie, c'est épuisant ; va te coucher, ma chérie. Nous allons nous en aller pour ne pas la déranger, elle va s'endormir. » Et elle me désigna la cuisine d'un clin d'œil.

Mais Nelly ne se coucha pas : elle s'assit sur le divan et se couvrit le visage de ses mains.

Nous sortîmes et Alexandra Semionovna me mit hâtivement au courant de l'affaire. Je sus plus de détails après. Voici ce qui s'était passé :

Après être partie de chez moi, deux heures environ avant mon retour, me laissant son billet, Nelly avait tout d'abord couru chez le vieux docteur. Elle s'était procuré son adresse auparavant. Le docteur me raconta qu'il avait failli s'évanouir lorsqu'il avait vu Nelly chez lui et que pendant tout le temps qu'elle était restée, « il n'en croyait pas ses yeux ». Même aujourd'hui, je ne le crois pas, ajouta-t-il en conclusion, et je ne le croirai jamais. Et cependant Nelly était réellement allée chez lui. Il était assis tranquillement dans son cabinet, dans son fauteuil, en robe de chambre, et il prenait son café, lorsqu'elle était entrée en courant et, avant qu'il ait eu le temps de se ressaisir, s'était jetée à son cou. Elle pleurait, le serrait dans ses bras, l'embrassait, lui baisait les mains, le priant instamment, avec des mots sans suite, de la prendre chez lui ; elle disait qu'elle ne voulait plus et ne pouvait plus vivre chez moi, que c'était pour cela qu'elle était partie ; qu'elle s'y sentait mal à son aise ; qu'elle ne se moquerait plus de lui et ne lui parlerait plus de robes neuves, et qu'elle se conduirait bien, apprendrait à lui laver et à lui repasser ses chemises » (elle avait sans doute composé tout son discours en chemin, et même peut-être avant) et qu'enfin elle serait obéissante, et chaque jour s'il le fallait prendrait les poudres qu'il voudrait. Que si elle avait dit qu'elle voulait se marier avec lui, c'était pour plaisanter, qu'elle n'y pensait même pas. Le vieil Allemand était tellement abasourdi qu'il était resté tout le temps bouche bée, tenant en l'air son cigare qu'il avait laissé s'éteindre.

« Mademoiselle, avait-il dit, enfin, retrouvant tant bien que mal l'usage de sa langue, mademoiselle, autant que j'ai pu vous comprendre, vous me demandez de vous prendre chez moi. Mais c'est impossible ! Vous le voyez, je vis très à l'étroit et j'ai de maigres revenus… Et enfin, brusquement ainsi sans réflé-

chir… C’est affreux ! Enfin, d’après ce que je vois, vous vous êtes enfuie de chez vous. C’est tout à fait blâmable et impossible… Et puis je vous ai seulement permis de vous promener un petit moment, quand il ferait beau, sous la surveillance de votre bienfaiteur, et vous quittez votre bienfaiteur et vous courez chez moi, alors que vous devriez veiller sur votre santé et… et… prendre votre potion… Enfin…, enfin…, je n’y comprends rien… »

Nelly ne l’avait pas laissé achever. Elle s’était remise à pleurer, l’avait à nouveau supplié, mais rien n’y avait fait. Le vieux était de plus en plus stupéfait et comprenait de moins en moins. Finalement, Nelly l’avait quitté en criant : Ah ! mon Dieu ! » et s’était enfuie hors de la chambre. « J’ai été malade toute la journée, ajouta le docteur, en achevant son récit, et j’ai dû prendre une décoction pour dormir… »

Nelly avait alors couru chez les Masloboiev. Elle s’était munie aussi de leur adresse et les trouva, quoique non sans peine. Masloboiev était chez lui. Alexandra Semionovna leva les bras au ciel lorsque Nelly les pria de la prendre chez eux. On lui demanda pourquoi elle avait eu cette idée et si elle n’était pas bien chez moi. Nelly n’avait rien répondu et s’était jetée en sanglotant sur une chaise. « Elle pleurait tellement, tellement, me dit Alexandra Semionovna, que j’ai cru qu’elle allait en mourir. » Nelly les supplia de la prendre au besoin comme femme de chambre ou comme cuisinière ; elle dit qu’elle balayerait les planchers, apprendrait à laver le linge. (Elle fondait sur ce blanchissage du linge des espérances particulières et estimait que c’était la façon la plus séduisante d’engager les gens à la prendre.) Alexandra Semionovna voulait la garder jusqu’à plus ample éclaircissement, et me le faire savoir. Mais Philippe Philippytch s’y était opposé formellement et avait ordonné aussitôt qu’on reconduisit la fugitive chez moi. En chemin, Alexandra Semionovna l’avait prise dans ses bras et embrassée, et Nelly s’était remise à pleurer encore plus fort. En la regardant,

Alexandra Semionovna avait fondu elle aussi en larmes. De sorte qu'elles n'avaient fait toutes deux que pleurer pendant tout le chemin.

« Mais pourquoi donc, pourquoi donc ne veux-tu plus vivre chez lui ? Est-ce qu'il te maltraite ? lui avait demandé Alexandra Semionovna, tout en larmes.

– Non…

– Alors, pourquoi ?

– Parce que… je ne veux pas vivre chez lui…, je ne peux pas…, je suis toujours si méchante avec lui…, et lui, il est bon…, chez vous, je ne serai pas méchante, je travaillerai, dit-elle en sanglotant comme dans une crise d'hystérie.

– Mais pourquoi es-tu si méchante avec lui, Nelly ?

– Parce que…

– Et je n'ai pu tirer d'elle que ce « parce que », conclut Alexandra Semionovna, en essuyant ses larmes. Pourquoi est-elle si malheureuse ? C'est peut-être sa maladie ? Qu'en pensez-vous, Ivan Petrovitch ? »

Nous rentrâmes. Nelly était étendue, le visage enfoui dans les oreillers, et pleurait. Je me mis à genoux devant elle, lui pris les mains et commençai à les baiser. Elle me retira ses mains et sanglota encore plus fort. Je ne savais que dire. À ce moment, le vieil Ikhméniev entra.

« Bonjour, Ivan. Je viens te voir pour affaire », me dit-il en nous regardant tous deux, étonné de me voir à genoux. Le vieux avait été malade tous ces derniers temps. Il était pâle et maigre, mais, comme pour narguer quelqu'un, il dédaignait son mal et

refusait d'écouter les exhortations d'Anna Andréievna : il se levait et continuait à vaquer à ses affaires.

« Adieu, à bientôt, me dit Alexandra Semionovna, en regardant le vieillard avec insistance. Philippe Philippytch m'a recommandé de rentrer le plus tôt possible. Nous avons à faire. Mais je viendrai ce soir, je resterai une heure ou deux.

– Qui est-ce ? » me dit le vieux à voix basse, en pensant visiblement à autre chose. Je le lui expliquai.

« Hum ! je suis venu au sujet d'une affaire, Ivan… »

Je savais de quelle affaire il s'agissait, et j'attendais sa visite. Il venait nous parler à Nelly et à moi et voulait me la redemander. Anna Andréievna avait enfin consenti à prendre l'orpheline chez elle. C'était le résultat de nos conversations secrètes : j'avais convaincu Anna Andréievna et lui avais dit que la vue de l'orpheline, dont la mère avait été elle aussi maudite par son père, pouvait, peut-être, ramener le cœur du vieux à d'autres sentiments. Je lui avais si clairement exposé mon plan que maintenant c'était elle qui pressait son mari de prendre l'enfant. Le vieillard se mit à l'œuvre avec empressement il voulait tout d'abord plaire à son Anna Andréievna, et il avait son idée… Mais j'y reviendrai plus en détail…

J'ai déjà dit que, dès la première visite du vieux, Nelly avait éprouvé de l'aversion pour lui. Je remarquai par la suite qu'une sorte de haine même se faisait voir sur son visage lorsqu'on prononçait devant elle le nom d'Ikhméniev. Le vieux entra tout de suite dans le sujet, sans préambule. Il alla droit à Nelly, qui était toujours couchée, cachant son visage dans les oreillers, lui prit la main et lui demanda si elle voulait bien venir vivre chez lui et lui tenir lieu de fille.

« J'avais une fille, et je l'aimais plus que moi-même, conclut le vieillard, mais maintenant elle ne vit plus avec moi. Elle est morte. Veux-tu prendre sa place dans ma maison et… dans mon cœur ? »

Et dans ses yeux secs et enflammés par la fièvre une larme apparut.

« Non, je ne veux pas, répondit Nelly, sans relever la tête.

– Pourquoi, mon enfant ? Tu n'as personne. Ivan ne peut te garder éternellement chez lui, et chez moi tu seras en famille.

– Je ne veux pas, parce que vous êtes méchant. Oui, méchant, méchant ajouta-t-elle en levant la tête et en s'asseyant sur le lit, face au vieillard. Moi aussi, je suis méchante, plus méchante que tout le monde, et pourtant vous êtes encore plus méchant que moi !… »

En disant ceci, Nelly devint blême, et ses yeux se mirent à étinceler ; ses lèvres tremblantes pâlirent et grimacèrent sous l'afflux d'une sensation violente. Le vieillard la regardait, embarrassé.

« Oui, plus méchant que moi, car vous ne voulez pas pardonner à votre fille ; vous voulez l'oublier complètement et prendre un autre enfant ; est-ce qu'on peut oublier son enfant ? Est-ce que vous m'aimerez ? Dès que vous me regarderez, vous vous rappellerez que je suis une étrangère, que vous aviez une fille que vous avez voulu oublier parce que vous êtes un homme cruel. Et je ne veux pas vivre chez des gens cruels, je ne veux pas, je ne veux pas !… » Nelly devint pourpre et me jeta un regard rapide. « C'est après-demain Pâques tous les gens s'embrassent, se réconcilient, se pardonnent… Je le sais… Il n'y a que vous…, vous seul ! Vous êtes cruel ! Allez-vous en ! »

Elle était tout en larmes. Elle avait sans doute composé ce discours longtemps avant et l'avait retenu, pour le cas où le vieillard l'inviterait encore une fois à venir chez lui. Ikhméniev était impressionné ; il avait pâli. Une expression douloureuse se lisait sur son visage.

« Et pourquoi, pourquoi tout le monde s'inquiète-t-il ainsi de moi ? Je ne veux pas, je ne veux pas, s'écria soudain Nelly dans un accès de fureur ; j'irai demander l'aumône !

– Nelly, qu'est-ce que tu as ? Nelly, mon enfant ! m'écriai-je involontairement, mais mon exclamation ne fit que verser de l'huile sur le feu.

– Oui, j'aime mieux aller dans les rues et demander l'aumône, et je ne resterai pas ici, criait-elle en sanglotant. Ma mère aussi mendiait, et quand elle est morte, elle m'a dit : « Reste pauvre, et va plutôt mendier que… » Ce n'est pas une honte de demander l'aumône ; je ne demande pas à un seul, mais à tout le monde, et, tout le monde, ce n'est personne ; demander à un seul, c'est honteux, mais à tous non ; c'est ce qu'une mendiante m'a dit ; je suis petite, je n'ai rien d'autre. Et je demanderai à tout le monde ; je ne veux pas, je ne veux pas, je suis méchante, plus méchante que tout le monde : voilà comme je suis méchante ! »

Et Nelly saisit brusquement une tasse sur la table et la jeta par terre.

« Elle est cassée maintenant ! dit-elle en me regardant d'un air de défi triomphant. Il n'y a que deux tasses, ajouta-t-elle, et je casserai aussi l'autre… Alors dans quoi boirez-vous votre thé ? »

Elle était comme possédée et semblait trouver une jouissance dans cet accès de rage : on eût dit qu'elle sentait que

c'était mal, honteux, mais qu'en même temps elle s'incitait elle-même à commettre quelque nouvelle incartade.

« Elle est malade, Vania, me dit le vieux ; ou bien…, ou bien je ne comprends pas quelle enfant c'est là. Adieu ! »

Il prit sa casquette et me serra la main. Il était très abattu ; Nelly l'avait horriblement blessé, j'étais révolté.

« Comment n'as-tu pas eu pitié de lui, Nelly ! m'écriai-je, lorsque nous fûmes seuls. Tu n'as pas honte ? Non, tu n'es pas bonne, tu es vraiment méchante ! » Et comme j'étais, nu-tête, je courus après le vieux. Je voulais le raccompagner jusqu'à la porte de la maison et lui dire quelques mots de consolation. En descendant précipitamment l'escalier, je crus voir encore devant moi le visage de Nelly, livide sous mes reproches.

J'eus bientôt rattrapé mon vieil ami.

« La pauvre enfant se sent outragée, elle a ses chagrins à elle, crois-moi, Ivan, et moi qui commençais à lui conter mes malheurs ! me dit-il avec un sourire amer. J'ai rouvert sa blessure. On dit que celui qui a la panse pleine n'a pas d'oreille pour l'affamé ; j'ajouterai que l'affamé lui-même ne comprend pas toujours l'affamé. Allons, adieu ! »

Je voulais lui parler d'autre chose ; mais il fit de la main un geste découragé.

« Inutile de chercher à me consoler ; veille plutôt à ce qu'elle ne se sauve pas de chez toi : elle en a tout l'air, ajouta-t-il avec une sorte d'irritation et il s'éloigna d'un pas rapide en balançant les bras et en frappant le trottoir de sa canne. Il ne pensait pas qu'il se montrait bon prophète. »

Qu'advint-il de moi lorsqu'en rentrant, à mon épouvante, je trouvai à nouveau la chambre vide ! Je me précipitai dans l'entrée, cherchai Nelly dans l'escalier, l'appelai ; je frappai même chez les voisins, demandant si on l'avait vue ; je ne pouvais, ne voulais pas croire qu'elle se fût de nouveau enfuie. Et comment avait-elle pu ? La maison n'avait qu'une seule porte ; elle aurait dû passer devant nous, pendant que je parlais avec le vieux. Mais bientôt, à mon grand chagrin, je réfléchis qu'elle avait pu se cacher d'abord dans l'escalier, guetter le moment où je remonterais et se sauver ; de cette façon, personne n'avait pu la voir. En tout cas, elle n'avait pu aller loin.

Horriblement inquiet, je partis de nouveau à sa recherche, laissant à tout hasard la porte ouverte.

Je me rendis tout d'abord chez les Masloboiev. Je ne les trouvai ni l'un ni l'autre chez eux. Je leur laissai un billet dans lequel je les informais de mon nouveau malheur, les priant, si Nelly venait, de me le faire savoir aussitôt : puis j'allai chez le docteur : il n'était pas là non plus et sa servante me dit qu'il n'avait eu d'autre visite que celle de tout à l'heure. Que faire ? J'allai chez la Boubnova et appris par la femme du fabricant de cercueils que la logeuse était au poste depuis hier, et qu'on n'avait pas revu Nelly DEPUIS L'AUTRE JOUR. Fatigué, épuisé, je courus à nouveau chez les Masloboiev : même réponse, personne n'était venu, et eux-mêmes n'étaient pas encore rentrés. Mon billet était toujours sur la table. Je ne savais plus que devenir.

Dans une angoisse mortelle, je repris le chemin de la maison tard dans la soirée. Il me fallait encore aller chez Natacha ; elle m'avait fait appeler dès le matin. Je n'avais rien mangé de la journée ; la pensée de Nelly me torturait.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? songeai-je. Est-ce là une conséquence étrange de sa maladie ? Est-elle folle ou en train de

le devenir ? Mais, mon Dieu, où est-elle maintenant, où la trouver ? » À peine avais-je poussé cette exclamation que je l'aperçus soudain, à quelques pas de moi, sur le pont V… Elle se tenait près d'un réverbère et ne m'avait pas aperçu. Je voulus courir vers elle, mais m'immobilisai : « Qu'est-ce qu'elle fait donc ici ? » me dis-je, étonné, et sûr de ne plus la perdre, je décidai d'attendre et de l'observer. Dix minutes s'écoulèrent ; elle était toujours là, regardant les passants. Enfin, un petit vieillard bien mis se montra, et Nelly s'approcha de lui ; sans s'arrêter, il sortit quelque chose de sa poche et le lui tendit. Elle s'inclina pour le remercier. Je ne peux exprimer ce que je ressentis en cet instant. Mon cœur se serra douloureusement ; il me semblait que quelque chose qui m'était cher, que j'aimais, que j'avais choyé et caressé, se trouvait en cet instant souillé, déshonoré mais en même temps des larmes me vinrent.

Oui, je pleurais sur ma pauvre Nelly, quoique au même moment je ressentisse une indignation insurmontable ; elle ne mendiait pas par nécessité ; elle n'avait pas été jetée à la rue, ni abandonnée, elle ne s'était pas enfuie de chez de cruels oppresseurs, mais de chez ses amis, qui l'aimaient et la gâtaient. On eût dit qu'elle voulait étonner ou effrayer par ses exploits ; elle semblait braver quelqu'un. Mais quelque chose de mystérieux mûrissait dans son âme… Oui, le vieux avait raison ; elle était offensée, sa blessure ne pouvait se cicatriser, et elle s'efforçait de la rouvrir par ces agissements secrets, par cette défiance envers nous tous ; elle se délectait de cette douleur, de cet ÉGOÏSME DE LA SOUFFRANCE, si l'on peut s'exprimer ainsi. Je comprenais ce besoin d'envenimer sa souffrance et cette délectation : c'était celle de beaucoup d'humiliés et offensés, opprimés par le sort et conscients de son injustice. Mais de quelle injustice de notre part Nelly avait-elle à se plaindre ? On eût dit qu'elle voulait nous surprendre et nous effrayer par ses hauts faits, ses caprices et ses incartades étranges, par ostentation… Mais ce n'était pas cela ! En ce moment, elle était seule, aucun d'entre nous ne la voyait demander l'aumône. Il était impossible

qu'elle y trouvât du plaisir ! Pourquoi demander l'aumône, pourquoi avait-elle besoin d'argent ?

Lorsqu'elle eut reçu cette obole, elle quitta le pont et s'approcha des fenêtres vivement éclairées d'un magasin. Là, elle commença à faire le compte de son butin ; je me tenais à dix pas de là. Elle avait déjà une certaine somme dans la main. On voyait qu'elle avait mendié depuis le matin. Elle referma sa main, traversa la rue et entra dans une boutique. Je m'approchai aussitôt de la porte grande ouverte et regardai ce qu'elle allait faire.

Je la vis poser son argent sur le comptoir, et on lui donna une tasse, une simple tasse à thé, tout à fait semblable à celle qu'elle avait cassée pour nous montrer à Ikhméniev et à moi combien elle était méchante. Cette tasse coûtait sans doute dans les quinze kopeks, et même peut-être moins. Le marchand la lui enveloppa dans un papier, l'entoura d'une ficelle et la remit à Nelly, qui sortit précipitamment de la boutique d'un air tout content.

« Nelly ! criai-je lorsqu'elle fut arrivée à ma hauteur : Nelly ! »

Elle tressaillit, me regarda, la tasse lui échappa des mains, tomba sur le pavé et se brisa. Nelly était pâle ; mais lorsqu'elle m'eut regardé et se fut convaincue que j'avais tout vu et que je savais tout, elle rougit subitement ; cette rougeur décelait une honte intolérable et torturante. Je la pris par la main et l'emmenai à la maison ; ce n'était pas loin. En chemin, nous ne prononçâmes pas un mot. Une fois arrivé chez moi, je m'assis ; Nelly restait debout devant moi, pensive et troublée ; son visage avait repris sa pâleur et elle baissait les yeux. Elle ne pouvait pas me regarder.

« Nelly, tu demandais l'aumône ?

– Oui, dit-elle tout bas en baissant les yeux encore davantage.

– Tu voulais amasser de quoi racheter une tasse comme celle que tu as cassée tout à l'heure ?

– Oui…

– Mais t'ai-je fait des reproches, t'ai-je grondée ? Ne vois-tu pas combien de méchanceté, de méchanceté vaniteuse il y a dans ton acte ? Est-ce bien cela ? Tu n'as pas honte ? Est-ce que…

– Si, j'ai honte, murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible, et une petite larme roula sur sa joue.

– Tu as honte, répétai-je après elle : Nelly, ma chère enfant, je suis coupable envers toi, pardonne-moi et faisons la paix. »

Elle me regarda ; les larmes jaillirent de ses yeux et elle se jeta sur ma poitrine.

À ce moment, Alexandra Semionovna entra en coup de vent.

« Comment ! Elle est rentrée ? De nouveau ? Ah ! Nelly, Nelly, qu'est-ce qui t'arrive ? Enfin, c'est bien du moins que tu sois rentrée… Où l'avez-vous trouvée, Ivan Petrovitch ? »

Je fis un clin d'œil à Alexandra Semionovna afin qu'elle ne me posât plus de questions, et elle me comprit. Je dis tendrement adieu à Nelly qui pleurait toujours amèrement, et priai la bonne Alexandra Semionovna de rester avec elle jusqu'à mon retour ; puis je courus chez Natacha ; j'étais en retard et je me dépêchai.

C'était ce soir-là que se décidait notre sort : nous avions beaucoup de choses à nous dire, Natacha et moi, mais je lui glissai tout de même un mot sur Nelly et lui racontai en détail tout ce qui était arrivé. Mon récit intéressa beaucoup Natacha et même l'impressionna.

« Sais-tu, Vania, me dit-elle après avoir réfléchi un instant. Je crois qu'elle t'aime.

– Quoi ? Comment ? lui demandai-je étonné.

– Oui, c'est un commencement d'amour, d'amour de femme…

– Que dis-tu, Natacha, tu rêves ! Mais c'est une enfant !

– Qui aura bientôt quatorze ans. Cette exaspération vient de ce que tu ne comprends pas son amour et de ce que, peut-être, elle ne se comprend pas elle-même ; si son irritation est puérile à beaucoup d'égards, elle n'en est pas moins sérieuse et cruelle. Surtout, elle est jalouse de moi. Tu m'aimes tellement que, même à la maison, tu ne t'inquiètes et tu ne parles sans doute que de moi et tu fais peu attention à elle. Elle l'a remarqué et cela l'a blessée. Elle veut peut-être te parler, elle éprouve peut-être le besoin de t'ouvrir son cœur, mais elle ne sait pas, elle a honte, elle ne se comprend pas elle-même, elle attend une occasion, et toi, au lieu de hâter ce moment, tu t'éloignes, tu te sauves pour venir me voir ; même lorsqu'elle était malade, tu l'as laissée seule des journées entières. Voilà pourquoi elle pleure : tu lui manques, et ce qui lui est le plus pénible, c'est que tu ne t'en aperçoives pas. Tiens, en ce moment encore, tu l'as laissée seule pour moi. Elle en sera malade demain. Comment as-tu pu la laisser seule ? Va vite la retrouver…

– Je ne l'aurais pas laissée, si…

– Oui, c'est moi qui t'ai demandé de venir ; maintenant, sauve-toi.

– J'y vais, mais bien entendu, je ne crois rien de tout cela.

– Parce qu'elle ne ressemble pas aux autres. Rappelle-toi son histoire, songe à tout cela, et tu y croiras. Elle n'a pas eu une enfance comme la nôtre… »

Je revins tout de même assez tard. Alexandra Semionovna me raconta que Nelly avait de nouveau beaucoup pleuré et s'était endormie « tout en larmes », comme l'autre soir.

« Maintenant, il faut que je m'en aille, Ivan Petrovitch. Philippe Philippytch me l'a ordonné. Il m'attend, le pauvre. »

Je la remerciai et m'assis au chevet de Nelly. Il m'était pénible de penser que j'avais pu la quitter dans un pareil moment. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, je restai auprès d'elle, absorbé dans mes rêveries… Quelle époque fatale !

Mais il faut que je raconte ce qui était arrivé pendant ces quinze derniers jours.

V

Après la soirée mémorable passée avec le prince au restaurant, chez B., pendant quelques jours, je ne cessai de craindre pour Natacha. « De quoi la menaçait ce maudit prince, et comment va-t-il se venger ? » me demandais-je à chaque instant, et je me perdais en conjectures. J'en vins, finalement, à la conclusion que ces menaces n'étaient ni une plaisanterie, ni une fanfaronnade, et que tant qu'elle vivrait avec Aliocha le prince pouvait réellement lui causer beaucoup de désagréments. C'était un homme mesquin, vindicatif, méchant et calculateur, songeai-je. Il eût été étonnant qu'il oubliât une offense et ne profitât pas d'une occasion de se venger. En tout cas, il m'avait indiqué un point de toute cette affaire sur lequel il s'était exprimé assez clairement : il exigeait impérieusement la rupture d'Aliocha et de Natacha et attendait de moi que je la préparasse à une séparation prochaine de façon qu'il n'y eût « ni scènes sublimes, ni drames à la Schiller ». Bien entendu, son premier souci était qu'Aliocha demeurât content de lui et continuât à le considérer comme un père tendre : il en avait besoin pour pouvoir s'emparer par la suite plus commodément de la fortune de Katia. Donc, j'avais à préparer Natacha à une rupture imminente. J'avais remarqué en elle un grand changement ; il n'y avait plus trace de son ancien abandon avec moi ; bien plus, elle semblait se défier de moi. Mes consolations ne faisaient que la tourmenter, mes questions l'indisposaient de plus en plus et même la fâchaient. Je restais assis à la regarder arpenter sa chambre, les bras croisés, soucieuse, pâle, comme absente, ayant oublié même que j'étais là, à côté d'elle. Lorsque ses yeux tombaient sur moi (et elle évitait même mes regards), une irritation impatiente se lisait sur son visage et elle se détournait rapidement. Je

comprenais qu'elle méditait peut-être un plan à elle, en vue de la rupture prochaine : pouvait-elle y songer sans souffrance, sans amertume ? J'étais convaincu qu'elle avait déjà décidé de rompre. Mais ce sombre désespoir me tourmentait et m'effrayait. Parfois, je n'osais même pas lui adresser la parole pour chercher à la consoler, et j'attendais avec terreur le dénouement.

Pour ce qui est de son attitude hautaine et froide avec moi, bien qu'elle m'inquiétât, et me fît souffrir, j'étais sûr du cœur de ma Natacha ; je voyais qu'elle souffrait beaucoup et qu'elle était par trop désemparée. Toute intervention étrangère ne suscitait en elle que de l'exaspération, de l'animosité. En pareil cas, l'immixtion d'amis intimes, initiés à nos secrets, nous est par-dessus tout désagréable. Mais je savais aussi très bien qu'à la dernière minute Natacha reviendrait vers moi et que ce serait dans mon cœur qu'elle chercherait un soulagement.

Je lui tus, naturellement, ma conversation avec le prince : cela n'eût fait que la troubler et l'abattre encore davantage. Je lui dis seulement, en passant, que j'avais été avec le prince chez la comtesse et que j'avais acquis la conviction que c'était une horrible canaille. Mais elle ne me posa même pas de questions à son sujet, et j'en fus bien content ; par contre, elle écouta avidement tout ce que je lui racontai de mon entrevue avec Katia. Lorsque j'eus fini, elle n'ajouta rien, mais une rougeur envahit son visage pâle et presque toute la journée elle fut particulièrement agitée. Je ne lui cachai rien sur Katia et lui avouai franchement qu'elle m'avait fait à moi aussi une excellente impression. Et à quoi bon dissimuler ? Natacha aurait deviné que je lui cachais quelque chose, et se serait fâchée contre moi. Aussi lui fis-je à dessein un récit aussi détaillé que possible, m'efforçant d'autant plus de prévenir toutes ses questions que, dans sa position, il lui était difficile de m'interroger ; est-ce chose aisée, en effet, que de s'enquérir, avec un air d'indifférence, des perfections de sa rivale ?

Je croyais qu'elle ignorait encore qu'Aliocha, sur décision irrévocable du prince, devait accompagner la comtesse et Katia à la campagne, et je m'inquiétais de la façon dont je le lui apprendrais afin de lui adoucir ce coup dans la mesure du possible. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque Natacha, aux premiers mots, m'arrêta et me dit que ce n'était pas la peine de la CONSOLER car elle était au courant depuis cinq jours.

« Bon Dieu ! m'écriai-je, mais qui te l'a dit !

– Aliocha.

– Comment ? Il te l'a déjà dit ?

– Oui, et je suis prête à tout, Vania », ajouta-t-elle avec un air impatient qui me laissait entendre clairement que je ferais mieux de laisser là cette conversation.

Aliocha venait voir Natacha assez souvent, mais il ne restait qu'un instant ; une fois seulement, il passa chez elle plusieurs heures, et c'était en mon absence. Il entrait habituellement avec un air triste, la regardait timidement, tendrement ; mais Natacha était si affectueuse avec lui qu'il oubliait tout à l'instant et s'égayait. Il venait aussi me voir fréquemment, presque tous les jours. Il souffrait sincèrement, mais il ne pouvait demeurer une minute seul avec sa tristesse et venait à tout moment chercher un réconfort auprès de moi.

Que pouvais-je lui dire ? Il me reprochait ma froideur, mon indifférence, mon hostilité même à son égard ; il se chagrinait, pleurait, et s'en allait chez Katia où il se consolait.

Le jour où Natacha me dit qu'elle était au courant de ce départ (c'était une semaine environ après ma conversation avec le prince), il accourut chez moi désespéré, m'embrassa, laissa

tomber sa tête sur ma poitrine, et se mit à sangloter comme un enfant. Je me taisais, attendant ce qu'il allait dire.

« Je suis un homme vil et abject, Vania, commença-t-il : sauve-moi de moi-même. Je ne pleure pas parce que je suis vil et abject, mais parce que Natacha va être malheureuse par ma faute. Car je l'abandonne à son malheur… Vania, mon ami, dis-moi, décide pour moi qui j'aime le plus : Katia ou Natacha ?

– Je ne peux décider cela, Aliocha, lui répondis-je : tu sais mieux que moi…

– Non, Vania, ce n'est pas cela ; je ne suis tout de même pas assez sot pour poser une pareille question ; mais le fait est que je n'en sais rien moi-même. Je m'interroge et ne peux trouver de réponse. Toi qui vois cela de loin, tu sais peut-être mieux que moi… Et même si tu ne sais pas, dis-moi, que t'en semble-t-il ?

– Je crois que c'est Katia que tu aimes le plus.

– Tu crois cela ! Non, non, c'est absolument faux ! Tu te trompes. J'aime infiniment Natacha. Jamais, pour rien au monde, je ne pourrais la quitter ; je l'ai dit à Katia, et elle est de mon avis. Pourquoi ne dis-tu rien ? Je viens de te voir sourire. Ah ! Vania, jamais tu ne m'as consolé quand j'avais trop de chagrin, comme en ce moment… Adieu ! »

Il sortit précipitamment, laissant une extraordinaire impression à Nelly étonnée qui avait écouté en silence notre conversation. Elle était encore malade alors, elle restait alitée et prenait des remèdes. Aliocha ne lui adressait jamais la parole et, lors de ses visites, ne faisait presque pas attention à elle.

Deux heures plus tard, il revint et je m'étonnai de son visage joyeux. Il se jeta de nouveau à mon cou et m'embrassa.

« C'est fini ! Toutes nos incertitudes sont résolues. En sortant d'ici, je suis allé tout droit chez Natacha ; j'étais désemparé, je ne pouvais me passer de sa présence. En entrant, je suis tombé à genoux devant elle et je lui ai baisé les pieds : j'avais besoin de le faire, j'en avais envie ; sans cela, je serais mort de chagrin. Elle m'a embrassé sans rien dire et s'est mise à pleurer. Alors je lui ai dit sans détour que j'aimais Katia plus qu'elle…

– Qu'est-ce qu'elle a dit ?

– Elle n'a rien répondu, elle m'a seulement caressé et consolé…, moi qui venais de lui dire cela ! Elle sait consoler, Ivan Petrovitch ! Oh ! j'ai pleuré devant elle tout mon malheur, je lui ai tout dit. Je lui ai dit franchement que j'aimais beaucoup Katia, mais que, quel que fût mon amour, je ne pouvais pas vivre sans elle, Natacha, et que j'en mourrais. Oui, Vania, je ne pourrais pas vivre un jour sans elle, je le sens ! Aussi avons-nous décidé de nous marier sans tarder ; et comme il est impossible de le faire avant mon départ, car c'est le grand carême et qu'on ne peut nous marier, ce sera remis à mon retour, au début de juin. Mon père me donnera sans aucun doute son consentement. Quant à Katia, que voulez-vous ? Je ne peux vivre sans Natacha… Nous nous marierons et nous irons rejoindre Katia… »

Pauvre Natacha ! Combien il avait dû lui être douloureux de consoler ce gamin, de s'occuper de lui, d'écouter son aveu et d'imaginer pour la tranquillité de ce naïf égoïste la fable d'un mariage ! Aliocha fut réellement plus calme pendant quelques jours. Il ne courait chez Natacha que parce que son faible cœur n'avait pas la force de supporter seul sa tristesse. Cependant, lorsque le moment de la séparation approcha, il retomba dans l'inquiétude, dans les larmes, et recommença à venir pleurer son chagrin chez moi. Les derniers temps, il était si attaché à Natacha qu'il disait ne pouvoir la quitter non seulement six semaines, mais même un jour. Jusqu'à la fin, d'ailleurs, il fut con-

vaincu qu'il ne se séparait d'elle que pour six semaines et que leur mariage se ferait à son retour. Quant à Natacha, elle avait parfaitement compris que sa destinée allait changer, qu'Aliocha ne lui reviendrait jamais cette fois, et qu'il devait en être ainsi.

Le jour de la séparation arriva. Natacha était malade ; pâle, le regard enflammé, les lèvres sèches ; tantôt elle se parlait en aparté, tantôt elle jetait sur moi un regard vif et pénétrant ; elle ne pleurait pas, ne répondait pas à mes questions, et se mit à trembler comme une feuille lorsque retentit la voix sonore d'Aliocha. Elle devint pourpre, et s'élança vers lui ; il la serrait convulsivement dans ses bras, l'embrassait, riait… Il la regardait avec attention, lui demandait de temps à autre avec inquiétude si elle se portait bien, la consolait en lui disant qu'il ne partait pas pour longtemps et qu'ils se marieraient après. Natacha faisait des efforts visibles pour se dominer et étouffer ses larmes. Elle ne pleura pas devant lui.

À un moment, il lui dit qu'il devait lui laisser de l'argent pour tout le temps de son absence, qu'elle n'avait pas à s'inquiéter, car son père lui avait promis une grosse somme pour le voyage. Natacha fronça les sourcils. Lorsque nous fûmes seuls, je lui dis que j'avais CENT CINQUANTE ROUBLES à son intention, pour parer à toute éventualité. Elle ne demanda pas d'où venait cet argent. C'était deux jours avant le départ d'Aliocha et la veille de la première et dernière entrevue de Natacha avec Katia. Katia lui avait fait porter par Aliocha un billet où elle lui demandait la permission de venir la voir le lendemain ; elle m'écrivait en même temps et me priait d'assister à leur entrevue.

Je résolus fermement de me rendre à midi (heure fixée par Katia) chez Natacha, en dépit de tous les obstacles, et il y en avait beaucoup : sans parler de Nelly, les Ikhméniev me donnaient beaucoup de soucis depuis quelque temps.

Ces soucis avaient commencé une semaine auparavant. Anna Andréievna m'avait fait chercher un matin, en me priant de quitter tout et de venir sans délai chez elle pour une affaire très importante, qui ne souffrait pas le moindre retard. Je la trouvai seule ; elle allait et venait dans sa chambre, dans la fièvre de l'agitation et de l'angoisse, attendant anxieusement le retour de Nikolaï Serguéitch. Comme à l'ordinaire, je ne pus de longtemps lui faire dire de quoi il s'agissait et ce qu'elle craignait tellement, quoique chaque minute fût précieuse. Enfin, après de violents et oiseux reproches : « Pourquoi ne venais-je pas les voir, pourquoi les abandonnais-je comme des orphelins, seuls dans le malheur ? » alors que « Dieu sait ce qui se passait en mon absence », elle me dit que, depuis trois jours, Nikolaï Serguéitch était si agité qu'il était « impossible de le dépeindre ».

« Il n'est plus le même, me dit-elle la nuit, il a la fièvre, il se lève tout doucement et va se mettre à genoux et prier devant l'image ; il délire dans son sommeil, et, éveillé, il est comme à demi fou : hier, nous avons mangé de la soupe aux choux, il ne trouvait pas sa cuiller ; on lui demande une chose, il en répond une autre. Il sort à chaque instant, il dit que c'est pour ses affaires, qu'il a besoin de voir son avocat ; enfin, ce matin, il s'est enfermé dans son cabinet ; il m'a dit qu'il devait rédiger un papier nécessaire au procès. « Quel papier peux-tu rédiger, me suis-je dit, quand tu ne trouves pas « ta cuiller à côté de ton assiette ? » Je l'ai guetté par le trou de la serrure : il était assis, il écrivait et il pleurait comme une fontaine. « Qu'est-ce que ça peut être que ce papier ? » me suis-je demandé. Peut-être qu'il a de la peine à cause d'Ikhménievka ? C'est donc que notre terre est perdue pour de bon. Pendant que je pensais à cela, il se lève brusquement, jette sa plume, il était tout rouge, ses yeux étincelaient. Il prend sa casquette et vient chez moi. Il me dit : « Anna Andréievna, je serai bientôt de retour. » Il sort et je vais aussitôt près de son bureau ; il y a là une masse de papiers concernant notre procès, il ne me permet même pas d'y toucher. Combien

de fois ne lui ai-je pas dit : « Laisse-moi ranger tes papiers au moins une fois, que je puisse essuyer la poussière. » Ah ! bien oui ! il se mettait à crier, à agiter les bras : il est devenu tellement impatient et criailleur à Pétersbourg. Ainsi, je me suis approchée de la table et j'ai cherché le papier qu'il venait d'écrire. Je savais qu'il ne l'avait pas emporté et que, quand il s'était levé, il l'avait fourré sous d'autres documents. Eh bien, voilà ce que j'ai trouvé, mon cher, regarde un peu. »

Et elle me tendit une feuille de papier à lettre à moitié couverte d'écriture, mais si chargée de ratures que certains passages étaient indéchiffrables.

Pauvre vieux ! Dès les premières lignes, on pouvait deviner ce qu'il écrivait et à qui, c'était une lettre à Natacha, à sa Natacha bien-aimée. Il commençait sur un ton chaleureux et tendre ; il lui pardonnait et la rappelait auprès de lui. Il était difficile de déchiffrer toute la lettre, d'une écriture gauche et heurtée, avec quantité de mots biffés. On voyait seulement que le sentiment ardent qui l'avait forcé à prendre la plume et à écrire les premières lignes, pleines d'effusion, s'était transformé brusquement : le vieux commençait à faire des reproches a sa fille, il lui dépeignait son crime sous des couleurs vives, lui rappelait avec indignation son entêtement, l'accusait de manquer de cœur, de n'avoir peut-être pas une seule fois pensé à ce qu'elle faisait à ses parents. Il menaçait de la châtier et de la maudire pour son orgueil et terminait en exigeant qu'elle revînt immédiatement à la maison avec docilité et qu'alors, seulement, après une nouvelle vie, soumise et exemplaire « au sein de sa famille », ils accepteraient peut-être de lui pardonner. On voyait qu'au bout de quelques lignes, il avait considéré ce premier sentiment généreux comme une faiblesse, en avait eu honte, et enfin avait ressenti les affres de l'orgueil offensé et en était venu au courroux et aux menaces. La bonne vieille se tenait devant moi, les bras croisés, attendant avec angoisse ce que j'allais lui dire, après ma lecture.

Je lui dis franchement ma façon de voir. Cela se ramenait à ceci : le vieillard n'avait plus la force de vivre sans Natacha, et l'on pouvait avancer avec certitude qu'une réconciliation prochaine était une nécessité ; mais, malgré tout, tout dépendait des circonstances. Je lui dis que je supposais que l'issue défavorable du procès l'avait fortement abattu et ébranlé, sans parler de la blessure faite à son amour-propre par le triomphe du prince et de l'indignation qu'avait soulevée en lui une pareille solution. Dans ces moments-là, l'âme cherche irrésistiblement des marques de sympathie, et c'est alors qu'il s'était souvenu plus que jamais de celle qu'il aimait par-dessus tout. Enfin, il était possible aussi (puisqu'il était au courant de tout ce que faisait Natacha) qu'il eût entendu dire qu'Aliocha allait bientôt abandonner sa fille. Il avait pu comprendre à quel point elle souffrait en ce moment et combien elle avait besoin de consolation. Mais cependant il n'avait pu se dominer, parce qu'il se jugeait offensé et humilié par sa fille. Il s'était sans doute dit qu'elle ne viendrait néanmoins pas à lui la première ; que, peut-être, elle ne pensait même pas à eux et n'éprouvait pas le besoin d'une réconciliation. C'est ce qu'il a dû penser, dis-je en concluant mon exposé, et c'est pourquoi il n'a pas achevé sa lettre ; peut-être que de tout cela sortiront encore de nouvelles offenses, qui seront ressenties encore plus vivement que les premières, et qui sait si la réconciliation ne sera pas différée encore longtemps…

La vieille pleurait en m'écoutant. Enfin, lorsque je lui dis qu'il me fallait absolument aller chez Natacha et que j'étais en retard, elle se secoua et me dit qu'elle avait oublié LE PRINCIPAL. En sortant la lettre de dessous un tas de papiers, elle avait, par mégarde, renversé dessus un encrier. En effet, tout un coin était noir d'encre et Anna Andréievna avait une peur horrible que le vieux ne s'aperçût, à cette tache, qu'on avait fouillé dans ses papiers en son absence et que sa femme avait lu sa lettre à Natacha. Sa crainte n'était que trop fondée ; unique-

ment parce que nous connaissions son secret, il pouvait, de honte et de dépit, redoubler d'animosité et s'entêter par orgueil à ne pas pardonner.

Mais, après avoir réfléchi à la question, je persuadai la vieille de ne pas s'inquiéter. Il avait interrompu sa lettre dans un tel état de trouble qu'il pouvait ne pas se souvenir de tous les détails, et il penserait sans doute qu'il avait lui-même maculé ce papier et l'avait oublié. Lorsque je l'eus réconfortée de la sorte, nous remîmes avec précaution la lettre à sa place, et l'idée me vint, en m'en allant, de lui parler sérieusement de Nelly. Il me semblait que la pauvre orpheline abandonnée dont la mère avait été elle aussi maudite par son père, pouvait, par le récit triste et tragique de sa vie et de la mort de sa mère, toucher le vieux et émouvoir sa générosité. Son cœur était préparé, il était mûr : le chagrin causé par l'absence de sa fille commençait à l'emporter sur son orgueil et sur son amour-propre blessé. Il ne manquait plus qu'une impulsion, une occasion favorable, et cette occasion pouvait être amenée par Nelly. La vieille m'écouta avec grande attention. L'espoir, l'enthousiasme animaient son visage. Elle se mit tout de suite à me faire des reproches : pourquoi ne lui avais-je pas dit cela depuis longtemps ? Elle me questionna avec impatience sur Nelly et termina par la promesse solennelle de demander elle-même à son mari de prendre l'enfant à la maison. Elle aimait déjà sincèrement Nelly, déplorant qu'elle fût malade, m'interrogea sur elle, me força à prendre pour elle un pot de confitures qu'elle courut chercher dans le garde-manger, et m'apporta cinq roubles-argent, supposant que je n'avais pas de quoi payer le docteur ; comme je les refusais, elle put à peine se calmer et se tranquillisa en apprenant que Nelly avait besoin de vêtements et de linge, et que, par conséquent, elle pouvait lui être utile autrement. Elle se mit à fouiller aussitôt dans son coffre, et à déplier toutes ses robes, choisissant celles qu'elle pouvait donner à l'orpheline.

Je partis chez Natacha. En montant le dernier étage qui, comme je l'ai dit, était en spirale, j'aperçus devant sa porte un homme qui s'apprêtait à frapper, mais qui s'arrêta en m'entendant. Enfin, vraisemblablement après un moment d'hésitation, il renonça à son projet et revint sur ses pas. Je me heurtai à lui sur la dernière marche et quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je reconnus Ikhméniev ! L'escalier était très obscur, même en plein jour. Il s'effaça contre le mur, pour me laisser passer, et je me rappelle l'éclat étrange de ses yeux, fixés sur moi avec insistance. Il me sembla qu'il avait rougi ; du moins, il parut terriblement confus et même éperdu.

« Hé, Vania, mais c'est toi ! dit-il d'une voix mal assurée : j'allais voir quelqu'un…, un scribe…, toujours pour mon affaire…, il vient de s'installer par ici, mais je crois que ce n'est pas dans cette maison. Je me suis trompé. Adieu. »

Et il descendit rapidement l'escalier.

Je décidai de ne rien dire pour l'instant à Natacha de cette rencontre, mais de lui en parler dès qu'elle resterait seule, après le départ d'Aliocha. Pour l'instant, elle était si abattue que, même si elle comprenait toute la portée de cet incident, elle ne pourrait l'accueillir et le sentir comme elle le ferait plus tard, lorsqu'elle aurait surmonté son chagrin et son désespoir. Nous n'en n'étions pas là.

J'aurais pu retourner chez les Ikhméniev et j'en avais grande envie, mais je n'y allai point. Il me semblait qu'il serait pénible au vieux de me voir ; il pouvait même penser que j'étais accouru exprès, à la suite de notre rencontre. Je ne me rendis chez eux que le surlendemain ; le vieux était triste, mais il me reçut avec assez d'aisance et me parla uniquement affaires.

« Dis-moi, chez qui allais-tu l'autre jour, si haut, tu te souviens, nous nous sommes rencontrés, quand était-ce donc ?

avant-hier, il me semble, me demanda-t-il brusquement, d'un ton négligent, mais en détournant les yeux.

– Un de mes amis habite dans cette maison, répondis-je en détournant moi aussi les yeux.

– Ah ! Et moi, je cherchais un scribe, Astafiev ; on m'avait indiqué cette maison…, je me suis trompé… Mais je te parlais de mon affaire au Sénat, on a décidé…, etc. »

Il rougit quand il recommença à parler de SON AFFAIRE.

Je racontai tout le jour même à Anna Andréievna, pour lui faire plaisir, et je la suppliai, entre autres, de ne pas le regarder avec un air particulier, de ne pas soupirer, de ne pas faire d'allusions, en un mot, de ne lui laisser voir sous aucun prétexte qu'elle était au courant de cette dernière initiative. Elle fut si étonnée et si joyeuse qu'au début même elle ne me crut pas. De son côté, elle me raconta qu'elle avait déjà fait allusion à Nelly, mais que Nikolaï Serguéitch avait gardé le silence, alors qu'auparavant c'était lui qui insistait pour prendre l'enfant chez eux. Nous décidâmes que le lendemain elle lui poserait la question carrément, sans préambule ni insinuations. Mais le lendemain, nous étions tous deux dans une terrible inquiétude.

Dans la matinée, Ikhméniev avait eu une entrevue avec un fonctionnaire qui s'occupait de son procès. Celui-ci lui avait dit qu'il avait vu le prince et que le prince, bien qu'il gardât Ikhménievka, avait décidé, PAR SUITE DE CERTAINES CIRCONSTANCES DE FAMILLE, d'indemniser le vieillard en lui rendant les dix mille roubles. Le vieux était accouru aussitôt chez moi, terriblement troublé : ses yeux étincelaient de fureur. Il m'appela, Dieu sait pourquoi, dans l'escalier, et me somma de me rendre immédiatement chez le prince afin de le provoquer en duel. Je fus si frappé que je ne pus tout de suite rassembler mes esprits. J'essayai de le raisonner. Mais il était dans un tel

état de rage qu'il se trouva mal. Je courus lui chercher un verre d'eau : lorsque je revins, il n'était plus là.

Le lendemain, je me rendis chez lui, mais il était sorti : il disparut pendant trois jours.

Ce ne fut que le surlendemain que nous apprîmes tout. De chez moi, il s'était précipité chez le prince, ne l'avait pas trouvé et lui avait laissé un billet dans lequel il lui disait que le fonctionnaire lui avait rapporté ses paroles, qu'il les considérait comme une mortelle offense, et le prince comme un lâche ; qu'en conséquence il le provoquait en duel, en lui conseillant de ne pas se récuser s'il ne voulait pas être déshonoré publiquement.

Anna Andréievna me dit qu'il était rentré dans un tel état d'agitation et de désarroi qu'il avait dû se coucher. Il s'était montré très tendre, mais avait à peine répondu à ses questions ; on voyait qu'il attendait quelque chose avec une impatience fiévreuse. Le lendemain matin, une lettre était arrivée par la poste : après l'avoir lue, il avait poussé un cri et s'était pris la tête à deux mains. Anna Andréievna avait cru mourir d'épouvante. Il avait aussitôt saisi son chapeau, sa canne, et était sorti en courant.

La lettre venait du prince. En termes secs, brefs et polis, il informait Ikhméniev qu'il n'avait nul compte à rendre à personne des paroles qu'il avait dites au fonctionnaire. Que bien qu'il plaignît beaucoup Ikhméniev d'avoir perdu son procès, il ne pouvait, à son grand regret, trouver juste que le perdant eût le droit, pour se venger, de provoquer son adversaire en duel. Qu'en ce qui concernait le « déshonneur public » dont on le menaçait, il priait Ikhméniev de ne pas s'en inquiéter car il n'y aurait aucune sorte de déshonneur public et il ne pouvait y en avoir ; que sa lettre serait immédiatement transmise à qui de

droit et que la police préventive, saurait prendre des mesures aptes à garantir l'ordre.

Ikhméniev courut immédiatement chez le prince, la lettre la main. Il était encore absent ; mais le vieux sut par son valet de chambre que le prince se trouvait sans doute à ce moment chez le comte N… Sans plus réfléchir, il se rendit chez le comte. Le portier l'avait arrêté, alors qu'il gravissait déjà l'escalier. Au dernier stade de l'exaspération, le vieux l'avait frappé avec sa canne. On l'avait aussitôt appréhendé, traîné sur le perron et remis à la police, qui l'avait conduit au commissariat. On fit un rapport au comte. Mais lorsque le prince qui se trouvait là eut expliqué à ce vieillard libertin que c'était ce même Ikhméniev, père de Nathalia Nikolaievna (or le prince avait plus d'une fois rendu des services au comte dans des affaires DE CE GENRE), ce grand seigneur n'avait fait qu'en rire et avait passé du courroux à la clémence : il avait ordonné de rendre la liberté à Ikhméniev, mais on ne l'avait relâché que le surlendemain, en lui disant (sur ordre du prince, sans doute) que c'était le prince lui-même qui avait intercédé pour lui auprès du comte.

Le vieux était rentré chez lui comme fou, s'était jeté sur son lit et était resté toute une heure sans faire un mouvement ; enfin, il s'était levé, et, à l'effroi d'Anna Andréievna ; lui avait déclaré solennellement qu'il maudissait sa fille À TOUT JAMAIS et lui retirait sa bénédiction paternelle.

Anna Andréievna fut saisie d'épouvante, mais il fallait porter secours au vieillard : toute la journée et toute la nuit, presque inconsciente, elle lui avait prodigué ses soins, lui bassinant les tempes avec du vinaigre et lui appliquant des compresses de glace. Il avait la fièvre et il délirait. Je ne les quittai que sur les trois heures du matin. Cependant, dans la matinée, Ikhméniev s'était levé et était venu chez moi chercher Nelly. J'ai déjà raconté la scène qui s'était produite entre lui et Nelly ; cette scène l'avait ébranlé définitivement. Une fois revenu chez lui, il

s'était couché. Tout ceci se passait le vendredi saint, jour fixé pour l'entrevue entre Katia et Natacha, la veille du départ d'Aliocha. J'assistai à cette entrevue ; elle avait eu lieu le matin, assez tôt, avant l'arrivée du vieux chez moi et avant la première fuite de Nelly.

VI

Aliocha était venu une heure à l'avance, pour prévenir Natacha. Quant à moi, j'étais arrivé juste au moment où la voiture de Katia s'arrêtait devant la porte. Katia était avec sa vieille dame de compagnie française, qui, après de longues supplications de Katia et de longues hésitations, avait accepté de l'accompagner et même de la laisser monter seule chez Natacha, à la condition que ce fût avec Aliocha ; elle-même resta à attendre dans la voiture. Katia m'appela, et, sans descendre, me pria de lui appeler Aliocha. Je trouvai Natacha en larmes ; Aliocha pleurait aussi. Quand elle apprit que Katia était déjà là, elle se leva, essuya ses larmes et, toute troublée, se plaça en face de la porte. Ce matin-là, elle était vêtue de blanc. Ses cheveux châtains lissés et attachés sur la nuque par un gros nœud. J'aimais beaucoup cette coiffure. Quand elle vit que j'étais resté avec elle, Natacha me pria d'aller moi aussi à la rencontre de ses invités.

« Je n'ai pas pu venir plus tôt ! me dit Katia en montant l'escalier On m'espionnait sans cesse, c'était affreux. J'ai mis quinze jours à décider Mme Albert, enfin, elle a accepté. Et vous, et vous, Ivan Petrovitch, vous n'êtes pas venu une seule fois me voir ! Je ne pouvais pas non plus vous écrire, et je n'en avais pas envie, car on ne peut rien expliquer par lettre. Et j'avais tellement besoin de vous voir… Mon Dieu, comme mon cœur bat !…

– L'escalier est raide, répondis-je.

– Oui…, c'est peut-être aussi l'escalier… Mais, qu'en pensez-vous : Natacha ne va-t-elle pas être fâchée contre moi ?

– Non, pourquoi donc ?

– Oui…, évidemment…, pourquoi ? Je vais voir cela tout de suite ; à quoi bon vous le demander… »

Je lui donnai le bras. Elle était très pâle et semblait avoir peur. Au dernier détour, elle s'arrêta pour reprendre haleine, mais elle jeta un regard sur moi et monta d'un pas décidé.

Elle s'arrêta encore une fois à la porte et me dit à voix basse : « Je vais entrer tout simplement et je lui dirai que j'avais tellement confiance en elle que je suis venue sans aucune crainte… D'ailleurs, pourquoi est-ce que je dis cela, je suis convaincue que Natacha est la créature la plus noble qui existe. N'est-ce pas vrai ? »

Elle entra timidement, comme une coupable, et jeta un regard pénétrant sur Natacha qui lui sourit aussitôt. Alors Katia s'avança vivement vers elle, lui prit les deux mains et appuya ses lèvres fraîches sur les lèvres de Natacha. Ensuite, sans avoir encore dit un seul mot à Natacha, elle se tourna d'un air sérieux, sévère même, vers Aliocha et le pria de nous laisser seuls une demi-heure.

« Ne te fâche pas, Aliocha, ajouta-t-elle, mais il faut que je m'entretienne avec Natacha de choses très graves que tu ne dois pas entendre. Sois raisonnable, laisse-nous. Vous, Ivan Petrovitch, restez. Il faut que vous entendiez toute notre conversation.

– Asseyons-nous, dit-elle à Natacha lorsque Aliocha fut sorti ; je vais me mettre là, en face de vous. Je voudrais d'abord vous regarder. »

Elle s'assit presque en face de Natacha et, pendant quelques instants, la regarda attentivement. Natacha avait un sourire contraint.

« J'ai déjà vu votre photographie, dit Katia. Aliocha me l'a montrée.

– Eh bien, est-ce que je ressemble à mon portrait ?

– Vous êtes mieux, répondit Katia d'un ton sérieux et résolu. Et je pensais bien que vous étiez mieux.

– Vraiment ? Et moi je vous regarde aussi. Comme vous êtes belle !

– Qu'est-ce que vous dites ? Moi !... Mon amie ! ajouta-t-elle en saisissant d'une main tremblante la main de Natacha, et toutes deux se turent à nouveau, se contemplant mutuellement. Écoutez, mon ange, reprit Katia, nous n'avons qu'une demi-heure à passer ensemble ; Mme Albert y a déjà consenti très difficilement, et nous avons beaucoup de choses à nous dire... Je voudrais... Il faut que..., ah je vais vous le demander tout simplement : vous aimez beaucoup Aliocha ?

– Oui, beaucoup.

– S'il en est ainsi..., si vous l'aimez beaucoup..., vous devez désirer aussi son bonheur..., ajouta-t-elle timidement et à voix basse.

– Oui, je désire qu'il soit heureux...

– C'est cela..., seulement voilà la question : ferai-je son bonheur ? Ai-je vraiment le droit de parler ainsi parce que je vous l'enlève ? S'il vous semble, et nous allons en décider maintenant, qu'il doive être plus heureux avec vous...

– C’est déjà décidé, chère Katia, vous voyez bien vous-même que tout est décidé », répondit Natacha à voix basse et elle baissa la tête. Il lui était visiblement pénible de poursuivre cet entretien.

Katia s’était sans doute préparée à une longue explication sur le thème suivant qui ferait le plus sûrement le bonheur d’Aliocha et laquelle d’entre elles devrait s’effacer ? Mais, après la réponse de Natacha, elle comprit tout de suite que tout était déjà décidé depuis longtemps et qu’il était désormais inutile d’en parler. Ses jolies lèvres entrouvertes, elle contemplait Natacha d’un air triste et perplexe, et gardait sa main dans la sienne.

« Et vous, vous l’aimez beaucoup ? lui demanda soudain Natacha.

– Oui. Je voulais aussi vous demander, et c’est pour cela que je suis venue : pourquoi l’aimez-vous ?

– Je ne sais pas, répondit Natacha, et une impatience amère se fit sentir dans sa réponse.

– Le trouvez-vous intelligent ? lui demanda Katia.

– Non, je l’aime comme ça, tout simplement…

– Moi aussi. J’ai pitié de lui en quelque sorte.

– Moi aussi, répondit Natacha.

– Que faire maintenant ? Et comment a-t-il pu vous laisser pour moi, je ne comprends pas ! s’écria Katia. Maintenant que je vous ai vue ! Natacha ne répondit pas, elle tenait ses yeux fixés au sol. Katia se tut un instant et, brusquement, se levant, prit

Natacha sans mot dire dans ses bras. Toutes deux, enlacées, fondirent en larmes. Katia s'assit sur le bras du fauteuil de Natacha, la tenant serrée contre elle, et se mit à lui baiser les mains.

– Si vous saviez comme je vous aime ! dit-elle en pleurant. Nous serons comme des sœurs, nous nous écrirons…, et je vous aimerai toujours…, je vous aimerai tellement, tellement…

– Vous a-t-il parlé de notre mariage, au mois de juin ? demanda Natacha.

– Oui. Et il m'a dit que vous aviez accepté. Mais c'était seulement COMME ÇA, pour le consoler, n'est-ce pas ?

– Bien sûr.

– Je l'ai compris. Je l'aimerai beaucoup, Natacha, et je vous écrirai tout. Il va sans doute être bientôt mon mari ; nous nous y acheminons. Et ils le disent tous. Chère Natacha, maintenant, vous allez retourner…, chez vous ? »

Natacha ne lui répondit pas, mais elle l'embrassa sans mot dire avec affection.

« Soyez heureux ! dit-elle.

– Et…, vous…, vous aussi, dit Katia. À ce moment la porte s'ouvrit et Aliocha entra. Il n'avait pas pu, il n'avait pas eu la force d'attendre une demi-heure et, les voyant pleurant dans les bras l'une de l'autre, il tomba à genoux, épuisé, devant les deux jeunes femmes.

– Pourquoi pleures-tu ? lui dit Natacha ; parce que tu me quittes ? Mais ce n'est pas pour longtemps ! Tu reviendras au mois de juin !

– Et vous vous marierez, se hâta de dire Katia à travers ses larmes pour réconforter Aliocha.

– Mais je ne peux pas, je ne peux pas te laisser même un jour, Natacha. Je mourrai sans toi…, tu ne sais pas combien tu m'es chère maintenant ! Surtout maintenant. !

– Eh bien, voici ce que tu vas faire, lui dit Natacha en s'animant tout à coup. La comtesse doit s'arrêter quelque temps à Moscou, n'est-ce pas ?

– Oui, une huitaine de jours, appuya Katia.

– Huit jours ! C'est parfait : tu les accompagneras demain à Moscou, cela ne te prendra qu'une journée et tu reviendras aussitôt ici. Quand il leur faudra partir de là-bas, nous nous dirons adieu tout à fait, pour un mois, et tu retourneras les rejoindre à Moscou.

– Mais oui… Et ainsi vous passerez quelques jours de plus ensemble », s'écria Katia transportée, en échangeant avec Natacha un regard lourd de sens.

Je ne peux décrire l'enthousiasme d'Aliocha à ce nouveau projet. Il fut soudain soulagé ; le visage illuminé de joie, il embrassa Natacha, baisa la main de Katia, m'embrassa. Natacha le regardait avec un sourire triste, mais Katia ne put y tenir. Elle me lança un regard étincelant, embrassa Natacha et se leva pour s'en aller. Comme par un fait exprès, à ce moment, la gouvernante française envoya un domestique prier de mettre fin au plus vite à l'entrevue, car la demi-heure convenue était déjà écoulée.

Natacha se leva. L'une en face de l'autre, se tenant par les mains, elles semblaient vouloir faire passer dans leur regard tout ce qui s'était amassé dans leur cœur.

« Nous ne nous reverrons plus jamais, dit Katia.

– Plus jamais, Katia, répondit Natacha.

– Alors, disons-nous adieu. Elles s'embrassèrent.

– Ne me maudissez pas, lui dit tout bas Katia, et moi…, toujours…, soyez sûre…, qu'il sera heureux… Partons, Aliocha, conduis-moi, dit-elle rapidement en lui prenant le bras.

– Vania ! me dit Natacha, harassée d'émotion et de fatigue, lorsqu'ils furent sortis, va avec eux et… ne reviens pas : Aliocha va rester avec moi jusqu'à huit heures ; après il doit s'en aller. Et je resterai seule… Viens vers neuf heures. Je t'en prie ! »

Lorsqu'à neuf heures (après l'incident de la tasse cassée), laissant Nelly avec Alexandra Semionovna, j'arrivai chez Natacha, elle était seule et m'attendait avec impatience. Mavra nous apporta le samovar. Natacha me versa du thé, s'assit sur le divan et me fit asseoir près d'elle.

« Tout est fini, dit-elle en me regardant fixement (jamais je n'oublierai ce regard). Notre amour a pris fin. En six mois ! Et pour toute la vie, ajouta-t-elle en me serrant la main (la sienne était brûlante). » Je lui conseillai de s'habiller chaudement et de se coucher.

« Tout de suite, Vania, tout de suite, mon bon ami. Laisse-moi parler, me souvenir un peu… Maintenant je suis comme brisée… Demain, à dix heures, je le verrai pour la dernière fois…, POUR LA DERNIÈRE FOIS !

– Natacha, tu as la fièvre, tu vas être prise de frissons ; épargne-toi.

– Quoi ? Il y a une demi-heure que je t'attends, Vania, depuis qu'il est parti, et à quoi crois-tu que je pensais, à quel sujet crois-tu que je m'interrogeais ? Je me demandais si je l'avais aimé ou non et ce qu'avait été notre amour. Cela te paraît drôle que je me demande cela seulement maintenant ?

– Calme-toi, Natacha…

– Vois-tu, Vania, j'ai découvert que je ne l'aimais pas comme un égal, comme une femme aime habituellement un homme. Je l'ai aimé comme…, presque comme une mère. Il me semble même qu'il n'existe pas sur terre d'amour où tous deux s'aiment comme des égaux, qu'en penses-tu ? »

Je la regardais avec inquiétude, craignant qu'elle n'eût un violent accès de fièvre. Elle semblait entraînée : elle éprouvait le besoin de parler ; elle disait de temps en temps des mots sans suite, parfois même mal articulés. J'étais anxieux.

« Il était à moi, poursuivit-elle. Presque dès la première fois que je l'ai rencontré, j'ai éprouvé le besoin irrésistible qu'il soit À MOI, tout de suite, et qu'il ne regarde personne, ne connaisse personne que moi, moi seule… Katia avait raison, tout à l'heure ; je l'aimais justement comme s'il me faisait pitié… J'ai toujours désiré ardemment, et c'était une torture quand je restais seule, qu'il soit parfaitement heureux et pour toujours. Je n'ai jamais pu regarder calmement son visage (tu connaissais son expression) : PERSONNE D'AUTRE NE POUVAIT AVOIR CETTE EXPRESSION, et quand il riait, je me sentais glacée, je frissonnais… C'est vrai !

– Natacha, écoute…

– On disait, m'interrompit-elle, et toi aussi, tu le disais, qu'il n'avait pas de caractère, et que son intelligence n'était pas plus développée que celle d'un enfant. Eh bien, c'était cela que j'aimais le plus en lui…, le croiras-tu ? Je ne sais pas, d'ailleurs, si j'aimais uniquement cela : je l'aimais tout entier, tout simplement, et s'il avait été tant soit peu, différent, s'il avait eu du caractère ou s'il avait été intelligent, peut-être que je ne l'aurais pas aimé autant. Je vais t'avouer une chose, Vania ; tu te rappelles que nous nous sommes disputés, il y a trois mois, lorsqu'il a été chez cette…, comment s'appelle-t-elle, chez cette Minna… Je le savais, je l'avais fait surveiller, et je souffrais horriblement, mais en même temps j'éprouvais un sentiment agréable…, je ne sais pas pourquoi…, la seule pensée qu'il s'amusait…, ou bien non, ce n'était pas cela c'était l'idée que lui aussi courait les filles, qu'il était allé chez Minna, comme un GRAND, avec les autres GRANDS ! Je… Quel plaisir j'avais trouvé dans cette querelle…, et à lui pardonner ensuite…, oh ! mon bien-aimé ! »

Elle me regarda en face et eut un rire étrange. Ensuite, elle devint songeuse, elle paraissait revivre des souvenirs. Et elle resta longtemps ainsi, le sourire aux lèvres, absorbée dans le passé.

« J'adorais lui parler, Vania, reprit-elle. Sais-tu : quand il me laissait seule, je me promenais dans ma chambre, j'étais dans les transes, je pleurais, et en même temps, je me disais parfois : « Plus il sera coupable envers moi, mieux cela vaudra… » Oui ! Et je m'imaginais toujours qu'il était un petit garçon : j'étais assise, il mettait sa tête sur mes genoux, il s'endormait, et je passais doucement ma main sur ses cheveux, je le caressais… C'est toujours ainsi que je me le représentais, quand il n'était pas là… Écoute, Vania, ajouta-t-elle brusquement, quel charme que cette Katia ! »

Il me semblait qu'elle faisait exprès d'envenimer sa blessure, qu'elle éprouvait le besoin de se désespérer, de souffrir…

Cela arrive si souvent lorsque le cœur a subi une perte trop douloureuse !

« Je crois que Katia peut le rendre heureux, poursuivit-elle. Elle a du caractère, elle parle comme si elle était convaincue, et elle est si sérieuse, si grave avec lui, elle lui parle toujours de choses intelligentes, comme une grande personne. Et ce n'est qu'une enfant ! Elle est délicieuse ! Oh puissent-ils être heureux ! Je souhaite, je souhaite qu'ils le soient !

Et des larmes et des sanglots s'échappèrent soudain de son cœur. Pendant toute une demi-heure, elle ne put ni se ressaisir ni se calmer.

Natacha, cher ange ! Dès ce soir-là, malgré son propre chagrin, elle put prendre part à mes soucis, lorsque, voyant qu'elle était un peu plus calme, ou plutôt fatiguée, et pensant la distraire, je lui parlai de Nelly… Nous nous séparâmes tard ce soir-là ; j'attendis qu'elle s'endormît, et, en partant, je priai Mavra de ne pas quitter de toute la nuit sa maîtresse malade.

« Oh ! m'écriai-je en rentrant chez moi, vivement la fin de ces souffrances ! D'une manière ou de l'autre, pourvu que cela se fasse vite ! »

Le lendemain matin, à neuf heures précises, j'étais déjà chez Natacha. Aliocha arriva en même temps que moi…, pour lui dire adieu. Je ne parlerai pas de cette scène, je ne veux pas en rappeler le souvenir. Natacha s'était sans doute promis de se dominer, de paraître gaie, insouciante, mais elle n'y parvint pas. Elle serra convulsivement Aliocha dans ses bras. Elle lui parla peu, mais le contempla longuement, avec insistance ; elle avait un regard souffrant, égaré. Elle buvait avidement chacune de ses paroles, et semblait ne rien comprendre de ce qu'il lui disait. Je me souviens qu'il lui demanda de lui pardonner et cet amour et tout ce qu'il lui avait fait souffrir, ses trahisons, son amour

pour Katia, son départ… Il disait des phrases sans suite, les larmes l'étouffaient. Tout à coup, il se mettait à la consoler, lui disait qu'il ne partait que pour un mois, cinq semaines au plus, qu'il reviendrait au début de l'été, qu'ils se marieraient, que son père leur donnerait son consentement, et enfin, surtout, qu'il reviendrait de Moscou le surlendemain, qu'ils passeraient encore quatre jours ensemble, qu'ils ne se quittaient donc que pour un jour…

Chose étrange, il était parfaitement convaincu qu'il disait la vérité et qu'il reviendrait sans faute le surlendemain… Pourquoi alors pleurait-il et se tourmentait-il tellement ?

Enfin, la pendule sonna onze heures. Je le persuadai à grand-peine de s'en aller le train pour Moscou partait à midi juste. Il ne lui restait qu'une heure. Natacha me dit ensuite qu'elle ne se souvenait pas du dernier regard qu'elle lui avait jeté. Elle se signa, l'embrassa, et, se couvrant le visage de ses mains, revint précipitamment dans sa chambre. Il me fallut conduire Aliocha jusqu'à sa voiture, sinon il serait sûrement revenu sur ses pas et n'aurait jamais pu redescendre l'escalier.

« Tout mon espoir est en vous, me dit-il, en descendant. Vania, mon ami ! Je suis coupable envers toi et jamais je n'ai mérité ton amitié, mais sois un frère pour moi jusqu'à la fin : aime-la, ne l'abandonne pas, écris-moi tout, avec le plus de détails possible, le plus longuement possible. Après-demain, je serai de retour, sans faute ! Mais écris-moi quand je serai parti ! »

Je le fis asseoir sur son drojki.

« À après-demain ! me cria-t-il, déjà en route. Sans faute ! »

Le cœur me manquait tandis que je remontais chez Natacha. Elle était debout au milieu de la chambre, les bras croisés, et elle me regardait d'un air indécis, comme si elle ne me reconnaissait pas. Ses cheveux défaits retombaient de côté ; son regard trouble errait. Mavra, tout éperdue, se tenait sur le pas de la porte et la regardait avec épouvante.

Soudain les yeux de Natacha se mirent à étinceler.

« Ah ! c'est toi ! toi ! me cria-t-elle. Il ne reste plus que toi maintenant. Tu le haïssais ! Tu n'as jamais pu lui pardonner mon amour… Maintenant, te voilà de nouveau près de moi ! Eh bien, tu viens encore pour me CONSOLER, m'exhorter à retourner chez mon père qui m'a abandonnée et maudite. Je le savais déjà hier, il y a deux mois déjà que je le sais !… Je ne veux pas, je ne veux pas ! Moi aussi, je les maudis… Va-t'en, je ne peux pas te voir ! Va-t'en, va-t'en ! »

Je compris qu'elle délirait et que ma vue éveillait en elle une colère folle : il devait en être ainsi et je jugeai que le mieux était de m'éloigner. Je m'assis sur la première marche de l'escalier et… attendis. De temps en temps, je me levais, ouvrais la porte, appelais Mavra et la questionnais : Mavra pleurait.

Une demi-heure s'écoula ainsi. Je ne peux dépeindre ce que j'éprouvai pendant ce temps. Mon cœur défaillait et succombait à une souffrance infinie. Tout à coup, la porte s'ouvrit, et Natacha, en chapeau et en pèlerine, se précipita dans l'escalier. Elle semblait absente et elle me dit elle-même plus tard qu'elle se rappelait à peine ce moment et ne savait ni où elle voulait aller ni dans quelle intention.

Je n'avais pas eu le temps de me lever et de me cacher qu'elle m'aperçut soudain et s'arrêta devant moi sans un mouvement, comme frappée par la foudre. « Je m'étais tout à coup rappelé, me dit-elle par la suite, que j'avais pu te chasser, toi,

mon ami, mon frère, mon sauveur, insensée et cruelle que j'étais ! Et lorsque je t'ai aperçu, malheureux, offensé par moi, attendant sur mon escalier que je te rappelle, grand Dieu ! si tu savais, Vania, ce que j'ai éprouvé ! Il me sembla qu'on me perçait le cœur… »

« Vania ! Vania ! cria-t-elle, en me tendant la main ; tu es là !… » et elle tomba dans mes bras.

Je la soutins et la portai dans sa chambre. Elle était évanouie. « Que faire ? me dis-je. Elle va sans doute avoir un grave accès de fièvre. »

Je résolus de courir chez le docteur : il fallait étouffer la maladie. Je pouvais faire vite : mon vieil Allemand restait habituellement chez lui jusqu'à deux heures. Je courus chez lui, après avoir supplié Mavra de ne quitter Natacha ni une minute ni une seconde et de ne la laisser aller nulle part. Dieu me vint en aide ; un peu plus, et je n'aurais pas trouvé mon vieil ami. Je le rencontrai dans la rue, au moment où il sortait. En un clin d'œil, je le fis monter dans mon fiacre et, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, nous retournions déjà chez Natacha.

Oui, Dieu me vint en aide ! Pendant mon absence, il s'était produit un événement qui aurait pu tuer Natacha, si le docteur et moi n'étions arrivés à temps. Un quart d'heure à peine après mon départ, le prince était entré chez elle. Il revenait tout droit de la gare où il avait accompagné les voyageurs. Cette visite était certainement concertée depuis longtemps. Natacha me raconta après qu'au premier moment elle n'avait même pas été étonnée de voir le prince. « J'avais l'esprit confus », me dit-elle.

Il s'assit en face d'elle, la regardant d'un air affectueux et compatissant.

« Chère enfant, lui dit-il en soupirant ; je comprends votre chagrin ; je savais combien cet instant vous serait pénible, et c'est pourquoi je me suis fait, un devoir de vous rendre visite. Consolez-vous, si vous le pouvez, par la pensée qu'en renonçant à Aliocha, vous avez fait son bonheur. Mais vous savez cela mieux que moi, puisque vous vous êtes résolue à un acte héroïque…

– J'étais assise et j'écoutais, me dit Natacha ; mais au début, je ne le comprenais pas bien. Je me souviens seulement qu'il me regardait sans arrêt. Il a pris ma main et l'a serrée. Cela semblait lui être très agréable. J'étais tellement peu présente que je n'ai même pas songé à lui retirer ma main.

– Vous avez compris, poursuivit-il, qu'en devenant la femme d'Aliocha vous pouviez éveiller en lui de la haine à votre égard, et vous avez eu assez de noble fierté pour le reconnaître et décider de…, mais je ne suis pas venu pour vous faire des compliments. Je voulais seulement vous faire savoir que vous n'auriez jamais de meilleur ami que moi. Je compatis à votre chagrin et je vous plains. J'ai pris part malgré moi à toute cette affaire mais…, j'ai accompli mon devoir. Votre noble cœur le comprendra et me pardonnera… J'ai souffert plus que vous, croyez-moi.

– C'est assez, prince, dit Natacha. Laissez-moi en paix !

– Certainement, je vais m'en aller, répondit-il, mais je vous aime comme une fille, et vous me permettrez de venir vous voir. Considérez-moi désormais comme votre père et si je puis vous être utile…

– Je n'ai besoin de rien, laissez-moi, l'interrompit à nouveau Natacha.

– Je sais, vous êtes fière… Mais je vous parle sincèrement, du fond du cœur. Qu'avez-vous l'intention de faire maintenant ? Vous réconcilier avec vos parents ? Ce serait très heureux, mais votre père est injuste, orgueilleux et despotique ; pardonnez-moi, mais c'est vrai. Dans votre maison, vous ne trouverez maintenant que des reproches et de nouvelles souffrances… Cependant, il faut que vous soyez indépendante et mon devoir, mon devoir le plus sacré est de prendre soin de vous et de vous aider. Aliocha m'a supplié de ne pas vous abandonner et d'être votre ami. Et à part moi, il y a des gens qui vous sont profondément dévoués. Vous m'autoriserez, je l'espère, à vous présenter le comte N… Il a un cœur excellent, c'est un parent à nous, et je puis même dire que c'est le bienfaiteur de toute notre famille ; il a fait beaucoup pour Aliocha. Aliocha le respectait et l'aimait. C'est un homme puissant, très influent, un vieillard déjà, et une jeune fille peut fort bien le recevoir. Je lui ai déjà parlé de vous. Il peut vous établir et, si vous le voulez, vous procurer une très bonne place…, chez un de ses parents. Je lui ai depuis longtemps expliqué franchement toute notre affaire et il s'est si bien laissé entraîner par ses bons et nobles sentiments qu'il m'a demandé lui-même de vous être présenté le plus vite possible… C'est un homme qui sympathise avec tout ce qui est beau, croyez-m'en, c'est un généreux et respectable vieillard, capable d'apprécier le mérite ; tout dernièrement encore, il s'est conduit de la façon la plus chevaleresque au cours d'un incident avec votre père. »

Natacha se redressa, comme si on l'avait, mordue. Maintenant, elle le comprenait.

« Laissez-moi, allez-vous en, tout de suite ! s'écria-t-elle.

– Mais, ma chère, vous oubliez que le comte peut être utile aussi à votre père…

– Mon père n'acceptera rien de vous. Allez-vous me laisser ! s'écria à nouveau Natacha.

– Oh ! mon Dieu, comme vous êtes méfiante et impatiente Je n'ai pas mérité cela, dit le prince en regardant autour de lui avec une certaine inquiétude ; en tout cas, vous me permettrez, poursuivit-il en sortant une grosse liasse de sa poche, vous me permettrez de vous laisser ce témoignage de ma sympathie et en particulier de la sympathie du comte N…, qui m'a incité à faire cette démarche. Ce paquet contient dix mille roubles. Attendez, mon amie, reprit-il, en voyant que Natacha se levait d'un air courroucé ; écoutez-moi patiemment jusqu'au bout : vous savez que votre père a perdu son procès : ces dix mille roubles sont pour le dédommager de…

– Partez, s'écria Natacha, partez avec votre argent ! Je vous perce à jour…, vous êtes un personnage ignoble, ignoble, ignoble ! »

Le prince se leva, pâle de fureur.

Il était venu vraisemblablement reconnaître les lieux, voir quelle était la situation, et il comptait fermement sur l'effet que produiraient ces dix mille roubles sur Natacha sans ressources et abandonnée de tous… Abject et grossier, il avait plus d'une fois rendu service au comte N…, vieillard sensuel, dans des affaires de ce genre. Mais il haïssait Natacha et, voyant que l'affaire ne se concluait pas, il changea aussitôt de ton et, avec une joie mauvaise, il se hâta de la blesser AFIN AU MOINS DE NE PAS PARTIR LES MAINS VIDES.

« Ce n'est pas bien de vous fâcher ainsi, mon enfant, dit-il d'une voix qui tremblait un peu du désir impérieux de voir au plus vite l'effet de son injure, ce n'est pas bien du tout. On vous offre une protection, et vous relevez votre petit nez… Vous ne savez pas que vous devriez m'être reconnaissante ; il y a long-

temps que j'aurais pu vous faire mettre dans une maison de correction, comme père d'un jeune homme débauché et dépouillé par vous et je ne l'ai pas fait…, hé ! hé ! hé ! »

Mais nous entrions déjà. Ayant entendu sa voix depuis la cuisine, j'avais arrêté le docteur une seconde et écouté la dernière phrase du prince. Puis un éclat de rire hideux avait retenti en même temps que l'exclamation désespérée de Natacha : « Oh ! mon Dieu ! » J'ouvris alors la porte et me jetai sur lui.

Je lui crachai à la figure et le souffletai de toutes mes forces. Il voulut se précipiter sur moi, mais, voyant que nous étions deux, il s'enfuit, après avoir repris sur la table la liasse de billets. Oui, il fit cela : je l'ai vu moi-même. Je m'élançai à sa poursuite avec un rouleau à pâtisserie que je pris sur la table de la cuisine… Lorsque je rentrai dans la chambre, le docteur soutenait Natacha qui se débattait et s'efforçait de lui échapper, comme dans une attaque de nerfs. Il nous fallut longtemps pour la calmer ; enfin, nous parvînmes à l'étendre sur son lit ; elle délirait.

« Docteur, qu'est-ce qu'elle a ? demandai-je, mort de terreur.

– Attendez, me répondit-il ; il me faut encore observer et réfléchir…, mais c'est une mauvaise affaire. Cela peut même se terminer par un accès de fièvre chaude… D'ailleurs, nous allons prendre nos mesures… »

Mais une autre idée s'était déjà emparée de moi. Je suppliai le docteur de rester encore deux ou trois heures auprès de Natacha et lui fis promettre de ne pas la quitter un seul instant. Il me donna sa parole et je courus chez moi.

Nelly était assise dans un coin, sombre et agitée, et me regarda d'un air bizarre ; je devais sans doute avoir l'air moi-même assez étrange.

Je lui pris les mains, m'assis sur le divan, la fis mettre à genoux à côté de moi et l'embrassai tendrement. Elle devint toute rouge.

« Nelly, mon ange ! lui dis-je ; veux-tu être notre salut ? Veux-tu nous sauver tous ? »

Elle me regarda avec perplexité.

« Nelly ! Tout notre espoir est en toi ! il y a un père : tu l'as vu et tu le connais ; il a maudit sa fille et est venu hier te demander de prendre la place de son enfant. Maintenant cette fille, Natacha (tu m'as dit que tu l'aimais !), est abandonnée par celui qu'elle aimait et pour qui elle avait quitté son père. C'est le fils de ce prince qui est venu un soir chez moi, tu te souviens, et qui t'a trouvée seule ; tu t'es enfuie pour ne plus le voir et tu as été malade ensuite... Tu le connais ! C'est un méchant homme !

– Je sais, répondit Nelly ; elle tressaillit et devint toute pâle.

– Oui, c'est un méchant homme. Il déteste Natacha parce que son fils, Aliocha, voulait l'épouser. Aliocha est parti aujourd'hui et une heure après, son père était déjà chez Natacha : il l'a insultée, l'a menacée de la faire mettre dans une maison de correction et s'est moqué d'elle. Me comprends-tu, Nelly ? »

Ses yeux noirs étincelèrent, mais elle les baissa aussitôt.

« Je comprends, murmura-t-elle d'une voix presque indistincte.

– Maintenant, Natacha est seule, malade ; je l'ai laissée avec notre docteur, et je suis accouru près de toi. Écoute, Nelly : allons chez le père de Natacha ; tu ne l'aimes pas, tu ne voulais pas aller chez lui, mais nous allons y aller ensemble. Quand nous entrerons, je lui dirai que maintenant tu veux bien venir chez eux et leur tenir lieu de fille. Le vieux est malade, parce qu'il a maudit Natacha et parce que le père d'Aliocha l'a encore mortellement offensé ces jours derniers. Pour l'instant, il ne veut même pas entendre parler de sa fille, mais il l'aime, il l'aime, Nelly, et il désire se réconcilier avec elle ; je le sais ; je sais tout cela C'est sûr !... M'entends-tu, Nelly ?

– Oui », prononça-t-elle, toujours à voix basse. Tout en lui parlant, je versais des larmes abondantes. Elle me jetait des regards timides.

« Crois-tu ce que je te dis ?

– Oui.

– Alors, nous allons y aller, je t'amènerai chez eux, ils t'accueilleront en te comblant de caresses et commenceront à te poser des questions. Je dirigerai la conversation de façon qu'ils t'interrogent sur ton passé, sur ta mère, sur ton grand-père. Raconte-leur tout comme tu me l'as raconté. Dis-leur tout, simplement et sans rien cacher. Tu leur diras comment un méchant homme a abandonné ta mère, comment elle est morte dans le sous-sol de la Boubnova, comment vous alliez par les rues, toi et ta mère, demander l'aumône, ce qu'elle t'a dit et ce qu'elle t'a demandé en mourant. Parle-leur aussi de ton grand-père. Dis qu'il ne voulait pas pardonner à ta mère, qu'elle t'a envoyée le chercher avant de mourir, pour qu'il vienne lui pardonner, qu'il a refusé et... qu'elle est morte. Dis-leur tout, tout ! Pendant que tu feras ton récit, le vieux sentira tout cela dans son cœur. Car il sait qu'Aliocha a quitté sa fille aujourd'hui, qu'elle est humiliée, outragée, sans secours, sans défense, exposée aux insultes de

son ennemi. Il sait tout cela…, Nelly ! Sauve Natacha ! Viens, veux-tu ?

– Oui », répondit-elle ; elle respirait difficilement et elle me jeta un regard étrange, prolongé et scrutateur ; on y voyait quelque chose qui ressemblait à un reproche et je sentais cela au fond de moi-même.

Mais je ne pouvais abandonner mon projet. J'y croyais trop. Je pris Nelly par la main et nous sortîmes. Il était déjà plus de deux heures de l'après-midi. Le ciel était couvert. Ces derniers temps, il faisait chaud et étouffant ; on entendait au loin les premiers grondements de tonnerre du printemps. Le vent balayait par rafales la poussière des rues.

Nous montâmes dans un fiacre. Pendant tout le trajet, Nelly garda le silence : de temps en temps, elle me regardait de ce même air étrange et énigmatique. Sa poitrine se soulevait, et, comme je la tenais serrée contre moi, je sentais dans ma main son petit cœur battre comme s'il voulait s'échapper.

VII

Le chemin me parut interminable. Enfin, nous arrivâmes et j'entrai, le cœur défaillant, chez mes vieux amis. Je ne savais pas comment je sortirais de cette maison, mais je savais que coûte que coûte je devais en sortir avec le pardon de Natacha et une réconciliation.

Il était déjà quatre heures. Les vieux étaient seuls, comme d'habitude. Nikolaï Serguéitch était déprimé et malade ; il reposait sur sa chaise longue, pâle et faible, la tête enveloppée d'un mouchoir. Anna Andréievna, assise à côté de lui, lui bassinait de temps en temps les tempes avec du vinaigre, et ne cessait de le contempler d'un air interrogateur et souffrant ; ceci semblait inquiéter et indisposer le vieillard. Il se taisait obstinément et elle n'osait pas rompre le silence. Notre arrivée imprévue les frappa tous deux. Anna Andréievna prit peur en m'apercevant avec Nelly, et les premières minutes nous regarda comme si elle se sentait brusquement coupable.

« Je vous ai amené ma Nelly, leur dis-je en entrant. Elle a bien réfléchi et c'est elle-même qui a voulu venir chez vous. Accueillez-la et aimez-la… »

Le vieux me jeta un regard soupçonneux ; ce seul regard laissait déjà deviner qu'il savait tout, qu'il savait que Natacha était maintenant seule, abandonnée, outragée peut-être. Il avait grande envie de pénétrer la secrète raison de notre arrivée et il nous regardait tous deux d'un air interrogateur. Nelly, tremblante, serrait ma main dans la sienne, et tenait ses yeux fixés au sol ; de temps en temps seulement, elle jetait autour d'elle

des regards craintifs, comme un petit animal pris au piège. Mais Anna Andréievna se ressaisit bientôt ; elle se jeta vers Nelly, l'embrassa, la caressa, se mit même à pleurer et la fit asseoir avec des gestes tendres à côté d'elle, sans lâcher sa main. Nelly la regardait de côté avec une curiosité mêlée d'étonnement.

Mais lorsqu'elle eut bien caressé Nelly et l'eut fait asseoir à côté d'elle, la brave vieille ne sut plus que faire et se mit à me regarder d'un air de naïve attente. Nikolaï Serguéitch fronça les sourcils, il n'était pas loin de deviner pourquoi j'avais amené Nelly. Voyant que je remarquais sa mine mécontente et son front soucieux, il porta sa main à sa tête et me dit brusquement :

« J'ai mal à la tête, Vania. »

Nous étions toujours assis en silence ; je ne savais par où commencer. La pièce était sombre ; un gros nuage noir s'avançait et l'on entendit de nouveau dans le lointain un coup de tonnerre.

« Le tonnerre est venu tôt, cette année, dit le vieux. Et je me souviens qu'en trente-sept, on l'avait entendu encore plus tôt. »

Anna Andréievna poussa un soupir.

« Si on allumait le samovar ? » proposa-t-elle timidement. Mais personne ne lui répondit, et elle se tourna vers Nelly.

« Comment t'appelles-tu, ma jolie ? » lui demanda-t-elle.

Nelly dit son nom d'une voix faible et baissa les yeux encore davantage. Le vieux la regardait fixement.

« C'est Elena, n'est-ce pas ? reprit la vieille en s'animant.

– Oui, répondit Nelly, et il y eut de nouveau une minute de silence.

– Ma sœur Prascovia Andréievna avait une nièce qui s'appelait Elena, dit Nikolaï Serguéitch. On l'appelait aussi Nelly, je me souviens.

– Et alors, ma petite, tu n'as plus ni père, ni mère, ni parents ? demanda à nouveau Anna Andréievna.

– Non, murmura Nelly, rapidement et d'un ton craintif.

– C'est ce qu'on m'a dit. Y a-t-il longtemps que ta maman est morte ?

– Non, il n'y a pas longtemps.

– Pauvre petite chérie, pauvre petite orpheline » reprit la vieille en la regardant avec compassion. Nikolaï Serguéitch, dans son impatience, tambourinait des doigts sur la table.

« Ta mère était étrangère ? C'est bien ce que vous m'avez dit, Ivan Petrovitch ? » dit la vieille, continuant ses questions timides.

Nelly me jeta un regard furtif de ses yeux noirs, comme pour m'appeler au secours. Sa respiration était lourde et inégale.

« Sa mère était la fille d'un Anglais et d'une Russe, commençai-je, elle était donc plutôt russe ; Nelly est née à l'étranger.

– Alors sa mère était partie avec son mari à l'étranger ? »

Nelly devint subitement toute rouge. Anna Andréievna devina aussitôt qu'elle avait fait un pas de clerc, et tressaillit sous le regard courroucé du vieux. Il la fixa d'un air sévère et se détourna vers la fenêtre.

« Sa mère a été trompée par un homme méchant et lâche, dit-il en se tournant soudain vers Anna Andréievna. Elle était partie avec lui de la maison de ses parents et avait confié l'argent de son père à son amant ; celui-ci le lui avait extorqué par ruse ; il l'a emmenée à l'étranger où il l'a volée et abandonnée. Il s'est trouvé un brave homme qui est resté près d'elle et l'a aidée jusqu'à sa mort. Et lorsqu'il est mort, il y a deux ans, elle est revenue chez son père. C'est bien ce que tu m'as raconté, Vania ? » me demanda-t-il d'un ton tranchant.

Nelly, au comble de l'agitation, se leva et voulut se diriger vers la porte.

« Viens ici, Nelly, dit le vieux, en lui tendant enfin la main. Assieds-toi, ici, à côté de moi, là ! » Il se pencha, l'embrassa sur le front et lui caressa doucement la tête. Nelly se mit à trembler…, mais se domina. Anna Andréievna, tout attendrie, pleine d'une espérance radieuse, regardait son Nikolaï Serguéitch cajoler l'orpheline.

« Je sais, Nelly, que ce méchant homme, méchant et immoral, a perdu ta mère, et je sais aussi qu'elle aimait et respectait son père », dit le vieux avec émotion, continuant à caresser la tête de Nelly et ne résistant pas à nous lancer ce défi. Une légère rougeur envahit ses joues pâles ; il évitait de nous regarder.

« Maman aimait grand-père plus que grand-père ne l'aimait, dit Nelly timidement mais avec fermeté, en s'appliquant aussi à ne regarder personne.

– Comment le sais-tu ? lui demanda rudement, le vieillard qui ne se contenait pas plus qu'un enfant, et qui semblait avoir honte de son impatience.

– Je le sais, répondit Nelly, d'un ton brusque. Il n'a pas voulu recevoir maman et…, il l'a chassée. »

Je voyais que Nikolaï Serguéitch voulait dire quelque chose, répliquer, par exemple, que le vieux avait eu des raisons sérieuses de ne pas recevoir sa fille, mais il nous regarda et se tut.

« Et où avez-vous habité, lorsque ton grand-père a refusé de vous revoir ? demanda Anna Andréievna qui, brusquement, s'entêtait à poursuivre l'entretien dans cette voie.

– Quand nous sommes arrivées, nous avons cherché grand-père pendant longtemps, répondit Nelly, mais nous n'arrivions pas à le trouver. Maman m'a dit alors que grand-père était autrefois très riche et qu'il voulait construire une fabrique, mais que maintenant il était très pauvre, parce que celui avec qui maman était partie lui avait pris tout l'argent de grand-père et ne le lui avait pas rendu. C'est elle-même qui m'a dit cela.

– Hum ! fit le vieux.

– Et elle m'a dit encore, poursuivit Nelly, s'animant de plus en plus et semblant vouloir répondre à Nikolaï Serguéitch tout en s'adressant à Anna Andréievna : elle m'a dit que grand-père était très fâché contre nous ; que c'était elle qui était coupable envers lui et qu'elle n'avait plus que lui au monde. Elle pleurait en me disant cela… Avant que nous arrivions, elle m'a dit : « Il ne me pardonnera pas à moi, mais peut-être qu'en te voyant, il t'aimera et me pardonnera à cause de toi. » Maman m'aimait beaucoup, elle m'embrassait en me disant cela, et elle avait très

peur d'aller voir grand-père. Elle m'avait appris à prier pour lui et elle priait aussi pour lui, et elle me racontait comment elle vivait autrefois avec grand-père et qu'il l'aimait beaucoup, plus que tout au monde. Le soir, elle lui jouait du piano ou lui faisait la lecture et grand-père l'embrassait et lui donnait beaucoup de cadeaux…, tout le temps, il lui faisait des cadeaux ; une fois même, ils se sont disputés, le jour de la fête de maman, parce que grand-père croyait que maman ne savait pas quel cadeau il allait lui faire, et maman le savait depuis longtemps. Maman voulait des boucles d'oreilles, et grand-père avait fait exprès de lui faire croire qu'il lui donnerait une broche ; et quand il lui a donné les boucles d'oreilles et qu'il a vu que maman savait déjà ce que c'était, il s'est fâché et il ne lui a pas parlé pendant une demi-journée ; mais après, il est venu lui-même l'embrasser et lui demander pardon…

Nelly se laissait entraîner par son récit et une rougeur avivait ses joues pâles.

On voyait que la maman avait parlé plus d'une fois avec sa petite Nelly de ses jours heureux d'antan ; assise dans un coin de son sous-sol, tenant dans ses bras et embrassant sa petite fille (la seule consolation qui lui restât) et pleurant sur elle, elle ne soupçonnait point quel écho ses récits trouvaient dans le cœur maladivement impressionnable et précocement mûr de l'enfant.

Mais Nelly, toute à ses souvenirs, sembla se ressaisir soudain ; elle jeta autour d'elle un regard méfiant et s'arrêta. Le vieux plissa le front et se remit à tambouriner sur la table ; une petite larme se montra aux yeux d'Anna Andréievna, qu'elle essuya en silence de son mouchoir.

« Maman était très malade quand elle est arrivée ici, poursuivit Nelly d'une voix sourde ; elle avait mal à la poitrine. Nous

avons cherché longtemps grand-père et nous n'avons pas pu le trouver : nous avions loué un coin dans un sous-sol.

– Un coin, malade comme elle l'était ! s'écria Anna Andréievna.

– Oui…, répondit Nelly. Maman était pauvre. Elle me disait, ajouta-t-elle en s'animant, que ce n'était pas un péché d'être pauvre, mais que c'en était un d'être riche et d'offenser les autres…, et que Dieu la punissait.

– C'est à Vassili-Ostrov que vous vous étiez installées ? Chez la Boubnova ? » demanda le vieux, en se tournant vers moi et en s'efforçant de prendre un ton indifférent. Il avait posé cette question comme si cela le gênait de rester assis sans mot dire.

« Non, nous avons d'abord habité rue des Bourgeois, répondit Nelly. C'était très sombre et très humide, reprit-elle après s'être tue un instant : maman est tombée très malade, mais elle se levait encore. Je lui lavais son linge et elle pleurait. Il y avait aussi une vieille femme, la veuve d'un capitaine, qui habitait avec nous et aussi un fonctionnaire en retraite qui rentrait toujours ivre et qui criait et faisait du tapage toutes les nuits. J'avais très peur de lui. Maman me prenait dans son lit et me serrait contre elle, et elle-même tremblait tandis que le fonctionnaire criait et jurait. Un jour, il a voulu battre la femme du capitaine qui était très vieille et qui marchait avec une canne. Maman a eu pitié d'elle et a pris sa défense ; alors il a frappé maman, et je me suis jetée sur lui… »

Nelly s'arrêta. Ce souvenir l'avait troublée ; ses yeux se mirent à étinceler.

« Seigneur mon Dieu ! » s'écria Anna Andréievna, captivée par le récit ; elle ne quittait pas des yeux Nelly qui s'adressait surtout à elle.

« Alors, maman est sortie, poursuivit Nelly, et elle m'a emmenée. C'était pendant le jour. Nous avons marché dans la rue jusqu'au soir et maman ne faisait que pleurer, et elle me tenait par la main. J'étais très fatiguée ; nous n'avions rien mangé ce jour-là. Maman se parlait tout le temps à elle-même et me répétait : « Reste pauvre, Nelly, et quand je serai morte, n'écoute rien ni personne. Ne va chez personne : reste seule, pauvre, et travaille, et si tu ne trouves pas de travail, demande l'aumône, mais ne va jamais CHEZ EUX. » Comme nous traversions une rue, à la nuit tombante, maman s'est écriée tout à coup « Azor ! Azor ! » et un grand chien tout pelé a couru vers maman en glapissant et s'est jeté sur elle ; maman est devenue toute pâle, a poussé un cri, et est tombée à genoux devant un grand vieillard qui marchait avec une canne et regardait à terre. C'était grand-père. Il était tout maigre et mal habillé. C'était la première fois que je le voyais. Il a eu l'air effrayé, lui aussi, il a pâli, et quand il a vu que maman était à genoux devant lui et lui étreignait les jambes, il s'est dégagé, l'a repoussée, a frappé le trottoir avec sa canne et s'est éloigné rapidement. Azor est resté, encore ; il gémissait et léchait le visage de maman, puis il a couru après grand-père, a attrapé le pan de son habit et l'a tiré en arrière, mais grand-père lui a donné un coup de canne. Azor est revenu encore une fois près de nous, mais grand-père l'a appelé ; alors il est parti, toujours en gémissant. Maman restait par terre, elle était comme morte ; les gens s'étaient rassemblés autour de nous et les agents sont venus. Moi, je pleurais et j'essayais de relever maman. Enfin, elle s'est mise debout, elle a regardé autour d'elle et elle est partie à ma suite. Je l'ai ramenée à la maison. Les gens nous ont regardées longtemps en hochant la tête…

Nelly s'arrêta pour respirer et reprendre des forces. Elle était blême, mais une résolution brillait dans son regard. On voyait qu'elle avait décidé, enfin, de TOUT dire. Il y avait même en elle à cet instant quelque chose de provocant.

« Quoi ! fit Nikolaï Serguéitch d'une voix mal assurée et maussade, ta mère avait offensé son père, il avait le droit de la repousser…

– C'est ce que maman m'a, dit, répliqua Nelly d'un ton incisif ; pendant que nous rentrions, elle me disait : « C'est ton grand-père, Nelly, je suis coupable envers lui, il m'a maudite, et c'est pourquoi Dieu me punit maintenant. » Tout ce soir-là et les jours suivants, elle a répété cela tout le temps. Quand elle parlait, on aurait dit qu'elle n'avait plus sa raison… »

Le vieux se taisait.

« Et ensuite, vous avez changé de logement ? demanda Anna Andréievna, qui continuait à pleurer sans bruit.

– Cette nuit-là, maman est tombée malade ; la femme du capitaine a trouvé un logement chez la Boubnova, et nous sommes allées nous y installer le surlendemain avec elle ; une fois arrivée, maman s'est couchée et elle est restée trois semaines dans son lit : c'est moi qui la soignais. Nous n'avions plus du tout d'argent ; la femme du capitaine nous a aidées, ainsi qu'Ivan Alexandrytch.

– Le fabricant de cercueils, dis-je pour expliquer.

– Quand maman s'est levée et a commencé à marcher, elle m'a parlé d'Azor. »

Nelly s'interrompit. Le vieux avait l'air content que la conversation tombât sur Azor.

« Qu'est-ce qu'elle t'a dit d'Azor ? demanda-t-il en se courbant davantage encore dans son fauteuil, comme pour nous dérober complètement son visage.

– Elle me parlait tout le temps de grand-père, répondit Nelly ; même malade, elle ne faisait que me parler de lui, et quand elle avait le délire aussi. Et lorsqu'elle a commencé à aller mieux, elle s'est mise à me raconter de nouveau comment elle vivait autrefois…, et elle m'a parlé d'Azor : un jour, dans la campagne, elle a vu des gamins qui traînaient Azor au bout d'une corde pour le noyer dans une rivière ; elle leur a donné de l'argent pour le racheter. Grand-père a beaucoup ri quand il a vu Azor. Mais Azor s'est sauvé. Maman s'est mise à pleurer ; grand-père a eu peur, et a dit qu'il donnerait cent roubles à celui qui lui rendrait Azor. Deux jours après, on le lui a ramené ; grand-père a donné cent roubles et depuis ce jour-là il a commencé à aimer Azor. Maman l'aimait tellement qu'elle le prenait dans son lit. Elle m'a raconté qu'autrefois Azor se promenait dans les rues avec des comédiens, qu'il savait présenter les armes, porter un singe sur son dos, faire l'exercice avec un fusil, et encore beaucoup d'autres choses… Et quand maman a quitté grand-père, grand-père a gardé Azor avec lui, et il se promenait toujours avec lui ; aussi, quand maman a vu Azor dans la rue, elle a tout de suite deviné que grand-père était là aussi… »

Le vieux qui, visiblement, espérait qu'Azor ferait diversion, se renfrognait de plus en plus. Il ne posait plus de questions.

« Et tu n'as pas revu ton grand-père ? demanda Anna Andréievna.

– Si, quand maman a commencé à aller mieux, je l'ai rencontré encore une fois. J'allais chercher du pain : tout à coup, j'ai vu un homme avec Azor, je l'ai regardé et j'ai reconnu grand-père. Je me suis rangée contre le mur pour le laisser passer.

Grand-père m'a regardée longtemps, longtemps, il était si effrayant que j'ai eu peur de lui, puis il a passé ; Azor m'avait reconnue et il s'est mis à sauter autour de moi et à me lécher les mains. Je suis vite rentrée à la maison, et, en me retournant, j'ai vu grand-père qui entrait dans la boulangerie. Alors je me suis dit qu'il allait sûrement poser des questions : j'ai eu encore plus peur et quand je suis arrivée à la maison je n'ai rien dit à maman, pour qu'elle ne retombe pas malade. Le lendemain, je ne suis pas allée chez le boulanger : j'ai dit que j'avais mal à la tête ; quand j'y suis retournée, deux jours après, je n'ai rencontré personne, mais j'avais tellement peur que j'ai couru tant que j'ai pu. Et, le lendemain encore, brusquement, comme je tournais le coin, j'ai vu grand-père et Azor devant moi. Je me suis sauvée, j'ai tourné dans une autre rue et je suis entrée dans la boutique par une autre porte ; mais je me suis de nouveau heurtée brusquement à lui, et j'ai été tellement effrayée que je suis restée là, sans pouvoir bouger. Grand-père m'a regardée longtemps comme l'autre fois, puis il m'a caressé la tête, m'a pris la main et m'a emmenée ; Azor nous suivait en remuant la queue. Alors, j'ai vu que grand-père ne pouvait plus se tenir droit, il s'appuyait sur une canne et ses mains tremblaient. Il m'a conduite près d'un marchand qui était au coin et qui vendait dans la rue du pain d'épice et des pommes. Il m'a acheté un coq et un poisson en pain d'épice, un bonbon et une pomme ; en cherchant l'argent dans son porte-monnaie, ses mains tremblaient tellement qu'il a laissé tomber une pièce de cinq kopeks ; je la lui ai ramassée. Il me l'a donnée avec les pains d'épice, il m'a caressé les cheveux, toujours sans rien dire, et il est parti chez lui.

« Alors je suis rentrée, j'ai tout raconté à maman et je lui ai dit que d'abord j'avais peur de grand-père et que je me cachais quand je le voyais. Maman ne m'a pas crue au début, puis ensuite elle a été si contente que tout ce soir-là elle m'a posé des questions, en m'embrassant et en pleurant, et quand je lui eus tout raconté, elle m'a dit de ne plus jamais avoir peur de grand-

père, qu'il m'aimait, puisqu'il était venu exprès pour me voir. Et elle m'a dit d'être gentille avec grand-père et de lui parIer. Le lendemain matin, elle m'a envoyée plusieurs fois faire des courses, pourtant je lui avais dit que grand-père ne venait que le soir. Elle marchait derrière moi et s'est cachée au coin de la rue ; le lendemain aussi, mais grand-père n'est pas venu. Ces jours-là, il pleuvait, maman a pris froid en sortant avec moi et a dû se recoucher.

« Grand-père est revenu huit jours après ; il m'a encore acheté un poisson et une pomme, mais il ne me disait toujours rien. Quand il est parti, je l'ai suivi sans faire de bruit, car je m'étais dit à l'avance que je chercherais à savoir où il habitait pour le dire à maman. Je marchais derrière lui de l'autre côté de la rue, pour qu'il ne me voie pas. Il habitait loin, pas là où il a habité après et où il est mort, mais dans la rue aux Pois, au troisième étage d'une grande maison. Je suis rentrée tard. Maman était très inquiète, car elle ne savait pas où j'étais. Quand je le lui ai dit, elle a été de nouveau très contente, et elle voulait aller chez grand-père dès le lendemain ; mais le lendemain elle a réfléchi, elle a eu peur d'y aller, et elle a hésité pendant trois jours. Ensuite, elle m'a appelée et m'a dit : « Écoute, Nelly, je suis malade maintenant, et je ne peux pas sortir, mais j'ai écrit une lettre à ton grand-père, va le trouver et donne-lui la lettre. Tu le regarderas pendant qu'il la lira et tu feras attention à ce qu'il dira et à ce qu'il fera ; puis tu te mettras à genoux, tu l'embrasseras et tu lui demanderas de pardonner à ta maman… » Maman, pleurait beaucoup en m'embrassant ; elle m'a signée avant que je parte, a prié, m'a fait mettre à genoux devant l'icône avec elle, et malgré sa maladie m'a accompagnée jusqu'à la porte de la maison. Quand je me retournais, elle était toujours là à me suivre des yeux…

« Je suis arrivée chez grand-père et j'ai ouvert la porte : le crochet n'était pas mis. Grand-père était assis à sa table et mangeait du pain et des pommes de terre ; Azor était à côté de lui, et

le regardait manger en remuant la queue. Dans cet appartement-là aussi, les fenêtres étaient étroites et sombres et il n'y avait qu'une table et qu'une chaise. Il vivait seul. Je suis entrée : il a eu si peur qu'il est devenu tout pâle et s'est mis à trembler. Moi aussi, j'ai eu peur et je n'ai rien dit, je me suis seulement approchée de la table et j'y ai posé la lettre. Quand grand-père a vu la lettre, il a été si en colère qu'il s'est levé brusquement, a pris sa canne et l'a brandie au-dessus de ma tête, mais il ne m'a pas frappée ; il m'a conduite dans l'antichambre et m'a poussée dehors. Je n'avais pas encore descendu la première volée de marches qu'il a rouvert la porte et m'a jeté la lettre non décachetée. Je suis rentrée et j'ai tout raconté à maman. Elle s'est alitée de nouveau… »

VIII

À ce moment, un coup de tonnerre assez violent retentit et de grosses gouttes de pluie vinrent frapper les vitres ; la chambre était plongée dans l'obscurité. La vieille se signait comme si elle avait peur. Nous nous étions tous arrêtés brusquement.

« Cela va passer », dit le vieux en jetant un coup d'œil vers les fenêtres ; puis il se leva et arpenta la chambre de long en large. Nelly le suivait du regard. Elle était en proie à une agitation extrême anormale. Je le voyais mais elle semblait éviter de me regarder.

« Et après ? » demanda le vieux, en se rasseyant dans son fauteuil.

Nelly jeta autour d'elle un regard craintif.

« Tu n'as plus revu ton grand-père ?

– Si…

– Oui, oui, continue, ma belle, continue, appuya Anna Andréievna.

– Pendant trois semaines, je ne l'ai pas vu, reprit Nelly, jusqu'à l'hiver. Puis l'hiver est venu et la neige est tombée. Quand j'ai rencontré de nouveau grand-père, au même endroit, j'ai été très contente…, parce que maman était triste qu'il ne vienne plus. Quand je l'ai vu, j'ai fait exprès de passer sur l'autre

trottoir, pour qu'il voie que je le fuyais. Je me suis retournée et j'ai vu que grand-père marchait vite pour me rattraper, puis il s'est mis à courir et à crier : « Nelly, Nelly ! » Azor courait aussi derrière lui. Cela m'a fait pitié et je me suis arrêtée. Grand-père s'est approché, m'a prise par la main et m'a emmenée, et quand il a vu que je pleurais, il s'est arrêté, m'a regardée, s'est penché et m'a embrassée. Alors il s'est aperçu que j'avais de mauvais souliers et m'a demandé si je n'en avais pas d'autres. Je me suis dépêchée de lui dire que maman n'avait pas du tout d'argent et que nos logeurs nous donnaient à manger par pitié. Grand-père n'a rien dit, mais il m'a conduite au marché, m'a acheté des souliers et m'a dit de les mettre tout de suite, puis il m'a emmenée chez lui, dans la rue aux Pois ; avant, il est entré dans une boutique où il a acheté un gâteau et deux bonbons et, quand nous sommes arrivés, il m'a dit de manger le gâteau et m'a regardée pendant que je le mangeais, puis il m'a donné les bonbons. Azor a posé sa patte sur la table, pour demander du gâteau, je lui en ai donné, et grand-père s'est mis à rire. Ensuite, il m'a attirée près de lui, m'a caressé la tête et m'a demandé si j'avais appris quelque chose et ce que je savais. Je le lui ai dit, alors il m'a ordonné de venir chez lui dès que je pourrais, chaque jour, à trois heures, et qu'il me donnerait des leçons. Ensuite, il m'a dit de regarder par la fenêtre jusqu'à ce qu'il me dise de me retourner. Je l'ai fait, mais j'ai tourné tout doucement la tête et j'ai vu qu'il décousait le coin de son oreiller et qu'il en retirait quatre roubles-argent. Puis il me les a apportés en me disant : « C'est pour toi seule. » J'allais les prendre, mais j'ai réfléchi et je lui ai dit : « Si c'est pour moi seule, je ne les prendrai pas. » Grand-père s'est mis tout à coup en colère et m'a dit : « Bon, comme tu veux, prends-les et va-t'en. » Il ne m'a pas embrassée avant que je parte.

Quand je suis rentrée à la maison, j'ai tout raconté à maman ; mais maman allait de plus en plus mal. Un étudiant, qui venait chez le marchand de cercueils, soignait maman et lui faisait prendre des remèdes.

« J'allais souvent chez grand-père : maman me l'avait ordonné. Grand-père avait acheté un Nouveau Testament et une géographie et il me donnait des leçons ; il me racontait quels pays il y avait dans le monde, quelles gens y vivaient, et il me disait le nom des mers, et ce qu'il y avait avant, et comment le Christ nous avait pardonné à tous. Lorsque je lui posais moi-même des questions, il était très content ; alors, je lui ai posé souvent des questions, et il me racontait tout ; il me parlait souvent de Dieu. Quelquefois, au lieu de travailler, nous jouions avec Azor ; Azor s'était mis à m'aimer beaucoup, je lui avais appris à sauter par-dessus un bâton, et grand-père riait et me caressait les cheveux. Il riait rarement. Il y avait des jours où il parlait beaucoup, puis il se taisait brusquement et restait assis, comme endormi, mais il avait les yeux ouverts. Il restait comme ça jusqu'au soir, et le soir il avait l'air si effrayant, et si vieux… Ou bien, quand j'arrivais, il était assis sur une chaise, en train de réfléchir, et il n'entendait rien, Azor était couché à côté de lui. J'attendais, j'attendais et je toussais ; grand-père ne me regardait toujours pas. Alors je m'en allais. À la maison, maman m'attendait dans son lit, et je lui racontais tout, et la nuit venait que j'étais encore à lui raconter et elle à écouter ce que je lui disais de grand-père : ce qu'il avait fait ce jour-là, les histoires qu'il m'avait racontées, et ce qu'il m'avait donné comme leçon. Et quand je lui disais que je faisais sauter Azor par-dessus un bâton et que grand-père riait, elle se mettait aussi à rire tout à coup, riait pendant longtemps, toute joyeuse, et me faisait recommencer, puis elle priait. Je me disais toujours : « Comment se fait-il donc que maman aime tant grand-père, et que lui ne l'aime pas ? » Quand je suis arrivée chez grand-père, la fois suivante, je lui ai dit combien maman l'aimait. Il m'a écoutée jusqu'au bout, d'un air furieux, et sans dire un mot ; alors, je lui, ai demandé pourquoi maman l'aimait tellement et me posait toujours des questions sur lui, alors que lui ne m'en posait jamais sur elle. Grand-père s'est fâché et m'a mise à la porte ; je suis restée un moment derrière la porte, il l'a rouverte brusquement

et m’a rappelée, mais il était toujours en colère et ne disait rien. Quand nous avons commencé à lire le Nouveau Testament, je lui ai demandé encore une fois pourquoi il ne voulait pas pardonner à maman, puisque Jésus-Christ avait dit : « Aimez-vous les uns les autres et pardonnez les offenses » ? Alors il s’est levé tout à coup et s’est mis à crier que c’était maman qui m’avait appris cela, puis il m’a poussée dehors une seconde fois en me disant de ne jamais revenir chez lui. Et je lui ai dit que maintenant je ne voudrais plus non plus venir chez lui et je suis partie… Et le lendemain, grand-père a déménagé…

– J’avais dit que la pluie cesserait vite. C’est fini, voilà le soleil…, tu vois, Vania », me dit Nikolaï Serguéitch en se tournant vers la fenêtre.

Anna Andréievna le regarda d’un air irrésolu, et soudain l’indignation brilla dans les yeux de la bonne vieille, jusque-là douce et effarouchée. Elle prit sans mot dire la main de Nelly et fit asseoir la petite fille sur ses genoux.

« Raconte, mon ange, lui dit-elle, je t’écouterai. Que ceux qui ont le cœur dur… »

Elle n’acheva pas et fondit en larmes. Nelly me lança un regard interrogateur ; elle semblait perplexe et effrayée. Le vieux me regarda, haussa les épaules, mais se détourna immédiatement.

« Continue, Nelly, dis-je.

– Pendant trois jours, je ne suis pas allée chez grand-père, reprit Nelly : à ce moment-là, maman est allée plus mal. Nous n’avions plus du tout d’argent, nous ne pouvions plus acheter de médicaments, et nous ne mangions rien, car nos logeurs eux non plus n’avaient rien, et ils ont commencé à nous reprocher de vivre à leurs crochets. Alors, le troisième jour, je me suis le-

vée et je me suis habillée. Maman m'a demandé où j'allais. Je lui ai dit que j'allais demander de l'argent à grand-père et maman a été contente, car je lui avais raconté qu'il m'avait chassée et je lui avais dit que je ne voulais plus aller chez lui et maman pleurait et me suppliait d'y retourner. Là-bas, on m'a dit que grand-père avait déménagé et je suis allée dans sa nouvelle maison. Quand je suis entrée, il s'est levé brusquement, s'est jeté sur moi, a tapé du pied, mais je lui ai dit tout de suite que maman était très malade, qu'il nous fallait cinquante kopeks pour les remèdes et que nous n'avions rien à manger. Grand-père s'est mis à crier, m'a poussée dans l'escalier et a fermé la porte derrière moi. Mais pendant qu'il me mettait dehors, je lui ai dit que je resterais dans l'escalier et que je ne m'en irais pas avant qu'il me donne de l'argent. Et je me suis assise dans l'escalier. Un instant après, il a ouvert la porte, a vu que j'étais là, et l'a refermée. Puis un long moment s'est écoulé ; il a encore ouvert la porte, et l'a refermée en m'apercevant. Il a recommencé souvent. Enfin, il est sorti avec Azor, a fermé la porte et il est passé devant moi sans me dire un mot. Je ne lui ai rien dit non plus et je suis restée assise jusqu'au soir.

– Ma pauvre petite, s'écria Anna Andréievna ; mais il devait faire froid dans l'escalier !

– J'avais ma pelisse, répondit Nelly.

– Même en pelisse !… Pauvre chérie, ce que tu as enduré ! Et qu'est-ce qu'a fait ton grand-père ? »

Les lèvres de Nelly se mirent à trembler, mais elle fit un violent effort pour se dominer.

« Il est revenu lorsqu'il faisait déjà tout à fait sombre ; en rentrant, il s'est heurté à moi et a crié : « Qui est là ? » Je lui ai dit que c'était moi. Il croyait sûrement que j'étais partie depuis longtemps ; quand il a vu que j'étais encore là, il a été très éton-

né et il est resté longtemps devant moi. Tout à coup, il a frappé l'escalier avec sa canne, il est parti en courant, a ouvert sa porte et, une minute après, il m'a apporté de la monnaie de cuivre, toute en pièces de cinq kopeks qu'il a jetée dans l'escalier. Il a crié : « Tiens, c'est tout ce qui me reste, dis à ta mère que je la maudis », et il a claqué la porte. Les pièces avaient roulé dans l'escalier. Je me suis mise à les chercher dans l'obscurité et grand-père a sans doute deviné que les pièces s'étaient dispersées et que j'avais du mal à les rassembler, car il a ouvert la porte et m'a apporté une bougie à la lumière de la bougie, je les ai trouvées facilement. Grand-père m'a aidée à les ramasser et m'a dit que cela devait faire soixante-dix kopeks ; puis il est parti. Quand je suis revenue à la maison, j'ai donné l'argent à maman et je lui ai tout raconté, et maman est allée plus mal, et moi aussi, j'ai été malade toute la nuit ; j'avais la fièvre le lendemain, mais je ne pensais qu'à une chose, parce que j'étais fâchée contre grand-père ; quand maman s'est endormie, je suis sortie, je suis allée dans la direction de la maison de grand-père, mais je me suis arrêtée sur le pont. C'est alors qu'a passé CET HOMME…

– Archipov, dis-je ; je vous en ai parlé, Nikolaï Serguéitch ; c'est lui qui était avec le marchand chez la Boubnova et qu'on a roué de coups. C'est la première fois que Nelly l'a rencontré… Continue, Nelly.

– Je l'ai arrêté et je lui ai demandé un rouble-argent. Il m'a regardée et ma demandé : « Un rouble-argent ? » Je lui ai dit : « Oui. » Alors, il s'est mis à rire et m'a dit : « Viens avec moi. » Je ne savais pas si je devais y aller ; tout d'un coup, un petit vieillard, avec des lunettes dorées, s'est approché : il avait entendu que j'avais demandé un rouble-argent ; il s'est penché vers moi et m'a demandé pourquoi je voulais absolument cette somme. Je lui ai dit que maman était malade et qu'elle en avait besoin pour acheter des remèdes. Il m'a demandé où nous habitions, l'a inscrit et m'a donné un billet d'un rouble. L'AUTRE,

quand il a vu le petit vieillard à lunettes, s'est en allé et ne m'a plus demandé de venir avec lui. Je suis entrée dans une boutique, et j'ai changé mon rouble contre de la monnaie de cuivre ; j'ai enveloppé trente kopeks dans un papier et je les ai mis de côté pour maman ; les soixante-dix autres, je ne les ai pas enveloppés, mais je les ai gardés exprès dans ma main, et je suis allée chez grand-père. Quand je suis arrivée, j'ai ouvert la porte, je suis restée sur le seuil, j'ai balancé le bras et je lui ai jeté toutes les pièces qui ont roulé sur le plancher ; puis je lui ai dit :

– Voilà votre argent ! Maman n'en a pas besoin, puisque vous la maudissez. J'ai claqué la porte et je me suis sauvée. »

Ses yeux s'étaient mis à étinceler, et elle lança au vieux un regard naïvement provocateur.

« C'est ce qu'il fallait faire, dit Anna Andréievna, sans regarder Nikolaï Serguéitch, en serrant Nelly contre elle, c'est ce qu'il fallait faire avec lui : ton grand-père était méchant et cruel...

– Hum fit Nikolaï Serguéitch.

– Et après, après ? demanda Anna Andréievna, avec impatience.

– Après, je ne suis plus allée chez grand-père, et il n'est plus venu me voir, répondit Nelly.

– Et qu'êtes-vous devenues, ta mère et toi ? Oh ! pauvres gens, pauvres gens !

– Maman allait de plus en plus mal, elle ne se levait plus que rarement, reprit Nelly ; sa voix se mit à trembler et se brisa. Nous n'avions plus d'argent et j'ai commencé à mendier avec la femme du capitaine. Elle allait de maison en maison, et elle ar-

rêtait les gens bien dans la rue et leur demandait l'aumône ; c'est comme cela qu'elle vivait. Elle me disait qu'elle n'était pas une mendiante, mais qu'elle avait des papiers où était inscrit le grade de son mari et où on disait qu'elle était pauvre. Elle montrait ses papiers, et on lui donnait de l'argent. Elle me disait aussi que ce n'était pas honteux de demander à tout le monde. J'allais avec elle et on nous donnait, et c'est comme ça que nous vivions ; maman l'avait appris, car les locataires lui avaient reproché d'être une mendiante, et la Boubnova était venue la trouver et lui avait dit qu'elle ferait mieux de me laisser aller chez elle que de m'envoyer demander l'aumône. Elle était déjà venue chez maman et lui avait apporté de l'argent ; mais maman l'avait refusé, alors la Boubnova lui avait demandé pourquoi elle était si fière et lui avait envoyé à manger. Mais, quand elle lui a dit cela à propos de moi, maman s'est mise à pleurer et a eu peur ; la Boubnova a commencé à l'injurier, elle était ivre, et lui a dit que j'étais une mendiante et que j'allais avec la femme du capitaine ; ce soir-là, elle a chassé la femme du capitaine. Maman s'est mise à pleurer quand elle a appris tout cela, puis elle s'est levée, s'est habillée, m'a prise par la main et m'a emmenée. Ivan Alexandrytch a essayé de l'arrêter, mais elle ne l'a pas écouté, et nous sommes sorties. Maman pouvait à peine marcher ; à chaque instant, elle s'asseyait et je la soutenais. Elle me disait de la conduire chez grand-père ; la nuit était déjà venue depuis longtemps. Tout d'un coup, nous sommes arrivées dans une grande rue ; des voitures s'arrêtaient devant une maison, il en sortait beaucoup de monde, les fenêtres étaient toutes éclairées et on entendait de la musique. Maman s'est arrêtée, m'a saisie, et m'a dit alors : « Nelly, reste pauvre, reste pauvre toute ta vie, mais ne va pas chez eux, quel que soit celui qui t'appelle ou vienne te chercher. Toi aussi, tu pourrais être là-bas, riche, dans une belle robe, mais je ne le veux pas. Ils sont méchants et cruels, et voici ce que je t'ordonne : reste pauvre, travaille, et demande l'aumône, et si quelqu'un vient te chercher, dis-lui : je ne veux pas aller chez vous !... » Voilà ce que maman m'a dit quand elle était malade, et je veux lui obéir toute

ma vie, ajouta Nelly, frémissante d'émotion et le visage empourpré ; toute ma vie, je servirai et je travaillerai, je suis venue chez vous pour vous servir et pour travailler, et je ne veux pas être votre fille…

– Assez, assez, ma mignonne, assez ! s'écria la vieille, en serrant Nelly dans ses bras. Ta maman était malade lorsqu'elle t'a dit cela.

– Elle était folle, dit rudement le vieillard.

– Elle était peut-être folle, répliqua Nelly vivement, elle était peut-être folle, mais c'est ce qu'elle m'a ordonné, et je le ferai toute ma vie. Après m'avoir dit cela, elle est tombée évanouie.

– Seigneur Dieu ! s'écria Anna Andréievna malade, dans la rue, en hiver !…

– On voulait nous conduire au poste, mais un monsieur est intervenu ; il m'a demandé où nous habitions, m'a donné dix roubles et a ordonné à son cocher de nous reconduire chez nous. Après cela, maman ne s'est plus jamais levée, et elle est morte trois semaines après…

– Et son père ? Il ne lui a pas pardonné ! s'exclama Anna Andréievna.

– Non ! répondit Nelly qui se dominait, mais qui était à la torture. Une semaine avant sa mort, maman m'a appelée et m'a dit : « Nelly, va une dernière fois chez ton grand-père, et demande-lui de venir me voir et de me pardonner ; dis-lui que je vais mourir d'ici une huitaine de jours et que je te laisse seule au monde. Dis-lui encore que je regrette de mourir… » J'y suis allée, j'ai frappé chez grand-père, il a ouvert et quand il m'a vue, il a voulu tout de suite refermer la porte, mais je m'y suis cram-

ponnée des deux mains et je lui ai crié : « Maman est en train de mourir, elle vous appelle, venez ! » Mais il m'a repoussée et a fermé la porte brusquement. Je suis revenue chez maman, je me suis couchée à côté d'elle, je l'ai prise dans mes bras et je ne lui ai rien dit… Maman m'a prise aussi dans ses bras et ne m'a rien demandé…

À ce moment, Nikolaï Serguéitch s'appuya lourdement de la main sur la table et se leva, mais, après nous avoir enveloppés tous d'un regard étrange et troublé, il se laissa retomber dans son fauteuil, comme à bout de forces. Anna Andréievna ne le regardait plus et serrait Nelly contre elle en sanglotant.

« Le dernier jour, avant de mourir, vers le soir, maman m'a appelée, m'a pris la main et m'a dit : Je vais mourir aujourd'hui, Nelly », elle a voulu dire encore quelque chose, mais elle n'a pas pu. Je l'ai regardée : elle semblait, déjà ne plus me voir, mais elle serrait ma main dans les siennes. J'ai retiré doucement ma main et je suis sortie en courant, j'ai couru tout le long du chemin jusque chez grand-père. Quand il m'a vue, il s'est levé aussitôt et m'a regardée, et il a eu tellement peur qu'il est devenu tout pâle et s'est mis à trembler. Je lui ai pris la main et j'ai juste pu lui dire : « Elle va mourir. » Alors, il s'est affolé tout à coup, il a pris sa canne et a couru après moi il allait même oublier son chapeau ; pourtant, il faisait froid. J'ai pris son chapeau, je le lui ai mis, et nous sommes partis tous les deux en courant. Je le pressais et je lui ai dit de prendre un fiacre, car maman allait mourir d'un instant à l'autre ; mais il n'avait que sept kopeks sur lui. Il a arrêté des cochers, a marchandé avec eux, mais ils n'ont fait que rire, et ils se sont moqués aussi d'Azor, car Azor était venu avec nous ; alors, nous avons continué à courir. Grand-père était fatigué, et respirait difficilement, mais il se dépêchait tout de même. Tout à coup, il est tombé et son chapeau a roulé. Je l'ai relevé. Je lui ai remis son chapeau et je l'ai pris par la main pour le conduire : nous sommes arrivés juste avant la nuit… Mais maman était déjà morte… Quand grand-père l'a vue,

il s'est frappé les mains l'une contre l'autre, s'est mis à trembler et est resté auprès d'elle, sans rien dire. Alors je me suis approchée, j'ai pris grand-père par la main et je lui ai crié : « Voilà, méchant homme, homme cruel, regarde maintenant Regarde ! » Alors grand-père s'est mis à crier et il est tombé par terre, comme mort… »

Nelly bondit, se dégagea de l'étreinte d'Anna Andréievna et se tint debout au milieu de nous, pâle, à bout de forces et de souffrances. Mais Anna Andréievna se précipita vers elle, la prit de nouveau dans ses bras et se mit à crier, comme inspirée : « C'est moi, c'est moi qui serai ta mère maintenant, Nelly, et tu seras mon enfant ! Oui, Nelly, allons-nous-en et abandonnons-les tous, ces cruels, ces méchants ! Qu'ils s'amusent aux dépens des autres, Dieu leur en tiendra compte !… Viens, Nelly, allons-nous-en, partons d'ici… »

Jamais je ne l'avais vue dans un tel état et je ne l'aurais pas crue capable d'une telle émotion. Nikolaï Serguéitch se redressa dans son fauteuil, se leva et lui demanda d'une voix entrecoupée :

« Où vas-tu, Anna Andréievna ?

– Chez elle, chez ma fille, chez Natacha ! cria-t-elle en entraînant Nelly vers la porte.

– Attends, arrête !…

– Inutile d'attendre, homme au cœur de pierre. Il y a trop longtemps que j'attends, et elle aussi ; adieu ! »

Après cette réponse, la vieille dame se détourna, jeta un regard vers son mari et s'arrêta, stupéfaite. Nikolaï Serguéitch se tenait devant elle, il avait pris son chapeau et, de ses mains débiles et tremblantes, il endossait hâtivement, son manteau.

« Toi aussi…, toi aussi, tu viens avec moi s'écria-t-elle, en croisant les mains d'un air de supplication et en le regardant avec incrédulité, comme si elle n'osait croire à un pareil bonheur.

– Natacha, où est ma Natacha ? Où est-elle ? Où est ma fille ? » Ces paroles s'échappèrent enfin de la poitrine du vieillard. « Rendez-moi ma Natacha ! Où est-elle ? » Et, saisissant le bâton que je lui tendais, il se précipita vers la porte.

« Il a pardonné ! Il a pardonné ! » s'écria Anna Andréievna.

Mais le vieux n'alla pas jusqu'au seuil. La porte s'ouvrit soudain, et Natacha fit irruption dans la chambre, pâle, les yeux brillants, comme si elle avait la fièvre, sa robe était froissée et trempée de pluie. Le fichu qu'elle avait mis sur sa tête avait glissé sur ses épaules et de grosses gouttes de pluie étincelaient sur les épaisses mèches éparses de ses cheveux. Elle entra en courant et, voyant son père, se jeta à genoux, les bras tendus vers lui.

IX

Mais il la tenait déjà dans ses bras !…

Il l'avait saisie, et, la soulevant comme un enfant, l'avait portée dans son fauteuil ; puis il était tombé à genoux devant elle. Il lui baisait les mains, les pieds, se hâtait de l'embrasser, de la dévorer des yeux, comme s'il ne pouvait croire encore qu'elle était de nouveau avec eux, qu'il la voyait et l'entendait, elle, sa fille, sa Natacha ! Anna Andréievna, en larmes, avait pris son enfant dans ses bras, serrait sa tête contre sa poitrine et, semblant défaillir dans cette étreinte n'avait plus la force de prononcer une parole.

« Mon amie !… Ma vie !… Ma joie !… s'exclamait le vieux d'une voix saccadée. Il tenait la main de Natacha, et, tel un amoureux, contemplait son visage pâle, maigre, mais charmant, ses yeux où brillaient des larmes. « Ma joie !… Mon enfant répétait-il, puis il se taisait de nouveau et la regardait avec ivresse. Qui est-ce qui m'avait dit qu'elle avait maigri ! nous dit-il avec un sourire furtif et enfantin, toujours à genoux devant elle. Elle est maigre, c'est vrai, elle est pâle, mais regardez-la un peu ! Comme elle est jolie ! Elle est encore mieux qu'avant, oui, encore mieux ! ajouta-t-il, se taisant malgré lui sous cette douleur, née de la joie, qui lui semblait vouloir briser son âme en deux.

– Levez-vous, papa ! Mais levez-vous donc, dit Natacha. Moi aussi, je veux vous embrasser…

– Oh ! ma chérie ! Tu as entendu, tu as entendu, ma petite Anna, comme elle a dit cela gentiment !

Et il la prit fébrilement dans ses bras.

« Non, Natacha, c'est moi, c'est moi qui dois rester à tes pieds jusqu'à ce que mon cœur sente que tu m'as pardonné, car jamais, jamais je ne pourrai maintenant mériter mon pardon ! Je t'ai repoussée, je t'ai maudite, tu m'entends, Natacha, je t'ai maudite, j'ai pu faire cela !... Et toi, et toi tu as pu croire que je l'avais maudite ! Tu l'as cru ! Il ne fallait pas le croire ! Il ne fallait pas, tout simplement ! Cruel petit cœur ! Pourquoi n'es-tu pas venue à moi ? Tu savais bien comment je t'accueillerais... Oh ! Natacha, tu te rappelles combien je t'aimais jadis : eh bien, maintenant et pendant tout ce temps, je t'ai aimée deux fois, mille fois plus qu'avant ! Je t'aimais avec mon sang ! Je me serais arraché le cœur et je l'aurais jeté tout sanglant à tes pieds !... Oh ! ma joie !

– Embrassez-moi donc, alors, cruel, sur les lèvres, sur le visage, comme maman ! s'écria Natacha d'une voix faible et douloureuse, voilée par les larmes de la joie.

– Sur les yeux aussi ! Sur les yeux ! Tu te souviens, comme autrefois ! répéta le vieux après une longue et douce étreinte. Oh ! Natacha, est-ce que tu rêvais quelquefois de nous ? Moi, j'ai rêvé de toi presque chaque nuit ; chaque nuit, tu venais à moi, et je pleurais sur toi, et une fois, je t'ai vue toute petite, comme quand tu avais dix ans et que tu commençais à étudier le piano tu avais une petite robe courte, de jolis petits souliers, et des menottes roses..., elle avait des petites mains roses, tu te souviens, Anna ? Tu es venue vers moi, tu t'es assise sur mes genoux et tu m'as entouré de tes bras... Et tu as pu penser, méchante enfant, que je t'avais maudite, que je ne t'accueillerais pas, si tu revenais !... Mais je..., écoute, Natacha, je suis allé souvent vers toi ; ta mère ne l'a pas su, personne ne l'a su : tantôt je restais sous tes fenêtres, tantôt j'attendais : quelquefois j'attendais une demi-journée dans la rue, n'importe où, près de

ta porte ! Tu allais peut-être sortir, et j'aurais pu te voir de loin ! Et le soir, il y avait souvent une bougie allumée à ta fenêtre : combien de fois ne suis-je pas venu, rien que pour regarder ta bougie, rien que pour apercevoir ton ombre, te bénir, pour la nuit. Et toi, m'as-tu jamais béni pour la nuit ? Pensais-tu à moi ? Ton petit cœur sentait-il que j'étais là, sous ta fenêtre ? Et combien de fois, en hiver, n'ai-je pas monté ton escalier, tard, dans la nuit, et je restais sur le palier obscur ; je prêtais l'oreille à ta porte, espérant entendre ta voix, ou ton rire… Je t'aurais maudite ? Mais, l'autre soir, je suis venu chez toi, je voulais te pardonner et ce n'est qu'à la porte que j'ai rebroussé chemin… Oh Natacha ! »

Il se mit debout, la souleva du fauteuil et la tint serrée contre son cœur.

« Elle est là, de nouveau, sur mon cœur ! s'écria-t-il ; oh, je te rends grâce pour tout, mon Dieu, pour tout, et pour ton courroux et pour ta clémence !… Et pour ton soleil, qui brille maintenant sur nous, après l'orage ! Pour toute cette minute, je te rends grâce ! Oh ! que nous soyons humiliés, offensés, nous voici de nouveau ensemble ; que les orgueilleux, les superbes qui nous ont abaissés et outragés triomphent maintenant ! Qu'ils nous jettent la pierre ! Ne crains rien, Natacha… Nous irons la main dans la main, et je leur dirai : « C'est ma fille chérie, ma fille bien-aimée, ma fille innocente, que vous avez offensée et humiliée, mais que j'aime, moi, que j'aime et que je bénis à jamais ! »

– Vania, Vania ! » dit Natacha d'une voix faible en me tendant la main, tandis que son père continuait à la tenir embrassée.

Oh ! jamais je n'oublierai qu'en cette minute elle s'est souvenue de moi et m'a appelé !

« Où est donc Nelly ? demanda le vieux en regardant autour de lui.

– Oui, où est-elle ? s'écria Anna Andréievna, la petite chérie ! Nous l'avons abandonnée ! »

Mais elle n'était pas là ; elle s'était glissée sans se faire remarquer dans la chambre à coucher. Nous y allâmes tous. Nelly était dans un coin, derrière la porte, où elle se cachait peureusement.

« Nelly, qu'as-tu, mon enfant ? » s'écria le vieillard, et il voulut la prendre dans ses bras. Mais elle attacha sur lui un long regard…

« Maman, où est maman ? » dit-elle, comme absente. Où est ma maman ? » cria-t-elle encore une fois, en tendant vers nous ses mains tremblantes, et, soudain, un cri horrible, épouvantable, s'échappa de sa poitrine ; son visage se crispa et elle tomba sur le plancher, en proie à une terrible crise…

ÉPILOGUE

DERNIERS SOUVENIRS

Nous étions à la mi-juin. La journée était chaude et suffocante ; il était impossible de rester en ville avec la poussière, la chaux, les maisons en construction, les pavés brûlants, l'air empoisonné par les émanations… Mais voici, ô joie ! que le tonnerre a retenti ; peu à peu le ciel s'obscurcit ; le vent souffla, chassant devant lui en tourbillons la poussière de la ville. Quelques grosses gouttes tombèrent lourdement sur le sol ; aussitôt après, le ciel sembla s'entrouvrir et une véritable nappe d'eau s'abattit sur la ville. Lorsqu'une demi-heure après, le soleil se remit à briller, j'ouvris la fenêtre de ma petite chambre et respirai l'air frais à pleins poumons. Dans mon ivresse, je voulais laisser là ma plume, toutes mes affaires, et mon éditeur, et courir chez les NÔTRES à Vassili-Ostrov. Mais, quoique la tentation fût grande, je triomphai de moi-même et, avec une sorte de rage, revins à mon papier : il fallait terminer coûte que coûte ! Mon éditeur l'exigeait et autrement il ne me donnerait pas d'argent. On m'attend là-bas, mais au moins, ce soir, je suis libre, libre comme l'air, et cette soirée me récompensera de ces deux jours et de ces deux nuits pendant lesquels j'ai écrit presque trois placards, ces deux nuits pendant lesquelles j'ai écrit trois pages et demie.

Voici, enfin, mon travail terminé ; je jette ma plume et me lève, je sens une douleur dans le dos et dans la poitrine et j'ai la migraine. Je sais qu'en ce moment j'ai les nerfs très ébranlés et il me semble entendre les dernières paroles de mon vieux docteur : « Non, aucune santé ne peut supporter une pareille tension, parce que c'est impossible ! » Pourtant, jusqu'à présent, c'est possible ! La tête me tourne, et je tiens à peine sur mes jambes ; mais la joie, une joie infinie, remplit mon cœur. Ma nouvelle est entièrement achevée, et mon éditeur, quoique je lui

doive beaucoup d'argent, me donnera malgré tout quelque chose lorsqu'il tiendra sa proie en main, ne fût-ce que cinquante roubles, et il y a beau temps que je ne me suis trouvé à la tête d'une pareille somme. La liberté et de l'argent !… Dans mon enthousiasme, je saisis mon chapeau, je mets mon manuscrit sous mon bras et pars à toutes jambes, afin de trouver chez lui notre cher Alexandre Petrovitch.

Je le trouve, mais il est sur le point de sortir. De son côté, il vient de conclure une spéculation n'ayant rien à voir avec la littérature, mais par contre fort avantageuse, et après avoir reconduit, enfin, un petit juif noiraud, avec lequel il est resté deux heures dans son cabinet, il me tend la main d'un air affable et de sa moelleuse voix de basse s'inquiète de ma santé. C'est le meilleur des hommes et, sans plaisanterie, je lui suis très obligé. Est-ce sa faute si, toute sa vie, en littérature, il a été SEULEMENT un homme d'affaires ? Il a compris que la littérature avait besoin d'hommes d'affaires, et il l'a deviné juste à temps. Honneur et gloire à lui ! du point de vue affaires, s'entend.

Il apprend avec un délicieux sourire que ma nouvelle est terminée, que par conséquent la rubrique principale du prochain numéro de sa revue est assurée, il s'étonne que j'aie pu ACHEVER quelque chose, et à cette occasion fait de l'esprit, et du plus plaisant qui soit. Puis il va vers son coffre-fort afin de me remettre les cinquante roubles promis, et en attendant, me tend une autre revue ennemie, à la tranche épaisse, et me désigne quelques lignes, au chapitre de la critique, où l'on dit deux mots de ma dernière nouvelle.

Je regarde : c'est l'article du « Copiste. » On ne m'invective pas, mais on ne me couvre pas non plus de fleurs : je suis très content. Mais le « Copiste » dit, entre autres, que mes œuvres en général « sentent la sueur », c'est-à-dire que je transpire et peine si bien à les écrire, que je les façonne et les fignole tant que cela en devient rebutant.

Nous rions aux éclats, l'éditeur et moi. Je lui apprends que ma dernière nouvelle a été rédigée en deux nuits et que je viens d'écrire en deux jours et deux nuits trois placards et demi ; si ce « Copiste » qui me reproche ma minutie excessive et ma lenteur savait cela !

« Mais il y a aussi de votre faute, Ivan Petrovitch. Pourquoi tardez-vous tant qu'il vous faut travailler de nuit ? »

Alexandre Petrovitch est, bien entendu, le plus charmant des hommes, quoiqu'il ait une faiblesse celle de faire parade de son jugement littéraire précisément devant ceux qui, comme il le soupçonne lui-même, le lisent à livre ouvert. Mais je n'ai pas envie de discuter avec lui de littérature, je prends mon argent et mon chapeau. Alexandre Petrovitch va à sa villa des Îles ; quand il apprend que je me rends à Vassili-Ostrov, il me propose obligeamment de m'y mener dans sa voiture.

« J'ai une nouvelle voiture, vous savez ; vous ne l'avez pas encore vue ? Elle est très jolie. »

Nous descendons sur le perron. La calèche est vraiment très jolie et Alexandre Petrovitch, dans les premiers moments de la possession, éprouve une extrême satisfaction et même une sorte de besoin d'y reconduire ses amis.

Pendant le trajet, Alexandre Petrovitch se lance encore à plusieurs reprises dans des considérations sur la littérature contemporaine. Devant moi, il ne se gêne pas et répète tout tranquillement des opinions qu'il a entendues émettre récemment par tel ou tel des écrivains en qui il a confiance et dont il respecte le jugement. À ce propos, il lui arrive parfois de respecter des choses étonnantes. Il lui arrive aussi d'altérer une opinion rapportée ou de la placer où il ne faut pas : il en sort un vrai galimatias. Je suis là, j'écoute sans mot dire et admire la diversité

et la fantaisie des passions humaines. « Cet homme, par exemple, pensé-je à part moi, il devrait se contenter d'amasser de l'argent, tranquillement eh bien, non, il lui faut encore la gloire, la gloire littéraire, la réputation d'un bon éditeur, d'un bon critique ! »

En ce moment, il s'efforce de m'exposer en détail une opinion qu'il m'a entendu exprimer il y a trois jours, et au sujet de laquelle nous avions discuté : maintenant, il la donne pour sienne. Mais des oublis de ce genre arrivent à chaque instant à Alexandre Petrovitch et tous ses amis lui connaissent cette innocente faiblesse. Comme il est content maintenant, pérorant dans SA voiture, comme il est satisfait de son sort, bienveillant ! Il dirige une conversation savante et littéraire et sa douce et décente voix de basse contribue elle aussi à lui donner un air d'érudition. Peu à peu, il passe au ton libéral et exprime la conviction innocemment sceptique que, dans notre littérature, et de façon générale dans aucune littérature, il ne peut y avoir chez personne d'honnêteté ni de modestie, qu'il ne reste qu'un échange de horions, surtout au début d'une souscription. Je pense à part moi qu'Alexandre Petrovitch est enclin même à considérer tout écrivain honnête et sincère, pour son honnêteté et sa sincérité, sinon comme un imbécile, du moins comme un benêt. Bien entendu, ce jugement provient de l'extraordinaire innocence d'Alexandre Petrovitch.

Mais je ne l'écoute plus. Il me dépose à Vassili-Ostrov et je cours chez mes amis. Voici la treizième rue, voici leur petite maison. Anna Andréievna, en m'apercevant me menace du doigt, agite les bras dans ma direction et me fait : « Chut ! » pour que je ne fasse pas de bruit.

« Nelly vient de s'endormir, la pauvre petite ! me chuchote-t-elle aussitôt, pour l'amour du Ciel, ne la réveillez pas ! Elle est si faible. Nous sommes inquiets. Le docteur dit que pour l'instant il n'y a rien à craindre. Mais allez essayer d'obtenir

quelque chose de sensé de VOTRE docteur ! N'avez-vous pas honte, Ivan Petrovitch ? Nous vous attendions pour le dîner… Voilà deux jours que nous ne vous avons vu !…

– Je vous ai dit avant-hier que je ne viendrais pas pendant deux jours, dis-je tout bas à Anna Andréievna. J'avais un travail à terminer…

– Mais vous nous aviez promis de dîner aujourd'hui, pourquoi n'êtes-vous pas venu ? » Nelly s'est levée exprès, le petit ange, nous l'avons transportée dans la chaise longue ; elle disait : « Je veux attendre Vania avec vous » et notre Vania ne s'est pas montré ! Il est bientôt six heures ! Où est-ce qu'il a encore été traîner ? Ah ! vous autres, séducteurs ! Elle était tellement abattue, que je ne savais comment la remonter…, heureusement qu'elle s'est endormie, la chère enfant. De plus, Nikolaï Serguéitch est allé en ville, il reviendra pour le thé… On lui offre une place, Ivan Petrovitch ; mais rien que l'idée que c'est à Perm me glace le cœur…

– Et où est Natacha ?

– Dans le jardin, mon cher ! Allez la rejoindre… Elle aussi elle est bizarre… Je ne comprends pas ce qu'elle a… Oh ! Ivan Petrovitch, je suis bien tourmentée ! Elle m'assure qu'elle est heureuse et contente, mais je n'en crois rien… Va la retrouver, Vania, et tu me raconteras ensuite en cachette ce qu'elle a…, n'est-ce pas ?

Mais je n'écoute plus Anna Andréievna et je me précipite au jardin. Ce petit jardin dépend de la maison ; il a environ vingt pas de long et autant de large et il est tout envahi par la verdure. Trois grands arbres à la vaste ramure, quelques jeunes bouleaux, des bosquets de lilas et de chèvrefeuille, un framboisier dans un petit coin, deux plates-bandes de fraises et deux sentiers tortueux, en long et en large. Le vieux adore ce petit

jardin et assure qu'il y poussera bientôt des champignons. Et surtout, Nelly a pris cet endroit en affection : on l'y porte souvent dans son fauteuil, car Nelly est maintenant l'idole de la maison. Mais voici Natacha : elle vient au-devant de moi avec un sourire joyeux et me tend la main. Comme elle est maigre, comme elle est pâle ! Elle aussi, elle relève à peine de maladie.

« As-tu complètement terminé, Vania ? me demande-t-elle.

– Complètement ! Et je suis libre pour toute la soirée.

– Dieu soit loué ! Tu t'es dépêché ? Cela n'a rien gâché ?

– Comment faire ? D'ailleurs, cela ne change rien. Quand je travaille avec une pareille tension d'esprit, j'arrive à un état nerveux particulier : je suis plus lucide, je sens plus vivement, plus profondément et je me rends mieux maître de mon style, j'écris mieux quand je suis tendu. Tout va bien…

– Ah ! Vania, Vania ! »

Je remarque que Natacha ces derniers temps est devenue horriblement jalouse de mes succès littéraires, de ma réputation. Elle lit tout ce que j'ai publié depuis un an, elle me pose à chaque instant des questions sur mes plans ultérieurs, elle suit avec intérêt toutes les critiques qu'on fait sur moi, se fâche contre certaines et veut absolument que j'occupe une place élevée dans la littérature. Ses désirs se font jour avec tant de force et de fermeté que je suis étonné de cette nouvelle tendance.

« Tu te surmènes, Vania, me dit-elle, tu te surmènes et tu te forces ; et de plus tu te ruines la santé. Regarde S…, il a mis deux ans à écrire une nouvelle, et N… n'a publié qu'un roman en dix ans. Mais aussi, comme c'est ciselé, achevé ! On n'y trouve pas une seule négligence.

– Oui, mais ils ont leur existence assurée, ils n'ont pas besoin d'écrire à date fixe, tandis que moi…, je suis un cheval de fiacre ! Mais tout cela, ce sont des bêtises ! Laissons cela, mon amie. Alors, y a-t-il du nouveau ?

– Oui. Tout d'abord, une lettre de LUI.

– Encore ?

– Oui. Et elle me tendit une lettre d'Aliocha. C'était la troisième depuis leur séparation. La première datait encore de Moscou et il semblait l'avoir écrite au cours d'une attaque de nerfs. Il disait que les circonstances l'empêchaient de revenir à Pétersbourg comme il l'avait projeté. Dans la seconde lettre, il se hâtait d'annoncer qu'il allait arriver pour se marier avec Natacha, que c'était décidé et que nulle puissance au monde ne pouvait s'y opposer. Et cependant, au ton de toute la lettre, il était clair qu'il était au désespoir, que d'autres influences pesaient sur lui, et qu'il doutait déjà de lui-même. Il disait, entre autres, que Katia était sa providence, sa seule consolation, son seul soutien. J'ouvris précipitamment la troisième lettre.

Elle couvrait deux feuilles d'une écriture heurtée désordonnée, hâtive et illisible, avec des taches d'encre et de larmes. Dès le début, Aliocha renonçait à Natacha et l'exhortait à l'oublier. Il s'efforçait de lui démontrer que leur union était impossible, qu'il y avait des influences étrangères, hostiles, qui étaient plus fortes que tout et qu'enfin ils ne pouvaient être que malheureux ensemble parce qu'ils ne se convenaient pas. Mais il n'y tenait plus et, brusquement, laissant là ses considérations et ses démonstrations, sans ambages, au lieu de déchirer sa lettre et d'en abandonner la première partie, il continuait en avouant qu'il était un criminel envers Natacha, un homme perdu, qu'il n'avait pas la force de s'opposer à la volonté de son père qui venait d'arriver auprès d'eux. Il disait qu'il ne pouvait dépeindre ses souffrances, qu'il se sentait tout à fait capable de faire le

bonheur de Natacha et soudain déclarait qu'ils étaient absolument faits l'un pour l'autre ; il réfutait les arguments de son père avec entêtement, animosité ; dans son désespoir, il faisait le tableau de la félicité qui eût été leur partage à tous deux, s'ils s'étaient mariés, se maudissait pour sa lâcheté et… disait adieu à Natacha à tout jamais ! Écrire cette lettre avait été pour lui une torture ; on voyait qu'il était hors de lui ; des larmes me vinrent… Natacha me tendit une autre lettre, de Katia. Elle était arrivée dans la même enveloppe que celle d'Aliocha, mais cachetée à part. Katia, brièvement, en quelques lignes, disait qu'Aliocha était vraiment très triste, qu'il pleurait beaucoup et paraissait au désespoir, qu'il était même un peu malade, mais qu'ELLE était avec lui et qu'il serait heureux. Katia, entre autres, s'efforçait d'expliquer à Natacha qu'il ne fallait pas qu'elle croie qu'Aliocha se consolerait aisément ni que son chagrin n'était pas sérieux. « Il ne vous oubliera jamais, ajoutait Katia, et il ne pourra jamais vous oublier, étant donné son cœur ; il vous aime infiniment, vous aimera toujours, et s'il cessait de vous aimer, s'il cessait un jour de souffrir de votre souvenir, c'est moi qui, aussitôt, ne l'aimerais plus… »

Je rendis les deux lettres à Natacha ; nous échangeâmes un regard en silence. Il en avait déjà été ainsi pour les deux premières lettres et, de façon générale, nous évitions maintenant de parler du passé, comme si cela avait été convenu entre nous. Elle souffrait de façon intolérable, je le voyais, mais elle ne voulait pas en parler, même devant moi. Après son retour à la maison paternelle, elle était restée couchée trois semaines avec la fièvre et elle se relevait à peine. Nous parlions même rarement du changement qui allait survenir, bien qu'elle sût que le vieux avait trouvé une situation et qu'il nous faudrait bientôt nous séparer. Malgré la tendresse et les attentions dont elle me combla pendant toute cette période, malgré l'intérêt qu'elle portait à tout ce qui me touchait, la concentration avec laquelle elle écoutait tout ce que je devais lui raconter de moi-même (et au début cela me pesait), il me semblait qu'elle voulait me dédommager

de mes tourments passés. Mais cette pénible impression disparut rapidement ; je compris qu'elle avait un autre désir, qu'elle m'aimait, TOUT BONNEMENT, qu'elle m'aimait infiniment, qu'elle ne pouvait vivre sans moi ni sans s'inquiéter de tout ce qui me concernait et je crois que jamais sœur n'aima son frère comme Natacha m'aimait. Je savais fort bien que notre prochaine séparation broyait son cœur, qu'elle souffrait ; elle savait également que moi non plus je ne pouvais vivre sans elle ; mais nous ne parlions pas de cela, et cependant nous nous entretenions en détail des événements qui se préparaient…

Je demandai des nouvelles de Nikolaï Serguéitch.

« Je crois qu'il va bientôt rentrer, me répondit Natacha ; il a promis d'être là pour le thé.

– Il fait toujours des démarches pour cette place ?

– Oui ; d'ailleurs, il l'aura sans aucun doute ; il n'avait pas besoin de sortir aujourd'hui, ajouta-t-elle, songeuse : il aurait pu tout aussi bien y aller demain.

– Pourquoi donc est-il sorti ?

– Parce que j'ai reçu cette lettre…, il est tellement MALADE de moi, ajouta Natacha après un silence, que cela m'est pénible, Vania. Je crois bien qu'il ne rêve que de moi. Je suis persuadée qu'il n'a plus qu'une seule préoccupation : ce qui m'arrive, ce que je pense. Chacun de mes chagrins trouve un écho en lui. Je vois que parfois il s'efforce maladroitement de se dominer, de faire semblant de ne pas s'inquiéter de moi, d'avoir l'air gai, de rire, de nous amuser. Maman aussi dans ces moments-là n'est plus elle-même, elle ne croit pas à cet entrain, elle soupire… Elle est si gauche…, elle a une âme si droite ! ajouta-t-elle en riant. Ainsi, quand j'ai reçu cette lettre aujourd'hui il s'est découvert un besoin urgent de sortir, pour ne pas avoir à croiser mon re-

gard… Je l’aime plus que moi-même, plus que tout au monde, Vania, ajouta-t-elle en baissant les yeux et en me serrant la main, même plus que toi… »

Nous fîmes deux fois le tour du jardin avant qu’elle reprît la parole.

« Masloboiev est venu nous rendre visite aujourd’hui, et hier aussi, dit-elle.

– Oui, ces derniers temps il a pris l’habitude de venir vous voir.

– Et sais-tu, sais-tu pourquoi il vient ici ? Maman a une confiance absolue en lui. Elle croit qu’il connaît si bien tout cela (les lois et tout le reste) qu’il peut mener à bien n’importe quelle affaire. Sais-tu ce qui la tracasse ? Au fond d’elle-même ; elle est désolée que je ne sois pas princesse. Elle n’en dort plus et je soupçonne qu’elle s’en est ouverte à Masloboiev. Elle n’ose pas en parler à mon père et elle croit que Masloboiev peut l’aider en faisant intervenir la loi. Masloboiev, bien entendu, ne la contredit pas, et elle le régale d’eau-de-vie, ajouta Natacha avec un petit rire.

– Ça lui ressemble, à ce farceur ! Mais comment sais-tu cela ?

– C’est maman elle-même qui me l’a laissé entendre…, par allusions…

– Et Nelly ? comment va-t-elle ? lui demandai-je.

– Je m’étonne, Vania : tu ne m’as pas encore demandé de ses nouvelles ! » me dit Natacha d’un ton de reproche.

Nelly était l'idole de toute la maison. Natacha l'aimait beaucoup et Nelly s'était donnée à elle, enfin, de tout son cœur. Pauvre enfant ! Elle ne pensait pas rencontrer jamais pareilles gens, trouver tant d'amour ! Je voyais avec joie que son cœur irrité s'était attendri et que son âme s'était ouverte à nous tous. Elle répondait à l'affection dont elle était entourée avec une ardeur maladive qui était à l'opposé de l'obstination, de l'hostilité et de la méfiance qui l'animaient autrefois. D'ailleurs, Nelly s'était longtemps entêtée, nous avait longtemps caché les larmes de la réconciliation qui s'amassaient en elle, mais elle avait fini par se rendre. Elle s'était attachée passionnément à Natacha, puis au vieux. Quant à moi, je lui étais devenu à tel point indispensable que sa maladie empirait, lorsque je restais longtemps sans venir. La dernière fois, en la quittant pour deux jours afin de terminer enfin le travail que j'avais négligé, j'avais dû longuement l'exhorter à mots couverts, naturellement. Nelly éprouvait encore de la honte à manifester son sentiment d'une façon trop directe et trop libre...

Nous étions tous fort inquiets à son sujet. Il avait été convenu tacitement qu'elle resterait dans la maison de Nikolaï Serguéitch : or, le départ approchait, et elle allait de plus en plus mal. Elle était tombée malade le jour même où je l'avais amenée chez les vieux, le jour où ils s'étaient réconciliés avec Natacha. D'ailleurs, que dis-je ? Elle avait toujours été malade. Le mal grandissait en elle depuis longtemps, mais maintenant il s'aggravait avec une rapidité incroyable. Je ne sais pas exactement quelle était sa maladie et je ne puis la définir. Les accès, il est vrai, se répétaient un peu plus souvent qu'autrefois ; mais, surtout, l'abattement et l'épuisement de ses forces, une tension et une fièvre constantes l'obligeaient ces derniers jours à garder le lit. Chose étrange, plus son mal la dominait, plus Nelly était douce, affectueuse, confiante avec nous.

Trois jours auparavant, comme je passais près de son petit lit, elle m'avait pris la main et m'avait attiré près d'elle. Nous

étions seuls dans la chambre. Son visage était brûlant (elle avait terriblement maigri), ses yeux étincelaient. Elle s'était tendue vers moi dans un mouvement convulsif et passionné et, lorsque je m'étais penché, m'avait entouré de ses petits bras bruns et maigres et m'avait embrassé avec chaleur ; puis, aussitôt après, elle avait demandé Natacha ; je l'appelai ; Nelly voulut absolument que Natacha s'assît sur son lit et la regardât…

« Moi aussi, j'ai envie de vous regarder, lui dit-elle. J'ai rêvé de vous hier et je recommencerai cette nuit…, je rêve souvent de vous…, toutes les nuits… »

Elle voulait visiblement extérioriser quelque chose, un sentiment qui l'oppressait ; mais elle ne comprenait pas ce qu'elle ressentait, et ne savait comment s'exprimer…

Après moi, c'était Nikolaï Serguéitch qu'elle aimait le plus. Il faut dire que Nikolaï Serguéitch, de son côté, la chérissait presque autant que Natacha. Il avait un don surprenant de l'égayer, de la faire rire. Dès qu'il arrivait dans sa chambre, le rire et les espiègleries commençaient. La petite malade s'amusait comme un enfant, faisait la coquette avec le vieillard, se moquait de lui, lui racontait ses rêves et toujours inventait, puis, elle le forçait à raconter lui aussi, et le vieux était si joyeux, si content, en regardant sa « petite fille Nelly » qu'il s'extasiait devant elle chaque jour davantage.

« C'est Dieu qui nous l'a envoyée en compensation de nos souffrances », me dit-il une fois, en quittant Nelly après l'avoir signée pour la nuit, selon son habitude.

Le soir, nous étions tous ensemble (Masloboiev venait aussi presque chaque soir) ; et le vieux docteur, qui s'était beaucoup attaché aux Ikhméniev, se joignait parfois à nous ; on portait Nelly dans son fauteuil près de la table ronde. La porte du balcon était ouverte. On voyait tout le petit jardin éclairé par le so-

leil couchant. Une odeur de verdure fraîche et de lilas à peine épanoui en venait. Nelly, assise dans son fauteuil, nous regardait tous d'un air affectueux et écoutait notre conversation. De temps en temps, elle s'animait et disait quelques mots… Mais nous l'écoutions avec inquiétude, car il y avait dans ses souvenirs des sujets qu'il ne fallait pas effleurer. Nous sentions, Natacha, les Ikhméniev et moi, que nous avions été bien coupables envers elle le jour où, tremblante et harassée, elle avait dû nous conter toute son histoire. Le docteur en particulier était opposé à ces réminiscences et essayait habituellement de changer de conversation. Nelly s'efforçait alors de ne pas nous montrer qu'elle voyait nos efforts et commençait à rire avec le docteur ou avec Nikolaï Serguéitch…

Cependant, elle allait de plus en plus mal. Elle était devenue excessivement impressionnable. Son cœur battait irrégulièrement. Le docteur me dit même qu'elle pouvait mourir très prochainement.

Je ne le dis pas aux Ikhméniev pour ne pas les alarmer. Nikolaï Serguéitch était persuadé qu'elle serait rétablie pour leur départ.

« Voilà papa, me dit Natacha, en entendant la voix de son père. Rentrons, Vania. »

Nikolaï Serguéitch, à peine le seuil franchi, se mit à parler haut, selon son habitude. Anna Andréievna lui fit de grands gestes. Le vieux se calma aussitôt et, nous apercevant, Natacha et moi, se mit à nous raconter à voix basse et d'un air affairé le résultat de ses démarches : la place qu'il sollicitait lui était assurée, il en était très content.

« Nous pourrons partir dans quinze jours », nous dit-il en se frottant les mains et en jetant un regard inquiet vers Natacha.

Mais elle lui répondit par un sourire et l'embrassa, de sorte que ses doutes s'évanouirent à l'instant.

« Partons, partons, mes amis, partons ! dit-il, tout, joyeux. Il n'y a que toi, Vania, qu'il me soit pénible de quitter… (Je ferai remarquer que pas une fois il ne m'avait proposé de les accompagner, ce qu'étant donné son caractère, il n'eût pas manqué de faire…, dans d'autres circonstances, c'est-à-dire s'il n'avait pas connu mon amour pour Natacha.)

– Que faire, mes amis, que faire ? Cela me peine, Vania ; mais un changement de résidence nous rendra la vie à tous… Changer de pays c'est TOUT changer ! » ajouta-t-il en jetant encore une fois un regard vers sa fille.

Il y croyait et était heureux d'y croire.

« Et Nelly ? dit Anna Andréievna.

– Nelly ? Eh bien, elle est un peu malade, la chère enfant, mais elle sera sûrement guérie à ce moment-là. Elle va déjà mieux qu'en penses-tu, Vania ? dit-il, d'un air épouvanté, et il me lança un coup d'œil inquiet, comme si c'était moi qui devais résoudre ses incertitudes. Comment va-t-elle ? A-t-elle bien dormi ? Il ne s'est rien passé ? Elle doit être réveillée ? Sais-tu, Anna Andréievna : nous allons mettre la petite table sur la terrasse, tu feras apporter le samovar, nos amis viendront, nous nous installerons tous et Nelly viendra aussi…, c'est une bonne idée. Mais est-ce qu'elle n'est pas réveillée ? Je vais voir. Je vais juste la regarder…, je ne la réveillerai pas, ne t'inquiète pas ! » ajouta-t-il, en voyant Anna Andréievna recommencer à gesticuler.

Nelly était déjà réveillée. Un quart d'heure après nous étions tous assis comme d'habitude auprès du samovar du soir.

On amena Nelly dans son fauteuil. Le docteur arriva, ainsi que Masloboiev. Ce dernier avait apporté un gros bouquet de lilas pour Nelly ; mais il avait l'air soucieux et de mauvaise humeur.

À propos : Masloboiev venait presque chaque jour. J'ai déjà dit que tout le monde, Anna Andréievna en particulier, l'avait pris en affection, mais jamais on ne parlait ouvertement d'Alexandra Semionovna ; Masloboiev lui non plus ne prononçait pas son nom. Anna Andréievna, ayant appris par moi qu'Alexandra Semionovna n'avait pas encore réussi à devenir son épouse LÉGITIME, avait décidé à part soi qu'il ne fallait ni la recevoir ni parler d'elle. On se conformait à cette résolution, Anna Andréievna la première. D'ailleurs, si Natacha n'avait pas été là et si ce qui avait eu lieu n'était pas arrivé, elle ne se serait peut-être pas montrée si pointilleuse.

Nelly ce soir-là semblait particulièrement triste et préoccupée. On eût dit qu'elle avait fait un mauvais rêve et qu'elle continuait à y penser. Mais elle fut très contente du cadeau de Masloboiev et contemplait avec plaisir les fleurs qu'on avait mises dans un vase à côté d'elle.

« Tu aimes beaucoup les fleurs, Nelly ? dit le vieux. Attends, ajouta-t-il avec animation demain…, tu verras !…

– Oui, je les aime, répondit Nelly et je me souviens qu'une fois nous en avions offert à maman. Quand nous étions encore LÀ-BAS (LÀ-BAS maintenant signifiait à l'étranger), maman avait été malade tout un mois. Nous avions décidé, Henri et moi, que la première fois qu'elle se lèverait et sortirait de sa chambre, qu'elle n'avait pas quittée pendant un mois, nous garnirions toutes les pièces de fleurs. Et c'est ce que nous avons fait. Maman nous a dit un soir qu'elle déjeunerait avec nous le lendemain. Alors, nous nous sommes levés très tôt. Henri a apporté beaucoup de fleurs et nous avons décoré toute la pièce de

feuillages verts et de guirlandes. Il y avait du lierre, et des larges feuilles dont j'ai oublié le nom, d'autres feuilles qui s'accrochaient partout, des grandes fleurs blanches, et des narcisses (ce sont les fleurs que j'aime le mieux) et des roses, des roses merveilleuses, et beaucoup, beaucoup d'autres fleurs. Nous les avons toutes suspendues en guirlandes, nous les avons disposées dans des pots ; il y avait aussi des fleurs qui étaient comme des arbres, dans de grandes caisses ; celles-là, nous les avons placées dans les coins et près du fauteuil de maman : quand maman est sortie, elle a été étonnée, cela lui a fait plaisir, et Henri était content… Je me souviens… »

Ce soir-là, Nelly était plus faible et plus nerveuse que de coutume. Le docteur la regardait d'un air inquiet. Mais elle avait très envie de parler. Et, longuement, jusqu'à la nuit, elle nous raconta sa vie LÀ-BAS ; nous ne l'interrompions point. LÀ-BAS, avec sa mère et Henri, ils avaient beaucoup voyagé, et ses souvenirs se ranimaient dans sa mémoire. Elle nous parla avec émotion du ciel bleu, des hautes montagnes couvertes de neiges et de glaciers qu'elle avait vues et traversées, des torrents, puis des lacs et des vallées d'Italie, des fleurs et des arbres, des habitants des villages, de leur costume, de leur visage bronzé et de leurs yeux noirs ; elle raconta les rencontres qu'ils avaient faites, les incidents qui étaient survenus. Ensuite, elle décrivit des grandes villes, des palais, une haute église à coupole qui s'illuminait brusquement de feux de toutes les couleurs ; puis une ville chaude du Midi, sous un ciel bleu, près d'une mer bleue… Jamais encore Nelly ne nous avait raconté ses souvenirs avec tant de détails. Nous l'écoutions avec une grande attention. Jusqu'à présent, nous ne connaissions que ses autres souvenirs, ceux d'une ville sombre et morose, à l'atmosphère accablante, abrutissante, à l'air empesté, avec ses palais précieux toujours salis de boue, son soleil morne et avare et ses habitants méchants, à demi fous, dont sa maman et elle avaient eu tant à souffrir. Et je me les représentais toutes deux dans leur sous-sol malpropre, par un soir sombre et humide, enlacées sur leur

mauvais lit, se rappelant le passé, Henri qui n'était plus et les merveilles des autres pays… Je voyais aussi Nelly, se remémorant tout cela, seule, sans sa maman, lorsque la Boubnova voulait, à force de coups et de bestiale cruauté, venir à bout d'elle et la contraindre à mal faire…

Mais, pour finir, Nelly se trouva mal et on l'emporta. Le vieux était très effrayé et regrettait qu'on l'eût laissée tant parler. Elle eut une attaque, une sorte de syncope. Cela s'était déjà produit plusieurs fois. Lorsque ce fut passé, Nelly demanda à me voir. Elle avait quelque chose à me dire en particulier. Elle y mit tant d'insistance que cette fois le docteur lui-même ordonna qu'on répondit à son désir, et tous sortirent.

« Vania, me dit Nelly lorsque nous fûmes restés en tête-à-tête, je sais qu'ils croient que je vais partir avec eux ; mais je ne partirai pas parce que je ne peux pas : je resterai avec toi, et c'est ce que je voulais te dire. »

Je me mis en devoir de la persuader : je lui dis que, chez les Ikhméniev, tout le monde l'aimait tellement qu'on la considérait comme la fille de la maison. Qu'ils seraient tous désolés. Que chez moi, par contre, la vie serait difficile et que, malgré ma grande affection pour elle, il allait falloir nous séparer.

« Non, c'est impossible me répondit Nelly d'un ton ferme : je vois souvent maman en rêve, et elle me dit de ne pas aller avec eux et de rester ici ; elle me dit que j'ai commis un grand péché en laissant grand-père tout seul, et elle pleure en disant cela. Je veux rester ici et soigner grand-père.

– Mais tu sais bien que ton grand-père est mort », lui dis-je étonné.

Elle réfléchit et me regarda fixement.

« Raconte-moi encore une fois comment il est mort, me dit-elle. Raconte-moi tout, et ne passe rien. »

J'étais stupéfait de cette exigence, mais je me mis à lui faire un récit détaillé. Je pensais qu'elle avait le délire ou que, du moins, après sa dernière crise, elle n'était pas encore bien lucide.

Elle m'écouta attentivement et je me souviens que ses yeux noirs, brillants d'un éclat maladif et fiévreux, me suivirent pendant tout le temps que je parlai. La chambre était déjà sombre.

« Non, Vania, il n'est pas mort ! me dit-elle d'un ton catégorique après m'avoir écouté jusqu'au bout et après avoir réfléchi encore un instant. Maman me parle souvent de grand père, et quand je lui ai dit hier que grand-père était mort, cela lui a fait beaucoup de peine, elle s'est mise à pleurer et m'a dit que ce n'était pas vrai, qu'on m'avait dit cela exprès, mais qu'il vivait et qu'il allait mendier « comme toi et moi autrefois, m'a dit maman ; et il retourne toujours à l'endroit où nous l'avons rencontré pour la première fois, quand je suis tombée à ses pieds et qu'Azor m'a reconnue… »

– C'est un rêve, Nelly, un rêve morbide, parce que tu es malade toi-même, lui dis-je.

– Moi aussi, je me suis dit que c'était un rêve, me dit Nelly, et je n'en ai parlé à personne. Je ne voulais raconter tout cela qu'à toi. Mais aujourd'hui, quand je me suis endormie, puisque tu n'étais pas venu, j'ai vu aussi grand-père en rêve. Il était assis chez lui et il m'attendait, et il était si effrayant, si maigre ; il m'a dit qu'il n'avait rien mangé depuis deux jours, Azor non plus ; il s'est fâché contre moi et m'a fait des reproches. Il m'a dit aussi qu'il n'avait plus du tout de tabac à priser et qu'il ne pouvait pas vivre sans son tabac. Et c'est vrai, Vania, il m'avait déjà dit cela une fois après la mort de maman, un jour où j'étais allée chez

lui. Il était tout à fait malade et il ne comprenait presque plus rien. Quand je l'ai entendu dire cela aujourd'hui, je me suis dit : « Je vais aller sur le pont demander l'aumône et je lui achèterai du pain, des pommes de terre bouillies et du tabac. » Et il m'a semblé que j'étais là-bas, que je mendiais, que grand-père était dans les environs, qu'il attendait un instant puis venait, regardait combien j'avais reçu d'argent et me le prenait en me disant : « C'est pour le pain ; maintenant, procure-toi de l'argent pour le tabac. » C'est ce que j'ai fait ; il est venu, et m'a pris l'argent. Je lui ai dit que ce n'était pas la peine, que je lui donnerais tout, et que je ne garderais rien pour moi. Alors, il a répondu : « Non, tu me voles ; la Boubnova m'a dit que tu étais une voleuse, c'est pourquoi je ne te prendrai jamais chez moi. Où astu mis la pièce de cinq kopeks ? » Je me suis mise à pleurer parce qu'il ne me croyait pas, mais il ne m'écoutait pas et continuait à crier : « Tu m'as volé cinq kopeks ! » Et il s'est mis à me battre, sur le pont, et il m'a fait mal. J'ai beaucoup pleuré… Aussi je pense maintenant qu'il est vivant, qu'il se promène quelque part tout seul et qu'il m'attend… »

J'essayai de nouveau de la raisonner, de la dissuader, et il me sembla à la fin que j'y avais réussi. Elle me dit qu'elle avait peur de s'endormir, parce qu'elle allait revoir son grand-père. Enfin, elle me serra dans ses bras…

« Pourtant, je ne peux pas te quitter, Vania, me dit-elle en pressant son visage contre le mien. S'il n'y avait pas grand-père, je resterais toujours avec toi. »

Tout le monde avait été effrayé de la crise de Nelly. Je racontai tout has au docteur les rêves de l'enfant et lui demandai de me dire ce que décidément il pensait de sa maladie.

« Je ne sais encore rien, me répondit-il d'un air songeur : j'essaie de deviner, je réfléchis, j'observe, mais je ne sais encore rien. De toute façon, il est impossible qu'elle guérisse. Elle va

mourir. Je ne leur en parle pas comme vous m'en avez prié, mais cela me fait peine et je leur proposerai demain une consultation. Peut-être qu'après, la maladie prendra une autre tournure. Mais j'ai pitié de cette enfant, comme si elle était ma fille… Charmante petite fille ! Elle a un esprit si enjoué ! »

Nikolaï Serguéitch était très ému.

« Il m'est venu une idée, Vania, me dit-il : elle aime beaucoup les fleurs. Préparons-lui pour son réveil, demain, la même surprise qu'elle avait faite à sa mère avec cet Henri, comme elle nous l'a raconté aujourd'hui… Elle nous a raconté cela avec tant d'émotion…

– Justement, lui répondis-je. Les émotions lui font du mal maintenant…

– Oui, mais les émotions agréables, c'est autre chose ! Crois-en mon expérience, mon cher, les émotions agréables n'ont aucun inconvénient ; elles peuvent même la guérir, agir sur sa santé… »

Bref, il était si séduit par son idée, qu'il ne se tenait plus d'enthousiasme. Je n'eus pas la force de lui faire des objections. Je demandai conseil au docteur, mais avant que celui-ci eût commencé à réfléchir, le vieux avait déjà pris sa casquette et était parti pour mettre son projet à exécution.

« Non loin d'ici, me dit-il en s'en allant, il y a une serre ; une magnifique serre. Les jardiniers vendent les fleurs, on peut en avoir à très bon marché. Étonnamment bon marché même !… Dis-en deux mots à Anna Andréievna, qu'elle n'aille pas se fâcher pour la dépense… Eh bien, c'est entendu… Ah oui ! je voulais te dire, mon bon ami ; où vas-tu maintenant ? Tu es quitte, tu as achevé ton travail, rien ne te presse de rentrer ? Reste ici cette nuit, on mettra en haut, dans la mansarde,

comme autrefois, tu te rappelles ? Ton lit est toujours à la même place, on n'y a pas touché. Tu dormiras comme un roi. C'est dit ? Tu restes ? Demain nous nous réveillerons un peu plus tôt, on apportera les fleurs et nous décorerons la chambre ensemble vers huit heures. Natacha nous aidera aussi : elle a plus de goût que nous… Tu es d'accord ? Tu passes la nuit ici ? »

On décida que je resterais. Le vieux parvint à ses fins. Le docteur et Masloboiev prirent congé et s'en allèrent. Les Ikhméniev se couchaient tôt, à onze heures. En partant, Masloboiev semblait préoccupé : il voulut me dire quelque chose, mais remit cela à une autre fois. Lorsque après avoir dit bonsoir à mes amis, je grimpai dans ma mansarde, je fus stupéfait de l'y retrouver. Il s'était assis à la table en m'attendant et feuilletait un livre.

« Je suis revenu sur mes pas parce que j'aime mieux te parler tout de suite, Vania. C'est une histoire stupide, regrettable même…

– De quoi s'agit-il ?

– C'est ta fripouille de prince qui m'a mis en colère, il y a de cela quinze jours ; j'enrage encore…

– Comment ? Tu es encore en relation avec lui ?

– Bon, ça y est, te voilà tout de suite avec des « comment ? », comme s'il s'était passé Dieu sait quoi ! Tu es exactement comme mon Alexandra Semionovna et comme toutes ces insupportables femmes… Je ne peux pas supporter les femmes !… Un corbeau croasse et ce sont tout de suite des « quoi, comment ? »

– Ne te fâche pas !

– Je ne me fâche pas du tout, mais il faut regarder les choses sous leur vrai jour, sans les amplifier…, voilà tout. »

Il se tut un instant, comme s'il m'en voulait encore. Je ne rompis point son silence.

« Vois-tu, frère, reprit-il, je suis tombé sur une piste…, ou plutôt je ne suis pas tombé sur une piste, puisqu'il n'y en a pas, mais il m'a semblé…, de certaines considérations j'ai pu déduire que Nelly…, peut-être… En un mot, elle serait la fille légitime du prince.

– Que dis-tu !

– Bon, il recommence à braire : « Que dis-tu ! » Il n'y a vraiment pas moyen de parler avec ces gens-là ! s'écria-t-il avec un geste d'exaspération. T'ai-je dit quelque chose de positif, étourdi ? T'ai-je dit qu'il était PROUVÉ qu'elle était la fille LÉGITIME du prince ? Oui ou non ?

– Écoute, mon cher, l'interrompis-je, violemment ému : pour l'amour de Dieu, ne crie pas et explique-toi clairement. Je t'assure que je te comprendrai. Mais songe à quel point c'est important et quelles conséquences…

– Des conséquences, et de quoi ? Où sont les preuves ? Ce n'est pas ainsi qu'on traite les affaires et je te parle en ce moment sous le sceau du secret. Je t'expliquerai plus tard pourquoi j'ai abordé ce sujet. Il le fallait. Tais-toi, écoute, et n'oublie pas que tout ceci est un secret… Voici ce qui s'est passé. Cet hiver, avant la mort de Smith, le prince, à peine rentré de Varsovie, a mis l'affaire en train. Ou plutôt, elle l'était déjà depuis longtemps, depuis l'année dernière. Mais à ce moment-là, il poursuivait un but, tandis que maintenant il en poursuit un autre. L'essentiel, c'est qu'il avait perdu le fil. Il y avait treize ans qu'il avait abandonné à Paris la fille de Smith, mais pendant tout ce

temps il l'avait fait surveiller sans arrêt ; il savait qu'elle vivait avec cet Henri, dont on a parlé aujourd'hui, il savait qu'elle avait Nelly, et qu'elle était malade ; en un mot, il savait tout, mais il avait brusquement perdu le fil. Et ceci était arrivé, je crois, peu après la mort d'Henri, lorsque la fille de Smith était repartie pour Pétersbourg. À Pétersbourg, il l'aurait retrouvée rapidement, sous quelque nom qu'elle fût rentrée en Russie ; mais ses agents à l'étranger lui avaient fait de faux rapports ; ils lui avaient assuré qu'elle vivait dans une petite ville perdue de l'Allemagne du sud ; eux-mêmes le croyaient car, par suite d'une négligence, ils l'avaient prise pour une autre. Ainsi se passa un an au plus. Au cours de cette année, il vint des doutes au prince : il lui avait déjà semblé à certains indices que ce n'était pas la même femme. Où était alors la fille de Smith ? Il pensa (comme ça, sans aucune donnée) qu'elle était à Pétersbourg. Pendant ce temps, il faisait faire une enquête à l'étranger, et il en avait amorcé une autre ici, mais, visiblement, il ne voulait pas emprunter une voie trop officielle : c'est ainsi que je fis sa connaissance. On m'avait recommandé à lui : on lui avait dit que je m'occupais d'affaires, que j'étais un amateur, et patati, et patata…

« Donc, il m'exposa l'affaire ; mais il me l'exposa de façon obscure, le fils du diable, obscure et équivoque. Il se trompait, il se répétait, il présentait les faits sous plusieurs aspects en même temps… Et on a beau ruser, il n'y a pas moyen de cacher toutes les ficelles, c'est une chose reconnue ! Moi je m'étais lancé là-dedans servilement, dans toute la candeur de mon âme ; en un mot, je lui étais dévoué comme un esclave ; mais selon une règle que j'ai admise une fois pour toutes, et en même temps selon une loi de la nature (car c'est une loi de la nature), je me suis demandé premièrement, si c'était bien ce dont on avait besoin dont on m'avait parlé et, deuxièmement, si sous ce besoin exprimé il ne s'en cachait pas un autre qu'on ne m'avait découvert qu'en partie. Car, dans ce dernier cas, comme tu le comprendras toi-même avec ton cerveau de poète, il m'avait volé : en effet,

mettons qu'un des besoins vaille un rouble, et l'autre quatre, je serais bien bête de livrer pour un rouble ce qui en vaut quatre. J'ai commencé à approfondir, à fouiller, et peu à peu je suis tombé sur différentes pistes : l'une, je la découvris par lui, l'autre par quelqu'un d'étranger à l'affaire, la troisième, j'y parvins par ma seule intelligence. Si tu me demandes comment j'ai eu l'idée de m'y prendre de cette façon, je te répondrai que le seul fait que le prince s'agitât tellement, eût l'air si inquiet, m'y eût décidé. Car au fond, qu'avait-il à craindre ? Il avait enlevé une fille à son père, elle était devenue enceinte, et il l'avait abandonnée. Rien d'étonnant à cela ! C'était une charmante espièglerie, et rien de plus. Ce n'était pas à un homme comme le prince de trembler pour si peu… Or, il avait peur… Aussi, j'eus des doutes. Je découvris des traces fort intéressantes, par Henri. Lui, bien entendu, il était mort, mais une de ses cousines (mariée maintenant à un boulanger ici, à Pétersbourg) passionnément amoureuse de lui autrefois et qui avait continué à l'aimer pendant quinze ans, malgré son gros boulanger, avec qui, sans y prendre garde, elle avait fait huit enfants, une de ses cousines, dis-je, après des manœuvres diverses et multiples de ma part, me révéla un fait important. Henri lui écrivait, selon la coutume allemande, et lui envoyait son journal ; peu de temps avant sa mort, il lui avait fait parvenir des papiers. La sotte ne comprenait pas l'importance de ces papiers, elle n'était sensible qu'aux passages où il était question de la lune de « *Mein lieber Augustin* » et de Wieland… Mais moi, j'y trouvai les renseignements dont j'avais besoin, et ces lettres me mirent sur une nouvelle piste. J'appris, entre autres, l'existence de M. Smith, du capital que sa fille lui avait ravi ; je sus que le prince s'était approprié l'argent ; enfin, parmi diverses exclamations, périphrases et allégories, j'aperçus dans ces lettres le fond véritable de l'affaire : c'est-à-dire, entends-moi bien, Vania, rien de positif. Ce nigaud d'Henri dissimulait à dessein et ne faisait que des allusions, mais de ces allusions, de tout cet ensemble, se dégagea pour moi une céleste harmonie : le prince avait épousé la fille de Smith ! Où, quand, comment, à l'étranger ou ici, où étaient les docu-

ments qui en faisaient foi ? Impossible de le savoir. Autant te dire, frère Vania, que je m'en suis arraché les cheveux de dépit et que j'ai cherché, cherché, jour et nuit !

« Enfin, je découvre Smith, mais il meurt brusquement. Je n'ai même pas eu le temps de le voir vivant. Puis, par hasard, j'apprends qu'une femme, à l'égard de laquelle j'avais des soupçons, vient de mourir à Vassili-Ostrov, je m'informe et…, je retrouve ma piste. Je cours à Vassili-Ostrov : tu te souviens, c'est ce jour-là que nous nous sommes rencontrés. J'ai découvert alors beaucoup de choses. Pour tout dire, Nelly m'a été à ce moment-là d'un grand secours.

– Écoute, l'interrompis-je, crois-tu que Nelly sache…

– Quoi ?

– Qu'elle est la fille du prince ?

– Mais puisque tu le sais toi-même, me répondit-il en me regardant d'un air de malicieux reproche ; à quoi bon me poser des questions aussi superflues, homme frivole ? L'essentiel, ce n'est pas cela, c'est qu'elle est non seulement la fille du prince, mais sa fille LÉGITIME, comprends-tu ?

– Ce n'est pas possible ! m'écriai-je.

– Moi aussi, je me disais au début que ce n'était pas possible » ; maintenant encore, je me dis parfois que « ce n'est pas possible ! » Mais le fait est que C'EST POSSIBLE et que, selon toute vraisemblance, IL EN EST AINSI.

– Non, Masloboiev, non, tu vas trop loin, m'écriai-je. Non seulement elle l'ignore, mais elle est illégitime. Comment sa mère, ayant en main la moindre preuve, aurait-elle pu supporter le sort cruel qu'elle a connu ici à Pétersbourg, et, outre cela,

laisser son enfant dans un pareil abandon ? Tu plaisantes ! Ce n'est pas possible.

– Moi aussi, j'ai pensé cela, et, aujourd'hui encore, la même incertitude se dresse devant moi. Mais cependant, il est de fait que la fille de Smith était la femme la plus insensée et la plus folle qui soit. Elle n'était pas normale : songe un peu aux circonstances ; c'est du romantisme ! Toutes ces fantaisies éthérées atteignent des proportions absurdes et extravagantes. Quand ce ne serait que ceci : tout au début, elle rêvait d'une sorte de Ciel sur la terre, d'anges, elle est tombée éperdument amoureuse, elle a eu une confiance sans limites en celui qu'elle aimait et je suis persuadé qu'elle est devenue folle non parce qu'il a cessé de l'aimer et l'a abandonnée, mais parce qu'elle s'était trompée sur son compte, parce qu'il avait été CAPABLE de la trahir et de l'abandonner, parce que son ange s'était changé en boue, l'avait souillée et avilie. Son âme romantique et déraisonnable n'a pas pu supporter cette métamorphose. Et par-dessus tout, il y avait l'offense : tu comprends quelle offense ? Dans sa terreur et surtout dans son orgueil, elle s'est détournée de lui avec un immense mépris. Elle a brisé tous les liens, déchiré tous les papiers ; elle a dédaigné son argent, oubliant même qu'il n'était pas à elle mais à son père, et l'a refusé comme de la poussière, de la boue, afin d'écraser son séducteur par sa grandeur d'âme, afin de pouvoir le considérer comme un voleur et avoir toute sa vie le droit de le mépriser ; elle a dû même dire à ce moment-là qu'elle considérait comme un déshonneur d'être appelée sa femme. Il n'y a pas de divorce chez nous, mais ils ont divorcé *de facto* ; comment aurait-elle pu après cela demander son appui ? Souviens-toi de ce que cette folle disait à Nelly sur son lit de mort : « Ne va pas chez eux, travaille, péris, mais ne va pas chez eux, QUEL QUE SOIT CELUI QUI T'APPELLE » (donc elle espérait encore que quelqu'un l'APPELLERAIT, et qu'elle aurait l'occasion de se venger encore une fois, d'écraser de son mépris CELUI QUI L'APPELLERAIT ; en un mot, au lieu de pain, elle se nourrissait de rêves de vengeance). Nelly m'a fourni

beaucoup de renseignements. Je lui en soutire encore de temps à autre. Bien sûr, sa mère était malade, elle était poitrinaire ; cette maladie plus que toute autre développe la susceptibilité et toutes les sortes d'exaspération ; mais pourtant, je sais de façon certaine, par une commère de la Boubnova, qu'elle a écrit au prince : oui, au prince lui-même !…

– C'est vrai ? Et la lettre est arrivée ? m'écriai-je avec impatience.

– Justement, je ne sais pas si elle est arrivée. Un jour, la Smith s'était entendue avec la commère en question (tu te rappelles cette fille fardée chez la Boubnova ? Elle est maintenant dans une maison de correction), elle voulait lui faire porter cette lettre : elle l'a écrite, mais elle ne la lui a pas laissée, elle l'a reprise ; c'était trois semaines avant sa mort… Le fait est significatif : si elle avait décidé de l'envoyer, cela n'a pas d'importance qu'elle l'ait reprise : elle a pu l'envoyer une autre fois. Mais je ne sais pas si elle l'a fait ; on est fondé à supposer qu'elle ne l'a pas envoyée, car le prince n'a appris de façon certaine sa présence à Pétersbourg qu'après sa mort. Cela a dû l'enchanter !

– Oui, je me souviens qu'Aliocha m'a parlé d'une lettre qui lui avait fait très plaisir, mais il y a très peu de temps de cela, deux mois au plus. Bon, mais après, après ? Que vas-tu faire du prince ?

– Moi ? Écoute : j'ai la certitude morale la plus entière, mais aucune preuve positive : AUCUNE preuve, malgré le mal que je me suis donné. La situation est critique ! Il faudrait faire des recherches à l'étranger, mais où ? Personne ne le sait. J'ai compris, bien entendu, que j'allais avoir à me battre, que je pouvais seulement l'effrayer par des allusions, faire semblant d'en savoir plus long que je n'en sais en réalité…

– Et alors ?

– Il n'a pas donné dans le piège, mais, par ailleurs, il a eu très peur, à tel point qu'il en tremble encore maintenant. Nous avons eu plusieurs entrevues : quel air pitoyable il prenait ! Une fois, en ami, il a commencé à me raconter tout de lui-même. C'était au moment où il pensait que je savais TOUT. Il parlait bien, avec sentiment, sincérité ; bien entendu, il mentait de façon éhontée. C'est là que j'ai calculé à quel point il me craignait. J'ai posé devant lui, pendant un moment, pour le pire des nigauds qui fait semblant de ruser. J'ai mis une maladresse voulue à l'effrayer ; je lui ai dit ensuite exprès des grossièretés, je me suis mis à le menacer, tout cela pour qu'il me prenne pour un imbécile et lâche le morceau. Mais il m'a deviné, le gredin ! La seconde fois, j'ai fait mine d'être ivre ; ça n'a pas pris non plus ! Il est malin ! Peux-tu comprendre cela, Vania : il me fallait savoir à quel point il me craignait, et, deuxièmement, lui faire sentir que j'en savais plus que je n'en sais en réalité…

– Et comment cela a-t-il fini ?

– Cela n'a abouti à rien. Il m'aurait fallu des preuves, et je n'en avais pas. Tout ce qu'il a vu, c'est que je pouvais faire un scandale ; c'est la seule chose qu'il redoute, d'autant plus qu'il a commencé à se créer des relations ici. Tu sais qu'il va se marier ?

– Non…

– L'année prochaine ! Il avait déjà jeté son dévolu il y a un an ; sa fiancée n'avait alors que quatorze ans, maintenant elle en a quinze ; je crois qu'elle porte encore des tabliers, la pauvre petite ! Les parents sont ravis ! Tu comprends combien il avait besoin que sa femme mourût ! C'est la fille d'un général, elle a de l'argent, beaucoup d'argent ! Jamais ni toi ni moi ne ferons des mariages pareils… Mais ce que je ne me pardonnerai jamais, s'écria Masloboiev, en donnant un grand coup de poing sur la

table, c'est de m'être laissé entortiller par lui il y a quinze jours…, la canaille !

– Comment cela ?

– Oui. J'ai vu qu'il avait compris que je n'avais rien de POSITIF, et, enfin, je sentais à part moi que plus l'affaire traînerait, plus vite il s'apercevrait de mon impuissance. Et j'ai accepté de lui deux mille roubles.

– Tu as reçu de lui deux mille roubles !

– Roubles-argent, mon ami ; je les ai pris en serrant les dents. Une affaire comme celle-là, deux mille roubles ! Quelle humiliation ! C'est comme s'il m'avait couvert de crachats ! Il m'a dit : « Je ne vous ai pas encore payé de vos peines, Masloboiev (or, il m'avait déjà donné depuis longtemps cent cinquante roubles, comme convenu), et comme je pars, voici deux mille roubles ; j'espère aussi que NOTRE AFFAIRE est entièrement terminée. » Et je lui ai répondu : « Entièrement terminée, prince » et je n'ai même pas osé le regarder en face, je me disais que j'y lirais : « Alors, tu as touché la forte somme ? C'est par pure mansuétude envers un imbécile que je te donne cela ! » Je ne me rappelle pas comment je suis sorti de chez lui !

– Mais c'est lâche, Masloboiev, m'écriai-je, que fais-tu de Nelly !

– C'est non seulement lâche, mais pendable, abject… C'est… C'est…, il n'y a pas de mot pour qualifier cela !

– Mon Dieu ! Mais il devrait, au moins, assurer le sort de Nelly !

– Il devrait, oui ! Mais comment l'y contraindre ? En lui faisant peur ? Pas de danger que ça réussisse : j'ai accepté son

argent. J'ai moi-même, moi-même reconnu que toute la peur que je pouvais lui inspirer représentait deux mille roubles, je me suis moi-même estimé à ce prix ! Comment veux-tu lui faire peur maintenant ?

– Est-ce possible que la cause de Nelly soit perdue ? m'écriai-je, presque au désespoir.

– Pour rien au monde ! s'écria Masloboiev avec véhémence, et il tressaillit de la tête aux pieds. Non, je ne vais pas laisser passer ça comme ça ! Je vais amorcer une autre affaire, Vania, j'y suis bien décidé ! Quelle importance que j'aie accepté deux mille roubles ? Je m'en moque. J'ai pris cela pour une offense, parce qu'il m'a roulé, le coquin, donc il s'est moqué de moi. Il me dupe, et par là-dessus il se moque de moi ! Non, je ne peux pas supporter cela… Maintenant, c'est par Nelly que je vais commencer. D'après certaines observations, je suis entièrement convaincu que c'est elle qui tient le dénouement. Elle sait TOUT… Sa mère lui a tout raconté. Elle a pu le lui raconter dans la fièvre, dans les transes. Elle n'avait personne à qui se plaindre, Nelly se trouvait là, et c'est à elle qu'elle s'est confiée. Peut-être même que nous trouverons des papiers, ajouta-t-il en se frottant les mains de jubilation. Comprends-tu maintenant pourquoi je rôde par ici ? C'est d'abord par amitié pour toi, cela va sans dire ; mais surtout pour observer Nelly, et troisièmement, mon ami, que tu le veuilles ou non, il faut que tu m'aides, car tu as de l'influence sur Nelly !…

– Bien sûr, je te le jure, m'écriai-je et j'espère, Masloboiev, que c'est pour Nelly que tu feras tout cela, pour cette pauvre orpheline outragée, et non uniquement par intérêt…

– Pourquoi te demandes-tu dans l'intérêt de qui je travaille, ô bienheureux ? L'essentiel, c'est d'atteindre son but. L'important, c'est la petite, bien entendu, l'humanité veut qu'il en soit ainsi. Mais ne me condamne pas sans appel si je

m'inquiète aussi un peu de moi, mon petit Vania. Je suis pauvre, et qu'il ne s'avise pas d'offenser les pauvres gens ! D'après toi, je devrais ménager un filou pareil ? Plus souvent ! »

Notre fête des fleurs ne fut pas réussie le lendemain. Nelly allait de plus en plus mal et ne put sortir de sa chambre.

Elle ne devait plus jamais en sortir.

Elle mourut quinze jours après. Pendant ces deux semaines d'agonie, elle ne put une seule fois revenir entièrement à elle ni se délivrer de ses étranges imaginations. Sa raison semblait troublée. Elle fut fermement convaincue, jusqu'à sa mort, que son grand-père l'appelait, qu'il était fâché de ce qu'elle ne vînt pas, qu'il frappait le sol de sa canne et lui ordonnait d'aller demander l'aumône aux braves gens pour acheter du pain et du tabac. Elle se mettait souvent à pleurer pendant son sommeil, et racontait à son réveil qu'elle avait vu sa mère.

Parfois, la raison semblait lui revenir. Un jour que nous étions seuls, elle se pencha vers moi et prit ma main dans sa petite main maigre et brûlante de fièvre.

« Vania, me dit-elle : quand je serai morte, marie-toi avec Natacha ! »

Cette idée, je crois, la hantait depuis longtemps. Je lui souris sans répondre. Elle sourit alors aussi, me menaça de son petit doigt décharné avec un air malicieux et m'embrassa.

Trois jours avant sa mort, par un merveilleux soir d'été, elle demanda qu'on levât le store et qu'on ouvrît la fenêtre de sa chambre qui donnait sur le jardin ; elle regarda longuement la verdure touffue, le soleil couchant et, brusquement, pria qu'on nous laissât seuls.

« Vania, me dit-elle d’une voix à peine distincte car elle était déjà très faible, je vais bientôt mourir, très bientôt, et je voulais te dire de ne pas m’oublier. Voici ce que je te laisserai en souvenir (et elle me montra un grand sachet qui pendait à son cou avec sa croix). Maman m’a laissé cela en mourant. Quand je serai morte, tu ôteras ce sachet, tu le prendras pour toi et tu liras ce qu’il y a dedans. Je leur dirai aujourd’hui qu’on ne donne ce sachet qu’à toi. Quand tu auras lu ce qui est écrit dedans, va chez LUI et dis-lui que je suis morte et que je ne LUI ai pas pardonné. Dis-lui aussi que j’ai lu l’Évangile il y a peu de temps ; on y dit : « Pardonnez à tous vos ennemis. » J’ai lu cela et pourtant je ne LUI ai pas pardonné, car les derniers mots que maman m’a dits avant de mourir, quand elle pouvait encore parler, ont été : « JE LE MAUDIS. » Et moi aussi je LE maudis, pas à cause de moi, mais à cause de maman… Raconte-lui comment maman est morte, et comment je suis restée seule avec la Boubnova ; raconte-lui que tu m’as vue chez la Boubnova, raconte-lui tout, tout, et dis-lui que j’ai préféré encore rester chez la Boubnova que d’aller chez lui… »

En disant cela, Nelly devint toute pâle ; ses yeux brillaient et son cœur se mit à battre si violemment qu’elle se laissa retomber sur ses oreillers et resta plusieurs minutes sans pouvoir parler.

« Appelle-les, Vania, me dit-elle enfin d’une voix faible ; je veux leur dire adieu à tous. Adieu, Vania ! »

Elle me serra bien fort, bien fort dans ses bras pour la dernière fois. Tous nos amis entrèrent. Le vieux ne pouvait comprendre qu’elle allait mourir ; il ne pouvait admettre cette idée. Jusqu’au dernier moment, il se disputa avec nous à ce sujet et assura qu’elle allait certainement se rétablir. Il était tout desséché d’inquiétude : il avait passé des jours entiers et même des nuits au chevet de Nelly. Les dernières nuits, il n’avait littérale-

ment pas fermé l'œil. Il s'efforçait de prévenir le moindre caprice, le moindre désir de Nelly, et lorsqu'il sortait de chez elle, il pleurait amèrement ; mais, une minute après, il se reprenait à espérer et à affirmer qu'elle allait retrouver sa santé. Il avait rempli sa chambre de fleurs. Un jour, il lui acheta un énorme bouquet de magnifiques roses blanches et rouges : il était allé les chercher loin pour en faire cadeau à sa petite Nelly… Tout cela agitait beaucoup l'enfant. Elle ne pouvait pas ne pas répondre de tout son cœur à cette affection que tous lui témoignaient. Ce soir-là, le soir où elle nous dit adieu, le vieillard ne voulut jamais que ce fût pour toujours. Nelly lui souriait et toute la soirée elle s'efforça de paraître gaie, elle plaisantait avec lui, riait même… En la quittant, nous espérions presque, mais, le lendemain, elle ne pouvait déjà plus parler. Elle mourut deux jours après.

Je vois encore le vieillard orner de fleurs son petit cercueil et contempler avec désespoir son visage émacié et sans vie, son sourire figé, ses mains croisées sur sa poitrine. Il la pleura comme on pleure un enfant. Natacha, moi, tous, nous essayâmes de le consoler, mais il était inconsolable, et il tomba gravement malade après l'enterrement de Nelly.

Anna Andréievna me remit le sachet qu'elle avait ôté du cou de Nelly. Dans ce sachet, se trouvait la lettre de la mère de Nelly au prince. Je la lus le jour de la mort de l'enfant. Elle maudissait le prince, lui disait qu'elle ne pouvait lui pardonner, décrivait la dernière période de sa vie, toutes les horreurs auxquelles elle abandonnait Nelly et le suppliait de faire quelque chose pour elle. « C'est votre enfant, écrivait-elle ; c'est votre fille, et vous SAVEZ qu'elle est VÉRITABLEMENT VOTRE FILLE. Je lui ai dit d'aller vous trouver quand je serais morte et de vous remettre cette lettre. Si vous ne repoussez pas Nelly, peut-être que je vous pardonnerai LÀ-HAUT et qu'au jour du Jugement dernier je me dresserai devant le trône de Dieu et supplierai le divin Juge de vous remettre vos péchés. Nelly con-

naît le contenu de cette lettre ; je la lui ai lue ; je lui ai TOUT expliqué, elle sait TOUT, TOUT… »

Mais Nelly n'avait pas exécuté la dernière volonté de sa mère ; elle savait tout, mais elle n'était pas allée trouver le prince et elle était morte irréconciliée.

Après l'enterrement, je me rendis dans le jardin avec Natacha. C'était une journée chaude et lumineuse. Ils partaient dans une semaine. Natacha posa sur moi un long regard étrange.

« Vania, me dit-elle, Vania, c'était un rêve, n'est-ce pas ?

– Qu'est-ce qui était un rêve ? lui demandai-je.

– Tout, me répondit-elle, toute cette année. Pourquoi ai-je détruit ton bonheur ?

Et dans ses yeux je lus :

« Nous aurions pu être heureux ensemble pour toujours ! »

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Avril 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Walter, Jean-Marc, Coolmicro et Fred

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.